

Digitized by Google

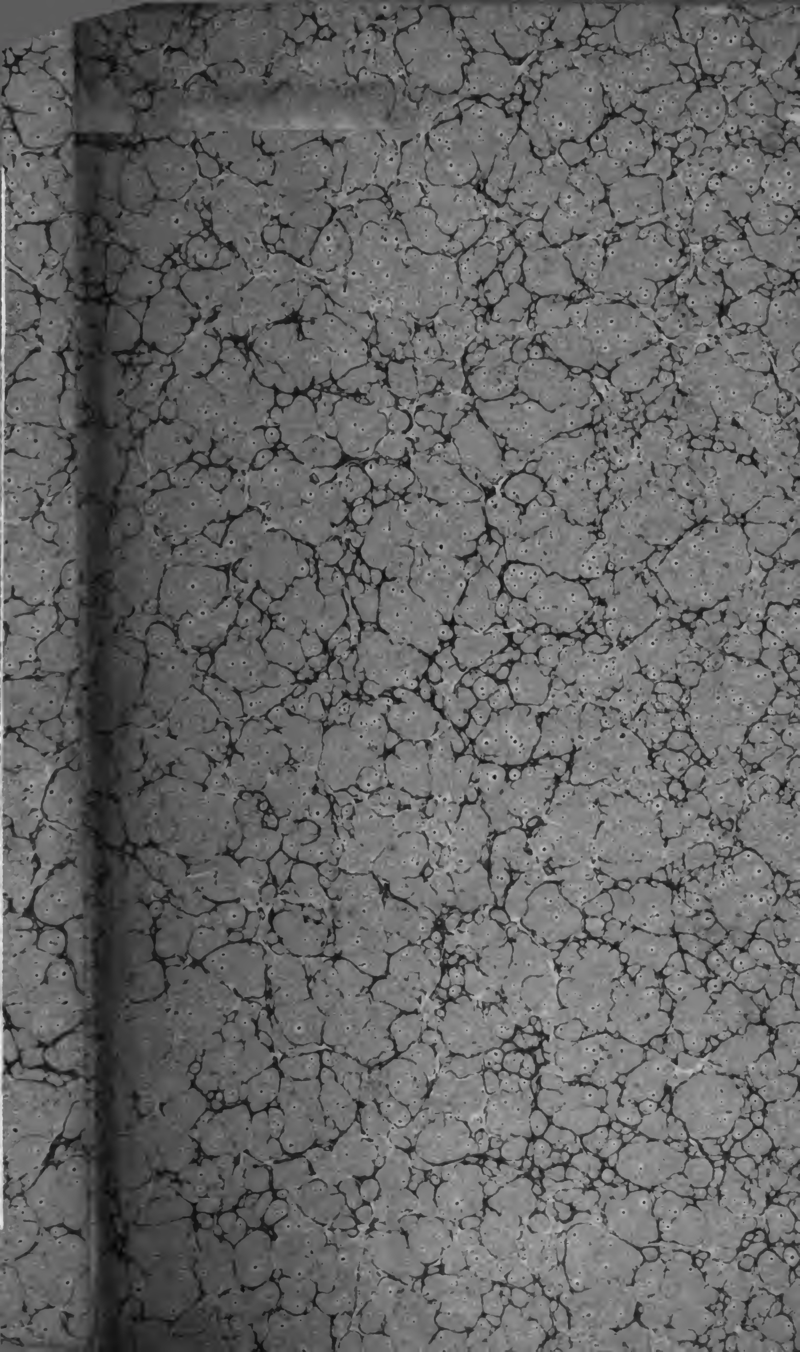
H.80

H 428.56



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM THE
SUBSCRIPTION FUND
BEGUN IN 1858.

Rec'd 26 Apr., 1872



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ORIGINES

DE LA SOCIÉTÉ MODERNE,

OU

HISTOIRE

DES QUATRE PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN-AGE.

Digitized by Google

Propriété de l'Auteur et de l'Editeur.

Digitized by Google

LES ORIGINES

DE LA SOCIÉTÉ MODERNE

OU

HISTOIRE

DES QUATRE PREMIERS SIÈCLES DU MOYEN-AGE

Auguste Maurice
Par A.-M. POINSIGNON

Ancien professeur d'histoire et censeur des études, docteur ès-lettres
et membre de l'Académie Impériale de Reims.

Tome Deuxième.

REIMS

P. REGNIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1856.

Digitized by Google

H 428.56

1872, Apr. 26.
Subscription Fund.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

INVASIONS EN ORIENT.

CHAPITRE Ier.

HISTOIRE DE L'EMPIRE D'ORIENT,

DE LA MORT DE THÉODOSE-LE-GRAND A L'AVÉNEMENT DE LA DYNASTIE ISAURIENNE (395-717).

§ Ier.

De la mort de Théodose-le-Grand à l'avénement de Justinien.

EMPEREURS D'ORIENT.		SASSANIDES.	
Zénon, 474-475, puis	477-491.	Balascès,	484-491.
Anastase,	491-518.	Cabadès, 491-498, puis	501-531.
Justin I,	518-527.		
Justinien I,	527-565.	Chosroès-le-Grand,	531-579.
Justin II,	565-578.		
Tibère II,	578-582.	Hormisdas III,	579-590.
Maurice,	582-602.	Chosroès II,	590-628.
Phocas,	602-610.		
Héraclius,	610-641.	Siroès,	628-629.
Héraclius Constantin,	641.	Adeser,	629.
Héracléonas,	641.	Sarbazas,	
Constant II,	641-668.	Tourandokht, reine,	629-632.
Constantin III,	668-685.	Koschanschadeh,	632.
Justinien II,	685-695.	Arzoumidokht,	
[Léonce,	695-698.	Chosroès III (Khosrou),	
Tibère III,	698-705]	Perosès II (Phirouz),	
Justinien II, *rétabli*,	705-711.	Faroukzad,	

Digitized by Google

PHILIPPIQUE,	711-713.	YEZDEDGERD,	632-652.
ANASTASE II,	713-716.	En 652, la Perse devient	
THÉODOSE III,	716-717.	province de l'empire	
LÉON III L'ISAURIEN,	717-741.	des Arabes.	

Jusqu'à l'an 474, l'histoire de l'Orient s'était confondue avec celle de l'Occident. Constantinople et Ravenne avaient eu les mêmes périls à conjurer ou à combattre ; *Arcadius* (395) et Honorius avaient tous deux lutté contre Alaric; *Théodose II* (408) et Valentinien III, contre le farouche Attila. Théodose avait même pris soin des affaires de l'Italie à la mort d'Honorius. Ainsi fit *Marcien* (450) à la mort de Valentinien et d'Avitus. Enfin *Léon Ier* (457) avait accordé à la sollicitation de Ricimer le vertueux et vaillant Majorien, aux vœux du sénat et du peuple romain le pieux Anthémius, qui se faisait un devoir de le consulter comme son père (1).

ZÉNON (474-491). — Mais, avec la victoire d'Odoacre et l'adhésion de l'empereur Zénon, toute unité fut rompue, et l'empire d'Orient demeura renfermé en lui-même. C'est alors surtout qu'apparurent les tristes fruits de l'alliance des vices de Rome avec ceux de l'ancienne Grèce, et que se montrèrent dans toute leur laideur les plaies qui rongeaient cette société byzantine, atteinte de décrépitude et d'impuissance avant d'avoir connu la vigueur de la jeunesse. Insensible à l'aiguillon de la gloire, elle n'eut qu'une seule fois de l'ambition. Tout le reste de son existence, tant que les Barbares le lui permirent, elle le donna en proie aux vaines disputes religieuses, aux conspirations et aux intrigues de palais. La période des annales du Bas-Empire, dans laquelle nous allons entrer, est précisément la seule qui puisse nous offrir quelque intérêt, en nous montrant associée à tant de faiblesse et de misère une certaine grandeur de vues et d'entreprises qui en pallie l'énormité.

(1) Voy. au livre 1, chap. 1, ce qui concerne les règnes des quatre premiers empereurs de Constantinople.

Digitized by Google

Mais il faut, pour arriver aux beaux jours, traverser les règnes de Zénon et d'Anastase, qui semblent réunir tous les désordres qui ont affligé l'Empire pendant sa longue durée.

Zénon était de l'Isaurie, et d'une des meilleures familles de cette province. Il avait épousé la fille de Léon, et Léon, en le prenant pour son gendre, lui avait donné le titre de patrice avec le commandement de la garde isaurienne, qui régnait alors, pour ainsi dire, à Constantinople. Mal fait de corps, plus mal fait encore d'esprit, sans dignité, sans pudeur, sans bonne foi, sans bravoure et sans humanité, il souleva bientôt contre lui Vérina, la veuve de Léon, s'enfuit dans les montagnes de l'Isaurie pour ne point combattre, et laissa le sénat proclamer d'une voix unanime le frère de cette princesse, ce même *Basiliscus* qui n'avait pas eu honte de sacrifier à l'or de Genséric l'armée qui devait lui servir à renverser la puissance des Vandales (475). Heureusement Basiliscus se montra plus tyran que Zénon. « Il osa favoriser, *par complaisance pour sa femme,* l'hérésie d'Eutychès (1) et entreprendre de ruiner par un édit l'autorité du concile de Chalcédoine. » Son impiété le perdit ; à l'instigation du sénat, les généraux qu'il avait envoyés contre Zénon, ramenèrent en triomphe l'exilé, et renversèrent Basiliscus, qui fut jeté avec sa femme et son fils dans une citerne voûtée, dont on mura l'ouverture (477). Cette révolution soudaine, au lieu d'avertir Zénon, enfla prodigieusement son orgueil, et acheva de développer ses mauvais penchants.

Passionné pour les jeux du cirque, il prit parti dans les courses de chars et se déclara pour la faction des *Verts* (2). Fière de sa faveur et comptant sur l'impunité,

(1) Sur cette hérésie et les autres affaires ecclésiastiques, voy. le chapitre de *l'Etat de l'Eglise* de 395 à 752.

(2) Quatre chars (on n'en avait d'abord employé que deux) couraient à la fois. Les conducteurs étaient distingués par des vêtements de couleur différente, et se divisaient en blancs (*albati*), rouges (*russati*), verts (*prasini*) et bleus (*veneti*).

Digitized by Google

cette faction se laissa souvent emporter aux excès les plus féroces. Dans Antioche elle fit main-basse sur les Juifs : pas un ne fut épargné. Quand Zénon apprit cette nouvelle, et qu'après avoir égorgé ces malheureux, on avait brûlé leurs cadavres : « Pourquoi donc, s'écria-t-il, ne les avoir » pas brûlés vifs, ainsi qu'ils l'auraient mérité? » En même temps il jetait le trouble dans l'Eglise par un fameux *édit d'union* (l'Hénotique), qui, pour ramener à la même croyance les Orientaux divisés par l'eutychianisme, tout en confirmant la foi du concile de Chalcédoine, en sacrifiait les décrets. Tant d'extravagances et de cruautés armèrent contre lui de nouveaux compétiteurs, que soutenait l'implacable Vérina. On remarque que le plus redoutable de tous par sa naissance et son caractère, Marcien, petit-fils de l'empereur de ce nom, fut le moins maltraité, quoiqu'il eût failli s'emparer du palais et de la personne de Zénon : ce prince se contenta de le faire ordonner prêtre (1). Il ne manquait plus à un tel tyran que de donner dans les folies de l'astrologie, et de demander à la magie les secrets de l'avenir : ce fut un de ses derniers égarements. Il mourut bientôt après d'une manière fort misérable. C'est sous son règne que Théodoric, entraîné par les murmures de de son peuple, entreprit la conquête de l'Italie (2).

Anastase (491-518). — Un eunuque contribua avec la veuve de Zénon à élever Anastase sur le trône ; un eunuque hérétique et un syrien brutal le gouvernèrent jusqu'à sa mort. Il était simple silentiaire (3) et déjà vieux, quand la

(1) Anastase fit de la sorte entrer dans l'Eglise, croyant enchaîner son ambition, un frère de *Zénon*, plus criminel encore que lui. On voit par plusieurs autres cas semblables que l'ordination faisait partie de la pénalité politique du Bas-Empire. Quel abus des plus saintes choses! (Conf. l'hist. des dernières années de l'empire d'Occident.)

(2) Voy. l'*Histoire des Ostrogoths*.

(3) Il y en avait trente au palais. Cette charge donnait droit au titre de sénateur.

Digitized by Google

faveur d'Ariadne, plus frappée peut-être des avantages de sa personne que de l'éclat de ses vertus, l'appela à régner. Il avait su fixer l'attention du peuple et se concilier son estime par une excessive dévotion, venant à l'église avant le chant du coq, s'en retirant le dernier, jeûnant souvent, donnant beaucoup aux pauvres. Aussi, quand il parut la première fois au cirque avec les ornements impériaux, le peuple s'écria tout d'une voix: « Régnez, » prince, comme vous avez vécu. »

Il régna sagement d'abord. L'avarice des princes et des préfets du prétoire avait introduit la vénalité des charges; il les donna gratuitement. Un odieux impôt, le *chrysargyre*, *l'or de douleur*, qui se tirait de tout âge et de tout commerce, affligeait depuis longtemps l'empire ; il l'abolit à la satisfaction universelle, et sa prudente économie lui permit encore d'établir sur ses revenus annuels une réserve de 40,000 marcs d'or (325,000,000 de francs). L'insolence des Isauriens menaçait à tout moment la couronne; il leur ordonna de sortir de Constantinople, et de retourner en leurs pays; et comme ils prirent les armes sous la conduite d'un de leurs compatriotes, évêque d'Apamée (1), il les battit et les réduisit à l'impuissance. — Il abolit aussi les combats sanglants des hommes contre les bêtes. Mais il ne craignit point d'ensanglanter l'Empire par son attachement aux spectacles du cirque. Zénon avait protégé la faction des *Verts*; Anastase se déclara pour les *Rouges*. C'en fut assez pour allumer la guerre civile. La ville se remplit aussitôt de massacres et d'incendies ; l'empereur perdit dans le tumulte un fils naturel; lui-même fut poursuivi à coups de pierres, et n'apaisa le désordre que par des concessions aux *Verts*. De tels maux auraient dû l'affermir dans la résolution qu'il avait exprimée, en revêtant la pourpre, de travailler à maintenir la paix dans

(1) *Conon* est, je crois, le premier exemple qu'offre l'Orient d'un ecclésiastique portant les armes.

Digitized by Google

l'Eglise. Mais il songeait au contraire à faire triompher l'hérésie d'Eutychès, dont il était secrètement entaché, et il allait persécuter sérieusement les catholiques, quand arrivèrent des ambassadeurs de *Cabadès*, roi de Perse.

Commencement de l'invasion orientale. — Amida, conquise par les Perses, est recouvrée par les Impériaux; paix entre les deux peuples. — Il y avait plus d'un siècle que l'empire vivait en paix avec la dynastie des *Sassanides* (1). Le voisinage des Huns-Nephtalites établis sur l'Oxus, tournait de ce côté toute la politique et les forces de la Perse. Grâce au secours intéressé de ces barbares, Cabadès venait de remonter sur le trône, d'où ses folies législatives, ennemies de toute morale, l'avaient deux fois renversé. Ne pouvant, faute d'argent, leur payer la récompense de ce service, il députa vers Anastase pour en obtenir. Mais il eut l'air de l'exiger : Anastase le lui refusa, et ce refus alluma la guerre (502). Elle ne se fit point à l'avantage des Romains. Cabadès, après leur avoir enlevé plusieurs petites places, vint mettre le siége devant *Amida*, la métropole de la Mésopotamie. Elle était bien fortifiée et tint bon, pendant trois mois, contre les attaques des Perses. Le roi découragé donnait l'ordre de la retraite. Les grossières railleries des assiégés le retinrent; il surprit alors une tour gardée par des moines en ce moment ensevelis dans le sommeil, égorgea les moines, et pénétrant par là dans la place, ordonna de tout passer au fil de l'épée. Il avait déjà péri plus de quatre-vingt mille habitants ; Cabadès, le cœur plein de rage, traversait la ville, monté sur son éléphant, et animant la fureur de ses soldats. Un prêtre, courbé de vieillesse, se jeta au devant de lui et fléchit son courroux. Cabadès se contenta d'emmener le reste de la population dans l'intérieur de ses états, où il

(1) Elle avait succédé en 223 à celle des Parthes *Arsacides*.

Digitized by Google

bâtit pour elle une ville qui fut nommée *Beh-an-Amid-Kavad*, c'est-à-dire *la meilleure qu'Amid de Cabad*, et qui existe encore aujourd'hui dans le Khouzistan, sous le nom d'Arghan (1). Le bruit de la chute des remparts d'Amida frappa les Romains d'épouvante. Anastase mit sur pied de nombreuses troupes et les chargea d'aller reprendre cette ville; mais Cabadès, les arrêtant en chemin, les tailla presque toutes en pièces. Une deuxième armée, plus heureuse, arriva sous les murs de la place, et l'ayant assiégée vainement, prit le parti de l'acheter aux Perses, que tourmentait la famine ; trente talents ou mille livres d'or en furent le prix. Bientôt après les deux souverains firent la paix, l'empereur fatigué de la guerre, le roi pressé d'aller surveiller ses frontières que menaçaient les Huns.

Les Arabes dévastent la Palestine. — Les Perses ne s'étaient pas levés seuls contre l'Empire. Dès 498, les *Arabes* ou Sarrasins *Scénites*, alliés des Perses, s'étaient mis à courir la Palestine, la Syrie, brûlant les villages, insultant les villes et n'épargnant pas même la pauvreté ; car ils allaient chercher les solitaires dans leurs retraites, renversaient leurs cellules et massacraient ou traînaient en esclavage ceux qui n'étaient pas assez tôt avertis pour prendre la fuite. Le gouverneur de la Palestine les avait dispersés, non sans peine, et avait pu rendre à l'Empire et au commerce l'île *Jotabé*, que Léon avait laissé usurper en 473 par un allié suspect (2). Mais la pacification de ces contrées ne dura pas longtemps, et dès que la guerre

(1) Il imitait en cela l'un de ses ancêtres, Sapor Ier, qui, après la conquête d'Antioche sous le règne de Valérien, avait peuplé, avec ses prisonniers, une ville de la Babylonie, qui avait reçu pour la même raison le nom de *Beh-an-Andiv-Schapour, la meilleure qu'Antioche de Schapour.*

(2) Les marchands domiciliés dans cette île faisaient le commerce de la Mer rouge ; ils se gouvernaient en république et ne payaient à l'Etat qu'une certaine taxe sur les marchandises qu'ils recevaient de l'Inde.

Digitized by Google

se fut rallumée entre les Perses et les Romains, les Arabes, alliés des Sassanides, reprirent leurs courses vagabondes sur les terres de l'Empire, et les désolèrent sans rencontrer, dans les Bédouins du parti impérial, une résistance très énergique.

Les Bulgares se répandent dans la Thrace et l'Illyrie. — En même temps les *Bulgares*, dont les Romains avaient commencé à connaître et à redouter le nom sur la fin du règne de Zénon, portaient le ravage dans la Thrace et l'Illyrie. Les meilleures troupes de ces contrées essayèrent vainement de les arrêter ; elles y périrent en grande partie. Le reste, pour sauver son honneur, prétendit que les barbares s'étaient procuré la victoire par des enchantements et des invocations màgiques.

Anastase fortifie les frontières de l'Empire. — Tous ces maux firent sentir à Anastase le besoin de fortifier l'empire en Orient et en Europe. Il mit en état de défense *Théodosiopolis*, ville d'Arménie, et agrandit *Dara*, en Mésopotamie, près de la frontière des Perses, qui ne cessèrent de demander la démolition de cette place. Dara n'était dans l'origine qu'un petit village ; il l'entoura de remparts, y bâtit des églises, des bains, des citernes, l'appela *Anastasiopolis*, et plaça la nouvelle ville sous la garde du corps de saint Barthélemy. En Europe il sembla tout sacrifier à Constantinople, et réduire l'empire aux environs de sa capitale, en élevant, à douze ou quinze lieues au nord, d'une mer à l'autre, une muraille de dix-huit lieues d'étendue, que flanquaient de distance en distance d'énormes tours.

Troubles religieux. — Mais, tout en fortifiant ses états par de nouveaux remparts, depuis qu'il jouissait de la paix, Anastase n'avait rien omis pour ébranler la foi. Il poussa l'extravagance jusqu'à vouloir réformer les saints

Digitized by Google

Evangiles, prétendant qu'ils avaient été composés par des gens illettrés, et envoya ses ministres entonner, un dimanche, dans l'église, une formule hérétique, qui ne pouvait manquer de blesser les oreilles des orthodoxes (1). Ceux-ci les interrompirent par des cris ; en un instant l'église fut transformée en champ de bataille; mais la fureur des partis s'y trouvait trop à l'étroit ; on courut dans le cirque dresser camp contre camp, bannière contre bannière ; le sang y coula abondamment. Ivre de carnage, la multitude se range ensuite en procession, et marche au palais, en chantant des litanies entrecoupées de mille cris séditieux ; elle veut livrer aux bêtes les ministres de l'empereur, déposer l'empereur lui-même. On eut grande peine à l'apaiser ; enfin, au bout de trois jours, le pauvre empereur se hasarde à se montrer : Il est prêt, dit-il, à faire le sacrifice de sa couronne. Ses larmes, ses sanglots touchent le peuple ; on le prie de conserver le diadème. Il jure de son côté de ne plus troubler le culte et de respecter les dogmes. De nombreux supplices scellèrent le pacte. Cette effroyable révolte avait coûté dix mille hommes.

Cependant Anastase ne se pressait pas de réparer les maux qu'il avait faits à l'Eglise. On vit à la suite de la révolte éclater une *guerre de religion*, la première qui eût ensanglanté le monde chrétien (515). La religion en fut du moins le prétexte et servit à couvrir l'ambition de son auteur. *Vitalien*, dont le père avait reçu de Léon Ier le titre de César, souleva la Thrace et la Mésie, et appela sous ses drapeaux grand nombre de Huns et de Bulgares ; le

(1) Elle était du moins employée par les hérétiques, et, comme telle, suspecte aux fidèles : c'était le *Trisagion* ordinaire (que le peuple chantait dans les églises d'Orient, quand le prêtre arrivait à l'autel), avec l'addition que nous mettons en caractères italiques : « DIEU SAINT, DIEU FORT, » DIEU IMMORTEL, *qui avez été crucifié pour nous*, AYEZ PITIÉ DE NOUS. » On sait que l'Eglise latine a consacré le Trisagion grec dans l'office du Vendredi saint.

Digitized by Google

fanatisme et l'amour du pillage lui donnèrent en trois jours soixante mille hommes. Vitalien fit d'abord avec eux de terribles courses dans la Thrace, puis forçant la longue muraille, il ravagea les environs et les faubourgs de Constantinople, tandis qu'une flotte, composée de barques légères, qu'il avait réunies à la hâte, pressait vivement la ville du côté du détroit. C'était la première fois que celle-ci voyait la mer se tourner contre elle et porter l'ennemi sous ses murs. La pensée d'un combat naval effraya tout le monde; les gens de guerre refusèrent de s'embarquer : « Nous n'entendons rien à ce genre de bataille, disaient-» ils; nous aimons mieux nous avilir par cet aveu, que » d'exposer par une coupable présomption le salut du » prince et de l'Empire. » Il fallut faire un général d'un ministre qui n'était pas homme de guerre, et lui donner le commandement de tous les vaisseaux qu'on put trouver dans le voisinage. Il est vrai que *Marin* avait entre les mains de quoi anéantir la flotte ennemie. Un savant athénien, nommé Proclus, qu'Anastase avait fait venir, lui avait remis une matière composée avec du soufre et d'autres ingrédients, et lui avait dit : « Combattez après le lever du » soleil, et vous verrez s'en aller en cendres tous les » vaisseaux où vos flèches porteront quelque portion de » cette matière. » Ses paroles ne furent point trompeuses. La bataille était à peine engagée qu'un feu dévorant, que le mouvement et le soleil seuls suffisaient pour allumer, anéantit les premiers vaisseaux de la flotte de Vitalien. Les autres prirent la fuite et se retirèrent sous Anchiale, la place d'armes de cet étrange zélateur. L'empereur ne lui donna pas le temps de s'y fortifier, et lui fit aussitôt porter des propositions d'accommodement. Vitalien dicta ses conditions : Il voulait, entre autres choses, que l'on convoquât, sous la présidence du pape, un concile général, pour y réformer tout ce qui avait été fait contre l'intérêt de l'Eglise catholique, et que le sénat et les magistrats garantissent par un serment solennel la parole

Digitized by Google

d'Anastase. Anastase accepta tout sans honte ; mais l'incorrigible despote n'en recommença pas moins plus tard à persécuter les catholiques. La mort, cette fois, l'arrêta dans l'exécution de ses criminels desseins. Il périt, dit-on, frappé de la foudre (1).

Justin Ier (518-527). — Anastase étant mort sans postérité, le grand chambellan du palais eut la pensée d'élever sur le trône un certain Théodoric de ses créatures, sous le nom duquel il comptait régner, et remit au vieux Justin, capitaine des gardes, une somme d'argent considérable pour lui acheter les suffrages de l'armée et du peuple. Justin distribua en son propre nom l'argent, et se fit élire malgré ses soixante-huit ans et sa naissance. Le temps était déjà loin, il est vrai, où ce fils d'un pauvre paysan illyrien, après avoir passé ses premières années à labourer la terre, accablé de misère, s'était décidé à quitter la charrue pour aller chercher un meilleur sort. Il était venu à pied à Constantinople avec un sac sur l'épaule et sans autre provision qu'un mauvais pain bis; il s'était fait soldat, et, par sa bravoure, s'était successivement avancé jusqu'au rang de chef de la milice impériale. Il ne savait ni lire ni écrire et se servait pour signer d'une lame d'or, où l'on avait gravé à jour les quatre premières lettres de son nom. Sa femme était une esclave barbare, qu'il avait achetée dans les premières années de son service. *Nouvelle Hélène du nouveau Constantin*, elle eut le bon sens de ne se point mêler des affaires de l'Etat, et conduisit celles de sa famille avec une prudente fermeté. Justin ne se montra pas moins sage dans ses rapports avec l'Eglise, qu'il parvint heureusement à pacifier. On ne saurait toutefois, sans encourir le reproche de partialité, passer sous silence ses persécutions contre les ariens, qui

(1) Voy., au règne de Théodose-le-Grand (*Hist. des Ostrogoths*), l'expédition qu'Anastase dirigea contre l'Italie.

Digitized by Google

provoquèrent en Italie de si fâcheuses représailles de la part de Théodoric et des Ostrogoths. Mais le fléau de son règne, ce fut la passion déclarée de *Justinien*, son neveu, pour la faction des *Bleus*. Les *Verts*, irrités de la préférence, s'emportèrent à toutes sortes d'excès. Les *Bleus*, provoqués et assurés de l'impunité, ne gardèrent aucune mesure; ils prirent, pour se distinguer, l'extérieur et le vêtement des barbares, dont ils avaient toute la férocité, laissèrent croître, comme les Perses, leurs moustaches et leurs barbes, comme les Huns se rasèrent le devant de la tête et portèrent des robes à manches excessivement larges, qui venaient se resserrer au poignet. Le reste du costume était également celui des Huns. D'abord ils ne sortirent armés que la nuit, et n'attaquèrent que les *Verts*. Puis ils osèrent dépouiller les passants richement vêtus, et quelquefois les tuer pour les empêcher de se plaindre. Enfin, enhardis par le silence de la justice, ils massacrèrent en plein jour avec une merveilleuse dextérité : ils s'étaient exercés à tuer un homme d'un seul coup, et en faisaient gloire. Il n'y eut plus rien de sacré pour eux, ni l'asile des lieux saints, ni l'honneur des femmes. Par eux, le fils extorquait de l'argent à son père, le débiteur contraignait son créancier à lui remettre ses obligations. En un mot, le désordre était à son comble. Ce ne fut qu'au bout de trois ans que l'empereur ouvrit les yeux à la triste réalité. Pour y remédier, il nomma préfet de Constantinople un homme ferme et vigilant, qu'il disgracia ensuite pour la juste sévérité avec laquelle il avait frappé un coupable illustre. Un autre préfet, trouvant le mal déjà fort assoupi, acheva de ramener le calme dans la ville.

Justin n'en jouit guère. Sentant sa fin approcher, il se décida, non sans quelque regret, à conférer le titre d'auguste à Justinien, son neveu, qu'il trouvait encore trop jeune malgré ses quarante-cinq ans. Sans doute il songeait avec effroi aux maux qu'avait engendrés sa passion pour

Digitized by Google

les spectacles, aux prodigalités par lesquelles il avait dissipé les finances de l'Empire et le trésor d'Anastase, à la singulière perfidie avec laquelle, ne pouvant souffrir la popularité de Vitalien, il avait fait poignarder ce général dans le palais impérial même, après lui avoir juré la foi fraternelle en communiant avec lui. Mais la voix du sang l'emporta sur les appréhensions du monarque. Ce fut quatre mois après avoir pris son neveu pour collègue que Justin mourut. Il lui léguait une guerre, pour avoir accepté l'hommage des *Laziques*, peuple chrétien de l'Ibérie et de la Colchide, jusque là soumis à la suprématie des Perses, et pour avoir repoussé une singulière demande que lui fit Cabadès. Ce prince avait prié l'empereur d'adopter Chosroès, un de ses plus jeunes fils, qu'il aimait par dessus tous les autres, et auquel il désirait assurer contre les entreprises de ses aînés la protection de l'Empire. Justin craignit quelque perfidie, et fit répondre à Cabadès qu'à l'égard des étrangers on ne connaissait, chez les Romains, que l'adoption militaire, laquelle ne conférait aucun droit à l'hérédité.

§ II.

Règne de Justinien.

JUSTINIEN (527-565). — *Caractère général de son règne.* — Jamais peut-être règne ne présenta réunies dans un plus éclatant contraste la profusion et l'avarice, la splendeur et la misère, les prétentions et l'impuissance, la gloire et l'ignominie. Tandis que l'Empire se hérissait de forteresses et se couvrait de superbes monuments, loin de soulager les impôts, on semblait livrer aux fermiers de l'Etat la fortune et la vie des citoyens ; et plusieurs furent contraints d'abandonner des terres dont le revenu ne pouvait plus suffire aux exigences du fisc. On vendit les emplois et les dignités, la justice et les lois. L'armée elle-

Digitized by Google

même fut privée du bénéfice des cinq pièces d'or qu'elle touchait tous les cinq ans, et les vétérans, après avoir versé leur sang pour de vaines conquêtes, furent réduits à mendier leur pain. Les châteaux-forts n'arrêtèrent point les barbares ; les paysans s'y entassèrent et s'y affamèrent; la campagne, devenue déserte, présenta le spectacle de la plus triste désolation. Sur quelques points, les persécutions religieuses préparèrent les voies aux ennemis de l'Empire; ainsi l'historien de ces temps nous apprend que la destruction des Samaritains dépeupla entièrement la Palestine ; « et ce qui rend ce fait singulier, remarque » Montesquieu, c'est qu'on affaiblit l'Empire, par zèle » pour la religion, du côté par où, quelques règnes après, » les Arabes pénétrèrent pour la détruire. — Ce qu'il y » avait de désespérant, ajoute-t-il, c'est que, pendant que » l'empereur portait si loin l'intolérance, il ne convenait » pas lui-même avec l'impératrice sur les points les plus » essentiels : il suivait le concile de Chalcédoine, et l'im- » pératrice favorisait ceux qui y étaient opposés, soit qu'ils » fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à » dessein. »

Théodora, sa femme, l'affermit sur le trône par son énergie (la Nika). — Bélisaire et sa femme Antonina. — Narsès.—Cette impératrice si peu orthodoxe (1) se nommait Théodora. Justinien, malgré les vœux de sa mère, qui en mourut de douleur, l'avait épousée sous le règne de Justin, aussitôt après la mort de sa tante qui s'était constamment opposée à cette alliance. Fille d'un ancien gardien des ours de l'amphithéâtre, Théodora, après avoir dévoué sa première jeunesse aux plaisirs publics du peuple de Byzance, en exposant sur les tréteaux une honteuse lubricité, s'était attachée à un tyrien qui venait d'obtenir le gouver-

(1) Ce fut à son instigation que Bélisaire exila le pape Sylvère qu'elle trouvait trop rebelle à ses vues (V. l'*Hist. des Ostrogoths*).

Digitized by Google

nement de la Cyrénaïque ; puis, abandonnée, elle s'était mise à parcourir l'Orient, comme elle disait, jusqu'à ce qu'un songe brillant la ramena à Constantinople. Justinien vit alors la belle Cyprienne et l'aima. Une loi de Justin, qui abolissait la sévère jurisprudence de l'antiquité, lui permit d'associer à ses hautes destinées cette comédienne libertine. Il lui mit le diadème sur la tête, lui fit prêter serment, comme à un collègue, sur les Evangiles, et la proposa aux hommages de ses sujets, qui ne connurent pas de plus grande faveur que celle d'être admis à lui baiser les pieds. Dès lors rien ne se fit sans son concours; aucun emploi, aucune dignité ne se conféra sans son agrément; finances, tribunaux, armées, tout lui fut soumis, comme le cœur et l'esprit de son mari, « qui déclare » gravement, dans une de ses Novelles, qu'il a consulté » la très respectable épouse que Dieu lui a donnée. » Justinien, pour tout dire, en avait fait sa providence et celle de l'Empire. Il est vrai qu'il lui dut un jour la conservation de sa couronne et de sa vie.

Les *Verts* ne cessaient de troubler les jeux par leurs clameurs. L'empereur avait gardé le silence jusqu'à la vingt-unième course (1); à la fin perdant patience: « Insolents, s'écria-t-il par l'organe d'un crieur, êtes-vous » venus pour voir le spectacle ou pour outrager ceux qui » vous gouvernent? Silence, juifs, manichéens, samaritains! » — Tu nous appelles juifs et samaritains, répliquèrent » les *Verts*; que la mère de Dieu nous soit en aide à tous! » — Allez donc vous faire baptiser sous l'invocation d'un » seul nom (allusion aux erreurs des manichéens)! — Il » l'a dit, vocifèrent les *Verts*; tirez de l'eau, je veux » être baptisé sous l'invocation d'un seul nom. — Enfin » demeurez en repos ou je vous fais casser la tête. — » Nous sommes victimes de l'injustice; si nous te parlons » dans notre affliction, que ta puissance ne s'indigne pas...

(1) Il y en avait vingt-cinq.

Digitized by Google

» Tout homme libre, soupçonné de rapport avec les *Verts*, » est aussitôt mis à mort. — Vauriens, pendards, méprisez- » vous donc la vie? — Oui, c'est bien cela, qu'on fasse » disparaître notre couleur... Ah! plût au ciel que Sabba- » tius (le père de Justinien) ne fût jamais né! il n'aurait » pas eu un fils homicide... » — A ces mots les *Bleus* se lèvent avec fureur, et remplissent l'hippodrome de leurs voix menaçantes. Les *Verts*, cédant à une lutte inégale, courent remplir Constantinople de terreur et de désespoir. En vain le préfet de la ville s'efforce de contenir les uns et les autres. Les deux partis se réunissent contre lui; on réduit son palais en cendres, on massacre les gardes et on force les prisons. Les prêtres, accourus avec les reliques, sont impuissants à rétablir l'ordre. Les Hérules auxiliaires, en les renversant brutalement, ne font qu'augmenter le tumulte. Irrité par ce sacrilége, le peuple se bat avec d'autant plus de courage qu'il croit se battre pour la cause de Dieu; et en un instant la ville, en proie au fer et au feu, présente une horrible confusion, du sein de laquelle s'élèvent, en une vaste clameur, mille cris menaçants contre les favoris de l'empereur. Le célèbre jurisconsulte *Tribonien* était du nombre: on l'accusait de vendre la justice et de trafiquer de la rédaction des lois, inventant des lois nouvelles, abrogeant ou altérant les anciennes au gré de son avarice. Justinien les renvoya tous. Mais cette condescendance, loin de calmer les séditieux, ne les en rendit que plus fiers et plus insolents. L'empereur alors sortit de son palais, escorté de ses gardes et tenant entre ses mains le livre des Evangiles, protesta par ce livre sacré qu'aucun citoyen ne serait recherché, s'ils rentraient dans le devoir: « Vous êtes innocents, ajouta-t-il; c'est moi qui » suis le seul coupable. Ce sont mes péchés qui m'ont » attiré ce malheur, en fermant mes oreilles à vos plaintes » légitimes. » Ce ton contrit et humilié les remplit de mépris pour Justinien; ils vinrent prendre *Hypatius*, un neveu d'Anastase, et l'entraînant au forum de Constantin,

Digitized by Google

malgré sa vertueuse résistance et les larmes de son épouse, ils le proclamèrent auguste et, au défaut d'une couronne, placèrent sur sa tête un riche collier. Justinien désespéré voulait fuir, une galère l'attendait au bas de l'escalier de ses jardins ; Théodora le retint : « Quoi fuir ! s'écria-t-elle ;
» fasse Dieu que je cesse de respirer le jour où je cesserai
» d'être saluée du nom d'impératrice ! César, si vous voulez
» prendre la fuite, vous possédez des trésors ; voilà la mer,
» et vous avez des vaisseaux ; mais craignez que l'amour
» de la vie ne vous expose à un exil misérable et à une
» mort ignominieuse. Pour moi, je m'en tiens à cette
» maxime de l'antiquité, qu'il n'est pas de plus glorieux
» tombeau qu'un trône. » Sa fermeté rendit le courage à l'empereur, et le courage inspira des ressources. Le chambellan *Narsès* eût bientôt, à force d'argent, regagné une partie des *Bleus*, et divisé les factieux. *Bélisaire* se mit ensuite à la tête des troupes, et, pénétrant dans le cirque, y fit un carnage horrible de la multitude qui s'y était amassée. Trente mille hommes périrent dans cette fatale journée. Le malheureux Hypatius, renversé du pavois dans l'arène, fut réservé pour le supplice. Ainsi finit, dix jours après qu'elle eut éclaté, cette mémorable sédition, connue sous le nom de *Nika*, victoire, parce que ce mot servait de ralliement aux rebelles (532).

Bélisaire, à qui Justinien fut surtout, avec Théodora, redevable de sa conservation, était alors disgracié, et sa disgrâce n'était point méritée : il la devait à la générosité de son caractère qui lui acquit l'affection du peuple et de l'armée, à d'éminentes vertus qui l'ont fait comparer à Scipion, qu'il surpassait, à la puissance de son génie militaire qui lui a valu de la postérité le titre de *dernier des Romains*, et qui le placera toujours au dessus des plus grands héros de l'antiquité, si, prenant sagement pour mesure du mérite des hommes, le niveau de leur siècle et de leur pays, on considère la vigueur et l'habileté avec lesquelles il sut constamment enchaîner la victoire malgré

Digitized by Google

l'extrême faiblesse numérique des armées qu'on lui donna, malgré l'épuisement des citoyens dont la valeur n'était pas moins suspecte que la probité des intendants chargés de la solder, malgré l'avilissement général du temps, dont l'étrange timidité de Justinien était peu propre à relever les Grecs. Il n'a manqué à Bélisaire, afin d'être sans reproche, que d'avoir eu moins de faiblesse pour une femme qui ne craignait pas de compromettre par d'éclatantes débauches, l'honneur d'un tel époux et de punir par le meurtre d'indiscrètes révélations. *Antonina* était fille et petite-fille de cochers du cirque. Tout-à-tour la compagne et l'ennemie, la servante et la favorite de l'impératrice Théodora, elle aussi sauva la fortune et peut-être la vie de son époux. Elle ne lui épargna point l'humiliation d'une nouvelle disgrâce, mais à sa sollicitation, alors que Bélisaire, étendu sur son lit, attendait dans l'agonie du chagrin et de la terreur, la mort qu'il avait si souvent bravée, Théodora lui envoya dire : « En considération des prières » d'Antonina, je vous fais grâce de la vie, et je vous per- » mets de garder la moitié de vos trésors. Témoignez de » la reconnaissance à qui vous en devez; et qu'elle ne se » montre point par de vaines paroles, mais dans toute vo- » tre conduite à venir. » On dit que dans le transport de sa joie, Bélisaire se prosterna devant sa femme, baisa ses pieds, et jura d'être à jamais l'esclave soumis d'Antonina.

Tel fut le principal soutien de l'Empire. L'histoire des Goths, qui nous l'avait déjà montré, nous a également révélé l'autre, *Narsès*, le même dont nous venons de voir l'habile conduite préparer le succès de Bélisaire. A ces deux hommes revient toute la gloire militaire du règne de Justinien.

Justinien commence par fortifier de toutes parts les frontières. — La première pensée du nouvel empereur fut de reconquérir l'Occident et de rétablir l'unité du vieil empire romain. Le moment paraissait favorable pour

Digitized by Google

l'accomplissement de cet ambitieux projet. Byzance régnait sur soixante-quatre provinces, qui comptaient près de mille cités (1), et les ressources de l'Orient étaient encore respectables, tandis que la plupart des peuples du nord, une fois établis dans les pays du midi, en avaient pris d'abord la mollesse, et s'étaient rendus incapables des fatigues de la guerre. Mais les Perses menaçaient, les barbares ne cessaient d'inquiéter les provinces d'Europe. Justinien s'occupa donc en premier lieu de continuer l'œuvre d'Anastase, en fortifiant la frontière de l'est et surtout celle du nord. Il renforça le défilé des Thermopyles et l'isthme de Corynthe, releva les murs de cette ville, renversés par un tremblement de terre, et remit en état les boulevards d'Athènes et de Platée, qui tombaient en ruine. Il répara l'ancienne Ulpiana, dont il fit la *deuxième Justiniana;* agrandit et ceignit de remparts l'obscur village de Tauresium où il était né, dota la nouvelle place de splendides édifices, y établit un métropolitain et un préfet qui étendait sa juridiction sur les sept provinces guerrières de l'Illyrie (2), et la nomma la *première Justiniana*. Il construisit aussi de longues murailles dans la Crimée pour protéger les Goths pasteurs qui l'habitaient. De nouveaux forts s'élevèrent de tous côtés. Il y en eut tant qu'on ne songea pas à leur donner des noms, six cents et plus. La Thrace seule en eut cent-six près du Rhodope, vingt-huit au centre et cinquante-deux sur le Danube. Cette ligne du Danube, la plus menacée, présentait aussi l'aspect le plus formidable; quatre-vingt places de premier ordre étaient destinées à en défendre le passage. — En Asie, l'on ferma les gorges des montagnes de l'Arménie. On compléta les redoutables fortifications d'Amida, de Dara (Anastasiopolis), et les deux villes furent reliées par de nombreux châteaux.

(1) Il y en avait neuf cent trente-cinq.

(2) Les deux Dacies (intérieure et riveraine), la Dardanie, la Prévalitaine, les deux Mésies et la deuxième Macédoine.

Digitized by Google

Théodosiopolis, Constantine, Carrhes, Edesse dans la Mésopotamie ; Zénobie, Chalcis, Sura dans l'Euphratésienne, présentèrent bientôt aux Perses une barrière menaçante. Palmyre, rendue à son antique splendeur, fut confiée au duc d'Emesse et chargée de protéger la Syrie et la Palestine contre les Sarrasins. Justinien ne laissait aucune position sans défense.

Première guerre d'Orient ou de Perse (529-531). — Mais ces précautions servirent précisément à rallumer la guerre sur les bords du Tigre. Il avait envoyé l'ordre à *Bélisaire*, gouverneur de Dara, de construire une forteresse sur la gauche de Nisibe ; et Bélisaire s'étant mis aussitôt en devoir de lui obéir, déjà la muraille était très haute, quand les Perses vinrent signifier au gouverneur de Dara qu'il eût à se désister d'une entreprise contraire aux traités, ou qu'ils allaient l'y contraindre par les armes. L'honneur des Romains ne pouvait leur permettre que la lutte ; elle ne tourna point à leur avantage ; grand nombre de guerriers furent tués ou tombèrent, avec Cuzès, leur général, aux mains de l'ennemi, et les Perses rasèrent la forteresse. L'empereur voulut alors tenter la voie des négociations, et envoya un ambassadeur à Cabadès avec des présents magnifiques ; Cabadès accepta les présents et congédia l'ambassadeur avec une lettre, où *le roi des rois, le fils du soleil, le souverain d'Orient*, s'adressant *au fils de la lune, au souverain de l'Occident*, accusait des maux de la guerre l'avarice romaine (celle d'Anastase et de Justin), et entendait que Justinien l'aidât à fermer *les portes Caspiennes* (1), et contribuât aux frais d'une bar-

(1) Ou *Caucasiennes*. On appelait ainsi le grand défilé qui, traversant par le milieu la grande chaine du Caucase, conduisait de l'Ibérie dans le pays des Alains, d'où vient qu'on le nommait aussi *porte des Alains* et *rempart d'Ibérie*. — A l'est, entre les montagnes et la mer, est un autre défilé plus célèbre, celui de Derbend, connu sous les noms *de porte de fer, porte de Djor, porte ou rempart des Huns, portes Albaniennes*. Cabadès

Digitized by Google

rière commune, qui mettait les deux empires à l'abri des invasions des Scythes. « Il faut, lui disait-il, me satisfaire » sans retard ou t'attendre à une guerre sanglante ; et, » comme je ne veux point dérober la victoire, je t'avertis » que je te laisserai respirer jusqu'au printemps. » Au printemps quarante mille Perses arrivèrent devant Dara (530) ; Bélisaire, récemment investi du commandement des troupes d'Orient, n'avait que vingt-cinq mille hommes à leur opposer ; mais cette petite armée comptait de nombreux barbares, des Huns, des Hérules, et croyait à la bonté de sa cause. Bélisaire, après avoir inutilement tenté d'amener le général ennemi à des sentiments pacifiques, avait fait attacher au haut des enseignes les lettres envoyées de part et d'autre, comme les pièces authentiques du procès sanglant que Dieu allait juger lui-même. Le combat fut très acharné des deux côtés ; mais enfin la valeur des Immortels dut plier sous l'effort des cavaliers Huns, et le reste céder à une surprise des Hérules. Les Perses n'étaient plus invincibles ; ils le montrèrent deux fois encore dans la Persarménie. Cependant ils ne perdirent point courage, et, laissant les places fortes de côté, ils prirent la route d'Antioche au nombre de quinze mille seulement, et s'avancèrent sur l'Euphrate, où Bélisaire, à la tête de vingt mille hommes, les arrêta près de Callinique. C'était la veille de Pâques, et ce jour là tous les chrétiens sans exception observaient jusqu'au soir le jeûne le plus rigoureux. Néanmoins, pleins de présomption et d'impatience, les Romains voulurent combattre sur-le-champ. Leur général leur représenta vainement que le désespoir pouvait doubler les forces de l'ennemi, tandis que les leurs étaient affaiblies par le jeûne et par la fatigue d'une longue marche. Ils l'interrompaient insolemment par des cris, surtout les Isauriens

et Chosroès, son fils, fortifièrent ces passages par un mur qui se prolongeait à plus de trois cents milles de la côte Caspienne, par dessus les collines et à travers les vallées du Daghestan et de la Géorgie.

Digitized by Google

et les Lycaoniens, qui venaient de quitter leur charrue pour les armes, et qui n'avaient jamais vu l'ennemi. A peine le signal du combat eut-il été donné, que ces campagnards prirent l'épouvante avec les Arabes auxiliaires que commandait le ghassanide Aréthas, et, jetant le désordre dans les rangs, ils livrèrent aux Perses une victoire complète sur la cavalerie. Mais l'infanterie tint bon, et ne se laissa point entamer. La nuit seule vint séparer les combattants. Rappelé après ce léger revers, Bélisaire remit l'armée à Sittas, qui soutint assez bien le poids de cet honneur pour permettre à l'empereur de faire des propositions de paix. La mort de Cabadès était arrivée sur ces entrefaites, et le testament de ce prince appelait son troisième fils à régner. Les inquiétudes que donnait au nouveau roi sa position domestique, le déterminèrent à accorder une suspension d'armes, que Justinien désirait beaucoup acheter. Chosroès-*Nuschirvan* (le généreux) vit les ambassadeurs romains à ses pieds; il accepta onze mille livres d'or pour prix d'une paix *perpétuelle;* on rendit de part et d'autre toutes les places prises dans la guerre, et la démolition de Dara tant sollicitée fut suspendue, à condition que le général de l'Orient ne résiderait jamais dans cette ville.

Deuxième guerre (540-562). — Mais cette fameuse paix perpétuelle ne dura que huit ans, précisément le temps qu'il fallut aux Romains pour reconquérir l'Afrique et soumettre un instant l'Italie. Ces succès avaient excité l'envie de Chosroès, et rallumé dans son cœur ambitieux la passion de la gloire militaire. Puis le roi des Ostrogoths, Vitigès, sur le point de succomber, lui avait envoyé des ambassadeurs pour lui représenter que Justinien n'avait demandé la paix qu'afin d'acquérir des forces et de préparer une nouvelle guerre: « N'avait-il pas traité les Goths » comme ses amis, tandis qu'il subjuguait les Vandales ? » Et n'était-il pas à craindre qu'une fois maître de l'Italie,

Digitized by Google

» il ne tournât ses armes contre la Perse ? Rompez donc » la paix, disaient-ils ; n'hésitez pas à la rompre, pendant » que nous occupons les armées romaines. Il vaut mieux » assurer son salut en prévenant l'ennemi, que s'exposer à » tout perdre en attendant ses coups. » Chosroès se laissa aisément persuader par de telles paroles, et sans autre motif que les *hostilités déguisées* de l'empereur, sans déclaration de guerre, il entra tout-à-coup en campagne. La première place qu'il prit fut *Sura;* il la détruisit de fond en comble, puis il dit à un envoyé de Justinien qu'il avait retenu jusque là : « *Va dire à ton maître que tu as laissé » Chosroès, fils de Cabadès, sur les ruines de Sura.* » La ville d'*Hiérapolis* fut plus heureuse ; elle était forte et bien défendue : Chosroès eut peur d'y perdre son temps, ses soldats, et consentit à passer outre, moyennant deux mille livres pesant d'argent. *Bérée* voulut se racheter au même prix ; mais elle n'aurait pu résister à une attaque, le barbare exigea une rançon double, et comme on ne put la recueillir entière, il réduisit la place en cendres. Il promettait d'évacuer la Syrie pour mille livres d'or. Mais les habitants *d'Antioche*, toujours insolents, irritèrent son âme impétueuse par les railleries les plus outrageantes ; il la prit en présence d'un des envoyés de Justinien, la brûla et en égorgea la population, tout en protestant, avec ces hypocrites soupirs qui étaient familiers au *Juste* de la Perse, qu'un *trophée souillé de sang ne pouvait plaire à Chosroès;* puis il consentit à donner audience aux ambassadeurs. Ils venaient demander la paix ; le roi répondit par une nouvelle demande d'argent : « Et ne comptez pas, ajouta-t-il, sur une paix perpétuelle » pour une somme une fois donnée. L'amitié ne dure pas » plus que l'argent qui la paie. Il me faut une rente annuelle ; à ce prix je garderai les portes Caspiennes et » laisserai subsister Dara. » — « Mais, répartirent les » ambassadeurs, c'est un tribut que vous demandez aux » Romains. » — « Non, c'est une pension, comme celle

Digitized by Google

» que vous payez aux Huns, aux Sarrasins pour défendre » vos frontières. » On offrit, avec 5,000 livres d'or comptant, 500 livres par an ; et Chosroès satisfait regagna ses états, non sans rançonner les villes qui se trouvaient sur son passage, et non sans essayer de surprendre Dara (540).

C'était une perfidie trop outrageante pour la majesté de l'Empire ; Justinien chargea Bélisaire d'en tirer vengeance. Or les *Lazes*, chrétiens de la Colchide, fatigués de la tyrannie des officiers impériaux, qui avaient fait de Pétra le centre d'un monopole ruineux pour un pays dont les cuirs et les esclaves constituaient toute la richesse, venaient de se donner au roi de Perse, et Chosroès, accouru en Lazique avec une armée, faisait le siége de Pétra dont il finit par s'emparer, quand arriva en Syrie le vainqueur de Genséric et de Vitigès. Il n'avait point d'armée; les troupes de ces quartiers-là, sans habits et sans armes, n'eussent osé paraître devant l'ennemi ; il en fit une avec laquelle il envahit la Perse, mais l'indocilité de ses généraux rompit toutes ses mesures, et le réduisit à l'impuissance. Il dut revenir sur ses pas et fut encore une fois rappelé à Constantinople. Il n'y demeura pas longtemps ; Chosroès répondait à l'invasion de la Perse par le pillage de la Syrie. La crainte parlant plus haut que l'envie, on renvoya Bélisaire en Orient, et, comme à l'ordinaire, sans lui donner de troupes. Ce fut pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe d'autant plus glorieux qu'il ne le partageait point avec la fortune. Après avoir rassemblé tout ce qu'il put trouver de soldats, Thraces, Illyriens, Goths, Hérules, Maures et Vandales, il était venu résolument camper sur l'Euphrate. Bientôt il apprend que le roi lui envoie des espions sous le titre d'ambassadeurs ; il s'avance au devant d'eux avec six mille chasseurs de la plus haute taille et de la mine la plus fière. La mâle contenance de ces troupes, l'aspect imposant d'un gros corps de cavalerie qui, sur la rive opposée du fleuve, semblait en garder le passage, les tentes qui, placées à

Digitized by Google

quelque distance les unes des autres, semblaient de loin multiplier leur nombre, les exercices guerriers auxquels se livraient des soldats habilement distribués dans la plaine, tout cela déguisa si bien aux yeux des ambassadeurs la faiblesse réelle de l'armée romaine, que, sur leur rapport, Chosroès se hâta de regagner la Perse. Ce fut la dernière campagne de Bélisaire ; une disgrâce, qui ne fut point la dernière, l'en récompensa : on disait que, sur un faux bruit de la mort de Justinien; quelques commandants de ses troupes s'étaient avisés de tenir des propos injurieux pour la mémoire du prince. Nous avons vu à qui le sauveur de l'Empire dut son salut dans cette circonstance. Cependant Chosroès, moins découragé qu'à bout de ressources, s'était décidé à se rapprocher de Justinien, et l'on avait enfin (545) solennellement ratifié de part et d'autre le traité de 540.

Guerre Lazique. — La Lazique n'y était pas comprise; il fallut encore payer pour elle, au prix de 2,000 livres d'or, une trêve de quatre ans. Chosroès ne l'avait du reste accordée que pour mieux préparer l'entière soumission de ce royaume. Il voulait en transplanter les habitants en Perse et les remplacer par des adorateurs du feu. Ce fut là ce qui le perdit. Les Lazes revinrent à l'empereur ; ils l'aidèrent à reconquérir Pétra et la côte maritime de la Colchide. Après bien des hostilités, à peine suspendues par de nouvelles trêves qu'il vendait fort cher aux Romains, Chosroès, complètement battu près du *Phase,* consentit enfin à une paix où l'avantage et l'honneur étaient encore pour la Perse. Elle fut faite pour cinquante ans. Le roi renonçait à la suprématie de la Lazique ; mais l'empereur achetait la liberté de conscience des chrétiens de la Perse par un tribut annuel de trente mille pièces d'or. Le traité une fois scellé par leurs plénipotentiaires respectifs, les deux princes le ratifièrent chacun par une lettre où ils se donnaient le titre de *frère* (562).

Digitized by Google

Relations avec la Chine. — Entre les deux traités (551), Justinien, indigné de voir une nation idolâtre et ennemie s'enrichir encore aux dépens de son peuple par le commerce de la soie, dont elle était maîtresse sur terre et sur mer, avait encouragé deux moines perses établis en Chine à lui rapporter des œufs de ver à soie. Ils en cachèrent dans une canne, et introduisirent ainsi clandestinement dans l'Empire les dépouilles de l'Orient. On parvint à élever ces vers, et le mûrier blanc commença dès lors à se propager si bien dans le Péloponnèse que la péninsule en prit bientôt le nom de *Morée*. On ne paya plus d'impôts à la Perse que pour le maintien de la paix. Celle-ci n'avait jamais paru à l'empereur trop chèrement achetée au prix des trésors et de l'honneur de l'Empire; mais il avait toujours eu fort à cœur d'enlever aux Orientaux le monopole du commerce de la soie, qui leur procurait de grandes richesses. On peut même dire que ce commerce entra pour beaucoup dans les guerres et les négociations des empereurs avec la Perse, et dans les relations qu'ils entretinrent de bonne heure avec les peuples voisins des frontières de la Chine. Car les annales chinoises témoignent de leur constante sollicitude pour correspondre directement avec la Sérique, et nous apprennent que, repoussés par les Scythes et les Perses dans toutes leurs tentatives au nord et au sud de la mer Caspienne, les Romains essayèrent de bonne heure la voie de la mer rouge. Ils parvinrent ainsi aux ports de la Chine sous le règne de l'empereur *An-Ton* (Antonin-le-Pieux) (1), au temps même où Ptolémée décrivait à Alexandrie, sans doute sur les récits de leurs navigateurs, les villes du pays des *Sinæ;* et les ambassades ne manquèrent pas depuis pour établir des rapports réguliers entre les deux nations, en même temps que les armes s'efforçaient d'arracher à la Perse de meilleures conditions commerciales. Reconnaissons toutefois que, sous Justinien, les guerres d'Orient furent des guerres éminemment défensives.

(1) V. M. DE SAINT-MARTIN dans LEBEAU, t. XLVII, c. 81.

Digitized by Google

Guerre des Vandales (533-534). — *Motifs de succès pour l'entreprise.* — Ce n'étaient pas ces guerres qui pouvaient illustrer le règne de Justinien. Il faut chercher sa gloire extérieure à l'Occident, dans les expéditions qui se firent contre les Germains établis en Espagne, en Italie et en Afrique. Encore l'état de ces peuples rendait-il le succès à peu près certain. Nous avons déjà dit que cette vigueur, qu'ils avaient apportée du nord, s'était insensiblement amollie sous le soleil du midi, et qu'ils en étaient venus à supporter difficilement les fatigues de la guerre. « Les Vandales surtout languissaient dans la volupté ; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étaient devenus nécessaires... Ils ne donnaient plus d'inquiétude aux Romains, dit Malchus, depuis qu'ils avaient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenait toujours prêtes, avec lesquelles il prévenait ses ennemis, et étonnait tout le monde par la facilité de ses entreprises (1). » — Ensuite tous « ces barbares, dont l'art et le génie n'étaient guère d'attaquer les villes et encore moins de les défendre, en laissèrent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Bélisaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avaient été démantelées par Genséric, comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Witiza, dans l'idée de s'assurer de ses habitants (2). » Enfin, tandis que la cavalerie des Romains, généralement composée de Huns et d'Hérules, était très exercée à tirer de l'arc, « celle des Goths et des Vandales ne se servait que de l'épée et de la lance et ne pouvait combattre de loin : c'est à cette différence que Bélisaire attribuait une partie de ses succès (3). » Au reste les Romains d'alors avaient, comme les anciens, pour principe de combattre contre une seule nation avec les avantages de toutes les autres. Mais ce qui

(1) Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, c. 20.
(2) *Id.* *ibid.*
(3) *Id.* *ibid.*

Digitized by Google

les servit peut-être par dessus tout dans leurs guerres, c'est que, les barbares étant ariens et persécuteurs, leurs sujets, qui étaient orthodoxes, loin d'avoir pour eux la moindre affection, ne souhaitaient rien tant que d'en être délivrés, et regardèrent volontiers les Romains comme des sauveurs. C'est ce qui se vit bien d'abord dans l'expédition contre les *Vandales*.

Coup d'œil rétrospectif sur la succession des rois Vandales jusqu'à Gélimer. — Prétexte de la guerre. — Le prétexte de cette expédition fut une querelle de famille. Genséric avait réglé la succession au trône, non par ordre de primogéniture de père en fils, mais par rang d'âge entre tous les membres de la famille. Par cette règle il avait voulu assurer à son peuple un gouvernement sage, et il remplit sa maison d'assassinats.

D'après l'ordre de succession qu'il avait établi, le fondateur du royaume d'Afrique avait eu pour successeur (477) *Hunéric, son fils*, qui fut, durant huit ans, le plus acharné persécuteur qu'eût jamais eu la religion.

Gondamond, neveu d'Hunéric, était ensuite monté sur le trône (484). Après avoir quelque temps marché dans la voie de son prédécesseur, il s'était repenti, et avait rouvert les églises, rappelé les pasteurs et le troupeau dispersés. Sous son règne, les Maures s'emparèrent de toute la côte du détroit de Cadix à Césarée.

Puis était venu (496) le frère de Gondamond, *Thrasimond*, dont le fanatisme ternit malheureusement les brillantes qualités. Celui-ci chercha d'abord à séduire les catholiques par l'appât des honneurs et des richesses réservés à l'apostasie. Mais sa modération ne tint point contre la fermeté de leur foi, et il renouvela contre eux la persécution d'Hunéric. *Thrasimond* avait épousé Amalfride, sœur du grand Théodoric; et cette alliance, comme nous l'avons déjà vu, lui avait assuré, avec la possession de Lilybée en Sicile, les services d'une petite armée de six mille Goths.

Digitized by Google

Peut-être à la mort de son époux (523), Amalfride eut-elle la pensée d'employer le dévouement de ces soldats à supplanter au profit de son fils le successeur légitime, ou peut-être celui-ci craignit-il seulement une telle tentative (1): à peine Thrasimond eut-il cessé de vivre que les Goths furent massacrés, et la reine veuve jetée dans un cachot où elle mourut.

Le fils d'Hunéric, le petit-fils de Genséric pouvait enfin à son tour posséder tranquillement la couronne. *Hildéric* était un prince fort doux, fort clément et si ennemi de toute guerre, que le nom seul l'en faisait frémir. Thrasimond, au lit de mort, lui avait fait jurer de ne jamais tolérer les catholiques ; mais il préféra les devoirs de la justice et de l'humanité à l'obligation d'un vœu impie, et commença par rappeler les prélats exilés. La protection qu'il accorda à l'Eglise, blessa les préjugés de ses compatriotes; les prêtres ariens le traitèrent en secret d'apostat; les soldats lui reprochèrent de n'avoir pas le courage de ses ancêtres. Petit-fils de Valentinien III par sa mère *Eudoxie*, il s'était, dès le vivant de Justin, lié d'une amitié très étroite avec Justinien, et les deux princes entretenaient cette liaison par de fréquentes ambassades. On répandit le bruit qu'Hildéric songeait à livrer l'Afrique à l'empereur. Un prince vandale, *Gélimer*, aigrissait le mécontentement public. Séduits par ses insinuations perfides, les seigneurs de la nation se donnèrent à lui; il s'empara d'Hildéric, le précipita dans les fers et prit le titre de roi (530).

Préparatifs de l'expédition. — Son arrivée en Afrique. — Justinien saisit cette occasion d'intervenir dans les affaires d'Afrique. Toutefois le découragement de ses ministres en apprenant un tel dessein, l'ébranla fort un

(1) Le passage suivant de Cassiodore semble donner quelque autorité à la première supposition : « *Si successio debeatur alteri, numquid » femina in eo ambitu potuit inveniri?* » *Var. epist.* IX, 1.

Digitized by Google

ı. .ant dans sa résolution. Il était prêt à renoncer à une politique qui, disait-on, allait ruiner le trésor, et qui pouvait compromettre la gloire militaire et la tranquillité de l'Empire. Mais les évêques le rassurèrent : « Ecoutez » ma vision, s'écria l'un d'eux ; le ciel ne veut point que » par une vaine timidité vous laissiez l'Eglise catholique » gémir sous la tyrannie des Vandales. Qu'il prenne les » armes, m'a dit le Seigneur ; je combattrai pour lui, » moi le Dieu des batailles, et je disperserai ses ennemis, » qui sont les ennemis de mon fils. » En même temps on apprit à Constantinople qu'un parti puissant se formait pour Hildéric, que la *Tripolitaine* était prête à se détacher du royaume, et que le gouverneur de la *Sardaigne* venait de proclamer son indépendance. Tous les scrupules dès lors s'évanouirent et on ne s'occupa plus que des préparatifs de l'expédition. Dix mille hommes de pied, la plupart Thraces et Isauriens, et cinq mille cavaliers, dont six cents Huns et quatre cents Hérules, montèrent sur quatre-vingt-douze navires de guerre servis par deux mille rameurs, tous de Constantinople. Les chevaux, les bagages, les munitions de guerre et de bouche furent embarqués sur cinq cents bâtiments de transport, que conduisaient vingt mille matelots Egyptiens, Ioniens et Ciliciens. Le baptême d'un soldat sanctifia l'entreprise, et la flotte put partir, ayant pour lui servir de guides, le jour, les voiles de pourpre, et la nuit, les fanaux élevés aux mâts des trois vaisseaux qui portaient Bélisaire et ses équipages. Elle arriva ainsi devant *Zacynthe*, dont les habitants, qui n'avaient pas oublié l'horrible barbarie de Genséric envers leurs aïeux, accueillirent les Romains comme des vengeurs, et épuisèrent l'île pour augmenter leurs provisions. Celles-ci furent complétées en Sicile, où, selon les ordres d'Amalasonthe, alliée de Justinien, et qui avait aussi une vengeance nationale à exercer, les officiers goths s'empressèrent d'ouvrir à l'expédition les magasins du gouvernement. En même temps le secrétaire de Bélisaire,

Digitized by Google

l'historien *Procope*, courait à Syracuse, s'informer de l'état présent des Vandales, et apprenait par hasard l'heureuse nouvelle que leurs meilleures troupes venaient d'être envoyées en Sardaigne, sous la conduite d'un de leurs plus valeureux princes. Enfin, au bout de trois mois passés dans la crainte perpétuelle d'un combat naval, auquel elle n'était pas dressée, la flotte s'arrêta près de *Sullecte*, à cinq journées de Carthage. Une source abondante que fit jaillir la bêche d'un soldat, en travaillant à la construction du premier camp, ranima toutes les espérances et releva tous les courages.

Campagne de Bélisaire. — Ruine de l'empire Vandale. — Captivité de Gélimer. — Bientôt l'armée se mit en marche pour Carthage, précédée d'un manifeste aux Vandales, dont Bélisaire avait grand soin de séparer la cause de celle de Gélimer : « Nous ne prétendons pas, disait-il, » vous faire la guerre, ni rompre les traités de paix conclus » avec Genséric. Nous n'en voulons qu'à votre tyran, qui, » au mépris du testament de Genséric, tient dans les fers » votre roi légitime. » Tous demeurèrent donc tranquilles et l'on put approcher de la ville jusqu'au *dixième* (*decimus*) mille. Là le frère de Gélimer attendait les Orientaux ; il se pressa trop de les attaquer, et, vigoureusement repoussé par les Huns, il ne retira de son ardeur d'autre profit qu'une mort glorieuse. Quand Gélimer, égaré dans les montagnes, arriva sur le champ de bataille avec son armée, il vit Ammatas étendu sur les cadavres de douze Romains qu'il avait tués. Il pleura la destinée de ce prince et celle de Carthage ; puis, avec l'intrépidité du désespoir, il chargea les escadrons ennemis qui s'avançaient ; mais il ne put résister aux armes et à la discipline des Romains, qui triomphèrent surtout dans cette seconde action. En fuyant dans les déserts de la Numidie, il eut du moins la consolation d'apprendre qu'on avait exécuté ses ordres secrets, et qu'Hildéric n'existait plus.

Digitized by Google

Bélisaire se présenta sur le soir aux portes de Carthage. Elles étaient ouvertes ; on avait aussi enlevé les chaînes qui fermaient l'entrée du port; une illumination générale témoignait l'allégresse des habitants, qui ne cessaient de répéter ce vieil oracle : « *Le G poursuivra le B, et à son* » *tour le B poursuivra le G*, » où *Genséric* et *Boniface*, *Bélisaire* et *Gélimer* étaient l'objet du contraste. Le vainqueur s'assit avec ses officiers à la table servie pour le roi, tandis que les catholiques, prenant possession d'une église que les prêtres ariens venaient d'abandonner au milieu des préparatifs d'une solennité religieuse, achevaient de tout disposer pour le lendemain.

Gélimer eut beau implorer le secours des Maures et du roi des Wisigoths; ni Theudis, ni les Maures ne remuèrent; ceux-ci firent même à l'Empire leur soumission. Sans alliés, sans appui, l'infortuné monarque rappelle alors de la Sardaigne son second frère *Zanon*, qui avait avec lui les meilleures troupes du royaume, et tous deux viennent attaquer les Romains près de *Tricaméron*. La victoire y fut assez longtemps disputée; mais enfin, la garde de Bélisaire ayant donné, et Zanon étant tombé en faisant des prodiges de valeur, le désordre se mit dans l'armée des Vandales, et la réserve des Huns n'eut plus qu'à s'élancer pour achever la ruine de Gélimer. Il se retira sur le mont *Pepua* avec les débris de son armée, et y demeura trois mois, bloqué et en proie au tourment de la faim. Elle le vainquit, et il fit demander à ses ennemis un peu de pain, dont il n'avait mangé depuis si longtemps, une éponge pour laver ses yeux, malades des pleurs qu'il ne cessait de répandre, et une harpe pour chanter ses malheurs et ceux de la nation vandale. Enfin il vit un jour un de ses neveux et un jeune maure des plus misérables se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant pain d'orge cuit sous la cendre. A ce spectacle, il se rendit. *Bélisaire* le reçut dans Carthage même, dont les murailles venaient d'être relevées; en ce moment sa raison parut

Digitized by Google

s'égarer, et, en abordant le général romain, il fit un grand éclat de rire. Une calomnie rappelait celui-ci à Constantinople; il y conduisit son prisonnier, et triompha, mais à pied. On portait devant lui les dépouilles des rois vandales, le livre des Evangiles tout brillant d'or et de diamants, et les vases du temple de Jérusalem, autrefois transportés à Rome par Titus, et de Rome à Carthage par Genséric. Gélimer, vêtu d'une robe de pourpre, marchait à la suite de Bélisaire; arrivé dans le cirque, dès qu'il vit l'empereur sur son trône, il répéta plusieurs fois ces paroles: « *Vanité! Vanité! Tout est vanité!* » Justinien lui donna de grandes terres en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille; mais il lui refusa le titre de patrice, parce qu'il persista dans l'arianisme.

Tel fut le résultat de l'expédition entreprise contre les Vandales : deux batailles en trois mois avaient suffi pour ruiner leur empire; cent soixante mille hommes s'étaient dispersés devant seize mille, ou plutôt devant cinq mille seulement; car la cavalerie seule avait agi. Bientôt le nom même des Vandales allait disparaître. Justinien, avant le départ de Bélisaire, avait réglé le sort de l'Afrique reconquise; il l'avait divisée en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la Carthaginoise, la Byzacène, la Tripolitaine et la Sardaigne, qui venait de reconnaître, avec la Corse et les Baléares, la domination romaine. La religion fut rétablie dans tout son éclat, et l'exercice public du culte arien interdit. Le préfet du prétoire réunit, suivant l'usage de ce règne, les pouvoirs civils et militaires, et en Afrique, comme en Italie, on ne tarda pas à donner le nom *d'exarque* au représentant de l'empereur.

Guerre gothique en Italie (534-554). — La conquête était à peine terminée que déjà Justinien, ne mettant plus de bornes à son ambition, avait ajouté à ses surnoms de *Vandalicus* et d'*Africus* les titres de *Gothicus* et de *Fran-*

Digitized by Google

cicus (1). Ce dernier, qui était faux, n'attestait que la vanité de celui qui osait l'usurper; l'autre, prématuré, devait se réaliser, en Italie, par la valeur de Bélisaire et de Narsès, en Espagne par l'imprudence d'un ambitieux. Les Ostrogoths furent attaqués les premiers en 534, et entièrement anéantis. Nous ne reviendrons pas sur cette guerre dont on connaît déjà le prétexte et les principaux événements.

— *en Espagne* (554). — L'année même où, par la prise de Compsa, Narsès achevait la conquête de l'Italie, une occasion s'offrit à l'empereur d'intervenir en Espagne. Depuis l'extinction de la race des Baltes (531), les Wisigoths élisaient régulièrement leurs rois. A la mort de Theudis, le premier qui fut élu, la possession du sceptre donna lieu à une guerre civile. Athanagild sollicita la protection de Justinien contre Agila, son compétiteur, et promit de céder à l'Empire une grande étendue de pays en récompense de ce service. Agila fut défait et tué, et les Romains prirent possession de Valence, de Cordoue, de la Bétique orientale et d'une partie de la Lusitanie jusqu'à Ebora dans l'intérieur des terres. Ils ne purent aller plus loin. Athanagild, le premier, combattit ces redoutables alliés. Mais leur courage et l'appui de l'Afrique devait les maintenir environ soixante-dix ans en Espagne. Ils avaient partagé leurs nouvelles possessions en deux provinces, sous le gouvernement de deux patrices. En 624, *Suintilla* gagna l'un, vainquit l'autre, et les obligea tous deux de sortir du pays; l'Afrique venait de leur être fermée par un roi-poète, *Sisebut*, qui avait pris Tanger et Ceuta.

Effets de ces conquêtes. — Invasions de peuples nouveaux (*Ogors-Turcs*). — Telles sont les brillantes conquêtes qui ont fait, en partie, la gloire du règne de Justinien.

(1) 16 Décembre 533 (deuxième et troisième préambule du *Digeste*).

Digitized by Google

« Plus elles furent rapides, moins elles eurent un établissement durable. L'Italie et l'Afrique étaient à peine conquises, qu'il fallut les reconquérir (1). » On les avait enlevées aux rois, il fallut encore les disputer au patriotisme des peuples. On sait avec quelle héroïque opiniâtreté les Goths défendirent leurs foyers ; Vitigès captif, ils y laissèrent tous la vie. En Afrique, à peine Bélisaire fut-il reparti que les Maures se soulevèrent. Les auxiliaires ariens et beaucoup d'autres soldats se révoltèrent aussi, les uns par fanatisme, les autres par ambition. Ceux-ci avaient épousé des veuves ou des filles de Vandales, et, prétendant hériter des terres que Genséric avait assignées à ses compagnons d'armes, ils les redemandaient aux avides intendants du fisc, qui, dans la nouvelle répartition des impôts, songeaient surtout à créer à l'Afrique des richesses imaginaires pour la dépouiller ensuite légalement de celles qui lui restaient. La guerre dura plusieurs années et fut très sanglante. Le sol africain, s'il faut en croire l'historien de ces temps, but seul, sous Justinien, le sang de cinq millions d'hommes. Quand Procope y aborda pour la première fois, il admirait la population des villes et des campagnes, l'activité du commerce et de l'agriculture. Moins de vingt ans après, le pays n'offrait plus qu'une muette solitude.

Bien plus, « ces conquêtes, qui avaient pour cause non la force de l'empire, mais certaines circonstances particulières, [jointes à une folle ambition,] perdirent tout. Pendant qu'on y occupait les armées, de nouveaux peuples passèrent le Danube et désolèrent l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce (2). » On peut même dire que les succès de Bélisaire en Italie ouvrirent la Péninsule aux Gépides et aux Lombards, puisqu'en enlevant les Goths à la Pannonie et au Norique, ils renversèrent l'importante barrière du Haut-

(1) Montesq., *ibid.*
(2) *Id.* *ibid.*

Danube, que Théodoric et sa fille avaient si fidèlement gardée (1).

La guerre des Perses touchait à sa fin, quand on vit venir à Constantinople des ambassadeurs d'une nation jusqu'alors inconnue (558). Leur habillement ressemblait à celui des Huns dont ils étaient une tribu ; leur haute taille, la férocité peinte sur leur visage, leurs cheveux tombant par derrière en longues tresses nouées par des rubans, inspiraient au peuple autant d'effroi que de curiosité. Leur véritable nom était celui d'*Ogors* (Ounnougours, Ougours, Ouïgours) ; mais pour se rendre redoutables, ils avaient pris celui des Avares, peuple naguère très puissant. Ils venaient du Caucase, où leur camp était pour lors établi, et ils voulaient offrir à Justinien leurs services : « Nous » sommes en état, lui disaient-ils, de vaincre et de détruire » tous les ennemis qui troublent aujourd'hui votre repos. » Mais il nous faut pour prix de notre alliance et pour » récompense de notre valeur, des largesses, une pen- » sion et de fertiles domaines. » Le vieil empereur dissimulant l'insulte, acheta l'amitié des Avares, et leur montrant le chemin de l'ancienne Dacie, les poussa contre les nations ennemies de Rome. Pénétrant dans le centre de la Pologne et de l'Allemagne, ils exterminèrent plusieurs tribus de Bulgares et d'Esclavons, et ce qui resta de ces nations devint leur tributaire et leur vassal. Justinien songeait à établir en Pannonie de si terribles alliés, afin de balancer la force des Lombards. Mais il en fut détourné par l'arrivée à Constantinople d'une nouvelle ambassade étrangère, qui venait révéler à l'Empire l'existence et le nom d'un autre peuple. Les *Turcs*, esclaves des Tartares *Goueï* ou *Jouan-Jouan*, les vrais Avares, pour qui ils exerçaient avec habileté le métier de forgerons, étaient enfin sortis des cavernes de l'Altaï, à la voix d'un de leurs frères, nommé *Thou-Men*, et avaient anéanti leurs maîtres en 554. Ils

(1) Gibbon, p. 160.

Digitized by Google

avaient ensuite livré à la vaillante nation des Ogors une bataille sanglante ; trois cent mille Ogors avaient ce jour-là mordu la poussière, et leurs cadavres jonchaient une étendue de quatre journées de chemin. Le reste se soumit et reconnut la domination des Turcs, à l'exception de vingt mille guerriers qui aimèrent mieux s'exiler. C'était ce faible débris d'un grand peuple qui était venu imposer ses services à l'Empire, et dont la valeur inquiétait Justinien. Mais le troisième khakan (1) des Turcs, le grand Dizaboule, ayant appris qu'ils acquéraient en Europe une nouvelle puissance, s'était décidé à les poursuivre de ses négociations jusqu'aux bords du Danube. Ses ambassadeurs reçurent de l'empereur de magnifiques présents et la promesse qu'aucun asile ne serait accordé aux fugitifs Avares. Toutefois Justinien ne put empêcher ceux-ci de venir s'établir sur les frontières de la Mésie et de la Pannonie, où ils demeurèrent d'ailleurs fort tranquilles jusqu'à sa mort.

Constantinople, menacée par Zabergan, est sauvée par Bélisaire. — Ce fut très heureux pour l'Empire. Car, cette même année 558, le Danube ayant gelé, Zabergan, roi des Huns Coutourgures, vint avec des Slaves, traversa le fleuve, ravagea la Macédoine et la Thrace, et franchit le mur d'Anastase par les brèches que venait d'y faire un tremblement de terre. A son approche, Justinien se hâta de faire cacher dans la ville ou transporter au delà du Bosphore les vases sacrés des églises qui étaient hors des murs; puis il envoya contre les barbares les *écoles* de son palais. Mais elles n'étaient plus composées que de riches bourgeois, qui, pour jouir de certains priviléges,

(1) Ainsi s'appelaient d'abord les chefs des Jouan-Jouan, depuis l'an 402, où le sixième de leurs rois, Thou-Loun, avait fondé en Asie un vaste empire, compris entre Kharachar (petite Bouckarie) et la mer orientale (Tong-haï); mais en ruinant la puissance de ce peuple, Thou-Men s'appropria le titre de ses chefs.

Digitized by Google

achetaient l'honneur d'y entrer ; ils revinrent épouvantés, après avoir laissé sur la place grand nombre d'entre eux. Il fallut bien alors recourir à Bélisaire, et tirer le héros de sa disgrâce. Son nom seul suffit pour réveiller tous les courages. A sa voix accoururent une foule de citoyens et de paysans fugitifs, auxquels se joignirent trois cents vétérans de cette garde qui avait autrefois vaincu sous les ordres de l'illustre capitaine. On réunit ensuite tous les chevaux qui purent se trouver dans Constantinople, et la petite armée vint bravement attaquer les barbares. Ils ne purent tenir devant le terrible Bélisaire, et après avoir perdu quatre cents hommes, ils gagnèrent précipitamment leur camp en se tailladant le visage de désespoir. Malheureusement il ne fut pas possible à Bélisaire de poursuivre cet avantage. L'envie, qui, à la vue du péril, s'était tenue cachée dans l'ombre du palais, reparut après le succès pour retenir sa bouillante ardeur. Justinien craignit que celui qui régnait déjà si bien sur le cœur du peuple, n'aspirât à lui succéder ; il le rappela et Bélisaire rentra dans l'obscurité.

Mort de Bélisaire — et de Justinien. — Il en fut bientôt tiré par une infâme accusation (563). On venait de déeouvrir une conspiration contre les jours de l'empereur ; l'un des conjurés avait nommé deux officiers de la maison du vainqueur des Goths et des Vandales ; et la torture avait porté ces serviteurs à accuser leur maître. L'empereur n'hésita pas à croire coupable celui qui l'avait si fidèlement servi pendant quarante ans, confisqua tous ses biens et le retint prisonnier. Son innocence fut bientôt reconnue et on le rétablit dans sa fortune. Mais il mourut huit mois après; et Justinien, qui lui devait des statues, s'empara d'une partie de ses trésors. Le reste fut laissé à Antonina, qui le consacra à l'établissement d'un couvent. — Faut-il ajouter que c'est à tort qu'on répète depuis sept cents ans que Bélisaire eut les yeux crevés et fut ré-

Digitized by Google

duit à mendier son pain? Rien de plus connu que ce mot emprunté à un mauvais vers grec, cité par un moine du XII[e] siècle : « *Donnez une obole au général Bélisaire* (1). » Une tradition qui vient d'une si pauvre source et que publie si tard un auteur sans jugement, qui aura confondu la disgrâce d'un misérable (Jean de Cappadoce) avec celle de notre héros, ne pouvait tenir devant l'examen de la critique ; mais les chefs-d'œuvre qu'elle a produits en propageront sans doute longtemps encore l'erreur avec la moralité. Justinien survécut peu à l'illustre victime de son ingratitude. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans après en avoir régné trente-huit (565).

INTÉRIEUR. — *Monuments.* — Justinien avait eu des succès dans la guerre, mais des succès inutiles et qui ne pouvaient honorer que les généraux qui les lui avaient obtenus. Le temps a fait justice de ces vains trophées ; la vraie gloire du règne de Justinien n'était point là. Sera-t-elle dans la magnificence des monuments qu'il a fondés? Procope a employé six livres à les énumérer et à les décrire ; et les innombrables merveilles que ce pompeux panégyrique propose à notre admiration, sont bien propres à nous donner une haute idée de la puissance et de la richesse de l'Etat qui les fit éclore en si peu de temps. Constantinople seule vit s'ouvrir vingt-cinq églises en l'honneur du Christ, de la Vierge et des Saints, la plupart ornées de marbre et d'or, et placées parmi de beaux arbres sur le bord de la mer ou sur les hauteurs qui dominent les côtes de l'Europe et de l'Asie. La plus magnifique est celle de Sainte-Sophie, qui avait été à moitié détruite pendant la Nika ; dix mille ouvriers travaillèrent sous l'œil du maître à la relever de ses ruines. Quand, six ans après en avoir jeté les premiers fondements, il en célébra la dédicace : « Gloire à Dieu, s'écria-t-il, qui

(1) GIBBON, p. 157.

Digitized by Google

» m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage ! O » Salomon, je t'ai vaincu ! » Bientôt cependant un tremblement de terre vint renverser la partie orientale de la coupole et humilier l'orgueil du Salomon romain ; mais sa persévérance sut réparer le mal et conserver un temple qu'on ne cesse d'admirer depuis treize siècles.

La Mésopotamie et la Syrie, l'Arménie et l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte, l'Europe et l'Afrique reçurent aussi de grandes marques de la munificence impériale, que secondait admirablement le talent d'Anthémius de Tralles et d'Isidore de Milet. Mais opposons à tant de largesses le trafic des lois, les confiscations pour crimes imaginaires, les suppositions de dons volontaires, et les disettes factices, fruit de coupables manœuvres ; opposons à tant de splendeur les tremblements de terre qui marquent, pour ainsi dire, les années du règne, et qui font périr à Antioche deux cent mille personnes, à Béryte l'élite de la jeunesse romaine, qui y étudiait les lois civiles ; puis les effroyables ravages d'une peste opiniâtre, qui éclata en 543, pour ne disparaître qu'au bout de cinquante ans, après avoir exterminé des millions d'hommes ; enfin cette incroyable dépopulation dont les invasions annuelles des barbares affligeaient la Grèce, et que Procope évalue à deux cent mille âmes par chaque incursion ; et l'on demeurera convaincu que les constructions de Justinien, dont la plupart n'eurent d'ailleurs, comme ses conquêtes, qu'une existence éphémère, loin d'avoir eu pour principe ou pour effet le bonheur des peuples, n'ont contribué qu'à les surcharger, et que la prospérité de l'Empire ne fut qu'apparente.

Rapports avec l'Eglise. La gloire de Justinien sera-t-elle donc dans ses rapports avec l'Eglise? Il fit beaucoup pour elle assurément. Nous venons de voir combien de superbes basiliques il lui donna. En Palestine, il bâtit ou répara de nombreux monastères, creusa des puits, fonda des hôpitaux

Digitized by Google

pour le soulagement des pèlerins fatigués. Il ferma les écoles d'Athènes, où se professait une philosophie hostile à la religion de l'Etat (529). Il alla même jusqu'à persécuter les sectes répandues dans l'Empire ; son dessein était de les ramener toutes à une même opinion, et, pour les y réduire, il avait interdit aux adeptes l'entrée des charges, et décrété l'exil ou la peine de mort contre les opiniâtres ou les relaps. Tant de sévérité provoqua des révoltes ; il y en eut en Phrygie, en Samarie ; on les noya dans le sang, au risque de dépeupler des provinces entières. Cette cruelle intolérance ne pouvait manquer d'affecter à son tour le catholicisme. Il était difficile qu'un empereur qui écrivait sur l'Incarnation, et qui aimait à disputer au milieu d'un cercle d'évêques dociles sur les questions les plus épineuses, ne tombât point dans quelque erreur. Déjà il avait osé dire au pape lui-même : « Soyez de mon avis, ou je vous enver- » rai aux extrémités de l'Empire. » Agapet avait tenu bon, et l'empereur avait dû céder. Mais sa légèreté et sa vanité naturelles finirent par le perdre, et l'on vit celui qui avait souffert que sa femme appuyât ouvertement toutes les hérésies, tomber lui-même, à ses derniers moments, dans celle des *Phantasiastes*, qui soutenaient l'impassibilité du corps de Jésus-Christ, persécuter les prélats qui refusaient de souscrire à cette opinion, et descendre dans la tombe au bruit des anathêmes dont l'Europe et l'Afrique la foudroyaient.

Législation, — son caractère. — Ce qui a surtout recommandé le règne de ce prince, ce sont les travaux législatifs qu'il fit entreprendre ; encore n'ont-ils été d'aucun profit pour ses propres lois, « où l'on voit, dans le cours de quelques années, dit Montesquieu, la jurisprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernières années de notre monarchie. Et ces variations sont la plupart sur des choses de si petite importance, qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à le

Digitized by Google

faire, à moins qu'on n'explique ceci par *l'Histoire secrète*, et qu'on ne dise que ce prince vendait également ses jugements et ses lois (1). » Quoiqu'il en soit, Justinien, trouvant avec raison que la législation de l'Empire n'était qu'un immense chaos, résolut de la mettre en ordre.

Le plus ancien monument de cette législation est le recueil des fragments qui nous restent de la *Loi des douze tables*, que Cicéron, par un aveugle et partial respect pour les institutions de Rome, plaçait au-dessus de tous les livres de la philosophie grecque. Devenue bientôt insuffisante, elle dut être éclaircie ou complétée par les magistrats chargés de rendre la justice. En montant sur son tribunal, le préteur annonçait donc par la voix du crieur et faisait inscrire sur une muraille blanche les principes qu'il se proposait d'appliquer aux cas douteux et les tempéraments qu'apporterait son équité à la rigueur précise des anciens statuts. Dans la composition de son *édit*, il mettait à profit ceux de ses prédécesseurs et les lumières des plus célèbres jurisconsultes. Mais une juridiction si vague et si arbitraire était sujette aux abus les plus dangereux ; la loi *Cornelia* le prouva bien en contraignant le préteur à ne plus s'écarter de sa première proclamation. Les jurisconsultes d'ailleurs n'entendaient pas tous de la même manière l'interprétation des vieilles lois. Ici les *Proculéiens* ou les *Pégasiens*, là les *Sabiniens* ou les *Cassiens*, les partisans du fond et de la forme, de l'esprit et de la lettre (2). Adrien prit tous les édits des préteurs, et de leurs décisions les plus équitables composa l'*Edit perpétuel*. Ce fut le premier code invariable de la jurisprudence civile. Cependant les empereurs n'en continuèrent pas moins de publier en encre rouge des édits, des constitutions ; et

(1) Montesq., c. 20.

(2) Sous la République, tous les jurisconsultes jouissaient indistinctement du droit de donner des consultations. Cette liberté, limitée d'abord par Auguste, puis rétablie par Adrien, fut définitivement abolie par Constantin.

Digitized by Google

souvent, à la prière des magistrats, ils durent intervenir par des rescrits dans les causes difficiles. En sorte que, si « la hache des édits et des rescrits impériaux, comme dit Tertullien, servit d'abord à éclaircir la forêt sombre et épi- » neuse des anciennes lois, » ils ne tardèrent pas eux-mêmes, en se multipliant prodigieusement et en s'embarrassant les uns les autres, à réclamer un semblable remède. Ce fut pour mettre quelque ordre et quelque unité dans cette législation que furent publiés les codes *Grégorien*, *Hermogénien* et *Théodosien*. Les deux premiers, dont il ne nous reste que des fragments, sont de deux jurisconsultes particuliers du temps de Constantin; ils embrassent les lois des empereurs païens depuis l'auteur de l'*édit perpétuel*. Le troisième, que nous avons en entier, fut compilé en seize livres par ordre de Théodose II (538), pour consacrer les lois des princes chrétiens, depuis Constantin jusqu'à son propre règne. Ces trois codes obtinrent une autorité égale dans les tribunaux, et le juge pouvait rejeter, comme supposés ou surannés, tous les actes que le recueil sacré ne renfermait pas.

Enfin Justinien, en montant sur le trône, forma le projet de réduire en un abrégé d'une juste étendue, le nombre infini de lois, de réglements et de maximes judiciaires enfantés depuis tant de siècles. Il voulut d'abord rassembler en un volume, non seulement les lois contenues dans les trois codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, mais encore celles qui, depuis la publication du code Théodosien, étaient émanées de l'autorité impériale; et il choisit, pour composer ce recueil, le célèbre *Tribonien*. Assisté de neuf habiles jurisconsultes, celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre, élaguant, modifiant, interprêtant, coordonnant, le tout en vue de créer à l'omnipotence impériale de dociles esclaves; et, quatorze mois après, parut en douze livres *le Code de Justinien*. — Les *Institutes* (533) vinrent ensuite, pour servir d'introduction à l'étude du droit, dont ils renfermaient, en quatre livres, les prin-

Digitized by Google

cipes élémentaires. — Les *Pandectes* ou *Digeste* furent donnés l'année suivante. Ils contenaient en cinquante livres les décisions de plus de deux mille traités de jurisprudence et le résumé de plus de trois millions de sentences ; on n'y remonte pourtant guère au delà d'Adrien, sans doute parce que les lois antérieures ne pouvaient plus guère convenir à la situation de l'Empire, et on s'arrête à la mort d'Alexandre Sévère. Ce prodigieux travail de dépouillement et d'interprétation avait été accompli en trois ans. On en donna, presque aussitôt après, une deuxième édition corrigée, qui a subsisté seule. Les *Novelles* sont le recueil des lois rendues par Justinien. Publiées en grec, elles furent, sous Justin II, traduites en latin assez fidèlement pour faire autorité ; aussi les appelle-t-on encore *Authentiques*. Les trois autres recueils furent au contraire publiés en latin, et, sous Justinien même, à ce qu'on croit, traduits en grec pour l'utilité de l'Orient, où se perdait peu à peu la langue latine.

Ces quatre collections forment ce qu'on appelle le *Corps de droit romain*. Là est renfermée toute la jurisprudence qui doit plus ou moins régir la plupart des nations modernes. Il faut en connaître la définition pour se faire une idée de ses prétentions ambitieuses : « La jurisprudence, dit le nouveau code, c'est la connaissance des choses divines et humaines, la science du juste et de l'injuste. » Il semble qu'elle entende absorber la théologie. L'empereur, il est vrai, règle la forme de l'administration du temporel des églises; il a publié des lois sur la simonie, sur les élections, donné des règlements pour les monastères. Mais la théologie de son côté commence à empiéter sur le domaine de la jurisprudence : Justinien lui-même a reconnu au clergé la double juridiction civile et criminelle (1). On peut donc déjà facilement prévoir la lutte du droit civil

(1) Voy. sur ce point le chapitre *de l'Eglise*, deuxième partie, *Juri diction.*

Digitized by Google

et du droit canon. Quant aux autres caractères propres de cette législation, on peut les ramener à trois :

1° Elle est généralement humaine et équitable. Ainsi la puissance du père et celle de l'époux sont restreintes. Les femmes reçoivent des garanties pour leur dot, et acquièrent le droit de tutelle sur leurs enfants. Le système des successions, auparavant assis sur la cognation et l'agnation, est désormais fondé sur les lois de la nature ou le degré de l'affection entre parents. La servitude n'est plus de droit naturel et la condition des esclaves est améliorée. Les affranchis sont assimilés aux citoyens, et, sauf les liens de patronage, jouissent de l'indépendance. — L'échaffaudage des lois caducaires est renversé, et le taux de l'argent baissé de moitié.

2° Elle tend à abaisser les barrières entre les diverses classes de la société, et cela, en établissant pour tous l'égalité des peines. Cette égalité est surtout remarquable en matière de crimes de lèse-majesté : *In majestatis crimine omnibus æqua est conditio*, avait-on déjà dit auparavant.

3° Elle atteint certains délits que la loi ancienne n'avait pas songé à punir, la débauche par exemple.

Le vice secret de cette législation, c'est qu'elle donne trop au prince. Elle proclame hautement que son bon plaisir a la force et l'effet de la loi : *Quod principi placuit, legis habet vigorem*. C'était l'affranchir de toute obligation.

Quelques années après avoir doté l'Empire de ce code, où l'on avait eu soin d'omettre tout ce qui pouvait rappeler aux Romains leur ancienne liberté, Justinien cessa de désigner les *consuls* (541). Le titre n'en devait être légalement aboli que dans les dernières années du IXe siècle, par Léon le Philosophe (1).

(1) On marqua d'abord les années jusqu'en 587, ***à partir de la première après le consulat de Basile*** (le dernier consul) ; puis on suivit l'ère de l'***indiction*** romaine jusqu'au sixième concile général (681), où celle de la ***Création du monde*** a prévalu en Orient. — Quant à l'Occident, ***l'ère de Jésus-Christ*** y fut inventée en Italie dès l'an 590 ; mais elle n'est devenue ***légale et populaire*** qu'au Xe siècle.

Digitized by Google

§ III.

De la mort de Justinien au règne d'Héraclius (565-610).

JUSTIN II (565-578). — Justin II ou le Jeune, neveu de Justinien, lui succéda. Ses premières paroles furent des paroles d'équité : « Bleus, rappelez-vous que Justinien » n'est plus ; Verts, songez qu'il existe encore. » Ses premiers actes furent des actes de tolérance et de bonté ; il acquitta les dettes de son prédécesseur et rétablit la paix dans l'Eglise. Mais il ne tarda pas à montrer dans ses relations extérieures plus de hauteur et d'arrogance que de fermeté et de vigueur. Le septième jour de son règne, il reçut une ambassade des Avares, qui, faisant valoir la grandeur du khakan, dont les sujets victorieux avaient traversé les rivières glacées de la Scythie, et couvraient les bords du Danube de leurs innombrables tentes, lui demandèrent de continuer à Baïan les largesses par lesquelles Justinien avait annuellement cultivé son amitié. Justin avait un instant espéré les intimider par la pompe et l'éclat dont il était environné ; mais, en entendant un tel discours, il retrouva toute la fierté des vieux Romains : « Oui, dit-il aux députés, je ferai pour vous plus que n'a » fait mon père ; je vous donnerai une leçon plus utile » que tous les présents, je vous apprendrai à vous con- » naître. Vous nous offrez des secours, vous nous menacez » de la guerre : nous méprisons votre inimitié et vos » secours. Les vainqueurs des Avares sollicitent notre » alliance : craindrions-nous un peuple d'exilés qui fuit » devant eux? Retirez-vous de ma présence. » Ce ton de maître parut effrayer les Avares. Ils s'éloignèrent de l'Empire et allèrent attaquer Sigebert et ses Ostrasiens. Mais plus tard ils revinrent, et, par divers succès, contraignirent Justin à se montrer plus traitable (1).

(1) La destruction des Gépides y contribua puissamment.

Digitized by Google

Ce prince ne fut pas plus heureux contre *Chosroès*. Il avait conclu un traité de commerce et d'amitié avec les *Turcs*, indignés que la Perse les méprisât au point d'arrêter les caravanes et de brûler les soies des Sogdoïtes, leurs alliés. Il s'était fait en outre le protecteur des Persarméniens et des Ibériens, que Chosroès voulait convertir du christianisme à la religion de Zoroastre, et il avait déclaré à l'envoyé du roi, que, *si on osait les attaquer, il saurait bien les défendre*. Ces griefs décidèrent Chosroès à la guerre ; il la fit en personne sans se trouver trop chargé de ses quatre-vingts ans, et vint droit à *Dara*, dont il entreprit le siège, pendant qu'un de ses généraux allait détruire les faubourgs d'*Antioche* et brûler la ville d'*Apamée* malgré la rançon qu'il en avait reçue pour l'épargner. Il fallut la jonction des deux armées et six mois d'attaques continuelles pour réduire Dara. Enfin cette place, qui, depuis 67 ans, était pour les Perses un objet d'envie et d'inquiétude, succomba, et Chosroès regagna ses Etats (573).

Déjà l'imprudence de l'impératrice Sophie avait causé la perte de l'Italie envahie par les Lombards, et Justin voyait encore les Maures ravager l'Afrique. Ces revers jetèrent le trouble dans l'esprit du prince et commencèrent à égarer par intervalles sa raison. Depuis quelque temps d'ailleurs une maladie cruelle, en le privant de l'usage de ses jambes, le retenait dans son palais, et livrait l'Empire aux scandaleux excès d'une vénalité sans frein. Animé de bonnes intentions, et voulant remédier à une impuissance dont il s'apercevait malheureusement trop tard, il n'hésita pas à abdiquer, et il eut la sagesse et la magnanimité de prendre le plus digne pour successeur, sans s'arrêter aux droits du sang. Son choix tomba sur Tibère, capitaine de ses gardes, en qui le peuple reconnut bientôt un nouveau Trajan (574). Rien de plus touchant que les paroles que lui adressa Justin, en lui remettant le diadême en présence du

Digitized by Google

patriarche et du sénat (1) : « Dès ce moment, ajouta-t-il, » je ne vivrai plus qu'autant que vous le voudrez, et » un mot de votre bouche me donnera la mort. Puisse » le Dieu du ciel et de la terre inspirer à votre cœur tout » ce que j'ai négligé ou oublié ! » Justin vécut quatre ans encore, pendant lesquels le respect et la reconnaissance de Tibère ne cessèrent de justifier son choix, et les armes romaines d'humilier l'orgueil de Chosroès.

TIBÈRE (578-582). — Le nouvel empereur joignait à ses vertus l'avantage d'une noble beauté, à laquelle on peut croire que Sophie ne demeura point insensible. Peut-être la veuve de Justin comptait-elle épouser Tibère et conserver ainsi son rang et son titre. Mais il n'était pas au pouvoir de ce prince de satisfaire son ambition ; car il avait épousé en secret Anastasie plusieurs années auparavant. En apprenant, par les acclamations du peuple, le nom de cette rivale inconnue, Sophie jura de venger l'outrage prétendu fait à sa bonne foi ; elle séduisit le jeune Justinien, son parent, par l'appât d'une couronne, et lui fit prendre la résolution de supplanter Tibère. Elle avait choisi pour l'exécution de ses desseins le mois des vendanges, où Tibère goûtait dans une solitude champêtre les plaisirs d'un sujet. Mais Tibère, instruit de ses vues, revint à Constantinople, et sa présence suffit pour étouffer la conspiration. Sophie fut privée de ses honneurs et confiée à la garde d'un serviteur fidèle. Justinien, qui n'avait point hésité à venir offrir sa tête avec un trésor considérable, reçut de l'empereur son pardon et le commandement de l'armée d'Orient. Il se montra digne d'un tel bienfait.

Chosroès, enflammé par ses derniers succès, venait d'envahir l'Arménie et s'avançait vers *Mélitine*, quand Justinien l'aborda à la tête de tous les barbares qu'on avait pu rassembler des bords du Rhin à ceux de la mer

(1) Théophylacte Symocatta les cite (l. III. c. 11) comme authentiques.

Digitized by Google

Caspienne. A la vue de cette redoutable armée, le vieux lion hésita, et pour la première fois il sentit la peur ; les Perses tremblaient aussi : une charge impétueuse des Scythes vint les mettre en déroute et les précipiter dans l'Euphrate. Les vainqueurs ne rentrèrent au camp que sur le soir, poussant devant eux les bêtes de somme chargées d'argent et de dépouilles avec le char et l'autel où brûlait le feu sacré. Chosroès s'était enfui des premiers sur un éléphant, pour aller publier une loi aussi honteuse que sa défaite, la défense à tout roi de Perse de jamais marcher en personne contre les Romains (576). Cependant ceux-ci, profitant de la terreur qu'ils avaient inspirée, pénètrent au sein de la Perse et portent la dévastation jusqu'au rivage de l'Hyrcanie. Ils y passent l'hiver et ramènent avec eux tant de prisonniers, qu'un Perse ne se vendait qu'une pièce d'or. Ce nouveau malheur avait sérieusement déterminé Chosroès à la paix ; il abandonnait tout pour l'obtenir, la Persarménie, l'Ibérie, Dara. Elle allait se conclure, quand il mourut (579).

Hormidas, son fils et son successeur, rompit les négociations commencées et ralluma les feux de la guerre près de s'éteindre. Mais l'habileté de Maurice devait triompher du sauvage orgueil de ce prince. Il vainquit les Perses à *Callinique* (580), malgré la lâcheté ou la trahison d'un de ses capitaines, qui lâcha pied à la vue des cavaliers Sarrasins. Il les battit encore, l'année suivante, à *Constantine*.

Ces succès n'éblouissaient point Tibère, et ne lui faisaient pas perdre de vue le bonheur de ses sujets. Tandis qu'avec la charité d'un héros chrétien, il rachetait de ses officiers et de ses soldats de nombreux captifs pour les renvoyer dans leur patrie, dès qu'un fléau de la nature ou les ravages de la guerre affligeaient son peuple, il diminuait les impôts ou en remettait les arrérages. Le mérite n'avait pas moins de part à ses largesses que l'infortune. Sa bienfaisance était telle que Constantinople crut qu'il avait décou-

Digitized by Google

vert un trésor : son trésor, c'était une noble économie et le mépris de toutes les dépenses vaines et superflues. Malheureusement Tibère vécut peu. Attaqué, dès la quatrième année de son règne, d'une maladie mortelle, il fit comme Justin : il choisit le plus digne pour son successeur et donna sa fille et l'Empire à *Maurice*, en exprimant au patriarche et au sénat l'espérance que les vertus de ce prince seraient le plus noble mausolée qui pût honorer sa mémoire.

MAURICE (582-602). — Son espoir ne fut pas trompé. Maurice commença par chasser de son cœur les passions tumultueuses, et, selon l'étrange expression d'Evagre, son historien, par établir dans son âme *l'aristocratie parfaite de la raison et de la vertu.* Il devint plus attentif que jamais à ménager tous ses moments, et s'occupa des intérêts de l'Empire avec autant de discernement que de courage. Il sut ranimer par ses bienfaits le goût des lettres ; lui-même nous a laissé un *Traité de l'art militaire*, fruit des observations qu'il avait faites à la tête des armées. La fortune du reste ne fut pas toujours aussi fidèle aux drapeaux de l'empereur qu'elle l'avait été au général lui-même. Mais *Philippicus* et *Priscus* n'en obtinrent pas moins assez de succès pour ébranler le trône d'Hormisdas.

Chosroès, en laissant à ce prince la couronne, lui avait aussi laissé l'amitié d'un sage, dont les sentences, religieusement conservées par les Musulmans, respirent la morale du christianisme, qu'il paraît avoir secrètement embrassé. *Buzurg-Mihir* (1) avait dirigé l'éducation d'Hormisdas, et celui-ci, tant qu'il l'eut à ses côtés, ne cessa de s'inspirer de ses conseils. Mais quand l'âge, diminuant les forces du philosophe, l'eut éloigné de la cour, Hormisdas, demeuré sans frein, s'abandonna tellement à ses passions qu'il osa bientôt se réjouir d'avoir fait expirer treize mille victimes

(1) C'est lui qui apporta de l'Inde le jeu des échecs et les fables (Pantchâ-Tantzâ) de Pilpay ou plutôt de Bidpai, l'Esope indien.

Digitized by Google

dans les tourments. Tant de cruauté souleva les provinces et enhardit les éternels ennemis de la Perse, les Romains et les Turcs. Menacé par les premiers, Hormisdas eut l'imprudence d'accepter le secours des seconds. Les Turcs prirent en amis possession des villes du Khoraçan et de la Bactriane, et s'avancèrent ensuite vers les montagnes de l'Hyrcanie pour s'unir aux Romains. Le satrape *Bahram* n'eut que le temps de rassembler douze mille hommes, avec lesquels il écrasa dans un défilé les sauvages enfants de l'Altaï, et courut contre les Romains qui venaient du côté de l'Araxe. Ils étaient prêts à le passer quand il arriva. Enorgueilli par la victoire qu'il venait de remporter, il laissa les ennemis maîtres de fixer le jour du combat et de traverser eux-mêmes la rivière, s'ils n'aimaient mieux attendre le passage des troupes du grand roi. Mais son aveugle confiance causa sa perte. Il fut défait dans une bataille sanglante, et Hormisdas, jaloux des premiers succès de son général, saisit cette occasion de l'humilier en lui envoyant une quenouille, un rouet et un vêtement de femme. Justement indigné, Bahram se révolte contre Hormisdas, tandis que la noblesse détrône ce prince et le soumet à un jugement public, chose inouïe dans les annales de l'Orient. Hormisdas essaie en vain de faire l'apologie de sa conduite, et, en avilissant le caractère de Chosroès, l'aîné de ses fils, de décider ses juges à prendre le second pour roi. On s'écrie de tous côtés; et, en un instant, par une cruauté bien propre à justifier toutes celles d'Hormisdas, on égorge sous ses yeux le fils qu'il préfère, on scie la mère par le milieu du corps, on le prive ensuite lui-même de la vue, et on le jette dans un cachot après avoir proclamé *Chosroès II*. Mais Bahram, qui ne voulait pas plus du fils que du père, force Chosroès à prendre la fuite et s'empare du sceptre sans opposition. Hormisdas n'était plus; un ennemi particulier venait de le tuer d'un coup de flèche. Chosroès, après quelque hésitation, prit le parti de se retirer sur les terres de l'Empire. Suivi de

Digitized by Google

ses concubines et de trente gardes, il vint à Circésium, d'où on le fit passer à Hiérapolis. Maurice accueillit avec bonté ses ambassadeurs, et, sans perdre de temps, rassembla, pour soutenir la cause du droit, une puissante armée, dont il confia le commandement au brave Narsès (1). Deux batailles décidèrent la querelle, l'une sur les bords du *Zab*, l'autre sur les frontières de la Médie. Celle-ci s'engagea, pour ainsi dire, sous les auspices de la Vierge, qui sembla répondre aux premières paroles de la *Salutation angélique*, qui servaient de mot d'ordre aux Romains, en confondant l'armée rebelle malgré l'habileté et le courage de son chef. Bahram s'enfuit chez les Turcs, où le désespoir abrégea ses jours. Chosroès, rétabli, reconnut la générosité de Maurice par la cession de *Martyropolis*, de *Dara* et de toute la *Persarménie* (593).

Mais l'Empire, agrandi du côté de l'Orient, était, depuis dix ans, humilié en Europe. Tant que Maurice avait dû lutter contre les Perses, il avait été contraint de souffrir patiemment les insultes des *Avares*, qui, depuis la ruine des Gépides et le départ des Lombards, dominaient des Alpes au Pont-Euxin, du Danube à la mer Baltique, et ne mettaient plus de bornes à leur ambition. Déjà, sous Tibère, *Baïan*, leur khakan, avait jeté un pont sur la Save, en jurant par le feu, *Dieu du ciel*, qu'il n'avait d'autre dessein que d'établir de ce côté une communication facile entre deux peuples amis, et, le pont construit, il s'était emparé de *Sirmium*, la dernière place qui restât aux Romains en Pannonie. Tout récemment il avait exigé des présents, un éléphant, puis un lit d'or, puis une augmentation aux quatre-vingt mille pièces d'or qu'on lui payait. Tranquille du côté de la

(1) Ce Narsès est différent du vainqueur des Ostrogoths, avec lequel il ne faut pas non plus confondre un Persarménien de ce nom, qui, après une bataille heureuse contre Bélisaire, quitta les drapeaux du roi de Perse pour aller servir en Italie.

Digitized by Google

Perse, Maurice se détermina à parler plus haut. Il voulait même marcher en personne contre les Avares; mais les larmes de sa famille, les prières du sénat, une éclipse de soleil, l'agitation de la mer, le spectacle inattendu d'une foule de mendiants, la mort subite de son meilleur cheval, la naissance d'un enfant monstrueux, tous sinistres présages, ébranlèrent sa résolution et le décidèrent à confier le salut de l'Empire au bonheur plus encore qu'à l'habileté et à la bravoure de ses généraux. *Priscus* défit les barbares en cinq rencontres, leur prit dix-sept mille hommes et leur tua de nombreux guerriers. Mais ses victoires furent passagères et infructueuses; on le rappela de peur d'irriter Baïan par plus de prospérité et d'attirer à Constantinople de nouveaux ennemis. Pierre, le frère de Maurice, prit honteusement la fuite devant les barbares, en présence de ses propres soldats et des habitants d'une ville romaine, peut-être la célèbre Aximuntium, qui seule avait repoussé le fougueux Attila, Commentiole, un jour, abandonna lâchement ses troupes au moment de combattre ; celui-là du reste était toujours mal portant à l'approche des barbares, et ne retrouvait la santé que dans le repos de l'hiver. Avant lui, Philippicus, dans la guerre contre les Perses, après avoir battu les ennemis, avait tout-à-coup déserté son camp en présence d'un danger imaginaire. Quelle influence de tels capitaines pouvaient-ils exercer sur le soldat? Aussi vit-on l'esprit d'insubordination agiter plusieurs fois l'armée. Frappé depuis longtemps des abus de la discipline militaire, Maurice songeait à les réformer; mais les troupes n'accueillirent qu'avec indignation l'édit qui prélevait sur leur solde le prix des armes et des vêtements. La facilité avec laquelle il pardonnait les révoltes, enhardit les factieux; et leur insolence alla si loin qu'elle finit par leur ôter tout espoir de conciliation. Sur ces entrefaites, les Avares offrirent à Maurice de lui rendre douze mille prisonniers pour une rançon de six mille pièces d'or; Maurice, par calcul plus encore que

Digitized by Google

par fermeté, refusa, et les prisonniers furent massacrés ; ce qui ne dispensa pas l'empereur de donner vingt mille pièces d'or pour avoir la paix. Puis un ordre arriva d'hiverner en pays ennemi. L'armée perdit patience ; elle déclara Maurice indigne du trône, et, commandée par un simple centurion du nom de Phocas, se mit en marche pour Constantinople. Telle était l'obscurité dans laquelle avait vécu Phocas, que l'empereur ignorait le nom et le caractère de son rival. Mais, dès qu'il apprit que le centurion, audacieux dans les soulèvements, se montrait timide dans le péril : « Hélas ! s'écria-t-il, s'il est lâche, il » sera sûrement un assassin. » Le malheureux empereur ne s'était pas trompé.

Phocas (602-610). — Phocas, mis en possession de l'Empire par les acclamations du peuple, envoya ses satellites arracher Maurice du sanctuaire où il s'était réfugié. On massacra ses cinq fils sous ses yeux ; à mesure que leurs têtes tombaient, le malheureux père répétait avec fermeté : « Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements » sont remplis d'équité. » Cette scène tragique se termina par la mort de l'empereur lui-même. On jeta à la mer son corps et ceux de ses enfants ; mais leurs têtes furent exposées sur les murs de Constantinople (602). Bientôt après périt aussi tristement l'épouse de Maurice avec ses trois filles et une foule d'autres personnages. La ville nageait dans le sang, tandis que l'usurpateur se livrait à de honteuses orgies, et souillait par une affreuse débauche l'honneur des familles.

Tant de despotisme souleva les Grecs. Le gendre même de Phocas, *Crispus*, qui redoutait la cruauté de ce monstre aux cheveux roux, au corps trapu et au visage balafré, encouragea secrètement la révolte d'*Héraclius*, exarque d'Afrique. Ce gouverneur refusait depuis plus de deux ans toute espèce de tribut au tyran. Mais, la vieillesse amortissant en lui l'ambition, il aima mieux charger du salut

Digitized by Google

de l'Empire son fils Héraclius et Nicétas, fils de Grégoire, son ami et son lieutenant. Le premier devait conduire à Constantinople la flotte de Carthage, l'autre les escadrons africains. A celui-ci étaient réservés les longs jours d'une route facile, à celui-là les périls d'un court trajet. Il était convenu que la pourpre impériale appartiendrait à celui des deux qui arriverait le premier. Phocas, aveuglé et trahi, ne songea pour ainsi dire à la défense que quand il vit de ses fenêtres approcher les vaisseaux d'Héraclius avec les images du Christ et de la Vierge à leurs mâts (1). Il essaya vainement d'opposer les *Verts* à l'insurrection ; entraînés par Crispus, les *Verts* et le peuple saluèrent Héraclius empereur, et un seul homme, un sénateur que Phocas avait indignement outragé, suffit pour aller saisir ce tyran au milieu de son palais, devenu désert. On lui fit souffrir mille tortures ; après quoi il fut décapité, et son corps mis en lambeaux et jeté dans les flammes. La révolution était consommée quand Nicétas arriva. Il ne murmura point de la fortune de son ami, et se contenta d'une statue équestre et de la fille de l'empereur. Crispus reçut le commandement de l'armée de Cappadoce ; mais son arrogance fit bientôt faire à l'empereur la judicieuse réflexion que celui qui avait trahi son père, ne saurait être fidèle à son ami, et on le condamna à embrasser la vie monastique.

(1) L'image du Christ, à en croire Cédrénus, n'était point une œuvre humaine. C'est sans doute la même que Philippicus, un jour de bataille (586), promena devant les rangs de son armée, en versant des larmes à la pensée du sang qui allait se répandre. Ce jour-là, on entendit venir du ciel une voix éclatante, qui criait : « Mettez pied à terre et percez les che- » vaux des Perses. » L'histoire grecque est pleine de traits pareils, où à la mollesse asiatique s'allie la superstition barbare.

Digitized by Google

§ IV.

Règne d'Héraclius (610-641).

Conquêtes des Perses. — Les crimes de Phocas eurent des suites funestes pour l'Empire, même après sa mort. L'ambitieux Chosroès II, sous prétexte de venger Maurice, son bienfaiteur, envahit les provinces de l'Asie, menant à sa suite un imposteur qui se disait fils de Maurice et l'héritier légitime de l'Empire. La Syrie, la Palestine cédèrent à ses armes; mais la prise de *Jérusalem* devait surtout flatter l'esprit intolérant des mages et le fanatisme ardent des Juifs, qu'Héraclius allait jusqu'à poursuivre de ses négociations auprès de Sisebut en Espagne, et de Dagobert en Gaule. Ils ne pouvaient renoncer à l'espoir de la domination universelle, et croyaient le moment venu de l'établir par la conquête de l'empire grec, qu'un bruit répandu parmi eux assurait à la valeur d'un peuple circoncis. Ils accoururent, au nombre de vingt-six mille, se joindre à l'armée Perse et contribuèrent à emporter d'assaut Jérusalem (614). En un instant cette malheureuse ville ne présenta plus que des ruines noyées dans le sang de quatre-vingt-dix mille chrétiens égorgés par les juifs, qui rachetaient tous ceux dont ils pouvaient payer la rançon, pour se donner le plaisir de leur arracher la vie. Le Saint-Sépulcre et les belles églises d'Hélène et de Constantin furent consumés par les flammes; et la vraie croix, tombée au pouvoir de Chosroès, fut transportée en Perse. — Les cavaliers Perses, descendant ensuite vers l'Egypte, surprirent Péluse, la clef de ce pays, passèrent impunément les innombrables canaux du Delta, et reconnurent la longue vallée du Nil, depuis les pyramides de Memphis jusqu'aux frontières de l'Ethiopie. Chosroès éleva ses derniers trophées aux environs de Tripoli, anéantit les colonies grecques de la Cyrénaïque, et, marchant sur les pas

Digitized by Google

d'Alexandre, revint en triomphe par les sables du désert de la Lybie.

Pendant ce temps-là, le satrape Saïn s'était élancé vers le nord sur l'Asie-Mineure, et la traversant sans obstacle, avait forcé Chalcédoine à se rendre. Les Perses demeurèrent campés là plus de dix ans, ne pouvant aller plus loin faute de vaisseaux, tandis que les *Avares*, séduits par l'or de la Perse, dévastaient l'Europe des confins de l'Italie à la longue muraille de la Thrace. Ainsi l'Empire se trouvait réduit aux murs de Constantinople, à quelques cantons de la Grèce, de l'Italie et de l'Afrique, et à un petit nombre de villes maritimes de l'Asie. L'invasion des Perses en Egypte n'avait pas permis d'ensemencer les terres, et Alexandrie n'avait pu nourrir Constantinople en 618 ; la famine vint désoler la capitale ; il fallut réunir des blés à grands frais ; le trésor s'épuisa, et l'on dut abolir les distributions de pain qui, depuis Constantin, se faisaient gratuitement toutes les semaines aux propriétaires de maisons (1). Désespérant du salut de la ville, Héraclius voulut transporter le siége de sa puissance à Carthage. Déjà ses vaisseaux étaient chargés des trésors du palais ; le patriarche, déployant en faveur de son pays l'autorité de la religion, arrêta l'empereur, le conduisit à l'autel de Sainte-Sophie, et lui fit jurer de vivre et de mourir avec le peuple que Dieu avait confié à ses soins.

Négociations inutiles. — Héraclius, avant de rien entreprendre, voulut tenter la voie des négociations. Il s'adressa d'abord au khakan des Avares, qui campait dans les plaines de la Thrace, et les deux princes eurent une entrevue près d'Héraclée. Des courses de chevaux suivirent leur réconciliation. Pendant que le sénat et le peuple y assistaient avec les vêtements de la joie, la

(1) Constantin avait voulu par cet établissement engager les citoyens à bâtir. La première distribution eut lieu le 18 mai 332.

Digitized by Google

cavalerie des Scythes, qui avait fait la nuit une marche secrète et forcée, environna tout-à-coup l'enceinte où se donnaient les jeux ; le bruit du fouet du khakan fut le signal de l'assaut, et l'empereur, attachant son diadème à son bras, dut fuir de toute la vitesse de son cheval. Les Avares poursuivirent les Romains avec tant de rapidité qu'ils entrèrent presque dans Constantinople sur les pas des pelotons qui revenaient à toutes jambes. Le pillage des faubourgs récompensa leur trahison, et ils transportèrent au delà du Danube deux cent soixante-dix mille captifs. Héraclius se plaignit ; mais le khakan s'excusa sur l'indiscipline et l'avidité de ses troupes, et promit d'être plus zélé que jamais pour la défense de l'Empire.

L'empereur avait eu déjà, aux environs de Chalcédoine, une autre conférence avec un ennemi non moins déloyal. Saïn, allant au devant lui, s'était prosterné selon l'usage oriental, et lui avait offert amicalement de conduire une ambassade auprès du grand roi ; puis, une fois en Perse, il avait fait charger de chaînes les plénipotentiaires et les avait amenés en cet état à Chosroès, son maître. Saïn comptait sans doute être récompensé de cette perfidie ; mais il s'était mépris sur les intentions du roi : « Misérable, lui dit celui-ci d'une voix terrible, tu as donc » renoncé ton Seigneur, en prostituant à un étranger » l'adoration que tu ne dois qu'à ton souverain ; c'était » Héraclius enchaîné que tu devais amener au pied de » mon trône. Tant que l'empereur de Rome n'abjurera » point son Crucifié, pour embrasser le culte du Soleil, » je ne lui accorderai jamais la paix. » En même temps il ordonna de l'écorcher vif et de jeter les ambassadeurs dans un cachot. Ceux-ci étaient au nombre de trois ; l'un mourut bientôt de maladie ; les deux autres furent assommés à coups de bâton.

Mais la rage de Chosroès devait demeurer impuissante contre Constantinople. La différence des mœurs, des langues et surtout des religions, l'intolérance des mages, qui

Digitized by Google

persécutaient les déserteurs de la religion de Zoroastre, la haine des Grecs pour tout ce qui n'était pas orthodoxe, haine d'autant plus profonde que les Nestoriens et les Jacobites, poussés à bout par les lois tyranniques de Justinien, avaient comme les Juifs, contribué aux succès du grand roi, toutes ces causes mettaient une barrière insurmontable entre les vainqueurs et les vaincus et devaient ruiner promptement l'Empire colossal de Chosroès. Lui-même sembla se défier de la stabilité de son pouvoir, en épuisant les richesses des peuples par des tribus exorbitants ou par des rapines, et en transportant dans ses états héréditaires l'or, l'argent, les marbres précieux, les monuments des arts et les artistes des villes de l'Asie. Enfin, en 622, fatigué des longueurs du siége, il demanda pour la rançon de l'Empire mille talents d'or, mille talents d'argent, mille robes de soie et mille chevaux.

Héraclius humilie les Perses (622).—Jusqu'alors Héraclius s'était montré paisible spectateur des calamités publiques; mais à cette demande, il sort tout-à-coup de sa léthargie, et, transformé en héros, se met en devoir d'humilier l'orgueil des Perses. Il cherche d'abord à pourvoir aux frais de la guerre et trouvant les provinces de l'Orient épuisées, il ose dépouiller les églises des richesses qui les décoraient, après avoir juré solennellement de rendre avec usure tout ce qu'il sera obligé d'employer au service de la religion et de l'Empire. Il achète alors, au prix de deux cent mille pièces d'or, la neutralité des Avares plutôt que leur secours ou leur amitié. Déjà (620), pour les tenir plus efficacement en bride, il avait favorisé l'établissement des *Chrobates* (Croates) dans la Dalmatie, et des *Serbes* ou *Serves* dans la Mésie-Supérieure, la Dacie et la Dardanie (1). Enfin, deux jours après la fête de Pâques, il quitte sa robe et ses bottines de pourpre, et, prenant l'habit et les

(1) Voir le chapitre sur les Sarmates ou Slaves.

Digitized by Google

brodequins d'un guerrier, il donne le signal du départ. Il n'avait pu rassembler, avec un nombreux corps d'Arméniens, soit de l'Arménie romaine, soit des émigrés de la Persarménie, qu'une foule confuse de Romains et de barbares sans discipline et sans courage, et ne pouvait songer à les exposer en vue de Constantinople au hasard d'une bataille, ou à pénétrer dans les provinces de l'Asie, en laissant sur ses derrières une cavalerie innombrable, qui ne manquerait pas de le harceler sans cesse. Mais la mer était libre; Héraclius s'y était confié avec son armée. En capitaine consommé, il vint débarquer sur les frontières de la Syrie et de la Cilicie, et dresser ses tentes près d'Issus, dans l'endroit même où autrefois Alexandre avait combattu Darius. Là, pouvant pénétrer à son choix dans l'Asie-Mineure, l'Arménie ou la Syrie, il se mit à exercer ses troupes en attendant l'ennemi, réformant parmi elles la discipline militaire et excitant leur zèle religieux par le spectacle de l'image miraculeuse du Christ, outragé par les adorateurs du feu. Lui-même donnait à son armée des leçons de tactique, s'assujettissait à toutes les fatigues qu'il lui imposait, et lui apprenait ainsi à se confier entièrement à la bravoure et à la sagesse de son chef. Bientôt paraît la cavalerie perse; elle hésite à s'engager dans les défilés du mont Taurus; mais Héraclius, par le désordre apparent de ses troupes, parvient à l'y attirer, et l'issue de la journée prouve qu'on peut encore vaincre les Perses.

L'année suivante, concevant pour la délivrance de l'Empire, une entreprise telle que, depuis les jours de Scipion et d'Annibal, on n'avait rien vu d'aussi hardi, il se rend de Constantinople à Trébizonde avec cinq mille soldats d'élite, rassemble les troupes qui avaient passé l'hiver dans l'Arménie, et entraîne contre les Perses le peuple chrétien de cette contrée. Telle qu'on l'avait cédée à l'empereur Maurice, elle se prolongeait jusqu'à l'Araxe; l'Araxe subit l'outrage d'un pont, et Héraclius, marchant sur les pas

Digitized by Google

de Marc-Antoine, s'avance vers Gandzaca (Tauris), la capitale de l'Atropatène. Chosroès veut en vain la protéger ; les Arabes de l'avant-garde romaine le mettent en fuite, et l'empereur, entrant sans résistance dans la place, y livre aux flammes le temple du soleil avec les colossales statues de Chosroès. Il ruine ensuite Thebarmès (*Urmia*), patrie de Zoroastre, pour venger la profanation du Saint-Sépulcre, éteint partout le feu sacré des mages et met le comble à sa gloire en délivrant et soulageant cinquante mille captifs. L'hiver approchait : incertain s'il pousserait plus avant ou retournerait en arrière, Héraclius ordonna un jeûne de trois jours, puis, suivant un usage superstitieux de ce temps, il ouvrit au hasard le livre des Evangiles, et, sur l'ordre qu'il crut en trouver dans les paroles qui s'offrirent à ses regards, il rétrograda et vint hiverner dans l'Albanie.

Cependant Chosroès a rappelé ses armées des bords du Nil et du Bosphore, et Romizanès le *sanglier royal* (Schaharbaz) est venu attaquer les Romains dans leurs quartiers, avec Sarablagas, son collègue ; mais la fortune est deux fois contraire à ces généraux, et ils sont contraints de se renfermer avec les restes de leurs troupes dans les places fortes de l'Assyrie et de la Médie. Le Sanglier même est surpris en hiver dans son cantonnement par l'activité d'Héraclius, et ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval ; ses femmes, ses enfants, toute la fleur de la jeunesse perse tombent au pouvoir de l'ennemi, qui se retire chargé de ses trésors et de ses dépouilles. Mais la retraite des Lazes et des Abasges a réduit de moitié l'armée romaine, et l'empereur sent le besoin de lui accorder quelque repos. En vain, pour l'arrêter, les Perses, renforcés de nouvelles recrues, détruisent les ponts de l'Euphrate ; les Grecs le passent à gué. En vain le passage du *Sarus* en Cilicie est défendu par un pont, que commandent d'énormes tours ; les fortifications sont emportées, et l'empereur tue de sa propre main un perse d'une taille gigantesque. Après

5

Digitized by Google

trois ans de combats, l'armée, victorieuse même dans sa retraite, s'établit avec son général sur les bords délicieux de l'Halys, où elle répare ses forces.

Pendant ce temps, Chosroès épuise ses états pour former trois nouvelles armées. L'une était destinée à couvrir sa frontière; l'autre devait marcher contre Héraclius: elle était composée de cinquante mille hommes d'élite, qui avaient des *piques d'or*, et auxquels on en donnait le nom; la troisième, sous le commandement du Sanglier, avait ordre de reprendre Chalcédoine, d'assiéger Constantinople et de seconder les opérations des *Avars*, qui s'avançaient au nombre de quatre-vingt mille, en y comprenant leurs vassaux, Gépides, Russes, Bulgares (1) et Slovènes. Ce fut le 31 Juillet que ceux-ci, forçant la longue muraille, investirent la ville, dont les habitants n'observèrent point sans frayeur les signaux de l'Europe et de l'Asie. Les magistrats voulurent à diverses reprises acheter la retraite du khakan; celui-ci, après les avoir souvent renvoyés et insultés, voulut bien leur dire un jour en présence des envoyés de la Perse, qui, revêtus de robes de soie, étaient assis à ses côtés : « Voici des preuves de ma parfaite union » avec le grand roi, et son général est prêt à envoyer dans » mon camp trois mille guerriers choisis. Pour que vous » nous échappiez, il faut qu'à l'exemple des oiseaux vous » preniez votre vol dans les airs, ou que, semblables à des » poissons, vous sachiez plonger sous les vagues. » Cependant le courage d'Héraclius, qui avait détaché douze mille cataphractes ou cuirassiers, et surtout la confiance en la Vierge Marie, patronne de la ville, animait le sénat et le peuple. On repoussa tous les assauts de l'ennemi; on détruisit les vaisseaux slaves, qui tentaient d'établir des communications entre les deux armées alliées, et le patrice *Bonus*, dans une vigoureuse sortie, frappa celles-ci d'une

(1) Georges Pisidès, en son poème sur la *guerre des Avars* (V. 195), les appelle *Bourgares*.

Digitized by Google

telle épouvante qu'elles s'enfuirent précipitamment, et levèrent le siége la nuit suivante, qui était celle du 12 Août. Cet échec fut fatal à la domination du khakan ; le monde barbare qu'avait formé l'épée de Baïan, en profita pour se diviser, comme avait fait celui d'Attila ; et les Avars ne se maintinrent plus que dans la Pannonie, où Charlemagne doit les anéantir (1).

Pendant ce temps-là, Héraclius, qui soutenait une guerre défensive contre les cinquante mille *Piques-d'or* de la Perse, avait opposé l'utile et flatteuse alliance des Turcs à la ligue de Chosroès et des Avars, et déterminé la horde des *Khazars* à transporter ses tentes des plaines du Volga aux montagnes de la Géorgie. Il avait promis à *Ziébel*, leur Khakan, la main de sa fille Eudoxie, et quarante mille d'entre eux étaient venus grossir son armée. Mais Ziébel mourut peu de temps après, et les Khazars, déjà fatigués des marches pénibles et des combats continuels qu'il fallait soutenir contre les Perses, vinrent demander à Héraclius, qui la leur accorda sur le champ, la permission de retourner dans leur pays.

Les discordes des Perses devaient être plus utiles à l'empereur. Le Sanglier, qui pressait toujours vainement le siége de Chalcédoine, avait intercepté des dépêches du défiant Chosroès qui enjoignait au Cadarigan, ou commandant en second, d'envoyer sans délai au pied du trône la tête de son général. Le rusé capitaine y inséra les noms de quatre cents officiers, convoqua un conseil de guerre et demanda au Cadarigan s'il se disposait à exécuter les ordres du despote. Les Perses indignés déclarèrent d'une voix unanime que Chosroès était déchu du trône, et signèrent un traité particulier avec la cour de Constantinople. Tranquille

(1) Les *Ogres*, dit le chroniqueur Nestor dans son *Introduction*, étaient d'une haute stature et d'un orgueil démesuré ; mais Dieu les frappa, ils moururent tous et il n'en resta pas un seul. De là vient, en Russie, ce proverbe encore en usage de nos jours (XIe s.) : *Ils ont péri comme des Ogres*.

Digitized by Google

de ce côté, Héraclius s'avança jusque dans la plaine de Ninive, où, sur les bords du *Zab*, l'attendait le roi des rois avec les restes encore imposants de sa grandeur. Le combat se donna le 12 décembre et dura tout le jour ; il fut terrible et fatal à l'armée perse, qui du reste y fut plutôt massacrée que vaincue. Héraclius à cheval donna les premiers coups et tua de sa propre main trois chefs ennemis, dont les magnifiques dépouilles ornèrent son triomphe ; vingt-huit drapeaux devinrent également la proie du vainqueur. Sans perdre de temps le héros, jaloux de réduire son adversaire, fait quarante-huit milles en vingt-quatre heures, et s'empare des villes et des palais de l'Assyrie jusqu'alors inaccessible aux Grecs. Les trésors fabuleux de la résidence royale de *Dastagerd*, la reprise de trois cents drapeaux, la délivrance d'une foule de captifs d'Edesse et d'Alexandrie, furent le prix de cette mémorable campagne.

Chosroès à l'approche de l'ennemi s'était précipitamment enfui avec son sérail, mais son orgueil n'était pas encore abattu ; les députés d'Héraclius le pressèrent inutilement à diverses reprises d'épargner le sang de ses sujets. Tant d'obstination indigna les Perses ; *Kabat-Siroës* l'un de ses fils, au préjudice duquel il voulait placer la tiare sur la tête de Médarzès, celui qu'il préférait entre tous, associa son mécontentement à celui des grands, et conspira avec eux contre son père. Le parricide Chosroès fut arrêté ; il vit massacrer dix-huit de ses enfants, et alla tomber sous les flèches au fond d'un cachot. Avec lui finit la gloire des Sassanides. — Son fils dénaturé ne jouit que huit mois du fruit de ses crimes, et sept compétiteurs prirent le titre de roi dans l'espace de quatre ans. L'anarchie se prolongea huit années encore, au bout desquelles les califes arabes réunirent sous le même joug ce pays ainsi divisé, et firent des anciens Perses le peuple *persan* des modernes. — Cependant Héraclius après avoir conclu avec Siroës un traité, par lequel les deux nations se rendaient leurs conquêtes et reprenaient

Digitized by Google

leurs anciennes limites (1), regagna ses états. Il entra à Constantinople avec tout l'appareil d'un triomphe, assis sur un char, attelé de quatre éléphants et précédé de la vraie croix, le plus glorieux trophée de ses victoires. Dans son enthousiasme, le peuple comparait l'empereur à Dieu même, qui, après avoir pendant six jours développé sa puissance dans les œuvres de la création, s'était reposé le septième. Il y avait en effet six ans qu'Héraclius avait quitté la capitale, quand il put enfin, suivant l'expression des auteurs de ce temps, jouir d'un jour de dimanche et de la tendresse de son épouse et de son fils. — L'année suivante, il voulut placer lui-même à Jérusalem la précieuse relique, et il la porta sur ses épaules depuis la ville jusqu'au Calvaire: auguste cérémonie que rappelle annuellement encore la fête de l'*Exaltation de la sainte Croix*. Ainsi Héraclius, après avoir été sauvé par l'Eglise, paraissait avoir sauvé l'Eglise à son tour. Les ambassadeurs de Dagobert et ceux de l'Inde vinrent le féliciter de tant de fortune.

— *Pressentiment de nouveaux revers.* — Mais l'empereur voulait rendre au clergé les trésors qu'il lui avait empruntés, et la guerre et la cupidité des Perses avaient appauvri ses provinces; elles s'épuisèrent à payer une deuxième fois les mêmes impôts. La lutte avait enlevé deux cent mille hommes à l'Empire; la décadence de la population amena celle de l'agriculture et des arts; et déjà l'on entendait, sur les frontières de la Syrie, le bruit des armes d'un peuple bien plus terrible que tous ceux qui l'avaient précédé. Le moment approchait où cette croix qu'il avait si glorieusement reconquise, ces provinces qu'il avait si vaillamment arrachées aux Perses, Héraclius ne saurait pas

(1) Nous possédons, entre autres, dans la *Chronique Pascale*, une pièce fort curieuse, qui est une longue dépêche qu'Héraclius écrivit au sénat pour lui faire connaître ses opérations, les révolutions de la Perse et la conclusion du traité.

Digitized by Google

les défendre contre les coups des Arabes (1). On a dit avec raison de ce prince que, si l'on partageait son règne en trois dizaines d'années, on trouverait qu'il avait illustré la seconde par des actions héroïques que la première n'avait pas fait augurer, et que la dernière fit oublier. Après avoir ébloui le monde chrétien de sa gloire, il tomba des hauteurs célestes où la reconnaissance adulatrice de ses sujets l'avait élevé,dans une irrémédiable impuissance, bien faite pour exciter la pitié. Il vit ses légions fuir devant les musulmans ; Bostra (632), Damas (634), Emèse (636), la Syrie entière lui échapper; et tout ce qu'il put faire au milieu de cet affreux désastre, ce fut d'aller chercher à Jérusalem la sainte Croix pour la sauver des mains des Infidèles. Encore fallut-il, au moment de son départ de Constantinople, construire, pour son passage à travers le Bosphore, un pont de bateaux sablé, et,des deux côtés, ombragé de verdure. Le malheur avait affaibli cet esprit si prompt et si ferme; la vue de la mer donnait le vertige à celui qui par mer était allé chercher les Perses aux défilés du mont Taurus. Avec le brillant génie d'Héraclius parut s'obscurcir le dernier rayon de gloire de l'Empire d'Orient; le moment était venu où les Romains de Constantinople, par une transformation analogue à celle de leurs anciens rivaux, feraient place pour toujours aux *Grecs* du Bas-Empire.

§ V.

De la mort d'Héraclius à l'avénement de Léon l'Isaurien. — Décadence croissante de l'Empire (641-717). — La famille même d'Héraclius s'abâtardit en effet comme la nation ; le petit esprit pénétra partout; « il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, et l'on vit des troubles

(1) V. pour la fin du règne de ce prince, l'histoire des *Invasions des Arabes*.

Digitized by Google

sans causes et des révolutions sans motifs (1). » La couronne s'avilit en passant sur tant de têtes diverses ; « il n'y eut pas de naissance assez basse ni de mérite si mince qui pût ôter l'espérance (2) » de l'obtenir, comme il n'était pas d'ambitieux à qui quelque prédiction ne la promît ; et les attentats à la personne du prince devinrent si communs, les usurpations si fréquentes qu'on cessa de les punir sévèrement et qu'on put les commettre sans péril et sans courage. Au milieu de ces bouleversements, il fallut bien se résigner à voir l'Empire dépecé par les Barbares, quand l'argent était impuissant à les éloigner ; le patriotisme et le courage éteints, on ne se passionna plus que pour les affaires de la religion.

Héraclius avait imprudemment voulu que ses deux fils aînés lui succédassent avec une égale autorité ; à peine *Héraclius* (Constantin III) était-il monté sur le trône que la mère d'Héracléonas (Constantin IV) l'empoisonna. Par ce crime, Martine s'était flattée de tenir la nation, comme son fils, asservie à son pouvoir; mais l'armée n'entendait pas encore obéir à une femme ; on arracha du palais le fils et la mère; on coupa la langue à celle-ci, le nez à Héracléonas, et on les envoya tous deux traîner dans l'exil le reste de leur misérable vie.

Constant II, fils d'Héraclius-Constantin III (641-668), assassin de son frère Théodose, bourreau du pape Martin, persécuteur du catholicisme, expia de son sang ses extravagances et ses cruautés.

Constantin V Pogonas (668-685) ne se montra son fils qu'en tirant de sa mort une vengeance terrible. Plein de courage, de prudence et de modération, s'il donna à ses frères, Héraclius et Tibère, le titre d'auguste, il refusa

(1) Montesq. *Grand. et décad. des Romains*, c. 22.
(2) *id.* *ibid.* c. 21.

Digitized by Google

de les associer à sa puissance; et, quand les soldats des provinces d'Orient vinrent insolemment lui dire: « Nous » adorons les trois personnes de la Trinité, nous voulons » être gouvernés sur la terre comme nous le sommes » dans le ciel: il nous faut trois empereurs »; après avoir fait pendre les plus mutins, il se contenta de recommander aux deux princes plus de sagesse et de circonspection. Il eut la gloire d'anéantir les armées musulmanes acharnées pendant sept ans au siége de Constantinople (672-679), et d'imposer le tribut au successeur de Mahomet. Moins heureux contre les Bulgares, il ne put les empêcher de s'établir entre le Danube et l'Hémus (679), d'où ils portèrent la désolation dans les campagnes de la Thrace; et il dut acheter leur repos par une pension annuelle. Mais la majesté du trône n'eut point à souffrir de cet échec, et le khakan des Avars, le roi des Lombards demeurèrent fidèles à Constantin, dont ils venaient de solliciter et d'obtenir l'amitié. Catholique fervent, il rendit la paix à l'Eglise en faisant condamner au sixième concile général l'erreur des Monothélites (680), et lui donna bientôt un nouveau gage d'attachement en envoyant au pape Benoit II quelques boucles des cheveux de ses fils Justinien, Héraclius, et en plaçant ainsi ces jeunes princes sous la tutelle du pontife.

Justinien II (685-695 et 705-711). — Léonce (695-698). — Tibère II (698-705). — Philippique (711-713). — Anastase II (713-716). — Théodose III (716-717). — Mais les appuis qu'il avait si laborieusement préparés pour soutenir l'Empire, *Justinien II* les eut promptement ruinés. Ses cruautés soulevèrent Constantinople, au moment où il donnait l'ordre d'en massacrer tous les habitants, et un général, *Léonce*, que poursuivait la jalousie de ses ministres, le dépouilla de la pourpre, lui fit couper le nez et le relégua à Cherson (695). Une si grande infortune aurait humilié tout autre prince; mais Justinien possédait

Digitized by Google

un esprit indomptable. Tyran jusque dans l'exil, il irrite les Chersonites et n'échappe à leur fureur qu'en courant se jeter dans les bras du khakan des Khazars, dont la trahison le force ensuite à se réfugier par mer chez Terbélis, roi des Bulgares. Assailli par une violente tempête, et lorsque son cortége, n'attendant plus que la mort, pensait apaiser le ciel en prononçant le nom de pardon pour ses ennemis : « Si j'en épargne un seul, s'écrie-t-il plein de » rage, je veux que Dieu m'abîme à l'instant au fond des » flots. » Il tint parole. Ramené (705) par Terbélis dans Constantinople, où, sept ans auparavant, une nouvelle révolution militaire avait précipité du trône dans un cloître Léonce mutilé, et placé la couronne sur la tête d'un certain Absimare (*Tibère II*), il fait charger de chaînes ces deux malheureux princes, se donne le barbare plaisir de les fouler à ses pieds et les livre ensuite au bourreau qui leur tranche la tête. Cette exécution devint le signal d'une horrible proscription qui plongea l'Empire dans le deuil et la stupeur. Ravenne, frappée dans sa noblesse, se révolta ; Cherson, menacée, décerna le titre d'empereur (711) à un arménien, nommé Bardane *(Philippique)*, qui avait autrefois vu en songe un aigle voltiger au-dessus de sa tête. — Le nouvel empereur, soutenu par l'armée, fit arrêter et massacrer Justinien ; mais il ne voulut point entrer au palais qu'on n'eût effacé l'image du sixième concile, peint sur les murs du vestibule. La protection qu'il accorde à l'hérésie, le mépris qu'il fait de l'honneur des familles, les infâmes débauches dans lesquelles il se plonge, lui aliènent bientôt tous les esprits et préparent sa chute. Il venait de célébrer le jour de sa naissance, et s'était retiré seul dans ses appartements pour y faire la sieste. En ce moment se présente un officier de l'armée d'Asie, que ses chefs avaient envoyé pour délivrer l'Empire du tyran. Il trouve Philippique enseveli dans le sommeil de l'ivresse, se saisit de sa personne, l'enveloppe dans un manteau, le transporte à l'Hippodrome sans être aperçu,

Digitized by Google

et dans le vestiaire de la faction Verte lui fait crever les yeux (713).— Le lendemain, jour de la Pentecôte, le peuple proclamait empereur le premier secrétaire d'Etat, Artémius, sous le nom d'*Anastase II*. C'était un prince sage, modéré et sincèrement attaché aux principes de la foi ; il plut à tous, excepté aux soldats, qu'on n'avait pas consultés, et dont les désordres s'accommodaient mieux du vice que de la vertu. Ceux de l'Orient se révoltèrent, et, ayant rencontré au port d'Adramytte, en Mysie, un receveur des impôts qui se nommait *Théodose*, ils lui offrirent la couronne. Théodose effrayé courut se cacher dans les montagnes voisines ; mais on parvint à l'y découvrir, et on lui jeta, malgré lui, la pourpre sur les épaules. Maître de Constantinople et d'Anastase, il fit conférer à celui-ci la prêtrise et le relégua à Thessalonique (716). Théodose se montra vertueux, mais sans talent et sans énergie ; il vit avec autant de résignation que de tristesse, se consommer sous son règne la ruine des lettres, des mœurs et de la discipline militaire. Aussi malheureux que le convive de Damoclès, on peut croire qu'il n'était pas moins impatient de rentrer dans le calme de la vie privée. Léon, qui le connaissait, n'y mit qu'une condition, ce fut qu'il s'engagerait dans les ordres. Théodose entra donc au service des autels, et se retira dans la ville d'Ephèse (717), où il passa le reste de ses jours à faire le bien et à écrire, en lettres d'or, les Evangiles et les offices de l'Eglise.

Léon n'avait pris les armes, en apparence, que pour venger la cause d'Anastase ; mais il ne fallut point lui faire violence pour le couronner lui-même. Il est le fondateur de la dynastie *Isaurienne*.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

INCURSIONS ET ÉTABLISSEMENTS DES SARMATES OU SLAVES, DES AVARS ET DES BULGARES.

---

§ Ier.

LES SLAVES.

Les Slaves avant l'année 626. — L'empire d'Occident n'est plus; il est tombé sous les coups des Germains qui s'en sont partagé les débris, et qui sur ses ruines ont, avec l'aide du christianisme, assis les fondements d'une société nouvelle. Si les empereurs d'Orient sont encore sur le trône, ils le doivent aux murailles de Constantinople et à la position de cette ville loin du courant des Barbares, qui finit par s'écouler de l'est à l'ouest parallèlement au Danube. Mais leurs provinces d'Europe n'en sont pas moins déjà de vastes déserts, formés par les ravages des Huns et des peuplades gothiques; celles d'Asie, exposées aux terribles excursions des Perses, dont la haine du nom chrétien anime encore les fureurs sauvages, offrent de tous côtés l'image de la désolation; et pour comble de maux, les unes et les autres sont à la veille d'avoir chacune aussi leur invasion. Les Germains se sont emparés des contrées de l'Occident; aux Slaves et aux Bulgares vont désormais appartenir celles du nord-est; aux Arabes celles de l'est et du sud.

Les *Slaves* se mirent les premiers en mouvement, aussitôt que l'émigration germaine eut laissé vides les champs que baigne la mer Baltique. Ce n'est pas qu'ils aient

Digitized by Google

attendu ce moment pour attaquer les frontières des Romains. Sous le nom générique de *Sauromate* ou *Sarmate*, et sous les dénominations particulières de *Roxolans*, *d'Iazyges*, etc., dès les premières années de l'Empire (vers 63), ils s'étaient successivement montrés à la Thrace et à la Mésie. Unis ensuite aux Marcomans, après de sanglantes défaites ils avaient, comme leurs alliés, obtenu de la générosité de Marc-Aurèle, ceux-ci, des exemptions de tribut temporaires ou définitives, ceux-là des subsides annuels ; quelques-uns, le droit de cité romaine ; le plus grand nombre, des terres dans la Dacie Trajane, la Mésie, la Pannonie et l'Italie elle-même (à Ravenne). Ce fut un terrible appât pour les autres, et une cause d'incessantes attaques contre l'Empire. Caracalla y gagna vainement le surnom de *Sarmatique*, ainsi qu'au IVe siècle Constance, fils de Constantin. Constantin lui-même, en 322, remporta sur ces peuples une si éclatante victoire que le souvenir en fut consacré par l'institution des *Jeux sarmatiques*. Mais la fin de novembre en ramenait vainement chaque année, pour la sûreté des provinces, la joyeuse célébration ; les Sarmates n'en revenaient pas moins à la charge avec la plus désespérante opiniâtreté. Dès la fin du IVe siècle, ils couvraient tous les pays compris entre le Danube et la mer Baltique : c'est alors qu'ils commencèrent à perdre leur ancien nom et à être connus des Grecs sous celui de *Slaves* (1), qu'ils se donnèrent entre eux pour se distinguer des Germains, et qui s'est conservé jusqu'à nous depuis quatorze siècles.

Mais leur véritable nom, le nom de toute la race, semble avoir été celui de *Vendes*, légèrement modifié par les auteurs grecs et latins en *Vénèdes* ou *Vénètes*, *Vindiles* ou *Vandales*, *Hénètes* ou *Antes*. Jornandès le dit positivement (2), et les autorités réunies de Pline, de Tacite, de

(1) C'est-à-dire *parlants*, du slavon *slovo*, qui signifie *parole*.

(2) JORNAND. *de rebus Get.* c. V.

Digitized by Google

Ptolémée prouvent assez qu'ainsi se nommaient particulièrement les Slaves du nord et du sud, ceux des côtes septentrionales de l'Adriatique (*Veneti*, *Venetia*), et ceux des bords méridionaux de la Baltique (*Venedicus sinus*). Nous savons aussi que les peuples compris entre les deux mers parlaient tous autrefois la langue slave, et que leur dialecte appelé *vendique*, qui ne diffère pas beaucoup des autres branches de cet idiôme, est encore usité dans la plus grande partie de la Carniole et de la Carinthie, aussi bien que dans la Bohême et la Lusace; tandis qu'il s'est éteint depuis peu dans la Poméranie, le Mecklembourg et les provinces prussiennes de l'Elbe et de l'Oder, où la langue allemande a fini par prévaloir.

Successivement soumis à la domination d'Hermanric et d'Attila, les Slaves profitèrent de la mort du célèbre roi des Huns pour recouvrer la liberté; et en concourant au succès de la journée du *Netud* (453), qui ruina la puissance de ses fils, ils obtinrent des établissements dans le Norique. Mais celui des Gépides dans la Dacie Trajane, et dans la Pannonie (489), vint les séparer de leurs frères du nord, et la valeur des Avars ne tarda pas à placer ceux-ci dans une humiliante servitude. On les avait vus payer aux Gépides un tribut d'une pièce d'argent par homme, pour pouvoir franchir à volonté le Danube, et piller les contrées placées sur la rive droite du fleuve. Sous Baïan, ils furent contraints de verser leur sang pour la gloire de ce terrible maître, qui leur confiait toujours les expéditions les plus difficiles, les postes les plus dangereux. Cette situation fit peut-être leur salut dans la suite. Dès le milieu du VI[e] siécle, et vers le temps où succomba la nation des Gépides, Jornandès nous assure que les *Sclavini* et les *Antes*, suivant lui les deux grandes familles de la *race Winide*, s'étendaient, les premiers, de la Drave supérieure au Dniester, et les seconds, qui étaient aussi les plus puissants, du Dniester au Dniéper. Mais ni les uns ni les autres n'avaient encore montré le grand courage qu'ils firent éclater plus

Digitized by Google

tard. Attila ne les avait point admis dans ses troupes, et chez les Avars eux-mêmes, un proverbe disait qu'un slave n'était pas un homme. Les campagnes du khakan furent pour eux une rude école, d'où ils sortirent entièrement éprouvés contre tous les périls de la guerre. Ils commencèrent à respirer et à vivre enfin libres, quand son successeur eut essuyé sous les murs de Constantinople, en 626, une défaite irréparable, qui fut bientôt suivie de sa mort. Alors tous les peuples tributaires secouèrent le joug, et les Avars, renfermés désormais dans la Pannonie, la Moravie et la Dacie, ne furent plus guère redoutables qu'aux Germains de la Bavière. Fidèles aux usages suivis par leurs ancêtres dans la Tartarie, ils ne fondèrent aucune ville en leurs nouvelles demeures, et se contentèrent de camper dans neuf *rings* ou camps fortifiés, d'une immense étendue. L'un d'eux avait jusqu'à sept milles de diamètre ; il était situé entre le Danube et la Theiss, et servait de résidence au khakan. Charlemagne, en le détruisant (796), acheva de ruiner les Avars, qui ne tardèrent pas à se fondre parmi les Slaves du voisinage, après avoir embrassé la foi catholique.

Les Slaves après la défaite des Avars. — L'année 626 était donc devenue une ère véritable de liberté pour la plupart des peuples soumis au khakan, et particulièrement pour les Slaves. C'est à cette année qu'il convient de rattacher ce qu'il nous reste à dire de la situation et de l'histoire de leurs principales tribus.

Au nord s'étendaient les *Leckles* ou *Lechites*, d'où sont venus les Slaves qui habitèrent le long du Dniéper. « Une partie de ceux-ci, dit un moine de Kiew, qui écrivait au commencement du XIIe siècle, se nommait *Poléniens* ou *Polaniens* (Polonais), c'est-à-dire habitants de la *plaine*. Leurs familles, réunies en corps, avaient leurs chefs respectifs, comme font jusqu'à ce jour leurs descendants. Chacun vivait avec sa tribu dans sa propriété, et dirigeait

Digitized by Google

sa maison. Or parmi eux se trouvaient trois frères dont l'un se nommait Kii.... Ces frères bâtirent au milieu d'une large forêt de pins une petite ville qu'ils appelèrent *Kiew*, du nom de leur aîné (ɪᴠe siècle). D'autres Leckes prirent le nom de *Drewliens* parce qu'ils restaient dans les forêts; d'autres celui de *Drégowitches* , et se fixèrent entre la Pripette et la Dwina ; d'autres, voisins de la Dwina, furent appelés *Polotaniens*, d'un petit affluent de cette rivière qui porte le nom de Polota. Enfin les Slaves proprement dits ou *Slovènes*, qui s'arrêtèrent près du lac Ilmen , y élevèrent [à une époque inconnue et très-ancienne] une ville qu'ils nommèrent la *Ville-Neuve* (Novgorod). Quelques uns se retirèrent aux environs de la Desna,... et prirent le nom de *Sévériens*. C'est ainsi que la langue Slavonne fut dispersée (1) » vers le nord.

Au sud-ouest dominaient encore les Leckes, mais surtout ceux qui se nommaient *Polaniens* , et auxquels se trouvaient mêlés les *Masoviens*, les *Poméraniens* (Po-mor) ou maritimes, et les *Leutiches*. Tous ces peuples habitaient les vastes plaines de l'Oder et de la Vistule jusqu'à la mer Baltique. Leck, leur premier chef, fonda, dit-on, les villes de *Gnezne* et de *Poznan* ou *Posen* (550 ?). A la mort de son successeur, les douze principaux *woiewodes* ou seigneurs se partagèrent le pays et l'autorité souveraine. Mais le despotisme que favorisa cette division, et les déchirements qu'il provoqua, décidèrent les habitants à revenir au gouvernement d'un seul, d'un *krol*. *Cracus*, le premier krol, aurait, dit-on, fondé *Cracovie*, qui devint la résidence royale des Polonais. Wanda, sa fille, appelée à recueillir son héritage, après avoir héroïquement défendu l'indépendance de son pays et de sa personne contre les prétentions du teuton Rithogar, en voyant tomber sur le champ de bataille ce guerrier chevaleresque, se précipita dans les eaux de la Vistule. Elle ne laissait aucun successeur : ce fut pour

(1) *Chronique de Nestor*, c. 1er, Introduction.

Digitized by Google

l'aristocratie une nouvelle occasion de diviser et d'opprimer les Polonais, et pour les peuples voisins un temps favorable à leurs ambitieux desseins. Un soldat obscur, Prémislas, sauva de sa ruine la nation, et obtint de la reconnaissance publique le pouvoir suprême, qui ne devait plus être partagé (750).

A l'ouest des Polaniens, se trouvaient les *Obotrites* et les *Wiltzes* ou *Weletables* entre l'Elbe et l'Oder; les *Lutizes* en Lusace ; la puissante nation des *Serbes (Sorabes)* ou *Serviens*, entre l'Elbe et la Saale, d'où elle lança au VII[e] siècle de nombreuses bandes au delà du Danube ; les *Moraves* en Moravie, et les *Tchèques* dans la Bohême. Cette dernière contrée était peuplée de Marcomans, d'Hermondures, de Narisques et des débris de plusieurs tribus Suèves, quand vers le milieu du VI[e] siècle, les Tchèques vinrent s'y établir. Ils donnèrent aux anciens habitants du pays dont la langue était pour eux inintelligible, le nom de *Niemczy*, ce qui veut dire *muets*, et cultivèrent en paix la terre pendant environ quinze ans, sous la protection des rois Franks. Assujettis ensuite à la domination des Avars, ils ne recouvrèrent la liberté qu'à la chute de leur khakan en 626, par la prudence et la bravoure d'un marchand Frank, nommé *Samon*, qui leur assura sur leurs sauvages oppresseurs une victoire éclatante et décisive. Appelé par le vœu public à gouverner la nation qu'il venait de sauver, Samon régna sur elle avec bonheur pendant trente-quatre ans. Après quoi les Tchèques, revenant à leur gouvernement primitif, se partagèrent en une foule de petites républiques, et vécurent libres jusqu'au moment où leurs divisions leur firent sentir la nécessité d'obéir à un seul chef. Ils avaient alors parmi eux une femme d'une grande sagesse, au tribunal de laquelle ils s'étaient accoutumés à porter leurs différends. Ils la prièrent de leur indiquer celui qu'elle jugerait le plus digne, et voulurent qu'elle le prît pour époux. Libussa nomma *Premysl*, jeune seigneur du village de Staditz, sur la Bila. Ce choix leur plut, car Premysl jouissait dans tout le pays d'une grande

Digitized by Google

réputation de justice. Ils allèrent le trouver dans son champ qu'il cultivait lui-même, et dans ce lieu qui porte encore aujourd'hui le nom de *Champ du roi*, ils le proclamèrent premier *duc de la Bohême* (722).

Au sud. — Ceci se passait juste un siècle après l'établissement des *Chrobates ou Chroates*, *Croates (montagnards* des Krapacks) et des *Serbes ou Serviens* au sud du Danube, sur les terres mêmes de l'empire grec (620-623). Ces peuples habitaient d'abord bien loin au delà du grand fleuve : les Serviens, comme nous l'avons déjà dit, entre l'Elbe et la Saale, et les Croates tout près d'eux, dans le voisinage des Franks, dont ils reconnaissaient la suprématie. L'empereur Héraclius, ne sachant plus comment résister aux fréquentes et cruelles irruptions des Avars, profita de certains mouvements qui survinrent dans les habitations les plus reculées de la race slave, pour appeler à lui les Croates, en leur offrant les déserts qu'avaient faits les sujets du khakan, et où se trouvaient depuis longtemps déjà des hommes de la race slave. Les Croates vinrent donc sous la conduite de cinq frères, de la nation franke, passèrent le Danube, et ayant chassé de la Dalmatie les Avars qui s'y étaient établis, occupèrent toute la côte de l'Adriatique de la ville d'*Albounou* (auj. Albona) au fleuve Zentinas, et s'étendirent dans l'intérieur des terres d'un côté sur la Drave, et de l'autre jusque vers l'ancienne rivière d'Urbas, la Verbitza actuelle. Héraclius avait pris soin seulement de se réserver, avec les principales îles du golfe, quelques places maritimes, qui formèrent depuis le *thême de Dalmatie*. Mais les cruelles vexations que ces villes eurent à endurer de leurs nouveaux voisins, qui ruinèrent en peu de temps Scardona, Narona, Salone, Epidaure, et l'impossibilité de les protéger efficacement, déterminèrent, en 868, l'empereur Basile le Macédonien à abandonner aux Croates la meilleure partie du tribut qu'elles acquittaient au préteur impérial chargé de les

Digitized by Google

gouverner (1). Pour les barbares ils avaient pu, dès le règne de Michel-le-Bègue (829), se rendre tout à fait indépendants de l'Empire. Car ils s'étaient bientôt prodigieusement accrus, et la piraterie qu'ils exercèrent de bonne heure sur l'Adriatique leur avait donné d'immenses richesses, qui ne faisaient qu'exciter leur convoitise. Vers le temps de Constantin Porphyrogénète, ils devinrent assez puissants pour mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie et soixante mille chevaux, et pour avoir en mer cent quatre-vingts barques, dont les unes, nommées *sagènes*, contenaient environ quarante hommes, et les autres, appelées *condoures* (gondoles), de dix à vingt hommes seulement. — En quittant leurs anciennes demeures, ils étaient tous idolâtres; mais, dit un historien moderne, leur union avec l'Empire ne tarda pas à leur procurer un avantage plus précieux que leur conquête. Héracléonas, successeur d'Héraclius, si ce n'est Héraclius lui-même, pria le pape de leur envoyer un évêque et des prêtres pour les instruire ; ils renoncèrent volontiers aux faux dieux, et les premiers des Slaves, ils entrèrent dans l'Eglise ; aussi suivent-ils le rit latin. Dès lors la nouvelle Croatie fut distinguée de l'ancienne par le nom de *Croatie baptisée;* l'autre, dont les habitants étaient encore païens au milieu du xe siècle, comme leurs voisins les Serviens ou Sorabes de la Lusace, se nommait *Belochrobatie*, c'est-à-dire la *grande* ou la *blanche Croatie*.

Cependant les *Serviens*, attirés par le succès des Croates, étaient venus à leur tour demander des terres à Héraclius. L'empereur leur céda d'abord la Mésie Supérieure, les deux Dacies Citérieures et la Dardanie, c'est-à-dire la Servie et la Bosnie d'aujourd'hui ; puis, comme ils s'y

(1) Aspalathus (Spalatro), la principale de ces villes, payait 200 pièces d'or; Tetrangurium (Trau), 100; Diadora (Jadera, Zara), 110; Opsara, Arbe et Becla, chacune 100, non compris les contributions en nature, et particulièrement en vin.

Digitized by Google

trouvaient trop à l'étroit, il y ajouta tout le pays au sud de ces contrées et de la Dalmatie jusqu'au centre de l'Epire. Ils suivirent en tout l'exemple des Croates, comme eux reçurent le baptême, et demeurèrent plus ou moins longtemps attachés à l'Empire, sous le gouvernement de leurs princes particuliers. Parmi les villes romaines de la côte qui parvinrent à se soustraire à leur domination, et à conserver, moyennant un léger tribut, une existence indépendante, il faut mentionner au premier rang celle de *Raguse*, qui, fondée par les anciens habitants d'Epidaure au milieu des précipices, n'a cessé de s'appartenir qu'en l'an 1815, où elle a été réunie aux états de la maison d'Autriche. Après Raguse se présente *Decatera*, qui, moins heureuse, ne se maintint libre que jusqu'à l'an 1410, époque à laquelle elle reconnut l'autorité des Vénitiens. Tout le reste vint tôt ou tard s'annexer aux principautés slaves.

Ces principautés, connues sous le nom de *zoupanies* ou *bannats*, parce qu'elles étaient gouvernées par des *bans* ou *panes* (seigneurs), étaient d'abord assez nombreuses : la Croatie seule en comptait onze. C'est de là que sont venus les *bannats* de *Croatie*, de *Dalmatie*, d'*Esclavonie*, de *Bosnie* et de *Servie*.

Ces établissements qui étaient destinés à protéger l'Empire, en rendirent l'accès plus facile aux Slaves campés sur la rive gauche du Danube. Et non-seulement ceux-ci, pénétrant par là dans les provinces romaines, renouvelèrent peu à peu la population de la Grèce, et particulièrement vers le milieu du VIIIe siècle celle du Péloponèse, où aujourd'hui encore les chefs portent le titre slave de *woievod ;* mais on en vit s'établir en grand nombre jusque dans l'Asie Mineure et dans la Syrie. Ainsi, dès 664, cinq mille Slaves, se joignant à Abd-Errahman, fils de Khaled, passaient avec lui en Syrie, et y recevaient des habitations aux environs d'Apamée. En 688, Justinien II, après une victoire, en transporta un prodigieux essaim sur les bords

Digitized by Google

de l'Hellespont et de la Propontide. Sa garde était composée de trente mille hommes de cette race, lesquels passaient pour des guerriers invincibles. En 763, deux-cent huit mille des Slaves réunis aux Bulgares, pour ne point obéir à un jeune audacieux que cette nation venait de proclamer roi, passèrent le Pont-Euxin, et avec le consentement de l'empereur Constantin V, allèrent s'établir en Bithynie, sur les bords du fleuve Artanas.

C'est de la sorte qu'en s'infiltrant pour ainsi dire dans l'Empire, les Slaves doivent peu à peu ranimer et faire refleurir les tristes solitudes que la guerre avait étendues des rives du Danube à la grande muraille. Ils y avaient eux-mêmes travaillé sous la conduite des Avars et des Bulgares ; mais en passant de la servitude à la liberté, du paganisme à la religion chrétienne, ils commencèrent à changer de conduite et à se fixer au sol. Un historien grec, qui les a bien connus avant leur conversion, nous a tracé de leurs mœurs un tableau qui n'est pas sans intérêt.

Religions, mœurs, coutumes. — « Les *Slaves* et les *Antes*, dit Procope, n'obéissent à aucun roi ; mais ils vivent en démocratie, et délibèrent en commun sur leurs intérêts. Ils adorent un seul *Dieu* [Péroun ou Perkoun], auteur de la foudre, et ils lui sacrifient des bœufs et des animaux de toute espèce. Ils n'ont qu'une idée confuse du *Destin*, et ne lui attribuent aucune influence sur les affaires des hommes. Mais la mort les menace-t-elle, soit dans une maladie, soit en guerre, ils promettent un sacrifice à leur dieu, s'il leur conserve la vie, et ils accomplissent religieusement leur vœu ; car ils ont de la bonne foi, qualité qu'ils tiennent des Huns. Ils honorent aussi par des sacrifices les fleuves, les nymphes et quelques autres génies. Ils sont nomades, et vivent dans de pauvres huttes isolées les unes des autres. Ils vont au combat à pied, portant de petits boucliers et des javelots, mais jamais de cuirasses ;

Digitized by Google

quelques-uns n'ont pas même de tunique, et ne se couvrent que les jambes. Leur langue commune à tous est très barbare. Ils sont grands et forts, ont la peau brune, et les cheveux tirant sur le roux... On peut leur reprocher de la malpropreté; mais ils savent exercer l'hospitalité, et on trouverait rarement chez eux des hommes méchants et vindicatifs... »

Le moine Nestor vante beaucoup de son côté les mœurs des *Polaniens* et leur respect pour les femmes. Mais il parle tout autrement des peuplades de la Russie centrale encore inconnue aux Grecs. « Pour les *Drewliens*, dit-il, ils vivaient à la manière des animaux sauvages, s'égorgeant entre eux, se nourrissant de choses impures, et ignorant les lois du mariage, car ils ravissaient les filles quand elles venaient aux fontaines.

» Les *Radimitches*, les *Viatitches* et les *Sévériens* du voisinage avaient les mêmes coutumes, et prenaient même deux ou trois femmes. Ils jouaient et dansaient entre eux en chantant des chansons diaboliques. Et si l'un d'eux venait à mourir, ils faisaient sur lui de grands hurlements, puis ils dressaient un immense bûcher, où ils plaçaient et brûlaient le cadavre ; après quoi ils recueillaient ses restes dans un petit vase et le mettaient sur une pierre au bord du chemin. C'est ainsi qu'en agissent encore les Viatitches de nos jours (1). »

Au reste, si les Slaves de Procope montraient quelque douceur sous la tente, il s'en fallait beaucoup qu'en guerre ils témoignassent la même humanité. Sans cesse aiguillonnés par les Avars, dont ils avaient à supporter les coups quand ils ne soutenaient point ceux de l'ennemi, les infortunés *Bifulces*, ainsi qu'on les appelait à Constantinople, avaient fini par prendre les mœurs cruelles de leurs maîtres. Ravageurs impitoyables au service de la politique la plus astucieuse, ils en exécutaient si bien

(1) Cf. Amm. Marcell., l. 31.

Digitized by Google

les plans, qu'il ne restait jamais rien après eux que la terre nue et désolée. Des sauterelles n'eussent pas mieux fait. Aussi les Byzantins leur en donnèrent le nom, associant dans leurs récits comme dans leur terreur la *sauterelle* slave à la *vipère* avare.

§ II.

Second Empire Hunnique.

LES AVARS.

Les Avars de 558 à 565. — Après s'être soustraits par la fuite à la domination du *Grand khakan*, du *Roi des sept nations*, du *Seigneur des sept climats*, les Avars ou plutôt les *Ogors* ou les *Warkouni*, voyant qu'on les prenait pour les vrais Avars, leurs premiers maîtres, dont ils avaient adopté la coiffure, s'étaient bien gardés de dissiper une erreur qui devait leur être si favorable. Ils s'étaient présentés à Justinien (558) comme étant cette nation vaillante dont les armes avaient soumis toute l'Asie centrale, et Justinien, en accueillant avec bonté leurs ambassadeurs, avait su tourner l'activité de leur khakan contre les ennemis de l'Empire. Il avait assailli les *Hunnougours*, les *Huns-Ephthalites*, les Sabires, et des rivages de la mer Caspienne où campaient ces peuplades, il était tombé sur les *Cutrigours* et les *Utrigours* qui habitaient les bords de la mer Noire. Armées l'une contre l'autre par la politique de Justinien, et déjà épuisées par la lutte, les deux hordes ne purent résister à l'attaque des Avars et leurs débris allèrent grossir les rangs de ce peuple. Les Antes ne furent pas plus heureux, et le khakan, franchissant le Danube à son embouchure, put établir le gros de son armée dans la *petite Scythie* (562). Bientôt ses ambassadeurs vinrent solliciter de la munificence impériale un établissement au midi du grand fleuve ;

Digitized by Google

mais ceux des Turcs venaient d'arriver à Constantinople pour apprendre à Justinien la fuite de leurs insolents vassaux, et un membre de la députation avare, séduit par l'or des Romains, avait prévenu l'officier chargé de la garde du Danube qu'il eût à faire bonne garde, parce que les Avars, « qui avaient une chose sur les lèvres » et une autre dans le cœur, » étaient bien résolus, une fois établis dans l'Empire, à l'attaquer avec toutes leurs forces. Justinien averti fit bon accueil aux députés, s'assura par des délais habilement ménagés le temps de se fortifier, et finit par leur proposer des terres qui, resserrées entre les Gépides et les Lombards, étaient encore dominées par la forteresse de Singidon. Le khakan comprit qu'il était joué, et n'osant pas s'engager dans un pays inconnu, tourna ses armes contre les *Slaves ;* il en soumit facilement les nombreuses tribus, et ne s'arrêta dans sa marche victorieuse qu'aux frontières de l'Austrasie. Sigebert y était accouru avec ses Franks ; battu par ces redoutables guerriers, le khakan revint sur ses pas, et rentra dans ses campements du Bas-Danube. La mort l'y attendait, dans le temps même qu'elle frappait Justinien.

Baïan; son caractère, sa politique. — Sa lutte avec l'Empire. — L'empereur Justin se trouva donc en face d'un autre khakan. Celui-ci, bien supérieur en génie à son prédécesseur, devait élever au plus haut point la fortune des Avars (565? 602?). Politique astucieux autant que profond, Baïan ne faisait point la guerre par caprice ou par bravade, mais suivant un plan que son esprit ambitieux poursuivait sans relâche par les armes ou par la ruse, au mépris des droits des nations et des serments les plus sacrés. Il semblait s'être fait la loi de ne laisser point de repos aux Romains, soit qu'il les combattît en personne, soit que, protégé lui-même par les traités, il lançât secrètement contre eux les nombreux vassaux *Slaves* ou *Bulgares* dont il avait soin de couvrir ses frontières aussi

Digitized by Google

bien que ses armées, trouvant ainsi l'avantage d'affaiblir ses ennemis ou ses plus dangereux sujets sans compromettre les forces des Avars. Plein de turbulence, de cupidité et de mauvaise foi, ce barbare n'était insensible ni aux charmes de la vertu, ni aux séductions de l'éloquence ; il estimait Tibère, il estimait Priscus, et savait écouter les leçons de modération que lui donnait parfois le médecin Théodore sous la forme gracieuse d'un apologue, ou avec la douce autorité de l'histoire. Ami du luxe et des commodités de la vie, il se piquait de goût, et les présents que lui envoyait l'empereur, ne trouvaient pas toujours grâce à ses yeux. Il osait repousser avec mépris un lit d'or où l'art grec avait déployé toutes ses richesses. Il eut dédaigné de porter un habit scythique, s'il n'avait été façonné par les ciseaux d'un ouvrier romain.

Ces tristes Romains dont la civilisation exerçait sur lui tant d'ascendant, Baïan ne les connaissait guères au commencement de son règne. Il avait cru effrayer Justin, et ce fut ce prince dont le faste et la véhémente parole l'intimidèrent. Repoussé de ce côté, il prit vers l'ouest la route qu'avait suivie son prédécesseur, affermit les Slaves dans l'obéissance et vint se mesurer avec les Franks austrasiens (566). Moins heureux cette fois, Sigebert n échappa à la captivité qu'en semant l'or sur ses pas, et se hâta de proposer la paix à son adversaire ; celui-ci accueillit la proposition, et après avoir reçu de son nouvel allié les vivres dont il avait besoin, reprit le chemin de la petite Scythie. Bientôt la ruine des Gépides, que Justin eut le tort d'abandonner, et le départ de la nation Lombarde pour l'Italie, allaient le mettre en possession des terres qu'occupaient ces barbares, et des droits qu'ils avaient sur la Pannonie et le Norique (567-568).

Résolu de faire valoir ceux-ci, et de mettre ses nouveaux domaines à l'abri de toute agression de la part de l'Empire, il envoya demander à Justin la restitution de *Sirmium*, qui appartenait aux Gépides, et que la

Digitized by Google

chute de leur puissance avait fait retomber aux mains de ce prince. Justin repoussa la demande avec fermeté; mais dix mille Cutrigours se jetèrent sur la Dalmatie qu'ils désolèrent, et tout au moins fallut-il apaiser Baïan en lui prodiguant l'or. Le barbare parut dès-lors oublier Sirmium, et n'être occupé que de constructions. Il voulait avoir des bains et manquait d'ouvriers; il en fit demander à Tibère, successeur de Justin, qui s'empressa de lui en envoyer; quand ils furent arrivés, il laissa là son projet, et faisant rassembler au loin tous les gros bateaux qui se trouvaient sur le Danube, il employa l'habileté des charpentiers romains à les transformer en navires de guerre, puis il fit servir sa nouvelle flotte à protéger la construction d'un pont qu'il voulait jeter sur la Save. Comme le gouverneur de Singidon lui en marquait son étonnement, il répondit qu'il travaillait à unir deux terres amies, pour aller châtier les Slovènes, qui avaient osé lui refuser le tribut annuel et assassiner ses ambassadeurs; qu'au reste il était prêt à jurer par tout ce qu'il y avait de plus saint chez les Romains et chez les Avars, qu'il ne méditait aucune entreprise contre Sirmium. Que pouvait-il faire d'une telle bicoque ? C'était un vrai *chaudron*. Ces protestations ne rassurant personne, il vint lui-même à Singidon, et dans une assemblée solennelle, tirant son épée, il en leva la pointe en l'air et prononça ces terribles imprécations : « Si en bâtissant un pont sur la Drave, j'ai » l'intention de nuire aux Romains, que Baïan périsse, que » tous les Avars périssent avec lui jusqu'au dernier; que le » ciel tombe sur eux; que le feu, qui est le Dieu du ciel, » tombe sur eux; que les montagnes et les forêts tombent » sur eux; que la Save sorte de son lit et les submerge!—Et » maintenant, ajouta-t-il, en s'adressant aux officiers impé» riaux, je veux jurer à la manière romaine. Qu'y a-t-il parmi » vous de plus saint, de plus inviolable, et par quoi vous ne » croyiez pas pouvoir vous parjurer, sans encourir la colère » de Dieu ? » Aussitôt l'évêque de Singidon lui présente les

Digitized by Google

saints Evangiles ; Baïan se lève en tremblant, s'approche avec respect et se prosternant : « Je jure, dit-il, par le Dieu » qui a proféré les paroles contenues dans ce livre sacré, que » tout ce que j'ai avancé est parfaitement vrai. » Ce double serment prêté, il envoie à Constantinople une ambassade avec la mission d'expliquer à Tibère sa conduite et de la lui faire agréer ; puis, le pont terminé, il en fait partir une seconde chargée de dire à l'empereur : « Il faut que tu te » résignes à voir tomber Sirmium ; ni présents, ni promes- » ses, ni menaces ne sauraient ébranler ma résolution de » prendre cette place ; je n'aurai point de repos que je ne » m'en sois rendu maître, et que je ne l'aie peuplée de mes » sujets.—Ah ! répondit Tibère, le cœur plein de tristesse, » le khakan s'est joué de la paix, il s'est moqué de Dieu et de » sa parole : je ne lui rendrai point perfidie pour perfidie, » mais je déclare que je lui donnerais plutôt une de mes » deux filles que de consentir à l'abandon de Sirmium ; et s'il » ose la prendre de force, le Dieu vengeur, dont il a profané » le saint nom, saura l'en punir, ou je ne croirai jamais être » monté sur ce trône. » Tibère ne se borna point à en appeler à la justice divine ; mais en vain la garnison de Sirmium, étroitement bloquée et difficilement ravitaillée, supporta pendant trois ans les horreurs de la famine ; Baïan ne se laissait point détourner de son but, et les Slovènes, inondant la Mésie et la Thrace répondaient à sa pensée en portant de tous côtés le ravage et l'incendie. Il fallut céder, et, en abandonnant Sirmium, payer au khakan ses trois années de pension ou deux cent quatre-vingt mille pièces d'or.

Un traité aussi honteux n'était pas fait pour calmer l'ambition de ce prince. Aussi, Tibère mort, Baïan envoya demander à Maurice une augmentation de vingt mille pièces d'or, et sur le refus du nouvel empereur, il prit, dit Ménandre, cette trompette qu'il avait si souvent embouchée, et rassembla une armée. Il y mit tant de diligence qu'il put surprendre *Singidon, Augusta, Viminacium*

Digitized by Google

et plusieurs autres places. *Anchiale*, célèbre par sa position entre le mont Hémus et le Pont-Euxin, ainsi que par la salubrité de ses eaux, fut réduite en cendres, à l'exception des thermes que protégèrent les femmes du khakan, reconnaissantes du bienfait des bains qu'elles s'étaient hâtées d'y prendre. Maurice essaya d'arrêter le terrible ravageur, en lui représentant l'injustice de sa conduite ; mais ce fut tout au plus si Baïan ne punit point de mort l'insolente témérité de l'orateur romain, qui ne craignit point de lui rappeler le récent exil de sa nation. Une seule chose, répondit-il, pouvait suspendre son bras, c'était l'augmentation de sa pension. La pension fut augmentée et la paix rétablie. Mais celle-ci ne dura pas longtemps. Pendant qu'un ambassadeur du khakan partait pour Constantinople, les Slovènes, lâchés par leur maître, tombèrent sur la Thrace, et se répandant jusqu'à la longue muraille, massacrèrent tous les Romains qu'ils rencontrèrent. Maurice crut se venger de tant de perfidie en exilant l'ambassadeur dans une île de la Propontide, où, pendant six mois, on le soumit aux plus durs traitements : il ne fit qu'attirer sur l'Empire de nouveaux malheurs. Baïan furieux attaqua *Ratiaria*, *Bononia*, *Acys*, *Saldapa*, *Tropée*, *Marcianopolis*, prit ces villes les unes après les autres et les détruisit.

Ce fut à peu près le terme de ses prospérités. Conduite par quelques généraux intelligents, et profitant de l'excessive confiance des barbares, l'armée romaine, par des marches habiles et l'heureuse alliance de la ruse et de l'activité, surprit un à un leurs détachements, qu'elle passa au fil de l'épée, et faillit prendre Baïan lui-même. Commentiole s'était approché du camp des Avars à la faveur des ténèbres, et les premiers rayons de l'aurore éclairaient la marche de ses troupes. Le khakan allait être accablé : un mulet qui perdait sa charge arrêta quelques soldats. Ils crient à son conducteur, qui allait en avant, de venir la relever : *Retorna*, *retorna*, *fratre*.—*Retorna*, répètent aussitôt ceux qui suivent. Le mot passe de bouche en bouche ; on s'imagine que les Bar-

Digitized by Google

bares sont debout et prêts à fondre sur l'armée ; la confusion devient générale, on fuit de toutes parts. Heureusement Baïan averti fuyait de son côté ; on s'en aperçoit, on revient sur ses pas , et l'on tombe sur les derrières de l'ennemi. Il se vengea en allant battre en brêche les remparts d'*Apperia* avec des machines de guerre qu'un prisonnier romain lui apprit à construire ; Apperia ruinée , il vint, après quelques tentatives infructueuses sur d'autres places, mettre le siège devant *Andrinople* (587); mais une grande bataille qu'il perdit sous les murs de cette ville , en ruinant son armée, le contraignit d'abandonner toutes ses conquêtes et de se renfermer dans la Pannonie.

Une trève de cinq années permit aux deux princes rivaux de se préparer à de nouvelles campagnes. Maurice, délivré des Perses, fit passer en Europe l'armée qui venait de les combattre; Baïan remua pour sa cause les tribus slaves les plus éloignées; il en transporta au midi du Danube et à l'orient de la petite Scythie (1), pour avoir sur cette partie de sa frontière un poste avancé qui la protégeât et qui fût toujours prêt à entrer dans le pays des Romains. Ainsi faisait-il du reste contre tous ses voisins ; ainsi se garantissait-il contre les Boiariens et les Lombards. C'était là le bouclier dont il se couvrait, c'était aussi la pique dont il harcelait ses ennemis. Les malheureux Slaves, depuis leur soumission à ce rude maître, ne connaissaient plus le repos ; il leur fit construire des bâteaux et des machines de guerre, sous la direction des transfuges et des prisonniers romains, et il les chargea de les manœuvrer. Quand tout fut prêt, il envoya demander à Maurice une augmentation de pension, et sur le refus de ce prince ouvrit la campagne en marchant sur *Anchiale* (593). Elle ne fut pas brillante pour ses armes. S'il prit Anchiale sans grand effort, il s'enfuit devant *Drizipère,*

(1) C'est à-dire dans cette contrée qu'on appelle aujourd'hui la Valachie et la Transylvanie.

Digitized by Google

effrayé par une vision; devant *Zurule*, trompé par une ruse de guerre. L'année suivante (594), ce fut bien pis. Priscus, qui n'ignorait pas qu'en battant les Slaves il affaiblissait les Avars, s'était décidé à prendre l'offensive et à tomber sur les vassaux de Baïan. Celui-ci essaya vainement, pour l'arrêter, d'invoquer les traités et son titre de suzerain: « Les traités, répondit Priscus, ne font aucune » mention des Slaves, et la guerre aujourd'hui ne regarde » que ces peuples; demeurez donc en paix. » Et le général romain, entrant sur les terres des Slaves, surprit et ruina leurs principaux campements. Une marche de nuit le mit en possession du village où se conservaient, sous la garde d'un grand chef, nommé Ardagaste, les dépouilles de la Mésie, de la Thrace et de la Dalmatie. La trahison d'un renégat de race gépide lui livra ensuite la personne et la résidence du roi Musok. Il était encore nuit, et Musok, qui s'était enivré la veille en célébrant dans un festin les funérailles de son frère, gisait enseveli dans le vin, au milieu de ses guerriers désarmés. Les Romains, survenant à l'improviste, en firent un affreux carnage, et ne cessèrent point de tuer jusqu'à ce que le jour vint les avertir de penser à la retraite.

Ces succès, qui se renouvelèrent en 595, en encourageant les soldats de Maurice, n'étaient point faits pour plaire à Baïan. Mais le génie militaire de Priscus lui imposait, et les anecdotes philosophiques du médecin Théodore lui inspiraient sur l'inconstance de la fortune de tristes réflexions qui inclinaient doucement son cœur vers la paix. Il fallut, pour ranimer son humeur belliqueuse, qu'une injuste défiance eût privé Priscus de son commandement, et que son successeur, Pierre, frère de Maurice, par une infraction manifeste des traités, attaquât sur la rive gauche du Danube une troupe de Bulgares auxiliaires. Le khakan se plaignit qu'on eût osé mettre le pied sur sa *province*, et les négociations traînaient en longueur. Priscus, rétabli sur ces entrefaites dans son commandement, les brisa par

Digitized by Google

un mot bien dur pour l'orgueil de Baïan : « Depuis quand, » lui demanda-t-il, un fugitif reçu par grâce sur notre » territoire, ose-t-il en fixer les limites ? » La réponse de Baïan fut la reprise de *Singidon*, dont il transporta les habitants en Pannonie (598). Mais le général romain vint aussitôt s'établir dans une île voisine de la place, et culbutant les barbares, qui s'étaient vainement retranchés derrière leurs chariots, il put relever les murs de la forteresse. Assis sur le fleuve, au confluent même de la Save, il menaçait l'empire des Avars, et semblait tout préparer pour l'envahir. Baïan jugeait bien le danger de la situation, et cette pensée l'obsédait et le rendait furieux. On eût dit un lion qui , pressé de toutes parts et ne pouvant échapper à la mort, immolait à sa vengeance tout ce qui l'approchait. Ainsi se jeta-t-il sur la Dalmatie qu'il mit à feu et à sang. Le profit de l'expédition fut d'ailleurs assez mince ; il y perdit une grande partie de son butin, qu'une marche rapide et secrète permit au lieutenant de Priscus de lui ravir. D'un autre côté, cette vigilance infatigable du général romain, la supériorité de sa tactique, la noblesse de son caractère fascinaient, subjuguaient le redoutable barbare. Au milieu de ses plus grandes fureurs, Baïan apprend que son adversaire manque de vivres, et que la solennité de Pâques se passera tristement pour lui et son armée ; il lui en fait aussitôt offrir, et se trouve heureux de voir son offre acceptée. Il est vrai qu'il manquait lui-même d'épiceries, mais il attendit pendant quatre jours que l'abondance fût revenue au camp des Romains pour lui en demander. Six jours après, il partait tout-à-coup pour la Thrace, où s'avançait une armée romaine sous la conduite d'un traître ou d'un lâche , nommé Commentiole. Il la pousse devant lui sans vouloir l'attaquer , pénètre dans les murs de *Drizipère*, saccage la ville, brûle l'église dédiée à saint Alexandre, dépouille le tombeau du saint martyr des lames d'or qui le recouvraient, et disperse ses ossements. Cette sacrilége profanation sembla marquer le

Digitized by Google

terme des prospérités de Baïan, et appeler sur sa tête les malheurs prédits par Tibère. La peste éclata dans son armée, et sept de ses fils y succombèrent en un seul jour. Etourdi de ce coup, il prêta l'oreille aux propositions de paix que lui fit porter Maurice, et se retira en répétant ces paroles : « Que Dieu juge entre Maurice et le khakan, » entre les Avars et les Romains ! »

Ce qu'il demandait au ciel avec tant d'instance, l'année 600, qui était la suivante, le vit s'accomplir. Priscus venait de franchir le Danube à *Viminacium*, malgré la résistance des Avars chargés d'en protéger la rive, et s'apprêtait à frapper au cœur le colosse barbare. Accouru pour conjurer le péril, Baïan perdit une première bataille, où quinze mille des siens succombèrent avec plusieurs de ses enfants, et lui-même fut en danger de perdre la liberté ou la vie. Parvenu non sans peine à traverser la rivière, il la repassa bientôt à la tête d'une nouvelle armée ; mais c'en était fait de son ancienne fortune ; les Romains, qui l'avaient enchaînée à leur drapeau, remportèrent une nouvelle victoire aussi complète que glorieuse ; et dès le lendemain de cette journée, un détachement de quatre mille hommes franchissait la rivière, pour aller reconnaître la position de l'ennemi. Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin qu'ils rencontrèrent une troupe nombreuse de *Gépides*, qui, après les bruyants plaisirs d'une fête nationale, goûtaient le repos à la fraîcheur du matin ; et, comme des bêtes féroces, se ruant sur cette foule désarmée et paisible, ils en firent un horrible carnage. Cependant les défaites que Baïan venait d'essuyer n'avaient point accablé son grand courage ; vingt jours après la dernière, il reparaissait sur la rive gauche de la Theiss et provoquait son adversaire au combat : ce fut le dernier, le plus acharné, le plus terrible, mais aussi le plus brillant pour la valeur romaine, le plus décisif pour la ruine des Avars ; il en périt un grand nombre dans les eaux de la rivière ; les Slovènes s'y noyèrent presque

Digitized by Google

tous. Le khakan demanda la paix qu'il obtint, et l'armée de Priscus repassa le Danube. La justice divine avait prononcé contre Baïan ; on peut croire qu'il survécut peu au jugement qui le frappait, car il ne reparaît plus sur cette scène qu'il avait occupée pendant trente-six ans.

Baïan mort, les Avars pouvaient se croire perdus. Aussi bien leurs dernières défaites semblaient-elles leur avoir donné le pressentiment de leur extermination ; car l'illustre khakan avait eu la douleur, à ses derniers moments, de les voir passer par bandes de son service au service de l'empereur. Effrayé de cette désertion, il n'y avait pas de moyen qu'il ne tentât pour l'arrêter ; Baïan eut recours à la prière, mais ils s'y montraient insensibles. La mort de Maurice vint les sauver. Phocas, qui n'avait soulevé les légions que pour les affranchir des fatigues de la guerre, ne pouvait changer de conduite, après qu'elles l'avaient élevé sur le trône. Il offrit la paix au nouveau khakan, et lui garantit la pension de Baïan avec une grande augmentation. Cette lâche conduite était plus propre à l'enhardir et à l'enflammer qu'à le contenir. Jeune et non moins remarquable par sa bravoure que par sa bonne mine, le barbare fit alliance avec Agilulf, roi des Lombards, en reçut des charpentiers pour construire une flotte, et avec cette flotte porta le ravage sur les terres de l'Empire. Tant que Phocas porta la couronne, dit Zonaras, la Thrace fut en proie aux Avars, et devint le tombeau des soldats qui avaient proclamé ce monstre. Les malheureux devaient par une prompte mort expier jusqu'au dernier le forfait dont ils s'étaient souillés : quand Héraclius monta sur le trône en 610, il n'en restait plus que deux. En même temps le khakan assurait à Agilulf le secours de dix mille *Slovènes*, qui se distinguèrent en 609, au siége de Crémone, par leur férocité. L'année suivante, allié peut-être infidèle, il se jetait lui-même sur le Frioul, et ruinait le château que commandait Gisulf.

Ce qui se passa ensuite entre les Avars et l'Empire pendant les six premières années du règne d'Héraclius,

Digitized by Google

nous l'ignorons entièrement. En 616, le khakan envoya une ambassade à ce prince pour traiter de la paix. Celui-ci la reçut avec d'autant plus de joie qu'il avait besoin de toutes ses forces contre la Perse, et il ne la laissa point partir sans députer à son tour au khakan un patrice et un questeur, chargés de lui confirmer ses heureuses dispositions. Le barbare en parut charmé, combla les Romains de présents et les assura qu'il irait en personne trouver l'empereur pour conclure avec lui une alliance durable. Nous avons vu ailleurs (1) la perfidie qu'il méditait, et comment Héraclius dut fuir précipitamment avec son diadème au bras, pour échapper à la poursuite des cavaliers ennemis. Après s'être ainsi démasqué, il ne restait plus au khakan qu'à conspirer avec les Perses la ruine de Constantinople. Mais il unit vainement ses efforts aux leurs pour détruire cette cité, que semblait protéger la Sainte Vierge, la *Panagia*, dont elle se vantait de posséder la *robe*. Après huit jours de revers multipliés, qui menaçaient de s'accroître avec les difficultés, il fit brûler ses machines et leva son camp (12 août 626) : « Ne prenez point mon départ pour une » fuite, dit-il aux Romains ; ce n'est point la crainte, » mais la disette qui me chasse d'ici. Je reviendrai mieux » pourvu, et je saurai vous rendre tout le mal que vous » m'avez fait. »

Dissolution et fin du second empire hunnique. — Il ne revint pas. Sa mort, qui arriva peu après, en relâchant les liens qui attachaient les *Slaves* et les *Bulgares* à son empire, acheva l'œuvre de dissolution que le frank Samon avait commencée sous son règne ; et les Avars, qui, pendant soixante-dix ans, avaient tenu sous leur pied l'Europe orientale, durent se renfermer dans la Gépidie et la Pannonie, entre la Drave, le Danube et les Krapacks. Ils ne s'y résignèrent pas facilement, et ne

(1) Chapitre de l'*Histoire de l'Empire d'Orient.*

Digitized by Google

cessèrent de remuer jusqu'à ce que l'épée de Charlemagne et de Pépin les eut anéantis (791-796). Leurs restes malheureux, en repassant la Theiss, tombèrent sous la domination de leurs anciens vassaux, les Bulgares, et suivirent les armées du roi Crem, à la mort duquel ils apparaissent pour la dernière fois dans l'histoire (813).

Crem, qui songeait à donner des lois à son peuple, eut un jour la belle pensée de leur demander à quoi ils attribuaient la ruine de leur patrie, et ils lui répondirent : « Ce qui nous a perdus, c'est que les accusa- » tions s'étaient multipliées parmi nous, au point de faire » périr les plus braves et les plus sages ; — que les fripons » et les méchants étaient de moitié avec les juges ; — que » l'ivrognerie était devenue un vice général ;— que les pré- » sents tenaient lieu de raison et troublaient l'esprit de ceux » qui les recevaient ; — que tout le monde s'était fait mar- » chand, et que la cupidité, qui portait chacun à s'enrichir, » avait banni de la société la bonne foi et la confiance. » Voilà quelles ont été les causes de notre ruine. » La guerre continuelle qu'ils entretenaient, les avait, en d'autres termes, successivement enrichis, corrompus et amollis. C'était ce que les Grecs et les Romains avaient éprouvé, comme tant d'autres ; c'est le sort inévitable de toutes les nations guerrières (1).

§ III.

Troisième empire Hunnique.

LES BULGARES.

Origine et commencement des Bulgares. — Il était dans les destinées de la race Hunnique de remuer le monde sans fonder aucun établissement durable. Les

(1) Voyez sur les *Avars* l'excellente *Histoire ancienne des peuples modernes de l'Europe*, du comte Du Buat.

Digitized by Google

Bulgares seuls, qui appartenaient à cette race, ont du moins laissé leur nom aux contrées qu'ils ont occupées en deçà du Danube. Partagés en deux grandes tribus, les *Cutrigours* et les *Utrigours*, que les historiens grecs confondent quelquefois sous les noms d'*Hunnigours* (1), *Hunnogundures* (2), ils ne commencèrent qu'au temps de Zénon à être connus et redoutés de l'Empire sous celui de *Bulgares*. Théophane, qui vivait sous Justin II, est le premier chez les Grecs qui le leur donne; à moins qu'on ne veuille mettre au nombre des historiens grecs le comte Marcellin, qui écrivit en latin sous le règne de Justinien. — Mais l'existence de ce peuple remonte bien au delà de l'ère chrétienne dans l'histoire de l'Arménie; car Moïse de Khoren (3), qui composait la sienne au milieu du ve siècle, nous apprend que, sous le règne d'Arsace Ier, c'est-à-dire de l'an 129 à l'an 116 avant Jésus-Christ, une nombreuse colonie de Bulgares, chassés de leur pays par des guerres civiles, vint s'établir en Arménie au nord de l'Araxe. Ils passaient, au temps de l'écrivain oriental, pour habiter fort au delà du Caucase. — Chez les Occidentaux, c'est Ennodius, le panégyriste du grand Théodoric, qui en a parlé le premier, à l'occasion d'une victoire que ce prince remporta sur eux pour l'Empire dans les environs du Borysthène (485); et il les représente comme un peuple vaillant et nombreux, accoutumé aux fatigues de la guerre, toujours prêt à préférer la mort à l'esclavage, et qui jamais, jusqu'au jour où il rencontra le héros ostrogoth, n'avait lâché pied devant un ennemi. *Libertem* était le chef de cette nation; Théodoric, se mesurant avec lui, le désarçonna après l'avoir blessé, et ne le laissa point aller qu'il n'emportât avec lui des marques de sa défaite,

(1) Priscus.
(2) Constantin Porphyrog.
(3) L. 2, c. 6 et 8.

aussi humiliantes pour son orgueil que glorieuses pour son vainqueur.

Jusqu'au milieu du v[e] siècle, les Bulgares étaient restés campés au dessus du Pont-Euxin, sur les bords de l'*Etel*, auquel ils communiquèrent leur nom (*Volga*) (1). En passant alors le Tanaïs, ils trouvèrent devant eux les restes de la nation gothique, les dispersèrent sans peine et prirent possession de leur territoire, qui s'étendait jusqu'au Danube. Les *Utrigours* ne s'étaient joints à leurs frères que pour assurer le succès de l'expédition ; la conquête terminée, ils retournèrent dans leur pays, remportant de leur service cet avantage, qu'ils devaient désormais posséder seuls tout entières les contrées qu'ils avaient auparavant partagées avec les Cutrigours ; et ils les gardèrent en effet jusqu'au temps de Justinien. Il n'y eut donc avant ce prince que les *Cutrigours* qui s'illustrèrent par leurs incursions sur les terres de l'Empire, et c'est uniquement à eux qu'il faut rapporter ce que les historiens occidentaux disent alors des Bulgares. Peut-être Théodoric, qui voulait réunir toutes les tribus dispersées de sa nation, attira-t-il sous ses drapeaux celles que les Cutrigours tenaient assujetties, et Libertem regarda-t-il la conduite de ce prince comme un acte d'hostilité. Ainsi pourrait s'expliquer la guerre qui s'alluma entre ces deux chefs, et qui se termina si heureusement pour les Goths.

Justinien les met aux prises les uns avec les autres. — Ce qui est plus certain, c'est que leur défaite n'empêcha pas les Cutrigours de franchir le Danube quatorze ans plus tard (499), et de ravager la Thrace, dont ils ne sortirent

(1) Plutôt qu'ils ne prirent celui du fleuve. « Car, dit le célèbre annotateur de Lebeau, ce fleuve est appelé *Etel*, *Etil* ou *Athil* dans tous les » idiomes tartares et dans les langues des peuples barbares qui ont habité » ou qui habitent encore ses bords. Ce nom se trouve dans la géographie » arménienne attribuée à Moïse de Khoren, et dans tous les auteurs » arabes et persans qui vivaient dans le IX[e], le X[e] et le XI[e] siècle. » (V. LEBEAU, l. 36, § 47, n. 1.)

Digitized by Google

qu'après avoir reçu de l'empereur Anastase de grosses sommes d'argent. Mais ces barbares, qui dès lors affligèrent l'Empire de tant de désastres, semblèrent avoir réservé les plus terribles pour l'humiliation de l'orgueilleux monarque qui poursuivit le genre humain de ses armes et de sa perfide politique. Il ne se passait pas une année qu'ils n'insultassent à la majesté de Justinien par leurs incursions. En 538, ils vinrent dans la petite Scythie et la Mésie, battirent les Romains, en furent battus, et, assez heureux pour faire prisonniers les commandants des deux provinces, contraignirent l'empereur de leur en payer magnifiquement la rançon. L'année suivante, il est vrai, Mundus, gépide d'origine, à qui Justinien avait donné le gouvernement de l'Illyrie, les attaqua dans la Thrace, et remporta sur eux une victoire si éclatante que son maître en prit le surnom de *Bulgarique*. Mais ils lui prouvèrent bientôt qu'il s'était trop hâté de triompher. Car, en 540, ils inondèrent les provinces comprises entre le Danube et le Bosphore, et le mal qu'ils y firent, laissa des traces ineffaçables. Tout depuis le golfe Ionien jusqu'aux faubourgs de Constantinople fut impitoyablement ravagé ; trente-deux châteaux ruinés, Cassandrie emportée d'assaut, cent-vingt mille captifs et un butin immense, attestèrent ou récompensèrent une audace, à laquelle on ne trouve rien de comparable que la lâche immobilité de ses victimes. Aussi, dit Procope, les Huns écrasèrent-ils encore les Romains par de fréquentes irruptions, dans l'une desquelles on vit un détachement de ces barbares franchir le détroit entre Sestos et Abydos, piller la côte d'Asie, et chargé de dépouilles regagner la Chersonnèse et le gros de leur armée.

Le succès facile de ces expéditions, dont les auteurs avaient pourtant vendu fort cher à Byzance leur frauduleuse amitié, était bien fait pour inspirer de la jalousie aux Utrigours, à qui leur éloignement ne permettait pas de rançonner l'Empire ; et *Sandil*, chef de ces barbares,

Digitized by Google

n'était pas homme à étouffer en eux ce sentiment. Justinien connut leur disposition, et y trouvant une occasion favorable de mettre aux prises les deux tribus, il envoya des ambassadeurs à Sandil pour lui promettre la pension qu'il payait aux Cutrigours, s'il parvenait à les détruire. Mais, tout désireux qu'il était de se lier avec l'Empire, Sandil fit répondre à l'empereur qu'il lui semblait aussi impie qu'inhumain de détruire une tribu de sa nation :
» Exigerais-tu de nous, lui dit-il, que nous anéan-
» tissions ceux qui parlent la même langue que nous,
» qui s'habillent et vivent comme nous, nos parents enfin,
» bien qu'ils obéissent à d'autres chefs ? »

A quelque temps de là les Cutrigours, sous le commandement de *Chinial*, leur chef le plus distingué, désolaient les terres de l'Empire par de nouveaux ravages (550). Alliés des Gépides contre la nation Lombarde, qu'appuyait Justinien, ils étaient accourus à leur voix pour les soutenir dans la lutte ; mais, quand ils arrivèrent, une trêve venait de suspendre les hostilités, et Thorisin, roi des Gépides, en attendant qu'elle expirât, les avait fait passer par ses domaines jusque sur le territoire romain, pour qu'ils pussent s'y enrichir aux dépens de ses ennemis. Justinien, profitant de cette circonstance, envoya une nouvelle ambassade aux Utrigours, pour leur reprocher le repos où ils languissaient, tandis que les Cutrigours ruinaient ses états par leurs courses journalières. « Apparemment, leur disait-il, vous craignez vos
» frères, puisque vous souffrez patiemment qu'ils nous pil-
» lent et nous rançonnent, sans qu'ils se soucient de par-
» tager avec vous nos bienfaits ou leur butin. » Le trait piqua Sandil, et ce prince dont l'expérience égalait la bravoure, profitant de l'absence de Chinial et de ses guerriers, passa le Tanaïs avec toutes ses forces et entra dans le pays des Cutrigours. Ceux-ci tentèrent inutilement de lui résister ; ils furent écrasés, et leurs femmes, leurs enfants devinrent la proie des vainqueurs, qui regagnèrent leurs campements.

Digitized by Google

Justinien n'eut pas plus tôt appris le succès de la bataille qu'il en fit aussitôt informer Chinial, en lui donnant une grosse somme d'argent pour l'engager à se retirer. Celui-ci reconnaissant jura de ne plus faire aucun mal aux Romains et de les traiter en amis pendant sa retraite. S'il parvenait à rentrer dans son pays, il leur garderait éternellement la foi qu'il venait de leur donner ; et s'il ne pouvait y rester sûrement, il reviendrait leur demander des terres, et assurerait à l'Empire contre tous ses ennemis le secours de ses braves. En même temps deux mille Cutrigours, échappés au fer des Utrigours, venaient en suppliants offrir leurs services à Justinien, et ce prince, les accueillant avec bonté, leur ordonnait de s'établir dans la Thrace. Cette conduite indigna Sandil, et, résolu d'en faire à l'empereur les reproches les plus amers, il lui envoya des ambassadeurs chargés de lui dire : « Le roi Sandil te » parle ainsi par notre bouche, comme si nous te faisions » la lecture d'une lettre qu'il t'aurait écrite. Dans mon en- » fance j'ai appris de nos vieillards un proverbe dont ils » vantaient beaucoup la sagesse ; le voici : Le loup peut » changer de poil, mais il ne changera jamais de naturel. » Je sais aussi par mon expérience personnelle ce que je vais » te dire. Le berger qui veut que son chien garde fidèlement » ses troupeaux et les défende contre les attaques du loup, » le prend lorsqu'il tette encore, et le nourrit avec soin sous » sa tente ; et le chien dont la nature est d'être reconnais- » sant du bien qu'on lui a fait, est toujours prêt à repousser » le ravisseur. As-tu jamais vu les chiens attaquer le trou- » peau, et les loups le secourir ? S'il en est ainsi dans ton » empire, fais-le voir à mes ambassadeurs, afin qu'à la veille » de devenir vieux, j'apprenne quelque chose de nouveau. Ce- » pendant ces mêmes Cutrigours que tu ne pouvais endurer, » quand ils habitaient au delà de tes frontières, tu n'as pas » craint de les recevoir chez toi, comme si tu pouvais ja- » mais compter sur leur appui. Ne craindront-ils pas, en » combattant tes ennemis, de les mettre dans le cas d'être

Digitized by Google

» mieux traités qu'eux-mêmes ? Vois ce qui nous arrive.
» Notre courage t'a délivré de la servitude où les Cutrigours
» t'avaient réduit, et nous vivons tristement dans le désert,
» tandis qu'ils ont chez toi des vivres en abondance et qu'ils
» s'enivrent dans tes celliers. Ils fréquentent vos bains, se
» couvrent des étoffes les plus fines et sont tout brillants
» d'or. N'est-ce donc pas là cette nation qui tout à l'heure
» encore désolait vos campagnes et traînait par milliers tes
» sujets en captivité ? »

Ils s'affaiblissent et tombent dans la dépendance des Avars. — Ainsi parlèrent les ambassadeurs de Sandil. L'empereur leur fit beaucoup de caresses et les renvoya chargés de présents; mais il n'éteignit point dans leur cœur la jalousie qui les dévorait. Les Cutrigours, de leur côté, ne respiraient que la vengeance, et brûlaient de reporter chez ces frères ennemis les maux qu'ils en avaient soufferts. Mais le retour de Chinial ne devait pas relever leur fortune, et la guerre continua longtemps entre les deux tribus, sans autre effet que d'accroître la haine dont elles étaient animées l'une contre l'autre. Aussi s'affaiblirent-elles si bien par leurs fureurs qu'elles furent incapables de résister aux Avars, et que les débris de leur puissance allèrent grossir celle des khakans. On peut du moins affirmer que les Cutrigours furent incorporés à la nation victorieuse ; mais il y a lieu de penser que, si elle soumit les Utrigours, elle les laissa dans leur pays, où ils subiront plus tard un autre joug.

Cependant les premiers, avant l'arrivée des Avars, avaient eu le temps et la force de rendre à l'Empire une partie des maux qu'ils devaient à la perfidie de Justinien. *Zabergan*, leur chef, profitant des rigueurs de l'hiver de 558, avait passé le Danube sur la glace, et trouvant au delà de ce fleuve un pays inhabité, il était arrivé rapidement dans la Thrace. Là il partagea son armée en deux corps, et, tandis qu'il conduisait l'un contre Constantinople, l'autre se dirigea sur la Grèce, avec ordre de ravager ce

Digitized by Google

pays, qui était alors sans défense. Ceux-ci s'avancèrent sans difficulté jusqu'aux Thermopyles; mais là ils rencontrèrent dans les troupes qui gardaient le défilé une résistance inattendue. Ne pouvant renverser cet obstacle, ils prirent le parti de le tourner, et après bien des recherches, étant parvenus à trouver un sentier qui les conduisit au sommet de la montagne, ils pénétrèrent par là dans la Hellade. Surprise dans la plus entière sécurité, presque toute la population fut exterminée, et la Béotie, la Phocide et l'Attique virent leurs riantes campagnes changées tout-à-coup en une affreuse solitude. La muraille d'Anastase n'avait pas mieux protégé de son côté les habitants de Constantinople, et la folle confiance qu'elle leur avait inspirée, les eût livrés pieds et poings liés à leurs ennemis, si Bélisaire ne s'était trouvé là pour repousser les barbares. Toutefois Zabergan, ayant été rejoint par tous ses détachements, était resté sur le territoire de l'Empire : il lui fallait de l'or pour le déterminer à se retirer, Justinien lui en donna autant qu'il en désirait.

Couvrat les délivre. — Ce fut le dernier exploit des Cutrigours. Le moment approchait où ils allaient suivre les drapeaux et les destinées des Avars, mais plutôt en frères qu'en vassaux ; la suite le prouva bien. Car, lorsqu'en 631 la mort vint enlever à ses sujets le successeur de Baïan, les Bulgares osèrent leur disputer le droit de donner un chef à la nation. Ils pouvaient invoquer leur origine hunnique, les colonies importantes qu'ils avaient jusqu'en Pannonie, et les nombreux vassaux rangés sous leurs lois ; mais ils comptaient avec plus de raison sans doute sur leur multitude et sur leur valeur. Aussi le dédain avec lequel les Avars accueillirent leur prétention, les souleva contre eux. Ils prirent les armes à la voix de *Cubrat* ou *Couvrat,* leur chef, et ceux d'entre eux qui habitaient par de là le Danube n'eurent pas de peine à se rendre indépendants ;

Digitized by Google

mais les autres, établis dans la Pannonie, furent moins heureux, et neuf mille d'entre eux, après avoir été fort maltraités par les Avars, résolurent d'aller demander à Dagobert un établissement dans ses états. Le roi franck envoya aussitôt aux Bavarois l'ordre de les recevoir et de les garder pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'il eût statué sur leur sort avec ses leudes. Les Bavarois se les partagèrent donc, et les malheureux fugitifs étaient dispersés dans tout le pays, quand l'ordre arriva de les massacrer tous en une seule nuit, hommes, femmes et enfants, sans en excepter aucun. Ainsi l'avaient résolu les Franks, ainsi l'avait ordonné Dagobert. Chacun devait égorger ses hôtes et le fit. Il ne s'échappa de cette affreuse boucherie que sept cents hommes, qui, sous la conduite d'*Altic*, se retirèrent chez les Vinides de la Carinthie.

Ce désastre, dont il pouvait faire retomber sur les Avars la responsabilité, en inspirant à Couvrat le désir de la vengeance, le rapprocha de la cour de Constantinople; il envoya une ambassade à Héraclius, et s'unit à lui par un traité qu'il observa scrupuleusement jusqu'à sa mort. Aussi l'empereur lui envoya-t-il de riches présents et l'honora-t-il de la dignité de *patrice*. Or, « vers ces temps-là, le roi des Huns, dit Nicéphore, était venu à Constantinople avec un nombreux cortége des grands de sa nation, et il avait demandé qu'on l'initiât aux mystères du christianisme. Héraclius le reçut avec bonté, et les princes huns furent tenus sur les fonts par les princes romains. On les admit ensuite à la participation des saints mystères, et l'empereur, en les comblant de présents, leur conféra des dignités. Leur chef fut revêtu de celle de patrice, et tous furent renvoyés dans leur pays. » Y aurait-il de la témérité à supposer que ce chef est Couvrat lui-même? Le caractère religieux de ce prince, son attachement constant à l'empereur Héraclius, le prix que les empereurs paraissaient attacher à la dignité de patrice, et ce que nous savons du motif qui empêcha

Digitized by Google

Justinien de la conférer à Gélimer (1) prêteraient peut-être à cette supposition un appui suffisant.

Quoiqu'il en soit, le prince des Cutrigours semble avoir réuni sous son autorité les deux tribus bulgares, et c'est là sans doute ce qui a fait prédominer, dès le milieu du VIIe siècle, ce dernier nom, aujourd'hui seul connu. Couvrat mourut en 660. Sentant sa fin approcher, il fit venir ses cinq fils, et il leur partagea ses états en leur recommandant de demeurer unis, sans s'éloigner du pays qu'occupait alors la nation. C'était, disait-il, le seul moyen qu'ils eussent de régner avec autorité, chacun sur sa tribu, sans être exposé à subir un joug étranger. L'exemple des funestes divisions des Utrigours et des Cutrigours ne prouvait-il pas assez la sagesse de ce conseil? Tous promirent de le suivre, mais à peine Couvrat avait-il fermé les yeux que la discorde s'élevant entre eux leur fit oublier ses dernières volontés.

Ses enfants se séparent. — L'aîné, nommé *Busian*, demeura seul dans l'*ancienne Bulgarie ;* mais affaibli par son isolement, il ne put résister à la nation turque des *Khazars*, qui commençait à devenir puissante et à dominer du Volga au Pont-Euxin; et il dut se soumettre à lui payer tribut. Toutefois, avec le secours du temps et des circonstances, les Bulgares de la Russie arrivèrent encore à une assez grande prospérité. Ils la durent à l'affaiblissement des Khazars et au commerce actif qu'ils entretinrent avec les Musulmans, dont beaucoup d'entre eux embrassèrent la foi. Il fallut, pour renverser leur fortune, l'arrivée de Batou, fils de Tchinghis-Kan

(1) Ainsi voyons-nous, vers l'an 783, l'empereur Léon III créer patrice, *après qu'il eut embrassé la religion chrétienne*, Elerick, roi des Bulgares, qui, détrôné par ses sujets, s'était réfugié à Constantinople (V. Cedren. *in Constant.*, ann. 2). Il ne paraît pas que la politique des empereurs ait varié sur ce point.

Digitized by Google

(XIII[e] siècle) : seulement, avec Batou, il ne fut plus question de vasselage ; ce fut une extermination presque totale. — Le second fils de Couvrat passa le Tanaïs et vint s'établir en face de l'ancienne Bulgarie.— Le quatrième, traversant le Danube, alla se joindre aux Avars de la Pannonie, dans la dépendance desquels il demeura. — Le cinquième, *Alzécus,* poussa plus loin vers l'Occident, et étant arrivé en Italie, sur la fin du règne de Grimoald, obtint du fils de ce prince, à titre de comté (*gastaldium*), quelques villes du Samnium (1), où il établit ses Bulgares. Ils ne tardèrent pas sans doute à y apprendre l'italien ; mais Paul Diacre, qui écrivait plus de cent cinquante ans après l'arrivée de cette colonie dans le duché de Bénévent, dit qu'elle n'avait cependant pas encore de son temps perdu l'usage de sa propre langue.

Fondation du troisième empire hunnique. — Le troisième et le plus célèbre, nommé *Asparouk*, peut être considéré comme le fondateur du nouveau *royaume de Bulgarie*, de ce troisième empire des Huns, qui, pendant plus de trois siècles, jeta la désolation dans l'empire grec. Il passa le Borysthène ou Dniéper et le Dniester, et vint d'abord dresser ses tentes vers les bouches du Danube, entre des roches escarpées et de vastes marais, qui devaient protéger efficacement son indépendance et la faiblesse de son peuple. De là il annonça tout aussitôt à l'Empire son dangereux voisinage par le dégât qu'il fit au midi du fleuve. Constantin III Pogonat tenta vainement d'y mettre un terme. Il fut défait par les barbares, et dut leur acheter la paix par un tribut annuel et l'abandon des champs fertiles, mais délaissés, de la petite Scythie et de la Basse-Mésie (679).

Protégés sur leurs derrières par le Danube, à leur gauche par le Pont-Euxin, et maîtres des défilés ou *clau-*

(1) Entre autres *Sepinum* (Sipicciano), *Bovianum* (Boiano) et *Isernia.*

sures (1) du Mont Hémus, ils ne tardèrent pas à couvrir leur droite par la soumission des *Sept tribus* esclavones campées de ce côté, et dans cette admirable position ils purent désormais amasser facilement de grandes richesses par le pillage des villes de la Thrace. Aussi Justinien II, fils de Constantin III, loin de vouloir se soumettre aux conditions qu'avait subies son père, prit le parti d'attaquer les Bulgares et de reporter chez eux les maux de la guerre. Il les réduisit aux plus dures extrémités, mais surpris dans sa retraite au milieu des clausures, il n'obtint la liberté de regagner Constantinople qu'en rendant les prisonniers et le butin qu'il avait faits, et en confirmant le traité paternel (687). Ce traité lui fut utile; car il lui assura dans son exil une honorable retraite à la cour de Terbélis, second successeur d'Asparouk; et le dévouement de ce prince le rétablit ensuite sur le trône (705). Justinien reconnut ce service en attaquant trois ans après les Bulgares par terre et par mer. Mais ils le défirent près d'*Anchiale*, d'où il s'enfuit le premier sur un navire; et Terbélis, opposant à la plus noire ingratitude une noble magnanimité, n'hésita point à lui envoyer contre Bardane un secours de trois mille hommes. Il semblait s'être fait le champion du bon droit, et on le vit en 719 appuyer de ses trésors et de son armée un prince que son rival avait relégué à Thessalonique. Anastase, il est vrai, s'était trompé sur les dispositions des habitants de Constantinople; au lieu de l'accueillir avec empressement, ils lui fermèrent leurs portes, et Terbélis, irrité d'une résistance qui menaçait en se prolongeant de lui devenir fatale, le remit aux mains de Léon, qui le fit mourir.

Politique des Bulgares; ses effets. — Les guerres continuelles que les Bulgares firent aux Romains,

(1) C'était le nom par lequel les Romains d'alors désignaient les gorges de ces montagnes.

Digitized by Google

eurent pour principal effet, en dépouillant l'Empire de ses richesses, de développer chez eux une prospérité inaccoutumée et de leur donner l'intelligence des bienfaits de la civilisation. Leurs villes se multiplièrent rapidement et devinrent bientôt très florissantes, autant par le nombre des habitants que par les arts qu'on y cultivait. Ce n'était pas sans doute avec la seule dépouille des ennemis que *Crem* couvrit de fer trente mille de ses guerriers; les ateliers des cités bulgares avaient certainement fourni le plus grand nombre de ces armures complètes. Il est vrai que la plupart des ouvriers étaient étrangers.

Les princes bulgares n'avaient point perdu le souvenir des leçons de Baïan, et dès le commencement ils avaient mis à profit leurs conquêtes, pour s'assurer la bravoure des Slaves et l'expérience des Romains. Comme les Avars, ils se faisaient des premiers un rempart contre les armées impériales, et en moins de deux cents ans ces postes avancés de la barbarie s'étaient tellement accrus, que la Macédoine, la Grèce et le Péloponèse lui-même en étaient couverts au VIIIe siècle. C'est ce que prouve bien la campagne du patrice Staleracius, envoyé contre eux en 783 par l'impératrice Irène. En même temps qu'ils couvraient de leurs vassaux leurs frontières du midi, les Bulgares transplantaient sur celles du nord les sujets des Césars. Ce fut surtout la politique de Crem (1), de ce génie législateur qui tenta de faire servir à l'immortalité de son empire la connaissance qu'il avait acquise des causes de la ruine des Avars. Ainsi, en 812, les habitants de Debelte, qu'il assiégeait, s'étant donnés à lui avec leur évêque, il les envoya tous dans un autre pays. Mésembrie eut le même sort en 813, ainsi que la ville d'Andrinople dont le vainqueur tira plus de cinquante mille

(1) L'histoire mentionne ce prince pour la première fois en 809, et rapporte sa mort à l'année 813.

Digitized by Google

citoyens, qui furent dirigés avec tous leurs effets sur la Bulgarie d'au delà du Danube. On avait entassé sur des chariots leurs meubles, leurs vêtements, leurs ustensiles de cuivre et jusqu'aux couvertures d'Arménie, jusqu'aux tapis brodés à l'aiguille. Les troupeaux de la contrée suivaient pour servir aux besoins de ces malheureux. Basile, le Macédonien, encore au berceau, était du nombre des captifs; il passa les vingt-cinq premières années de sa vie au milieu des barbares; après quoi le ciel, qui le destinait au trône, lui fit recouvrer la liberté.

Ces colonies de Romano-Thraces, Macédoniens, Mysiens ou Illyriens, qui allèrent remplacer dans l'ancienne Dacie celles de Trajan, qu'Aurélien en avait retirées (1), conservèrent au milieu des Bulgares et des Esclavons, avec leurs coutumes et leurs mœurs, leur langue qui était celle-là même, dans laquelle s'exprimaient les soldats de Commentiole (2), et où *clausuræ* désignait des défilés, *aula* la résidence de Crem, *bifulces* la dangereuse situation des Slaves entre les Avars et l'ennemi: latin barbare dont nous avons ailleurs (3) expliqué l'origine, et dont le voisinage des barbares devait encore avec le temps altérer la physionomie. On peut juger d'ailleurs aux racines qu'ils ont prises dans le sol, que les colons romains n'eurent point trop à souffrir dans leur captivité, et la rapide conversion du peuple Bulgare à la foi chrétienne explique assez à quel principe tutélaire ils le durent. Placé entre eux et les Esclavons, il était difficile que le vainqueur des uns et des autres ne leur fît pas quelque emprunt. Il prit la langue des derniers,

(1) On ne saurait trop répéter le texte de Flav. Vopiscus : « *Provinciam* » *trans Danubium Daciam a Trajano constitutam*, SUBLATO EXERCITU » ET PROVINCIALIBUS, *reliquit*.... (c. 40, in AUREL.). » La généalogie des *Valaques* ne saurait donc remonter aux soldats victorieux de Trajan, mais elle commence à la grande captivité des Romains du Bas-Empire (du milieu du VI[e] siècle au commencement du IX[e]).

(2) V. l'*Histoire des Avars*.

(3) Voy. au t. 1[er] le chap. des *Résultats de l'invasion germanique*.

Digitized by Google

et adopta la religion de l'Empire. Le petit neveu de Crem était chrétien et se nommait *Siméon* ; il eut d'une première femme un fils appelé *Michel*, qu'il condamna par son testament à prendre l'habit monastique. On voit que ce néophyte avait bien profité des leçons de ses maîtres, les empereurs romains (1).

(1) V. ci-dessus, p. 8, 74 et *passim*.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

INVASIONS DES ARABES.

PREMIÈRE PARTIE.

§ Ier.

L'ARABIE.

Etat géographique. — Entre l'isthme de Suez et la ville d'Ana sur l'Euphrate (1), le golfe Persique et la mer Rouge s'étend une vaste région que semblent se disputer les sables brûlants du désert, les roches désolées de la montagne, et les riantes oasis que fertilisent des eaux courantes. Les anciens l'avaient partagée pour cette raison en Arabie *Déserte*, Arabie *Pétrée* et Arabie *Heureuse;* mais cette division est trop étrangère aux géographes orientaux pour subsister plus longtemps; et, si nous en exceptons les petits districts de l'est, on ne saurait plus voir maintenant en Arabie que les régions du *Nedjd*, de l'*Hedjaz*, de l'*Yémen* et du *Téhama*, dont la première et la dernière sont prises à la fois comme provinces particulières et comme parties des deux autres : l'Hedjaz et l'Yémen ayant chacune leur *Nedjd* (partie pierreuse ou élevée) et leur *Téhama* (pays plat avoisinant la mer).

Au Téhama appartiennent les principaux ports de l'Arabie, au Nedjd les chameaux les plus vigoureux et une race d'agiles coursiers, qui rivalisent avec

(1) A la hauteur de Tripoli.

Digitized by Google

ceux de l'*Oman* (1), dont les poètes de la Péninsule ont de tout temps célébré les qualités précieuses. L'Hedjaz, l'une des provinces les plus resserrées et les plus stériles, est sans contredit la plus célèbre de toutes par le caractère sacré que lui communique la possession des villes saintes de l'Islamisme : la *Mecque*, qui, environnée de tous côtés par des collines grisâtres d'un triste aspect, semble cacher sous une enveloppe grossière son temple vénéré (la *Caaba*), qu'Abraham et Ismaël consacrèrent au vrai Dieu (2) ; Yatreb (*Médine*), dont la mosquée, après avoir retenti des prédications du prophète exilé, doit lui servir de tombeau et attirer, comme le *Beïtallah* (3) à la Mecque, tous les vrais croyants. Le nombre des pèlerins sera grand chaque année dans les deux cités, et leur territoire est trop aride pour suffire à leurs besoins. Mais elles ont chacune un port, dont les tributs entretiennent chez elles l'abondance : Médine, *Yambo*, et la Mecque, *Djidda*. Ce dernier surtout, grâce à sa position intermédiaire entre l'Yémen et la Syrie, a rapidement accru son importance. Là se versaient les productions de l'Abyssinie et de l'Afrique centrale, que des caravanes transportaient ensuite à travers la Péninsule jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate, en passant par la Mecque et par Djerra ou Katif, ville construite en sel gemme, où elles recueillaient les perles du golfe Persique. Là se reposaient comme à la Mecque d'autres caravanes, qui chaque année partaient de l'Yémen pour la Syrie, épargnant ainsi aux bâtiments de l'Inde une navigation alors fort redoutée par la mer Rouge et le détroit de la Mort (*Bab-el-Mandeb*). La Mecque elle-même avait d'ailleurs des chameaux qu'elle

(1) Contrée maritime au S.-E. de l'Arabie.

(2) Près de ce temple est le puits sacré de *Zemzem*, dont l'eau trouble, mais fort saine, jaillit à la voix d'un ange, suivant la tradition arabe, au moment où Agar, errantdans le désert avec son fils Ismaël, se voilait la face pour ne pas le voir expirer dans les tourments de la soif.

(3) La *Maison de Dieu*.

Digitized by Google

envoyait dans toutes les directions, mais plus particulièrement au nord. C'était ainsi que les foires de Bostra et de Damas approvisionnaient la cité sainte de leurs blés et des riches produits de leurs manufactures, en même temps que les marchés de Sanâ et de Mareb lui fournissaient des aromates précieux.

Il n'appartenait qu'à la belle province d'Yémen de résumer pour ainsi dire en elle seule toutes les richesses de sol ou de climat concédées à l'Arabie, et d'y joindre encore par ses deux ports, Aden et Mokha, si heureusement situés à l'entrée de la mer Rouge, « celles du Sind, de l'Inde et de la Chine, telles que les lames de sabre damasquinées, les peaux de chagrin, le musc, les selles de chevaux, le poivre odorant et non odorant, la noix de coco, la cannelle, l'ébène, l'écaille de tortue, le camphre, la muscade, le clou de girofle, les cubèbes, diverses étoffes tissues d'herbes, et d'autres riches et veloutées, des dents d'éléphant, de l'étain, des rotangs et autres roseaux, ainsi que la majeure partie de l'aloès amer, destiné pour le commerce (1). » Trompés sur la véritable origine de ces productions, et séduits par l'agrément des parfums que produisaient les champs mêmes de l'Yémen, les anciens s'étaient plu à faire de cette terre le séjour du bonheur et de l'innocence.

Mais ce nouvel Eden touchait, comme le Nedjd et l'Hedjaz, à d'affreuses solitudes. Car les deux tiers de l'Arabie ne sont que plaines immenses de sable, ça et là coupées par des montagnes anguleuses et polies. On y chercherait vainement quelque cours d'eau. La terre toujours altérée boit avec avidité les torrents qui tombent des collines ; et des puits souvent saumâtres, des citernes où l'on s'est efforcé d'arrêter quelques gouttes de pluie, sont les trésors uniques et secrets de ces déserts. Les vents, au lieu de

(1) *Géographie* d'*Edrisi* (premier climat, sixième section), laquelle se rapporte au XII[e] siècle.

Digitized by Google

rafraîchir l'atmosphère, n'y répandent qu'une vapeur nuisible et même mortelle, surtout quand ils soufflent du sud-ouest. A leur approche l'horizon devient rougeâtre et prend insensiblement une teinte livide; le soleil sans rayons offre un aspect sanglant. Emporté par le souffle du *Semoum* (1), un sable fin obscurcit les airs, et annonce l'explosion de la tempête. Sous son terrible effort, la plaine se creuse et s'agite comme la mer. Ses flots sablonneux se pressent, se tourmentent et s'élèvent en montagnes menaçantes. Plus d'une caravane, plus d'une armée surprise ainsi dans l'immensité du désert, y trouva la mort.

Mais ces *accidents* ne sauraient arrêter la cupidité de l'homme, et le désert continue d'être parcouru par l'arabe commerçant ou nomade.

Races et mœurs. — Deux peuples, d'origine et de caractère différents, mais que les Grecs et les Juifs ont confondus sous le nom de *Sarrasins* (Scharkioun), c'est-à-dire orientaux (2), se sont en quelque sorte partagé la Péninsule. L'un descend de Kahtan ou Yoctan, fils d'Heber, fils de Sem: ce sont les *Yoctanides*, Arabes purs (Aribah), qui, des deux petits-fils d'Yoctan, se sont divisés en *Kahlanides* et *Djoramides* ou *Himyarites* (en grec *Homérides*). L'autre se donne pour père Ismaël, fils d'Abraham. Chassé de la maison paternelle, Ismaël s'était retiré dans le désert; il s'unit à l'une des filles des Yoctanides, et de ses douze fils naquirent les *Ismaélites* ou *Moustarribes*, Arabes naturalisés.

Les Yoctanides avaient établi leurs demeures sous le ciel fortuné de l'Yémen; les Ismaélites se fixèrent dans les solitudes de l'Hedjaz et du Nedjd. Les premiers se soumirent à des rois; les seconds régnèrent sur le désert. Ils le sillonnaient, ou plutôt, car les siècles ne les ont point

(1) On le nomme aussi *Khamsin*.

(2) Comme ces Sarrasins ont de leur côté donné le nom de *Mograbins* (occidentaux) aux habitants de l'Afrique.

changés, ils le sillonnent en tous sens avec leurs troupeaux, vivant librement sous la tente, et ne connaissant, dans chaque tribu, d'autre supériorité que celle d'une famille particulière, à qui la reconnaissance, la superstition ou la fortune ont donné le premier rang, d'autre autorité que celle du chef de cette famille, qui, sous le titre de *scheik* ou d'*émir*, exerce en père plutôt qu'en maître les fonctions de juge pendant la paix et de capitaine pendant la guerre. Semblables à des fils déshérités de leur part d'héritage, ils prennent leur moitié sans remords, et se liguent même, s'il le faut, pour piller ou rançonner les caravanes. Un *bédouin* aperçoit-il un voyageur solitaire, il s'élance vers lui : « Deshabille-toi, ta tante (ma femme) » n'a point de vêtement, » lui crie-t-il, tout prêt à lui témoigner de la pitié s'il se soumet promptement, à verser son sang, s'il tente de résister. Ce vagabond, la terreur du désert, est pourtant généreux. Si quelque étranger ose se confier à son honneur et mettre un pied dans sa tente, il l'accueille avec bonté, le traite en ami, le remet ensuite sur son chemin avec des actions de grâces, des vœux et peut-être des présents. Il ne suffisait même pas autrefois à son cœur libéral de recevoir avec empressement l'hôte que le hasard lui envoyait ; souvent encore, pendant la nuit, il allumait des feux sur les hauteurs pour lui servir de phares et le guider au lieu du repos.

En général, ce qui parait distinguer l'Arabe, c'est ce mélange intime de générosité et d'ardeur pour le pillage, d'entraînement aux aventures et d'attachement à la famille, de cruauté et d'esprit chevaleresque, qui lui est venu de la pauvreté de son territoire. Privé par la rigueur paternelle des riches moissons et des gras pâturages qui suffisent aux besoins des autres peuples, il croit exercer un droit en réparant sur eux par la violence l'injustice du sort, et il donne le nom de gain à ce qu'ailleurs on appelle *vol*. Il n'en sait pas moins respecter le bien de son frère, et la rapine est inconnue entre ces hommes toujours prêts

Digitized by Google

à se lever contre l'étranger. La nature des lieux qu'ils habitent assure d'ailleurs leur indépendance, et l'habitude du péril et des armes développe en eux, avec la gravité et la fermeté de l'esprit, une fierté indomptable. Ne connaissant guère d'autres joies que celles du foyer domestique, ils apportent à les conserver pures cette sollicitude chevaleresque qui plus tard a jeté tant de poésie sur la barbarie du moyen-âge. Défendre une femme, la protéger contre toute insulte ou venger celles qu'elle a reçues, tel est le devoir d'un arabe, d'un bédouin du désert, comme celui d'un chevalier de la Table-Ronde. « Qu'aurait pu dire de mieux un Amadis ou un Galaor, que ces paroles du célèbre Antar, le modèle des guerriers arabes :

» Nous défendîmes nos femmes à Elfourouk, et détour-
» nâmes de leurs têtes la flamme qui les menaçait.

» Je leur jurai au plus fort de la mêlée, quand le sang
» ruisselait du poitrail de nos chevaux, je leur jurai de ne
» pas laisser de repos à l'ennemi aussi longtemps qu'il
» brandirait une lance.

» Ne savez-vous pas que les fers de nos lances suffi-
» raient pour nous assurer l'immortalité, si le temps
» respectait quelque chose ?

» Et quant à nos femmes, nous sommes les gardiens
» vigilants de leur honneur; notre extrême sollicitude fait
» leur quiétude et leur gloire (1). »

Elle les honore en effet; car elle prouve qu'elles connaissent tout le prix d'une réputation sans tache. Mais, dans les temps du paganisme, il arrivait malheureusement trop souvent que cette inquiète susceptibilité des Arabes pour tout ce qui touchait l'honneur de leurs femmes les portât à des actes de la plus révoltante cruauté. Ainsi, un arabe était-il pauvre ou appartenait-il à une tribu peu puissante, s'il lui naissait des filles, la crainte de les laisser sans protection les lui faisait condamner à mourir : il

(1) Histoire de l'Arabie, par M. Noel Desv., p. 105.

Digitized by Google

les enterrait vives. Ce fut Mahomet qui abolit entièrement cette coutume inhumaine.

On comprend qu'un peuple qui faisait si froidement à l'honneur de tels sacrifices, se soit facilement laissé dominer par l'esprit de vengeance. La moindre insulte, une parole, un geste, un rien, provoque de terribles représailles, et fait naître de longues guerres. Les barbares de tous les siècles ont admis pour le meurtre une compensation ; mais en Arabie les parents du mort sont les maîtres d'accepter le prix du sang (1), ou de poursuivre leur vengeance à main armée. « Leur profonde méchanceté refuse même la tête de l'assassin, et substituant un innocent au coupable, rejette la peine sur l'individu le meilleur et le plus considérable de la race dont ils ont à se plaindre. S'ils viennent à bout de le tuer, ils se trouvent exposés à leur tour au danger de représailles ; l'intérêt et le principal de cette dette sanguinaire s'accumulent. Les membres de l'une ou de l'autre famille passent leurs jours à combiner des projets de noirceur, ou au milieu des transes que leur inspire la haine de leur adversaire ; et ce n'est quelquefois qu'au bout d'un demi-siècle qu'on solde ce compte de la vengeance (2). » La tradition a conservé le souvenir de dix-sept cents batailles ainsi données avant le VII[e] siècle. Celle de *Dahis*, une des dernières et dont la célébrité est devenue proverbiale, avait pris naissance dans une course de chevaux ; elle dura quarante ans, et pendant ces quarante ans, dit la tradition, aucune cavale, aucune chamelle ne donna de progéniture aux guerriers des deux tribus ennemies, car la guerre ne leur laissait aucun instant de repos.

Tant d'acharnement aurait fini par entraîner la ruine de la nation, si la religion n'était venue de bonne heure sus-

(1) Voy. sur le prix du sang chez les Arabes, le commencement de la *Vie de Mahomet*.

(2) Gibbon, p. 395.

Digitized by Google

pendre chaque année les hostilités pendant quatre mois. Ces mois de trêve, qu'on appelait *mois sacrés*, étaient, à l'époque du paganisme, ceux de Dzou'lcadeh, de Dzou'lhedjéh, de Moharrem et de Redjeb (1). Les trois premiers se suivent; le quatrième était séparé du troisième par un intervalle de cinq mois; ainsi deux fois par an les vainqueurs se trouvaient arrêtés dans la poursuite de leurs avantages, et les esprits pacifiques pouvaient travailler à convertir un repos forcé en une paix durable. C'était le temps du pèlerinage des Arabes à la Mecque, le temps de la prière; c'était aussi le temps de la foire d'*Okadh*, où s'ouvrait, au milieu des transactions commerciales, un concours fameux de poésie.

Elle se tenait aux environs de la Mecque, à la nouvelle lune de Dzou'lcadeh, et durait un mois. Pour prévenir l'effet des rencontres fatales, on avait établi qu'en y arrivant, les Arabes remettraient leurs armes à l'homme le plus puissant de la localité, et les laisseraient entre ses mains jusqu'au moment de leur départ. Quelquefois même les concurrents étaient masqués; et de plus, dans les récitations et les improvisations, la voix de l'orateur était suppléée par celle d'un crieur, qui se tenait près de lui et répétait ses paroles. Chaque guerrier venait donc à Okadh faire assaut d'éloquence, comme il avait

(1) Voici les noms des mois arabes :

Moharrem (mois sacré).
Safar (mois du départ).
Rébi Ier (1er mois de la verdure, pluie printanière).
Rébi IIe (2e mois de la verdure).
Djoumada Ier (1er mois de la sécheresse)
Djoumada IIe (2e mois de la sécheresse).
Redjeb (respect).
Schaaban (pousse des arbres).
Ramadhan (grande chaleur).
Schoual (mois de l'accouplement).
Dzou'lcadeh (mois de la trêve).
Dzou'lhedjéh (mois du pèlerinage).

Digitized by Google

fait assaut de bravoure sur les champs de bataille. Car aucun peuple n'a possédé à un aussi haut degré que les Arabes le génie poétique. Doués d'une imagination riche et ardente, longtemps avant de connaître l'écriture ils avaient appris, par une étude minutieuse de la nature rude et sauvage qui les entourait, à la peindre sous les couleurs les plus vives et les plus vraies, en revêtant leur pensée des formes les plus variées (1) et les plus élégantes. Familiers avec l'expression, ils parlaient si aisément un langage plein d'éclat, qu'épris de leur propre mérite ils ne craignaient pas d'affirmer qu'il n'y avait qu'eux et les Perses qui connussent l'art de parler en public. Ils prisaient si fort un bon poète, que, lorsqu'il s'en révélait un dans une famille, c'était une fête pour toute la tribu et pour les tribus alliées. On préparait un festin solennel, les femmes déployaient la parure du jour de leurs noces, et frappant sur des timbales, elles chantaient en chœur devant leurs fils et leurs époux le bonheur commun.

La rivalité que la foire d'Okadh entretenait parmi ces chantres nationaux contribua sans doute à épurer les dialectes arabes, et à former de leur fusion cet idiôme riche et nerveux dont les mâles accents devaient, au VIIe siècle, appeler l'Arabie à la conquête du monde. Mais il faut reconnaître que ce n'est que dans le VIe siècle, c'est-à-dire dans celui qui précéda Mahomet et qui vit transporter l'écriture (2) d'Anbar à Hira par l'arabe Moramer, et d'Hira à la Mecque par Baschar l'*ebadi* ou chrétien, que la poésie arabe

(1) Autant d'aspects divers présentait un nuage, un rocher, une citerne, la croissance du chameau, autant de mots divers. On en comptait plus de deux cents pour exprimer un serpent, plus de cinq cents pour un lion, plus de mille pour une épée, etc; et cette riche nomenclature fut pendant longtemps confiée à la seule mémoire.

(2) En caractères syriaques, sans voyelles ou points diacritiques. Ces points ne furent introduits qu'au IVe siècle de l'Hégire (XIe de l'ère chrét.). Bien auparavant, un siècle ou deux au plus après Mahomet, l'écriture syriaque avait été remplacée par la *cufique* et la *neski* qui est aujourd'hui en usage.

Digitized by Google

prit tout son essor. C'est alors que l'œuvre du poète qui avait réuni tous les suffrages, était écrite en lettres d'or sur le plus fin lin d'Egypte et suspendue aux portes de la Caaba. Aussi le recueil des *moallakas* (suspendus) ou *modhahabat* (dorés) se borne-t-il à sept poèmes, dont les auteurs furent contemporains du Prophète ou le précédèrent de peu d'années. Ces poèmes sont loin d'ailleurs d'être des épopées. Chacun d'eux, dit M. de Sacy, est moins un travail suivi, dont toutes les parties tendent au même but, qu'une réunion de tableaux ou poésies descriptives liées souvent avec peu d'art au sujet principal. Expression spontanée de passions ardentes, de désirs impétueux, ou peinture animée de la vie du désert, ils étaient, pour l'auditeur intelligent, une source de plaisir plutôt qu'un enseignement moral. Car ils attestent, pour la plupart, dans leurs auteurs des mœurs trop faciles et une grande insouciance de la vie future. « O toi, dit Tarafa, l'un d'eux, toi qui me reproches avec amertume ma passion pour les combats et » l'amour des plaisirs et de la joie, est-il en ton pouvoir » de m'assurer ici-bas l'immortalité? Si tu ne peux repousser loin de moi le terme de mon destin, laisse-moi » aller gaiement au devant de la mort, en jouissant des » biens que je possède... Si la mort nous enlève demain, » tu connaîtras alors qui de nous deux sentira le regret de » n'avoir pas étanché aujourd'hui l'ardeur de sa soif. Je » n'aperçois aucune différence entre le sépulcre de l'avare follement économe de ses richesses, et celui du » voluptueux qui les a prodiguées à ses plaisirs. Un tertre » de poussière les couvre l'un et l'autre, et de larges dalles » des pierres les plus dures forment leurs tombeaux. » Tarafa-ben-Abd (1) pourrait être, comme on le voit, l'Horace de l'Arabie. Antar en est pour ainsi dire l'Homère ; guerrier et pasteur, avec ses aventures il a chanté les

(1) *Ben* veut dire *fils* — comme *abou* signifie *père : Abou'l Kassem*, père de Kassem.

Digitized by Google

mœurs de ses compatriotes dans un style élégant et varié qui s'élève parfois jusqu'au sublime. Leur hospitalité et leurs vengeances, leurs plaisirs et leur libéralité, leur amour des combats et leur passion pour la poésie, tout y est décrit avec vérité. Aussi le poème d'Antar est-il encore dans toutes les bouches : c'est la poésie nationale, ce sont les livres saints du bédouin.

Religion.— Tout en conservant la foi primitive à l'unité de Dieu, les Arabes n'avaient pas tardé à tomber dans les écarts d'une grossière superstition, que n'augmentèrent pas peu leurs relations commerciales avec les nations du voisinage. Les Himyarites ou Sabéens en étaient venus à adorer les astres et à consacrer les jours de la semaine aux sept anges qui président aux planètes ; d'autres à rendre , comme les Perses, un culte au soleil ; d'autres à vénérer des pierres informes; beaucoup à sacrifier des enfants , erreur commune à toute l'antiquité, qui semble avoir senti que l'homme ne pouvait être racheté que par le sang et un sang innocent. Toutes ces croyances avaient fait de la *Caaba* leur panthéon. C'est une espèce de cube, construit en pierres grises de la Mecque, qui a dix-huit pas de long, sur quatorze de large, environ trente-cinq pieds de haut, et qu'au commencement du IIIe siècle de notre ère (220) la piété d'un roi de l'Yémen (Açad-Abou-Carib) imagina de couvrir d'un voile, qui se renouvelle encore tous les ans (1). Dans son état actuel, l'intérieur du temple offre à l'œil une vaste salle dont le plafond est soutenu par deux colonnes, et le pavé formé d'une élégante mosaïque de marbre. Les seuls ornements que renferme ce sanctuaire sont des inscriptions arabes et les nombreuses lampes d'or massif qui servent à éclairer. Mais , avant Mahomet , on

(1) Le *Kesoua* est noir, et entouré,vers le milieu, d'une large bande où sont brodées en lettres d'or des sentences du Coran. Pendant les premiers jours du pèlerinage, on le relève à quelques pieds du sol et on le suspend en festons à des cordes de soie.

Digitized by Google

y voyait trois cent soixante idoles, qui représentaient des hommes, des aigles, des lions, des gazelles ; et six colonnes portaient, entre autres, avec la statue d'Abraham, d'agate rouge, qui avait à la main sept flèches sans plumes, instruments et symboles de la divination arabe, l'image de la Vierge Marie tenant sur ses genoux le jeune Aïça (Jésus). A l'extérieur, non loin de la porte d'entrée, vers l'angle qui regarde le N.-E., est enchâssée la fameuse pierre noire (de six à sept pouces de diamètre), noyau primitif de la terre, et jadis rubis flamboyant, qui, en tombant du ciel, illumina toute l'Arabie des clartés de l'aurore. Les crimes des hommes en ont, avec le temps, terni l'éclat, mais elle le reprendra au jour du jugement. Tel est ce temple de la Caaba, dont la célébrité semble être venue jusqu'à Diodore de Sicile. Les dévots s'y rendaient chaque année en pèlerinage ; ils en faisaient sept fois le tour à pas précipités, baisaient sept fois la pierre noire, sept fois visitaient et adoraient les montagnes voisines, jetaient à sept reprises des pierres dans la vallée de Mina, et se retiraient après avoir offert en sacrifice des moutons ou des chameaux, dont ils enterraient les pieds.

La Caaba n'était pas du reste le seul temple des Arabes; « ils en avaient encore d'autres qu'ils révéraient presque à l'égal de celui-là... Ils y faisaient aussi des offrandes, y accomplissaient le *touaf* ou les tournées saintes, y conduisaient des victimes et les immolaient. Mais ils reconnaissaient la supériorité de la Caaba sur tous ces temples, parce qu'elle était la maison d'Abraham et son oratoire (1). »

L'intendance de cette maison appartint dans l'origine à Ismaël et à sa famille; mais celle-ci n'en jouit pas longtemps. Les Djoramides, auxquels Ismaël s'était allié, en dépouillèrent son fils, Nabet, et la conservèrent pendant de

(1) Tiré du *Sirat-er-Reçoul* (Vie du Prophète), p. 135 de l'ouvrage de M. Noel Desverg.

Digitized by Google

longs siècles. Mais à la fin, se croyant à l'abri de toute attaque, ils cherchaient de toutes les manières possibles à abuser de leur autorité, dépouillant les étrangers qu'attirait la dévotion ou le commerce, et détournant à leur profit les dons destinés au temple. Une conduite aussi criminelle excita de profonds mécontentements, et les *Khozaïtes,* tribu himyarite établie depuis peu dans les environs de la Mecque, en profitèrent pour se substituer aux Djoramides dans l'intendance de la Caaba (environ 210 avant Jésus-Christ). Ils l'exerçaient depuis près de deux cents ans quand les *Koreischites*, de la race d'Ismaël, les supplantèrent à leur tour dans ces fonctions, qui disaient-ils, n'auraient jamais dû appartenir qu'aux seuls Ismaélites. Par là ceux-ci devinrent les souverains de l'Hedjaz, dont le gouvernement avait toujours été aristocratique. Kosaï, le premier intendant ou pontife Koreischite, eut pour successeur son fils Abdemenaf, qui transmit le sceptre aux mains de *Haschem,* le bisaïeul de Mahomet.

Ces luttes intestines, qui prenaient leur source dans la diversité des origines, des gouvernements, et peut-être aussi des principes religieux (1), ne sont pas les seules dont l'Arabie ait été le théâtre dans les temps qui touchent à la naissance du Prophète. Car l'idolâtrie ne domina pas toujours sans partage dans la Péninsule. Les Mages, fuyant devant le polythéisme armé des Grecs d'Alexandre, y étaient venus chercher un refuge. Les Juifs s'y exilèrent en foule après les guerres de Titus et d'Adrien, et y apportèrent avec leurs livres saints les fausses doctrines et les pratiques ridicules de la synagogue. Déjà, suivant la croyance générale, saint Thomas, l'apôtre, avait prêché la vraie foi dans l'Yémen; saint Paul, dans la Syrie méridionale. Au IIIe et au IVe siècle, les nombreuses victimes de la

(1) La tradition orientale attribue au premier Khozaïte l'introduction du culte des idoles à la Mecque, et Kosaï, le chef de la tribu des Koreischites, dut son triomphe autant à sa descendance d'Ismaël, qu'à sa bravoure.

Digitized by Google

persécution accoururent encore demander asile au désert; et quand la religion chrétienne fut montée sur le trône des Césars, les sectes nombreuses qui prirent naissance dans l'un et l'autre empire, durent s'y retirer également devant le zèle trop ardent de certains princes. Ces différentes religions firent plus ou moins de progrès dans l'Arabie, et leur antagonisme donna lieu à des guerres civiles, dont il faut connaître les principales pour bien juger la révolution que détermina la prédication de Mahomet.

HISTOIRE. — *Royaume de Hira*, — *de Ghassan*, *et d'Yémen*. — Nous avons déjà dit que les Himyarites, les habitants de l'Yémen, étaient soumis à des rois. Ces rois, pour fertiliser le Mareb, où s'élevait Saba ou Sanâ, leur capitale, avaient réuni dans un lac artificiel les eaux des sources et des torrents voisins. Mais les digues s'étant rompues, les eaux s'échappèrent avec violence et ravagèrent tout le pays. Cet événement, qui paraît être arrivé dans le cours du second siècle de l'ère chrétienne, et vers l'an 150, occasionna, avec d'autres causes sans doute, qui nous sont demeurées inconnues, des changements considérables dans la situation politique de l'Arabie. Huit tribus abandonnèrent la contrée frappée de stérilité, et allèrent chercher d'autres demeures. Celle des Khozaïtes, dont nous avons parlé plus haut, était du nombre, et c'est alors qu'elle se fixa près de la Mecque. Deux autres, poussant plus loin, vinrent fonder, l'une le royaume d'*Hira*, sur l'Euphrate, l'autre celui de *Ghassan*, dans la Syrie Damascène. Le premier de ces états reconnut la suzeraineté de la Perse, et ses rois commandèrent toutes les tribus de ces parages qui étaient alliées des Sassanides. L'autre s'attacha à la fortune des Romains, et sous leur autorité ses princes gouvernaient les Arabes de la Syrie. Ils avaient embrassé, dès le commencement, la religion des Césars, tandis que les rois de Hira persistèrent dans l'idôlatrie.

Digitized by Google

Cette situation religieuse et politique des deux royaumes décida leur constante inimitié, et les porta l'un contre l'autre, surtout dans la guerre des Romains et des Perses, à de barbares hostilités. Servir d'éclaireurs aux armées ennemies, désoler les campagnes de leurs adversaires respectifs, brûler leurs moissons, enlever leurs troupeaux et traîner en captivité les peuples, telles étaient les habitudes des Ghassanides et des Lakhmites.

Les causes de cet acharnement se retrouvaient dans l'Arabie méridionale, et y produisaient une agitation plus fatale encore. Dès l'an 272, on avait vu quatre princes himyarites marcher contre la Mecque, pour enlever de la Caaba la pierre noire, objet de la vénération des Arabes, et transporter à Sanâ le culte religieux. Ils furent défaits, trois d'entre eux tués sur le champ de bataille, et le quatrième fait prisonnier. Deux de leurs successeurs embrassèrent, l'un en secret le christianisme, l'autre ouvertement le judaïsme, et ce dernier, qui n'est connu que sous le titre de *Tobba* (successeur), commun à tous les rois de l'Yémen, entraîna avec lui la plus grande partie de la nation. Cette conversion eut lieu vers l'an 300. Il y avait près de deux cents ans que les Tobbas professaient le judaïsme, quand le dernier, *Dhou-Nowas*, voulut contraindre les habitants de Nedjran, qui étaient catholiques, à renoncer à leur foi pour suivre celle de Moïse. Comme ils s'y refusaient avec fermeté, le tyran fit creuser des fosses profondes, où vingt mille d'entre eux furent livrés aux flammes : cruauté inouïe, qui lui a fait donner le surnom de *Seigneur de la fosse ardente*, sous lequel il est connu et maudit dans les traditions himyarites. Mais l'un des malheureux échappés au supplice était allé demander vengeance à l'empereur de Constantinople. Celui-ci, craignant de s'engager dans une expédition lointaine, écrivit à l'empereur d'Abyssinie, dont les sujets étaient depuis longtemps chrétiens. L'empereur « touché des malheurs de ses corréligionnaires, fit passer

Digitized by Google

dans l'Yémen trente mille hommes de troupes commandées par un chef nommé *Aryat*, qui reçut pour mission de mettre à mort le tiers des hommes en état de porter les armes,de ravager le tiers du pays, et de réduire en esclavage le tiers des femmes ou des enfants. Arrivé près d'Aden, le chef abyssin brûla ses vaisseaux pour faire comprendre à ses troupes qu'il fallait vaincre ou mourir ; puis marchant contre les Arabes, affaiblis par les dissensions et pris à l'improviste, il les mit en fuite pour ainsi dire sans combattre. Dhou-Nowas, poursuivi de près et ne voyant aucun moyen d'échapper à l'ennemi, poussa son cheval dans la mer et s'y noya. Avec lui finit l'empire des Himyarites (482) (1). »

Le vainqueur, confirmé dans sa conquête par l'empereur d'Abyssinie, gouverna sans opposition jusqu'à ce qu'un de ses officiers du nom d'*Abraha* s'étant révolté contre lui, le tua et s'empara de la couronne. Abraha chercha par tous les moyens possibles à rendre la religion chrétienne dominante dans ses états, et le saint évêque Grégentius, que lui avait envoyé le patriarche d'Alexandrie, seconda puissamment son zèle. Par ses conseils sans doute le roi, voulant empêcher ses sujets de se rendre désormais en pélerinage à la Mecque, venait de construire à Sanâ un temple d'une merveilleuse beauté, quand la veille d'une solennité, deux hommes de la tribu des Koreischites s'étant introduits dans le sanctuaire, le souillèrent de la manière la plus injurieuse. A la nouvelle de ce sacrilége, Abraha jura de renverser de fond en comble la Caaba. Il rassembla une armée de quarante mille hommes, et se mit lui-même à leur tête, monté sur un *éléphant blanc* d'une prodigieuse grandeur. Rien ne lui résista, et il arriva facilement jusqu'à la Mecque, qu'administrait alors le fils de Haschem, Abd-el-Mottalib ; mais, quand il voulut y entrer, ni la violence, ni les caresses ne

(1) *Histoire de l'Arabie*, par M. Noel Desv., p. 69.

Digitized by Google

purent décider Mahmoud, son éléphant, à faire un pas dans cette direction. En même temps, dit la légende, le ciel se couvrit comme d'un nuage, et des oiseaux de la grosseur d'une hirondelle, s'étant rassemblés en bandes innombrables au dessus des Abyssins, laissèrent tomber sur eux de petites pierres qui n'étaient guère plus grosses que des lentilles, et avec une telle force qu'elles perçaient la coiffure des soldats, leur traversaient le corps et s'enfonçaient profondément dans la terre : sur chaque pierre était écrit le nom de la victime à qui elle était destinée. Personne n'échappa à cette punition du ciel qu'Abraha, qui mourut ensuite à Sanâ dans les souffrances d'une longue maladie. Telle fut la fin de la fameuse *guerre de l'éléphant*, pendant laquelle naquit Mahomet, en 570.

Abraha laissait deux fils, que leurs débauches,non moins que leur origine étrangère eurent bientôt perdus. Profitant du mécontentement général, un dernier descendant de la race royale des Himyarites forma le projet de les renverser, et alla solliciter les secours de l'empereur de Constantinople. Mais celui-ci ne pouvait tourner ses armes contre des alliés avec lesquels ses sujets entretenaient des relations commerciales assez actives, et qui avaient fait pour lui plus d'une utile diversion. Séif s'adressa pour lors au roi de Perse, et celui-ci, sans trop de répugnance écoutant sa prière, leva une armée dont il donna le commandement à Wahraz. Wahraz vint débarquer à Aden, défit les Ethyopiens dans une grande bataille, où succomba la postérité d'Abraha,et prit possession de Sanâ, dont il fit abattre une porte, afin que l'étendard de Chosroès Parviz, son maître, pût entrer sans s'incliner dans la capitale de l'Yémen. Ceci arriva l'an de Jésus-Christ 601 ; et dès lors des vice-rois gouvernèrent le pays au nom de la Perse, jusqu'au jour où Mahomet le soumit à ses armes.

Ainsi, au VIe siècle, l'Arabie était divisée contre elle-même ; la lutte était entre toutes les tribus, et cette lutte, éminemment religieuse, était d'autant plus acharnée que

Digitized by Google

le paganisme se voyait serré de plus près par le spiritualisme juif ou chrétien. Le fer était tiré entre les chrétiens de Ghassan et les païens d'Hira, entre les juifs ou les catholiques de Sanâ et les idolâtres de la Mecque. Les Himyarites eux-mêmes se persécutaient aveuglément entre eux, et ne craignaient point d'invoquer les uns contre les autres l'appui de l'étranger. A la faveur de leurs dissensions profondes, après l'Ethiopien le Perse règne sur l'Yémen, et l'Ismaélite est pressé entre les tribus Himyarites, juives, chrétiennes ou païennes, soumises à des étrangers, adorateurs du Christ ou du feu. C'en est peut-être fait de l'indépendance arabe, si le polythéisme de l'Hedjaz, malgré sa faiblesse, continue de tenir divisés les esprits et les cœurs. Mais qu'il se trouve un homme capable de réunir tous ces enfants du désert dans un même sentiment religieux, et de pousser ensuite contre les ennemis de la patrie et contre le monde tous les courages exaltés par ce sentiment, et l'Arabie, cédant à son ardeur aventureuse, se couvrira de gloire. Cet homme s'est rencontré, et nous l'avons déjà nommé plusieurs fois : c'est Mahomet.

§ II.

Vie de Mahomet.

Commencements de Mahomet. — On sait que Mahomet appartenait à la tribu des Koreischites, et à l'illustre famille dont les chefs avaient la garde des clefs de la Caaba. Son bisaïeul *Amrou*, le troisième intendant koreischite, avait acquis le surnom de *Haschem* (*qui rompt le pain*), par sa grande libéralité dans un temps de famine. *Abd-el-Mottalib*, fils de Haschem, s'était couvert de gloire dans la défense de la Mecque contre l'éthiopien Abraha. Mais, aux yeux des Arabes,

Digitized by Google

une honte pesait sur lui ; il n'avait qu'un seul enfant. Dans sa douleur, il fit vœu, s'il obtenait dix fils, d'en sacrifier un au Seigneur. Plusieurs années après, il était père de douze fils et de six filles. Ce fut alors le temps du repentir. Comme il ne pouvait se décider à faire un choix parmi eux, il les conduisit au temple, et devant l'idole appelée Hebal, il les fit tirer au sort. Le sort désigna pour victime le plus jeune des fils. *Abdallah* allait par son sang acquitter la fatale promesse; mais les Koreischites s'opposèrent à ce qu'il fût sacrifié, et décidèrent Abd-el-Mottalib à consulter sur le rachat de la victime une devineresse du voisinage. Celle-ci, sachant qu'à la Mecque le prix du sang était de dix chameaux, ordonna d'en placer dix d'un côté, et de l'autre Abdallah ; de tirer au sort, et d'ajouter autant de fois dix chameaux que le sort se montrerait contraire au fils d'Abd-el-Mottalib. Ce fut à la dixième fois seulement qu'il lui devint favorable. Abd-el-Mottalib immola donc cent chameaux à la place de son fils, et depuis lors ce fut chez les Koreischites la composition du sang. Abdallah, le plus beau des enfants d'Ismaël, épousa ensuite Amina, de la puissante famille des Benou-Zahra, et de cette alliance naquit un fils auquel son aïeul donna le nom de *Mahomet*, ce qui veut dire *le glorifié* (571).

Mahomet était donc né et fut élevé à l'ombre du sanctuaire. Mais devenu bientôt orphelin, il demeura sans autre héritage que cinq chameaux, une esclave éthiopienne et la protection d'Abd-el-Mottalib, qui, deux ans après, à son lit de mort, prit soin de le recommander à *Abou-Taleb*, son fils et son successeur dans le pontificat de la Mecque. Abou-Taleb, comme la plupart des Koreischites, était en rapports de commerce avec la Syrie ; il conduisit son neveu dans cette contrée, et c'est alors, dit-on que Mahomet, admis à Bosra, dans un monastère chrétien, s'unit d'amitié avec un moine nestorien, nommé Bohaïr, selon les uns, Sergius, suivant les autres, et apprit

Digitized by Google

en de pieux entretiens à estimer les saintes écritures. Il se distingua ensuite dans la guerre sacrilége, que se firent aux mois sacrés deux tribus, dont l'une était alliée des Koreischites , et il ne tarda pas à gagner la confiance d'une riche veuve, qui, après l'avoir chargé des intérêts de son commerce, éprise des avantages de sa personne, autant que de ses belles qualités, se l'attacha par les liens du mariage. Cette femme s'appelait *Khadidja*, et jouissait de toute la considération que peuvent donner de nombreuses alliances et de grandes richesses. En l'épousant , Mahomet se trouva dès l'âge de vingt-cinq ans en possession de longs loisirs qui décidèrent sa vocation. Sans voyager comme les grands législateurs de l'antiquité, il put facilement à la Mecque,où le commerce et la dévotion amenaient chaque année des pèlerins de tous les points de l'Arabie , étudier l'état politique et le caractère des diverses tribus, réfléchir profondément sur les tristes effets de leurs dissensions religieuses, concevoir l'idée d'une réforme , et dans la conversation des juifs ou de quelques chrétiens , puiser des lumières pour en arrêter le plan général. Pendant quinze ans, au retour de chaque Ramadhan, il se tint éloigné du monde, un mois entier; retiré au fond de la caverne de Hera , près de la Mecque , il méditait sur les dogmes et les pratiques de la religion nouvelle dont il voulait se faire l'apôtre. La Bible lui avait appris que la foi d'Ismaël et d'Abraham n'était plus celle de leurs descendants dégénérés ; l'idolâtrie lui semblait une funeste innovation; la croyance à trois personnes en Dieu une absurdité. Quel plus salutaire bienfait alors pour son pays que la réhabilitation du monothéisme ! A mesure que la nécessité de cette régénération lui apparaissait plus clairement, et qu'il se pénétrait de la conviction qu'elle serait agréable à Dieu, il mûrissait en lui la pensée qu'il était l'élu du ciel, et sentait croître en son âme la supériorité et l'énergie nécessaires à l'accomplissement d'une si grande œuvre. Il possédait , il est vrai, au plus haut degré toutes

Digitized by Google

les qualités qui pouvaient lui gagner sa nation et l'attirer à sa doctrine. Il avait une imagination riche, un langage pur et brillant, bien qu'il ne sût ni lire, ni écrire ; et son caractère offrait un mélange de douceur et de gravité qui inspirait le respect et l'affection. Simple dans ses vêtements et frugal dans ses repas, il traitait ses esclaves avec indulgence, et se montrait fort charitable envers les pauvres. « Dieu, disent les croyants, lui avait offert les » clefs des trésors de la terre, mais il les refusa par hu- » milité. » Aussi ne dédaignait-il pas de traire lui-même ses chèvres, de réparer ses habits et ses chaussures, et d'allumer son feu. Tant de vertu était encore relevée par un heureux extérieur. Il était de taille médiocre, avait la barbe longue, les yeux grands, noirs et vifs, des traits réguliers, la physionomie bonne et majestueuse, et sa démarche aisée ressemblait, suivant l'expression des Arabes, au cours d'un ruisseau qui coule sur un terrain libre et facile.

Prédication par la parole. — Quand il crut pouvoir, à la faveur de sa grande réputation de sagesse, essayer et risquer l'effet de sa puissance, il était dans toute la force de l'âge et du génie, il venait d'atteindre sa quarantième année (610). Tout-à-coup il sortit de sa retraite habituelle du mont Hera; sa figure était toute troublée, ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire. Il vint trouver Khadidja : « Cette nuit, lui dit-il, j'errais sur la montagne, lorsque » la voix de l'ange Gabriel est venue frapper mes oreilles : » Au nom de ton maître, qui a créé l'homme et qui » vient enseigner aux hommes ce qu'ils ignorent, Maho- » met, tu es le prophète de Dieu, et je suis Gabriel ! » Telles sont les paroles divines, et dès ce moment j'ai senti » en moi la puissance prophétique. » Khadidja, sincèrement ou par vanité, crut aussitôt à la mission de son époux : « Réjouis-toi, lui dit-elle, car par celui qui tient l'âme » de Khadidja entre ses mains, tu vas être le prophète de

» notre nation. » Encouragé par ce succès, Mahomet, pour rendre grâces au ciel, courut faire sept fois le tour de la Caaba, puis rentra dans sa demeure, où, à compter de ce moment, nous dit Aboulféda, les révélations se succédèrent pour lui sans interruption. Toutefois il les tint d'abord assez secrètes, et, pendant les trois premières années de son apostolat, il ne put rassembler que treize disciples, au nombre desquels étaient Ali, son cousin, fils d'Abou-Taleb, Zeid, son esclave dévoué, Abou-Bekr, vieillard d'une haute probité, et Othman, fils d'Affan. Mais dès la quatrième année, impatient de communiquer ouvertement à sa famille la lumière de la vérité, il fit cuire une demi-mesure de froment, fit rôtir la cuisse d'un agneau et remplir un vase de lait; puis, quand il eut préparé ce festin, il y invita quarante personnes de la race des Haschémites. « *Après qu'elles eurent bien bu et bien mangé*, il prit la parole et leur dit: « Je ne connais pas un » seul homme parmi les Arabes, qui puisse vous apporter » plus de bien que je ne vous en apporte dans cette vie » et dans l'autre. Dieu très-haut m'a ordonné de vous » appeler à lui. Quel est donc celui d'entre vous qui veut » être mon frère, mon délégué et mon mandataire? » Tous se taisaient, lorsque Ali, qui alors, ainsi qu'il a pris soin de nous le dire lui-même, était le plus jeune d'entre tous, s'écria: « A moi, prophète de Dieu, à » moi appartient l'honneur d'être ton soutien et ton *vizir*.» A ces mots, Mahomet le pressant sur son cœur, l'appelle son *frère* et son *successeur*: « Ecoutez-le, disait-il, et » obéissez-lui. » Cependant chacun dans l'assemblée riait aux éclats, et répétait à Abou-Taleb: « Te voilà obligé » maintenant d'obéir à ton propre fils! (1). »

Persécution. — Ainsi le ridicule fut le premier accueil public fait à la mission du Prophète. Mais comme

(1) Aboulféda, *Vie de Mohammed.*

Digitized by Google

celui-ci ne se décourageait pas, et qu'il s'élevait chaque jour avec plus de violence contre l'idolâtrie, prêchant à tous la croyance et le culte d'un seul Dieu, les Koreischites commencèrent à s'émouvoir et à craindre que l'unité religieuse ne fût l'annonce de l'unité politique et la ruine de leur liberté. Ils vinrent trouver Abou-Taleb et lui dirent : « Le fils de ton frère a déversé le blâme sur notre reli- » gion ; il a accusé nos sages de folie et nos ancêtres » d'erreur. Empêche-le donc de nous attaquer, ou reste » neutre entre nous et lui. » Abou-Taleb opposa à leur désir un refus adouci par des paroles honnêtes,.. et dit ensuite au Prophète : « Voici que les gens de ta tribu te » menacent de leur colère. » Le Prophète, qui crut que son oncle l'abanbonnait, s'écria : « O mon oncle, quand » ils viendraient à moi, le soleil dans une main et la lune » dans l'autre, ils ne me feraient pas reculer. » Et disant ces mots, il s'éloignait les larmes aux yeux : « O fils de » mon frère, lui dit Abou-Taleb en le rappelant, reviens » et tiens les discours que tu voudras ; par Dieu puis- » sant, rien ne me décidera jamais à te trahir. » De ce moment toutes les tribus se mirent à persécuter quiconque embrassait la foi nouvelle (1) ; » et Mahomet se vit contraint de dire à ses disciples : « Dispersez-vous. » Ceux-ci lui demandèrent : « De quel côté irons-nous? — De ce côté, » répondit-il, et il leur montrait l'Abyssinie. Il y a là un » roi pieux qui ne commet point l'injustice. » Le nombre entier de ceux qui suivirent son conseil, dit Aboulféda, fut de quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes, sans compter les petits enfants. Pour le Prophète, il se retira dans la maison d'Abou-Taleb, où il continua de prêcher sa religion, et de gagner quelques prosélytes. Alors la colère des Koreischites ne connut plus de bornes. Ils s'engagèrent à rompre tout commerce avec les enfants de Haschem, à ne rien acheter d'eux, à ne rien leur

(1) Aboulféda.

Digitized by Google

vendre, à ne plus former de mariage avec eux, mais à les poursuivre sans pitié, jusqu'à ce qu'ils eussent livré Mahomet à la justice des dieux. Ce décret fut affiché dans la Caaba et placé sous la garde des trois cent-soixante idoles du temple. Il obligea tous les Haschémites à se retirer sur la montagne, et ils y demeurèrent pendant trois ans. Quand ce temps fut expiré, Mahomet parla à son oncle, et Abou-Taleb vint trouver les Koreischites : « Vous avez consacré votre haine, leur » dit-il, par un acte solennel, que pour plus de sûreté » vous avez enfermé dans la Caaba. Et bien, je vous le » dis, au nom de mon neveu Mahomet, cet acte a été » rongé par les vers ; vos menaces infamantes ont disparu ; » le nom seul de Dieu, que vous aviez invoqué, est resté » intact. Vérifiez mes paroles, ouvrez les portes du temple, » et si j'ai dit la vérité, revenez sur une résolution qui » vous fait plus de honte qu'à nous-mêmes. » Les Khoreischites coururent en effet à la Caaba, et reconnurent la vérité de ce qu'avait annoncé Mahomet. Ils renoncèrent donc pour le moment à persécuter une famille que le ciel protégeait d'une manière si visible, et le prophète put rentrer à la Mecque.

Année du deuil, 620. — Il n'y demeura pas longtemps ; la mort de Khadidja et d'Abou-Taleb, en remplissant son cœur d'un deuil amer, vint le livrer sans consolations et sans défense à la merci de ses ennemis, et l'obliger à une nouvelle retraite. La petite ville de *Taief* le recueillit d'abord, mais, quand il voulut y prêcher, chacun se moqua de lui : « Dieu n'a-t-il point trouvé d'autre envoyé que toi? » lui disait l'un. — Certes, ajoutait un autre, je ne veux » jamais discourir avec toi ; car, si tu es l'envoyé de Dieu, » tu es un trop grand personnage pour que je réplique à » tes discours. Et si tu mens contre Dieu, il ne me convient » pas de t'adresser la parole. » En voyant des hommes si pervers, Mahomet désespéra de les convertir, et il s'éloi-

Digitized by Google

gna tout contristé, et non sans être poursuivi par les injures et les cris de la jeunesse et des esclaves de la ville (1). »

Conversion d'Yatreb à l'islamisme. — Cependant le moment était venu où il allait passer de la tristesse à la joie, et des angoisses de la persécution à l'enivrement du triomphe. C'était à l'époque du pèlerinage de toutes les tribus du désert à la Mecque. Mahomet vint à la colline d'Acaba, située aux portes de la cité, et se présenta à quelques habitants d'Yatreb venus pour accomplir les cérémonies saintes. Yatreb avait autrefois été peuplé par deux tribus Himyarites, celles des *Kharégites* et des *Awsites*, sorties de l'Yémen au temps de la grande émigration, et dans la dépendance de ces tribus vivaient un grand nombre de juifs, qui, sans les convertir, avaient introduit parmi elles le goût des sciences religieuses et commerciales, et les avaient habituées à entendre sans colère ces paroles par lesquelles ils se consolaient de leur abaissement présent : « Vienne le prophète que nous atten-» dons, et à votre tour vous nous serez soumis. » Aussi, quand ils eurent entendu la doctrine de Mahomet, si semblable alors à celle de la Bible, ils se dirent entre eux : « Voici sans doute l'envoyé du Seigneur, si souvent an-» noncé par les juifs ; prévenons ceux-ci et mettons-le » dans nos intérêts. » Et aussitôt ils crurent en lui, et étant retournés à Yatreb, ils publièrent ce qui leur était arrivé. La nouvelle en fut reçue avec joie ; il n'y eut aucune maison dans la ville où l'on ne parlât de Mahomet et de sa réforme. Bientôt deux kharégites et deux awsites vinrent à la Mecque, et dans une entrevue secrète qu'ils eurent une nuit avec le Prophète sur la même colline d'Acaba, ils lui prêtèrent le serment qui, plus tard, fut exigé des femmes ; ils jurèrent « de n'adorer qu'un seul

(1) Aboulféda.

Digitized by Google

Dieu, de ne pas dérober le bien d'autrui, de ne point commettre l'adultère, de ne pas mettre à mort leurs enfants, de ne point inventer de propos calomnieux et d'observer tout ce qui est juste (1). » On ne saurait nier que cette morale ne fût très pure et très douce, et l'on comprend qu'exprimée en un style élevé, dont le rhythme a tant de charme pour les Arabes, elle ait gagné au Prophète de nombreux disciples et subjugué dans Yatreb jusqu'à ses plus redoutables adversaires.

Mais, quand il eut converti en *auxiliaires* dévoués les habitants de cette ville, qui prirent pour cette raison le nom d'*Ansariens*, comme la ville elle-même reçut celui de *Medinat-al-Naby*, ville du Prophète, ou simplement *Médine*, la *ville* par excellence, alors Mahomet commença à modifier ses principes, et à remplacer la charité, la résignation et la tolérance dont il avait fait preuve jusqu'alors, par la violence, la persécution et la cruauté. Le Seigneur lui avait souvent dit : « Point de contrainte en religion. — Contente-
» toi de prêcher les hommes, car tu n'es qu'un apôtre.
» Appelle-les dans le sentier de la vérité par la sagesse et
» par des admonitions douces, et recommande aux croyants
» de pardonner à ceux qui n'espèrent point dans le triomphe
» de la parole divine ; car c'est à moi qu'appartient la
» punition des infidèles (2). » Mais à la troisième réunion d'Acaba, Mahomet laissa pressentir par son langage un changement dans les vues de la Providence à l'égard des mécréants. Cette réunion avait eu pour but de soustraire le Prophète aux persécutions toujours croissantes des Koreischites ; soixante-quinze Ansariens y assistaient. Abbas, oncle de Mahomet, bien qu'idolâtre encore, y prit pour lui la parole, et après leur avoir vivement représenté les périls qui environnaient son neveu, il leur demanda s'ils étaient

(1) *Koran*, c. 2, 257 — 16, 126 — 45, 13 — 88, 21, 23-26. — Voy. aussi *passim*.

(2) *Koran*, 60e sourate (chapitre), verset 12e (traduction de M. Kasimirski).

Digitized by Google

prêts à le protéger contre ses ennemis. Les Ansariens ne répondirent à Abbas qu'en jurant à l'envoyé de Dieu de le défendre avec le même courage qu'ils feraient leurs femmes et leurs enfants. « Mais si votre patrie vous rappelle, » ajoutèrent-ils avec une inquiétude flatteuse pour lui, n'a- » bandonnerez-vous pas vos nouveaux alliés ? — Tout est » devenu commun entre nous, répondit Mahomet en sou- » riant ; votre sang est mon sang ; votre ruine est ma ruine. » L'honneur et l'intérêt nous attachent les uns aux autres. » Je suis votre ami et l'ennemi de vos ennemis. — Mais si » nous perdons la vie à votre service, quelle sera notre » récompense ?—le *Paradis,* » répliqua Mahomet. Et à cette réplique, ils s'écrièrent : « Et ends lamain. » L'Apôtre étendit sa main, et ils renouvelèrent leur serment de soumission et de fidélité. Il leur dit alors : « Présentez- » moi douze chefs d'entre vous,qui aient autorité sur leurs » tribus ;» et quand ils l'eurent fait : « Vous serez, dit-il à » ces chefs, les répondants de vos tribus, ainsi que l'é- » taient en faveur de Jésus, fils de Marie, les apôtres. » Moi, je suis le répondant de tout mon peuple. » Et eux répondirent : « Nous le serons. » Le peuple de Médine ratifia le traité, qui venait de se faire, et adopta la profession de l'*Islamisme* (1) à l'unanimité des voix.

Conspiration des Koreischites contre la vie de Mahomet. L'hégire, 622. — Médine était désormais pour la Mecque une ennemie implacable, qu'animait une triple rivalité d'origine, de commerce et de religion. La guerre paraissait imminente entre les deux cités. Pour y échapper, les Koreischites excités par Abou-Sophian, le chef de la famille des *Ommiades* et le plus considérable des dix administrateurs de la république, formèrent le projet de tuer Mahomet, et convinrent de choisir un des

(1) L'*Islamisme* est la religion de Dieu, dit le Koran.—Ce mot vient de *islam*, qui signifie la résignation à la volonté de Dieu.

Digitized by Google

chefs de chaque tribu, afin que chaque tribu eût sa part du sang du Prophète, et que sa mort demeurât sans vengeance. Mais l'ange Gabriel vint lui dire : « Ne couche » point cette nuit dans le lit où tu as accoutumé de cou- » cher; » et tandis qu'Ali revêtu de la robe verte de l'Apôtre prenait sa place dans son lit, lui-même ayant ouvert doucement sa tente, s'enfuit avec Abou-Bekr, et après une route aussi périlleuse que rapide, pendant laquelle ils durent un instant se réfugier dans une grotte, dont une araignée vint aussitôt fermer l'entrée avec sa toile, il parvint heureusement aux portes de Médine. C'est ici cette fameuse fuite ou *Hégire* qui est devenue le point de départ de l'ère mahométane. Elle avait eu lieu le premier du mois de Moharrem, qui correspond au vendredi 16 Juillet 622. Seize jours après son évasion de la Mecque, Mahomet faisait son entrée triomphale dans la ville de ses fidèles Ansariens. Cinq cents d'entre eux étaient venus à sa rencontre, et l'avaient assuré de la loyauté et du respect de leurs concitoyens. Il s'avança monté sur un chameau ; un parasol, des branches de palmier ombrageaient sa tête, et, comme il n'avait point d'étendard, on portait devant lui un turban déroulé. Partout sur son passage Médine retentissait des plus vives acclamations.

« Sans perdre de temps, il rappela ceux de ses disciples qu'avait dispersés l'orage, bâtit une mosquée pour les prières communes, et ordonna des purifications et des aumônes légales, ainsi que le jeûne sévère du mois de Ramadhan. Sans doute pour plaire aux juifs et aux chrétiens, il avait d'abord décidé qu'on se tournerait pendant la prière vers Jérusalem ; mais il changea, dix-huit mois après, cette direction pour celle de la Caaba : l'islamisme avait alors promulgué ses dogmes fondamentaux ; Mahomet était reconnu par les croyants comme chef religieux et civil. Dans sa profonde habileté, il établit encore une union sacrée et indissoluble entre les *Moadjériens* (les fugitifs Mecquois) et les *Ansariens*, une association par couples toujours

Digitized by Google

composés d'un arabe de la Mecque et d'un arabe de Médine (1). » Ali seul n'eut pas de frère ansarien ; le Prophète lui avait dit : « C'est moi qui serai ton frère en cette » vie et dans l'autre ; » et Ali s'appela *le serviteur de Dieu et le frère de l'apôtre de Dieu*.

622-632. *Bataille de Bedr*, 624. — Mahomet ne demeura pas longtemps en repos dans Médine. Dès le premier mois, tout en donnant ses soins à l'établissement de sa religion, il arbora sa bannière blanche devant les portes de la ville, et se mit en devoir de détruire le commerce de la Mecque en attaquant ses caravanes. Il préludait ainsi depuis deux ans par le pillage à la conquête de l'Arabie, quand il apprit l'arrivée dans l'Hedjaz d'une riche caravane de mille chameaux, qui revenait de la Syrie, escortée par une trentaine de vaillants soldats, sous la conduite d'Abou-Sophian. Il forma aussitôt le projet de l'enlever, et appela ses compagnons aux armes. Trois cent seize *musulmans* (1) se levèrent et sortirent de la ville ; ils n'avaient pour toutes montures que soixante-dix chameaux dont ils se servaient à tour de rôle, et trois chevaux que l'on conduisait à la main pour ne point les fatiguer. Mais Abou-Sophian a appris le danger dont il était menacé : par son ordre, un cavalier s'élance et vole avertir les Koreischites. Il avait coupé en signe de détresse les oreilles de son chameau, tourné la selle sens devant derrière, et déchirant ses vêtements, il s'écriait : « Koreischites, à la caravane, à la caravane ! Mahomet veut enlever vos riches » marchandises. A peine pourrez-vous arriver à temps » pour les défendre. Au secours ! vite, au secours ! » Ils accoururent au nombre d'environ mille hommes, parmi

(1) Doellinger, p. 233.

(2) Ou sectateurs de Mahomet. Ce mot vient de l'arabe *mouslim*, et signifie *livré à Dieu*. Les mahométans distinguent le *mouslim*, moslem ou musulman qui ne l'est que de nom, du *moumin* ou *croyant*, qui a une foi vive et sincère.

Digitized by Google

lesquels on comptait cent cavaliers, et ils étaient arrivés avec la caravane au puits de *Bedr*, quand se montra la troupe du Prophète. Bouillants de colère, trois de leurs braves défièrent les fugitifs de la Mecque à des combats singuliers; mais ils ne purent soutenir le choc des croyants et roulèrent sans vie sur le sable, triste présage pour leurs compagnons témoins de leur mort héroïque. Les Koreischites n'en firent pas moins des prodiges de valeur, et déjà les soldats de Mahomet faiblissaient. En cet instant critique, le Prophète s'élança du tertre d'où il observait avec anxiété le combat; il prit une poignée de terre, et la lançant à la face des ennemis, il s'écria: « Que la confusion » couvre leur visage ! Musulmans, chargez-les ! » Les deux armées entendirent sa voix éclatante; elles crurent voir une armée d'anges descendre du ciel pour sa cause; les Koreischites tremblèrent et prirent la fuite, laissant soixante-dix d'entre eux sur le champ de bataille. Les vainqueurs, après les avoir dépouillés, précipitèrent avec insulte leurs cadavres dans les puits, et revinrent à Médine, emmenant soixante-dix captifs et un très riche butin.

Ohod, 625. — Mais, l'année suivante, Abou-Sophian marcha contre eux jusqu'au mont Ohod (1), avec une armée nombreuse et enflammée du désir de la vengeance. Les Koreischites avaient mis sur pied toutes leurs forces, trois mille hommes environ, dont sept cents couverts de cuirasses et deux cents cavaliers. Les femmes elles-mêmes, à l'exemple de Henda, femme d'Abou-Sophian, avaient voulu prendre part à l'expédition. Armées de tambours, elles faisaient entendre tour-à-tour des sons lugubres et guerriers; elles pleuraient sur ces nobles chefs ensevelis à Bedr, et entretenaient et animaient le courage de leurs époux et de leurs enfants. Mahomet n'avait que sept cents braves à leur opposer, mais ces braves étaient des lions

(1) A six milles au nord de Médine.

Digitized by Google

avides de mourir ; ils se jetèrent sur leurs ennemis avec tant de fureur qu'ils les enfoncèrent : « Courage donc, fils » d'Abd-el-Dar, criaient les femmes des Koreischites ; dé- » fenseurs de vos familles, frappez du tranchant de vos » glaives ! » et en parlant ainsi elles faisaient résonner leurs tambours ; mais c'était en vain. Cependant l'ardeur des Musulmans leur a fait perdre l'avantage du terrain, et malgré les avertissements du Prophète, l'arrière-garde, séduite par l'appât du butin, a quitté son poste. Kaleb, le plus vaillant des enfants de la Mecque, s'aperçoit du désordre, et conduisant la cavalerie sur les flancs de la troupe musulmane, l'attaque en criant que l'Apôtre était mort. Il venait de tomber en effet, frappé d'un coup de javeline au visage, et une pierre lui avait cassé deux dents. Les Moslems abattus lâchèrent pied et abandonnèrent aux idolâtres le champ de bataille avec les corps de soixante-dix fidèles. Les femmes de la Mecque s'acharnèrent sur ces cadavres et les déchirèrent avec la dernière cruauté. Elles leur coupaient le nez, les oreilles, et s'en faisaient des bracelets et des colliers. L'une d'elles, Henda, ayant trouvé le corps de Hamza, oncle de Mahomet, lui ouvrit le ventre, et en arracha le foie qu'elle déchira avec ses dents. Les Koreischites chantèrent ensuite : « Triomphe » et sois exalté, ô Hébal, ta religion a vaincu. »

Guerre des Nations ou du Fossé, 627, mars. — Toutefois, la petite armée de Mahomet s'étant bientôt ralliée, ils n'osèrent pas poursuivre leur victoire, et remirent à une autre année le siège de Médine. Mais, au bruit de leurs préparatifs, Mahomet environna la ville d'un large fossé, et disposa tout pour une vigoureuse résistance. Il avait eu soin de ménager à ses fidèles quelques faciles succès où pût se retremper leur confiance, et les révélations après la journée d'Ohod, leur avaient aisément montré la nécessité d'une soumission entière et aveugle à ses ordres. « Une partie d'entre vous, disent-elles, désirait les

Digitized by Google

» biens de ce monde (le butin), les autres la vie future.
» Dieu vous a fait prendre la fuite devant vos ennemis
» pour vous éprouver ; mais il vous a pardonné ensuite
» parce qu'il est plein de bonté pour les fidèles. — Tandis
» que vous preniez la fuite en désordre, et que vous n'é-
» coutiez plus aucune voix, le Prophète vous rappelait
» au combat. Dieu vous a fait éprouver affliction sur af-
» fliction, afin que vous ne ressentiez plus de chagrin à
» cause du butin qui vous échappa. — Ne croyez pas que
» ceux qui ont succombé en combattant dans le sentier de
» Dieu soient morts ; ils vivent près de Dieu et reçoivent de
» lui leur nourriture.—Ceux qui, dans les revers, obéissent
» à Dieu et au Prophète, qui font le bien et craignent le
» Seigneur, ceux-là recevront une récompense magnifique.»

Toutefois, quand ils virent arriver les Koreischites avec dix mille hommes de diverses nations, qui dressèrent leurs tentes en face de Médine, ils se laissèrent un instant aller au découragement. « Mahomet nous promettait les trésors » de Chosroès et de César, disait Moatteb, fils de Koschaïr, » et voilà qu'aujourd'hui pas un de nous n'est sûr de sa » vie, si quelque besoin l'appelle hors de sa maison. » Heureusement les ennemis, de leur côté, n'essayaient pas de forcer les retranchements ; on demeura ainsi plus de vingt jours en présence, sans autre action que la lutte des braves qui se défiaient. Enfin le Prophète pria le Seigneur, et le Seigneur envoya à l'armée des confédérés l'esprit de discorde et de division ; en même temps il fit souffler du midi un vent impétueux qui renversa leurs tentes. Découragés, ils se décidèrent à regagner leurs demeures, et les Koreischites ne furent pas les derniers à lever le camp.

Expéditions contre les Juifs, 624-628. — Ainsi se dissipa d'elle-même cette ligue dont l'apparition avait tant effrayé les Musulmans. Elle s'était formée au nom de la liberté religieuse et politique et à l'instigation des juifs, dont l'islamisme gênait le commerce et menaçait le culte. Ce fut sur

Digitized by Google

ces dangereux ennemis que s'exerça d'abord la vengeance du Prophète. En voyant s'éloigner les dernières tribus, ses soldats étaient allés déposer leurs armes. Mais l'ange Gabriel vint lui dire : « Les anges n'ont pas mis bas les » leurs ; marche contre les *Benou-Koraïzha*. Que tous les » fidèles qui entendent et qui obéissent, ne fassent pas la » prière du soir avant d'être sur leur territoire. Moi, je mar- » cherai devant toi et je mettrai tes ennemis en désordre. »

Déjà, après le combat de Bedr, à la suite d'un tumulte, Mahomet avait sommé les *Kainoka*, qui habitaient Médine, d'embrasser sa religion ou de défendre la leur avec l'épée. « Hélas, répondirent en tremblant les Juifs, nous ne sa- » vons point manier l'épée ; mais nous persévérons dans » la croyance et le culte de nos pères. Pourquoi veux- » tu nous réduire à la nécessité d'une juste défense ? » Après quinze jours d'une lutte inégale, il les avait soumis, dépouillés de toutes leurs richesses et contraints de s'exiler vers la Syrie. — Jaloux de sauver Israël, les *Nadhirites*, après la journée d'Ohod, avaient projeté de l'écraser dans un festin sous une pluie de pierres qui tomberaient du toit; mais le Prophète, s'étant aperçu du danger qu'il courait, leur avait fait la guerre, et au bout de quelques jours il les avait contraints de capituler et de quitter le voisinage de Médine, ne leur laissant emporter que ce qu'ils pourraient charger sur leurs chameaux.

Tant de sévérité avait averti les Benou-Koraïzha, et leur résistance fut des plus acharnées ; mais enfin ils durent céder, et se rendirent à discrétion, comptant sur l'appui de leurs anciens alliés, les Awsites. Ceux-ci conjuraient le Prophète de leur laisser au moins la vie. « Avez-vous » confiance dans la décision de Saad, votre chef? leur ré- » pondit Mahomet. — Sans aucun doute, dirent-ils ; » et ils allèrent chercher Saad, qu'ils amenèrent monté sur un âne, car il avait été dangereusement blessé à l'attaque du *fossé* et se soutenait à peine. « Père d'Amrou, lui dit alors » Mahomet, le Prophète de Dieu t'a constitué le juge de

Digitized by Google

» tes anciens alliés. — Que les hommes soient mis à mort,
» répondit gravement Saad, au cœur ulcéré par ses bles-
» sures ; que les biens soient partagés, que les femmes et
» les enfants soient réduits en servitude. — Le Dieu très
» Haut les a jugés par ta bouche ; ainsi soit fait. » Sept cents Koraizhites furent conduits à Médine, et y furent enterrés vifs au milieu de la place : cette place s'appela depuis le marché des Koraizhites. Les femmes, les enfants et la dépouille des victimes devinrent la proie des Musulmans. C'est dans cette circonstance que, pour la première fois, le Prophète préleva le *quint* de Dieu, et fit tirer les lots au sort, ayant soin que les cavaliers reçussent trois parts, une pour eux et deux pour leurs chevaux.

Cette disposition augmenta beaucoup sa cavalerie, et tandis qu'il n'avait alors que trente-six cavaliers, quand il marcha contre la ville de *Khaïbar* (628), il en comptait déjà plus de deux cents. Khaïbar, située à cinq journées environ au nord-est de Médine, servait d'entrepôt au commerce des Juifs de la Péninsule, et renfermait de grandes richesses. C'était là tout le crime de ses habitants. Ils connurent le danger qui les menaçait par la surprise d'une des nombreuses forteresses qui les protégeaient au loin. Après avoir vainement tenté de défendre les autres, coupé tous leurs palmiers et ruiné la campagne, ils allaient encore être forcés dans leurs derniers retranchements par l'intrépidité d'Ali, à qui Mahomet avait confié son étendard ; mais ils demandèrent alors à conserver leur territoire, au moins comme fermiers des Musulmans, auxquels ils remettraient, chaque année, la moitié des produits du sol ; et le Prophète y consentit. Sa nouvelle conquête pensa lui coûter cher. Une femme juive, dont le frère avait succombé dans un combat singulier, empoisonna la chair d'une brebis destinée au repas du vainqueur, et celui-ci en goûta. Mais en même temps il s'écria que la brebis venait de l'avertir qu'elle était empoisonnée ; on saisit la juive, et Mahomet désira l'interroger sur le motif de son crime.

Digitized by Google

Zaïna, sans se déconcerter, lui dit : « J'ai voulu, si tu » n'étais qu'un imposteur, venger les malheurs de ma » patrie, sachant bien que, si tu étais véritablement l'en- » voyé du Seigneur, il ne te laisserait pas succomber sous » de telles embûches. » Il lui pardonna pour cette réponse ; mais « la brebis de Khaïbar n'en vint pas moins le visiter de temps en temps, et trois ans après, les veines de son cœur se rompirent par la violence du poison. »

Rapports avec la Mecque et les tribus voisines (628-630). — Cependant une pensée l'affligeait. Ses succès avaient agrandi et fortifié sa puissance ; mais la Mecque était toujours pour lui une ville ennemie, et la possession seule du boulevard de l'idolâtrie pouvait lui assurer un complet triomphe. Il crut, ne se sentant pas encore la force de l'emporter, pouvoir le visiter dévotement. Il se revêtit de l'*ihram*, le manteau blanc du pèlerin, et suivi de quatorze cents Musulmans, qui conduisaient les victimes destinées au sacrifice, il descendit jusqu'à la limite du territoire sacré, près de la source Hodaïbia. Là il rencontra Oroua, chef des habitants de Taïef, qui avait été député vers lui. « Les Koreischites, lui dit celui-ci, ont revêtu la » peau du léopard, et ils ont juré devant Dieu de ne pas te » laisser entrer à la Mecque. » Le refus était amer et dur à supporter. Mais Oroua, de retour à la Mecque, dit à ceux qui l'avaient envoyé : « J'ai vécu à la cour d'empe- » reurs ; j'ai vu Chosroès dans tout l'éclat de sa gloire ; » j'ai vu Héraclius entouré du faste des Césars ; mais aucun » roi n'est révéré de ses sujets comme Mahomet l'est de » ses compagnons d'armes. S'il fait ses ablutions, l'eau » dont il se sert est soigneusement recueillie ; s'il lui tombe » un cheveu, il est conservé comme une relique ; s'il » crache, on est là pour recevoir sa salive. » Ce récit ébranla les Koreischites ; ils jugèrent prudent d'entrer en arrangements avec le souverain de Médine, et Mahomet accueillit de son côté avec une joie secrète la proposition

Digitized by Google

d'un traité. Il avait fait appeler Ali pour lui servir de secrétaire : « Il commença, dit Aboulféda, par lui dicter la formule musulmane : « *Au nom de Dieu clément et mi-» séricordieux.*» Mais l'envoyé de la Mecque, Sohaïl, lui dit : « Je ne connais pas cette formule ; écris ainsi : *En ton » nom, ô mon Dieu.* » — « Ecris-le, j'y consens, » reprit le Prophète ; puis il continua : « *Ceci est le traité arrêté » par Mahomet, prophète de Dieu.*» A ces mots, Sohaïl l'interrompit encore : « Si j'avais reconnu, dit-il, que tu fusses » le prophète de Dieu, je ne t'aurais pas combattu ; fais » écrire ton nom et le nom de ton père. » Le Prophète dit alors : « Ecris : *Ceci est le traité conclu entre Mahomet, » fils d'Abd-Allah, et Sohail, fils d'Amrou, pour assurer » entre les deux parties contractantes une trève de dix » années* [et la faculté à Mahomet et aux siens de venir » dans un an visiter la Caaba, et de séjourner trois jours » à la Mecque, pourvu qu'ils soient sans armes]. » Mahomet fit ensuite apposer à ce traité le témoignage de plusieurs Musulmans et idolâtres, et se remit en route pour Médine, au grand déplaisir de ses compagnons, qui étaient tous venus sur la foi d'une vision, avec l'espoir de s'emparer de la Mecque.

Mais, à deux journées de chemin, Dieu leur envoya pour consolation le chapitre 48e du Koran : *La victoire*, qui annonçait une illustre conquête. Cette conquête était sans doute celle de la Mecque. En attendant qu'elle se réalisât, quand le temps fut venu, Mahomet, qui avait fait du pèlerinage une prescription obligatoire, disant : « Celui qui meurt sans s'être acquitté de ce devoir, peut » mourir, s'il le veut, juif ou chrétien, » ne manqua pas de ranimer la foi et l'espérance des siens, en les conduisant à la Mecque. Il y fit les cérémonies accoutumées, et par sa dévotion étonna et divisa les chefs des Koreischites. Deux d'entre eux, *Khaled* et *Amrou* vinrent abjurer entre ses mains l'idolâtrie, et lui assurer l'appui d'une valeur éprouvée.

Digitized by Google

Les Koreischites sentaient bien que le paganisme s'en allait en ruine, et, pour en retarder la chûte, il n'était humiliations que leur orgueil jusqu'alors si intraitable ne fût prêt à s'imposer. Mahomet ne l'ignorait pas, et n'attendait qu'un prétexte pour les dompter. Il n'attendit pas longtemps. Quelques mois après, les Benou-Bekr, leurs alliés, attaquèrent les Benou-Khozaa,alliés des Musulmans. Aussitôt il mit sur pied une armée de dix mille hommes, la plus nombreuse qu'il eût encore eue, et précipita sa marche vers la cité sainte. Abou-Sophian ne crut pas devoir l'attendre, et il était sorti dans la campagne avec deux de ses compagnons, pour prévenir sa colère par une prompte soumission, quand Abbas, qui, vers le soir, se promenait en avant du camp, le rencontra. « Il me demanda sur le » champ, raconte l'oncle du Prophète, quels étaient les » projets de Mahomet. — Il marche contre vous, ré- » pondis-je, à la tête de dix mille Musulmans. — Que » dois-je donc faire ? me répliqua Abou-Sophian. — Monte » sur ma mule, je vais t'emmener au camp, et je deman- » derai ta grâce au Prophète ; sinon il te fera trancher la » tête... Je le conduisis donc en présence de l'Apôtre, » qui lui dit avec bonté : Ne sais-tu pas, Abou-Sophian, » qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ? — Je le sais, ré- » pondit le prisonnier. — Et ne reconnais-tu pas aussi que » je suis le prophète de Dieu ? — Quant à ceci, répondit le » chef des Koreischites, je conserve encore quelque doute. » A ces mots, je le poussai fortement : Que fais-tu ? lui » dis-je ; rends témoignage, si tu ne veux que ta tête » tombe. Et Abou-Sophian rendit témoignage, ainsi que » ses deux compagnons. Le Prophète me dit alors : Rends- » toi avec Abou-Sophian à l'entrée de la vallée, qu'il voie » combien est forte et puissante l'armée de Dieu.... Nous » y étions arrivés, lorsque les troupes commencèrent à » défiler, et à mesure que chaque tribu passait devant » Abou-Sophian, je la lui faisais connaître. Se présenta » enfin le Prophète, entouré de sa garde particulière,

» appelée *El-Khadhra* et composée de l'élite des Mohadjé-
» riens et des Ansariens, tellement couverts de fer des pieds
» à la tête qu'on n'apercevait que leur prunelle ardente.
» Qui sont ceux-là? me dit Abou-Sophian.—C'est, répondis-
» je, le Prophète entouré de ses compagnons les plus
» fidèles. — Vraiment, me dit-il alors, la royauté du fils
» de ton frère est une grande royauté ! — Malheureux !
» veux-tu toujours oublier que celui que tu nommes un
» roi est un prophète ? — C'est vrai, me dit-il. »

L'armée pénétra dans la ville, sans y rencontrer de résistance. La troupe de Khaled seule un instant fut attaquée, et repoussa les agresseurs insensés en en tuant vingt-huit. Ce fut là toute la perte qu'eurent à regretter les Koreischites. Mahomet avait promis la vie sauve à quiconque se renfermerait dans sa demeure ou se réfugierait soit dans la Caaba, soit dans la maison d'Abou-Sophian. Le vainqueur s'étant rendu au temple, renversa de sa main les trois cent soixante idoles qui s'y trouvaient, puis ayant convoqué les principaux habitants : « Quel traitement, leur
» demanda-t-il, attendez-vous d'un homme que vous avez
» outragé ? — De toi, généreux frère, fils d'un généreux
» père, lui répondirent-ils, nous n'attendons que du bien. »
— Et lui reprit : « Vous n'y compterez pas en vain ; allez,
» votre vie est en sûreté, et vous êtes libres. » Six hommes et quatre femmes seulement furent exceptés de ce pardon magnanime. Mahomet alors changea la constitution, substitua aux *dix* de la république une sorte de *triumvirat*, qu'il investit d'un caractère religieux, et envoya ses officiers de divers côtés pour renverser les idoles des tribus voisines. Grand nombre de tribus se soumirent; mais quelques unes plus puissantes, comme les Thakifites et les Hawasinites, organisèrent contre le Prophète une ligue formidable, qui l'obligea de quitter la Mecque au bout de quinze jours, pour commencer la *guerre des idoles*.

Il avait arboré la bannière de la Mecque avec celle de Médine, et douze mille hommes marchaient à la suite. Il

Digitized by Google

vint dans la vallée de *Honaïn*, où les confédérés l'attendaient, et la bataille s'étant engagée avec trop de confiance du côté des musulmans, ceux-ci vivement repoussés prirent d'abord la fuite, à la grande joie des nouveaux convertis qui avaient dû les accompagner. Mais Abbas, dont la voix était éclatante, fit retentir la vallée du récit des promesses de Dieu, et les fuyards ayant repris courage, forcèrent à leur tour les ennemis à battre en retraite. Les Thakifites avaient couru s'enfermer dans leur place et s'y étaient soigneusement fortifiés. Mahomet alla aussitôt l'assiéger, et une tribu amie lui fournit dans cette occasion, chose remarquable, des béliers et d'autres machines, avec un corps de cinq cents ouvriers. Mais ce fut en vain que les mineurs ouvrirent la tranchée, et que les Moslems attaquèrent la brêche. Tayef tint bon, et le Prophète, au bout de vingt jours, se décida à donner le signal de la retraite, non sans affecter de demander à Dieu le repentir de cette cité incrédule. Il ne se fit pas longtemps attendre. Tayef, épuisée par les pertes qu'elle avait essuyées pendant la durée du siége, et voulant en prévenir un second, envoya dire à Mahomet : « Apôtre de Dieu, accorde-nous une trève de » trois ans, et souffre notre ancien culte. — Je n'accor» derai pas un mois, pas une heure, répondit-il. — Dis» pense-nous du moins du devoir de la prière, ajoutèrent» ils. — La religion est inutile sans la prière, répliqua » Mahomet. » Ils se soumirent donc ; on démolit leur temple, et l'idôlatrie fut ensuite solennellement proscrite dans toute la Péninsule.

On était arrivé à la neuvième année de l'Hégire (631); le Prophète avait chargé Abou-Bekr d'accompagner à la Mecque la troupe des pèlerins, et Ali d'y lire au peuple assemblé de nouveaux préceptes émanés du ciel. Quand fut venu le jour de l'immolation des victimes, Ali fit la lecture de la neuvième sourate, appelée l'*Immunité* ou le *Repentir*, où il est dit :

2. « Voyagez en sûreté pendant les quatre mois, et

Digitized by Google

» sachez que vous ne prévaudrez pas contre Dieu, mais
» que Dieu couvrira d'opprobre les infidèles.

3. » Voici ce que déclarent Dieu et son envoyé : Après les
» jours du grand pèlerinage, plus de rémission pour les
» mécréants. Convertissez-vous donc, sinon vous ne pour-
» rez détourner la vengeance céleste.

4. » Maintenez toutefois la paix avec les idolâtres qui
» vous sont alliés, tant qu'eux-mêmes l'observeront. Dieu
» aime ceux qui le craignent.

5. » Mais, les mois sacrés expirés, tuez [les autres] par-
» tout où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-
» les et guettez-les à toute embuscade. Ne les laissez
» tranquilles que s'ils se convertissent, observent la
» prière et font l'aumône. Car Dieu est indulgent et
» miséricordieux.

28. » O croyants ! les infidèles sont immondes ; *cette
» année expirée, ils ne doivent point s'approcher de l'ora-
» toire sacré*... (18) Que les temples du Seigneur ne soient
» visités que de ceux qui croient en lui et au jour der-
» nier.

29. » Faites la guerre à ceux qui ne croient point...
» Faites-leur la guerre jusqu'à ce qu'ils paient le tribut,
» tous sans exception, et qu'ils soient humiliés.

30. » Les Juifs disent : Ozaïr (Esdras) est le fils de
» Dieu (1). Les Chrétiens disent : le Messie est le fils de
» Dieu. Telles sont les paroles de leurs bouches ; elles
» ressemblent à celles des infidèles d'autrefois. Qu'ils
» mentent ! Que Dieu leur fasse la guerre ! »

Relations extérieures, 628-632. — Il y avait déjà long-temps que cette guerre leur avait été déclarée, et nous savons qu'elle se termina avec les juifs d'Arabie vers 628, par la prise de Kaïbar. Ce fut l'année suivante qu'elle éclata contre les Chrétiens, que Mahomet avait jusque-là

(1) C'est une FAUSSETÉ.

Digitized by Google

ménagés, parce que *Dieu lui avait dit :* « Tu reconnaîtras
» que ceux qui nourrissent la haine la plus violente contre
» les fidèles sont les juifs et les idolâtres, et que ceux qui
» sont les plus disposés à les aimer sont les hommes qui se
» disent chrétiens ; car ils ont des prêtres et des moines,
» hommes exempts de tout orgueil (1). »

Après la conquête de Khaïbar, jaloux d'étendre le domaine de sa religion, et se croyant assez puissant pour traiter en souverain, non-seulement avec les chefs arabes qui vivaient sous la dépendance de l'empire grec ou de la Perse, mais encore avec les monarques eux-mêmes de ces vastes états, qu'une terrible guerre épuisait également depuis vingt-quatre ans, le Prophète, par des lettres scellées d'un sceau qui portait ces paroles : ***Mahomet, l'apôtre de Dieu***, avait invité les princes voisins à reconnaître sa mission. Le premier auquel il écrivit fut *Kesra-Parwiz* ou Chosroès II, roi de Perse; le second *César*, roi des Romains (Héraclius) ; le troisième *Mokaoukas*, gouverneur de l'Egypte pour Constantinople ; le quatrième le négus d'Abyssinie ; le cinquième le ghassanide *Al-Harêth*. Les autres relevaient de la Perse, et suivaient le sabéisme. Chosroès, leur maître, reçut avec mépris la lettre de Mahomet et la déchira. Mais à cette nouvelle le Prophète s'écria : « Ainsi » son empire sera mis en pièces. » Et Chosroès étant mort peu de temps après, le vice-roi de l'Yémen hésita d'autant moins à se convertir à l'islamisme, qu'il reçut en partage une portion de son gouvernement. Plusieurs petits chefs himyarites l'imitèrent, ainsi que le roi du Bahreïn, et ces diverses soumissions achevèrent la réduction de l'Arabie, à la réserve de la province d'Yémamah. C'est que le chef de cet état professait le christianisme, et qu'en général les mandataires du Prophète obtinrent peu de succès chez les peuples chrétiens. Mokaoukas, il est vrai, ne se montra pas trop hostile à la nouvelle doctrine ; il fit à Mahomet

(1) 5e Sourate, § 85.

Digitized by Google

une réponse flatteuse, où, sans lui contester sa mission divine, il lui demandait du temps pour réfléchir, et il accompagna sa lettre de riches présents, au nombre desquels figuraient deux jeunes filles de noble famille. Mais Mokaouka, copte d'origine, était de la secte des Jacobites, hérétiques attachés aux erreurs d'Eutychès, et haïssait mortellement les Grecs orthodoxes, qu'on nommait alors *Melchites*, c'est-à-dire royalistes, parce qu'ils s'accordaient de croyance avec l'empereur. — Pour le négus, il demeura ferme dans sa foi. Héraclius, quoi que disent les Arabes, tout en recevant poliment la missive, n'y satisfit pas davantage. Les princes Ghassanides n'y répondirent qu'en armant contre Mahomet, et l'un d'eux osa assassiner l'ambassadeur qu'il avait envoyé au chef arabe qui gouvernait la ville de Bostra au nom de l'empereur Héraclius. Ce crime fut la première étincelle de l'horrible embrâsement qui consuma, pendant plus de huit siècles, l'empire grec, et finit par en livrer la capitale épuisée aux mains des sectateurs du Koran.

Bataille de Muta (629). — Mahomet, sans s'effrayer de la puissance colossale du suzerain de Ghassan, leva pour la défense de sa cause une armée de trois mille hommes d'élite, et en donna le commandement à Zéid, son affranchi. « Si Zéid succombe, leur dit-il, que Djafar-Ben-Abou-
» Taleb lui succède ; si Djafar meurt aussi, qu'Abd-Allah
» vous guide au combat ; et si Abd-Allah périt à son tour,
» choisissez vous-mêmes votre général. » Ces dispositions n'étaient pas superflues : les trois généraux furent tués à la bataille de *Muta* (1). « Zéid tomba comme un soldat au premier rang ; la mort de Djafar fut héroïque et mémorable. Ayant perdu la main droite, il saisit l'étendard de la gauche ; privé de la gauche, il tint la bannière avec ses poignets jusqu'à ce que cinquante blessures

(1) Ville de Syrie, à l'est de la mer Morte.

Digitized by Google

l'étendissent par terre. « Avancez, » s'écrie Abd-Allah, en venant le remplacer ; « avancez avec confiance ; la » victoire ou le paradis est à nous. » La lance d'un romain lui donna la mort. Mais Khaled s'empara du drapeau ; neuf glaives se brisèrent dans sa main, [et il en vint à n'avoir plus d'autre arme qu'une écuelle de bois d'Yémama]. Sa valeur contint et repoussa les chrétiens, qui avaient la supériorité du nombre. Aussi, dans un conseil qui se tint la nuit au milieu du camp, il fut élu général ; le nouveau chef fit le lendemain des dispositions si habiles, qu'il assura la *victoire* ou la *retraite* des Sarrasins ; et le glorieux surnom d'*Epée de Dieu* a rendu son nom célèbre parmi ses frères et ses ennemis (1). »

Année des ambassades (631).— *Expédition de Tabouk.*— C'est alors que Mahomet, après avoir donné des regrets aux braves qui étaient tombés sur le champ de bataille de Muta, tourna ses armes du côté de la Mecque. Il s'en était emparé, avait affermi sa conquête par la victoire d'Honaïn, et réduit Tayef aux abois ; les députations et les félicitations des tribus de l'Arabie lui arrivaient « plus nombreuses que les dattes mûres qui tombent du palmier, » quand il apprit que les Grecs se préparaient à descendre dans la Péninsule, et qu'ils étaient campés à Balka, au delà du Jourdain. Il annonça aussitôt son dessein de les prévenir, et appela ses fidèles aux armes. Les Moslems découragés osèrent représenter qu'ils manquaient d'argent, de chevaux et de vivres. On était d'ailleurs, ajoutaient-ils, dans la saison de la récolte, et la chaleur de l'été serait insupportable. —*L'enfer est beaucoup plus chaud*, leur dit froidement le Prophète ; et il dédaigna de les contraindre au service. Il ne réunit cependant pas moins de dix mille cavaliers et vingt mille fantassins. La marche fut très pénible, et Maho-

(1) Gibbon, c. 50, p. 424, a.

Digitized by Google

met crut devoir la borner à *Tabouk*, situé à moitié chemin entre Médine et Damas. Comme il y reçut des tribus du voisinage de nombreuses soumissions, qui assurèrent sa suzeraineté sur toute la partie de l'Arabie qui touche à l'Egypte et à la Syrie, il publia qu'il était satisfait d'avoir remarqué partout des intentions de paix ; mais il y a lieu de croire qu'il fut bien plutôt effrayé des préparatifs de l'empereur d'Orient.

Pèlerinage d'adieu. — Mort du Prophète (632). — L'année suivante, tout en méditant une nouvelle expédition, plus formidable que les deux autres, il accomplit à la Mecque un dernier pèlerinage, auquel les paroles qu'il prononça ont fait donner le nom de *Pèlerinage d'adieu.* Toute sa famille et quatre-vingt-dix mille pèlerins accourus de toute la Péninsule l'accompagnaient. Quand il eut accompli les cérémonies prescrites, et avant l'immolation des animaux : « C'est aujourd'hui, dit-il aux fidèles assem- » blés, que j'ai complété l'œuvre de votre loi religieuse ; » ma miséricorde pour vous s'est manifestée dans sa plé- » nitude par la promulgation de l'islamisme. » Il abolit ensuite l'observation des quatre mois sacrés, en ce qui touchait les ennemis de l'*islam*, déclarant que tous les mois étaient également bons pour les combattre ; puis il réforma le calendrier arabe, en supprimant le mois embolismique qui servait à rapprocher l'année lunaire de l'année solaire, et en prescrivant de s'en tenir à douze lunaisons. Cela fait, il sacrifia soixante-trois chameaux, qui étaient le nombre des années de sa vie, et revint à Médine.

A peine y était-il arrivé qu'il fut pris de la maladie qui le conduisit au tombeau. Elle ne l'empêcha point de disposer tout avec calme pour abattre deux rivaux dangereux qui venaient de s'élever, l'un dans l'Yémen, l'autre dans l'Yémama, *disant chacun de leur côté, comme de méchants* IMPOSTEURS *: « J'ai reçu une révélation, quand il ne leur avait » rien été révélé.* » Asouad, le premier, fut égorgé dans son

Digitized by Google

palais, la nuit même d'avant le jour où mourut Mahomet. Le second, nommé Moçailama, devint assez menaçant pour obliger le khalife Abou-Bekr d'envoyer contre lui Khaled avec une grande armée. Khaled le tua dans une bataille avec dix mille des siens, et les autres retournèrent à l'islamisme.

Sentant sa fin approcher, Mahomet se fit porter à la mosquée devant tout le peuple réuni, et il leur dit : « S'il » y a parmi vous quelqu'un que j'aie frappé injustement, » je me soumets au fouet des représailles. Si j'ai dépouillé » un croyant de ses biens, le peu que je possède acquit- » tera le capital et l'intérêt de la dette. » Une voix s'éleva, qui réclama trois dirhems. Mahomet les fit compter à son créancier, en le remerciant de l'avoir accusé dans ce monde plutôt qu'au jour du jugement. Il pria aussi pour ses fidèles, et termina par ces paroles : « Dieu a permis » à son serviteur de choisir entre les biens de ce monde et » ceux qu'on goûte auprès de lui : ce sont ces derniers qu'il » a choisis. » Rapporté chez lui, il nomma, quelques jours après, Abou-Bekr pour faire la prière à sa place, et rendit le dernier soupir dans les bras d'Aïescha, sa femme chérie, le 12 du mois de rabi-el-aoual (1er rabi).

§ III.

Le Koran.

La loi de Mahomet se trouve renfermée dans le *Koran*, le *livre* par excellence. Ce livre ne fut rédigé, dans son ensemble, que sous le premier successeur du Prophète, Abou-Bekr, père d'Aïescha, qui chargea Séïd, un des anciens scribes de Mahomet, d'en réunir en un seul volume tous les fragments dispersés. Rassemblés sans ordre et sans critique, et privés des clartés de la vocalisation (1),

(1) On sait que le principal caractère des langues sémitiques est l'absence des voyelles dans l'écriture (Voy. ci-dessus, p. 121, n. 2).

Digitized by Google

ils exercèrent de bonne heure la sagacité des théologiens musulmans et provoquèrent de nombreux commentaires, dont le plus estimé est celui de Beïdhavi (XIIIe siècle après Jésus-Christ). L'ange Gabriel ne les avait d'ailleurs révélés que successivement au réformateur, dans l'intérêt de sa mémoire et de sa politique; aussi le succès, en altérant la pensée première de Mahomet, lui avait-il fait modifier étrangement les premières volontés du ciel. De là bien des contradictions, que les commentateurs ont cherché à concilier par tout un système d'*abrogation*, qui frappe à la fois ou séparément la lettre et le sens d'une foule de passages (1). Tel que le khalife Othman l'a fait rédiger en dernier lieu (650), et tel que nous l'avons aujourd'hui, le Koran contient cent quatorze *sourates* ou chapitres de grandeurs fort inégales, ayant chacun un titre particulier, commençant tous à l'exception du neuvième par cette formule : « *Au nom de Dieu clément et miséricordieux*, » et portant la plupart, en tête du premier verset, une ou plusieurs lettres mystérieuses, dont il est défendu de chercher le sens (2). »

LOI RELIGIEUSE. — *Dogmes fondamentaux.* — Loi religieuse et civile en même temps, le Koran présente dans son enseignement religieux deux dogmes fondamentaux, la croyance à l'*unité de Dieu*, et la foi au *jugement universel.*

« *Il n'y a de Dieu que Dieu*, » telle est la formule sacramentelle par laquelle il condamne le polythéisme et la trinité chrétienne. Car Mahomet avait besoin pour le triomphe de sa cause de défigurer ce mystère de notre religion, de prendre les trois personnes pour trois dieux

(1) On n'en compte pas moins de deux cent trente-trois, en soixante-trois chapitres, abrogés pour le sens seulement.

(2) *A. l. m. — a. l. m. s. — a. l. r. — t. h. — t. s. m. — t. s. — l. s. — s. — h. m. — h. m. a. s. k. — k. — n.* — Quelques-unes de ces lettres servent également de titres aux chapitres 20, 36, 38 et 50.

Digitized by Google

co-associés. « Dieu, dit-il, c'est la vérité; et les dieux » que vous invoquez à côté de lui c'est le mensonge. Dieu » ne peut avoir d'enfants; loin de sa gloire ce blasphème ! » Peut s'en faut que les cieux ne se fendent en l'entendant, » que la terre ne s'entr'ouvre et que les montagnes ne » s'écroulent.... Ne donnez donc pas d'associés à Dieu. » Dieu pardonnera tous les péchés, à l'exception de celui-» là; car ils commettent à ses yeux un crime irrémissible, » ceux qui lui associent des créatures. Et pourtant ils ont » dit : le Messie est le fils de Dieu : que Dieu les combatte ! » Ils ont pris leurs moines et le Messie, fils de Marie, pour » leurs seigneurs, préférablement à Dieu.... Dis-leur : Il est » trop haut placé pour que d'autres s'asseyent à ses côtés. Le » Messie n'est qu'un apôtre. Six apôtres sont venus en » différents temps apporter aux hommes la vérité, Adam, » Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet. Mais » le dernier est le plus grand de tous, et son livre est » le sceau et la clôture des révélations. »

« Dieu est tout-puissant. S'il veut produire quelque » chose, il dit: Que cela se fasse,et cela se fait.» Ainsi a-t-il créé de rien en six jours la terre et les sept cieux. — Il forma ensuite d'un feu pur les diverses classes d'anges qui doivent servir de médiateurs entre lui et la création. Le premier de ces anges est *Gabriel,* le Saint-Esprit, l'ange des révélations, auquel obéissent tous les autres. Puis viennent l'archange *Michel*, qui préside aux éléments, *Azraël*,l'ange du trépas, et *Israfil*, le gardien de la trompette céleste, dont il sonnera deux fois à la fin des siècles pour réveiller les morts. « Tout homme, dit le Koran, a des » anges qui se succèdent sans cesse, placés devant lui et » derrière lui; ils veillent sur lui par l'ordre du Seigneur.» *Eblis* ou Satan, créé par Dieu du souffle enflammé du semoum, était autrefois un des anges supérieurs ; mais son orgueil le perdit et le fit chasser du ciel. Suivant quelques commentateurs, il faudrait le regarder comme le père des *Djinn,* sorte de génies intermédiaires entre l'homme et

Digitized by Google

les anges. Créés aussi de feu, ces génies apostats cherchent à se glisser dans le ciel pour y surprendre les entretiens de Dieu avec ses anges, et ceux des anges entre eux, et au moyen de ces secrets séduire les habitants de la terre; mais les anges qui gardent les portes, les repoussent avec leurs glaives de feu. Un jour une troupe de Djinn, ayant ouï attentivement la lecture du Koran, se convertit à l'islamisme, et s'efforça d'entraîner les autres vers cette religion.

Enfin le premier et le père de tous les hommes fut formé d'argile. Dieu l'anima d'un souffle de son esprit, puis il créa de lui la femme. — Le reste est, pour le fond du moins, également emprunté à la Bible; mais le Koran se tait ou glisse légèrement sur les questions de la rédemption, de la justification, de la grâce et de ses effets. — Il est vrai qu'en retour, prenant pour guide l'Evangile sur celle de la justice divine, il admet la réversibilité des mérites, et développe avec complaisance la doctrine chrétienne du jugement dernier et de l'éternité des peines et des récompenses.

« Lorsque le son de la trompette, dit-il, se fera entendre » pour la première fois, et que la terre et les montagnes » se briseront dans d'horribles tressaillements, ce jour là » sera le jour du jugement dernier. Les étoiles seront » dispersées, les mers confondront leurs eaux, les tom- » beaux s'entr'ouvrant laisseront échapper les corps qu'ils » renfermaient. C'est alors que l'homme verra à la fois toutes » les actions de sa vie. Ceux à qui on remettra le livre de » leurs œuvres dans la main gauche (oh! les hommes de » la gauche!), seront précipités dans l'enfer; ceux à qui » on remettra le livre de leurs œuvres dans la main droite » (oh! les hommes de la droite!), seront admis dans le » jardin de délices. Là, vêtus d'une soie moelleuse ou de » riches brocarts, ils reposeront sur des siéges ornés des » plus précieux métaux, sous des ombrages qui s'étendent » au loin, près d'une eau courante, au milieu de fruits

Digitized by Google

» abondants. Accoudés et placés en face les uns des autres,
» ils se feront réciproquement des questions. Nous étions
» jadis, diront-ils, pleins de sollicitude pour notre famille.
» — Dieu a été bienveillant envers nous ; il nous a préser-
» vés du châtiment pestilentiel. — Ils auront pour épouses
» de jeunes vierges aux yeux noirs, et seront servis par
» des esclaves d'une jeunesse éternelle ; ils feront courir
» à la ronde des coupes remplies d'un vin cacheté, dont
» le cachet sera de musc, et ils n'éprouverout de cette
» liqueur exquise ni maux de tête ni étourdissements.
» Quant aux infidèles, ils seront livrés à des gardiens qui
» les chargeront de chaînes longues de soixante-dix cou-
» dées. Leur crâne se fendra sous l'ardeur du feu, et leurs
» pieds reposeront sur les charbons ardents. Ils auront
» pour toute nourriture le fruit du dari (1), qui ne les
» engraissera pas, et pour unique boisson de l'eau bouil-
» lante, qu'ils boiront comme des chameaux altérés de
» soif (2). »

Entre le paradis et l'enfer est un lieu intermédiaire, appelé *El-Araf*, espèce de limbes destinés à ceux qui naissent et meurent dans la démence ou l'imbécillité, sans avoir pu embrasser ou professer aucune religion. Ceux-là ont trouvé grâce devant le prophète arabe ; mais tout homme d'un esprit sain qui ne se sera pas soumis aux lois de l'islamisme, est dévoué aux peines de l'enfer. Cet enfer est partagé en sept zones. Dans la septième, au plus profond de l'abîme, sont les hypocrites de toutes les religions ; dans la sixième les idolâtres, qui souffriront moins ; dans la cinquième les mages, qui souffriront moins encore ; dans la quatrième les Juifs ; dans la troisième les Chrétiens ; dans la deuxième les apostats ; dans la première les Musulmans impies. Ces derniers seuls ne seront pas éternel-

(1) Arbrisseau épineux dont le fruit a un goût très âcre. — et en général, chardons et épines.

(2) V. la traduct. de M. Kasimirski (éd. Charpentier) aux pages 366-418-433-443-445-506 *et passim*.

Digitized by Google

lement damnés, et leur supplice ne servira qu'à les purifier et à les rendre capables de partager un jour le bonheur des élus.

Ainsi le musulman, quelles qu'aient été ses œuvres sur la terre, est assuré de goûter les joies du paradis ; et les autres hommes, quoi qu'ils fassent, ne sauraient éviter les tourments de la géhenne. C'est là ce fameux dogme de la *prédestination*, dont les théologiens mahométans eux-mêmes ont voulu, mais en vain, corriger l'absurdité au profit de la liberté humaine. Le Koran ne dit-il pas : « Dieu a décrété de toute éternité chaque action, chaque » événement de l'homme ; tout est écrit dans le livre de » l'évidence. » Et ailleurs : « Il donne la foi à qui il lui » plaît, et il est plein d'une immense bonté. » Ne dit-il pas encore : « Dieu châtie qui il veut ; il récompense » sans mesure qui bon lui semble. Il a créé beaucoup » d'anges et d'hommes pour l'enfer, et les infortunés » qu'il a résolus de laisser dans l'erreur sont privés » de tout secours. » Ce ne sont donc point ses mérites ou ses torts personnels qui feront le bonheur ou le malheur éternel de l'homme, ce sera la pure volonté de Dieu.

Culte extérieur. — La foi du musulman l'oblige à observer le culte extérieur, dont la *profession de foi*, la *prière*, l'*aumône*, le *jeûne* et le *pèlerinage* forment les cinq bases fondamentales.

— « *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est* » *son prophète*, » voilà la profession de foi musulmane ; c'est par cette formule que du haut des minarets le muezzin appelle les fidèles à la prière.

— Cinq *prières* sont d'obligation journalière : au soleil levant, à midi, avant et après le coucher du soleil, et à la première veille de la nuit. Il convient de s'y préparer par des *ablutions* : « O croyants, dit la loi, quand vous vous » disposez à faire la prière, lavez-vous, et à défaut d'eau

Digitized by Google

» frottez-vous avec du sable fin le visage et les mains » jusqu'au coude, la tête et les pieds jusqu'à la cheville ; » car la propreté est la moitié de la religion. » Aux ablutions doivent se joindre la décence dans les vêtements et un recueillement profond, tel que celui dont le Prophète, suivant les commentateurs, donna jadis l'exemple, alors qu'en présence du Très-Haut son cœur bouillonnait, comme l'eau exposée dans un vase d'airain à la chaleur du foyer. Il faut enfin se tourner dans la direction (*kebla*) de la Mecque, et avec une grande variété de mouvements de corps, que la tradition seule a consacrés, réciter le *tekbir :* « Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a pas d'autre Dieu » que Dieu, louange à Dieu ; » puis : « Que ton nom » soit exalté, ô mon Dieu ; je te sanctifie, je te loue ; il » n'y a pas d'autre Dieu que toi ; j'ai recours à toi contre » les embûches du démon. » Vient alors la récitation du premier chapitre du Koran, et d'un autre chapitre au choix du fidèle ; à cette récitation en succède une seconde du *tekbir*, suivie de ces paroles : « Dieu écoute celui » qui le loue ; les louanges n'appartiennent qu'à Dieu ; » puis une troisième et dernière. C'est là ce qu'on appelle un *rika* ; plusieurs de ces *rika* composent la prière (*namaz*).

Il arrive quelquefois que la prière est suivie d'holocaustes ; Mahomet les tolère, et ils ont lieu principalement au terme d'un voyage, à la naissance, à la circoncision ou à la mort d'un fils, à la dédicace d'une mosquée, à la fête nationale du *Petit-Beïram*. Mais ces sacrifices, que chacun peut faire dans sa maison, sont des actes vulgaires entièrement étrangers à l'idée profonde d'une victime médiatrice, et n'ayant d'autre sens que celui d'actions de grâces à la bonté de Dieu, qui donne le bétail aux hommes.

— L'importance de l'*aumône* est souvent mise en parallèle avec celle de la prière : « Malheur à ceux qui font la » prière et la font négligemment ; qui la font par ostenta- » tion et refusent le nécessaire à celui qui est dans le

Digitized by Google

» besoin. O croyants ! donnez aux pauvres une partie des » biens que vous avez reçus du ciel, avant que le jour » vienne où il n'y aura plus ni vente ni achat, où l'inter- » cession sera insuffisante. Celui qui donne pour plaire » à Dieu ressemble au jardin planté sur la pente, adoucie » d'un coteau ; les pluies l'arrosent et ses arbres portent » une double récolte. Mais celui qui donne et reproche » son bienfait ressemble à la colline rocheuse, à peine re- » couverte d'une légère poussière ; l'eau du ciel vient-elle » à tomber, elle n'y laisse qu'un rocher stérile. » Aussi tous les Musulmans regardent-ils la dîme aumônière comme d'obligation divine. « Mais cette charité, dit un historien moderne, est une obligation, non un sentiment ; c'est un calcul pour son salut, dont on s'acquitte scrupuleusement d'une main, tandis que de l'autre on frappe son esclave, on trompe l'acheteur et on égorge son rival (1). »

— « O vous qui croyez, dit encore le Koran, que le *jeûne* » est obligatoire pour vous, comme il l'a été pour vos » prédécesseurs, craignez Dieu. La lune de ramadhan, » pendant laquelle le Koran est descendu du ciel pour » guider les hommes dans la voie du salut, est le temps » destiné au jeûne. Il vous est permis de manger et de » boire jusqu'au moment où, à la lueur du crépuscule, » vous pouvez distinguer un fil blanc d'un fil noir ; alors » commence le temps d'abstinence jusqu'au coucher du » soleil, et pendant ce temps... livrez-vous à des œuvres de » dévotion... L'odeur de la bouche qui jeûne, répétait » souvent Mahomet, est plus agréable à Dieu que celle du » musc. » Mais, comme l'année musulmane est lunaire, et que le mois de ramadhan fait le tour des diverses saisons, il arrive que, quand il tombe au milieu de l'été, les prescriptions du Koran deviennent extrêmement pénibles. Il est vrai que les riches en éludent la sévérité en dor-

(1) CANTU, t. VIII, p. 80.

Digitized by Google

mant tout le jour, et en tenant table tant que dure la nuit (1).

— Tous les hommes et même les femmes doivent faire une fois dans leur vie le *pèlerinage* de la Mecque. « Nous » condamnerons, dit la 22e sourate, aux plus terribles » peines les mécréants qui détournent leurs frères soit de » la vraie religion, soit du voyage à la Mecque que tout » homme doit visiter. »

— Toutefois le chemin le plus sûr pour arriver au paradis est de prendre part à la *guerre sainte*. « Le » paradis est à l'ombre des épées, dit le Koran ; et les » prières, le jeûne et les autres pratiques de la religion » n'ont rien d'aussi méritoire que les fatigues de la guerre. » Le brave qui tombera sur le champ de bataille obtiendra » le pardon de ses péchés ; au dernier jour ses blessures » seront éclatantes comme le vermillon, parfumées comme » le musc, et les ailes des anges et des chérubins rempla- » ceront les membres qu'il aura perdus. » D'abord assez timide, la guerre, ainsi que nous l'avons vu, devint fort agressive sous l'influence du succès. Alors les payens et les autres infidèles n'eurent plus que le choix, les premiers entre la conversion et la mort, les seconds entre la mort et l'aumône ou tribut.

Prescriptions hygiéniques et autres. — Les cinq obligations que nous venons d'examiner sont les principales, mais non les seules que le Prophète arabe ait cru devoir imposer aux fidèles. A l'exemple du législateur hébreu, il a encore donné une forme religieuse à diverses prescriptions hygiéniques, à de certains règlements somptuaires, que le musulman ne pouvait négliger sans compromettre gravement son salut. « Ainsi, dit le Koran, il est interdit

(1) *id.* Au jeûne du ramadhan succède la fête du *petit Beïram*, qui tombe le 1er de la lune de schoual. Pour le *grand Beïram*, il se célèbre à la Mecque, le dixième jour du dernier mois de l'année, quand les pèlerins sacrifient les victimes dans la vallée de Mina.

Digitized by Google

» aux Islamites de manger les animaux morts, le sang, » la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation » d'un autre nom que le nom de Dieu; mais il leur est » permis de se nourrir de la chair de leurs troupeaux et » des *animaux tués à la chasse, pourvu qu'ils aient été* » *placés sous l'invocation du Seigneur, au moment où on* » *leur a donné la mort.* » — « Si l'on t'interroge sur le » vin comme sur le jeu, est-il dit ailleurs, réponds que » l'un et l'autre sont de grands péchés. Celui qui boit » du vin est comme celui qui adore les idoles, et sachez » que le *vin*, le *jeu*, les *idoles* sont des abominations sug- » gérées par les artifices du démon. Abstenez-vous en donc » pour votre bien, pour votre salut. Abstenez-vous aussi » d'écouter ou de faire de la *musique*; car c'est pécher » contre la loi. » Mais la défense de la musique et du vin n'en fut pas moins violée de tout temps; celle du jeu ne tarda pas à perdre tout empire sur les jeux de combinaison, comme les dames et les échecs; l'interdiction seule des statues, dirigée d'abord uniquement contre les idoles, s'étendit au contraire par degrés, ainsi que le remarque Dœllinger, à toute représentation soit d'hommes, soit d'animaux, et détermina chez les Musulmans cette horreur fanatique des arts qui a causé la destruction de tant de chefs-d'œuvre, mais qui commence à céder à l'esprit civilisateur de notre siècle. — Le Koran interdit aussi les habits de soie à quiconque tient à en être couvert dans l'éternité, et menace du feu de l'enfer celui qui boit ou mange dans des vases d'or ou d'argent. Mais tout cela n'a pu empêcher la guerre d'introduire de bonne heure le luxe chez les Arabes. Dès le temps du khalife Abdallah II, ils buvaient sans scrupule dans des vases d'argile, dont ils avaient revêtu de métaux précieux toute la surface, à l'exception de la partie qui devait toucher les lèvres.

Mahomet respecta la *circoncision*, comme venant d'Abraham, mais ne l'imposa point, peut-être parce qu'elle était obligatoire pour les Juifs. — C'est ainsi qu'il remplaça le

Digitized by Google

sabbat des Juifs et le dimanche des Chrétiens par le vendredi, que le Koran nomme le *jour des assemblées*. Les Musulmans le sanctifient en assistant aux offices de la mosquée, après lesquels il leur est permis de *retourner à leurs affaires* (63e sourate).

Dans le commencement c'était Mahomet lui-même, puis les khalifes qui remplissaient les fonctions de grands-prêtres et qui prêchaient les fidèles. Mais ils finirent par reconnaître la nécessité d'établir un corps spécial d'hommes voués, sous le nom d'*imans*, au service des temples. Cette espèce de clergé comprend cinq classes : les *scheïkes*, qui prêchent à la mosquée; les *khatibs*, qui font chaque vendredi la prière publique ; les *imans*, qui récitent devant le peuple les cinq prières du jour, et, comme une sorte de curés, circoncisent, marient, enterrent les fidèles de leur district; les *muezzins*, qui du haut des minarets crient les heures où il faut prier; et les *kayïmes*, portiers et serviteurs des mosquées.

Morale. — Nous avons déjà dit quelques mots sur la morale de Mahomet, et nous avons reconnu qu'elle renferme de fort beaux préceptes. Mais il faut ajouter maintenant que le Koran ne parle que des actions extérieures et jamais de l'intention ni de la sainteté intérieure. Bien différent de l'Evangile, dont la morale véritablement universelle embrasse tous les temps, tous les lieux, toutes les actions, il est tellement hérissé de prescriptions et d'observances particulières, que ses adeptes en sont venus à se croire permis *tout* ce qui n'y est pas l'objet d'une prohibition spéciale. — Le sentiment de la chasteté y est proprement inconnu; si on la recommande aux femmes, ce n'est que comme fidélité conjugale ; appliqué aux hommes, ce mot ne signifie que l'abstinence de l'adultère et du commerce avec des femmes ou esclaves étrangères. Le célibat des vierges est interdit et la vie monastique blâmée : « *L'Islam n'a point de moines*, » a écrit Mahomet. Mais

Digitized by Google

il a dit ailleurs : « *C'est une chose bonne que la pauvreté;* » et les Arabes sont partis de là pour suivre leur penchant naturel à la contemplation, et former sous le nom de *pauvres* (*dervis* en persan et en turc, *fakir* en arabe) un grand nombre d'ordres religieux.

Loi civile et Code pénal. — *Mariage, divorce, héritages.* — Le Koran, avons-nous dit, est, comme la Bible, un code civil et judiciaire en même temps qu'une loi religieuse. Il règle donc les rapports des hommes entre eux dans chacune des principales phases de la vie. Et d'abord, consacrant l'esclavage de la femme, il déclare que « l'homme lui est supérieur, car Dieu, en le dotant plus » richement de ses dons, l'a élevé au dessus d'elle. » Puis il ajoute : « O hommes, épousez les femmes non mariées qui » vous plaisent ; épousez-les au nombre de deux, trois et » même quatre. Si elles sont obéissantes, soyez bons pour » elles ; sinon vous pouvez les frapper. » Il faut éviter le divorce ; mais il ne dépend pas moins du bon plaisir de l'homme d'y recourir : « Dieu est sage et infini ! » Seulement le mari ne peut répudier sa femme que deux fois ; la troisième fois il perd tout droit sur elle, jusqu'à ce qu'un autre l'ait épousée et répudiée à son tour. C'était ouvrir une porte dérobée à tous les désordres, et fournir à celui qui ne devait prendre que quatre femmes le moyen d'en essayer jusqu'à dix-neuf (1). Pour le Prophète, qui voulait éviter le scandale du divorce, et dont le vice dominant était l'incontinence, il avait eu soin de faire parler Dieu pour l'autoriser à enfreindre les lois qu'il imposait aux autres: « Dieu est si indulgent et si miséricordieux ! » et en même temps pour défendre aux Musulmans de dire un seul mot à ses femmes, et de les épouser après sa mort ; « car le Prophète est le plus intime *parent* qu'aient les fidèles, et

(1) Voy. M. Eusèbe de Salle (*Voyage pittoresque, politique et historique en Egypte, Nubie, Syrie, Turquie et en Grèce,* pendant les années 1837 à 1839).

Digitized by Google

ses épouses sont les *mères* des croyants, de sorte qu'un mariage avec une d'elles serait un inceste. » On sait qu'après être resté fidèle à Khadidja, tant qu'elle vécut, il ne l'eut pas plus tôt perdue, que s'abandonnant à toute la fougue de sa passion, il se mit à cinquante ans à épouser successivement jusqu'à douze femmes, et à fréquenter en outre les esclaves. Au nombre de ses femmes légitimes était celle de Séid, son affranchi et son fils adoptif. En voyant que sa beauté fixait les regards de Mahomet, Séid la lui avait complaisamment abandonnée. Mais, comme une telle union était *illégale* et monstrueuse pour les fidèles, le Prophète se fit dire du ciel : « Qu'à l'avenir les croyants » ne s'abstiennent plus, par scrupule de conscience, d'é- » pouser, s'ils en sont épris, les femmes de leurs fils » adoptifs. » C'était par ces criminelles impostures que l'*apôtre de Dieu* couvrait ses vices aux yeux des musulmans.

Le Koran ne connaît pas le droit d'aînesse; il appelle tous les enfants mâles à partager également entre eux, et à prendre une part double de celle des filles (1). — Les contrats doivent être faits en présence de deux hommes, ou d'un homme et de deux femmes, tous musulmans.

Les crimes que réprouve le Koran sont le meurtre d'un croyant, enfant ou non, le suicide, l'insulte aux fidèles et l'usure; d'autres, comme l'adultère et le vol, sont aussi l'objet de quelques dispositions : « Pour le meurtre, ô » croyants, la loi du talion vous est prescrite : un homme » libre pour un homme libre, un esclave pour un esclave » et une femme pour une femme. Toutefois celui qui ac- » ceptera le prix du sang versé (vingt chameaux à l'avenir), » et qui pardonnera au meurtrier, obtiendra de Dieu » miséricorde. »

« Vous couperez les mains aux voleurs, c'est la peine » que Dieu a établie contre eux, et Dieu est sage et » puissant. »

(1) Voyez sur les autres dispositions les sourates 2 et 4.

Digitized by Google

« Vous infligerez publiquement cent coups de fouet à la
» femme adultère et cent coups de fouet à son complice,
» et que la compassion ne suspende pas votre bras dans
» l'accomplissement de ce précepte. »

SUNNA. — Ces arrêts, comme une foule d'autres maximes du Koran, paraîtront sans doute fort insuffisants pour décider les nombreuses questions auxquelles peut donner lieu la perpétration des crimes qu'ils ont la prétention de réprimer. Mais, comme les Juifs ont la *Misna*, les Musulmans ont, pour leur servir de guide dans l'interprétation de la loi, les décisions de quatre imans (1) et les pieuses légendes de la *Sunna*.

La *Sunna* ou *tradition*, qui a été rédigée à la Mecque par le vénérable Al-Bochari, près de deux siècles après la mort du Prophète, est un recueil de traditions authentiques au nombre de 7265. C'est là que se trouvent les nombreux miracles de Mahomet, ceux qu'il empruntait aux Ecritures, pour les raconter à ses disciples, (2) ou qu'il se laissait volontiers attribuer par la pieuse crédulité des fidèles ; car le Koran lui-même n'en renferme qu'un seul. Le Prophète était arrivé à la 12e année de son apostolat, lorsqu'une nuit l'ange Gabriel lui amena le coursier céleste Elborak, et l'invita à s'y asseoir pour aller visiter le Très-Haut. Il chevaucha à travers les airs de la Mecque à Jérusalem, et de là, traversant les sept cieux, il arriva jusqu'à deux portées de flèche du trône de l'Eternel. Il eut le plaisir d'y lire : « Nul autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son Prophète. » Il salua les gloires du ciel, contempla le mystère de l'univers et revint à la Mecque, n'ayant mis à faire ce voyage

(1) *Abou-Hanifa*, mort l'an 150 de l'Hégire ; *Schafey*, né cette année là même ; *Malek*, mort en 179 ; et *Hanbal*, qui vivait au commencement du IIIe siècle de l'Hégire. (*Arabie* de M. NOEL DESV. p. 480.)

(2) Comme le *repas de famille* et la *toile d'araignée*, empruntés à la multiplication des pains et des poissons par Jésus-Christ, — et à la fuite de David devant Saül.

Digitized by Google

que la dixième partie d'une nuit. Le prodige valait la peine d'être rapporté ; mais la plupart des compagnons de Mahomet n'y voulurent jamais voir qu'un rêve ou une vision. Pour ses ennemis, ils l'accueillirent, comme il convenait, par d'amères railleries. Aussi, quand dans la suite ils lui demandaient des miracles, le Prophète répondait avec beaucoup d'adresse: « Les miracles sont au pouvoir de Dieu, » et moi je ne suis qu'un envoyé chargé de transmettre au » monde ses avertissements. D'ailleurs la foi n'est qu'un » don libre de Dieu ; celui à qui Dieu l'accorde n'a pas » besoin de miracles pour croire, et ceux à qui il la re- » fuse, aveuglés et maudits, ne croiraient pas, même à » la vue de tous les miracles. Et n'est-ce pas après tout » un éclatant prodige que l'ensemble du Koran? Vous pré- » tendez pourtant qu'il n'est qu'un tissu de rêveries et de » contes. Alors composez donc un seul chapitre semblable ; » appelez-y même tous ceux que vous pouvez, hormis » Dieu, si vous êtes sincères (1). Mais ils accusent de » mensonge ce qu'ils sont incapables d'embrasser avec » leur science... Ainsi ont agi avant eux ceux qui trai- » taient d'imposteurs d'autres que Mahomet. »

Quant au don de prévoir l'avenir, on ne voit point qu'il y ait jamais prétendu formellement. La 30e sourate contient cependant une prédiction: « Les Grecs, dit le Prophète, » ont été vaincus [par les Perses vers le temps de l'Hégire]; » mais ils vaincront à leur tour *dans quelques années.* » Tel est du moins le sens qu'ont fixé plus tard les interprétations des commentateurs. Mais, outre qu'ainsi énoncée, cette prédiction ne courait guère le risque d'échouer, il est bon d'observer que l'absence des voyelles lui donnait, au

(1) Parmi les illustres conversions que fit la lecture du Koran, on peut citer celles de Lebid et d'Omar. *Omar*, de persécuteur acharné de Mahomet, devint un de ses plus fanatiques sectateurs, et le poète *Lebid*, émerveillé de la beauté de la deuxième sourate, courut aussitôt enlever son poème de la Caaba, où il était suspendu, pour y substituer les paroles du Prophète.

Digitized by Google

temps de Mahomet, une ambiguité propre à en assurer, quoi qu'il arrivât, la réalisation. Car, sans toucher aux consonnes, on pouvait encore lire ainsi : « Les Grecs ont été vainqueurs, mais ils seront vaincus (1). »

Conclusion. — Nous pouvons maintenant apprécier le Koran et juger l'islamisme. Mahomet s'était donné la mission, non de fonder une nouvelle doctrine, mais de raviver celle que les anciens prophètes étaient déjà venus révéler aux hommes. Car, suivant lui, l'abus que ceux-ci faisaient des Ecritures (Bible et Evangile), en montrait assez l'impuissance à maintenir parmi eux l'unité. Persuadé que toutes les révélations se ressemblent par les dogmes, et ne diffèrent que par les lois propres à tel peuple ou à tel autre, d'où il suit que, loin d'être immuables, elles se modifient ou se développent avec les besoins de chaque temps, il crut, en donnant au monde le Koran, confirmer et rectifier tout à la fois les révélations antérieures: les confirmer quant au dogme de l'unité de Dieu, qui leur est commun à toutes, en sorte que tous devinssent comme Abraham, « qui n'était ni juif ni chrétien, mais véritable musulman;» les rectifier dans le détail des prescriptions, en sorte qu'il n'y eût plus de débats théologiques possibles.

Restaurateur du culte patriarchal d'Abraham, il dut faire un plus grand usage de l'Ancien que du Nouveau Testament. Encore paraît-il certain qu'il ne lut jamais lui-même la Bible, et qu'il la reçut uniquement, par tradition orale, des juifs et des chrétiens; c'est pourquoi les récits que *Dieu lui fait et lui donne comme entièrement nouveaux* (2), sont tous surchargés de circonstances fabuleuses, empruntées aux écrits rabbiniques ou à d'anciennes légendes populaires. Ce qu'il dit de Jésus, le *verbe* divin, et de la Vierge Marie, sa mère, atteste également une origine défectueuse, comme

(1) V. la traduction du Koran de M. Kasimirski, p. 330, note.
(2) Sourate 12ᵉ, versets 97 et 103.

Digitized by Google

celle des évangiles apocryphes que possédaient les sectes hérétiques. Les Djinns et le rôle des mauvais anges, les Houris et les peintures grossières du paradis ou de l'enfer sont dérivés du parsisme. Les cérémonies du voyage à la Mecque ne sont qu'un reste de l'antique paganisme arabe; les lois du divorce sont moitié arabes et moitié juives; dans tout le reste domine le judaïsme. Ainsi formé par la méthode éclectique, le Koran pouvait paraître aux yeux de Mahomet capable d'affronter toutes les objections. Cependant l'examen de ce livre a enfanté tant d'*erreurs* (1) chez les musulmans, qu'ils disent eux-mêmes que, si les mages sont divisés en soixante-dix écoles, les chrétiens en soixante-et-onze et les juifs en soixante-douze, l'islam les surpasse encore toutes en cela qu'il en compte soixante-treize, toutes hétérodoxes.

Au reste, veut-on connaître la véritable valeur de cette réforme? comme l'arbre, c'est à ses fruits qu'il faut la juger. Eh bien, si le christianisme a rendu la vie à la vieille société romaine, on peut dire que le mahométisme est venu paralyser dans la vigueur de sa longue jeunesse la société arabe. Partout où il s'est établi, partout l'antique civilisation a disparu pour faire place à la plus lourde tyrannie, au plus stupide fanatisme. Sans doute on vit, après les premières guerres, s'opérer chez les Arabes un grand mouvement scientifique et littéraire; mais il ne saurait être permis de le rapporter à l'islamisme qu'en ce sens, que l'apparition du Koran, comme il était naturel, éveilla dans l'esprit de ce peuple spirituel, hardi et entreprenant, le désir d'étudier et de sonder les grands problèmes de notre existence. Car ils n'embrassèrent l'étude de la philosophie que malgré le principe même de la religion, et les nombreuses erreurs qu'ils recueillirent de leurs élucubrations n'ont abouti qu'à rompre l'unité de l'islamisme

(1) Il ne faut pas prendre ce mot d'une manière absolue, car il y a de ces erreurs qui sont beaucoup plus raisonnables que le texte sacré qu'elles réprouvent.

Digitized by Google

et à en affaiblir la puissance native. Mais il lui resta toujours assez de force pour causer de grands maux, et quand ces jeunes nations de l'Arabie eurent, comme d'ardents coursiers, jeté tout leur feu, elles montrèrent assez sa funeste influence dans l'irrémédiable abattement où elles sont tombées. Il faut chercher les principales causes de cette triste révolution: 1° dans la nature même de la loi, qui, religieuse et politique en même temps, empêcha toute amélioration législative, et investit les khalifes, imans et princes à la fois, d'une autorité absolue sur les personnes et sur les choses; car « l'empire vient de Dieu, comme la » terre est à lui, et il donne l'un et l'autre à qui lui plait; » 2° dans l'excessive sévérité des prescriptions religieuses, qui, ne tenant aucun compte de la faiblesse humaine, poussaient naturellement les fidèles à l'impiété ou à l'hypocrisie ; 3° dans la prodigieuse multiplicité de ces prescriptions (les commentateurs en comptent soixante-dix mille), qui, surchargeant les pratiques de la dévotion de menues et frivoles observances, tiennent l'âme enchaînée à la matière, sans lui permettre jamais de s'élever librement dans les célestes régions; 4° dans le principe de la prédestination, qui, après avoir affranchi les musulmans de la crainte vulgaire de la mort, fit de ces héros de lâches esclaves du destin, et précipita successivement vers leur ruine tous les empires de l'islamisme (1); 5° dans le caractère violent et barbare de la loi, qui, au lieu de rapprocher les hommes, les divise, en les armant les uns contre les autres et engendre la dureté des mœurs ; qui maintient l'esclavage non seulement en ce monde, mais encore dans l'autre; qui proclame l'infériorité de la femme, pour laquelle il établit à part un modeste paradis ; et qui règle la justice sur l'inégalité des conditions et la différence des religions ; 6° dans le

(1) Dès l'an 640, le khalife Omar revenant à Médine d'une campagne de Syrie, d'où le chassait la peste, ses soldats murmuraient de ce qu'il voulait échapper aux arrêts immuables de Dieu, et protéger sa vie contre un danger qui venait du ciel.

Digitized by Google

sensualisme grossier que consacre le Koran, et qui substitue le despotisme à la dignité ou à la douceur dans le gouvernement de la famille ; 7° enfin dans la jalousie sauvage du législateur, qui, craignant pour son œuvre les écarts de l'imagination arabe, supprima cette fameuse *foire* d'*Okhad* où s'entretenait dans les esprits une si noble émulation pour le beau (1), proscrivit les arts, et disposa ses sectateurs, engourdis par la foi au destin, à négliger les sciences comme pernicieuses ou comme inutiles au salut.

Au lieu d'aider la religion chrétienne à soumettre l'Arabie entière où elle commençait à dominer, Mahomet a mieux aimé l'arrêter dans ses progrès; au lieu de reconnaître et de propager la vérité, il a préféré la travestir et la combattre comme une absurdité blasphématoire. En semant le mensonge, il a récolté la tempête, les ruines et la mort.

(1) V. aussi, entre autres, dans le Koran, la sourate 26e, vers. 225, qui présente les poëtes comme des insensés, et la poésie comme dangereuse.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

§ Ier.

Première période de conquêtes. 632—656.

Khalifat	d'Abou-Bekr,	632-634.
—	d'Omar,	634-644.
—	d'Othman,	644-656.

L'élection du successeur de Mahomet trouble un instant l'Arabie ; elle divise pour toujours les Musulmans. — La mort de Mahomet appelait les croyants à lui donner un successeur pour gouverner, comme chef spirituel et civil, le nouvel empire. Les Ansariens de Médine auraient voulu que ce chef fût pris parmi eux ou qu'il y en eût deux, l'un pour Médine, l'autre pour les Mohadjériens de la Mecque. Mais ceux-ci parvinrent à obtenir qu'il n'y en eût qu'un seul et qu'il fût choisi dans la tribu du Prophète. Ali, gendre et cousin de Mahomet, eut pour lui quelques voix, celles des Haschémites ; les autres se portèrent sur Abou-Bekr (1), père d'Aïescha, que son gendre mourant avait chargé de réciter pour lui la prière publique. Abou-Bekr prit donc le titre de *Kalifah rasoul allah*, vicaire de l'envoyé de Dieu. Mais les Haschémites tenaient toujours bon pour Ali ; retiré dans sa maison, celui-ci demeura six mois sans vouloir reconnaître le successeur de son beau-père. La mort de *Fatime*, sa femme, et l'affaiblissement de son

(1) Son véritable nom était Abdallah ; l'union de Mahomet avec Aïescha lui a fait ensuite donner celui d'*Abou-Bekr*, qui signifie *le père de la Vierge*.

Digitized by Google

parti triomphèrent seuls de son indignation. Toutefois sa résistance avait commencé un schisme qui dure encore aujourd'hui. D'un côté les *Sunnites* ou traditionnaires reconnaissent comme légitimes les trois imans ou khalifes qui ont régné avant Ali ; de l'autre les *Schyites* ou sectaires ne regardent comme tels qu'Ali et ses onze successeurs, dont le dernier, surnommé *Mahadi*, le guide, après être resté pendant de longs siècles invisible, doit reparaître avant le jour du jugement pour détruire la tyrannie de *Satan*. Ici les défenseurs de la *justice*, là les partisans des *quatre amis* ; cette division éternelle a fait des ennemis irréconciliables des Turks et des Persans ; et l'animosité de ces derniers est telle qu'à leurs yeux il est plus méritoire de tuer un Sunnite que trente-six Chrétiens.

Il était temps qu'Ali se soumît : la mort du réformateur avait été pour la plupart des islamites le signal de la défection. Les uns s'étaient levés à la voix de nouveaux prophètes, et les suivaient avec d'autant plus d'entraînement qu'ils étaient de leur choix ; les autres, regrettant la liberté du désert, prétendaient, sans renoncer à l'islam, se soustraire au tribut, que, sous les noms de dîme et d'aumône, Mahomet avait imposé à tous les Musulmans. Il fallut, pour les réduire et rendre l'unité religieuse et politique à l'Arabie, mettre onze armées en campagne. Nous savons déjà comment finirent Asouad et Moçaïlama, ces dangereux rivaux du Prophète ; le reste des rebelles ne put résister à la valeur ou à la cruauté de Khaled, et rentra dans le devoir.

Conquête de la Syrie et de la Mésopotamie, 632-639. — Abou-Bekr comprit alors que, pour prévenir de nouvelles divisions, il était nécessaire de tourner l'énergie des croyants contre les ennemis de la foi. Il avait fait faire le dénombrement de ses sujets, et ce dénombrement ayant donné cent vingt-quatre mille Moslems, il ne doutait pas

Digitized by Google

qu'avec de telles forces il ne vînt à bout des plus grandes entreprises, alors surtout qu'après s'être affaiblis par une guerre atroce, les deux grands états voisins de la Péninsule continuaient à s'épuiser par des discordes religieuses ou politiques. Il écrivit donc cette lettre à toutes les tribus arabes : « Au nom de Dieu miséricordieux, salut à tous » les vrais croyants, et que la bénédiction soit avec vous. » Je célèbre le Dieu tout-puissant, et je fais mes prières » d'après le symbole de Mahomet, son prophète. — Je » vous donne avis que je m'apprête à envoyer les vrais » croyants dans la *Syrie*, pour l'arracher des mains des » infidèles ; et j'ai voulu vous informer que combattre » pour la religion est un acte d'obéissance à la volonté » de Dieu. » Grand nombre de guerriers répondirent à cet appel, et accoururent au camp de Médine. Le khalife vint les passer en revue, et voulut les accompagner à pied pendant la première journée. Sur le point de les quitter, il donna ses dernières instructions à ses généraux : « Rappelez-vous, leur dit-il, que vous êtes en présence du » Seigneur, et voisins de la mort. Evitez donc l'injustice » et l'oppression ; délibérez d'accord avec vos frères, et » conservez l'amour et la confiance de vos troupes. Comportez-vous pour la gloire de Dieu, ainsi qu'il convient » à des hommes, sans tourner le dos ; mais épargnez les » femmes, les vieillards, les enfants, les palmiers, les blés, » les fruits, et ne faites de mal au bétail que lorsque vous » serez contraints de le manger. Avant de faire la guerre » aux peuples, invitez-les à embrasser la vraie foi ; faites » des traités et ne les violez pas. Vous rencontrerez, en » avançant, des religieux qui vivent dans des monastères » pour y servir Dieu : ne les égorgez pas et ne détruisez » pas leurs asiles. Vous en trouverez d'autres avec les » cheveux taillés en couronne : ceux-là appartiennent à la » synagogue de Satan ; fendez-leur la tête sans ménagement, à moins qu'ils ne consentent à se faire musulmans » ou à payer le tribut. »

Digitized by Google

Destruction du royaume de Hira. — Soumission de Bostra, de Gaza, 633. — L'armée formait d'abord plusieurs divisions indépendantes. Tandis que Khaled, à la tête de dix mille guerriers, allait conquérir le petit royaume de *Hira*. allié de la Perse, *Abou-Obéidah* et *Amrou*, qui disposaient ensemble d'une vingtaine de mille hommes, envahirent séparément, celui-ci la Palestine, et l'autre la Syrie située à l'orient du Jourdain. Mais, à la suite d'un échec éprouvé par le dernier, Abou-Bekr rappela Khaled de l'Irak, où il s'était couvert de gloire, en contraignant le dernier des Lakmites, dépouillé de ses états, à se réfugier en Perse, et il l'investit du commandement supérieur des forces combinées de l'Arabie. Quand il arriva en Syrie, Abou-Obéidah était occupé au siége de *Bostra*, ville riche et florissante, qui, par sa position avantageuse, pouvait servir de place d'armes à l'expédition. Protégés par de solides remparts, les valeureux habitants étaient résolus de se défendre jusqu'à la mort. Mais Romain, leur gouverneur, les trahit et les livra sans défense au glaive des ennemis. Pendant ce temps-là, Amrou de son côté s'emparait de *Gaza*.

Bataille d'Aidjnadin ; chute de Damas, 634. — Les Sarrasins, dont les triomphes avaient grossi les rangs, étaient alors au nombre de cinquante mille environ. Khaled les rassembla tous, à l'exception de ceux qui opéraient en Palestine, et les conduisit contre l'ancienne capitale de la Syrie. Ils campèrent à quelque distance des murs de *Damas*, au milieu de ses riants bocages et de ses limpides fontaines, et leur général envoya dire aux habitants : « Salut » et félicité à ceux qui cheminent dans la bonne voie. » Nous vous ordonnons de déclarer qu'il n'y a qu'un Dieu, » et que Mahomet est son prophète ; sinon payez tribut et » devenez nos sujets. Autrement, je conduirai contre vous » des hommes pour qui la mort est plus agréable qu'il ne » l'est pour vous de boire du vin et de manger de la chair » de porc. » La guerre fut la seule réponse qu'on lui fit.

Digitized by Google

Chaque jour, du haut de leurs murailles, les assiégés voyaient quelqu'un de leurs plus braves défenseurs tomber, en des combats singuliers dignes des héros d'Homère, sous les coups des redoutables islamites. Mais, loin de les abattre, ces pertes ne faisaient qu'animer et enflammer leur courage. Ils savaient qu'Héraclius rassemblait, pour les délivrer, toutes les garnisons de la Syrie. Déjà cette armée s'avançait sous la conduite d'un général nommé Vahan ; elle était forte de soixante-dix mille hommes, et se composait en grande partie des Arabes chrétiens cantonnés sur les frontières de l'Empire. A son approche, Khaled se porta vers *Aidjnadin*, lieu maintenant inconnu, mais qui devait être un peu au nord de Damas, et il écrivit à Amrou de venir l'y rejoindre avec ses troupes, *afin d'empêcher les infidèles d'éteindre la lumière de Dieu.* Quand le jour du combat fut venu : « Vous voyez devant » vous, dit-il à ses soldats, toutes les forces réunies des » Romains. Il ne nous reste aucun espoir de leur échap- » per ; mais vous pouvez conquérir la Syrie en un jour. » Ce succès dépend de votre discipline et de votre fermeté. » Réservez vos forces pour ce soir. C'est ainsi que le » Prophète remportait ses victoires. » Bien des femmes lui demandèrent à combattre ; elles aussi voulaient avoir leur part des joies du paradis. Khaled ne refusa point leurs services, et les plaça derrière l'armée, pour tuer les musulmans qui fuiraient. L'action fut solennelle et fatale aux Romains. Aveuglés par la poussière que soulevait un vent violent du midi, ils ne se voyaient plus les uns les autres, et tombaient sous le cimeterre des Arabes, sans apercevoir le bras qui les frappait. Vahan courut cacher sa honte dans les déserts du mont Sinaï, où, suivant Eutychius, il se fit moine sous le nom d'Amatan, et passa le reste de ses jours à commenter les psaumes. Cette défaite et le retour des musulmans remplirent cette fois les habitants de Damas d'épouvante et de douleur. Pourtant ils se défendirent encore jusqu'au jour où les vivres et les cou-

Digitized by Google

rages se trouvèrent également épuisés. Quand ce jour fut venu, c'était le soixante-dixième, ils s'adressèrent à Abou-Obéidah, dont ils connaissaient les sentiments humains, et ils en obtinrent la vie sauve, la disposition de leurs biens, et la permission de conserver sept églises pour la célébration de leur culte. Mais, pendant ce temps-là, un traître était venu trouver Khaled, et lui avait livré une des sept portes de la ville. Les deux généraux entrèrent ainsi dans Damas par deux côtés opposés, l'un marchant en paix, le sabre dans le fourreau, l'autre armé de toute sa rage, et massacrant tous les malheureux qu'il trouvait sur ses pas. Ce fut au milieu de la ville qu'ils se rencontrèrent, à leur extrême étonnement et au grand dépit de Khaled, dont la parole de son lieutenant venait enchaîner le fanatisme.

La place s'était rendue le 23 août 634. Ce jour-là même Abou-Bekr mourait à Médine, après avoir porté l'honneur du khalifat avec la plus noble simplicité. Trois dirhems par jour suffisaient à la dépense de sa maison, et lui permettaient encore de faire des aumônes. Son habit, un chameau et un esclave, ce fut tout ce qu'il laissa à ses héritiers avec le magnifique exemple de ses vertus. Il avait eu le temps de désigner Omar pour dire la prière à sa place dans la mosquée. « Je n'ai pas besoin de cette dignité, lui » disait le fils de Khattab. — Oui, répliqua le khalife, mais » la dignité a besoin de toi. »

Conquête de la Célésyrie. — Bataille d'Yermouk (636); *destruction du royaume des Ghassanides. — Prise de Jérusalem* (637). — En prenant possession de la chaire de Médine, le nouveau vicaire prit le titre nouveau d'*Emir-al-Moumenin,* ce qui veut dire *prince des fidèles,* et investit Abou-Obéidah du commandement en chef des armées musulmanes en Syrie. Moins habile capitaine, mais plus humain et plus modeste que Khaled, Abou-Obéidah, en poursuivant les hostilités, eut soin de rendre la liberté à tous les prisonniers qu'il fit dans la campagne, et de leur

Digitized by Google

assurer le libre exercice de leur culte. Il en séduisit par là beaucoup, qui ne rougirent point de s'associer à la gloire de son armée comme interprètes, comme guides ou comme espions. Il ne refusa pas non plus aux villes romaines des trèves particulières, qui avaient d'ailleurs l'avantage de diviser l'ennemi. Emèse, Baalbeck (l'ancienne Héliopolis) en achetèrent une au prix de grosses sommes d'argent ; Kenesrin (l'ancienne Chalcis) paya la sienne cinq mille onces d'or, cinq mille onces d'argent, deux mille robes de soie, et autant de figues et d'olives que pourraient en porter cinq mille ânes. Le profit était grand pour l'expédition ; mais les Musulmans n'en murmuraient pas moins de tant de ménagements, et Abou-Obéidah dut, à l'expiration des trèves, pousser vigoureusement la guerre. En peu de temps il eut conquis la *Célésyrie* ; il venait de s'emparer d'*Emèse* (636), quand il apprit qu'Héraclius, ayant rassemblé toutes les forces de l'Asie et de l'Europe, les envoyait reprendre la province et protéger l'Empire. Il n'y avait pas, disait-on, moins de cent quarante mille hommes d'armes, quatre-vingt mille Grecs et soixante mille Arabes, que la prudence grecque avait placés en avant, « parce qu'il n'est rien de tel que le diamant pour couper le diamant. » Les Moslems, qui ne comptaient que trente-six mille hommes, ne s'effrayèrent pas trop de leur petit nombre, et s'avancèrent jusque sur les bords du torrent de l'*Yermouk*, où leur arrivèrent de Médine huit mille hommes de renfort. Sur le point de combattre, Abou-Obéidah n'hésita pas à remettre le commandement de l'armée à Khaled, dont sa grande âme reconnaissait sans peine la supériorité militaire, et alla se placer à l'arrière-garde sous le drapeau jaune de Mahomet. Trois fois, dans la première lutte, les Sarrasins furent repoussés, trois fois les reproches sanglants des femmes les ramenèrent au combat sans rien décider. Le courage de ces intrépides amazones les sauva le lendemain de l'adresse meurtrière des archers chrétiens. Enfin, le troisième jour, la vengeance d'un syrien,

Digitized by Google

brutalement outragé dans son honneur, assura le triomphe des Musulmans, en égarant à la poursuite de quelques fuyards un corps de soldats grecs, qu'engloutirent les eaux profondes de l'Yermouk. L'armée chrétienne presque entièrement détruite, le royaume des Ghassanides anéanti, et la possession de *Jérusalem* furent les principaux résultats de cette sanglante bataille.

Jérusalem, cité non moins sainte pour les islamites que pour les chrétiens et les juifs, excitait trop la pieuse avidité de ces barbares, pour qu'ils ne l'assiégeassent pas aussitôt. Après avoir, pendant quatre mois, soutenu leurs efforts avec le courage le plus héroïque, le patriarche Sophronius, voyant la famine et les maladies décimer son troupeau, consentit à capituler, sous la condition que le khalife en personne viendrait prendre possession de la ville. Omar aussitôt partit de Médine. Il montait un chameau, qui portait sur le cou un sac de blé et un autre sac plein de dattes ; devant lui était une outre remplie d'eau ; derrière lui un grand plat de bois. Sur sa route, il rendait la justice et réprimait les mauvaises mœurs. Arrivé devant Jérusalem, après quelques conférences avec Sophronius, il signa la capitulation suivante, qui devint le modèle de toutes les autres : « Au nom de Dieu très miséricordieux. De la part » d'Omar aux habitants d'*Ælia*. Ils conserveront la vie et » leurs biens. Leurs églises ne seront pas démolies ; eux » seuls en auront l'usage ; mais ils n'en pourront interdire » l'entrée aux musulmans. Ils ne les surmonteront point » de croix, ne sonneront pas les cloches et se contenteront de les tinter, sans pouvoir les refondre, si elles » se brisent. Ils ne bâtiront point non plus de nouvelles » églises ou chapelles. Ils seront dispensés d'enseigner le » Koran à leurs enfants, mais ils ne chercheront à détourner de l'islamisme ni croyants ni chrétiens. — Ils » auront du respect pour les fidèles, leur céderont partout le pas, et logeront, nourriront gratuitement pendant » trois jours les voyageurs musulmans. Ils ne prendront

Digitized by Google

» pas le costume des Islamites, mais ils auront toujours
» une ceinture de cuir autour des reins. Ils ne porteront
» point d'armes, iront à cheval sans selle, ne vendront
» point de vin, et n'auront point d'esclaves qui aient déjà
» servi des musulmans. Enfin ils paieront exactement le
» *karacht* (tribut), et reconnaîtront à perpétuité le khalife
» pour leur souverain (637). » Ainsi s'accomplissait pour toujours la malédiction des prophètes contre la ville où le Dieu fait homme avait expiré sur la croix.

Ce terrible coup brisa Héraclius; il ne sut que se prosterner devant les autels d'Antioche, en pleurant ses péchés et ceux de son peuple, et retourner précipitamment à Constantinople, en disant un long *adieu* à la Syrie. Pourtant il envoya dans les parages de cette province son fils *Constantin*, avec une flotte, chargée de troupes tirées de l'Egypte. Mais *Alep* n'en fut pas moins prise; *Antioche*, réduite aux abois, dut se racheter du pillage en payant trois cent mille pièces d'or. Déjà *Césarée* était menacée; Constantin essaya vainement de la couvrir de ses armes; ses troupes prirent la fuite devant l'ennemi, et la ville, abandonnée du prince, fit sa soumission. Dès lors les autres places renoncèrent à toute résistance, et la Syrie entière passa au pouvoir des Sarrasins, qui ne devaient plus la quitter (638). Ainsi sept années de combats toujours malheureux avaient suffi pour dépouiller les Romains de cette conquête, qui datait de sept siècles. Héraclius ne pouvait comprendre tant d'infortune. « Prince, lui dit un vieillard de ses conseillers, ce qui fait le succès des
» Arabes, ce sont les péchés des Romains, qui, foulant
» aux pieds les lois de l'Evangile, s'abandonnent aux plus
» honteux désordres, et se font entre eux une guerre plus
» mortelle que celle des ennemis, par leurs concussions,
» leurs violences, leurs injustices et leurs usures. » Les nombreuses trahisons et apostasies des chrétiens ne prouvent que trop la vérité de ce sentiment. Le ciel parut cependant vouloir venger la croix des outrages de

Digitized by Google

l'islamisme : une peste éclata, qui emporta vingt-cinq mille Arabes. Abou-Obéidah fut une des victimes ; et Khaled n'échappa au fléau que pour mourir deux ans plus tard à Emèse.

Mais ces pertes ne ralentirent pas un seul instant les progrès de la puissance musulmane, et l'année suivante (639) vit la *Mésopotamie* se ranger, à la sommation d'*Aïadh* et de ses lieutenants,sous l'autorité des khalifes. « L'action de l'empire grec n'avait jamais été puissante sur ces steppes immenses, rebelles aux travaux du laboureur, et où des populations nomades pouvaient seules trouver à nourrir leurs troupeaux. De tout temps la race sémitique peuplait le pays qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, en sorte que l'analogie des mœurs préparait celle des lois et de la religion (1). »

Conquête de l'Egypte, 639-641. — En même temps Amrou s'était porté vers l'Egypte ; il approchait de la frontière, quand il reçut une lettre d'Omar conçue en ces termes : « Si, à l'arrivée de ma lettre, vous êtes encore en » Syrie, ne passez pas en Egypte. Si vous êtes déjà en » Egypte, continuez votre marche avec l'aide de Dieu. » C'était l'envie de quelques courtisans, étourdis de l'heureuse audace d'Amrou, qui avait poussé le khalife à lui écrire ces dépêches. Mais les amis d'Amrou l'avaient averti. Il ne les ouvrit qu'à Rhinocolura, et, comme on lui dit que c'était une ville égyptienne : « Et bien, s'écria-t-il, » obéissons donc au vicaire du Prophète, et continuons » notre marche ; Dieu nous ordonne de nous rendre » maîtres de ce pays. » Le droit semblait pour eux, il est vrai ; quelques années auparavant, le patriarche d'Alexandrie, Cyrus, redoutant leurs armes, avait cru devoir de son propre mouvement s'engager à acheter le repos de la

(1) *Arabie* de M. Noel Desvergers, p. 237. — En prenant possession de la Mésopotamie, les Arabes la nommèrent *Al Djézirah*, c'est-à-dire l'*île*.

Digitized by Google

contrée au prix d'un tribut annuel de deux cent mille pièces d'or ; mais Héraclius refusa de ratifier sa conduite, et chargea l'arménien Manuel de protéger l'Egypte. Manuel, à l'approche d'Amrou, lui envoya demander ce qu'il venait faire sur le territoire romain. — « Je viens, répondit » l'Arabe, recueillir le trésor qu'on s'est engagé à nous » payer. — Je ne suis pas ce lâche Cyrus qui vous a pro- » mis un tribut, répliqua Manuel ; je suis un homme » armé de toutes pièces. »

Mais l'effet ne répondit pas à la fierté de cette réponse. Les Grecs furent battus, et Manuel n'eut que le temps d'aller s'enfermer dans Alexandrie. Une seconde armée ne fut pas plus heureuse, et par sa défaite près de *Farma* (l'ancienne Péluse), livra *Misr* (Babylone) aux attaques des Musulmans. Cette ville les soutenait depuis sept mois avec un grand courage, quand un traître, le gouverneur lui-même, le jacobite Mokaouka, dont nous avons rapporté les relations amicales avec Mahomet, après avoir fait insidieusement sortir de la ville la garnison grecque, conclut avec Amrou, au nom de la population kopte de l'Egypte, un traité qui lui assurait la liberté religieuse, moyennant un tribut annuel de deux dinars ou pièces d'or pour chaque famille. L'on fit donc un dénombrement général des Egyptiens, et l'Egypte, qui, après avoir nourri, du temps de l'historien Josèphe, sept à huit millions d'habitants, n'en compte guère plus de deux aujourd'hui, fut trouvée peuplée de six millions d'âmes. Benjamin, le patriarche de ces hérétiques, errait alors en proscrit dans la Haute-Egypte ; Amrou le rappela, le combla de caresses, lui demanda de prier pour le succès de la domination arabe, et fit donner aux *Jacobites* toutes les églises des Melchites (1). Quant à Cyrus, comme il revenait cette fois avec le consentement d'Héraclius, garantir au vainqueur l'exécution de ses vieilles promesses, s'il voulait se retirer :

(1) *V. la vie de Mahomet*, p. 154.

Digitized by Google

« Vois-tu cette colonne, lui répondit Amrou avec mépris,
» en lui montrant l'aiguille de Cléopâtre, nous sortirons
» de l'Egypte, quand tu l'auras avalée. »

Amrou vint ensuite assiéger *Alexandrie*, la seule place qui fût restée en la possession des Grecs, et lui livra pendant quatorze mois les plus rudes assauts. Un jour il s'approcha trop des murailles, et fut pris avec quelques-uns des siens. A la fierté de son langage et de sa contenance, le gouverneur jugea que son prisonnier n'était autre que le général lui-même, et déjà il commandait qu'on lui tranchât la tête, quand un des gens d'Amrou, le frappant au visage, s'écria: « Tu n'es que le dernier des Musulmans ; » laisse parler tes supérieurs ; » et prenant aussitôt la parole, il dit que le général les envoyait demander une entrevue. Le gouverneur, trompé par cette ruse, révoqua la sentence de mort, et pour sa ruine congédia les captifs. Alexandrie fut enfin forcée le 22 décembre 641 ; et tandis que les phalanges musulmanes inondaient la ville, les Grecs, échappés aux horreurs du siége, montèrent sur leurs vaisseaux et se dirigèrent sur Constantinople, abandonnant pour toujours le sol de l'Egypte.

Dispositions du khalife en faveur des vaincus. — « J'ai
» pris la grande ville de l'Occident, écrivit aussitôt Amrou
» au khalife. Il n'est pas possible d'énumérer les richesses
» et les beautés qu'elle contient ; je me contenterai d'ob-
» server qu'elle renferme quatre mille palais, quatre
» mille bains, quatre cents théâtres ou lieux de plaisir,
» douze mille boutiques de comestibles et quarante
» mille tributaires juifs. La ville a été subjuguée par
» la force des armes ; elle n'a obtenu ni traité ni ca-
» pitulation, et les Moslems sont impatients de jouir des
» fruits de leur victoire. » Le khalife ne le permit pas. L'argent recueilli des contributions de guerre, ainsi que les objets précieux, servirent à préparer de nouvelles conquêtes, et de longues files de chameaux transportèrent

Digitized by Google

dans l'Hedjaz les blés entassés dans les magasins de l'Egypte. Mais la science eut à regretter la destruction de la bibliothèque du Sérapion, où se trouvaient réunis tous les trésors de l'ancienne littérature. Comme le philosophe *Jean Philoponus* demandait au général sarrasin les livres de philosophie, qui ne pouvaient être, disait-il, d'aucun usage aux musulmans : « Tu me demandes là, lui répon- » dit Amrou, une chose dont je ne puis disposer sans la » permission de l'empereur des fidèles. » Et le khalife consulté fit cette réponse : « Si les livres dont tu me parles » sont conformes au livre saint, ils sont inutiles; s'ils » lui sont contraires, ils sont pernicieux. Ainsi, fais-les » brûler. » Ils servirent à chauffer les bains publics (1). Mais le nombre ne devait pas en être fort considérable; car on se rappelle que cette bibliothèque avait été déjà dispersée au temps de Théodose-le-Grand, et que Paul Orose en trouva les armoires vides.

Cependant Omar, en prouvant ainsi son ignorance et son fanatisme, ne négligea rien de ce qui pouvait assurer la prospérité de sa conquête. Il agréa la proposition d'Amrou que les taxes ne fussent pas augmentées, que le tiers du revenu public fût consacré à l'entretien des canaux, des ponts et des digues, et que la perception des impôts fût faite en nature. Par ses soins, « sur l'emplacement de la Babylone égyptienne, s'éleva la ville de *Fostat*, qui devint la résidence des gouverneurs et la capitale de la fertile

(1) Les faits sont attestés par le chrétien Aboulfaradjd et par Abd-Allathif, écrivain musulman fort judicieux, qui écrivait avant lui, mais dans le même siècle (XII). Nous verrons plus bas qu'ils répondent très-bien aux idées d'un khalife qui avait déjà fait jeter dans le Tigre la bibliothèque de Madaïn (Ctésiphon). Ne savons-nous pas d'ailleurs que l'anabaptiste Rothman de Münter, en déclarant que la Bible seule était nécessaire, et qu'il fallait brûler tous les autres livres comme inutiles ou dangereux, causa la ruine de la bibliothèque de Rodolphe Langius, entièrement composée de manuscrits grecs et latins ? (CATROU, *Histoire de l'Anabaptisme*, l. v, p. 101). L'esprit d'erreur a toujours été un esprit de ténèbres.

Digitized by Google

vallée du Nil. Un ancien canal,ouvrage des Romains, mais comblé depuis par les sables du désert, fut creusé de nouveau, établissant entre le Nil et la mer Rouge une communication facile, à l'aide de laquelle les blés du Delta étaient en quelques jours transportés dans les ports de l'Arabie. Enfin une expédition, dont le commandement fut confié à Abdallah, fils de Saad, remontant le fleuve, franchit les premières cataractes, et pénétra dans la *Nubie,* dont les habitants, malgré leur réputation méritée d'archers habiles, furent vaincus et dispersés par les Musulmans (1). »

Héraclius n'avait pas eu la douleur de voir la chute d'Alexandrie ; il était mort quelques mois auparavant au milieu du bruit des armes ennemies et des querelles théologiques (2), qui ébranlaient avec une égale fureur les fondements de l'empire grec. Ses deux fils et successeurs ne firent que passer sur le trône, *Constantin III*, empoisonné par une ambitieuse marâtre, *Héracléonas*, fils de cette femme criminelle, mutilé comme elle par le bras vengeur des gens de guerre. Les autres princes de cette famille ne finirent pas moins misérablement. L'empire Byzantin entrait dans sa longue agonie, et ses annales ne doivent plus présenter désormais que le triste tableau de ses convulsions. Hâtons-nous de revenir à celui des prodigieux exploits des vainqueurs de l'Orient.

Conquête de la Perse et de l'Arménie (636 - 651). — *Bataille de Cadesiah.* — Dès 636, Omar avait fait partir pour l'Irak une armée de trente mille hommes sous le commandement de *Saad*. Alors, depuis quatre ans, *Yezdedjerd III*, petit-fils de Chosroès, occupait le trône de la Perse. A la nouvelle du péril qui menaçait ses états, ce jeune prince chargea *Roustan* de les défendre, et mit sous

(1) *Arabie* de M. Noel Desvergers, 243.
(2) Voy., sur l'*Ecthèse* d'Héraclius, le chapitre de l'*Eglise*.

Digitized by Google

ses ordres une armée de cent vingt mille hommes. Roustan vint à *Cadesiah* avec toutes ses forces, et y livra aux Musulmans une bataille sanglante. Pendant trois jours consécutifs, on se disputa la victoire avec le plus horrible acharnement ; vers le milieu du troisième, un vent violent s'étant élevé, qui chassait au visage des Perses une poussière épaisse et les aveuglait, les Musulmans profitèrent de cette circonstance et jetèrent le désordre dans leurs rangs. Roustan se reposait alors à l'ombre des chariots qui portaient les trésors de l'armée ; en se voyant surpris, il voulut fuir ; mais un arabe le saisit par une jambe et le tua. Sa mort acheva la défaite des Perses (636), et les Moslems vinrent camper devant *Madaïn* (Ctésiphon) (1), dont les tours élevées excitèrent leurs bruyantes acclamations : « A nous, s'écriaient ils, à nous ces dômes étincelants, » dont Dieu nous a promis la conquête par la bouche de » son prophète ! » La ville ne résista point à leurs efforts, et fut saccagée. Mais les Arabes perdirent au pillage cette heureuse ignorance du luxe, qui avait jusqu'alors fortifié leur fanatisme dans le mépris de la vie. Parmi les incroyables richesses qu'ils trouvèrent à Madaïn, on parle surtout d'un tapis de soixante aunes en quarré, tissu de soie, d'or, d'argent, et semé de pierreries, où une aiguille savante avait figuré un paradis ou jardin avec toute sorte de fleurs, de fruits et d'arbrisseaux. Les soldats l'ayant découpé pour s'en partager les lambeaux, la seule portion d'Ali fut vendue vingt mille dirhems à des marchands de Syrie. La bibliothèque avait été jetée dans le Tigre, par les ordres d'Omar. Comme le climat et la situation de la place ne convenaient point aux Arabes, ils l'abandonnèrent après l'avoir ruinée ; et le khalife décida qu'on transférerait le siége du gouvernement sur la rive droite de l'Euphrate. Là, par ses soins, à quelques milles des ruines de Hira,

(1) L'antique Séleucie reçut des Arabes le nom de *Madaïn* ou *les deux villes*, parce qu'elle réunissait Ctésiphon et Coché.

Digitized by Google

s'éleva *Coufa*, qui devint bientôt une ville très florissante et une puissante place d'armes. En même temps fut fondée près du golfe Persique, *Bassora*, destinée à s'enrichir des produits du commerce que, par cette voie, la Perse faisait avec l'Inde. Ainsi s'affermissait et s'étendait le nouvel empire.

Journées de Djaloulah et de Nahavend. — Mort de Yezdedjerd. — Cependant Yezdedjerd avait rassemblé de nouvelles troupes, et mettait tout en œuvre pour lutter avec succès contre le courage de ses ennemis et la fatale opinion de ses peuples, que leur empire touchait à son dernier jour. Vaincus à *Djaloulah*, les Perses se retranchèrent à *Nahavend* (642), et depuis deux mois les deux armées étaient en présence, quand *Noman*, le général arabe, désespérant de forcer l'ennemi à sortir de sa position, parla ainsi aux Musulmans : « Amis, préparez-vous » à vaincre ou à boire le doux sorbet du martyre. Je vais » faire prononcer trois fois le tekbir à haute voix. Au » premier tekbir, vous ceindrez vos reins ; au second, » vous monterez à cheval ; au troisième, courez, la lance » en arrêt, à la victoire ou au paradis. Quant à moi, je » veux être martyr ; lorsque j'aurai été tué, suivez les » ordres de mon lieutenant. » Noman se fit tuer, comme il l'avait dit ; et les Arabes remportèrent une victoire complète, *victoire des victoires*, comme ils l'appelaient, car elle anéantit sans retour la puissance des Perses. Yezdedjerd courut vainement à l'extrémité orientale de ses états, solliciter, dit Aboulféda, les secours du roi des Turks, du roi de la Sogdiane et des Chinois. Un tarkhan ou prince turc lui amena six mille hommes ; mais, loin de ménager ce précieux allié, il eut l'imprudence de le congédier avec hauteur, pour quelques paroles peu respectueuses. Irrité de cet affront, le tarkhan s'unit au gouverneur mécontent de la ville de Mérou, dans le Koraçan, et tous deux se mirent à la poursuite de l'infortuné monarque. Son escorte fut taillée en pièces ;

Digitized by Google

échappé seul par la vitesse de son cheval, il arriva près d'un moulin et pria le meunier de le cacher, lui offrant pour récompense ses armes enrichies des plus rares joyaux. « Je n'ai nul besoin de ces armes, lui répondit le meunier, » qui ne le connaissait pas ; mon moulin me vaut quatre » dirhems par jour : si vous pouvez me les donner, » j'arrêterai ma meule, et je ne m'occuperai aujourd'hui » que de votre sûreté. » Le marché se concluait, quand survinrent quelques cavaliers turcs, qui, sans le reconnaître, tuèrent Yezdedjerd. C'est ainsi que finit, en 651, l'ancien royaume de Perse. Il ne devait plus recouvrer son indépendance qu'à l'époque où l'arabe Ismaïl-Sofi, schyite de croyance, y fonda une dynastie nouvelle (1499), rivale de celle d'Othman, qui s'était emparée du trône des Constantin. Le fils d'Yezdedjerd, *Firouz*, après s'être maintenu quelque temps dans le Tokharistan, contraint de fuir en 661, alla chercher un asile en Chine, où il mourut, laissant un fils que les Chinois appellent *Ni-ni-ché* (Narsès ?).

Profitant de leurs premiers progrès en Perse et du désordre qu'ils avaient jeté dans l'administration de l'*Arménie*, où les princes ne reconnaissaient plus l'autorité du lieutenant royal, les Arabes, sous les ordres d'Abderrahman, avaient envahi cette dernière contrée, et étaient venus, en 639, mettre le siége devant *Dovin*, la capitale du pays. Après s'en être emparés et l'avoir dévastée, ils s'étaient rendus maîtres de *Nakhtchévan*, puis de *Tiflis;* et déjà, franchissant le défilé de Derbend, ils s'avançaient dans les vastes plaines du nord, quand les Khazars les arrêtèrent auprès de *Balandjar*, sur les bords du Térek, et les tuèrent presque tous dans cette rencontre. Un si sanglant échec rendit la liberté à l'Arménie ; mais elle n'en jouit pas longtemps. Les Arabes revinrent plus nombreux en 646, et la contraignirent de payer tribut.

Mort d'Omar (644). — Le khalife Omar n'avait vu ni ce retour de la fortune, ni l'entière soumission des Perses.

Digitized by Google

Tandis que cette nation valeureuse, anéantie par ses revers, courbait la tête sous le joug des Islamites, un esclave persan, pour une injure personnelle, avait vengé son pays en frappant le khalife de trois coups mortels, au moment où il faisait sa prière à la mosquée (644). Ainsi tomba cet homme *dont le bâton inspirait plus de crainte que l'épée de ses successeurs*, et dont les conquêtes, par leur vaste étendue et leur solidité, suffiraient à la gloire de plusieurs princes. « Administrateur habile et vigilant, le premier, dit Aboulféda, il ordonna que tous les écrits fussent datés, et prit pour début de l'ère musulmane l'*Hégire* ou la fuite du Prophète. On lui doit la création des gardes de nuit, et divers réglements relatifs à la prière publique... C'est lui encore qui fixa les émoluments à donner aux différents employés du service public; et, tout en améliorant ainsi la position des agents du gouvernement, il était si strict dans sa dépense personnelle, qu'il parut un jour en public, revêtu d'une robe faite de douze morceaux d'étoffes différentes. » On regrette seulement qu'il se soit montré plus dévot qu'éclairé, et que l'amour de la religion n'ait pu s'allier chez lui au respect de la science.

OTHMAN. — *Première expédition en Afrique* (647-648). — Il avait, à son lit de mort, chargé six musulmans de lui choisir un successeur, en déclarant que, si, après trois jours de délibérations, ils n'avaient pu fixer leur choix, le candidat d'Abderrahman aurait sur tous les autres la préférence; et le cas s'étant présenté, Abderrahman avait opté pour son beau-père en ces termes : « Dieu m'est » témoin que je remets sur les épaules d'*Othman* le far- » deau imposé à mes épaules; Othman est le successeur » du Prophète. » — « Quant à moi, » répondit Ali, encore une fois déçu dans ses espérances, « je prends aussi Dieu à » témoin que votre but, dans un pareil choix, est de ré- » gner sous le nom d'un homme faible et accablé par le » poids des ans. » Le nouveau khalife en effet n'avait pas

Digitized by Google

moins de quatre-vingts ans, et la faiblesse de son caractère promettait de faciles avantages à ses parents et à ses amis.

Un des premiers actes de son règne fut de rappeler Amrou de l'Egypte qu'il avait conquise avec tant d'éclat, et à laquelle il venait d'ajouter la *Cyrénaïque* avec plus de deux cents lieues de pays au sud. Il lui donna pour successeur Abdallah-Ben-Saad, ancien secrétaire de Mahomet, qui, après avoir falsifié les révélations de son maître, en avait scandaleusement abjuré la religion. Mais Abdallah était le frère de lait d'Othman; pour l'entourer du prestige de la gloire, il fallait lui réserver la conquête de l'*Afrique*. L'entreprise semblait facile ; car le patrice Grégoire, gouverneur de cette province, s'était révolté contre l'Empire, et, sous le titre d'empereur ou de roi (1),se rendait odieux aux peuples par sa tyrannie. Ensuite les habitudes et la physionomie des Maures ou *Berbers* (2) différaient peu de celles des Arabes, et les Islamites pouvaient compter sur une prompte soumission de ces peuplades indépendantes. Othman ne s'épargna point dans les préparatifs de l'expédition. Chaque jour il montait dans la chaire de Médine et appelait ses sujets à la guerre sainte. De son propre bien il fournit des chevaux, des armes et mille chameaux destinés à transporter les fidèles trop pauvres pour se procurer une autre monture. Bientôt quarante mille Musulmans se trouvèrent prêts, et vinrent assiéger la ville de *Tripoli* (647). Mais ils n'avaient ni flotte, ni vivres, ni machines de guerre, et la place était bien défendue; contraints de se retirer, ils s'avancèrent jusqu'à Cabès,

(1) Les auteurs arabes lui donnent ce dernier titre. Les *Actes* de saint Maxime semblent dire qu'il avait pris l'autre et battu les troupes impériales.

(2) M. de Saint-Martin fait de ce mot une altération arabe « de celui de *Barbari*, que les anciens donnaient à ceux des Africains qui n'avaient pas voulu se soumettre aux lois ou à la civilisation des Romains, et qui étaient restés indépendants. » (Note 1, p. 321 du t. XI.)

Digitized by Google

alors nommé *Tacape*, et en formèrent le siége, mais sans plus de succès. Sur ces entrefaites, Grégoire arriva à la tête de cent vingt mille hommes, et depuis plusieurs semaines les deux armées se livraient chaque matin, en un lieu nommé *Yacoubé*, de vives escarmouches, qui les fatiguaient sans décider la victoire, quand enfin la ruse de Zobaïr sut la fixer en faveur des Arabes. Il commença par livrer aux Grecs un combat très vif, et ne fit sonner la retraite que quand il les vit accablés. Confiants dans les habitudes du passé, ils avaient quitté leurs armes, et s'étaient jetés à terre pour y prendre du repos. Tout-à-coup Zobaïr reparaît avec des troupes fraîches qu'il avait tenues en réserve dans le camp ; il surprend l'ennemi en désordre et en fait un carnage affreux. Grégoire tombe sous ses coups, malgré le courage héroïque de sa fille, et sa fille elle-même, après avoir immolé sur son cadavre plusieurs musulmans, est prise les armes à la main. Abdallah en fit présent au vainqueur, qui, « *ne voulant d'autre récompense que l'honneur d'avoir servi la religion*, » la reçut avec dédain, malgré ses attraits et sa gloire (648). Ceux qui échappèrent se réfugièrent à *Sobéïtala* (*Suffetula*), la capitale de la Byzacène. C'était une ville riche et très populeuse : les Arabes l'assiégèrent, et s'en étant emparés, en détruisirent presque entièrement la population. Les châteaux d'alentour s'empressèrent de capituler, et les députés de la province de demander la paix. L'armée musulmane en avait besoin, car, depuis quinze mois qu'elle était en Afrique, les combats et les maladies l'avaient fort affaiblie. Abdallah l'accorda sans peine, et après avoir pourvu à la garde de sa conquête, il revint en Egypte. Ainsi se termina la première expédition des Arabes en Afrique, la seule qui ait été faite sous le khalifat d'Othman.

Expéditions maritimes (648-655). — Ce fut aussi sous Othman qu'eut lieu leur première expédition maritime. Les deux gouverneurs de Syrie et d'Egypte, Abdallah et Moawiah,

Digitized by Google

s'étaient réunis pour en assurer le succès. Leurs flottes voguèrent à la conquête de *Chypre* (648), et les Cypriotes, après une longue résistance, achetèrent la paix par un tribut de sept mille dinars. Encouragé par ce succès, Moawiah ne tarda pas à faire de nouvelles courses dans la Méditerranée. Les collines du Liban lui offraient des bois propres à la construction, et le commerce de la Phénicie une multitude de marins; il mit en mer douze cents barques, et s'empara (651) des îles de *Cos*, de *Crète* et de *Rhodes*. Le colosse de Rhodes gisait encore sur le sol où depuis près de neuf cents ans un tremblement de terre l'avait précipité. Par les ordres du vainqueur, on en rompit le bronze, et les énormes débris en furent vendus à un juif d'Emesse, qui en chargea neuf cent quatre-vingts chameaux (1). Vers le même temps les Sarrasins établis sur les côtes d'Afrique firent une descente en Sicile et la ravagèrent. Quatre ans après (655), Moawiah armait dans le port de Tripoli (Syrie) une nouvelle flotte chargée d'attaquer Constantinople. L'empereur *Constant II* lui en opposa vainement une autre; elle fut dispersée près du mont Phénix ou mont Olympe, sur les côtes de Lycie, et lui-même n'échappa qu'à grande peine à la fureur de l'ennemi. La mort d'Othman vint à propos arrêter les musulmans dans leur marche victorieuse.

Tant de succès n'avaient pas manqué de les corrompre; l'antique simplicité des mœurs arabes commençait à faire place à un luxe effréné, et sous le masque hypocrite de la religion, s'agitait dans les cœurs une ambition impitoyable. Le pressentiment du désordre moral qu'allaient engendrer la soif de l'or et la vénalité produisit, sous l'influence d'Abou-Dar, ancien compagnon du Prophète, une secte qui enseignait que les richesses étaient une source de perdition et qu'il fallait forcer les riches à donner leur superflu.

(1) Théophane, p. 286, et Constantin Porphyrogénète, *de administr. imperio*, c. 20 et 21.— C'était un ouvrage de *Charès* de Linde, élève du célèbre Lysippe.

Digitized by Google

Le faible Othman, loin de pouvoir arrêter le mal, semblait l'envenimer en s'environnant de tous les hommes que Mahomet avait autrefois frappés d'anathème. Mille Egyptiens vinrent à Médine se plaindre des vexations d'Abdallah et demander son renvoi ; les habitants de Coufa et de Bassora accoururent de leur côté, impatients de renverser Othman, et portèrent la violence jusqu'à l'assaillir à coups de pierres dans la chaire de la mosquée. Le khalife crut les apaiser en leur accordant toutes leurs demandes ; mais il n'était pas sincère ; ils en acquirent la preuve ; furieux, ils l'assiégèrent dans sa maison, et y pénétrant de vive force, le massacrèrent sans égard pour le livre saint, qu'il tenait sur ses genoux.

§ II.

Première période de révolutions intérieures (656-692).

OMMIADES.

ALI (656-661). — Ce crime, dit Aboulféda, ouvrit la porte à tous les autres. Après cinq jours d'anarchie, les anciens compagnons du Prophète tendirent la main droite à Ali, en signe d'obéissance. Mais le nouveau khalife, plus brave et dévôt qu'habile et prudent, vit aussitôt se former contre lui une redoutable coalition des prétendants trompés dans leurs ambitieuses espérances, et d'Aïescha, la veuve de Mahomet, qui ne pouvait lui pardonner de l'avoir un jour soupçonnée d'infidélité envers le Prophète. Soutenue par *Talha* et *Zobaïr*, qui, après avoir prêté serment à Ali, s'étaient débarrassés de leur parole de la manière qu'indique le Koran, c'est-à-dire en affranchissant un esclave, cette femme vint dans la plaine de *Khoraïba*, près de Bassora, présenter la bataille au successeur de l'apôtre. Montée sur un puissant chameau, elle donnait elle-même les ordres, et animait les soldats

Digitized by Google

à l'attaque. Celle-ci fut des plus vives et la victoire demeura longtemps incertaine. Mais les chefs de la révolte étant tombés dans la mêlée, l'action se concentra autour d'Aïescha. Indomptable en son malheur, il fallut, pour la réduire, couper les jarrets de l'animal qui la portait ; c'est pourquoi cette journée fut appelée *la journée du chameau*. Ali traita sa prisonnière avec respect et l'envoya à Médine.

Mais il n'avait point rétabli *Amrou* dans le gouvernement de l'Egypte, et il venait de dépouiller de celui de Syrie *Moawiah*, dont la foi lui paraissait douteuse. Amrou et Moawiah s'unirent, et celui-ci osa prendre le titre de *prince des croyants*. Fils d'Abou-Sofian, de la famille des *Ommiades* (1), autrefois si hostile au Prophète, « il n'avait pas oublié qu'au temps de l'idolâtrie son père commandait aux tribus de l'Hedjaz. Ces tribus venaient de conquérir une partie de l'ancien monde, et Moawiah aspirait à ressaisir, au nom de l'islamisme, le pouvoir qu'au nom des dieux du paganisme avaient exercé ses ancêtres. Souple, rusé, inébranlable dans son ambition, il s'était créé dans la Syrie qu'il administrait depuis quinze ans, des partisans nombreux et dévoués. » Il n'eut pas de peine à y rassembler soixante mille hommes pour sa cause ; Ali en tira soixante-dix mille de l'Irak et de la Perse. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de *Siffin*, entre l'Euphrate et Palmyre. Pendant cent dix jours elles se firent une guerre d'escarmouches, qui enleva au khalife vingt-cinq mille soldats et à son rival quarante-cinq mille. Le dernier combat se livra la nuit et fut le plus sanglant. L'épée à la main, Ali frappait sans relâche, et dans l'affreux silence des combattants, qui tuaient ou périssaient sans proférer un cri, on l'entendit répéter quatre cents fois : « *Allah Akbar*, » Dieu est grand : c'étaient quatre cents ennemis qu'il avait tués. Electrisées par son courage, ses troupes redoublent d'ardeur, et les Syriens pressés

(1) *Ommiade* vient de Omeyyah, l'aïeul d'Abou-Sofian.

Digitized by Google

de toutes parts vont succomber, quand, par le conseil d'Amrou, Moawiah, au lever de l'aurore, fit attacher au haut de quatre piques autant de korans, en criant : « *Que ce livre* » *juge entre vous et nous.* » A cette vue, les Alides hésitent, s'arrêtent ; leur chef est contraint d'accepter la proposition de son adversaire ; et deux juges sont choisis dans les deux camps, Abou-Mousa pour Ali, et Amrou pour Moawiah.

Celui-ci trompa l'autre par son apparente franchise, et le convainquit sans peine de la nécessité de déposer à la fois les deux compétiteurs ; puis, quand Abou-Mousa les eut solennellement déclarés déchus de leurs droits et déposés du khalifat, Amrou prenant la parole à son tour : « Arabes qui m'écoutez, dit-il, vous venez d'entendre mon » collègue, en vertu de ses pouvoirs, déposer Ali ; en » vertu des miens, je confirme cette exclusion, et, de même » que je mets à mon doigt cet anneau, symbole de la » puissance, je revêts du khalifat, comme seul successeur » du Prophète, Moawiah, fils d'Abou-Sophian. » La guerre alors recommença ; mais l'armée d'Ali était découragée, et s'épuisait par la désertion ; grand nombre de soldats passaient à la secte des *Kharedchites* (rebelles), qui protestait au nom de l'ancienne indépendance arabe contre les deux rivaux. Ali tailla en pièces un corps de quatre mille hommes, l'élite de cette secte. Mais trois kharedchites se dévouèrent pour assassiner en même temps Ali, Moawiah et Amrou, comme auteurs de tous les maux. Moawiah ne fut que blessé ; un des officiers d'Amrou périt à sa place ; Ali seul fut frappé à mort en 661. « Deux » choses, disait Moawiah, m'ont donné sur lui l'avantage » dans notre longue lutte : Ali était d'un esprit ouvert, et » moi j'étais impénétrable ; Ali commandait à des troupes » indisciplinées, et les miennes obéissaient au moindre » signal. »

Moawiah, 661-680. — *Deuxième expédition d'Afrique.* — A partir du jour de sa mort, la race d'Abou-Sofian et

Digitized by Google

de la célèbre Henda (1) gouverna quatre-vingt-dix ans. Moawiah transforma le khalifat électif en une dignité héréditaire, et fit reconnaître par le peuple et l'armée son fils comme son successeur. L'aîné des fils d'Ali, le faible *Hassan*, s'était volontairement retiré, et son frère, *Hossein*, devait périr à Kerbela en 680. *Damas* en Syrie devint la capitale de l'Empire.

Mais le règne de Moawiah n'eut rien de glorieux. L'Afrique appelait les Arabes. Accablée d'impôts par les successeurs d'Héraclius, qui pensaient réparer ainsi la perte de l'Egypte, elle crut trouver des libérateurs dans ses plus cruels ennemis. Après une expédition sans importance, *Okbah*, chargé du gouvernement de l'Afrique, qui fut dès lors détachée de celui d'Egypte, vint à la tête de dix mille hommes et d'un grand nombre de *Berbers* qu'il recueillit sur sa route. Il s'empara de la Byzacène, où il fonda *Kaïrowan* au milieu des bêtes sauvages et des serpents (670), parcourut, sans rencontrer de grands obstacles, la Numidie, la Mauritanie, et, passant par Tanger, arriva enfin aux rivages de l'Atlantide et à la frontière du grand désert qui regarde les îles Canaries. Les habitants de ces lieux n'avaient ni lois, ni discipline, ni religion ; mais ils étaient braves et tentèrent d'arrêter Okbah. Vaincus après une longue résistance, ils périrent en grand nombre, et leurs femmes, dont la beauté n'avait rien d'égal, furent conduites sur les marchés d'Orient, où elles se vendirent jusqu'à mille mithkals. Tout fuyait, tout tombait devant Okbah. A peine la mer arrêta-t-elle le zèle de ce guerrier terrible ; il poussa son cheval dans les flots, et levant ses yeux au ciel : « O » mon Dieu, s'écria-t-il, tu le vois, si cette mer ne m'oppo» sait un obstacle invincible, j'irais dans d'autres contrées » encore inconnues combattre, au nom de l'islamisme, » ceux qui adorent un autre Dieu que toi. » Il reprit ensuite le chemin de Kaïrowan, et il approchait de Tahouda,

(1) V. ci-dessus, p. 142.

précédé du gros de son armée, quand il tomba dans un parti de Berbers en embuscade. Alors il récita deux *rika*, et brisant le fourreau de son épée, il se prépara au combat. Ses soldats imitèrent son exemple, et tous, se précipitant sur l'ennemi, se firent tuer jusqu'au dernier en combattant avec vaillance (671). Le successeur d'Okbah, Zobaïr, périt à son tour, vaincu par les Grecs (688). Ces deux défaites ébranlèrent la nouvelle colonie, et les dissensions civiles de la monarchie arabe interrompirent encore les expéditions du côté de l'occident.

Siége de Constantinople (672-679).—Moawiah n'avait pas été plus heureux contre Constantinople. Il avait, en 672, envoyé contre cette ville une flotte formidable, et les fidèles, animés par la parole traditionnelle du Prophète, que la première armée qui assiégerait Constantinople obtiendrait la rémission de ses péchés, brûlaient de sacrifier leur vie au service de la religion. Mais l'empereur averti s'était prodigieusement fortifié dans sa capitale, et un syrien d'Héliopolis, nommé Callinicus, était venu lui apporter l'invention du *feu grégeois*, qui consumait de ses flammes inextinguibles hommes, vaisseaux, édifices. Toutefois ni les ravages de ce feu, ni la puissance meurtrière des machines de guerre ne purent décourager les Musulmans. Chaque année, au retour du printemps, ils pressaient la ville de leurs lignes redoutables, puis, dès que les brouillards de la mer Noire leur annonçaient l'approche des frimats, ils se retiraient dans le port de *Cyzique*, dont ils s'étaient emparés, et y passaient l'hiver. Le siége dura sept ans. Iezid, le fils aîné de Moawiah, y vint en personne; trois anciens compagnons de Mahomet s'y trouvaient aussi. L'un d'eux, *Abou-Aioub*, qui avait autrefois reçu le Prophète à Médine, fut tué au pied des murailles. On l'enterra dans le lieu même où il avait succombé, et, huit siècles après, les Turcs bâtirent à l'entour une mosquée, où les sultans vont encore ceindre l'épée, le jour de leur inau-

Digitized by Google

guration. Enfin, décimés par le fer, la flamme et les maladies, ils se décidèrent à lever le siège de la ville (679), et tandis que les vaisseaux qui leur restaient repassaient les Dardanelles, trente mille hommes sous la conduite de Sofian prirent par terre la route de Syrie. Les uns et les autres n'allèrent pas loin : une tempête brisa la flotte contre les écueils de la côte de Pamphylie, et une armée envoyée par Constantin-Pogonat à la poursuite de Sofian, tailla ses troupes en pièces près de Cibyre.

Tant de pertes rabattirent la fierté du khalife; il consentit à accorder aux Grecs une paix de trente ans, et même à leur payer, dit-on, un tribut annuel de trois mille livres d'or, de cinquante captifs grecs et d'autant de chevaux de la meilleure race. Ce qui est certain, c'est que l'invasion arabe fut dès lors arrêtée pour quelque temps ; peut-être le torrent dévastateur trouva-t-il une digue naturelle dans le vif désir qu'éprouvait Moawiah de ne point livrer plus longtemps aux hasards perfides de la guerre le pouvoir qu'il réservait à son fils.

Massacre de Hossein, fils d'Ali (680).- *Il soulève l'Arabie contre les Ommiades.* — *Iezid* n'en jouit pas longtemps en paix. Il redoutait Hossein, le second fils d'Ali ; pour le perdre, il l'attira dans une fausse conspiration; et, tandis que le malheureux se rendait avec sa famille de Médine à Coufa, dont les habitants devaient se déclarer en sa faveur, un corps de cinq mille chevaux l'enveloppa tout à coup à Kerbela. Il n'avait avec lui que trente-deux cavaliers et quarante fantassins. Comme les anciens athlètes, ils se frottèrent d'huiles parfumées, et revêtus de leurs plus belles armes ils semblaient plutôt se préparer à une fête qu'à un combat désespéré. Tel était l'enthousiasme qui rayonnait sur leur visage, tels étaient le respect et la compassion qu'ils inspiraient à leurs ennemis, que trente arabes de l'armée d'Iezid abandonnèrent leur drapeau pour se ranger autour de Hossein et mourir

Digitized by Google

avec lui. Tous ces fidèles amis du malheur succombèrent l'un après l'autre, non sans immoler à leur vengeance de nombreuses victimes. Resté presque seul au milieu de ces cadavres, où il comptait un fils, six frères et un grand nombre de neveux, Hossein, à cette vue, renonça à défendre plus longtemps sa vie ; et s'étant retiré à l'entrée de sa tente, il prit dans ses bras son plus jeune fils et attendit la mort: ce fut l'enfant qu'elle frappa d'abord. Accablé par le chagrin et le tourment de la soif, le héros se lève pour aller puiser quelques gouttes d'eau dans l'Euphrate; comme il s'y désaltérait, les lances de ses ennemis le transpercèrent. Son corps, foulé aux pieds des chevaux, demeura sans sépulture, et sa tête fut portée à Coufa.

La sagesse d'Abd-el-Melik rétablit l'ordre avec l'unité.— Le massacre du fils d'Ali et les mauvaises mœurs d'Iezid, à qui la voix publique reprochait d'*aimer le vin*, *la musique et les vêtements de soie*, détachèrent du khalifat les villes saintes de l'Arabie ; et quand le prince des croyants vint à mourir (683), elles reconnurent *Abdallah-ben-Zobaïr*. Tous les Arabes du désert, ceux de l'Irak, de l'Yémen, l'Egypte et une partie de la Syrie imitèrent leur exemple; en même temps *Moktar* s'emparait de la Perse. C'en était fait de la dynastie des Ommiades,si *Moawiah II*, le fils d'Iezid, effrayé de la tâche que lui imposaient les circonstances, n'avait abdiqué en faveur de l'ommiade *Merwan,* ancien secrétaire d'Othman. Celui-ci ne régna que dix mois, il est vrai ; mais il avait reconquis Damas et l'Egypte, et il laissait le pouvoir à son fils *Abd-el-Melik.*

(684-705.) Ce prince, d'une grande sagesse et d'une valeur éprouvée, réunit toutes les provinces démembrées du khalifat, et consacra l'entière indépendance de son empire en substituant une *monnaie musulmane*, pure de toute formule étrangère, à ces monnaies bilingues où Grecs et Arabes retrouvaient les signes de leur nationalité, et qui avaient elles-mêmes remplacé celles qu'avant Mahomet

Digitized by Google

l'Arabie recevait de Constantinople ou de la Perse en échange de ses produits.

Ainsi redevenus puissants par la concorde, les Islamites purent se livrer à de nouvelles entreprises.

§ III.

Deuxième période de conquêtes (692-717).

Troisième et dernière expédition d'Afrique (692-708). — Ils tournèrent d'abord leurs armes contre l'*Afrique*, et le gouverneur d'Egypte, Haçan, vint reprendre possession de Kaïrowan, qu'il trouva désert. Se portant de là sur Carthage, il l'emporta d'assaut, massacra tous ceux des habitants qui n'avaient pu s'embarquer pour la Sicile ou l'Espagne, et ferma l'entrée du port avec une grosse chaîne. Mais l'empereur Léonce, à la première nouvelle de l'expédition, avait mis en mer une flotte chargée de soldats, sous le commandement du patrice Jean. Ce brave guerrier rompit la chaîne, jeta sans difficulté ses troupes à terre, tailla en pièces la garnison arabe, et maître de Carthage, passa l'hiver à s'y fortifier. L'ennemi, de son côté, augmentait ses forces, et bientôt arriva une flotte sarrasine beaucoup plus considérable que celle des Romains. Ceux-ci n'avaient point l'expérience des combats de mer ; ils furent vaincus, et Jean ne put qu'à grande peine gagner le large pour retourner à Constantinople. Rentré dans Carthage, Haçan rasa les murailles, abattit les édifices ; « et cette ville superbe, fille de Tyr, reine de l'Afrique, rivale de Rome, aussi fameuse dans l'histoire de l'Eglise que dans les annales des nations, fut à jamais ensevelie par le bras d'un peuple nouveau, destructeur de l'ancien monde (1). »

Cependant les Berbers étaient en armes, et protestaient contre la domination arabe. Obéissant à la voix de leur

(1) Lebeau, p. 46, l. 62.

reine *Kahina*, ils s'étaient retranchés dans les montagnes de l'Auras, et paraissaient déterminés à défendre leur liberté jusqu'à la mort. Ils combattirent si bien qu'ils mirent en fuite les Musulmans, après leur avoir fait essuyer une très grande perte. Haçan, découragé, avait quitté l'Afrique. Mais au bout de cinq ans, Abd-el-Mélik lui confia de nouvelles troupes, et lui ordonna d'aller venger la défaite des premières. A cette nouvelle, Kahina harangue ses Berbers : « Que veulent les Arabes? leur dit-elle; occuper les villes, » s'emparer des trésors qu'elles renferment, tandis que » nous n'avons besoin que de champs et de pâturages. » Pour arrêter ces hommes avides, il n'est qu'un moyen : » c'est de ravager le pays qu'ils convoitent, de façon qu'ils » perdent tout désir de l'occuper. » A sa voix des hordes de Berbers se répandent de tous côtés, détruisent les villes de fond en comble, coupent les arbres, emportent les métaux précieux (1). » Mais ces fureurs jetèrent les Grecs dépouillés dans les bras de Haçan ; il les accueillit avec joie, et avec leur secours il put bientôt joindre l'armée de Kahina. Après un combat des plus sanglants, où périt cette reine, il détruisit la coalition des Berbers, et sa victoire lui livra leur pays tout entier. *Mouça*, successeur de Haçan, y anéantit l'esprit de révolte, réduisit en esclavage trois cent mille Maures, qu'il envoya en Asie, persuada aux autres qu'ils étaient de sang arabe, et les détermina à s'enrôler dans ses troupes. Dès lors ils prirent la religion et la langue de leurs *frères*, et il sembla qu'un même peuple habitait des bords du golfe Persique au rivage de l'Atlantique. C'en était fait décidément du christianisme sur la terre africaine (2).

(1) *Nowaïri*, apud Noel Desv., p. 315.

(2) Toutefois quelques réunions de fidèles purent y prolonger leur existence précaire, et, en 893, le pape Formose parle d'une ambassade d'Afrique, qui lui a été envoyée pour terminer des dissensions survenues entre les évêques de ce pays. Même au temps de Grégoire, on cite encore des évêques africains, principalement de Carthage.

Digitized by Google

Conquête de l'Espagne. — Il ne restait plus aux Sarrasins pour assurer en Afrique l'entière domination du Koran, qu'à soumettre l'*Espagne transfretane*, c'est-à-dire les villes de Tanger, d'Arzille et de Ceuta, dont le comte Julien (1) était gouverneur, quand ce beau-frère de l'ancien roi Witiza, impatient de se venger de Roderic, vint proposer à Mouça de lui faciliter la conquête de l'Espagne. Mouça, sans perdre de temps, écrivit au khalife pour obtenir la permission d'ajouter à l'empire musulman un pays dont le climat, disait-on, était plus doux que celui de la Syrie, les terres plus fertiles que celles de l'Yémen, les plantes plus embaumées que celles de l'Inde, les montagnes plus riches en mines précieuses que celles du Katay, les rivages plus fleuris qne l'Eden. C'était alors le fils d'Abd-el-Melik qui occupait le trône. *Walid Ier*, sans repousser une offre aussi séduisante, recommanda la prudence ; et Mouça, pour tenter d'abord une reconnaissance, donna à un officier berbère, nommé *Tharik*, quatre vaisseaux et cinq cents hommes (710). L'expédition réussit, et Tharik, renvoyé dans la Péninsule avec douze mille guerriers, vint camper au pied de ce rocher qui a gardé son nom, et qui s'appelle encore Djebel-Tharik ou *Gibraltar*. Le goth Tadmir ou Theodmir, qui gouvernait l'Andalousie au nom du roi Roderic, tenta vainement avec des forces bien inférieures de réprimer l'audace de ces étrangers. « Je ne » sais, » écrivit-il ensuite à Roderic, pour en obtenir du secours, « s'ils viennent du ciel ou de la terre. Ils m'ont » attaqué à l'improviste, et je n'ai pu ni résister à leur » nombre, ni soutenir avec mes soldats leur choc impé» tueux. Il serait bien nécessaire que vous vinssiez vous» même avec tous vos gens de guerre. »

Le roi accourut, suivi de toute la noblesse de son royaume et d'une armée nombreuse (quatre-vingt-dix mille hommes),

(1) V. l'*hist. des Wisigoths* sur ce personnage et sur les causes de la chute de la monarchie wisig.

Digitized by Google

mais sans expérience, sans vigueur et sans patriotisme. Le fer couvrait toutes les poitrines ; mais les cœurs étaient divisés. La rencontre eut lieu non loin de Cadix, dans la plaine arrosée par le Guadalète. Pendant trois jours les Goths luttèrent contre ces cavaliers du désert au blanc burnous, au léger turban, que semblaient devoir écraser les armes pesantes de leurs ennemis ; pendant trois jours la victoire demeura indécise. Enfin Tharik, ranimant les siens, fait à leur tête une dernière charge plus vigoureuse que les autres, et, secondé par la trahison du fils de Witiza et de son frère Oppas, indigne prélat, qui passent de son côté, il enfonce les bataillons goths et parvient jusqu'à leurs bannières. Là, sur un char d'ivoire, traîné par deux mules blanches, se tenait le successeur d'Alaric avec un diadème de perles sur la tête, et une longue robe brodée en or et en soie. Le général berber l'aperçoit, précipite vers lui son cheval et le frappe de sa lance. Dès ce moment les Goths, enfoncés de toutes parts, s'enfuirent dans toutes les directions, et tous ceux qui échappèrent au glaive de l'ennemi, se réfugièrent dans les villes voisines (711).

Cet éclatant succès remplit Mouça de jalousie et lui inspira le dessein de passer en Espagne, pour revendiquer du moins sa part du butin. Il écrivit au Berber de suspendre sa marche, et d'attendre pour continuer ses conquêtes qu'il lui eût amené des renforts. Le Berber ne se méprit point sur le véritable motif de cet ordre. Décidé à la résistance, il voulut la faire partager à ses soldats, et les ayant assemblés, il les consulta ; mais tous gardaient le silence. Le comte Julien seul, puisant dans sa haine implacable le courage qui manquait à tous, ose prendre la parole : « Le » roi des Goths est tombé sous votre glaive, dit-il ; l'ar- » mée est en déroute ; la nation est épouvantée. Marchez » sans délai à la cité royale de Tolède, et ne laissez pas » aux chrétiens troublés le loisir ou le repos nécessaire » à l'élection d'un monarque. » L'avis plut aux troupes et à leur général, et sans perdre de temps, Tharik par-

Digitized by Google

tagea son armée en trois corps, dont l'un devait marcher sur Ejica et Malaga, l'autre sur Cordoue, et le troisième sur la capitale du royaume. Cette dernière division, c'était lui-même qui la commandait. Tandis que les deux autres ajoutaient triomphes à triomphes, il la mena contre Tolède et somma la ville de se rendre. Le Tage environnait celle-ci de ses eaux, une citadelle élevée la protégeait au loin, et les obstacles pour y arriver étaient grands; mais les Goths avaient perdu tout courage; au lieu de se défendre, ils capitulèrent aussitôt, livrèrent les chevaux, les armes, et, en se soumettant au tribut, obtinrent du moins la jouissance de leurs biens. Car, en général,les vainqueurs, et ce fut la principale cause de leurs rapides succès, se montraient généreux envers les Espagnols, et n'avaient de rigueur que pour ceux qui résistaient ou qui fuyaient. Ils confisquaient les biens de ces derniers; mais la plupart du temps ils se bornaient à exiger un tribut du cinquième et quelquefois même du dixième des revenus. Tout en s'attachant les Juifs comme auxiliaires contre les chrétiens, ils assuraient à ceux-ci la liberté de suivre leur religion, pourvu qu'ils en exerçassent les pratiques dans l'intérieur des temples, et leur laissaient la plus grande partie de leurs églises, à la condition qu'ils n'en construiraient point de nouvelles. Ainsi les Tolédans en conservèrent sept. Ils eurent encore des juges particuliers et le droit de se gouverner entre eux suivant leurs lois; et cette capitulation loyalement accordée ne cessa de les régir, tant qu'ils furent au pouvoir des Musulmans.

Tharik, ne s'arrêtant pas à Tolède, poussa ses conquêtes vers le nord, et envoya à Damas une table faite d'une seule émeraude et montée en or : c'était, disait-on, la table de Salomon. Les Goths l'avaient autrefois enlevée de Rome, où elle avait été apportée par Titus, après la destruction du temple de Jérusalem, et elle se trouvait présentement dans une ville située sur les bords du Xalon, et que les Arabes nommèrent pour cette rai-

Digitized by Google

son *Medina Talmeyda* , c'est-à-dire , la ville de la table (auj. *Medina-Celi).* Le port de *Gijon* fut, au delà des Asturies, le terme des exploits du général berber. Arrêté par l'Océan, rappelé par son supérieur, il se décida à revenir sur ses pas.

Mouça de son côté avait franchi le détroit, et par une route nouvelle s'avançait à la rencontre de son lieutenant, en cueillant de nombreux et faciles lauriers. *Mérida* seule l'arrêta quelque temps. La beauté de cette ville l'avait rempli d'admiration : « Heureux, s'écria- » t-il, en découvrant sa vaste enceinte et les sommets de » ses nombreux édifices, heureux celui qui triomphera de » cette cité, immense monument de l'industrie humaine ! » Après l'avoir prise, il se porta sur Tolède, et Tharik vint au devant de lui, chargé de riches présents. Il avait espéré désarmer la colère de l'arabe ; mais celui-ci le priva de son commandement, et le fit jeter en prison, après avoir voulu le faire battre de verges. Les murmures de l'armée avaient sauvé Tharik de ce traitement ignominieux ; les nombreux amis qu'il avait à la cour firent bientôt tomber ses fers. Rendu à la liberté, il s'en servit pour soumettre les contrées orientales de la Péninsule, tandis qu'*Abd-el-Aziz*, le fils aîné de Mouça, écrasant dans les plaines de Lorca les dernières résistances du valeureux Théodmir, s'assurait de sa soumission en lui accordant, moyennant un tribut, la province du Murcie, et que Mouça lui-même poussait jusqu'au pied des Pyrénées. Les deux rivaux se rejoignirent devant *Sarragosse*, et la chute de cette place fut le dernier épisode de cette mémorable expédition, qui, en moins de trois ans, venait de soumettre l'Espagne entière à la domination musulmane.

Peut-être cette rapide conquête allait-elle devenir le prélude d'un grand drame, qui aurait changé pour toujours la face de l'Occident. Mouça, dit-on, songeait à revenir en Syrie par Constantinople, et à ranger l'ancien monde sous la loi de Mahomet. Mais le khalife, qui recevait des deux

Digitized by Google

généraux des rapports où ils censuraient amèrement, l'un l'avide rapacité, l'autre l'excessive indulgence de son collègue, eut peur que leur rivalité ne compromît les progrès de l'islamisme, et les rappela tous deux. Ils obéirent, et Tharik aussitôt retourna en grande hâte à Damas. Son extrême diligence et le récit de ses exploits lui valurent de précieux éloges : la maladie qui conduisit Walid au tombeau ne lui permit pas de donner au vainqueur de l'Ibérie une autre récompense. Il touchait à ses derniers moments, quand arriva Mouça, traînant à sa suite trente mille captifs et les immenses trésors dont la renommée fabuleuse l'avait précédé à Damas. Soliman, le frère et l'héritier présomptif de Walid, aurait voulu réserver pour l'inauguration de son règne l'entrée triomphale de cet illustre capitaine, et recevoir les présents destinés au chef de l'Etat. Mais Mouça refusa d'attendre la mort de Walid. Soliman, devenu khalife, vengea cruellement son injure. Par son ordre, le vieux guerrier fut battu de verges et exposé tout un jour au brûlant soleil de Damas sur la place publique ; il fut de plus condamné à payer cent mille mithcals d'or, quelques-uns disent deux cent mille, énorme amende qui le réduisit à la pauvreté (714).

Pendant ce temps-là son fils Abd-el-Aziz réduisait toute la *Lusitanie* et soumettait à l'impôt les habitants des Pyrénées depuis la Galice jusqu'à Pampelune. Sa bravoure effraya Soliman ; ce prince savait d'ailleurs qu'il avait épousé la veuve de Rodrigue, la belle Egilona, sans exiger qu'elle renonçât à sa religion, et l'on n'avait eu aucune peine à lui persuader qu'il aspirait à une complète indépendance. Il envoya à Séville, où il résidait, l'ordre de lui ôter le commandement avec la vie. « L'infortuné chef, loin de prévoir son sort, s'était levé un matin pour aller faire la prière au peuple, quand une troupe de meurtriers se précipita dans son palais. Surpris sans défense, il fut percé de mille coups, et sa tête fut envoyée à Damas comme une preuve sanglante de la soumission des Arabes

Digitized by Google

aux ordres de leur khalife. Soliman poussa la barbarie jusqu'à forcer Mouça à contempler ce triste trophée : « Re- » connais-tu ces traits, lui dit-il. — Oui, je les reconnais, » répondit le guerrier septuagénaire ; ce sont ceux d'un » homme brave et fidèle, mille fois supérieur à celui qui a » ordonné sa mort. » Il sortit du palais en disant ces mots et alla cacher au fond de l'Hedjaz sa douleur et sa profonde misère (1).

Pélage et les chrétiens indépendants des Asturies. — Ces dissensions et ces disgrâces firent le salut des chrétiens; elles leur permirent de se reconnaître et les sauvèrent d'une ruine complète. Un cousin et ancien protospathaire de Rodrigue, Pélage, qui était déjà venu, sous Witiza, chercher un asile dans les montagnes des Asturies et des Cantabres, y rassembla autour de lui tous ceux qui préféraient les dangers de l'exil à la sécurité de la servitude, et se rendit bientôt assez redoutable pour obliger les vainqueurs à une expédition dans l'Asturie (718). Ils vinrent en grand nombre ; mais Pélage avait habilement choisi sa position. « C'était à l'est du mont Auseba, où la Deva coule au fond d'une vallée sombre, étroite et fermée des deux côtés par des montagnes, dont les flancs se dressent et se rapprochent davantage, à mesure qu'on remonte le cours de la rivière. A l'endroit où celle-ci prend sa source, un énorme rocher vient intercepter la vallée dans toute sa largeur. C'est au milieu de ce rocher que s'enfonce la caverne de Covadunga, assez vaste pour servir d'abri à plus de deux cents hommes. Pélage s'y enferma avec tout ce qu'elle put contenir de soldats. Il fit placer le reste de son armée en embuscade dans les bois et sur les montagnes escarpées qui, des deux côtés, dominent ce défilé. Alkamah se laissa entraîner dans cette gorge, où quelques hommes, maîtres des hauteurs,

(1) « L'homme qui avait eu entre ses mains les trésors de la Péninsule, » fut contraint, dit Murphy, d'aller mendier son pain de tribu en tribu » dans les déserts de l'Arabie. » (M. Noel Desverg., p. 329.)

Digitized by Google

devaient facilement anéantir une armée nombreuse (1). »
A peine celle des Arabes s'y fut-elle engagée qu'une grêle de traits et de pierres, lancés par des mains presque invisibles, vint l'accabler et lui rendre le combat impossible. En même temps une tempête éclatait et multipliait avec les obstacles les difficultés de la retraite : ce qui échappa à la fureur des eaux, périt englouti sous une masse de terres, dont elles avaient rongé la base. Le nombre des morts dut être fort considérable ; car, après le combat, le gouverneur de Gijon ne tenta même pas de se défendre, et battit en retraite poursuivi par les Espagnols, qui le vainquirent et le tuèrent. Ni sa mort, ni la défaite de *Covadunga* ne furent vengées, et Pélage demeura paisible possesseur du petit *royaume* de douze lieues de large sur quarante environ de longueur qu'il venait de conquérir, et que huit siècles de combats poivent élever glorieux et puissant sur les ruines de la domination musulmane.

Invasions en France. — Les Arabes ne furent guères plus heureux au delà des Pyrénées. La conquête de l'Espagne achevée, ils y avaient aussitôt organisé une administration régulière. La division du pays en cinq provinces avait été maintenue, et chacune de ces provinces avait été confiée à un *wali*, qui avait pour subordonnés les *alcaïdes*, ou magistrats supérieurs des villes et des bourgades, et qui relevait lui-même de l'*émir* ou gouverneur général, établi à Cordoue. Cette organisation, en affermissant leur conquête, permettait aux avides musulmans de travailler à y joindre les riches contrées de la Gaule qui avaient appartenu aux Wisigoths. On était alors, *en France*, au temps des *rois fainéants*. Profitant du triste état de ce pays, le gouverneur Alzamah, chef également célèbre comme admi-

(1) *Espagne*, par M. Lavallée, p. 135.

Digitized by Google

nistrateur (1) et comme guerrier, envahit le Languedoc, prit *Narbonne,* dont il fit sa place d'armes, après en avoir massacré ou emmené en captivité la population, et vint mettre le siège devant *Toulouse.* Il la pressait vivement, quand le duc d'Aquitaine, Eudes, craignant pour sa capitale, accourut avec toutes les troupes qu'il put rassembler. « Si nombreux étaient les chrétiens, disent les auteurs arabes, que la poussière soulevée par leurs pas obscurcissait la lumière du jour. Alzamah, pour rassurer les siens, leur rappela ces paroles du Koran : « Si Dieu est pour nous, qui » sera contre nous ? » Les deux armées se précipitèrent l'une contre l'autre avec l'impétuosité des torrents, et la lutte fut terrible. » Alzamah, semblable à un lion, encourageait les siens de la voix et du geste ; mais, pendant qu'il se trouvait au plus fort de la mêlée, une lance l'atteignit et le renversa de cheval. Sa mort découragea les Arabes et ils se retirèrent en désordre, laissant grand nombre des leurs sur la place (721). Ils ne tardèrent cependant pas à revenir sous la conduite d'Ambissa. Celui-ci prit *Carcassonne,* qu'il livra à toute la fureur du soldat, et entra dans *Nismes* sans résistance. Ses conquêtes, suivant Isidore de Beja, furent plutôt l'ouvrage de l'adresse que de la force ; et telle en fut l'importance, que l'argent qu'elles enlevèrent de la Gaule fut le double de ce qui en avait été retiré les années précédentes.

Un instant ralenti par la mort d'Ambissa, qui fut tué dans une rencontre, en 725, le cours de ces dévastations reprit avec une nouvelle force sous ses successeurs éphémères. « Le vent de l'islamisme, disent les écrivains arabes, commença dès lors à souffler de tous côtés contre les chrétiens. » — « Dieu avait jeté dans leur cœur une terreur indicible : si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour

(1) Il contribua puissamment à la création de la marine arabe ; sous son gouvernement on créa un chef de la flotte, qui prit le titre d'*émir* ou *amir-al-ma*, le prince de l'eau, et c'est de là sans aucun doute qu'est venu notre mot français *amiral.*

Digitized by Google

demander merci. Les Musulmans prirent des pays, accordèrent des sauvegardes, s'enfoncèrent, s'élevèrent jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vallée du Rhône. Là, s'éloignant des côtes, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres. » Ils ravagèrent le Gévaudan, traversèrent en tout sens le Rouergue et l'Albigeois, dévastèrent les églises de Vienne, de Lyon et d'Autun, ruinèrent le monastère de Bèze, aux environs de Dijon, et saccagèrent Mâcon et Châlons-sur-Saône. Partout, ce que le fer épargnait était livré aux flammes. Plusieurs des Sarrasins eux-mêmes furent indignés de tant d'atrocités inutiles; car toutes ces incursions étaient faites sans plan, ainsi le voulait l'instabilité du pouvoir des émirs espagnols; et nulle part on ne rencontrait de résistance. Un si facile succès inspira au valeureux Abderrahman (*Abdérame*) la pensée de réaliser le projet gigantesque de Mouça, et d'entreprendre sérieusement la conquête de tout l'Occident. Il eut d'abord soin d'étouffer une révolte domestique, en attaquant *Munuza* (Abou-Néza), qui, maître des passages les plus importants des Pyrénées, et désireux de s'assurer un double appui contre l'émir de Cordoue et contre le maire du palais des Franks, avait épousé l'une des filles du duc d'Aquitaine. Par ses ordres on s'empara des forteresses de la Cerdagne; le rebelle poursuivi comme une bête fauve, fut égorgé dans les montagnes, et Lampadie, sa veuve, que distinguait une grande beauté, fut envoyée dans les harems de Damas. Abdérame, sans perdre de temps, franchit alors les Pyrénées; il renverse les Aquitains et les Vascons accourus à la voix d'Eudes pour lui disputer le passage de la Garonne; il prend *Bordeaux*, le pille, le brûle, parcourt en triomphateur les riches campagnes qui le séparent de celle de Tours. Il allait porter ses mains avides sur le sanctuaire de Saint-Martin, quand arriva Charles *Martel* à la tête des Franks. La masse d'armes du héros chrétien brisa les bandes arabes *comme le marteau brise le fer* (732) (1).

(1) V. les détails au chapitre de l'*hist. de France*.

Digitized by Google

Eudes reprit l'Aquitaine, et les Sarrasins ne s'agitèrent plus que dans la Septimanie.

Expéditions en Orient. — Second siége de Constantinople (707-718). — L'Orient lui-même, que la providence réservait au joug de l'islamisme, avait encore une fois arrêté les Moslems. En 707, sous le khalife Walid Ier, *Kotaybah*, le gouverneur du Khoraçan, avait soumis, il est vrai, les riches villes de la Transoxiane, Samarkand, dont les fabriques ont dès lors répandu en Occident cet art précieux qui fait du papier avec des chiffons (1), Bokhara, Fergana, Nakschib, qui fournissaient toutes les marchandises dont l'Inde et l'Europe avaient besoin, et il avait ainsi atteint les extrêmes limites du céleste Empire. En même temps *Kasim* rangeait sous la loi du Koran les contrées que baigne l'Indus, depuis les montagnes qui terminent la vallée du Cachemir au midi, jusqu'à la mer.

Mais, d'un autre côté, Constantinople devait encore échapper à l'ambitieuse avidité des vicaires de Mahomet. Après avoir ravagé la *Cilicie*, la *Cappadoce* et la *Galatie*, Moslémah, frère de Walid, était venu mettre le siége devant la vieille Byzance (717). Il avait avec lui cent vingt mille Arabes et Persans, dont le succès des siéges de Tyana, d'Amorium et de Pergame avait exalté les espérances autant qu'exercé le savoir; et une flotte de dix-huit cents voiles, pour la construction de laquelle on avait dépouillé de leurs forêts de cèdre les montagnes du Liban, était sortie du port d'Alexandrie pour aller bloquer la ville par mer, tandis que l'armée de terre l'investirait sur le continent. A la première nouvelle de ces formidables préparatifs, *Anastase II* avait ordonné la réparation des murs, chassé tous ceux qui n'avaient pas de vivres pour trois ans,

(1) Elles l'avaient reçu de la Chine l'an 30 de l'Hégire, et on l'introduisit à la Mecque l'an 88.

et formé le hardi projet de brûler, sur les côtes de Phénicie, les munitions navales de l'ennemi. Mais la trahison avait fait échouer ce dessein; et peu après Anastase avait été détrôné et *condamné* à la prêtrise par *Théodose*, qu'à son tour venait de renverser *Léon III l'Isaurien* (717). Celui-ci, pour augmenter la confiance des ennemis, fit relâcher les chaînes du port, et tandis qu'ils hésitaient dans la crainte de quelque piége, il les entoura de ses brûlots, et livra aux flammes tous leurs navires. Deux autres flottes envoyées à leur secours, au commencement du printemps suivant, furent aussi fort maltraitées. Les Egyptiens en avaient livré une: leur défection, la perte de toutes les provisions, les ravages du froid et des maladies, découragèrent les troupes de terre, et les exposèrent pour ainsi dire sans défense aux coups des *Bulgares*. Léon venait d'acheter l'alliance de ces barbares. Ils massacrèrent vingt-deux mille Asiatiques, et forcèrent le reste à repasser le détroit. Enfin Moslémah, après treize mois de siége, obtint la permission de ramener en Syrie les débris de son armée. De tant de navires qui l'avaient secondé dans son entreprise, cinq seulement, échappés au feu grégeois ou aux tempêtes, purent regagner les ports qui les avaient vus prendre si glorieusement possession de la mer.

La violence de l'invasion arabe était enfin brisée. Le temps était venu où l'empire qu'elle avait fondé devait se partager, et par son affaiblissement venger le monde chrétien.

§ IV.

Deuxième période de révolutions intérieures. — Chute des Ommiades. — Division du khalifat.

Cet empire était beaucoup trop vaste et composé d'éléments trop divers, trop promptement réunis, pour conserver son unité. D'ailleurs la famille des *Ommiades*

Digitized by Google

était odieuse à tous les Musulmans, comme ennemie de Mahomet, que son chef Abou-Sofian avait jadis persécuté, et particulièrement aux Schiites, comme usurpatrice des droits de la maison d'Ali, en sorte que le cœur des fidèles se tournait vers la ligne de Haschem, vers les parents de l'Apôtre de Dieu. Parmi les descendants du Prophète, les *Fatimites* étaient inconsidérés ou pusillanimes; mais les *Abbassides,* qui tiraient leur origine d'Abbas, oncle de Mahomet, nourrissaient avec courage et avec discrétion les espérances de leur fortune. Du fond de la Syrie, où ils menaient une vie obscure, ils firent partir en secret des agents et des missionnaires, qui prêchèrent dans les provinces d'Orient leur droit héréditaire et irrévocable ; et *Mohammed,* fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, reçut les députés du Khoraçan, et en accepta un présent de quarante mille pièces d'or. Après la mort de Mohammed, de nombreux fidèles, qui n'attendaient qu'un chef et un signal de révolte, prêtèrent serment de fidélité à son fils *Ibrahim.* En vain le gouverneur de la province avertit le khalife, en lui disant dans ce langage poétique si familier aux Arabes: « J'ai vu des étincelles briller sous la cendre, et de ces » étincelles peut naître un vaste incendie. Hâtons-nous de » les éteindre, si nous voulons éviter les sanglantes dis- » sensions qu'elles peuvent allumer parmi nous. Pourquoi » faut-il qu'en voyant l'indifférence du chef de l'Etat, j'aie » à me demander si les enfants d'Omeyyah veillent en- » core, ou si un sommeil de plomb ferme leurs yeux ! » Quand l'illustre *Merwan,* qui occupait alors le khalifat, répondit à son lieutenant d'agir avec vigueur, il n'était déjà plus temps.

Un ancien valet d'un sellier de profession, qui, tout en transportant dans les différentes provinces de l'Irak les objets de la fabrique de son maître, n'avait rien négligé pour assurer le triomphe des Abbassides, *Abou-Moslem*, soulevait au nom de l'Imam le Khoraçan tout entier, et à la tête des rebelles contraignait le gouverneur d'en aban-

donner Mérou, la capitale. Merwan se vengea, il est vrai, en faisant enlever et tuer Ibrahim, qui n'avait pas cessé d'habiter le bourg d'Homaïma, sur les frontières méridionales de la Syrie. Mais Ibrahim avait légué son titre et le soin de sa vengeance à son frère *Abou'l-Abbas*, que ses cruautés firent surnommer plus tard *El-Saffah* ou le Sanguinaire. Dès lors commença la sanglante querelle des deux maisons. Laissant aux Fatimites la couleur *verte*, elles avaient imaginé de prendre, pour se reconnaître, celle des Abbassides, la couleur *noire*, et celle des Ommiades, la couleur *blanche*. Pendant quatre ans les deux partis bouleversèrent l'Orient de l'Inde à l'Euphrate, au milieu de nombreuses alternatives de revers et de succès. Les *Noirs* cependant étaient le plus souvent victorieux, malgré les avantages que donnaient à leurs adversaires l'autorité d'un gouvernement bien affermi, des forces six fois plus considérables que les leurs (cent vingt mille hommes), et la présence et le mérite du khalife, qui, avant de monter sur le trône, avait mérité par ses exploits et son infatigable activité le glorieux surnom de *l'âne de la Mésopotamie.* « Mais, dit Aboulféda, les décrets éternels, contre lesquels toute la puissance et toute la sagesse des hommes lutteraient vainement, avait fixé cette époque pour la ruine de la famille de Merwan. » Ce fut sur les bords du *Zab*, en janvier 750, que se termina la lutte. Défait et contraint de fuir, malgré la bravoure et l'habileté qu'il avait déployées, mais que secondèrent mal les Syriens, mécontents sans doute qu'il eût transféré sa résidence de Damas à Harran dans la Mésopotamie, Merwan gagna précipitamment avec les restes de la faction des *Blancs* la vallée du Nil, et ne tarda pas à y succomber, percé d'un coup de lance. En lui, le quatorzième, finit la dynastie ommiade de Damas.

Khalifat d'Orient.— Abbassides (750).— Abou'l-Abbas, reconnu khalife par les Musulmans d'Asie, d'Afrique et même d'Espagne, commença la ligne des Abbassides, dy-

Digitized by Google

nastie puissante qui devait être pour l'Orient ce que les Antonins avaient été pour l'Empire romain, ce que les Médicis furent pour l'Italie ; car par elle les Arabes joignirent à la gloire des armes, dont ils avaient brillé sous les Ommiades, la gloire bien autrement solide de donner aux sciences et aux lettres un éclat dont les lueurs dernières sont arrivées jusqu'à nous. Abou'l-Abbas ne jouit pas longtemps de sa victoire, et mourut de la petite vérole, en 754, au château d'Anbar sur les bords de l'Euphrate. Il laissait pour successeur son frère *Abou-Djabar-el-Mançour*, plus connu sous le nom d'*Al-Manzor* (*le Victorieux*). Celui-ci fonda, près des ruines de Ctésiphon, la ville de *Bagdad*, destinée à remplacer Damas comme capitale du khalifat d'Orient, et récompensa les signalés services d'Abou-Moslem en le faisant traîteusement assassiner, parce qu'il aimait mieux vivre dans ses montagnes du Khoraçan qu'au milieu des riches plaines de la Syrie. Gibbon observe au reste fort judicieusement que c'est la reconnaissance ordinaire des cours.

Khalifat d'Occident.— Ommiades (756).— Le vainqueur de Merwan, excité par les poètes, qui ne s'étaient pas bornés à chanter ses triomphes, avait vengé la maison des Abbassides sur les branches les plus éloignées de la maison rivale. Quatre-vingt-dix ommiades ayant cru trouver près de lui un asile assuré, il les avait accueillis avec bonté, invités à sa table, et à l'heure du repas, après que le poète Schabl, affranchi des Haschémites, eut ainsi chanté : « Il est » venu le jour qui brille pur et serein pour les enfants » d'Abbas ; leur empire est maintenant assuré. — Long- » temps ils ont aspiré à venger le sang des Benou-Haschem ; » après une si longue attente, ils peuvent enfin étancher la » soif qui les consume, et précipiter leurs ennemis dans les » abîmes du mépris.—Rappelez-vous le meurtre de Hamza, » celui de Hoçain, celui de Zéid ; rappelez-vous le meurtre » de l'imam égorgé sur une terre étrangère ; » aussitôt des

Digitized by Google

bourreaux, armés de fouets et de cordes noueuses, avaient envahi la salle du banquet, et frappé les ommiades jusqu'à ce qu'ils tombassent expirants ; puis Abou'l-Abbas avait fait jeter un large tapis sur toutes ces chairs pantelantes, il s'y était fait servir le festin, et les soupirs que les victimes exhalaient en mourant, ne faisaient qu'augmenter la bonne humeur des convives. On avait ensuite dispersé leurs ossements et chargé leur mémoire d'imprécations.

Cependant un faible enfant avait échappé au massacre de sa famille, et fuyant tous les lieux habités, n'osant demander l'hospitalité qu'aux tribus errantes, qui ne la trahissent jamais, il était venu en Afrique. *Abderrahman* errait depuis quatre ans dans les déserts de cette contrée, où le malheur le formait aux grandes vertus qui l'ont distingué parmi les princes de cette époque, quand les principaux *scheiks* syriens l'appelèrent en Espagne.

Les Arabes de la Péninsule avaient bien reconnu la souraineté des *Noirs* ; mais les *Blancs*, Syriens, Egyptiens et Berbers y étaient plus nombreux ; et la querelle des deux factions, en venant s'ajouter encore aux longues rivalités des nations et des tribus entre elles, n'avait abouti qu'à les affaiblir et à favoriser les progrès des chrétiens du nord, qui s'avançaient déjà jusqu'au Douero. Fatigués de tant de dissensions, et désireux de donner à l'Espagne un chef devant lequel s'inclinassent tous les autres, quatre-vingt des plus nobles scheiks syriens s'étaient réunis, et avaient reconnu qu'une province aussi éloignée ne pouvait attendre ni justice ni protection des khalifes de Damas, et qu'il fallait rompre le lien nominal de dépendance qui la retenait encore. Mais sur qui arrêter leur choix ?... Ils hésitaient, quand l'un d'eux, comme frappé d'une inspiration du ciel, leur apprit qu'un dernier descendant de la race des Omeyyades, un syrien comme eux, Abderrahman-ben-Moawiah, petit-fils du khalife Hescham, avait échappé à la haine des Abbassides,» et qu'errant dans les solitudes de l'Afrique, il était accueilli de toutes les tribus du désert

Digitized by Google

pour son courage et sa noble origine. Ce nom mit fin à toutes les incertitudes, et deux des scheiks furent députés sur le champ en Afrique, pour offrir au royal exilé le titre d'émir indépendant de l'Espagne. Après sept ans d'exil et de misères, Abderrhaman débarqua dans la Péninsule le 25 septembre 756. A son arrivée l'Andalousie tout entière s'émut, et de toutes parts les populations guerrières s'empressèrent de lui rendre hommage. Il se vit aussitôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes, tous pleins d'ardeur pour sa cause. Il vint à Séville, où il fut accueilli avec le même enthousiasme, et plus tard, charmé de la douceur du climat de Cordoue, il en fit la capitale de son empire naissant.

Ainsi, partis des bords du golfe Persique et de la mer Rouge, nous voici ramenés en Europe par l'invasion arabe. Là, trois puissances se trouvent en présence, dont l'une va succomber sous l'alliance des deux autres. Etudions dans l'histoire des *Lombards*, des *Franks* et de la *Papauté* les origines de ce nouveau drame, qui doit se dénouer au commencement de la seconde période du moyen-âge.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE Ier.

LES LOMBARDS ET LA PAPAUTÉ.

DE LA MORT DE ROTHARIS A LA CONQUÊTE DE L'EXARCHAT PAR ASTOLF (652 — 752.)

Rodoald,	652-653.	Ragimbert,	701.
Aripert I,	653-661.	Aripert II.	701-712.
Godebert et Bertarid,	661-662.	Ansprand,	712.
Grimoald,	662-678.	Luitprand,	712-744.
Bertarid (rétabli),	678-686.	Hildebrand,	744.
Cunibert, associé en 678,	686-700.	Ratchis,	744-750.
Luitpert,	700-701.	Astolf,	750-756.

Nous avons vu dans la première partie de cette histoire les rois et les ducs lombards poursuivre avec ardeur, les uns, la conquête de l'indépendance, les autres, celle des possessions grecques. Le temps approche où, possédés d'une ambition nouvelle, les ducs vont aspirer à la couronne, et les rois menacer Rome et l'indépendance de la papauté.

Rotharis, après un règne glorieux de seize années, avait eu pour successeur son fils *Rodoald*, qui, en prenant possession du trône, avait épousé Gondeberge, fille d'Agilulf et de Théodelinde. Cette princesse marcha sur les traces de sa mère, et, à son exemple, éleva dans Pavie, en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste, une basilique, qu'elle enrichit d'ornements d'or et d'argent. Mais sa piété ne put la

Digitized by Google

défendre de la plus odieuse attaque. Accusée d'adultère, elle était tombée dans la disgrâce, quand un de ses serviteurs, nommé Carell, vint demander au roi qu'il lui fût permis de combattre corps à corps l'accusateur de sa maîtresse, et de faire éclater ainsi à tous les yeux l'innocence de Gondeberge. Le roi y consentit, et le combat eut lieu devant le peuple assemblé. Le champion de la vertu en sortit victorieux aux acclamations de la multitude, et la reine recouvra tous ses honneurs. Rodoald, qui l'avait condamnée d'abord si facilement, ne tarda pas à tomber, dit-on, sous le poignard d'un mari outragé.

Avec lui s'éteignait la postérité de Théodelinde. Mais la nation était tellement attachée à la mémoire de cette pieuse reine, qu'elle appela au trône (653) *Aripert*, fils de son frère Gundoald, et ainsi ce prince, qui appartenait à la famille des Agilolfinges de Bavière, devint le chef d'une dynastie étrangère à la race lombarde. Comme il avait été élevé dans la religion catholique, il en favorisa le clergé, et en bâtissant de nouvelles églises, il attacha de plus en plus ses sujets à la foi romaine.

A sa mort, ses deux fils se partagèrent ses états, et établirent leur résidence, *Bertarid* à Milan et *Godebert* à Pavie. Mais l'ambition de régner seuls les eut bientôt armés l'un contre l'autre. Godebert plus faible ou plus violent, appela à lui le duc de Bénévent, *Grimoald*, en lui promettant sa sœur en mariage. Grimoald, aussi ambitieux que les deux frères, accourut avec une armée, assassina Godebert et par ce meurtre épouvanta tellement Bertarid, que le malheureux prince abandonna sur le champ son royaume pour se réfugier auprès du khakan des Avars (662). Celui-ci lui avait juré *devant son idole* de ne jamais le livrer à ses ennemis, mais les menaces de la cour de Pavie le forcèrent à l'éloigner de ses états. Las de fuir, Bertarid prit la résolution d'aller se jeter entre les bras de son heureux rival. L'usurpateur, il est vrai, venait d'épouser la fille d'Aripert, et cette princesse avait averti son

Digitized by Google

frère que Grimoald était bon et généreux. Bertarid lui envoya donc Hunulf, son confident, pour lui faire connaître son dessein, et encouragé par le succès de sa mission, accourut auprès de Grimoald. Il voulut se jeter à ses pieds, mais le roi le retint et l'embrassa : « Ah ! vous êtes vrai-
» ment un prince très-chrétien, lui dit le proscrit, je le
» savais; aussi pouvant vivre parmi les payens, ai-je mieux
» aimé venir implorer votre clémence. Voyez en moi votre
» serviteur. » — « Par Celui qui m'a donné la vie, reprit
» le roi, dont c'était le jurement favori, puisque vous avez
» mis votre confiance en moi, il ne vous sera fait aucun
» mal, mais je veillerai à ce que vous puissiez vivre ici
» honorablement. » Et il lui donna pour demeure un palais.

Toutefois l'empressement avec lequel les habitants de Pavie venaient rendre leurs devoirs au fils de leur ancien roi, alarma les ministres de Grimoald. Ils lui firent entendre qu'il était perdu, s'il ne faisait transporter le prince dans un château éloigné; et l'on convint que, pour le mettre hors d'état de se défendre, on lui ferait passer la nuit à boire. Le roi lui envoya donc quantité de viandes et de vins, en l'invitant à se livrer à la joie. Bertarid, appelle tous ses amis, on se met à table, et le prince commençait à oublier ses malheurs, quand un ancien serviteur de son père trouve moyen de l'avertir à voix basse du dessein de Grimoald. Bertarid, sans changer de contenance, continue de boire, et bientôt, feignant d'être ivre, se lève de table, renvoie les convives, écarte tous ses gens, et fait part à Hunulf de ce qu'il vient d'apprendre. Déjà son palais était environné de gardes. Hunulf, fécond en ressources, lui fait prendre un habit d'esclave, le charge de matelas, et le pousse devant lui hors du palais, en le frappant de son bâton, et criant qu'il aimerait mieux ne boire de sa vie que de tenir tête à cet ivrogne de Bertarid. Les gardes riaient aux éclats et les laissèrent passer sans défiance. Arrivé hors des murs, le prince gagne à cheval

Digitized by Google

la ville d'Asti, qui lui était dévouée, et delà se rend en France auprès de Chlotaire III, roi de Neustrie et de Bourgogne. Cependant Hunulf était retourné chez lui, et un fidèle domestique, demeuré seul au palais, n'avait rien épargné pour contenir jusque bien avant dans le jour l'impatience des soldats. Quand, après avoir enfoncé les portes, ils se furent convaincus de l'évasion de Bertarid, furieux ils se jetèrent sur le serviteur et le trainèrent par les cheveux devant le roi. Celui-ci l'interrogea et ayant tout appris de sa bouche : « Que pensez-vous, dit-il à ses courti- » sans, que mérite cet homme ? » Tous par flatterie répondirent qu'il méritait la mort. « Et moi, reprit Grimoald, » par Celui qui m'a donné la vie, je juge qu'il est digne » de récompense, pour avoir sauvé son maître au péril » de sa vie. » Et le comblant d'éloges, il l'admit parmi les officiers de sa maison; il conserva également à Hunulf tous ses biens et y ajouta de nouvelles faveurs. Mais Hunulf ne pouvait être heureux, sachant que son maître était dans l'infortune. Il vint trouver Grimoald : « Prince, lui dit-il, » je vous rends grâce de vos bienfaits ; mais, si vous me » permettez de vous parler avec franchise, j'aimerais mieux » partager les malheurs de Bertarid que de vivre partout » ailleurs dans les délices » Les sentiments de l'autre officier étaient les mêmes. Le roi, attendri jusqu'aux larmes de tant de fidélité et de désintéressement, leur accorda non sans regret leur prière et leur permit encore d'emporter tout ce qui leur appartenait.

663. Ce magnanime usurpateur était aussi un habile et vaillant guerrier. Les Franks l'apprirent bientôt à leurs dépens. Ils étaient venus jusqu'à la ville d'Asti pour rétablir Bertarid sur le trône : Grimoald alla d'abord camper à leur vue ; puis, comme s'il eut craint une bataille, à l'exemple de Cyrus dans sa campagne des Massagètes, il se retira tout à coup, laissant son camp bien pourvu de vivres et surtout de vin. Les Franks, au lieu de le poursuivre, pillèrent le camp et se livrèrent à la débauche

Digitized by Google

jusqu'à la nuit. Ils étaient tous ensevelis dans le sommeil, quand Grimoald, revenant sur eux, en fit un si grand carnage qu'il n'en resta qu'un très petit nombre pour aller porter chez eux la nouvelle de cet effroyable massacre.

Constant II en Italie (Juillet 663). — A peine était-il délivré de cette guerre qu'il apprit l'arrivée de *Constant II* en Italie (1). Jusqu'alors aucun des empereurs de Byzance n'avait entrepris ce voyage. On les croyait très satisfaits de garder les provinces et les villes qu'ils possédaient dans la Péninsule, c'est-à-dire l'exarchat de Ravenne, le duché de Rome et ceux de Naples, de Gaëte et d'Amalfi avec quelques villes de Calabre et du Brutium. Aussi la résolution de Constant avait-elle étonné l'Orient et donné lieu aux plus étranges conjectures. On disait que son frère Théodose, assassiné par ses ordres, venait toutes les nuits l'effrayer dans son sommeil ; que son ombre sanglante se présentait à lui en habits de diacre, et que tenant en ses mains une coupe pleine de sang, elle lui criait d'une voix terrible : « *Bois, mon frère.* » D'autres prétendaient que son attachement au monothélisme et les cruautés qu'il avait exercées sur le pape Martin (2), ne lui permettaient plus de demeurer en sûreté à Constantinople. Mais la raison qu'il publiait lui-même était le désir d'enlever aux Lombards l'Italie, et de rétablir à Rome le siége de l'Empire, disant que *la mère méritait plus de considération que la fille.*

Il avait donc équipé une flotte nombreuse, et après avoir craché contre Constantinople, qui retenait mal-

(1) En réunissant à ce qui suit le récit des pertes que les Arabes et les Lombards firent essuyer à l'Empire, de 641 à 668, on aura l'histoire du règne de Constant II, de ce prince qui, pour conjurer les calamités dont le menaçaient les armes musulmanes, conçut et exécuta en 643 le dessein d'envoyer en Chine demander du secours à l'empereur Taï-Tsoung.

(2) V. *l'Histoire de l'Eglise.*

Digitized by Google

gré lui l'impératrice et ses trois fils, il avait fait mettre à la voile pour la péninsule Ausonienne. Débarqué à Tarente, il répandit un instant la terreur parmi les Lombards du voisinage, emporta et rasa *Lucérie, opulente cité de l'Apulie*, détruisit de fond en comble *Eclane*, ville épiscopale à cinq lieues de *Bénévent*, et se mit en mesure d'assiéger cette dernière. Romuald, fils de Grimoald, administrait alors le duché (1); il fit aussitôt demander du secours à son père, et en attendant, il repoussa vaillamment tous les assauts de l'ennemi, ruina ses travaux, brûla ses machines. L'empereur découragé prit le chemin de Naples, laissant vingt mille hommes à Saburrus, un de ses lieutenants. Saburrus s'était flatté de rétablir l'honneur des armes romaines; et le combat de *Formies* fut véritablement acharné, la victoire vivement disputée de part et d'autre, jusqu'à ce qu'un lombard, nommé Amalong, ayant percé de sa lance un cavalier napolitain, l'enleva de cheval et le tint élevé au dessus de sa tête à la vue des Romains. Ceux-ci furent à l'instant saisis d'une telle frayeur, qu'ils ne songèrent plus qu'à sauver leurs jours, et prirent la fuite. Désespérant de réduire les Lombards, Constant vint alors à Rome pour réparer ses pertes aux dépens de ses sujets. Il ne leur donna d'abord que des marques de dévotion et d'une pieuse libéralité; mais, au bout de douze jours, sur le point de partir, il reprit ses présents, pilla les basiliques, enleva tous les ornements, tous les vases précieux échappés à l'avidité des Goths et des Vandales, et n'épargna même pas le bronze dont était couvert le Panthéon, disposé en église depuis 608 (*Sainte-Marie-des-Martyrs*). Il destinait tout ce butin à l'ornement de Constantinople. Mais il voulut d'abord séjourner en Sicile, et vint s'établir à Syracuse. Les Siciliens étaient dans une grande joie de voir l'empereur fixer parmi eux sa résidence; la

(1) Il gouverna jusqu'en 678, époque de sa mort. Grimoald avait eu ce fils, ainsi que deux filles, d'une noble captive, nommée *Itta*.

Digitized by Google

joie ne fut pas longue. Ils éprouvèrent bientôt, ainsi que la Calabre, la Sardaigne et l'Afrique, l'insatiable avidité de ce prince, qui multipliait les impôts et les exigeait avec inhumanité. On séparait les femmes de leurs maris, les enfants de leurs pères. On dépouillait les temples, on enlevait les vases sacrés. Jamais cette île, la plus riche et la plus fertile de l'univers, n'avait été si cruellement pillée. Enfin, le 15 juillet 668, pendant que Constant était dans le bain, un de ses serviteurs, après lui avoir versé de l'eau chaude, lui déchargea le vase sur la tête avec violence et le tua.

Sa mort permit à Grimoald de *venger ses injures* et de poursuivre ses conquêtes. Tandis qu'il marchait au secours de Bénévent, les habitants de *Forum-Popilii* avaient maltraité son armée. Il surprit cette ville la veille du saint jour de Pâques, à l'heure du baptême, tua sur les fonts mêmes les diacres qui baptisaient les enfants, et fit un tel carnage des habitants, qu'au temps de Charlemagne la ville était encore à peine habitée. Pendant ce temps-là, Romuald s'alliait aux Bulgares d'Alzecus, en leur abandonnant plusieurs villes désertes du Samnium avec leur territoire (1), et secondé par eux, prenait Bari, Tarente, Brindes et toute l'*ancienne Calabre* (2), en sorte qu'il ne resta plus aux empereurs dans l'Italie méridionale que *Gaëte*, *Naples*, *Amalfi*, *Otrante*, *Gallipoli* et quelques villes sur le bord de la mer dans le pays des Brutiens.

(1) V. l'*Hist. des Bulgares*.

(2) Les empereurs, après l'occupation de la plus grande partie de l'Italie par les Lombards, avaient d'abord partagé ce qui leur restait en deux provinces, qui prirent plus tard le nom de *thêmes*. L'un de ces thêmes comprenait la *Sicile*, l'autre les possessions d'Italie ; et comme les villes célèbres de Brindes, Tarente et Otrante, faisaient de la Calabre la meilleure et la plus florissante partie de ces possessions, le second thême fut nommé le thême de *Calabre*. Puis, quand l'Empire eut perdu la Calabre, ce nom resta au *Brutium*, dont une grande partie continuait d'être soumise à l'Empire de Constantinople. C'est ainsi que le nom de Calabre passa de la pointe orientale de l'Italie à la pointe occidentale.

Digitized by Google

Le jeune duc Romuald, cédant aux vives instances du prêtre Barbatus, s'était converti pendant le siége de Bénévent; son père Grimoald, une fois la guerre terminée, abjura comme lui l'arianisme, et leur exemple entraîna pour toujours le reste des Lombards. Cette révolution religieuse amena une nouvelle réforme des lois, et fonda l'indépendance des papes, comme l'usurpation de Grimoald avait consommé l'indépendance des ducs, ses complices. Les excès de l'une et les atteintes portées à l'autre, voilà ce qui causera la ruine de la monarchie lombarde. Grimoald mourut en 678 de la rupture d'une veine. C'était un prince aussi vaillant que sage, plein de vigueur et d'activité (1). On l'enterra dans la basilique du saint confesseur Ambroise, qu'il venait de construire à Pavie.

678-686. — Dans ce moment-là même, Bertarid, se trouvant encore trop près de l'Italie, se disposait à passer de la Gaule dans la Bretagne. « Déjà le navire avait mis à la voile, quand on entendit une voix du rivage, qui demandait si Bertarid était à bord du vaisseau. Comme on eut répondu que oui, la voix qui criait, reprit : « Alors dites-lui » qu'il retourne dans sa patrie, car voici le troisième jour » que Grimoald a quitté ce monde. » En entendant ces paroles, Bertarid revint sur ses pas, et n'ayant pu trouver personne sur le rivage, il pensa que c'était un avertissement du ciel. » Il courut donc en Italie, renversa du trône *Garibald*, fils de Grimoald, encore enfant, et fut de nouveau proclamé roi par tous les Lombards. Le malheur l'avait instruit : il régna dix-sept ans avec sagesse pour le bien de l'Eglise et de ses sujets, et transmit le pouvoir à son fils Cunibert, héritier de sa bravoure et de sa douceur.

Cunibert. — Mais bientôt l'ambition d'*Alachis,* duc de Trente, vint troubler la paix du royaume. Depuis longtemps déjà il avait conçu l'iniquité dans son cœur ; il avait gagné

(1) Il était chauve, ajoute Paul diacre, et portait une longue barbe.

Digitized by Google

deux frères, Aldon et Grauson, citoyens de Brescia, et beaucoup d'autres Lombards. Il oubliait les bienfaits de Cunibert; il oublia la fidélité qu'il lui avait jurée, et profitant d'une absence du prince, il s'empara de la royauté et du palais. Cunibert s'enfuit dans une île du lac de Côme, où il se fortifia, et tous ceux qui le chérissaient tombèrent dans une grande tribulation, surtout les prêtres et les clercs, qu'Alachis avait en haine, et auxquels il prodiguait les plus ciniques outrages. Toutefois le sauvage tyran ne devait pas garder longtemps le trône qu'il avait usurpé. Un jour qu'il comptait sur une table des pièces de monnaie, il en tomba une à terre, et le fils d'Aldon la ramassant pour la rendre, Alachis lui dit: « Ton père en a » beaucoup; mais bientôt, si Dieu le veut, il faudra qu'il » me les donne. » Le petit enfant comprit, et rentré chez lui vers le soir, il dit tout à son père. Aldon et Grauson effrayés s'entendirent, et étant venus trouver Alachis, ils l'engagèrent à sortir de Pavie pour chasser avec la brave jeunesse lombarde. Ils promettaient de garder la place pendant ce temps-là avec les autres *fidèles*, et même de lui apporter la tête de l'ivrogne Cunibert. Alachis se laissa persuader et partit pour la *Ville*, immense forêt en deça du Pô. Mais Aldon et Grauson allèrent chercher Cunibert et le ramenèrent à Pavie. « Alors tous les citoyens et surtout l'évêque, les prêtres et les clercs, les jeunes gens et les vieillards, coururent à lui, versant des larmes avec des actions de grâces à Dieu; et lui, les consolant avec bonté, leur donnait à tous le baiser de paix.

» Cependant on vint dire à Alachis qu'Aldon et Grauson avaient accompli leur promesse et au delà, et qu'ils avaient apporté non la tête de Cunibert, mais Cunibert tout entier. Aussitôt Alachis entra dans une grande colère contre eux, et frémissant de rage, il revint par Plaisance dans les pays du nord; il y gagna quelques villes à sa cause, en força d'autres à s'armer pour elle… et s'avança près du *Champ de la Couronne*, où Cunibert arrivait. Celui-ci, pour éviter

Digitized by Google

une lutte trop sanglante, lui envoya proposer un combat singulier. Mais Alachis n'y consentit pas, et comme un toscan essayait par des raisons d'honneur de l'y déterminer, il répondit : « Cunibert est ivrogne et stupide, mais il est hardi » et merveilleusement fort. Car, au temps de son père, quand » nous étions tout jeunes, il y avait dans le palais des brebis *(berbices)* d'une prodigieuse grandeur, et lui, étendant » le bras et les saisissant par la laine du dos, les enlevait » de terre, ce que je ne faisais pas. » Le Toscan entendant ces paroles lui dit : « Puisque tu ne veux pas hasarder un » combat singulier, tu ne m'auras plus pour allié. » Et aussitôt il passa à Cunibert... Comme la bataille allait se donner, Zénon, diacre de l'église de Pavie,.. s'approchant de Cunibert : « Seigneur, roi, lui dit-il, notre vie est toute » en toi ; si tu péris, le tyran Alachis nous livrera tous à la » mort. Ecoute mon conseil : donne-moi ton armure, je » marcherai contre lui et je le combattrai. Si je succombe, » tu resteras encore à ta cause ; si je triomphe, il te sera » plus glorieux d'avoir vaincu par ton serviteur. » Le roi, après une grande résistance, cédant aux larmes de ses fidèles, donna son armure au diacre,.. et le combat commença. Alachis se dirigea contre le clerc qu'à ses armes, à sa taille, à sa tournure il prenait pour le roi, et le tua; mais, quand il lui eut fait couper la tête, il entra dans une grande fureur, parce qu'il reconnut la tête d'un clerc, et il cria : ..... « Voici le vœu que je fais : si Dieu me donne la » victoire, je remplirai un puits de la *chair* des clercs (1). » — Cependant Cunibert se montrait aux siens et ranimait leur courage. En vain proposa-t-il une seconde fois un combat singulier, Alachis refusa de nouveau : « Et » vraiment, disait-il aux siens, je ne puis accepter ; car, » depuis mon serment, j'aperçois l'image du saint archange

(1) « ... Tale nunc facio votum, ut si mihi Deus iterum victoriam dederit, quod unum puteum de testiculis impleam clericorum. » (P. DIAC., lib. 5, c. 40.)

» Michel qui me menace.» — « C'est la peur, » lui répondit l'un d'eux, « qui te fait ainsi voir ce qui n'est pas, et c'est un » peu tard t'en aviser.» La bataille recommença au bruit des trompettes, et aucun des deux partis ne reculant, il se fit un grand carnage. Enfin le cruel Alachis tomba mort...., son armée prit la fuite, et ceux qu'avait épargnés le fer se noyèrent dans l'Addua ; la tête du tyran fut tranchée, ses jambes coupées, et il ne resta qu'un tronc informe (1). »

700-712. — Cunibert rentra victorieux dans Pavie, et régna en paix jusqu'à l'an 700, époque de sa mort. Ses sujets le regrettèrent amèrement; « car il était d'une bonté remarquable, d'un courage héroïque et d'une piété sans exemple.» Sa valeur et sa fermeté avaient contenu la turbulence des grands; mais, après lui, pendant douze ans, ils livrèrent la Lombardie aux horreurs de la guerre civile. A peine *Luitbert,* fils de Cunibert, est-il monté sur le trône que *Ragumbert*, duc de Turin, le renverse. Mais l'usurpateur ne jouit que quelques mois de la royauté ; il la lègue en mourant à son fils *Aripert,* qui fait étouffer dans un bain Luitbert, et force Ansprand, tuteur de ce jeune prince, à s'enfuir chez les Boiariens. Le clergé n'eut qu'à se louer du nouveau roi ; il rendit à l'église de Rome le patrimoine des Alpes Cottiennes, dont Rotharis s'était autrefois emparé, et se plut à enrichir de ses dons les basiliques sacrées. Il surveillait soigneusement l'administration de la justice, parcourait sous un déguisement les villes de son royaume, afin de connaître par lui-même ce qu'on y disait de lui, ne recevait jamais que dans le plus humble costume les ambassadeurs des puissances étrangères, et ne leur faisait servir ni vins de prix, ni mets recherchés, de peur que l'Italie ne devînt pour eux un objet de convoitise. Mais Ansprand étant sorti de sa retraite en 712, descendit en Italie à la tête d'une puissante armée, et Aripert, après une bataille douteuse, n'osant point compter sur les Lom-

(1) Paul Diacre, c. 36, 38, l. 1.

Digitized by Google

bards, se retirait en France, quand, au passage du Tesin, il se noya.

LUITPRAND (712-744). — Ansprand, proclamé roi, vécut à peine assez de temps pour assurer la couronne à son fils *Luitprand.* Celui-ci devait la porter plus longtemps et plus glorieusement qu'aucun prince de la monarchie lombarde. Mais il lui fallut d'abord la protéger contre l'ambition des grands vassaux. Rotharid, l'un d'eux et son propre parent, avait formé le projet de l'assassiner au milieu d'un festin, et avait fait cacher des hommes armés dans sa maison. Le roi l'apprend, le mande en son palais et s'assure, en portant sur lui la main, que ses vêtements cachent une cuirasse. Rotharid, se voyant découvert, se rejette aussitôt en arrière, tire son épée et veut en frapper Luitprand ; mais un garde retient son bras, d'autres surviennent, et le rebelle est immolé sous les yeux de son maître. Un autre jour on vient dire au jeune monarque que ses deux écuyers ont conspiré sa mort ; il part seul avec eux pour la forêt, et là, mettant tout à coup l'épée à la main : « Vous » songiez à me tuer, leur dit-il ; allons, accomplissez votre » dessein, je suis prêt à recevoir vos coups. » A ces mots, les coupables se jettent à ses pieds, lui avouent leurs criminelles intentions et implorent sa clémence. Luitprand leur pardonna, car il était généreux autant que brave.

La répression des complots et des résistances qui menaçaient son autorité, remplit ainsi, avec la réforme de l'Etat et des lois, la première moitié de son règne. L'autre, plus intéressante, nous le montre engagé dans la querelle religieuse qui donna naissance au pouvoir temporel des papes, et ruina la puissance impériale en Italie.

Léon l'Isaurien (712-741), *et l'hérésie des Iconoclastes.* — Cette querelle fut soulevée par *Léon III,* dit *l'Isaurien.* Ce fondateur d'une nouvelle dynastie était né en Isaurie, ou plutôt à Germanicia sur les confins de la Cilicie et de la

Digitized by Google

Syrie, d'une famille fort obscure. Son père Conon était cordonnier de profession, et lui-même commença par faire le commerce de la mercerie et des bestiaux. Puis, sur la foi, dit-on, de quelques juifs, qui lui prédirent qu'il deviendrait empereur, il quitta ce métier pour celui des armes et entra dans la garde de Justinien II. Il était bien fait, d'une taille avantageuse et d'une bravoure qui n'avait d'égal que son talent naturel pour la guerre. Le prince l'eut bientôt distingué, et dès lors il ne cessa de s'élever jusqu'à ce qu'il eût atteint la plus éminente dignité de l'Etat, et que l'éclat de la pourpre eût brillé aux yeux du monde sur les épaules qui avaient autrefois porté dans les marchés publics des ballots de marchandises. Certainement Léon n'était pas un homme ordinaire. Mais il n'avait reçu aucune éducation. Après avoir été le père de ses sujets, il en devint le tyran, dès qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il voulut toucher aux questions théologiques. Il avait eu dans sa jeunesse de grandes liaisons avec les Juifs et les Sarrasins, et les railleries dont il les avait vus poursuivre comme une idolâtrie le culte des images, en lui inspirant pour ce culte de l'éloignement et de l'aversion, le disposèrent sans doute à croire, lorsqu'il parvint à la couronne, qu'il était appelé à le proscrire dans le monde chrétien. Il n'ignorait pas apparemment que, dès le temps de Zénon, un perse, qui d'esclave fugitif et manichéen, était devenu évêque d'Héliopolis, en Syrie, Xenaias, avait tenté d'abolir les images dans son église; et il pouvait être convaincu que, si ce prélat n'avait point réussi, c'était que le pouvoir temporel lui avait manqué. Le khalife Yezid II ne venait-il pas, séduit par un juif qui lui promettait quarante ans de règne et de plaisirs, de les interdire dans ses états ? Yezid était mort, à la vérité, au bout de quatre ans. Mais la fourberie du juif, qui la paya d'ailleurs de sa vie, était peut-être plus évidente que l'impiété de la mesure. Léon, en se proposant de l'appliquer à l'empire grec, jura de ne rien épargner pour y réussir, et l'on vit naître pour la première fois sur

Digitized by Google

le trône de Constantin, une hérésie tout armée, revêtue de l'autorité souveraine, environnée de menaces et de supplices. Constantinople avait bien eu des princes hérétiques ; mais Léon fut le premier empereur hérésiarque.

La quatorzième année de son règne (726), il convoqua le sénat et lui dit: « Pour reconnaître tant de bienfaits » dont Dieu m'a comblé depuis mon avénement à l'empire, » je veux abolir l'idolâtrie qui s'est introduite dans l'Eglise. » Les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints » sont autant d'idoles, auxquelles on rend des honneurs » dont Dieu est jaloux: en qualité d'empereur, je suis le » chef de la religion ainsi que de l'empire, et il m'appartient » de réformer les abus. En conséquence, j'ai dressé un » édit pour purger les églises de cette superstition sacri» lége. » Aussitôt, sans prendre les avis sur une mesure de cette importance, il publie son édit et donne des ordres pour l'exécution. Cependant les murmures qu'elle soulève, les menaces qu'elle provoque, la résistance qu'elle rencontre, alarment le téméraire empereur. Il n'a point entendu, dit-il, qu'on détruisît les images; il veut seulement qu'on les place dans les églises hors de la portée de la bouche et des mains (1), afin de soustraire à la profanation des objets si respectables. Mais bientôt son impatience se lasse de ce ménagement. Il assemble le peuple, il prêche, il dogmatise; en vain le patriarche *Germain* confond ses raisonnements ; réduit au silence, il s'emporte, et rugissant comme un lion il frappe au visage ce vieillard presque centenaire, sur le siége duquel ses soldats vont installer un diacre corrompu (Anastase), qui lui avait vendu sa foi et sa conscience. *Jean Damascène*, le fleuve d'or (*Chrysorrhoas*), dont la plume ardente stigmatisait vigoureusement l'erreur impériale, n'échappe lui-même qu'à grande peine aux perfides calomnies dont Léon le poursuit à la

(1) On ne connaissait alors, comme encore aujourd'hui dans l'église grecque, que les images peintes.

Digitized by Google

cour de Damas. Mais c'étaient surtout les moines qui, rebelles à la pensée du tyran, excitaient toute sa fureur. Il est vrai que, trouvant crédit et puissance dans la propagation des images et de leur culte, ils menaçaient de dominer et d'asservir par là la nation, déjà trop portée à l'idolâtrie, et que Léon put se flatter d'ôter *au corps de l'Etat ses entraves*, en réprimant leur zèle ambitieux (1). Mais il ne sut que les persécuter dans leur foi. Il les proscrivait, les emprisonnait, les écartelait, les massacrait, les livrait aux supplices les plus atroces. Entre le palais et l'église de Sainte-Sophie était une superbe basilique, appelée l'*Octogone*, où de savants religieux s'occupaient de recopier les vieux manuscrits, d'enseigner les lettres et de prêcher la vertu. Désespérant de les amener à son sentiment, l'empereur prit le parti de les exterminer, sans épargner leur trésor de trente-six mille volumes. On environna l'édifice, pendant la nuit, d'un grand amas de bois sec et d'autres matières combustibles, et on y mit le feu. Des gardes postés à toutes les issues en défendaient le passage, et ce cruel incendie réduisit en cendres et les livres et les professeurs. Tant de barbarie fit horreur à tout l'Empire. Les îles de l'Archipel, que leurs nombreux monastères faisaient nommer la *mer sainte*, abjurèrent sans scrupule leur fidélité envers un ennemi de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints. Elles armèrent une flottille, déployèrent leurs bannières sacrées, et lancèrent contre Byzance un certain *Cosmas*, qu'elles destinaient à l'empire ; mais le feu grégeois consuma leurs navires, et Cosmas, fait prisonnier, périt décapité.

L'Occident fut plus heureux. Une foule d'étrangers avaient été témoins de la persécution, et en avaient porté à Rome, en France la triste nouvelle. Aussi l'indignation était grande en ces contrées. Elle s'exalta encore, quand on apprit en Italie que Léon, qui venait de frapper la

(1) Voyez là dessus le chap. 22 de MONTESQUIEU (*Grandeur et décadence des Romains*), avec la note 2 de la page 182 (édit. à 2 col. Firmin Didot), qui en détermine l'esprit.

Digitized by Google

Calabre et la Sicile d'une nouvelle capitation, voulait y assujettir toute la Péninsule, déjà épuisée par les ravages des Lombards. Le pape *Grégoire II*, qui illustrait alors le Saint-Siége par sa science et sa vertu, plaida la cause des peuples accablés, et supplia l'empereur de ne point augmenter leurs charges. Il l'exhorta en même temps avec beaucoup de force à révoquer un édit contraire à la pratique constante des fidèles. « Vous savez d'ailleurs, ajou-» tait-il, que la décision des dogmes de la foi n'appartient » pas aux empereurs, mais aux évêques, qui veulent en » conséquence les enseigner librement. C'est pourquoi *les » évêques, préposés au gouvernement de l'Eglise, ne se » mêlent point des affaires publiques ; que les empereurs » ne se mêlent donc pas non plus des affaires ecclésiastiques, » et se bornent à celles qui leur sont confiées*... Apprenez, » Seigneur, la différence qui se trouve entre les palais des » princes et les églises, entre l'empire et le sacerdoce ; » apprenez-le pour votre salut, et ne vous livrez pas opi-» niâtrément à la dispute (1)... *Comme l'évêque n'a pas » droit d'étendre son inspection sur le palais, et de donner » les dignités royales ; aussi l'empereur ne doit pas étendre » la sienne sur les églises*, ni s'ingérer de faire les élec-» tions dans le clergé, de consacrer ou d'administrer les » sacrements, ou même d'y participer sans le ministère » du prêtre. *Il faut que chacun de nous demeure dans » l'état auquel Dieu l'a appelé* (2)... Et ne croyez pas, [après » avoir provoqué vous-même par votre édit la destruction » de vos propres images], nous épouvanter, en disant : » *J'enverrai à Rome briser l'image de saint Pierre, et je » ferai enlever le pape Grégoire, chargé de chaînes, comme*

(1) Withred, roi de Kent vers 687, connaissait mieux cette différence que l'empereur Léon : *C'est le droit du roi*, disait-il, de nommer *les comtes, les aldermans, les baillis et les juges ; mais il n'appartient qu'à l'archevêque de gouverner l'église de Dieu et d'y pourvoir.* (*Antiquités de l'église anglo-sax.* par LINGARD, p. 225.)

(2) *Pouvoir du pape au moyen-âge*, p. 226 et 227.

Digitized by Google

» *Constant fit à Martin.* Sachez que les papes sont les
» médiateurs et les arbitres de la paix entre l'Orient et
» l'Occident. . Nous ne craignons point vos menaces ; à
» vingt-quatre stades de Rome, vers la Campanie, nous
» sommes en sûreté (1). Si vous voulez en faire l'expé-
» rience, vous trouverez les Occidentaux tout prêts à
» venger les injures que vous avez faites aux Orientaux;
» car *les yeux des nations sont fixés sur notre humilité;*
» *elles révèrent ici-bas comme un Dieu l'apôtre saint Pierre.*
» Si vous envoyez quelqu'un pour renverser son image, je
» vous en avertis, il pourra bien y avoir du sang répandu.
» Pour moi, j'en suis innocent, et tout le crime retombera
» sur votre tête (2). » L'empereur accueillit mal les observations de Grégoire, et son agent, le préfet de Rome, *Basile*, conspira la mort du pape, avec le cartulaire Jordan et le sous-diacre Lurion. Mais le peuple veillait à la sûreté de son pasteur. La conspiration fut découverte, Basile jeté dans un cloître, et ses deux complices mis à mort. Cet échec ne découragea point l'exarque *Paul*; il rassembla des troupes et s'avança vers Rome, pensant y surprendre le pape. Les Romains, avertis à temps, prirent les armes; les Toscans, les *Lombards* de Spolète et tous les habitants des environs accoururent aussi; Paul, trop faible contre cette multitude enthousiaste, retourna à Ravenne.

Cependant Léon voulait être obéi, et commandait qu'on détruisît en tous lieux les images des saints et des martyrs, menaçant de sa colère ceux qui refuseraient de suivre son édit, et le pape de l'exil, s'il en empêchait l'exécution.« Grégoire, ayant appris ces ordres, se prépara à résister à l'empereur comme à un ennemi, rejetant ouvertement son héré-

(1) Suivant M. Artaud (*Hist. d'Italie dans l'Univ. pitt.* p. 60.), « Grégoire veut parler ici [non du district de Bénévent, mais] des catacombes de saint Sébastien, sous la voie Appia, où des papes furent martyrisés ; et son expression a quelque chose de mystérieux et de sublime. »

(2) Extrait des deux lettres qui nous restent de Grégoire II. (V. *Pouvoir du pape au moyen-âge*, avec la note 2 de la page 225.)

Digitized by Google

sie, et écrivant de tous côtés aux fidèles pour les prémunir contre une pareille impiété. Aussi, les habitants de la Pentapole et les troupes de Venise, touchés des exhortations du Pape, refusèrent d'obéir à l'empereur, déclarant que jamais ils ne souffriraient qu'on attentât à la vie du Pontife, et qu'ils étaient prêts à prendre sa défense. Ils *anathématisèrent* en conséquence l'exarque Paul avec tous ses adhérents, et, au mépris de son autorité, *se choisirent de tous côtés de* [*nouveaux*] *ducs*, afin de pourvoir ainsi à leur liberté et à celle du pape. Bien plus, à la nouvelle des mauvais desseins de Léon, *toute l'Italie résolut de se choisir un autre empereur et de le conduire à Constantinople; mais le Pape, qui espérait la conversion du prince, empêcha l'exécution de ce dessein* (1). » Sa modération ne désarma point les partisans de l'empereur. Abandonnant la confédération à laquelle il avait feint de s'attacher, Exhilaratus, duc de Naples, séduisit les peuples de la Campanie, et se mit à leur tête pour aller attaquer Rome. Mais les Romains le prévinrent, le défirent et le tuèrent avec son fils. D'un autre côté les habitants de Ravenne, divisés entre eux, tenaient les uns pour l'empereur et les autres pour le pape. On en vint aux mains et l'exarque Paul fut massacré dans la sédition.

C'est alors que Luitprand, croyant avoir enfin trouvé une occasion favorable d'agrandir ses états, sortit de son repos. Il se déclara contre l'empereur, prit *Ravenne* par ruse, et détermina toutes les places de l'Emilie et de la Pentapole à se soumettre sans résistance. Il occupa aussi Narni dans le voisinage de Spolète, et Sutri dans le duché de Rome; mais, à la sollicitation du pape, il évacua bientôt cette dernière ville, après l'avoir pillée; seulement, au lieu de la rendre aux officiers de l'empereur, il déclara qu'il *la remettait et en faisait don à saint Pierre et à saint Paul*, c'est-à-dire à l'Eglise romaine (2), et cette donation d'un roi lombard fut,

(1) Anastase, *vit. pontif. r.*
(2) Castrum donationem beatissimis apostolis Petro in Paulo emittens Langobardorum rex restituit atque donavit. Anast., *de vit. pontif. rom.*

sinon le premier germe, du moins une des sources de la souveraineté temporelle du Saint-Siége. Car, si nous regardons le patrimoine, nous voyons qu'il était déjà considérable au temps de Grégoire-le-Grand (1), et si nous considérons la puissance, nous savons que les hostilités des Lombards, la négligence des empereurs, l'ascendant de la position et du caractère, l'affection, le respect des peuples, avaient confondu dans la personne de ce saint pasteur de l'Eglise les dignités de prince et de pontife (2). Il semblerait donc juste de faire remonter au règne de Grégoire Ier l'origine de cette souveraineté.

Le nouvel exarque, *Eutychius,* qui résidait à Naples (729), essaya vainement de séparer Luitprand de la cause pontificale, et de faire tomber Grégoire sous le poignard des impérialistes de Rome. « Le peuple, ayant intercepté ses lettres et pris connaissance de ce cruel dessein, aurait mis en pièces le courrier, si le Pape ne l'en avait empêché. Ils anathématisèrent Eutychius, jurant tous, grands et petits, de défendre jusqu'à la mort un pontife si zélé pour la foi;.. et les Lombards, détestant la perfidie de l'exarque, contractèrent avec les Romains une étroite alliance, par

(1) V. le chap. de l'*Histoire de l'Eglise*, ad finem. — De plus, Aripert II *restituait* à Jean VII, *comme une ancienne propriété de l'Eglise romaine*, le pays des Alpes Cottiennes, qui comprenait la ville de Gènes et toutes les côtes voisines jusqu'aux frontières de la Gaule.— Quelques années après, les Lombards enlevaient à l'Eglise la Sabine, l'Ombrie et la Marche d'Ancône. — Les patrimoines, que Léon l'Isaurien lui confisqua en Sicile et en Calabre, étaient si considérables, qu'ils ne rapportaient pas moins de trois talents et demi d'or, plus de quatre cent mille francs de notre monnaie.

(2) « Les infortunes de Rome, dit Gibbon,- et ce témoignage doit suffire,- » jetaient le pasteur apostolique dans les travaux de l'administration et dans » ceux de la guerre. Il envoyait des gouverneurs aux villes et aux bourgades, donnait des ordres aux généraux, soulageait la misère commune, » traitait de la paix ou de la rançon des captifs avec l'ennemi. Quoi de » surprenant dès-lors que, remplissant à la fois ces fonctions et celles de » vicaire du Christ, il ait paru réunir en sa personne les dignités de » prince et de pontife. » — Conf. la première partie de l'*Hist. des Lombards*.

Digitized by Google

laquelle ils s'engageaient à ne jamais souffrir qu'on l'inquiétât et à soutenir de tout leur pouvoir la religion chrétienne. Cependant le pape, comptant beaucoup plus sur la protection de Dieu que sur celle des hommes, redoublait ses aumônes, ses prières et ses jeûnes, et, tout en se montrant reconnaissant envers le peuple, *il l'avertissait de ne pas oublier l'attachement et la fidélité qu'il devait à l'empereur* (1). » Grégoire était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que le zèle de Luitprand pour la religion n'était point désintéressé; il comprenait très bien que ce prince ne s'était montré si généreux envers lui que pour l'enchaîner par la reconnaissance et l'ambition, l'affaiblir en le détachant de Constantinople, et se ménager une facile entrée dans Rome, privée de tout appui. Aussi habile politique que prélat vertueux, il songea donc encore à enlever Ravenne des mains des Lombards, et se tourna vers les Vénitiens, chez lesquels Eutychius s'était retiré.

Venise venait de se former de la réunion de ses douze bourgades, et, dans une assemblée générale (697), de se donner un *duc ou doge*, qu'elle investit de l'autorité suprême. A lui seul appartenait le droit de convoquer l'assemblée du peuple et de nommer les *tribuns* des îles, ainsi que les autres officiers civils et militaires. Le gouvernement, monarchique sans cesser d'être électif, eut successivement son siége dans Héraclée, Malamocco et Rialto. On n'avait point rejeté toute dépendance de la cour byzantine, et les empereurs, pour prendre acte de leur suprématie, s'empressaient d'accorder à la sollicitation des doges les titres pompeux de *consul*, *de protospathaire*, et même de *sébastocrator* ou *protosébaste*. Le premier doge fut Paoluccio Anafesto, que couronna le patriarche de Grado. Marcellus lui succéda en 716, et, depuis 726, Orso dirigeait les affaires, quand Grégoire II écrivit *au duc et au*

(1) ANAST., *ibid.*

Digitized by Google

peuple de la Vénétie et de l'Istrie..: « Faites en sorte que » la ville de Ravenne soit rendue à l'Empire et remise » sous l'obéissance de nos seigneurs, les illustres empe- » reurs Léon et Constantin, afin que, *remplissant toujours » avec zèle les devoirs que nous impose notre sainte » croyance, nous puissions, avec l'assistance divine, demeu- » rer inviolablement attaché à l'Etat et aux empereurs.* » Les Vénitiens, dont les circonstances avaient accru les forces et qui redoutaient le voisinage des Lombards, mirent aussitôt en mer une flotte chargée de troupes, qui débarquèrent aux portes de Ravenne. Hilprand, neveu du roi, en était gouverneur; elles le battirent et le firent prisonnier, s'emparèrent de la ville, vainquirent près de Rimini un corps de troupes qui accourait à sa défense, et rendirent à l'exarque toute la Pentapole.

L'exarque reconnut le bienfait en sollicitant l'alliance de Luitprand, et le roi, irrité d'avoir en un instant perdu tout le fruit de sa politique, accueillit avec empressement sa proposition. Ils espéraient par cette union, Eutychius soumettre Rome, Luitprand se venger et réduire les ducs de Spolète et de Bénévent, qui s'étaient soulevés à la faveur des troubles. Les ducs eurent bientôt fait leur soumission, et les armées coalisées s'approchaient de Rome. Grégoire II en sortit alors à la tête de son clergé, pour aller au devant du prince lombard, et *il l'adoucit tellement par ses représentations*, l'émut si fortement par la peinture des maux qu'il préparait à l'Eglise, et de ceux qu'il allait attirer sur lui-même et sur son royaume, « que les larmes lui tombèrent des yeux ; il se prosterna aux pieds du pontife, lui promettant de respecter le sanctuaire de la religion, se dépouilla de ses armes et déposa devant le corps de saint Pierre son manteau, ses bracelets, son baudrier et son épée dorée, avec une couronne d'or et une croix d'argent (1). Ayant

(1) Le clergé lombard ne fut sans doute pas étranger à ce résultat ; car, suivant une ancienne coutume, les évêques, lors de leur sacre, étaient tenus à une promesse ou serment d'obéissance à leur métropolitain, qui

Digitized by Google

ensuite fait sa prière, il supplia le pape d'admettre aussi l'exarque à la paix; le pape y consentit, et l'exarque étant entré dans Rome, [y résidait depuis quelque temps, uniquement occupé cette fois de rétablir la concorde entre tous les habitants, quand] un séducteur, nommé Tibère et surnommé Pétasius, vint à Manture en Toscane, où il entreprit de se faire reconnaître empereur, et se fit même prêter serment de fidélité par plusieurs villes. A cette nouvelle, Eutychius fut très alarmé; mais le pape l'encouragea et envoya avec lui, contre les perturbateurs, des troupes auxquelles il adjoignit les principaux de son clergé. Etant arrivés à Manture, ils la prirent d'assaut, et firent mourir Pétasius, dont ils envoyèrent la tête à Constantinople (1). »

Grégoire II mourut peu de temps après (731). Placé entre un roi catholique, qui le flattait pour étendre ses états aux dépens de l'empire, et un empereur hérétique, dont il ne recevait que de mauvais traitements, toujours ferme dans son devoir, étranger à tout sentiment de vengeance ou de crainte, il avait été assez généreux pour arrêter les entreprises des Lombards, et conserver aux Grecs l'Italie prête à leur échapper.

Il eut pour successeur *Grégoire III*. C'était un syrien fort doux, fort prudent et très versé dans les saintes écritures. Il savait les psaumes par cœur et les interprétait avec une merveilleuse facilité; il connaissait le grec et le latin, parlait bien et avec force; surtout il était animé d'une charité ardente. Tandis qu'on célébrait les funérailles

comprenait 1° l'engagement de veiller aux intérêts de l'Eglise, 2° celui d'être fidèle à l'empereur. Après les conquêtes et la conversion des peuples du nord, cette seconde partie fut modifiée pour s'adapter aux circonstances particulières où se trouvait l'évêque, à qui elle était imposée. Ainsi, sous Grégoire-le-Grand, les prélats lombards juraient qu'ils s'efforceraient de maintenir une paix équitable entre leur nation et les Romains. (*Liber diurnus roman. pontif.*, p. 71.) V. LINGARD, *Antiquités de l'Eglise saxonne*, p. 538.

(1) ANAST. *ibid.*

Digitized by Google

de Grégoire II, tout le peuple de Rome, comme par une inspiration d'en haut, l'enleva de dessus le cercueil où il priait et le fit pontife. Son premier soin fut d'assembler un concile pour juger la question des images ; Léon en avait fait lui-même la demande à Grégoire II. Quatre-vingt-treize évêques se réunirent dans l'église de Saint-Pierre, et, en présence de la noblesse, des magistrats et du peuple, ils déclarèrent exclu de la table sainte et séparé du corps des fidèles quiconque s'élèverait contre la coutume antique, et violerait le respect dû aux images de Dieu, de Jésus-Christ, de sa bienheureuse Mère et des saints, en les détruisant, les profanant ou les outrageant par des blasphêmes. Ce décret fut signé de tout le concile, et le pape fit aussitôt partir le défenseur Constantin pour le porter à Léon ; mais ce messager fut arrêté en Sicile et jeté dans un cachot. A son tour, l'Italie entière écrivit à l'empereur pour obtenir le rétablissement des images ; ses envoyés furent également saisis et retenus en prison pendant huit mois. Ce ne fut que la troisième lettre qui parvint à Léon. Elle le jeta dans une étrange fureur. Résolu de châtier tous les Italiens, il arma une puissante flotte, et en donna le commandement à Manès, préteur des Cibyrrhéotes (1), avec l'ordre de lui amener le pape, pieds et poings liés. Mais les vents et la mer devaient protéger Grégoire et l'Italie. A peine la flotte était-elle arrivée en vue de Ravenne, qu'une violente tempête l'assaillit : grand nombre de vaisseaux furent engloutis avec les soldats qu'ils portaient ; les autres, dispersés sur la côte, se rallièrent non sans peine et débarquèrent leurs troupes. Une embuscade attendait celles-ci près de Ravenne ; elles y tombent et ne parviennent qu'après de grandes pertes à regagner la flotte. Elles n'étaient point sauvées ; les Ravennates avaient leurs barques prêtes ; ils s'élancent à la poursuite des na-

(1) Ce thème comprenait la Carie, la Lycie, et toute la côte jusqu'à la Cilicie.

Digitized by Google

vires grecs, les attaquent avec fureur, les coulent à fond, et rentrent victorieux dans le port.

Léon se vengea de ce terrible échec en confisquant tous les patrimoines que l'église de Rome possédait dans ses états, et en détachant de la juridiction de cette église, pour les soumettre au patriarchat de Constantinople, les provinces situées en deçà de l'Italie, la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine: c'était ravir le bien des pauvres, et préparer le funeste schisme qui plus tard s'opéra dans la grande famille chrétienne. Mais l'Italie ne vit plus du moins d'armée grecque sur ses côtes, et Rome n'ayant plus rien à craindre désormais des Byzantins, Rome affranchie de l'autorité des ducs impériaux, put éprouver quelque joie à revêtir son administration d'une forme républicaine et à voir reparaître le style du *Sénat et du Peuple romain*.

Cependant le repos n'était encore donné ni à l'Eglise ni à l'Italie. Attaqué par Luitprand, *pour n'avoir point voulu associer contre le pape ses armes à celles de son roi* (1), Thrasimond, duc de Spolète, était venu chercher un asile à Rome, et Grégoire refusant de le livrer, Luitprand se vengeait par la prise de quatre villes du duché de Rome, *Amérie*, *Polimartium*, *Horta* et *Blera*. Ainsi la *guerre était de nouveau déclarée entre les Romains et les Lombards ;* et l'issue n'en pouvait être douteuse. Au milieu des justes alarmes que lui causait l'abandon de son peuple, le pape se ressouvint du conseil que les empereurs avaient autrefois donné à ses prédécesseurs de recourir à l'alliance des Franks contre les Lombards (2), et écrivit à Charles-Martel, plusieurs lettres très pressantes, où il le conjurait *de ne pas préférer à l'amitié du prince des Apôtres celle d'un roi, qui ne craignait point de dépouiller l'église de Saint-Pierre des richesses dont la piété du maire et de ses*

(1) Grégoire III, *Lettre de Grégoire III à Charles Martel.*

(2) C'était le conseil de Maurice en 575. — Anastase assure que Grégoire II le suivit le premier en 729, pour conjurer la ligue de Luitprand et de l'exarque.

Digitized by Google

parents l'avait orné; puis il lui envoya une députation solennelle, chargée de lui remettre les clefs du tombeau de l'apôtre avec une petite portion de ses liens et d'autres *présents si nombreux et si magnifiques, que de mémoire d'homme on n'en avait vu de semblables* (741) (1). Les ambassadeurs devaient aussi lui offrir, au nom du pape, des seigneurs et du peuple romain, la dignité de *consul*, et lui remettre une lettre de Grégoire, qui, *en conséquence d'un décret adopté par les seigneurs de Rome*, portait que *le peuple romain*, *renonçant à la domination de l'empereur, suppliait Charles de prendre sa défense*, *et avait recours à sa protection invincible* (2). Charles reçut avec de grands égards l'ambassade du pontife, et parut accueillir favorablement ses propositions; mais peut-être était-il trop étroitement uni au roi Luitprand (3), dont l'alliance était nécessaire à la sécurité de la Gaule méridionale, pour exaucer les vœux du Saint-Siége. Peut-être aussi la maturité de l'âge, hâtée par les épreuves qu'il avait traversées, lui faisait-elle redouter une entreprise aussi difficile que celle d'aller combattre au delà des monts un peuple guerrier, dont la terre avait toujours été fatale aux Franks. Grégoire III dut lui envoyer peu après une seconde légation; cette fois, ce fut la mort elle-même qui se chargea d'en prévenir l'effet. Elle enleva du même coup Charles, l'empereur Léon et le pape (741).

Celui-ci eut pour successeur *Zacharie*, dont la prudence et la sagesse sauvèrent, presque seules, le peuple romain. *Comme le duc de Spolète ne tenait aucune des promesses qu'il avait faites au pape Grégoire et au patrice de Rome* (4), Zacharie se rapprocha de Luitprand et l'aida de tout son pouvoir à faire rentrer Thrasimond dans l'obéissance.

(1) FREDEGARII *Chronicon continuat.*, n. 110 (t. I du recueil de Duchesnes).

(2) *Annal. met.*, ann. 741 (t. III du recueil de Duch.).

(3) V. PAUL. DIAC., l. VI, c. 53.

(4) ANAST., *Zachariæ vita*.

Digitized by Google

Luitprand devait remettre au pape, en récompense de ce service, les quatre places qu'il avait enlevées au duché de Rome ; mais, après le succès, il sembla peu disposé à tenir parole. Zacharie, sans perdre courage, sort de la ville avec le clergé, va trouver le roi à Terni et l'émeut par ses pieuses remontrances, au point qu'il en obtient non seulement *pour le Saint-Siége et l'Etat romain la restitution* promise, mais encore pour l'église celle d'une grande étendue de terres, que les Lombards avaient usurpées depuis plus de trente ans dans la Sabine, l'Ombrie et la Marche d'Ancône. Luitprand fit aussi la paix pour vingt ans, rappela de toutes les provinces, de la *Tuscie lombarde* et des villes transpadanes tous les captifs, et les renvoya libres.

L'exarchat n'avait pas été compris dans le traité, et Luitprand se disposait à le ressaisir. En cette extrémité, l'exarque Eutychius, l'archevêque Jean, et tous les Ravennates, toutes les villes de la Pentapole et de l'Emilie, écrivirent au pape d'intercéder pour leur délivrance ; et le pape fit aussitôt porter au roi ses vœux avec des présents; mais voyant qu'il ne pouvait vaincre sa dure résistance, il quitta Rome de nouveau. Comme il approchait de Ravenne, tout sortit à sa rencontre, tout sexe, tout âge, toute condition ; ils rendaient des actions de grâces au Tout-Puissant et disaient, les larmes aux yeux: « Il vient » avec bonté, notre pasteur, qui a quitté ses brebis pour » accourir vers nous, qui allions périr. » Et en effet, ils échappèrent, grâce à l'habileté et aux vives instances de Zacharie. L'exarchat fut délivré, les villes prises, rendues sous les yeux du pape, et les *habitants furent rassasiés de blé, d'huile et de vin*. Luitprand mourut deux ans après (744), avec la réputation du plus grand roi qui eût gouverné les Lombards.

744-752.—Les habitants de Rome et de Ravenne eurent beaucoup de joie de cette mort ; mais le moment n'était pas éloigné où cette joie allait se changer en deuil. *Hildebrand*, neveu de Luitprand, qui l'avait associé au

Digitized by Google

trône quelque temps auparavant, ne put jouir davantage de la dignité royale. Les seigneurs lombards l'en dépouillèrent et en revêtirent *Ratchis*, duc de Frioul. Ratchis, après avoir tenté de prendre *Pérouse*, se laissa toucher par les exhortations du pape, et peu satisfait d'avoir déposé les armes, renonçant à la couronne qu'il portait depuis cinq ans, se retira au mont Cassin. Mais *Astolf*, son frère, n'eut pas plus tôt été appelé à lui succéder (750), qu'il résolut d'achever ce que ses prédécesseurs avaient tant de fois tenté sans succès. Il rompit la paix de Luitprand et s'empara de Ravenne (751), de l'Istrie et de la Pentapole (752). Eutychius se retira à Naples, et ainsi finit l'exarchat, qui subsistait depuis cent quatre-vingt-cinq ans. Constantin Copronyme mit le peu de villes italiennes qui lui restaient sous la dépendance du patrice de Sicile avec les noms de *thème de Sicile* (1) ou *de Sicile et de Calabre*. Astolf ne voyait plus que Rome qui bornât ses conquêtes; s'il pouvait s'en emparer, il se flattait d'emporter sans peine tout le reste. Mais le pape *Etienne II*, qui venait de succéder à Zacharie (752), ne se laissa pas intimider. Après avoir inutilement employé la voix de la persuasion, il appela les Franks (2).

(1) De là sont venus : 1° la distinction jadis établie entre *la Sicile au delà du Faro* (détroit de Messine) et *la Sicile en deçà du Faro*; 2° le nom de *royaume des Deux Siciles* donné plus tard au royaume de Naples. (Ugh. *Italia sacra*, t. IX, in archiep. S. Severin.)

(2) Nous aurions pu tracer ici en quelques lignes la fin des Lombards; mais l'histoire de leur chute présente trop d'intérêt et se trouve trop intimement liée à celle de la *période Carolingienne* du moyen-âge, qui est pour nous l'objet d'un travail spécial, pour que nous ayons cru devoir l'abréger dans la seule vue d'offrir en ce premier ouvrage l'ensemble des destinées du peuple d'Alboin. Abrégeons d'ailleurs en général le moins possible, car les détails sont la vie de l'histoire, comme ils en renferment les meilleurs enseignements.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES FRANKS

DEPUIS L'ÉDIT DE 615 JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE PÉPIN-LE-BREF (752).

Fin du règne de Chlotaire II.— L'édit de 615 avait porté à la royauté mérovingienne un coup dont elle ne doit point se relever. Mais le système politique qu'il venait de condamner avait été trop longtemps suivi, et présentait aux rois trop d'avantages pour ne pas être l'objet de quelques regrets. Aussi le débat engagé entre la royauté et ses leudes n'est-il rien moins que terminé; et, comme il était à la fois et dans les passions des hommes et dans les nécessités de la situation, il ne finira qu'avec la dynastie elle-même.

Chlotaire semble avoir assez docilement porté jusqu'au bout le triste fardeau que lui avait imposé sa victoire. Suivant le chroniqueur contemporain, associé, comme on le sait, à toutes les passions des grands, « c'était un prince » savant dans les lettres, craignant Dieu, magnifique pro- » tecteur des églises et des prêtres, charitable envers les » pauvres, bon pour tout le monde et par dessus tout *fort* » *patient.* » Il avait commencé par donner à vie la charge de maire, auparavant révocable à la volonté du roi; quand Warnachaire vint à mourir (627), il voulut encore faire aux Burgundes une nouvelle faveur: il les convoqua dans la ville de Troyes, et les pria de choisir eux-mêmes le maire du palais. Mais les leudes de Bourgogne répondirent

Digitized by Google

unanimement qu'ils ne voulaient point choisir le maire, et qu'ils le recevraient plus volontiers de la main du roi.

Dagobert, roi d'Austrasie. — Toutefois ce roi si *débonnaire* « se livrait avec trop d'ardeur à la chasse, et » cédait trop facilement aux suggestions des femmes » et des jeunes filles; c'est pourquoi les leudes mur- » murèrent contre lui, » les Austrasiens surtout: ils se souvenaient de Brunehild, et n'étaient pas disposés à se laisser gouverner par les femmes de la Neustrie. Afin de les apaiser, Chlotaire leur donna pour roi son fils *Dagobert* (622), en lui associant comme tuteurs et conseillers des personnages qui devaient leur être très agréables. L'un était l'évêque de Metz, *Arnoulf,* « qui avait autrefois servi de gardien et d'instituteur au jeune prince, et que le peuple de Metz, touché de sa grande piété, *avait tout d'une voix demandé pour pontife* (619), bien qu'il eût à peine trente ans, et que, loin d'avoir jamais songé à entrer dans les ordres sacrés, il fût marié et déjà père de deux enfants, Chlodulf et Anségise. L'autre, *Pippin* ou *Pepin* de Landen, remplissait les fonctions de maire du palais, et avait une grande réputation de justice. Pepin était ami d'Arnoulf; « il l'associait à toutes les affaires; et » s'il se trouvait quelques ténèbres dans son esprit, *car il » ignorait les lettres*, Arnoulf, comme un interprète fidèle, » lui faisait connaître la divine volonté.» Par leurs lumières et leurs efforts unis, ils formèrent Dagobert à l'art de gouverner, et le jeune prince *régnait depuis trois ans avec bonheur*, quand, sur l'avis des leudes austrasiens, son père le fit venir à Clichy pour lui faire épouser Gomatrude, sœur de la reine Sichilde. La fête fut très-brillante; « mais, » le troisième jour, il s'éleva tout-à-coup entre le père et » le fils une sérieuse querelle. Dagobert [peu satisfait des » limites que Chlotaire avait assignées à l'Austrasie] de- » mandait, pour le soumettre à sa domination, tout ce qui » avait autrefois appartenu à ce royaume [du côté des Ar-

Digitized by Google

» dennes et des Vosges], et Chlotaire refusait avec force de
» le lui céder. A la fin les deux rois choisirent douze
» seigneurs d'entre les Franks, pour que leur jugement
» terminât cette contestation ; et parmi ces seigneurs était
» Arnoulf, avec d'autres évêques... Ils décidèrent que
» Chlotaire ferait droit à la demande de son fils ; et ainsi
» Chlotaire ne garda que les pays placés en deça de la
» Loire avec la Provence (625). »

Heureuse expédition contre les Saxons. — Mort de Chlotaire II. — Au milieu du calme qui suivit cet arrangement, la nation saxonne, que le Weser séparait des Franks, pensa qu'elle aurait tort d'envoyer plus longtemps le tribut de cinq cents vaches que le roi Chlotaire Ier lui avait imposé, et par la volonté de son roi Bertoald, des messagers vinrent jusque dans la ville des Meldes (Meaux), dire au roi de Neustrie : « Je sais que toi, Chlotaire,
» tu n'es pas prêt à réunir tes forces pour combattre
» ma puissance ; je sais que tu ne peux pas mettre
» un si grand espoir dans ton faible cœur. C'est pour
» quoi je vais ménager ta terre ; nous ne la ravagerons
» plus désormais, car elle n'est plus à toi, mais à moi.
» Je me prépare avec confiance à y aller habiter glo-
» rieusement. Mais je t'ordonne de venir au devant de
» moi ; c'est toi-même qui me conduiras par cette terre
» que je ne connais pas encore. Là seulement nous déci-
» derons, moi et les miens, à qui nous ferons la guerre ;
» car ce n'est pas sur toi ni sur ceux qui t'environnent, que
» nous devons faire la première épreuve de nos armes. »
« Lorsque ces paroles furent arrivées, en frappant ses
» oreilles, jusqu'à l'âme du roi Chlotaire, sur le champ son
» fiel s'enflamma. D'une voix furibonde et les yeux rouges de
» sang, il prononça contre les envoyés saxons une sentence
» de mort irrévocable. » Mais le bienheureux *Faro*, évêque des Meldes, ayant obtenu qu'on en remît l'exécution au lendemain, « alla trouver secrètement ces malheureux, qui

Digitized by Google

» étaient tout tremblants, et leur persuada que le christia-
» nisme seul pouvait les sauver de la mort présente, en les
» sauvant de la mort éternelle. Ils inclinèrent à ses paroles, »
reçurent le baptême avec une robe blanche, signe de leur régénération ; et le roi, frappé d'une si grande merveille, les renvoya sains et saufs dans leur pays. Mais à peine étaient-ils partis, que Dagobert convoqua les leudes de son royaume, et, *passant le Rhin en personne*, vint attaquer les Saxons. Ils combattirent vaillamment, et l'un d'eux déchargea sur la tête du jeune roi un coup de *sachs* si violent, que le casque se rompit, en laissant échapper une mèche de longs cheveux. *Adtira*, son porte-bouclier, l'ayant aussitôt ramassée : « Cours vite, lui dit Dagobert ; porte à mon
» père ces cheveux de ma tête ; dis-lui qu'il vienne à notre
» secours, avant que tous les hommes de notre armée ne
» soient tombés sur le champ de bataille. » L'envoyé partit, la mêche de cheveux en main, et arriva une nuit à la maison de Chlotaire. En recevant ce message, le roi, saisi d'une vive douleur, se leva aussitôt, assembla les Franks qui se trouvaient autour de lui, et se porta en toute hâte au delà du Rhin. Les Saxons se trouvaient alors de l'autre côté du Weser qu'ils avaient repassé. Quand les Austrasiens virent arriver Chlotaire avec ses compagnons, ils battirent des mains en poussant de grands cris de joie, et les deux troupes réunies vinrent placer leurs tentes sur les bords du fleuve. « Le duc des Saxons demanda ce que signifiait tout ce bruit. « Le seigneur roi Chlotaire est
» arrivé, lui cria-t-on de la rive opposée ; c'est pour
» cela que les Franks se réjouissent. » Mais il répondit avec des éclats de rire très bruyants : « Vous avez peur, et
» vous êtes assez fous pour vouloir me persuader ce men-
» songe. Ce Chlotaire que vous prétendez avoir avec vous,
» nous savons qu'il est mort. » Cependant Chlotaire était là. Pour cacher sa présence, il avait relevé ses cheveux gris sous son casque : en entendant les paroles de Bertoald, il enleva le casque, et ses cheveux tombèrent en se déroulant

Digitized by Google

sur ses épaules. Bertoald reconnut qu'en effet c'était le roi, et lui dit d'un ton railleur : « Tu étais donc là, faux » animal ! » A ce mot Chlotaire, ne contenant plus sa colère, s'élance dans le fleuve avec son cheval, et se met à poursuivre Bertoald. Il le saisit au corps, et les deux armées demeurent spectatrices du combat. Bertoald se défendit vaillamment ; les deux chefs luttaient avec de terribles efforts, semblables à ces guerriers des vieilles poésies barbares, *qui faisaient tout trembler autour d'eux*. Enfin Chlotaire, quoique embarrassé d'une cuirasse, et d'une cotte de mailles appesantie par l'eau, fit tomber Bertoald et le frappa à mort. Il plaça sa tête au bout de sa lance et retourna vers les Franks. Ceux-ci tout joyeux l'aidèrent à ravager la terre des Saxons et à tuer tout le peuple, sans y laisser aucun homme dont la taille surpassât la longueur de son épée (627). Un poète inconnu, sans doute quelque clerc, célébra cet exploit en langue latine, *suivant la rusticité du temps* (1), et de tous côtés, chez les Franks,

(1) Cette *Chanson de geste* commençait ainsi :

Chantons Chloter, le roi des Franks,
Qui est allé combattre contre les Saxons.
Mal serait advenu aux envoyés Saxons,
Sans l'illustre Faro de la race des Burgondes.

A la fin de cette strophe et des suivantes, on chantait ce refrain :

Quand les envoyés Saxons vinrent en la terre des Franks,
Où était le seigneur Faro,
Ils passèrent par la ville des Meldes, et Dieu les inspirait,
Pour qu'ils ne fussent pas tués par le roi des Franks.

De Chlotario est canere rege Frankorum,
Qui ivit pugnare in gentem Saxonum.
Quam graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclytus Faro de gente Burgundionum.

Quando veniunt missi Saxonum in terram Frankorum,
Faro ubi erat princeps,
Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum,
Ne interficiantur a rege Frankorum.

Tiré de la *Vie de S. Faro* et de la *Chronique de Frédég.*

Digitized by Google

retentirent la générosité de Faro et la gloire du roi Chlotaire. Mais celui-ci ne survécut que quelques mois à sa victoire.

Dagobert, seul maître de la Gaule. — Dès qu'il fut mort (628), Dagobert envoya inviter les grands et les évêques de Bourgogne et de Neustrie à le reconnaître pour leur roi, et se mit en marche pour Paris à la tête des bandes austrasiennes, afin d'appuyer ses messagers. Car il avait un jeune frère du nom de *Charibert*, à qui son oncle Bradulf travaillait depuis longtemps à assurer l'héritage de ces contrées. Mais, outre que ce Charibert n'était pas entièrement sain d'esprit, et n'avait aucune *capacité* pour les affaires (1), Dagobert avait eu le soin de mettre la main sur le trésor paternel. Aussi, quand il fut arrivé à Reims, les leudes Bourguignons accoururent à lui et le reconnurent roi; les Neustriens firent de même, et de cette manière le fils aîné de Chlotaire devint seul maître des trois royaumes. Cependant à la fin, touché de pitié et suivant de sages conseils, il consentit à faire un sort au fils de la reine Sichilde, et il lui céda, *pour qu'il vécût en riche particulier*, les pays situés entre la Loire et les Pyrénées, « sous la condition que jamais Charibert ne lui » redemanderait rien du royaume de leur père. Charibert » établit sa résidence à Toulouse, soumit deux ans après » toute la Gascogne et agrandit un peu son royaume. »

Dès lors le nom de Dagobert fut grand par toute la terre des Franks. L'amour de la justice était la principale qualité de ce prince. Il jugeait souvent lui-même, et parfois la foule se pressait si fort autour de son tribunal qu'il ne donnait point de sommeil à ses yeux et prenait à peine quelque nourriture, toujours attentif à ce que nul ne s'éloignât de lui sans avoir obtenu justice. Aussi, vers l'année 630,

(1) Fredeg. *Chronic.:* Sed ejus voluntas pro simplicitate parum sortitur effectum. — *Vit. S. Sigibert.*, 3.: Qui Charibertus, propter simplicitatem nimiam, minus idoneus erat ad regni gubernaculum.

Digitized by Google

réunit-il les hommes les plus habiles dans la connaissance des lois, et leur confia-t-il le soin de revoir celles des différents peuples qui composaient le royaume des Franks, afin d'abolir les unes, de corriger les autres, et d'en faire de nouvelles plus claires que les anciennes et plus conformes à l'esprit du temps. Ils rédigèrent de la sorte, sous la présidence du roi, les nouveaux codes que devaient suivre les *Allemands*, les *Bavarois,* les *Ripuaires*, les Neustriens, les Burgondes et les Romains.

Dagobert apporta le même soin à l'administration du palais, et appela aux charges supérieures les hommes éminents par leur science et leur piété. Le sceau royal fut remis à Audoënus (*St Ouen*), surnommé Dadon, pendant qu'*Eloi*, son intime et tendre ami, gouvernait le trésor de la cour. Celui-ci était venu de Limoges, au temps de Chlotaire, et par son admirable adresse à travailler les métaux précieux, non moins que par sa rare probité, il avait mérité d'être admis dans la confiance du roi sans prêter le serment accoutumé. Personne mieux que lui ne pouvait répondre aux désirs du nouveau monarque, à cet amour du faste et de la magnificence qui l'a fait comparer à Salomon. Aussi « le roi l'aimait tant, que souvent il quittait la foule des » grands, même les évêques, et venait voir Eloi dans le » secret. Tout ce qu'Eloi lui demandait, il le lui accordait » sur le champ. » L'orfèvre commença donc à remplir le palais de ses chefs-d'œuvre ; mais sa sainteté le portait à travailler de préférence pour la décoration des églises, et il n'y eut bientôt plus une province dans les trois royaumes, qui ne s'enorgueillît d'un monument sacré, dont la beauté ravissait les yeux. Le nom d'Eloi en devenait très populaire dans la Gaule.

Mais ce n'était pas comme orfèvre seulement que le trésorier de Dagobert avait une prodigieuse renommée dans toutes les classes de la nation. Il était encore le lien de la royauté avec tout ce qu'il y avait de souffrant dans le royaume. Ce qu'il obtenait de la générosité du

Digitized by Google

monarque, il « l'employait à faire des aumônes aux pauvres, » à racheter les captifs, à soulager les malades. » Le rachat des esclaves surtout était l'objet de sa constante sollicitude. Apprenait-il l'arrivée d'un chargement de ces victimes de la guerre, il accourait sur les rives du fleuve, et pour tout ce qu'il avait d'argent ce jour-là, il faisait prix avec le maître des esclaves. Il en rachetait vingt, trente, cinquante, quelquefois cent, quelquefois le bateau tout entier ; et si le nombre des malheureux excédait la valeur de ce qu'il pouvait présentement donner, il détachait sa riche ceinture, ou bien tirait ses souliers, qui étaient garnis d'or, et les sacrifiait pour compléter la somme. « Quand il avait ainsi racheté des esclaves, il les amenait devant le roi, et les affranchissait par le denier. Ensuite il leur offrait de choisir entre trois conditions : s'ils voulaient retourner librement dans leur patrie, il leur en fournissait avec empressement tous les moyens ; s'il y en avait qui voulussent rester avec lui, il s'accommodait à leur désir très volontiers, non pour les traiter comme des esclaves, mais comme ses frères ; enfin, s'il pouvait persuader à quelques uns d'embrasser la vie religieuse, il leur faisait ouvrir un monastère et les pourvoyait de tout ce qui était nécessaire à leur nouvelle vie... Eloi ne sortait d'ailleurs jamais qu'une multitude de pauvres n'affluât autour de lui, comme les abeilles autour de la ruche ; » et il donnait à tous. Bien plus, à l'heure du soir, lorsqu'il allait prendre son repas, il envoyait régulièrement ses serviteurs de tous côtés, pour lui amener les pauvres, les étrangers, les mendiants qu'ils pourraient rencontrer. « Et quand on les avait amenés, prenant lui-même les fonctions de serviteur, il les aidait avec une extrême gaîté d'âme ; il leur ôtait leur charge de dessus les épaules, secouait la poussière de leurs habits avec des serviettes, leur versait l'eau sur les mains, et remplissait de vin la coupe qu'il leur présentait à boire. Enfin il les faisait ranger à sa table, rompait le pain, et servait chacun à sa place. Lorsqu'après toutes ces choses, leur faim était satisfaite,

Digitized by Google

debout devant eux, ou assis au coin de la table, sur un petit banc grossièrement fait, il mangeait quelque léger morceau, de ceux qu'avaient laissés les convives. »

Cet homme si simple était pourtant l'homme le plus puissant de la cour. Aussi habile à donner des avis qu'à travailler l'or et les pierreries, « profond dans le conseil, éloquent » dans les affaires du siècle, » comme il habitait dans la maison royale, il arrivait souvent que le roi l'appelât, même avant le jour, pour le consulter. C'était à lui que s'adressaient d'abord les ambassadeurs des puissances étrangères : ils priaient Eloi de les aider et de leur enseigner la conduite qu'ils devaient tenir; quelquefois même, quand ils avaient dépensé dans la route tout leur argent, ils lui en demandaient un peu, et l'orfèvre leur en donnait sur le champ.

Grâce à lui surtout, Dagobert était au comble de la gloire, et faisait l'admiration des peuples civilisés de l'orient et du midi. Son nom se répandait jusque chez les barbares du nord : les Avars et les Slaves du Danube lui témoignèrent publiquement leur respect, et les Slaves mêmes lui envoyèrent offrir leur soumission.

Mais il est naturel que la magnificence appelle les plaisirs, et la tutelle de Pepin de Landen (1) ne laissait au jeune roi que fort peu de liberté. C'est pourquoi il s'empressa d'échapper à ce joug, dès qu'il put le faire sans danger, et il vint fixer sa résidence en Neustrie, à Clichy, dans la *villa* favorite de son père. Il y avait dans cette cour de Neustrie, où la flatterie et la beauté brillaient de tous leurs attraits, quelque chose de corrupteur qui gagnait facilement le cœur des rois. En changeant de demeure, Dagobert changea aussitôt de caractère et de conduite; et les éloges que les chroniqueurs lui avaient

(1) Dès 625, Arnoulf s'était retiré dans les solitudes des Vosges, au mont Horembert, en face du mont Habend qu'habitait, au milieu de plusieurs frères, son ami Romaric (*Romarici mons*, Remiremont).

Digitized by Google

jusqu'alors prodigués font place à d'amères censures, dont souffre encore la mémoire du plus brillant des mérovingiens. Déjà, en 628, sous prétexte de stérilité, il avait répudié sa femme Gomatrude, pour épouser une esclave saxonne de sa domesticité, la belle *Nanthilde*, qui devint une reine habile, et qui sut gouverner à la fois avec douceur un prince voluptueux et un royaume agité. L'année suivante, comme il visitait l'Austrasie, il se laissa encore séduire par une jeune fille, nommée *Ragnetrude*, l'épousa incontinent, et en eut, dans la même année, un fils auquel on donna le nom de *Sigebert*. « Il eut ainsi, dit Frédégaire, » jusqu'à trois reines en même temps (1), sans compter un » nombre prodigieux de concubines, dont il serait fatigant » d'insérer ici les noms. » Il leur prodigua l'or et les pierreries, et quand il eut épuisé le trésor en ces folles prodigalités, ne trouvant plus rien à donner, « il dépouilla les » églises, les monastères et les leudes (2). » Le prêtre Amandus vint inutilement des bords sauvages du Rhin, où il prêchait les peuples, réprimander le roi avec toute la sévérité de saint Colomban ; Dagobert le chassa de sa présence avec ignominie, répondant à ses remontrances par un outrage, dont il devait lui exprimer à genoux son repentir, après la naissance de Sigebert. Pepin lui-même, qui avait suivi son pupille à Paris, était contraint *d'user de la plus adroite réserve ;* car *les courtisans, qui redoutaient l'austérité de son caractère, lui imputaient toute*

(1) Ces trois reines sont Nanthilde, Wulfgonde et Berthild.

(2) Le *Livre des miracles de saint Martin, abbé de Vertou*, va même jusqu'à dire que, pour payer les gens de guerre, Dagobert leur partagea les biens des monastères. Mais l'auteur de ce livre, qui vivait au XI[e] siècle, se trompe assurément ; car, s'il y eût eu confiscation d'une grande partie du domaine ecclésiastique, Amandus n'eût point gardé là dessus le silence, et nous trouverions au moins un exemple de restitution dans l'histoire des successeurs de Dagobert. Peut-être ce prince s'est-il borné à confisquer au profit de son trésor des objets d'art ou des métaux précieux, suivant en cela l'exemple de son père, qui fit transporter à Paris, à cause de son beau timbre, la grosse cloche de l'église de Saint-Etienne de Sens.

Digitized by Google

sorte de mauvais desseins, pour engager l'impétueux roi à le tuer. Mais l'éducation religieuse de Dagobert avait encore sur son âme quelque puissance, et malgré sa fougue naturelle, il respecta plus son ancien maître que sa propre famille.

Dès 628, en effet, il avait fait tuer Bradulf, l'oncle maternel de Charibert, et quand arriva la mort de celui-ci (630), il fit égorger son fils aîné Chilpérik : tout le royaume d'Aquitaine, ainsi que la Gascogne, fut réuni au domaine, et le duc Baronte vint enlever au nom du roi les riches trésors de la victime, non sans en détourner à son profit une part très considérable. Mais les deux frères puinés de Chilpérik, Boggis et Bertrand, étaient parvenus à s'échapper ; « et la Gascogne, quoi qu'en dise Frédégaire, ne se laissa point soumettre. Le duc Amandus, qui la gouvernait, était grand-père des deux jeunes princes par Gisèle, sa fille. Il prit en main la défense de leurs droits, et inonda l'Aquitaine de ses Gascons. La formidable expédition que Dagobert envoya contre eux (636), sous la conduite de son référendaire et de six ducs qui lui étaient subordonnés, ne produisit qu'une soumission équivoque et temporaire ; et la charte d'Alaon, d'accord avec les chroniques contemporaines, fait foi que l'Aquitaine et la Gascogne demeurèrent aux descendants de Charibert. Il paraîtrait néanmoins qu'elles ne leur restèrent qu'à titre de fief héréditaire ou d'apanage, et sous les réserves habituelles de foi et d'hommage envers le roi des Franks ; car plus tard, lorsque Chilpérik II, engagé dans une lutte à mort contre les maires d'Austrasie, appellera à son secours le duc Eudes, petit-fils de Charibert, il aura soin de lui envoyer une couronne d'or, comme un signe de royauté, et la marque d'un pouvoir désormais indépendant (1). »

(1) FRÉDÉG. *contin.* 2, 107. : Ejus auxilium postulantes rogant, regnum et munera tradunt. — *Chart. Alaon.* a. 845. — LEHUEROU, *Hist. des institut carol.* p. 612.

Digitized by Google

On avait pu voir au début de cette affaire quelle était la rapacité des hommes de la cour ; leur insolence n'était pas moindre, et finit par attirer sur la nation une guerre désastreuse. Depuis que le frank Samon, dont nous avons parlé ailleurs (1), régnait sur les Tchèques, le commerce que la France faisait avec Constantinople par la vallée du Danube, semblait avoir pris une nouvelle activité. Mais la jalousie ne tarda pas à diviser les deux peuples et à éclater entre eux d'une manière violente. Un jour que des négociants franks passaient par la terre des Slaves, ceux-ci se précipitèrent sur eux, en tuèrent un grand nombre et les dépouillèrent de leurs marchandises. Aussitôt Dagobert envoya vers Samon un ambassadeur, nommé Sichaire, pour l'inviter à réparer les violences commises par ses sujets. Samon, plein d'orgueil, fit de son côté donner à Sichaire l'ordre de ne pas même venir jusqu'à lui. Mais l'ambassadeur, mettant bas ses riches habits, endossa le vaste manteau fourré, que portaient les Slaves, parvint sous ce déguisement jusqu'au roi, à qui il demanda justice, et, comme celui-ci éludait toute réponse, il osa lui faire des menaces, disant que lui et son peuple devaient soumission à Dagobert. « Samon offensé lui répondit : « La terre que nous habitons » est à Dagobert, et nous sommes ses hommes, mais à » condition qu'il voudra conserver amitié avec nous. — Il » n'est pas possible, répartit Sichaire, que des Chrétiens, » serviteurs de Dieu, fassent amitié avec des chiens. — » Si vous êtes les serviteurs de Dieu, répliqua Samon, nous » sommes les chiens de Dieu ; et puisque vous agissez tous » les jours contrairement à sa volonté, nous avons reçu » la mission de vous déchirer de nos dents. » Et là dessus on jeta Sichaire hors de la présence du roi des Vénèdes. »

Dagobert n'eut pas plus tôt appris le traitement fait à son envoyé, qu'il ordonna de lever, dans tout le royaume d'Austrasie, une armée contre Samon. Il engagea en même

(1) V. livre II, ch. 2.

Digitized by Google

temps les Allemands et les Lombards à soutenir sa cause, et les uns et les autres ayant répondu à son appel, remportèrent séparément sur les Slaves une éclatante victoire, et firent un grand nombre de prisonniers, qu'ils vendirent sur les marchés de la Gaule et de l'Italie. Mais, quand les Austrasiens vinrent à leur tour, les choses changèrent de face. Après avoir inutilement attaqué pendant trois jours Wagastiburg (Voitsberg), où s'était renfermée l'élite des guerriers Vénèdes, ils furent taillés en pièces, et laissant là, pour fuir, leurs tentes et tous leurs équipages, ils s'en retournèrent dans leur pays. Après leur départ, les Vénèdes se répandirent dans la Thuringe et la ravagèrent affreusement. Ils renouvelèrent ensuite à plaisir les mêmes dévastations, pendant que les Austrasiens restaient dans leurs demeures; car ceux-ci étaient irrités que Dagobert, après les avoir quittés pour aller habiter en Neustrie, les dépouillât encore tous les jours; et c'est à ce mécontentement plutôt qu'à leur courage que les Slaves devaient leur victoire. Les Saxons profitant de ces circonstances envoyèrent proposer à Dagobert de garder contre les Vénèdes les marches du royaume des Franks, à condition qu'on leur remettrait le tribut annuel de cinq cents vaches qu'ils payaient au fisc depuis Chlotaire. Dagobert, par le conseil des Neustriens, accueillit favorablement la proposition, et les députés Saxons prêtèrent serment sur leurs sabres, *selon la coutume* (632). Mais cette promesse n'eut aucun effet; les Vénèdes continuèrent leurs courses dans la Thuringe et sur la frontière Franke, et les Saxons ne bougèrent pas. En même temps Dervan, duc des *Sorabes* (Serbes), peuple d'origine esclavonne, et qui avait autrefois été soumis aux Franks, se rangeait avec ses sujets sous l'obéissance de Samon.

Alors Dagobert prit le parti de se réconcilier avec les Austrasiens. Il vint à Metz, assembla tous les leudes d'Austrasie et leur fit reconnaître pour roi son fils Sigebert, alors âgé de deux ans (633). Il donna au duc Adalgis, à

Digitized by Google

Pepin et à saint Cunibert, métropolitain de Cologne, le soin de l'enfant, avec le gouvernement du palais et des affaires. « Dès lors les Austrasiens défendirent avec courage » et succès, contre les Vénèdes, la frontière du royaume des » Franks. »

Mais l'année suivante, Nanthilde donna au roi un autre fils, qu'on appela *Clovis*, et aussitôt, inspirés par un sentiment de répulsion contre l'influence austrasienne, les Franks d'Ouest prièrent Dagobert de lui assurer la succession de Neustrie et de Bourgogne. Par son ordre, les Austrasiens, les Neustriens et les Burgondes se réunirent donc dans une assemblée générale, et on fit le partage entre les deux enfants. Les leudes de Sigebert levèrent tous la main, et jurèrent que la Neustrie et la Bourgogne appartiendraient sûrement à Clovis après la mort de Dagobert. Les Neustriens durent à leur tour jurer que l'*Austrasie, qui égalait la Neustrie et la Bourgogne pour le nombre d'hommes et l'étendue du territoire*, appartiendrait en toute intégrité au roi Sigebert, à l'exception du duché de Dentelin, qui reviendrait à Clovis, parce qu'il avait été jadis injustement enlevé par les Austrasiens (634). Le vieil antagonisme des deux peuples se réveillait, et les Neustriens se montraient bien décidés à ne laisser passer aucune occasion favorable d'assurer ou de reconquérir leur nationalité. Ce sera désormais leur rôle pendant toute cette dernière période de la première race, et ils le reprendront de nouveau sous la seconde. Leur patriotisme et leur vanité n'y étaient pas seuls intéressés ; ils étaient encore bien aises d'avoir au milieu d'eux une *cour*, c'est-à-dire un théâtre toujours ouvert à l'ambition et aux intrigues, une source de grâces et de faveurs.

Il ne paraît pas que la gloire de Dagobert ait souffert de ce partage et des défections qui l'avaient amené. Si les Vénèdes et les Serbes s'étaient détachés de la France, si la ruse des Saxons les avait délivrés du tribut, si les Frisons se donnaient un duc (Adalgise), et si celui que Dagobert donna

Digitized by Google

aux Thuringiens (Rhadulf) aspirait déjà à l'indépendance, la monarchie n'en conservait pas moins tout son éclat aux yeux des puissances étrangères. L'empereur de Constantinople (Héraclius) recherchait l'alliance de Dagobert ; son secours assurait le triomphe de Sisenand sur Suintila, roi des Wisigoths, et le règne de la dynastie Bavaroise plaçait en quelque sorte les Lombards dans sa vassalité. Au dedans les Gascons reconnaissaient sa suzeraineté, et les *Bretons* de l'Armorique, après avoir fait des dégâts en Neustrie, avaient suivi leur exemple. Dagobert leur avait envoyé son habile trésorier, pour inviter le duc *Judicaïl*, qui venait de prendre le titre de roi, à réparer leurs violences et à lui jurer soumission. Judicaïl vint à Clichy, prêta le serment demandé, et reçut de riches présents. Il est vrai qu'il aima mieux manger à la table de saint Ouen, que de paraître à celle du roi, « au milieu des courtisans et des » femmes de la cour, » et que, loin d'avoir rien perdu de son indépendance, il put à son retour faire valoir sur la turbulente noblesse de ses états son titre de roi, désormais légitimé (636). Dagobert était vraiment un grand prince, et il peut à bon droit passer pour le Louis XIV de sa dynastie, puisqu'il eut du Bourbon, avec des sentiments pieux, la munificence, l'amour du faste et des arts, la valeur, la fortune, les faiblesses et les revers. Aussi, quand il mourut (638), fut-il universellement regretté. On déplorait les fautes qu'il avait commises, *entraîné par la légèreté de l'âge et la fragilité humaine* ; « mais on aimait à croire » que ses abondantes aumônes et les prières des nombreux » saints dont il avait d'une main si libérale enrichi les basiliques, lui obtiendraient sans peine le pardon du Dieu » très-miséricordieux. »

Neustrie. — Clovis II (638-656). — Après sa mort, les leudes de Neustrie et de Bourgogne se réunirent, suivant le droit et l'usage, pour élever le jeune *Clovis* sur le pavois. Clovis n'avait que cinq ans. *Æga*, qui avait succédé

Digitized by Google

à Warnachaire dans la mairie, et à qui Dagobert avait recommandé en mourant les intérêts du nouveau roi, partagea l'autorité avec la reine-mère Nanthilde, mais en retenant pour lui-même la part la plus considérable. « C'était un homme d'une noble naissance et d'une grande » richesse ; sévère observateur de la justice, habile à parler, » toujours prêt à répondre ; on ne lui reprochait qu'un peu » d'avarice. Par son conseil, on rendit aux leudes tout ce » qui, sur l'ordre de Dagobert, leur avait été injustement » enlevé au profit du fisc, » et ce fut par cette mesure de prudence que s'annonça le nouveau règne (1).

Ce fut aussi quelque temps celui de l'habile Nanthilde. Æga étant mort en 640, elle fit donner la mairie de Neustrie à *Erchinoald* (Archambaud), parent de Berthrade, mère de Dagobert, et qui jadis avait acheté Nanthilde elle-même sur un marché d'esclaves. L'année suivante, « étant venue avec » son fils à Orléans, dans le royaume de Burgundie.., elle » fit élever, par l'élection de tous les évêques et de tous » les ducs, à la dignité de maire du palais, *Flaochat*, frank » d'origine, et lui donna en mariage sa nièce Ragnoberte. » Mais il paraît que cette fois son habileté la trompa. Les deux maires, plus attachés à leur pouvoir qu'à leur bienfaitrice, se liguèrent contre elle, *et se soutenant par un mutuel secours*, ils mirent les seigneurs dans leurs intérêts, en s'engageant *par lettre et par serment à conserver chacun d'eux dans ses honneurs et ses dignités, ainsi qu'en leur amitié* (2). Nanthilde, désabusée, se retira dans un cou-

(1) Ce fut aussi *d'après son avis*, et conformément à la demande du roi d'Austrasie, que le trésor de Dagobert fut apporté à Compiègne, où les deux princes se le *partagèrent également*, après avoir réservé à la reine-mère le *tiers de tout ce que leur père avait acquis depuis qu'il l'avait épousée*. (*Vie de Dagobert*.)

(2) Frédégaire ne dit ceci que de Flaochat ; mais il faut également l'entendre d'Erchinoald, car « c'était un homme *d'un esprit prudent*, plein de » respect pour les serviteurs de Dieu, médiocrement riche, et *possédant à* » *un merveilleux degré l'affection de tous les grands du royaume*. » (*Vie de Dagobert*.) Comment avait-il gagné cette affection ?

Digitized by Google

vent, et y mourut aussitôt (641). Ainsi se développaient de jour en jour les conséquences du fatal traité de 615. Le gouvernement passait aux mains de l'aristocratie, et les maires n'en voulaient plus tenir le dépôt que de sa bienveillance.

Austrasie. — SIGEBERT II (633-656). — (*Childebert*). — Les événements marchaient encore plus vite en Austrasie. Pepin de Landen venait d'y mourir (640), et *Grimoald*, son fils, ne devait lui succéder, en 642, qu'après avoir fait assassiner un rival du nom d'Othon. Dans l'intervalle, et lorsque les Austrasiens pleuraient encore la perte qu'ils venaient de faire, *Radulf*, duc de Thuringe, se révolta contre Sigebert, comptant, pour se rendre indépendant, sur la faiblesse du roi, l'insubordination croissante des seigneurs, et les intelligences qu'il entretenait secrètement avec plusieurs d'entre eux. Tous jurèrent cependant qu'ils immoleraient le rebelle. Mais quand il fallut aller le forcer sur la colline où il s'était retranché (1), la division se mit dans le conseil des grands, « les uns voulant combattre le » même jour, les autres attendre au lendemain. » Ce que connaissant Radulf, « et bien assuré que la plupart des » ducs ne voulaient pas l'attaquer avec leurs troupes, » il se précipita de son camp sur l'armée de Sigebert, et en fit un grand carnage. Ayant ainsi remporté la victoire, il regagna la colline. Sigebert, saisi d'une douleur extrême, restait assis sur son cheval, pleurant abondamment et regrettant avec amertume ceux qui étaient tombés. Enfin il se retira avec les débris de son armée sous ses tentes, non loin de l'ennemi, et le lendemain, voyant qu'il ne pouvait rien contre Radulf, il lui envoya des messagers, afin de pouvoir repasser le Rhin en paix. Radulf ne méconnut point dans ses paroles la domination de Sigebert ; mais, après le départ de ce prince, ne contenant plus son

(1) Sur les bords de l'Unstrutt.

Digitized by Google

orgueil, il se conduisit en roi, et ne craignit point de conclure des traités avec les Wénèdes et les nations voisines.

Le nouveau maire ne songea pas à l'inquiéter dans son indépendance. Il méditait d'autres pensées, comme on le vit bientôt. Car, lorsque Sigebert vint à mourir (656), laissant un jeune fils nommé *Dagobert*, Grimoald, après avoir fait tomber sous les ciseaux la chevelure de cet enfant, chargea Didon, évêque de Poitiers, de le conduire en Irlande, et lui substitua son propre fils *Childebert*. Mais l'usurpation était trop prématurée pour réussir. Un parti puissant, qui jalousait la maison de Pepin, tendit des embûches à Grimoald; on le conduisit adroitement à Paris avec son fils, sous prétexte de faire alliance avec le roi Clovis, et là tous deux, retenus prisonniers, périrent dans un cachot obscur. Ceci se passait quelques mois après la mort de Sigebert.

Le royaume reste indivis de 656 *à* 660. — Clovis réunit alors les trois royaumes ; mais, livré à la débauche et à tous les excès de la table, depuis plus de deux ans, il avait perdu la raison (1), et il ne tarda pas à suivre son frère au tombeau. Il laissait trois fils, *Chlotaire III*, *Childérik II* et *Théodoric III*, nés d'une esclave saxonne, nommée *Bathilde*, que des corsaires avaient autrefois enlevée sur les côtes d'Angleterre, et que le maire du palais, après l'avoir prise à son service pour sa grande beauté, avait fait épouser au roi son maître. Erchinoald, en homme prudent, maintint le royaume indivis et partagea la tutelle des jeunes princes avec leur mère. Mais Bathilde n'était ni moins vertueuse, ni moins habile qu'elle était belle,

(1) Voy. les *Gest. reg. franc*, c. 44. Fuit Chlodoveus omni spurcitiæ deditus, fornicarius et inclusor feminarum, gula et ebrietate contentus. — Et *vit. Dagob.* ad fin. — Or, c'est chez Erchinoald que Clovis connut Bathilde, laquelle exerçait dans sa maison les fonctions d'échanson (*pocillatrix*). — Serait-il téméraire d'accuser le maire du palais d'avoir précipité son roi dans le désordre pour mieux le dominer ?

Digitized by Google

et sa courte administration fut signalée par de sages réformes. Elle défendit le trafic des esclaves par toute la Gaule, essaya d'adoucir le sort des pauvres tributaires, que les impitoyables exigences du fisc réduisaient quelquefois à la nécessité de vendre leurs enfants, et ouvrit à l'infortune de nombreux monastères. Elle s'efforça aussi de bannir de l'église la simonie, qui faisait alors de grands ravages. Tandis qu'elle était occupée de ces soins, Erchinoald vint à mourir (660), et les Franks, d'abord indécis, confièrent à *Ebroïn* la charge de maire du palais.

Neustrie : CHLOTAIRE III, THÉODORIC III. — *Austrasie :* CHILDÉRIK II, CLOVIS III, DAGOBERT II. — *Ebroïn.* — *Saint Léger.* — Ebroïn commença par tuer l'évêque Sigebrand, qui avait la confiance de la reine, et contraignit ensuite la reine elle-même à prendre le voile dans l'abbaye de Chelles (664). Il aurait voulu, comme son prédécesseur, gouverner tout l'empire, mais les Austrasiens ne le souffrirent pas et exigèrent un roi. *Childérik II* leur fut donné avec *Wulfoald*, pour maire, tandis que *Chlotaire III* était reconnu roi de Neustrie et de Bourgogne par les soins d'Ebroïn.

« Né dans les derniers rangs de la société, » Ebroïn se montra le plus redoutable adversaire de l'aristocratie ; il entreprit de délivrer la royauté de la constante oppression des grands, ligués contre elle, sauf à retenir pour lui-même, au détriment du prince qu'il servait, tout ce que son despotisme pourrait arracher à leurs communs ennemis. Mais les moyens politiques auxquels il recourut étaient trop violents pour réussir. Le premier fut de choisir les ducs, les gouverneurs dans une autre province que celle où ils avaient leurs possessions, leurs esclaves, leurs clients. Isolés ainsi de leurs moyens personnels de puissance, ils seraient devenus les simples hommes du roi, et n'auraient pas rendu les charges héréditaires dans leurs familles. Le second fut de rapprocher les lois, les usages

divers des nations qui composaient l'empire des Franks, et de les fondre en une *loi territoriale*, où dominerait sans doute l'esprit romain. Ebroïn semblait d'ailleurs « s'être » donné la mission de tuer, de mettre en fuite ou d'empri- » sonner tous ceux d'entre les Franks qui, nés d'un sang » illustre, pouvaient porter ombrage à son autorité. Il les » remplaçait ensuite par des gens qui... n'osaient résister à » ses ordres impies. » Comme il devait craindre que sa conduite n'allumât quelque révolte, afin de prévenir toute tentative audacieuse, « il fit un édit tyrannique pour que » nul ne pût se présenter au palais sans en avoir reçu » l'ordre. » Tous étaient dans l'abattement, craignant qu'il ne voulût les persécuter ainsi plus à l'aise, quand le roi Chlotaire vint à sortir de cette ville (670).

Ebroïn aurait dû convoquer solonnellement les grands, mais il proclama *Théodoric III* de sa propre autorité. Alors les grands de Neustrie et de Bourgogne, transportés d'indignation, se rendent auprès de Childéric, mettant le feu aux maisons de ceux qui refusaient de les suivre, et reviennent avec lui et le maire Wulfoald, pour se venger d'Ebroïn. La victoire fut facile. Ebroïn, abandonné des siens, se réfugia dans une église; on envahit aussitôt son trésor et on le dissipa. Pour lui, on voulait le tuer ; mais quelques évêques et particulièrement saint Léger, évêque d'Autun, intercédèrent en sa faveur, et on se contenta de l'envoyer en exil au monastère de Luxeuil. Childérik ayant ensuite ordonné qu'on lui amenât son frère Théodoric, des flatteurs osèrent couper les cheveux du malheureux enfant, et le présentèrent en cet état. Le roi l'interrogea et lui demanda ce qu'il désirait qu'on fît de lui : « Je me vois, repondit-il, » injustement dépouillé du royaume, et je ne désire que » le Dieu du ciel pour juge. » On le rélégua au monastère de Saint-Denys.

Le nouveau règne, selon l'usage, commença par des édits réparateurs. C'était saint Léger qui avait jusque-là conduit, dirigé le parti de la noblesse, et pour cette raison

Digitized by Google

Ebroïn lui avait toujours témoigné une haine violente ; c'était lui qui, par ses conseils et son intrépidité, venait de renverser *cet homme inique ;* Childéric le fit maire du palais (1), et suivant ses conseils accorda, à la sollicitation des seigneurs, « qu'on observerait la loi et la coutume de » chacun, selon sa patrie, comme faisaient jadis les juges ; » que les gouverneurs d'une province ne pourraient entrer » dans une autre, et que la liberté de tous ne serait plus » opprimée, comme auparavant, par la violence d'un seul » maître. » Cela dura trois ans en tout. Le roi mérovingien, « cédant à de mauvaises inspirations, car il était d'une » grande jeunesse, » revint peu à peu aux traditions de ses prédécesseurs, et, suivant l'expression d'un savant publiciste, *rentra dans l'arbitraire comme dans un bien de famille.* Saint Léger n'hésita point à lui reprocher ses injustices et son mariage incestueux avec la fille de son oncle (2). Mais il ne fit qu'irriter Childéric, qui ordonna qu'on le conduisit au monastère de Luxeuil.

« Le ciel ne devait pas tarder à venger le courageux » prélat. » On vit renaître tous les excès dont Ebroïn subissait encore la peine ; et le roi, emporté par la fougue de son caractère, alla jusqu'à faire attacher à un arbre et battre de verges, comme un esclave, un frank de race noble,nommé Bodilon. Ce châtiment irrita toute la noblesse, et Bodilon, s'étant armé avec un grand nombre de mécontents, vint dans la forêt de Bondi, où il tua Childérik, ainsi que la reine, alors enceinte, et leur fils enfant (673).

« A cette nouvelle, les exilés sortirent de leurs retraites, » comme on voit les serpents venimeux sortir de leurs » cavernes aux premières chaleurs du printemps. Leur fureur s'exhala avec une telle force, et produisit un tel » trouble dans la patrie, qu'on crut tout à fait que la venue de » l'Antechrist approchait. Les gouverneurs des provinces

(1) *Vit. S. Leodeg..* par Ursin, auteur contemporain.

(2) Bilichilde, fille de Sigebert.

» commencèrent, à l'envi les uns des autres, à s'attaquer » avec une haine horrible ; et comme il n'y avait point de » roi établi au faîte du pouvoir, chacun voyait la justice dans » sa propre volonté, et agissait sans redouter aucun frein.» Cependant le roi *Théodoric III* avait été replacé sur le pavois, et le maire Wulfoald s'étant enfui, les Neustriens, par le conseil de saint Léger et de son frère Gérin, lui avaient donné pour successeur un certain *Leudésius,* fils du vieux maire Erchinoald, si cher à l'aristocratie. Mais la vie du cloître et le froc du moine n'avaient pas étouffé l'ambition d'Ebroïn ; « il releva sa tête venimeuse, et, » comme une vipère à qui reviennent ses poisons, feignant » d'être dévoué au roi Théodoric, il se mit en marche pour » aller au plus tôt vers lui avec ses compagnons » et saint Léger. Les deux adversaires s'étaient juré une amitié inaltérable dans le malheur. Ils avaient reçu tous deux, en sortant, la bénédiction de l'abbé ; ils firent ensemble leur entrée solennelle à Autun, au milieu de l'allégresse universelle du peuple, heureux de revoir son pontife, après l'orage de la persécution. Comme ils continuaient leur route, Ebroïn disparut à moitié chemin, jeta le froc, reprit sa femme (1), vint tomber à l'improviste, à la tête d'une armée d'Austrasiens, sur le roi Théodoric, qui se tenait à Saint-Cloud, et le poursuivit dans sa fuite jusqu'à Bais sur la Somme, où il s'empara de son trésor. Il promit ensuite fidélité à Leudésius, l'engageant à un plaid où ils feraient la paix, et le malheureux maire ne s'était pas plus tôt livré qu'il le fit mourir.

Mais il lui fallait son titre et un roi à gouverner. Il prend alors, pour intimider Théodoric, un tout jeune enfant qu'il prétendait fils de Chlotaire III, le proclame roi sous le nom de *Clovis III*, et cherche ensuite les moyens de se défaire du seul rival qui puisse encore lui disputer le pouvoir. Deux de ses partisans, Waimer et Diddon, se chargent de

(1) Ad mulierem, ut canis ad vomitum, rediens. *Vit. S. Leodeg.*

Digitized by Google

lui en épargner l'embarras, et dirigent une armée sur Autun. A cette nouvelle saint Léger, qui était occupé à remettre en ordre les affaires de la ville, fit briser à coups de marteau sa vaisselle plate, et en distribua les morceaux au peuple. Il prescrivit en outre un jeûne de trois jours, parcourut l'enceinte des murs avec la croix et les reliques des saints, se prosternant contre terre à chaque porte, et priant Dieu avec larmes que, s'il l'appelait au martyr, il épargnât du moins son peuple ; après quoi il rassembla tous les fidèles dans l'église, et demanda pardon à chacun. Cependant la ville était entourée, et les vociférations de l'ennemi, *semblables aux aboiements des chiens*, ne cessaient de retentir nuit et jour autour des murs. L'évêque fit descendre un prêtre par dessus le rempart, avec mission d'aller demander aux hommes d'Ebroïn ce qu'ils voulaient. Mais eux répondirent avec menaces qu'ils ne se retireraient pas qu'ils n'eussent pris Léger et assouvi leur fureur dans son sang, à moins qu'il ne jurât fidélité à Clovis. L'homme de Dieu jura qu'il était résolu à mourir plutôt que de s'écarter un instant de la fidélité qu'il avait promise à Théodoric ; et comme les assaillants, sur cette réponse, mettaient déjà le feu aux portes, il communia avec le pain et le vin en présence du peuple, dit adieu à tous ses frères, en leur recommandant, comme le Christ à ses disciples, la mémoire de sa passion, et s'étant fait ouvrir les portes, il s'avança en faisant porter devant lui les croix et les reliques. On se contenta pour le moment de lui arracher les yeux ; après quoi on assigna à un certain Bobbon, qui *avait été chassé de l'évêché de Valence et frappé d'anathème*, la ville d'Autun pour la posséder ou plutôt pour la dévaster.

Mais c'était peu pour Ebroïn ; il ordonna au duc de Champagne, Waimer, de conduire saint Léger dans une forêt et de l'y laisser mourir de faim. Il ne mourut pas, et Waimer, ayant vu là le doigt de Dieu, le fit cacher dans un couvent. Il y resta deux années, au bout desquelles on l'en tira pour le présenter au roi avec son frère. Ce roi n'était plus

Digitized by Google

Clovis, mais Théodoric : Clovis avait disparu depuis qu'Ebroïn avait réussi, par le secours d'une certaine faction, à se faire accepter en qualité de maire par son compétiteur. L'homme de Dieu, en abordant Ebroïn, lui dit: « Tu veux régner par l'oppression sur toute la France, et » tu ne fais que flétrir la gloire que tu as acquise, quoique » indigne. » A ces mots le maire, entrant en fureur, ordonna de séparer les deux frères. Gérin fut lié à un poteau et lapidé incontinent. Pour le bienheureux Léger, on n'avait garde de le faire mourir si promptement. On le promena nu-pieds à travers une piscine semée de pierres aigües comme des clous ; puis on lui tailla les lèvres et les joues, on lui arracha la langue, et après l'avoir honteusement dépouillé, on le conduisit nu et tout sanglant par les rues; enfin on le livra entre les mains d'un bourreau, qui le plaça sur une vile bête de somme, et, s'étant pris de pitié pour lui, le conduisit au monastère de Fécamp, au fond de la Neustrie. Il y vécut encore deux ans, louant Dieu nuit et jour ; après quoi, irrité de voir que son ennemi fût de son vivant honoré comme martyr, Ebroïn feignit de vouloir venger l'assassinat de Childéric, et convoqua un concile pour faire dégrader le saint, comme complice de sa mort. Mais les prélats lui demandèrent vainement s'il se reconnaissait coupable ; il se contenta de répondre que *Dieu savait ce qui en était*. Alors on lui déchira sur le corps ses vêtements sacerdotaux, et le comte du palais fut chargé de le mettre à mort ; le comte ne voulut pas voir sa fin et chargea de l'exécution quatre de ses serviteurs ; ils conduisirent le saint au fond d'un bois, et, tandis que trois d'entre eux le suppliaient de leur pardonner, le quatrième lui trancha la tête (1). Ainsi l'homme du peuple triomphait, au nom de la royauté, du chef de l'aristocratie franque ;

(1) Peut-être n'est-il pas inutile d'avertir que les faits relatifs à saint Léger ont été complétement dénaturés par l'historien Simonde de Sismondi.

Digitized by Google

mais il triomphait dans le sang à la manière du peuple. Ce sang ne tarda pas à retomber sur sa tête.

Cette même année, déjà fameuse par la mort tragique de l'évêque d'Autun, le devint encore par celle de l'infortuné *Dagobert II*. Dépouillé dans son enfance par un usurpateur et relégué en Irlande, il avait été, au milieu des troubles qui suivirent le meurtre de Childérik, rappelé de l'exil par les soins du duc Wulfoald, et ramené en Austrasie par l'entremise de saint *Wilfrid*, évêque d'York (674). Mais il paraît qu'il ne put jamais oublier son malheur, et qu'il s'appliqua trop à le rappeler à ceux qui en avaient été les instruments. Les leudes conspirèrent contre ses jours et le tuèrent *avec le consentement des évêques* (1). Sur ces entrefaites, saint Wilfrid revenait de Rome, chargé de reliques et d'autres objets sacrés, qu'il destinait à l'ornement et à la consolation de son église ; surpris dans sa marche par un des indignes prélats qui avaient fait mourir le roi, il faillit un instant subir le même sort: « Qui te donne, lui disait-on, la hardiesse de paraître sur le territoire des Franks, toi qui » mériterais la mort pour nous avoir ramené ici Dagobert, » prince sans foi, chef sans courage, *qui ruinait nos villes,* » *méprisait le conseil des seigneurs, humiliait comme* » *Roboam son peuple sous le tribut, et n'avait aucun res-* » *pect pour les églises de Dieu ni pour ses pontifes?* Il en » a été payé comme il le méritait, et tu peux voir son » cadavre gisant sans honneurs. » Mais saint Wilfrid répondit aux Austrasiens avec fermeté: « J'ai fait ce que je » devais, en secourant l'exilé et en protégeant l'infortune ; » j'ai méprisé l'injustice des hommes et obéi à la justice » de Dieu. »

Austrasie. — PEPIN D'HÉRISTAL. — Il est probable que cette révolution fut en partie l'ouvrage de la puissante famille qui, après avoir déjà joué le premier rôle dans la

(1) *Sancti Wilfrid. vita,* apud dom BOUQ. t. III, p. 600-605.

Digitized by Google

ruine de Brunehild, allait profiter de celle de Dagobert pour renverser la dynastie. Des deux branches dont elle se composait, la première, celle de *Pepin de Landen*, exerçait de temps immémorial une influence héréditaire sur les tribus comprises entre la Meuse, la Forêt-Charbonnière et la frontière des Frisons. L'autre, celle qui reconnaissait pour chef saint Arnoulf, dominait principalement, à ce qu'il semble, sur le pays Messin, dont l'illustre prélat était en quelque sorte le patron religieux et politique. Le gouvernement despotique de Brunehild les avait rapprochées ; un mariage cimenta leur alliance. *Anségise*, fils de saint Arnoulf, épousa *Begga*, fille de Pepin de Landen, et de ce mariage naquit *Pepin d'Héristal*, père de Charles-Martel et aïeul de Pepin-le-Bref. Demeurés sans chef par la mort de Wulfoad et l'assassinat de Dagobert, ce fut à ce Pepin d'Héristal, ainsi qu'au duc *Martin*, autre petit-fils d'Arnoulf par saint Chlodulf, que les leudes austrasiens confièrent le pouvoir suprême. Le premier soin de ces deux princes fut de replacer sous le joug les nations transrhénanes, *Suèves*, *Bavarois* et *Saxons*, qui avaient profité des derniers troubles pour le secouer (678). Après quoi, poussés par les transfuges de la Neustrie, ils vinrent, l'année suivante, attaquer Ebroïn à *Luco-fago* (1). Mais ils avaient mis trop de confiance dans leurs forces; battus et contraints de fuir, ils furent rudement poursuivis par le vainqueur. Martin se jeta dans la ville de Laon, et s'y fortifia. Ebroïn, voulant s'épargner les longues fatigues d'un siège, lui envoya en députation Ægilbert et (chose triste à dire) Réol, évêque de Reims, *pour le séduire par de nombreuses promesses ; car ils prêtèrent sur des châsses, dont les reliques avaient été enlevées, des serments de nulle valeur.* Martin y ajouta foi et n'eut pas plus tôt franchi l'enceinte de Laon, qu'il fut mis à mort (2) (679).

(1) Ce lieu semble être le même que Latofao, où s'était déjà donnée une grande bataille en 596.

(2) Tous ces traits de perfidie justifient bien le mot de Salvien : *Franci*

Digitized by Google

Cette victoire, en augmentant l'audace d'Ebroïn, précipita sa ruine. Aussitôt après le supplice de saint Léger, il s'était remis à persécuter les grands, faisant mourir les uns, dépouillant les autres et les bannissant en pays étranger. Comme ses violences allaient toujours croissant, il arriva qu'enfin il enleva presque tous ses biens à un frank, nommé Hermanfried, qu'il employait dans l'administration des finances. Menacé de perdre encore la vie, Hermanfried, après avoir pris conseil des siens, rassembla pendant la nuit une troupe d'amis, et s'étant jeté sur Ebroïn, au moment où il sortait pour se rendre à matines, il le frappa du glaive (681) et s'enfuit en Austrasie. Ainsi finit cet homme assurément remarquable par ses grandes vues politiques et l'indomptable énergie de son caractère. Cette énergie dégénéra souvent, il est vrai, en perfidie et en cruauté. Mais il ne faut pas oublier que nous n'avons, pour juger Ebroïn, que les écrits passionnés de ses adversaires, et que ces écrits eux-mêmes sont des témoignages irrécusables que, si les qualités du maire n'appartiennent qu'à lui, ses défauts étaient ceux de son siècle.

Sa mort replaça la royauté mérovingienne sous le joug du traité de 615, et rendit à la maison des Pepins tout son ascendant. *Waradon*, que les Franks donnèrent pour successeur à Ebroïn, conclut la paix avec elle ; et, sauf une courte période, durant laquelle son fils *Gislemar*, après l'avoir supplanté, surprit par un *faux serment* l'armée austrasienne et lui tua à *Namur* un grand nombre de nobles, son gouvernement peut être considéré comme dépendant de celui de Pepin d'Héristal. Mais, à la mort de Waradon (686), *Berthaire*, son gendre, qui le remplaça, reprit la politique d'Ebroïn et de Gislemar. Ce Berthaire, s'il faut en croire le chroniqueur, qui est toujours du parti du plus fort, « était un homme d'une petite taille,

mendaces, qui serait encore plus vrai, s'il s'appliquait à tous les barbares. Nous expliquerons ailleurs les désordres du clergé (V. plus bas p. 288 et sq., et le chapitre sur l'*Eglise*).

Digitized by Google

» de peu d'intelligence, colère et léger, et méprisant souvent » l'amitié et les conseils des Franks, [c'est-à-dire, des grands], » qui s'en indignèrent.» Aussi beaucoup d'entre eux, abandonnant le maire, se lièrent à Pepin par des ôtages, et l'excitèrent à venger leur cause. Il envoya d'abord une ambassade à Théodoric, pour l'engager à rappeler tous les exilés de la Neustrie. « *J'irai bientôt moi-même chercher ces serfs fugitifs*, » fut toute la réponse de Berthaire. Elle décida Pepin à les ramener à la tête d'une armée. « Quand » il eut rassemblé ses guerriers : « Ecoutez-moi, leur dit » Pepin, et apprenez ce qui me contraint à cette guerre. » J'y suis surtout provoqué par les lamentations des prêtres » et des serviteurs de Dieu, qui plusieurs fois sont venus » me trouver, afin que je secourusse par les armes les » *églises injustement dépouillées de leurs patrimoines*. Mais » un autre motif m'a porté à cette pénible entreprise : ce » sont les gémissements et les larmes des nobles franks » réfugiés auprès de moi, qui, accablés par tant de malheurs, pensent que je puis en les secourant mériter la » protection du ciel. » Ces motifs ne paraissent cependant pas avoir fort rassuré le duc austrasien sur l'issue de la bataille; car il commença par négocier et offrir de l'argent (1). Elle se donna dans un lieu nommé *Testry* en Vermandois (687), et Pepin, plus heureux qu'il n'osait peut-être l'espérer, battit Berthaire et Théodoric et les poursuivit jusqu'à la Seine en soumettant tout le pays. Berthaire fut tué par les siens, à l'instigation de sa bellemère. Théodoric fut pris, et « Pepin, ayant en sa possession le roi et ses trésors,... retourna en Austrasie (2), » après avoir établi son *illustre* prisonnier dans la ferme de *Mamacca* (3), et placé auprès de lui, avec le titre de maire

(1) *Annal. Met.* : Multa pondera auri et argenti se sibi dare spopondit.

(2) Fredeg. *Chronic. contin.*

(3) Suivant Mabillon, c'est *Maumagues* ou *Mommarques*, sur la rive gauche de l'Oise, vers l'embouchure de l'Aisne, aux environs de Compiègne.

Digitized by Google

de Neustrie, un certain Norbert, chargé pour ainsi dire de le garder à vue. Il n'y avait donc pas eu de *seconde invasion de la Gaule par les Germains ;* aucune terre n'avait été prise aux vaincus, aucun des guerriers austrasiens ne s'était établi de force parmi eux ; seulement la royauté de Neustrie fut effacée de fait, et la domination passa des bords de la Seine à ceux de la Meuse. *C'était en un mot la victoire de l'Austrasie sur la Neustrie, de l'aristocratie sur la royauté, des coutumes germaniques sur les principes de la législation romaine.*

Afin d'affermir *sa domination*, Pepin éleva son fils aîné, *Drogon*, sous le nom de *duc*, à la dignité de maire du palais de Burgundie (1), et pour se réconcilier avec le parti qu'il avait combattu, lui fit épouser Austrude, fille de Waradon, et veuve de Berthaire, pour qui la faction populaire avait un profond respect. Puis, quand son lieutenant Norbert vint à mourir, il désigna, pour lui succéder dans la mairie de Neustrie, le frère puiné de Drogon, *Grimoald*, « qui était un homme d'une grande douceur, » rempli de bonté et de bienveillance, faisant de larges au- » mônes, et adonné à l'oraison. » Le hasard servit en outre à étendre et à fortifier l'influence du duc austrasien parmi les franks; car Pepin vit descendre au tombeau trois rois de la maison de Mérovée. Théodoric mourut quatre ans après la bataille de Testry (691), dans la ferme de Mamacca. Des trois fils qu'il laissait, l'aîné sous le nom de *Clovis III*, arriva seul d'abord au trône ; car il avait été convenu que l'Austrasie n'aurait plus de roi ; mais quatre nouvelles années s'étaient à peine écoulées (691-695), que Clovis mourait aussi, à peine âgé de quatorze ans. *Childebert III*, son frère cadet, lui succéda, et porta la

(1) On le fait généralement, avec Frédégaire et les Gestes des rois franks, duc de la Champagne ; mais les *Annales de Metz* doivent avoir raison, en le nommant *duc des Burgundes, Drogonem ducem posuit Burgundionum ;* car il est peu probable que Drogon n'ait été que duc de Champagne, alors que son frère puiné devenait maire du palais de Neustrie.

Digitized by Google

couronne de 695 à 711, sans exercer d'ailleurs aucune autorité. A sa mort le titre de roi passa à son fils (1), *Dagobert III*, encore enfant, dont les cinq années de règne (711-715) s'étendirent un peu au delà de la vie de Pepin.

Cependant la victoire de Testry, en affaiblissant la royauté et en assurant l'isolement et l'indépendance des grands, avait été pour les peuples du nord et du midi le signal de la révolte et de l'émancipation. L'Aquitaine était redevenue un *pays romain*, qui n'avait plus rien de commun avec l'empire des Franks; les nations germaniques s'étaient donné des ducs, et ne se souvenaient plus qu'elles eussent autrefois payé tribut à l'Austrasie. A la voix de Pepin, l'assemblée générale des Franks résolut (690) de repousser d'abord les efforts des barbares de la Germanie; et reprenant la tâche glorieuse qui leur était départie, les Austrasiens portèrent à la fois sur le Rhin la guerre et le christianisme. Ils commencèrent par attaquer *Radbod*, duc des Frisons, qui prétendait s'affranchir de la suzeraineté des rois franks. Ce duc et son peuple étaient encore idolâtres, et depuis quelque temps leur conversion était le principal but des missions du clergé saxon et irlandais. Saint Wilfrid, injustement dépossédé de son siége d'York par l'archevêque de Cantorbéry, et allant à Rome demander justice au pape, avait passé dans la *Frise* l'hiver de 679, et avec le consentement du duc Algise, il y avait annoncé *la bonne nouvelle.* Grand nombre de seigneurs et plusieurs milliers d'hommes du peuple avaient cru à sa parole, et quand Ebroïn, séduit par ses ennemis, envoya des messagers à Algise, avec des lettres où il lui promettait un boisseau de sous d'or, s'il lui remettait l'évêque Wilfrid ou sa tête, le duc ayant fait lire cette lettre en présence du saint et de ses compagnons, des envoyés d'Ebroïn et d'une grande foule de Frisons, la

(1) Ainsi, par suite des conventions passées entre Pepin et Théodoric, après la journée de Testry, *Chlotaire*, le troisième fils de celui-ci, ne put parvenir au trône.

Digitized by Google

prit, la déchira et la jeta au feu, en disant aux messagers : « Dites de ma part à votre maître : ainsi puisse le créateur » détruire le royaume et la vie de celui qui se parjure et » ne garde pas les traités. » Les envoyés s'en retournèrent confus, et le premier apôtre de la Frise put continuer tranquillement son œuvre et son voyage. Dix ans s'étaient écoulés depuis sa prédication, quand Pepin avec les Franks s'avança vers les côtes de la mer du Nord pour chercher Radbod ; il lui livra bataille entre le Rhin et la Meuse, auprès de *Duersteden* (au dessus d'Utrecht), le vainquit, le mit en fuite et s'en retourna chargé de dépouilles. Le maire n'en dut pas moins reporter presque chaque année la dévastation dans ce pays, jusqu'à ce que Radbod ayant demandé la paix, Pepin, pour unir les deux familles en même temps que les deux nations, fit épouser à son fils *Grimoald*, Theusinda, la fille du duc.

Le northumbrien *Willebrord* n'avait pas peu contribué à ce résultat. Il était venu en Frise avec onze compagnons aussitôt après la bataille de Duersteden, et Pepin s'était empressé de les appuyer, défendant de leur faire aucun mal, et comblant de faveurs ceux qui abjuraient le paganisme. De cette manière ils convertirent un grand nombre d'idolâtres. Pepin fit ensuite nommer Willebrord archevêque des Frisons (696), et l'établit dans *la cité des Wiltes* (Wiltaburg), nommée *Trajectum* par les Gaulois-Romains (*Utrecht*). La réputation de ce prélat se répandit au loin et lui attira de zélés coopérateurs, parmi lesquels se distingua saint *Wulframm*, archevêque de Sens. Saint Wulframm pénétra dans la Frise indépendante, et parvint à se faire écouter de Radbod. Le duc souffrit qu'il baptisât son fils, et lui-même avait déjà mis un pied dans la fontaine sacrée du baptême ; mais, avant d'abjurer, il demanda au missionnaire en quel lieu se trouvaient les âmes de son père, de ses aïeux et de tous les héros dont sa nation vénérait la mémoire. — « En enfer, répondit Wulframm ; mais quiconque croira » désormais et recevra le baptême, sera dans la joie éter-

Digitized by Google

» nelle avec Jésus-Christ. — Je ne puis me résoudre, dit le
» farouche Frison, à quitter la compagnie des princes mes
» prédécesseurs, pour demeurer avec un petit nombre de
» pauvres dans ce royaume céleste ; j'aime mieux suivre
» les anciens usages de ma nation. » En disant ces paroles, il ressortit du baptistère.

Pepin fit encore beaucoup de guerres, de 709 à 712, contre les Allemands, les Bavarois, les Saxons et plusieurs autres nations de la Germanie. En 713, il tomba malade et se fit transporter à sa *villa* de Jopil, située sur la Meuse, près de Liége et vis-à-vis d'Héristal. Comme il sentait sa fin approcher, il appela à lui Grimoald, pensant déposer entre ses mains le fardeau du pouvoir (1). Son espérance fut trompée. Tandis qu'il faisait sa prière à Liége, devant la châsse de saint Lambert, Grimoald fut frappé par un païen et expira sous le coup. Ce fils de Pepin lui était né, ainsi que Drogon, d'une femme nommée Plectrude; mais « une autre femme, noble et » belle, Alpaïde, » lui avait donné un troisième fils, du nom de *Charles* (Karl, *le fort*). Car Pepin avait conservé l'antique usage de la polygamie, privilége honorifique des princes germains; saint Lambert, évêque de Maestrich, ne craignit point de lui en faire un crime, et un jour qu'il était assis à la table du duc avec Alpaïde, il refusa de bénir la coupe de cette dernière. Drogon, frère d'Alpaïde, vengea cet outrage en faisant attaquer le courageux prélat par le toit de sa maison. C'était faire un martyr du défenseur des droits de Plectrude et de ses fils. La dévotion lui érigea un temple à Liége, et les honneurs qu'il y reçut purent paraître à Charles une nouvelle offense. Toujours est-il que Pepin, soupçonnant Charles d'avoir armé le bras du meurtrier de Grimoald, le fit mettre en prison sous la garde de Plectrude,et choisit, pour lui succé-

(1) Drogon, son fils aîné, avait été emporté, cinq ans auparavant, par une fièvre violente.

Digitized by Google

der dans la mairie, sous la tutelle de son aïeule, *Théodoald*, fils naturel de Grimoald (1), qui avait tout au plus six ans (714).

Etablir cet enfant sur un roi de seize ans, c'était, dit Montesquieu, mettre un fantôme sur un fantôme. Les Neustriens le comprirent bien, et « s'étant soulevés..., ils livrèrent bataille dans la forêt de *Guise* à Théodoald et aux anciens leudes de Pepin. Là périt une quantité innombrable de guerriers. Théodoald, séparé de ses compagnons, se sauva par la fuite » jusqu'à Cologne, où il ne tarda pas à mourir, et la déroute des Austrasiens fut complète. Ainsi redevenus libres, les Neustriens élevèrent à la dignité de maire du palais un certain frank, nommé *Ragenfred*, et s'avancèrent jusqu'à la Meuse, ravageant tout sur leur chemin, en même temps qu'ils s'alliaient au duc Radbod, et l'excitaient à envahir de son côté le territoire des Franks. Puis Dagobert III étant venu à mourir, ils tirèrent du cloître un certain *Daniel*, dont ils avaient eu soin de laisser grandir la chevelure, le dirent fils de Childérik II et le nommèrent *Chilpérik II* (715); « *car*, dit Erchambert, *quand la descendance des rois vient à manquer, les Franks occidentaux sont dans l'usage de couronner celui qu'ils trouvent le plus proche des Mérovingiens* (2).

Charles-Martel (716-741). — La Neustrie avait reconquis la supériorité dont elle était déchue depuis la mort de Frédégonde. Humiliés, opprimés par elle, les Austrasiens tirèrent *Charles* de sa prison, et le prirent pour chef. « C'était, disent les *Annales de Metz*, le soleil qui renaît, » et qui paraît plus brillant après une éclipse. » Toutefois, le nouveau duc ne fut pas d'abord heureux. Comme Ragenfred arrivait à grands pas, tandis que Radbod se mettait en mouvement avec ses Frisons, Charles se jeta tout

(1) Ce prince l'avait eu de la fille de Radbod, duc des Frisons.

(2) Erchambert, *fragm.* ann. 715, apud dom Bouquet, t. II, p. 691.

Digitized by Google

d'abord sur ceux-ci et fut défait (716). Profitant du succès de leurs alliés d'outre-Rhin, les Neustriens opérèrent avec eux leur jonction à travers la forêt des Ardennes, et s'avancèrent jusqu'auprès de Cologne, dont ils mirent à feu et à sang les environs. « Ils ne s'en retournèrent pas *sans avoir reçu de Plectrude un grand nombre de présents et de trésors.* Mais, dans leur route, et au lieu dit *Amblef* (1), l'armée de Charles leur fit essuyer un grave échec. Peu après, Charles, ayant de nouveau rassemblé ses guerriers, marcha contre Chilpérik et Ragenfred. Ils en vinrent aux mains le 21 mars 717, qui était le dimanche de la Passion, dans un endroit du canton de Cambrai, nommé *Vinci*. Il se fit là des deux côtés un grand carnage, [et l'on combattit très longtemps avant de savoir à qui resterait la victoire ; mais la vaillance éprouvée des hommes de l'Est finit par l'emporter]. Chilpérik et Ragenfred prirent la fuite, et Charles les poursuivit jusqu'aux portes de Paris. Etant ensuite retourné vers Cologne, le jeune duc prit possession de cette ville, qui lui ouvrit ses portes. Plectrude lui rendit les trésors de son père et remit tout en son pouvoir. Il voulut alors avoir un roi, et proclama *Chlotaire IV*, [*peut-être* fils de Dagobert II (719)].

« Cependant Chilpérik et Ragenfred n'avaient pas encore désespéré du succès de leur cause. Ils envoyèrent des messagers au duc d'Aquitaine, pour lui demander du secours, et le séduisirent en lui donnant le titre de roi et des présents. Eudes leva donc une armée de Gascons, vint à eux, et ils marchèrent ensemble (2) » jusqu'à *Soissons*, où ils rencontrèrent Charles. Mais Charles les battit si bien qu'il leur fut impossible de se rallier. Eudes courut se mettre à couvert derrière la Loire, emmenant avec lui Chilpérik et le trésor royal. Quant à Ragenfred, il se soumit au vainqueur, renonça à

(1) Dans le Limbourg.

(2) Fredeg. *continuat.*

Digitized by Google

la mairie du palais de Neustrie et obtint en échange le duché d'Anjou. Sur ces entrefaites, Chlotaire IV vint à mourir, et Charles offrit la paix au duc d'Aquitaine, sous condition qu'il lui livrerait son royal allié, et qu'il lui serait soumis. Eudes accepta l'offre, et Chilpérik passa dans le camp de son ennemi, « qui se conduisit miséri- » cordieusement envers lui, et l'établit roi sous son auto- » rité (1). » Mais ce prince mourut l'année suivante (720), et Charles, qui avait besoin d'un nouveau roi, proclama *Thierri IV*, fils de Dagobert. La Neustrie était décidément assujettie à l'Austrasie, et la puissance du fils de Pepin égalait celle de son père.

Les barbares du nord et du midi vont désormais occuper toute l'attention et toute l'énergie de Charles. Il contraignit sans trop de peine les *Allemands*, les *Bavarois* et les *Souabes* à reconnaître la suprématie des maîtres de la Gaule (725). Mais les *Saxons* résistèrent à ses attaques multipliées. A la faveur des troubles civils, ils avaient porté leurs ravages dans les provinces de l'Austrasie où s'était formée, pour la première fois, la confédération franke. Ils avaient assujetti d'anciens peuples franks, les *Attuaires* et les *Bructères*, et les nouveaux chrétiens que les missions avaient faits parmi ces derniers, avaient été dispersés comme la paille au souffle du vent. La *Thuringe* et la *Hesse*, livrées aux flammes, avaient été réduites à abjurer le christianisme, pour calmer les fureurs de leurs ennemis. Partout, sur le Rhin, les églises épiscopales étaient sans évêques, et le baptême avait cessé d'être administré. Il semblait que les Saxons eussent résolu de relever de ses ruines leur antique domination, et de restaurer dans toute la Germanie le culte des anciens dieux. Que devenait l'occident, le monde entier, si on ne parvenait à arrêter cette double invasion du paganisme et de la barbarie ? Charles n'arriva point à soumettre la fierté de ce peuple, qui

(1) *Annal. Met.*

Digitized by Google

marquait encore, comme autrefois, la limite de ses possessions par d'affreux déserts : c'était une guerre impitoyable qu'il devait laisser à son fils et à son petit-fils. Mais, en pénétrant six fois dans le pays sauvage des Saxons, et en les combattant avec vigueur, de 718 à 738, il réussit à mettre des bornes à leur ambition et à leurs ravages. Il fit plus encore. Il ne s'agissait plus seulement, comme jadis, de refouler la barbarie ; il ne suffisait même plus de la poursuivre jusque dans ses retraites, et de l'écraser au foyer même où elle s'alimentait depuis tant de siècles. Il fallait aussi que le christianisme, plus puissant que les légions de l'Empire ou la hache d'armes des guerriers austrasiens, franchît le Rhin à la suite des armées, et qu'il travaillât avec l'appui de leurs victoires à fixer la sauvage et mobile Allemagne derrière ses grands fleuves, en propageant jusqu'au pôle la civilisation chrétienne. L'avenir de la civilisation elle-même était à ce prix ; elle ne pouvait demeurer stationnaire et indifférente à la conversion des barbares, sans compromettre ses destinées. Ce fut la gloire de Charles de l'avoir compris, et d'avoir appelé à son aide, dans cette lutte opiniâtre, les ministres de la religion.

Ils ne lui manquèrent pas, comme nous le verrons plus bas, et Charles, tranquille de ce côté, put tourner tous ses efforts contre les *Sarrasins*, qui s'avançaient, en accumulant les ruines, à la conquête de la France et de l'Europe entière. Nous savons déjà combien l'alliance du duc d'Aquitaine et du berber Munuza fut fatale à ce dernier ; elle n'avait pas été moins funeste à Eudes. Le prince Charles, en ayant été instruit, avait levé une armée, passé la Loire, mis le duc en déroute et ravagé sa terre (731). Il dut en coûter à la fierté du vaincu, quand, au passage de la Garonne, Abderrahman eut ensuite culbuté ses Aquitains et ses Vascons (732), d'être contraint d'implorer le secours du maire austrasien. Déjà « plusieurs seigneurs français, dit un chroniqueur arabe, étaient venus se plaindre à Charles de l'excès des maux occasionnés par les Musulmans, et

lui représenter la honte qui devait rejaillir sur le pays, si on laissait ainsi des hommes armés à la légère, et en général dénués de tout appareil militaire, braver des guerriers munis de cuirasses et armés de tout ce que la guerre peut offrir de plus terrible. Charles leur avait répondu : « Laissez-les faire ; ils sont au moment de leur plus grande » audace, et ressemblent à un torrent qui renverse tout » sur son passage. L'enthousiasme leur tient lieu de cui- » rasses, et le courage de places fortes. Mais, quand leurs » mains seront pleines de butin, quand ils auront pris » du goût pour les belles demeures et les aises de la vie, » quand l'ambition se sera emparée des chefs, que la di- » vision aura pénétré dans leurs rangs, alors nous irons » à eux, sûrs de la victoire. » Ce fut en effet ce qui arriva. Ils approchaient de Tours, traînant après eux leurs femmes et leurs enfants, avec d'immenses dépouilles, dont la conservation ralentissait leur marche autant qu'elle devait refroidir leur ardeur; ils venaient de s'engager entre les deux rangs de collines qui, près de la ville, enserrent le bassin de la Loire, quand le bruit se répandit parmi eux que Charles s'avançait à la tête des vieilles bandes qui lui avaient conquis une partie de l'Allemagne. A cette nouvelle, Abderrhaman, trop habile pour combattre dans cette espèce d'arène, que commandaient de tous côtés des hauteurs, recula, quitta les bords de la Loire, et se rabattit sur Poitiers, suivi de près par les Franks, qui l'atteignirent aux environs de cette ville. Ce fut sans doute un moment solennel que celui où se trouvèrent en présence ces deux puissantes armées, dévouées chacune à la propagation et au triomphe d'une religion et d'une civilisation particulières, chacune émue à l'aspect d'une nature qui lui est étrangère, et sentant que de cette lutte avec des ennemis inconnus dépend le sort du monde. Durant sept jours, on s'observa, on escarmoucha. Enfin un samedi, à l'aube d'une matinée d'automne (octobre 732), Abderrhaman donna le signal de l'attaque. Les escadrons arabes s'ébran-

Digitized by Google

lèrent et se précipitèrent avec ardeur ; « mais les bataillons franks étaient rangés comme des murs solides, comme des remparts de glace ; » ils s'y brisèrent sans les ébranler. Vainement les cavaliers succèdent aux cavaliers : ils s'avancent et se retirent avec une rapidité qui semble multiplier leur nombre , et leur courage persévérant renouvelle pendant tout le jour ces charges impétueuses ; le succès ne couronne point leurs efforts ; le léger burnous des enfants du désert est impuissant à les protéger contre la redoutable épée des Franks, et ils tombent moissonnés par le fer ennemi. Enfin, vers le soir, un corps d'Aquitains s'étant détaché de l'armée pour se porter sur le camp des Arabes, ceux-ci quittèrent le champ de bataille pour courir à la défense de leur butin. Abderrhaman voulut les rallier, et se jeta au plus fort de la mêlée ; il y trouva la mort. Cette mort, ce mouvement de retraite décidèrent de la victoire. Alors les Franks élevèrent leurs armes, comme pour demander du repos à leurs chefs, voulant se réserver pour le combat du lendemain ; car ils voyaient la campagne couverte au loin des tentes des Sarrasins. Mais quand, le lendemain au premier jour, ils se rangèrent en bataille, ils reconnurent que les tentes étaient vides et que l'ennemi, effrayé de la perte qu'il avait éprouvée, était parti pendant la nuit et se trouvait déjà loin. La perte des Sarrasins ne fut cependant pas aussi grande que l'ont supposé les chroniqueurs de l'époque, en la portant à trois cent soixante-quinze mille hommes : les événements qui suivirent le prouvent assez. Ce qui est vrai, c'est que Charles, à qui les prodiges de valeur qu'il avait faits dans cette journée ont gagné le surnom de (*Tudites*) *Martel*, sous lequel il est connu dans l'histoire, ne se crut pas en état d'inquiéter la retraite des Arabes, et qu'il ramena ses troupes dans leurs foyers, content de leur avoir distribué le riche butin des vaincus.

La victoire de ce prince eut pour résultat indirect de convaincre Eudes d'impuissance ; il rendit hommage à

Digitized by Google

Charles-Martel pour toutes ses possessions, et quand il vint à mourir (735), son fils *Hunold* reçut le duché d'Aquitaine du maire du palais, en lui jurant fidélité.

Charles descendit ensuite (737) dans la Provence, pour arrêter les nouveaux progrès des Sarrasins. Dès 733, il avait *pénétré* dans la Burgundie, dont les seigneurs, grâce aux discordes et aux guerres étrangères, s'étaient rendus à peu près indépendants, et s'étant emparé de Lyon, il avait établi *ses juges* jusqu'à Marseille et Arles, puis était revenu, chargé de trésors, *dans le royaume des Franks.* Mais les seigneurs Burgundes, ne pouvant se résigner au joug, s'étaient révoltés à la voix d'un certain Mauronte, qui avait fait alliance avec le gouverneur arabe de Narbonne, et lui avait livré les places d'Arles et d'Avignon. Les Arabes redevenaient donc menaçants pour la Gaule, et l'œuvre de Charles-Martel était compromise, s'il ne se hâtait de la consolider par de nouveaux succès. Il vint aussitôt avec son frère *Childebrand*, guerrier courageux, et après avoir repris Avignon au son des trompettes, il y mit le feu. Il s'avança ensuite sur Narbonne et en forma le siège; mais la place était bien défendue par Athima, son gouverneur; et une grande armée arabe, envoyée par l'émir d'Espagne, Ocba, sous la conduite d'Omar-Ebn-Khaled, débarquait dans le voisinage pour en assurer la délivrance. Forcé de se retirer, Charles se vengea de cet échec en anéantissant l'armée d'Omar sur les bords de la *Birre* (737), et en ravageant *tout le pays des Goths* (la Septimanie). Il détruisit de fond en comble *Nîsmes*, dont les arènes portent encore la trace de l'incendie qu'il y alluma, renversa les murs d'Agde et de Béziers, rasa Maguelonne, et portant le fer et le feu dans tous les châteaux qu'il put atteindre, s'efforça de n'en laisser aucun dont les Maures pussent abuser contre lui.

Cependant, quand il fut parti, les Sarrasins reprirent leurs courses, et de nouveau favorisés par le perfide Mauronte, ils s'établirent à Marseille et dans les villes des bords du Rhône, d'où ils inquiétaient la Ligurie. Aussi

Digitized by Google

Charles reprit contre eux les armes, mais cette fois de concert avec Luitprand, roi des Lombards. L'effort réuni des deux nations enleva la Provence aux Sarrasins et les resserra dans la Septimanie (739). Obligés par la bravoure des Franks, autant que par leurs propres dissensions, à renoncer à la conquête de la Gaule, les Musulmans s'en consolèrent en disant que, « les Franks étant exclus d'avance du » paradis, Dieu avait voulu les dédommager en ce monde » par le don d'une contrée riche et fertile, où le figuier, » le châtaignier et le pistachier étalent leurs fruits savou- » reux (1). »

Cet heureux résultat fit de Charles-Martel le héros le plus illustre de son temps ; la chrétienté le salua comme son sauveur, et le chef de l'Eglise, Grégoire III, lui envoya le titre de patrice romain avec de magnifiques présents.

On a dit que Charles-Martel n'avait pu entreprendre ou soutenir tant de guerres sans récompenser ses fidèles par des bénéfices, et que l'état du domaine royal, apauvri par la munificence des princes, l'avait contraint de porter la main sur les biens de l'Eglise ; qu'il avait dépouillé le clergé par un acte formel de sa volonté, et fait passer, en grande partie du moins, la propriété ecclésiastique aux mains des seigneurs et des hommes libres. Mais cette assertion n'a pour elle *aucun des monuments historiques de l'époque ;* ni les chroniques, ni les biographies des saints, ni les actes des conciles, ni la correspondance de Boniface n'accusent la mémoire de Charles ; et si nous voyons ce prince déposer son parrain, l'évêque de Reims, Rigobert, qui avait refusé de l'appuyer dans sa lutte avec Ragenfred; si nous le voyons exiler à Cologne, *avec toute sa famille,* saint Eucher, évêque d'Orléans, que de perfides courtisans avaient su lui rendre suspect ; enfermer à Bastonavilla l'évêque d'Auxerre, Hainmar, accusé de trahison dans la

(1) Ils ne cessèrent pourtant pas leurs incursions avant l'an 975.

guerre d'Aquitaine ; condamner à une éternelle captivité l'abbé Cœlestin (1), à cause de ses liaisons avec le maire de Neustrie, et faire tomber la tête de son propre parent, Widon, abbé de Saint-Wandrille, engagé dans une conspiration, nous comprenons que le fils de Pepin d'Héristal ne recula devant aucune violence pour affermir tout d'abord son autorité menacée par la royauté neustrienne et les partisans qu'elle avait en Austrasie, mais nous ne voyons pas que les complots qu'il eut à déjouer lui aient servi de prétexte pour dépouiller l'Eglise de ses domaines.

Il fit sans doute ce qu'avaient fait avant lui les Ebroïn, les Dagobert, les Chilpérik, pour ne pas dire la plupart de ceux qui l'avaient précédé dans l'administration des affaires. Il put donc, soit en retardant ou prévenant les élections, soit en imposant aux électeurs sa volonté, soit en réunissant plusieurs charges entre les mêmes mains, se servir des abbayes et des évêchés pour récompenser des parents, des amis dévoués, s'attacher des seigneurs puissants, se créer un parti considérable. Ainsi nomma-t-il à la place de Rigobert le laïque Milon, qui l'avait suivi sur les champs de bataille, et qui devint évêque de Trèves et de Reims ; ainsi donna-t-il à Widon le gouvernement des abbayes de Fontenelle et de Saint-Waast. Hugues, son neveu, occupait les trois siéges de Paris, de Rouen et de Bayeux ; et il y a lieu de penser que Gerold et Gewilieb furent à la fois évêques de Mayence et de Worms.

On peut même admettre, si l'on veut, que cette intrusion violente des laïcs dans les bénéfices et les dignités ecclésiastiques s'accrut sous le gouvernement de Charles-Martel, sans qu'il y prît toujours une part directe, parce que la décadence toujours croissante des mœurs religieuses, en affaiblissant l'autorité du clergé, exposa naturellement ses droits et ses propriétés aux attaques ou aux entreprises d'hommes aussi avides qu'audacieux. Il n'était pas rare, à

(1) Abbé de Blandinium.

Digitized by Google

cette époque, de voir des évêques et des abbés quitter le froc ou la mître pour le casque et l'épée, leurs paisibles retraites pour le tumulte de la vie guerrière, et se plaire à entretenir cette agitation au sein même de la paix par des festins, des jeux et des chasses. Ils y dissipaient leurs revenus, et puis, se fondant sur le principe, établi avec trop de confiance par les conciles, que les biens des églises sont la chose des évêques et que ceux-ci peuvent les aliéner en viager pour subvenir aux nécessités des clercs (1), ils vendaient les plus beaux domaines des évêchés et des monastères; quelquefois même, en prenant possession, ils commençaient par faire la part de leurs parents et de leurs amis. C'est ainsi que, *sous la tyrannie plutôt que l'administration de Teuthsind, le noble monastère de Fontenelle tomba*, dit le chroniqueur, *dans la plus déplorable ignominie.* Cet abbé de Saint-Martin de Tours « eut à peine » pris possession dudit monastère, qu'il lui ravit ses pro- » priétés les plus précieuses et le fit passer de l'état le » plus prospère à la plus extrême pauvreté; car il lui en- » leva le tiers à peu près de ses biens, qu'il distribua à » ses parents et à des hommes du roi (2). » On peut se représenter d'après cela les désordres que durent introduire dans l'église ces *hommes grossiers et charnels* (3) qui n'avaient du religieux ou de l'évêque que la tonsure, et juger combien ils précipitèrent la ruine de la discipline ecclésiastique. « Les terres qui servaient à l'entretien des sol- » dats du Christ, dit le même chroniqueur, servent aujour- » d'hui à nourrir des chiens; ce qui servait à entretenir » des lumières dans l'Eglise, devant l'autel du Christ, » sert à payer des baudriers, des bracelets, des colliers » et des selles ornées d'or et d'argent. » Et un peu plus loin : « Widon, le successeur de Teuthsind, était du nom-

(1) Lab. *Concilia Galliæ*, p. 1117.
(2) Pertz, *Monumenta Germaniæ*, t. II, p. 283.
(3) Carnales homines et idiotæ Allemanni, Bajuvarii, vel Franci. — Othlon, *Bonif. vita*, l. II, § I.

Digitized by Google

» bre des clercs séculiers. Il avait toujours au côté cette » courte épée que l'on appelle espadillon (*semispatium*), » portait une saie au lieu de chape, et se souciait très » peu des prescriptions canoniques. Car il se faisait tou- » jours suivre d'une meute nombreuse, avec laquelle il » chassait à outrance, et il excellait surtout à atteindre » les oiseaux à coups de flèches, beaucoup plus occupé » de ces amusements que d'études et de discipline reli- » gieuse. »

Certes, les avantages mondains attachés à la possession des abbayes, des évêchés, et que trop de titulaires faisaient briller à tous les yeux, étaient bien propres à allumer la convoitise dans le cœur des demi-barbares que nourrissait la terre austrasienne; aussi conçoit-on qu'ils n'aient pas épargné le domaine ecclésiastique. Mais *rien* n'autorise à croire que Charles-Martel ait provoqué ou même encouragé ces usurpations. Le mal était plus ancien que lui, et sans doute plus fort que lui. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est de l'avoir toléré; encore le reproche l'atteint-il moins que tous ses prédécesseurs, puisqu'il ne fit qu'hériter de la situation, et que les guerres auxquelles il fut fatalement entraîné, durent encore malgré lui en aggraver le scandale.

Malheureusement il arriva que les désordres dont nous parlons, affectèrent plus qu'aucun autre l'évêché de Reims; et bien que Milon, le profanateur des églises de Reims et de Trèves, ait, en dépit des injonctions du pape et du concile, continué pendant douze années après la mort de Charles ses impiétés et ses déportements, bien que le gouvernement de Pepin-le-Bref n'ait point été exempt de violences commises contre les maisons religieuses (1), ce

(1) N'est-ce pas sous Pepin, si ce n'est par ses ordres, qu'à une centaine de manses près, les domaines de l'évêché d'Auxerre furent livrés à six capitaines bavarois? N'est-ce pas lui qui donna l'abbaye de Glanfeuille, avec le comté d'Anjou, à un seigneur nommé Gaïdulfe de Ravenne? N'est-ce pas lui qui, en 753, vendit à Widon la dignité d'abbé de Fontenelle, qu'il exerça pendant trente-quatre ans, livrant une grande partie des biens du monastère aux *hommes du roi*?

Digitized by Google

fut l'administration de Charles, ce fut sa mémoire, que, sous l'inspiration d'Hincmar, évêque de Reims, les écrivains du clergé chargèrent, au milieu du IXe siècle, pour intimider et arrêter les usurpateurs des biens ecclésiastiques. Ils commencèrent alors à raconter qu'Eucher, l'évêque d'Orléans, ayant été ravi en extase vit ce prince tourmenté par les démons au plus profond de l'enfer, *pour avoir dérobé la propriété des saints;* que, revenu à lui, le prélat recommanda d'aller au sépulcre de Charles, disant, en témoignage de la vérité de sa vision, qu'on le trouverait vide, et qu'en effet, lorsqu'on ouvrit le tombeau, il n'y parut que des traces de feu et un serpent qui en sortit à l'instant. La vérité est que saint Eucher mourut trois ans avant l'illustre maire du palais. Mais, en 858, guidés par Hincmar, les pères du concile de Kiersi n'en transmettaient pas moins tous les détails de l'histoire avec de nouvelles erreurs, que les savants bénédictins n'ont pas craint de signaler.

Assurément il y avait dans cette conduite une grande ignorance, pour ne pas dire un profond oubli des bienfaits de l'administration de Charles-Martel. Car, loin d'avoir dépouillé le clergé, il l'avait enrichi de ses dons; les églises d'Utrecht et de Saint-Sauve, les monastères de Fontenelle, de Saint-Maximin, de Saint-Denys, de Castres, de Saint-Gall, etc., ont recueilli ses bienfaits et consacré le souvenir de ses pieuses libéralités.

Boniface et ses missions. — Il avait fait plus encore; non-seulement il avait sauvé l'Eglise à la journée de Poitiers, mais il l'avait aidée à étendre le domaine de la foi, et à conquérir au catholicisme les peuples sauvages de la Germanie. C'est ici qu'apparaît *l'Apôtre de l'Allemagne*, dont le nom trois fois illustre est révéré par toute l'Eglise. Missionnaire, il évangélisa les nations idolâtres de la Germanie, et travailla à les fixer au sol, en leur faisant goûter les bienfaits de la civilisation

Digitized by Google

chrétienne ; primat des Gaules et de l'Allemagne, il réforma les mœurs du clergé et releva de sa ruine la discipline ecclésiastique ; légat de la cour de Rome, il rapprocha du Saint-Siége les maires austrasiens, et par cette alliance facilita leur élévation sur le trône, en même temps qu'il prépara la puissance temporelle des papes. Il était né à Wessex et avait étudié et enseigné avec éclat au monastère de Nuscelle la grammaire, la poétique et les saintes Ecritures. Ordonné prêtre à trente ans, il avait montré tant de prudence et d'habileté, qu'il n'était point dans la Grande-Bretagne d'affaire difficile pour laquelle on n'invoquât ses lumières et son expérience. « Mais, dit son biographe Othlon, déjà détaché des gloires humaines, il » cherchait où il pourrait porter au loin le nom du Christ. » Aussi, dès 715, alla-t-il en *Frise*, avec la permission de son abbé, faire, sous le pieux Willibrord, ses premières armes contre les païens. Contraint par la révolte de Ratbod, duc des Frisons, de regagner son île, il aima mieux, à la mort de son abbé, reprendre son pèlerinage et la prédication, que d'être élevé à la première place du monastère, et partit, en 718, pour Rome avec des lettres de recommandation de son évêque Daniel. « Il traversa seul des mers et des » contrées inconnues, jusqu'à ce qu'il eût rassemblé sur » son chemin une multitude de serviteurs de Dieu, con- » duits vers le même but et animés du même esprit que » lui;... il put franchir sans peine, avec l'aide de Dieu, les » défilés des Alpes, échapper à la férocité plus dangereuse » des Lombards, et arriva heureusement au terme de son » voyage. » Le pape Grégoire II l'accueillit *avec des yeux riants et un visage affable*, l'interrogea sur ses doctrines, et le chargea « d'aller porter la parole de Dieu aux nations » incrédules. » Il se rendit donc dans la *Thuringe*, et il y répandait, depuis quelques années, avec autant de fruit que de zèle, la semence de la foi, quand le pontife, pour mieux s'entendre avec lui et récompenser ses services, le fit venir à Rome, et le revêtit de la dignité d'*évêque ré-*

Digitized by Google

gionnaire (723). Il se nommait alors *Winfried*, mais en le sacrant, Grégoire II changea son nom en celui de *Boniface*, sous lequel il est plus connu. Boniface ne quitta point Rome sans avoir reçu des lettres du Saint-Siége pour le duc des Franks, et celui-ci ne manqua pas de lui accorder sa protection (1).

Puissamment secondé par Charles-Martel, Boniface convertit ou rappela au christianisme une grande foule de peuples dans la Frise, la Hesse, la Thuringe, la Saxe et la Bavière. Partout il renversait les objets de la superstition païenne, corrigeait les prêtres dissolus, et fondait des monastères destinés à affermir et à étendre l'empire de la foi. Les obstacles ne lui manquèrent pas du côté des tribus barbares qui demeuraient attachées à la religion et à l'indépendance de leurs pères; et nous voyons par ses lettres qu'une seule de leurs incursions ruina de fond en comble une trentaine d'églises (2). Mais les plus grands et les plus pénibles lui vinrent sans contredit des membres du clergé qui se complaisaient dans le désordre. « Quelques-uns, écrit-
» il à Daniel, son ancien évêque, s'abstiennent des viandes
» que Dieu nous a données, aussi bien que du pain et du
» reste, ne vivant que de lait et de miel. D'autres sou-
» tiennent que ceux qui ont commis l'homicide et l'adul-
» tère, tout en persévérant dans leurs crimes, peuvent être
» ordonnés prêtres. De telles doctrines nuisent beaucoup
» au peuple, toujours prêt à suivre les docteurs indulgents.
» Et nous voudrions rompre avec ceux qui les prêchent;
» car je me souviens qu'au temps de mon ordination, le

(1) «... Nous vous en avertissons, écrivait-il aux évêques, ducs, comtes et
» vicaires, afin qu'en quelque lieu qu'il passe, avec votre affection et sous
» notre sauvegarde, il soit en paix et en sécurité, et qu'il puisse faire et
» recevoir justice. S'il vient à se trouver dans quelque nécessité non prévue
« par la loi, qu'il reste en paix jusqu'à ce qu'il soit en notre présence, lui,
» comme ceux qui se réclameront de lui et qui espéreront en lui. Que nul
» n'ose lui être contraire ou lui porter dommage, et qu'il demeure en
» tout temps tranquille sous notre protection... »

(1) S. Bonif. *epist.* 91, 92.

Digitized by Google

» pape Grégoire me fit jurer sur le corps de saint Pierre
» que j'éviterais toute communication avec ces transgres-
» seurs des canons; mais je ne puis éviter de les rencon-
» trer à la cour du prince des Franks qui nous soutient,
» et sans la protection duquel je ne pourrais ni gouverner
» le peuple, ni défendre les prêtres, les moines et les ser-
» viteurs de Dieu, ni empêcher les cérémonies païennes et
» l'idolâtrie dans l'Eglise. Je me contente donc de ne
» point communier avec eux et de ne point prendre leurs
» avis (1). »

Au reste il faut reconnaître avec Boniface et le pape Zacharie, qu'il y avait alors en ces parages grand nombre d'imposteurs (2), « qui portaient faussement le nom d'évêques et de prêtres, sans avoir jamais été ordonnés par de vrais évêques, se jouant des peuples et troublant le ministère de l'Eglise ; trompeurs et vagabonds, souillés des crimes les plus abominables ; hypocrites et sacriléges, échappés pour la plupart à la servitude, et qui, s'étant fait tonsurer, s'étaient transformés en ministres de Jésus-Christ, et vivaient à leur fantaisie sans reconnaître d'évêque. » Tous ces *suppôts de Satan* devaient assurément être moins faciles à convertir que beaucoup de païens. Mais le zèle de Boniface semblait croître avec les obstacles. Il dénonce au pape tantôt un prêtre scot (écossais) nommé *Samson*, qui prétendait qu'on pouvait devenir chrétien sans baptême par la seule imposition des mains de l'évêque ; tantôt *Virgile*, un des prêtres qui travaillaient en Bavière sous sa conduite (3), et qui, non content de semer la division entre lui et Odilon, duc de Bavière, enseignait cette *doctrine perverse* qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune.

(1) *id.* 3.

(2) Plus que de prêtres catholiques, ZACHAR. *epist.* 10. — Cf. OTHLON, lib. 2, § 1.

(3) Et non saint Virgile, évêque de Saltzbourg, comme le dit M. Michelet, p. 295.

Digitized by Google

L'irlandais *Clément* et le gaulois *Adalbert* troublaient aussi l'Eglise. Le premier prêchait, entre autres monstruosités, que Jésus-Christ, en descendant aux enfers, avait délivré tous les damnés ; il rejetait l'autorité des conciles des Pères, attaquait le dogme de la prédestination, la discipline et la morale de l'Eglise. L'autre érigeait des oratoires et des croix près des fontaines ; le peuple y courait et désertait les églises, disant : « Nous serons aidés par les mérites » de saint Adalbert. » Cet Adalbert était si révéré qu'on se disputait ses ongles et ses cheveux pour les honorer et les porter avec les reliques de saint Pierre. Lui-même poussait l'orgueil jusqu'à se comparer aux Apôtres et à ne vouloir consacrer d'église qu'en son propre nom. Il disait à ceux qui venaient se prosterner à ses pieds et lui faire leur confession : « Je sais vos péchés ; vos plus secrètes » pensées me sont connues, il n'est pas besoin de vous » confesser ; vos péchés passés vous sont remis : allez en » paix dans vos familles, sûrs de votre absolution. » Il avait reçu sa mission de Jésus-Christ par une lettre, « qui était tombée à Jérusalem et qui avait été trouvée par l'archange saint Michel à la porte d'Ephrem. Un prêtre, nommé Icoré, l'avait lue et copiée, puis l'avait envoyée à la ville de Jérémie à un autre prêtre nommé Talasius, et de proche en proche elle était arrivée par les mains d'un ange à la la ville de Rome, au sépulcre de saint Pierre, où sont les clés du royaume des cieux. » Adalbert, comme disait le pape, avait entièrement perdu le sens, et il fallait certes que tous ceux qui l'écoutaient eussent aussi peu de jugement que des enfants ; mais il n'en était pas moins nécessaire qu'il cessât de tromper les esprits faibles (1), et sur la demande de Boniface, Zacharie pria les fils de Charles de l'emprisonner avec Clément.

Le pieux évêque allait poursuivant, au cœur même de la chrétienté, tout ce qui pouvait s'opposer au succès de son

(1) Concile de Rome en 745. — *Concil.*, t. VI.

Digitized by Google

apostolat. Ainsi se plaignait-il à Zacharie de quelques usages payens observés dans Rome. « Les Allemands, les Bavarois,
» les Franks, lui écrivait-il, répètent ici qu'aux calendes
» de janvier,dans le voisinage de l'église de Saint-Pierre. on
» exécute jour et nuit des danses sur les places publiques
» à la manière des païens, en poussant comme eux des cris
» et en chantant des chansons sacrilèges ; ils racontent
» que ce jour-là, et même la nuit, les tables sont chargées
» de mets; que personne ne voudrait alors prêter à son
» voisin ni feu, ni ustensiles, ni rien de ce qu'il aurait
» au logis. Ils ajoutent qu'ils ont vu des femmes porter
» aux bras et aux jambes des philactères et des franges,
» comme c'était l'usage parmi les gentils, et offrir aux
» étrangers toutes sortes de choses à acheter. Ces actes
» deviennent pour des gens grossiers un objet de risée,
» et un obstacle à notre prédication, comme à la foi (1). »
Boniface osa même demander au pontife s'il était vrai qu'il violât, comme on le disait, les saints canons, en permettant l'achat des dignités ecclésiastiques. Et le pape n'hésitait pas à se justifier, car il savait que le prélat n'agissait point par orgueil, mais par un zèle scrupuleux pour la maison de Dieu, dont il avait promis et dont il était jaloux d'assurer la pureté. Aussi voyons-nous la sollicitude de Boniface s'étendre jusque sur l'église anglo-saxonne.

Apôtre des Saxons du continent, il n'eût pu d'ailleurs oublier ceux de la Grande-Bretagne, dont il était sorti. Sa patrie était fière de lui avoir donné le jour, et le lui témoignait d'une manière touchante. Sans parler des évêques, le roi de Wessex, *Sigebald*, et le roi d'Estanglie, *Ælbuald*, lui écrivaient pour le prier de se souvenir d'eux à l'autel, et l'assurer qu'on faisait partout mention de lui, aux messes et aux sept heures canonniales. *Ethilbert*, roi de Kent, lui envoyait un vase d'argent et

(1) Bonif., *epist. ad Zachar.*, 132.

Digitized by Google

quelques autres présents, et lui demandait avec ses prières deux faucons, parce qu'il ne s'en trouvait pas de si bons en son royaume. A tous Boniface répondait avec bonté, mais sans oublier jamais son caractère ; il écrivait au roi des Merciens, Ethelbald : « Je vous loue des aumônes que » vous répandez, et de la vigueur avec laquelle vous ré- » primez les violences et maintenez la justice et la paix » dans votre royaume. Mais nous avons appris, avec bien » de la douleur, que vous n'avez jamais épousé de femme » légitime, et que vous vous abandonnez à la débauche, » même avec des religieuses. Ignorez-vous donc l'énormité » de ce péché, et les peines que l'Ecriture prononce contre » ceux qui s'en rendent coupables ? Sachez que les païens » mêmes punissent l'adultère et la débauche dans l'an- » cienne Saxe. Si une fille a déshonoré la maison de son » père, ou si une femme a manqué à la fidélité de son » mari, quelquefois ils la contraignent à se pendre, et » après l'avoir brûlée, ils pendent sur le bûcher celui qui » l'a séduite ; quelquefois ils assemblent une troupe de » femmes, qui mènent la coupable par les villages, et lui » ayant coupé ses habits jusqu'à la ceinture, la déchirent » en la fouettant et la piquant avec des couteaux, jusqu'à » ce qu'ils la laissent pour morte. Songez enfin à la con- » séquence de votre exemple pour vos sujets, et que la » nation des *Angles* est fort mal famée pour ses mœurs, » en France et en Italie... (1) » Cette mauvaise réputation de son pays parait avoir douloureusement affecté le saint évêque. « Je ne puis vous taire, avait-il déjà dit à Cutbert, » archevêque de Cantorbéry, ce qui déplait ici à tous les » serviteurs de Dieu : l'honnêteté et la pudeur de l'église » saxonne sont décriées, et il ne serait pas impossible de » remédier au mal, si un concile et vos princes défendaient » aux religieuses et aux femmes les voyages fréquents à » Rome. La plupart y perdent leur intégrité ; et il y a très

(1) Bon. *epist.* 19. ap. Baron. an. 745.

Digitized by Google

» peu de villes en Lombardie, en France ou en Gaule,
» dans lesquelles on ne trouve quelque anglaise prostituée:
» c'est un scandale à toute l'Eglise. »

C'était ainsi que Boniface, tout en répandant la foi dans la Germanie, travaillait à la réforme des mœurs en France et en Angleterre, et unissait ces trois contrées dans une grande pensée de civilisation religieuse. Mais le principal objet de son œuvre et de sa sollicitude était l'Allemagne. Pour rendre ses efforts et ceux de ses compagnons plus fructueux, après un troisième voyage à Rome (738), où il reçut du pape Grégoire III le pouvoir de créer des évêques et d'organiser l'administration ecclésiastique en Bavière, il divisa ces pays en quatre diocèses (*Saltzbourg*, *Frissingue*, *Ratisbonne* et *Passau*), fonda ensuite les évêchés de *Wurtzbourg* et d'*Eichstadt* en Franconie, de *Fulde* et de *Burabourg* en Hesse, d'*Erfurt* en Thuringe, et fit de Mayence la métropole du christianisme chez les Germains (1). Il éleva aussi un grand nombre d'églises, de monastères, entre lesquels se distingua bientôt l'abbaye de *Fulde*, glorieuse pépinière de travailleurs et de savants modestes, lumière de l'Occident dans les jours de ténèbres. Elle fut érigée dans la Hesse, sur les bords de la Fulde, au milieu des sombres forêts de Buchenwald, par les soins du bavarois *Sturm*, un des plus fidèles disciples de Boniface (744); et celui-ci lui en confia la direction, tandis que, dans les autres établissements, il avait l'habitude de nommer des prêtres de sa nation. Il en avait invité grand nombre à venir le trouver, et l'histoire remarque parmi eux *Burchard* et *Lulle*, les frères *Willibald* et *Wunnibald*, *Witta* et *Grégoire*, illustres rivaux de Boniface, sinon en génie, du moins en piété, en zèle et en vertu chrétienne. Les femmes, également conviées à prendre part à l'œuvre, avaient aussi passé la mer avec intrépidité et s'étaient faites les humbles

(1) En France, il éleva les trois évêchés de *Rouen*, de *Reims* et de *Sens* au rang de métropoles. (*Epist*. 59 et 60.)

collaboratrices de ces hommes supérieurs. Le Rhin, le Mein et le Danube ont été témoins de leur pieuse influence, et les habitants des contrées qu'arrosent ces fleuves ont appris au loin à reconnaître les heureux fruits de leurs efforts. Distinguons entre toutes sainte *Liéba*, parente de l'apôtre. Sans négliger le travail des mains, elle s'était appliquée à la lecture et était devenue savante jusqu'à faire des vers latins, dont elle avait appris l'art d'une sainte fille nommée Edburge ; Boniface la mit à la tête de l'abbaye de *Bischofsheim* pour y former des religieuses, comme *son ermite* (ainsi se plaisait-il à nommer Sturm) formait des moines à Fulde.

Quand le saint prélat eut, par toutes ces institutions, assuré le succès de sa généreuse entreprise, usant du privilège que lui avait accordé Zacharie de désigner son successeur à l'heure où il se sentirait près de sortir de ce monde, il fit venir auprès de lui son disciple Lulle, et lui résigna l'archevêché de Mayence, en lui disant: « Je vais achever la route que j'ai commencée. Voici » bientôt le jour de ma liberté et de ma mort. Toi, très-» cher fils, termine, avec la construction des églises que » j'ai commencées en Thuringe, la basilique que j'ai éle-» vée à Fulde, et fais-y transporter mon corps usé par le » cours des années. » Lulle ne pouvait retenir ses larmes, et Boniface dut le consoler. Il régla avec lui les affaires de son diocèse, l'installa ensuite, avec le consentement de Pepin, en présence des évêques, des abbés, des principaux chefs du pays, et à l'âge de soixante-treize ans, simple missionnaire, retourna dans les marais de la Frise, où il avait, quarante ans auparavant, prêché pour la première fois. Il y trouva bientôt le martyr avec cinquante compagnons de son zèle (9 juin 755).

Carloman et Pepin (741-747). — Charles-Martel était mort en 741, sans avoir donné de successeur à Théodoric IV (737), et laissant trois fils, dont deux seulement héritèrent

de sa puissance par sa volonté et *l'avis de ses grands.* L'aîné, *Carloman,* eut l'Austrasie, la Suavie, qu'on commençait à appeler *Allemagne,* et la Thuringe ; l'autre, *Pepin* surnommé *le Bref* pour sa petite taille, eut la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. *Grippon,* le troisième, réduit à quelques comtés, essaya vainement d'armer pour sa cause les Saxons, les Bavarois, les Allemands et les Aquitains, tous impatients de secouer le joug que leur avait imposé la puissance de Charles. Il ne fit qu'attirer sur ces peuples une vengeance d'autant plus infaillible, que Carloman et Pepin commencèrent par s'assurer de sa personne, en le jetant au fond d'une prison (741). *Théobald,* duc des Allemands, fut abattu le premier, se soumit et donna des ôtages (742). La Bavière, cruellement ravagée par les vainqueurs, n'en fut délivrée qu'à la nouvelle de la révolte des Saxons (743). Ceux-ci, surpris et défaits après avoir perdu beaucoup des leurs, se déterminèrent en grand nombre à recevoir le baptême. Quant aux Aquitains, qui s'étaient avancés jusqu'à Chartres, menaçant toute la Neustrie, ils furent si malheureux et si vivement poursuivis au delà de la Loire que leur duc, Hunald, désespérant de jamais relever la dynastie dégénérée des Mérovingiens, alla s'enfermer au monastère de l'île de Rhé, après avoir laissé la dignité ducale à son fils *Waïfre* (745).

Les princes franks n'avaient pas attendu ce moment pour s'occuper de remédier aux maux de l'Eglise, et rétablir chacun de son côté la loi de Dieu et les canons, *méconnus sous l'administration des derniers princes.* Dès l'année 742, le 21 avril, Carloman, le premier, de concert avec saint Boniface, avait réuni un concile en Germanie, où il ne s'en était pas tenu depuis quatre-vingts ans, et à la suite de ce concile, après avoir, sur l'avis de ses clercs et de ses barons, établi des évêques dans toutes les cités, et placé au dessus de tous, comme archevêque, Boniface, l'envoyé de saint Pierre, il avait ordonné « qu'un synode » fût convoqué chaque année, pour rétablir les droits de

Digitized by Google

» l'Eglise et amender la religion du Christ; qu'on rendit et
» qu'on restituât aux églises les biens dont elles avaient été
» dépouillés ; que les faux prêtres, les diacres et les clercs
» adultères et fornicateurs fussent chassés des bénéfices ec-
» clésiastiques, dégradés et condamnés à la pénitence (1).»
Le concile avait d'ailleurs interdit aux clercs de porter des armes, de combattre et d'aller à la guerre, de chasser ou de courir les bois avec des chiens, ou d'avoir des éperviers ou des faucons ; il avait aussi soumis les prêtres aux évêques diocésains, et recommandé à ceux-ci de préserver leurs peuples de toute superstition païenne, sacrifices des morts, sorts, divination, caractères, augures, enchantements, feux appelés *niedfyr*.

L'année suivante (1er mars 743), Carloman confirma toutes ces dispositions au concile de *Leptines* (près de Cambrai), imposa à tous les abbés et moines de son royaume la règle de saint Benoit, et modifiant le capitulaire précédent en ce qui touchait les biens de l'Eglise, il prit une mesure fort délicate, destinée à concilier les intérêts de ceux qui les possédaient, avec les besoins et les nécessités de l'Etat. « Nous avons aussi décidé, dit-il, de
» l'avis des serviteurs de Dieu et du peuple chrétien, à
» cause des guerres qui nous menacent et des persécu-
» tions des peuples qui nous entourent, que nous retien-
» drons, à titre de *précaire* et à charge de cens, pendant
» quelque temps et avec la permission de Dieu, une
» portion des revenus de l'Eglise pour l'entretien de notre
» armée, à condition que chacun an il soit rendu à l'église
» ou au monastère un sol, c'est-à-dire douze deniers par
» maisonnée (2) ; de telle sorte que, si celui à qui le bien
» a été *prêté*, vient à mourir, l'Eglise soit immédiatement
» réintégrée. Et s'il arrive de nouveau que la nécessité

(1) Ap. Pertz, t. iii, p. 16.

(2) Ou *famille d'esclaves*. Ceci n'est pas dans le décret, mais résulte d'une lettre que le pape Zacharie écrivait, en 745, à saint Boniface. (Dom Bouq. t. iv, p. 95.)

Digitized by Google

» intervienne et que le prince l'ordonne, on renouvellera » la précaire, et il en sera passé acte une seconde fois. » Recommandons expressément de prendre garde que les » églises ou monastères, dont les biens auront été ainsi » donnés en précaires, n'aient à souffrir la pauvreté. Et » si elles en souffrent, qu'on leur rende leur bien sans » déchet (1). » C'était là, comme on le voit, un compromis entre deux intérêts puissants, qui laissait subsister le mal, tout en prétendant le réformer. « En effet, dit M. Lehuerou (2), il faut se garder de croire que les réformes décrétées au concile de Leptines et ailleurs, après la mort de Charles-Martel, aient jamais été sérieuses. Les monuments ne permettent aucune illusion à cet égard. Non seulement les Carolingiens sont intervenus, sans ménagements et sans scrupules, comme les Mérovingiens, à toutes les époques de leur histoire, dans les élections ecclésiastiques; mais ils prodiguèrent les bénéfices de l'Eglise à leurs leudes, avec autant de complaisance [qu'on l'avait jamais fait]. Ni Charlemagne, ni Louis-le-Débonnaire, les plus pieux et les meilleurs princes de cette dynastie, ne font exception. » C'est que la situation était plus puissante qu'eux et les dominait malgré eux. Le clergé le sentait bien lui-même; aussi se borna-t-il à faire reconnaître solennellement par le pouvoir le principe sacré de l'inaliénabilité de ses biens; il lui suffisait, au défaut d'une restitution immédiate, que son droit de propriété et de retour fût proclamé, que le sort des terres qui lui avaient été ravies fût régularisé et fixé. Un jour viendrait sans doute, où plus puissant il pourrait avec succès invoquer ces titres, et rentrer dans ses domaines.

Pepin, de son côté, fit tenir à *Soissons*, en 744, un concile, qui consacra les réglements de ceux qu'avaient assemblés Carloman, et qui fut daté, comme celui de

(1) Karlomanni princ. capitul. a 743. 1, 2.
(2) P. 535.

Digitized by Google

Leptines, suivant l'ère de l'incarnation, dont le moine Denys-le-Petit avait le premier introduit l'usage en France dans le VIe siècle. Après avoir ainsi aidé son frère à assurer la paix dans ses états et à réformer tous les abus, Carloman, *enflammé d'un saint amour de piété*, remit son royaume avec ses deux fils (1) entre les mains de Pepin, se fit couper les cheveux et se retira au mont Cassin (747). Pepin cloîtra ses neveux et gouverna seul, s'intitulant *maire par la grâce de Dieu*.

PEPIN-LE-BREF (747-752). — Son premier acte, comme souverain de la *France*, fut de rendre Grippon à la liberté; mais Grippon n'accepta le bienfait que pour soulever de nouveau les Allemands, les Bavarois et les Saxons, éternels ennemis du nom frank. C'était appeler sur eux de nouveaux malheurs. Les Saxons furent battus et consentirent, pour obtenir la paix, à supporter encore le tribut que Chlotaire leur avait autrefois imposé. « Un grand nombre voyant qu'ils » ne pouvaient résister à la bravoure des Franks et perdant » courage, demandèrent les sacrements chrétiens (2) (748). » Les Bavarois, non moins maltraités que les Saxons, furent contraints de reconnaître l'autorité de *Tassilon*, fils mineur d'Odilon, auquel ils venaient de substituer le frank rebelle; et les Allemands, privés de leurs ducs nationaux, furent désormais soumis à des *comtes*, nommés par Pepin (749). Grippon, fait prisonnier, avait dû la vie aux prières de saint Boniface et du pontife. « Son frère le mit généreu- » sement, en qualité de duc et selon l'usage, à la tête de » douze comtés (3). » Mais il voulut relever encore une fois la tête et il fut tué dans les Alpes par les Franks chargés de le combattre. (753).

Certes, au milieu de tous ces événements, on est bien loin de soupçonner qu'il y eût en France un autre

(1) Drogon et Pepin.
(2) FREDEG. *Chron. contin.*, a. 747.
(3) EGINHARD, *Annales*.

Digitized by Google

roi que Pepin. Pour complaire aux Neustriens, le *maire* du palais avait cependant placé la couronne, en 742, sur la tête d'un certain *Childérik III*, dont l'origine est inconnue. Mais le roi, comme tous ceux qui depuis un siècle s'étaient assis sur le trône, n'avait en lui d'illustre que son vain titre. Depuis la mort de Dagobert, en effet, « les trésors et les forces du royaume, » dit le secrétaire et l'historien de Charlemagne, « étaient passés aux mains des *maires du palais*, à qui appartenait réellement le souverain pouvoir. Le prince était réduit à se contenter de porter le nom de roi, les cheveux flottants et la barbe longue, de s'asseoir sur le trône et de représenter l'image du monarque. Il donnait audience aux ambassadeurs, de quelque lieu qu'ils vinssent, et leur faisait, à leur départ, comme de sa pleine autorité, les réponses qui lui étaient enseignées ou plutôt commandées. A l'exception de son titre et d'une pension alimentaire, que lui réglait le préfet du palais, selon son bon plaisir, il ne possédait en propre qu'une seule maison de campagne d'un fort modique revenu, et c'est là qu'il tenait sa cour, composée d'un très petit nombre de domestiques, chargés du service le plus indispensable et soumis à ses ordres. S'il fallait qu'il allât quelque part, il voyageait monté sur un chariot traîné par des bœufs, et qu'un bouvier conduisait à la manière des paysans; c'était ainsi qu'il avait coutume de se rendre au palais et à l'assemblée générale de la nation, qui [depuis la bataille de Testry] se réunissait [de nouveau, mais au mois de mars] une fois chaque année pour les besoins du royaume; c'était encore ainsi qu'il retournait d'ordinaire chez lui. Mais l'administration de l'Etat et tout ce qui devait se régler et se faire au dedans comme au dehors, était remis aux soins du préfet du palais (1). »

Cette dignité était devenue, pour ainsi dire, *héré-*

(1) Eginhard. *Vit. Carol. M.*

Digitized by Google

ditaire dans la famille de Pepin, qui la portait avec un grand éclat. Son père « avait purgé la France des tyrans qui partout s'en arrogeaient l'empire, et sauvé la chrétienté de ses cruels ennemis. » Pepin lui-même avait terminé heureusement plusieurs guerres très menaçantes; il était aimé du peuple et des grands pour son génie militaire et ses manières affables, et n'était pas moins cher au clergé, sur les intérêts duquel il veillait avec un soin éclairé. D'un autre côté, la nation possédait toujours le droit d'*élire* son roi et de choisir pour tel celui qui lui paraissait le plus *capable*, n'ayant jusqu'alors obéi qu'à un usage, en le prenant dans la famille mérovingienne. C'est pourquoi, fatigués, non moins que leur maire, d'une fiction qui durait depuis trop longtemps, les Franks se décidèrent à envoyer à Rome Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fuldrad, abbé de Saint-Denis, pour demander au pape Zacharie qui devait être roi, celui qui en avait le titre et non la puissance, ou celui qui en avait la puissance sans en avoir le titre. Le pape répondit *qu'il paraissait plus convenable de donner le nom de roi à celui qui en avait l'autorité.* Et aussitôt, Childérik III ayant été tondu avec son fils, et enfermé dans un monastère, « Pepin fut procla- » mé roi par le *choix* de toute la nation franke(1).» Saint Boniface, pour imprimer à sa nouvelle dignité un caractère religieux, le consacra de l'huile sainte, comme avait fait autrefois saint Remi au fondateur de la monarchie (2), et la famille d'Héristal, la famille des *forts*, se substitua aux héritiers dégénérés de Clovis (752).

Quelque temps après (754), Childérik étant mort, le pape Etienne II, qui était venu dans le royaume des Franks pour solliciter le secours de leurs armes contre les invasions

(1) Fredeg. *Chronic. contin.*

(2) C'est ce que prouve le testament de saint Remi, que Flodoard nous a conservé, et l'histoire de Grégoire de Tours, qui dit positivement « que » Clovis fut oint du saint-chrême. » (l. ii.) Grégoire le dit même de Brunehild, l. iv.

des Lombards, « après avoir reçu de Pepin la promesse qu'il défendrait l'Eglise romaine, » renouvela solennellement le sacre du roi, donna l'onction royale à ses deux fils, Charles et Carloman, qu'il nomma *patrices des Romains*, ainsi que leur père, et retrancha de l'Eglise *quiconque proposerait d'élire un roi issu d'un autre sang*. L'union était assurée entre la papauté et la race de Pepin ; le résultat de cette union fut, tout en affermissant la dynastie naissante des *Carolingiens*, de garantir l'indépendance spirituelle du Saint-Siége et d'assurer la réforme du clergé dans l'Europe occidentale.

Ainsi, en 752, des cinq états civilisés que présentait l'Europe, un seul, la *France*, jouissait d'une forte unité politique et religieuse ; une dynastie nouvelle en avait réuni toutes les parties sous son autorité, et celle-ci, consacrée par la religion en même temps qu'affranchie de toute entrave, devait donner aux forces vitales du royaume une nouvelle impulsion aussi énergique que salutaire. La lutte des divers éléments de la nation franke et leur pacification sous le sceptre de Pepin , voilà le principal caractère de la période mérovingienne ; leur fusion s'opérera surtout sous les drapeaux de Charlemagne, et en face des Saxons, ces anciens ennemis du nom Frank, ces nouveaux persécuteurs de la religion catholique (1).

La *Grande-Bretagne* ne jouit pas encore du même avantage ; mais le christianisme, également professé par les vainqueurs et les vaincus, les y prépare ; la réunion des uns et des autres sous le sceptre d'Egbert doit servir l'influence des idées chrétiennes ; la lutte qu'ils auront à soutenir contre les Danois achèvera de confondre les esprits

(1) Voy. ci-dessus, p. 283 et t. I, p. 64.

Digitized by Google

et les courages. — Du reste, entrés dans l'Eglise un siècle après les dominateurs de la Gaule, les Saxons de la Grande-Bretagne ont avec ardeur embrassé l'étude des sciences et brûlent de répandre la vérité, dans le temps même où, chez leurs voisins, mille désordres, mille maux ont obscurci les intelligences et augmentent tous les jours la barbarie des mœurs. Grâce à ce contraste et au zèle des missionnaires saxons, le clergé frank revient à ses glorieuses destinées, et l'*Allemagne* entr'ouvre les yeux à la lumière. — Ici tout commence ou renaît à la vie. Dans le midi au contraire, tout s'ébranle, tout s'efface, tout meurt. La monarchie élective des *Wisigoths*, après avoir embrassé la péninsule Ibérique, a été refoulée dans les montagnes du nord, où elle se défend à grande peine. Ce qui l'a réduite à cette extrémité, ce sont les rivalités ambitieuses des grands, le mépris de l'autorité royale, l'action énervante du climat et d'une longue paix ; elle ne se relèvera qu'en se rattachant étroitement à la Croix, en se retrempant dans une lutte séculaire contre le Croissant.

L'*empire Grec*, étreint de toutes parts par la barbarie, épuise ses forces dans une résistance désespérée, dont ses révolutions de palais et sa folle passion pour les disputes théologiques augmentent encore les dangers. Il y perd ses plus belles et ses plus riches provinces, et ne se reconnaît déjà plus en Europe que dans sa propre capitale. Le reste est devenu slave ou obéit aux Bulgares. Pour comble de misère, il prélude au schisme de Photius par l'hérésie des Iconoclastes, et voit l'Italie lui échapper sans retour.

Les *Arabes*, qui ont dépouillé la Grèce et soumis l'Espagne, semblent avoir également pris les défauts de ces deux états. Aussi leur empire, qui des frontières du Thibet s'étendait, en passant par le sud de la Méditerranée, jusqu'à l'océan Atlantique, n'a pas tardé à se partager, et l'isolement du *Khalifat de Cordoue*, quand l'Afrique aspire de son côté à l'indépendance, sera pour lui une cause de faiblesse et de dépérissement.

Digitized by Google

Enfin l'ambition des *Lombards* fait pencher leur monarchie vers sa ruine. Ils vont passer sous la domination des Franks, qui, des débris de la puissance Byzantine, formeront en même temps les Etats de l'Eglise. Tout est prêt pour l'accomplissement de cette double révolution, d'où doit sortir la restauration du grand Empire romain d'Occident, destiné, par sa foi et par ses armes, à servir d'appui à la papauté.

Mais l'histoire de ces événements, avec lesquels une ère nouvelle s'ouvre pour l'Europe, appartient à la deuxième période du moyen-âge, à la *période carolingienne ;* arrêtons donc le récit des événements extérieurs à l'époque de l'avénement au trône du fondateur de la deuxième dynastie, et voyons dans l'histoire de l'*Eglise* et des *Lettres*, l'état intellectuel et religieux de la société pendant les quatre siècles que nous venons de parcourir.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

ÉTAT RELIGIEUX ET INTELLECTUEL DE L'OCCIDENT ET DE L'ORIENT, DE 395 A 752.

CHAPITRE Ier.

ÉTAT DE L'ÉGLISE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Propagation du christianisme en Occident. — Nous avons vu, au commencement de cet ouvrage (1), que, dès le milieu du troisième siècle, le christianisme, franchissant les limites de l'Empire et s'enfonçant dans les sauvages retraites des barbares avec les prisonniers qu'ils ramenaient de leurs excursions dévastatrices en Grèce et dans l'Asie Mineure, avait conquis à l'Eglise les Wisigoths, et que les Wisigoths étant ensuite tombés dans l'hérésie d'Arius, y avaient entraîné avec eux les peuples qui leur étaient alliés, les Ostrogoths, les Gépides, puis les Alains, les Suèves et les Vandales (2). La plupart des nations ger-

(1) Cf. le livre I, chap. 1 des *Invasions germaines*, et l'*Etat religieux de l'Empire* vers l'an 395.

(2) Si toutefois le roi des Vandales, Genséric, qui commença à régner en 428, ne passa point, ainsi que l'écrit Idacius, du catholicisme à l'hérésie ; car alors son peuple n'aurait pas reçu des Goths les premières prédications évangéliques.

Digitized by Google

maniques qui envahirent l'Empire étaient donc chrétiennes à l'époque de leur invasion, mais chrétiennes de la secte d'Arius. L'Eglise ne se donna point de repos qu'elle n'eût dissipé les ténèbres dont elles étaient enveloppées, et elle eut la consolation de voir en Espagne les *Suèves* adopter la foi catholique sous Cariaric (551); les *Wisigoths* sous Rekared, par l'influence d'Ingunde, sa belle-sœur; en Italie, les *Lombards*, d'abord sous Agilulf (602), grâce aux exhortations de la reine Théodelinde, et définitivement sous Grimoald (663), à qui son épouse Théodora, sœur de Bertarid, inspira une telle horreur de l'arianisme, qu'il bâtit et consacra lui-même, à Pavie, une basilique en l'honneur de saint Ambroise, le grand antagoniste des ariens.

L'Eglise ne fut pas moins heureuse dans ses rapports avec les barbares encore païens au moment de l'invasion, et qui apportaient avec eux les croyances du paganisme dans les contrées où ils se fixaient. Les *Burgundes* se convertirent au catholicisme, immédiatement après leur passage du Rhin (413), et restèrent fidèles à la foi sous leurs chefs Gondicaire, Gondiokh et Chilpérik. Puis, il est vrai, après l'an 490, sous le règne de Gondebald, ils se firent ariens à l'instigation de ce prince ; mais, par les exhortations d'Avitus, évêque de Vienne, le fils de Gondebald, Sigismond, abjura publiquement l'hérésie, et une fois parvenu au trône (516), remit le catholicisme en honneur dans les états paternels. Les *Franks*, à leur tour, renoncèrent aux idoles après la bataille de Tolbiac (496), et régénérés dans les eaux du baptême, devinrent les plus fermes appuis de l'Eglise. Un siècle après (596), le grand pape saint Grégoire I entreprenait la conquête des *Anglo-Saxons*, la plus difficile et la plus belle peut-être de toutes celles que fit alors la religion. On a pu entrevoir la part qu'y prit l'*Irlande*, et comment elle contribua à féconder dans la Bretagne les premiers germes de la foi. Peut-être est-ce ici le lieu de faire connaître en quelques mots l'état religieux de cette île, que le zèle éclairé et fervent de son

Digitized by Google

clergé a fait surnommer l'*île des saints*, l'*émeraude des mers*.

Irlande. — Les fréquentes pirateries des habitants de l'Irlande y avaient amené sans doute de bonne heure, des côtes de la Gaule et de la Bretagne, des captifs chrétiens, qui gagnèrent leurs maîtres à la religion du Christ. Car le plus habile sectateur de Pélage, Celestius, était, d'après saint Jérôme, un irlandais, et saint Prosper ne craint pas de dire que les efforts du pape Célestin, qui donna *Palladius* pour premier évêque à l'Irlande, avait rangé cette île parmi les pays chrétiens, *in Christum credentes* (1). Mais le paganisme y comptait de nombreux adeptes, d'autant plus difficiles à convertir, que les indigènes formaient deux tribus qui ne s'étaient pas encore mêlées, celle des habitants primitifs, que la plus antique tradition du pays signale comme des Milésiens venus de la Galice, et celle des *Scots*, moins anciens dans l'île, dont ils avaient subjugué les premiers possesseurs (2). L'armoricain *Patrik*, né en 387 à Boulogne en Picardie (3), se chargea de leur porter la parole de vie. Enlevé à seize ans par un pirate scot, il avait été transporté en Irlande, et pendant six ans, tandis qu'il gardait les troupeaux de son maître, il avait appris la langue du pays; puis, s'étant enfui, il était venu à Tours, où saint Martin avait fondé une célèbre école, et après y avoir étudié les sciences et la morale chrétienne, il était allé se perfectionner dans la vie religieuse au monastère de Lerins. De là il se rendit à Rome, et y reçut avec la bénédiction du pape Célestin le pouvoir de prêcher l'Evangile. Fait évêque à Eboria (Evreux ?),

(1) « Ad Scotos in Christum *credentes* ordinatus a papa Celestino *Palladius* primus episcopus mittitur. » (Prosperi *Chronic.*, ad ann. 431.)

(2) Ce n'est que de 510 à 520 que le nom de *Scoti* devint commun à tous les Irlandais, et que leur ile fut aussi connue sous le nom de *Scotia* que sous celui d'*Hibernia*.

(3) *Bonavem Tavernæ*, Boulogne de la Térouane.

Digitized by Google

pour remplacer Palladius, qui venait de mourir, il prit avec lui quelques compagnons, et partit, en 432, pour la *Scotie*. Bien accueilli de Léogaire, le roi suprême de l'île, il lui fit aussitôt part de la *bonne nouvelle*, ainsi qu'aux chefs de tribus réunis auprès de lui. Un barde fameux fut sa première conquête; Conall, frère de Léogaire, crut ensuite à sa parole, ainsi que plusieurs grands du pays; mais la plus célèbre conversion qu'il opéra fut celle des sept fils d'un petit roi et d'une grande masse de peuple assemblé à Connaught; ils étaient douze mille environ, et tous furent baptisés à la source d'Enardhac. Bien des jeunes filles, au sortir du baptême, se vouaient à la vie ascétique, et le nombre de ces religieuses croissait avec les résistances qu'elles rencontraient dans leurs familles. Sainte *Brigide*, en fondant pour elles plusieurs couvents, dont le plus important, celui de Kildare, date de 490, les soumit au joug d'une règle. Plusieurs chefs, gagnés par de légers présents, remirent aussi leurs enfants entre les mains du saint, qui les instruisait et les associait à son apostolat. Ainsi la foi se répandit promptement dans l'île, mais son triomphe n'y fut assuré qu'au VIe siècle, apres la conversion de Mouchertach (513-533), le premier des grands rois qui ait renoncé au paganisme.

Alors on vit quantité de fidèles abandonner tout pour suivre la foi du Christ, les établissements pieux se multiplier pour recevoir les corporations religieuses, et l'Irlande donner à l'Eglise une foule de nouveaux saints. Ce sont d'abord, de 432 à 542, suivant un précieux monument de la fin du VIIe siècle ou du commencement du VIIIe, trois cent cinquante évêques et fondateurs d'églises, Romains, Franks, Bretons ou Scots; « *car tous les évêques* d'Irlande étaient alors saints et pleins de l'esprit de Dieu. Sous la conduite du Christ, tous observaient la même discipline, introduite par saint Patrick, avaient même liturgie, même tonsure, même cycle pascal; et ce qu'une église rejetait, toutes le rejetaient également. Ils ne

se séparaient pas du sexe avec trop de rigueur, mais forts dans le Christ, ils soutenaient la présence et la société des femmes, et en acceptaient le service, sans céder aux tentations que leur vue peut faire naître (1)... La deuxième classe, de 540 à 598, comprend trois cents saints, dont la plupart ne sont plus des évêques, mais des prêtres, tant abbés que moines, les couvents étant alors fort nombreux. Ils avaient toujours un même cycle pascal et une même tonsure, mais diverses liturgies et règles monastiques. Ils tenaient une de ces liturgies des bretons David, Gildas et Cadoc. Ils interdisaient le service et l'entrée de leurs cloîtres aux femmes. Parmi eux on cite entre autres.... Comgall qui éleva, en 559, le célèbre monastère de *Banchor* ou *Bangor*, aux environs de la baie de Carrikfergus, et qui gouvernait trois mille moines disséminés en différentes maisons, puis le roi du Leinster méridional, Cormac, qui passa ses dernières années à Banchor. La troisième classe comptait un petit nombre d'évêques et de prêtres, en tout cent personnes. Ces saints, retirés dans les déserts, vivaient d'herbes, d'eau et d'aumônes; ils ne possédaient rien en propre, avaient diverses règles ou liturgies et divers genres de tonsure, les uns gardant leurs cheveux, les autres ayant la *corona*. Ils ne s'accordaient pas non plus pour la fixation de la Pâque, les uns célébrant la résurrection de Jésus-Christ le quatorzième jour de la lune, les autres le seizième. Ils virent passer les règnes de quatre dynasties jusqu'à la grande mortalité (605-665) (2). » Ainsi plus le nombre des saints diminuait, plus leur dévotion était ardente, leur méditation profonde, leurs abstinences rigoureuses, leur lutte avec les sens impitoyable. Il semble que le génie religieux des Orientaux, qui avait fait de Lérins une petite Thébaïde, était passé tout entier dans

(1) « Ceci prouve contre ceux qui prétendent que les prêtres et évêques » d'Irlande étaient alors mariés. Ils ont été, au contraire, toujours tenus » au célibat. » DOELLINGER, t. II, p. 177.

(2) DOELLINGER, t. II, p. 177-178.

Digitized by Google

l'Irlande avec saint Patrick. Mais on sent aussi qu'il y a dans cette aspiration à l'isolement, à l'indépendance, une cause de péril pour l'église irlandaise, et que tôt ou tard la discipline et les mœurs en souffrance réclameront une réforme énergique. Toutefois « les Irlandais gardaient la doctrine elle-même dans toute sa pureté ; on ne tronvait chez eux ni schismes, ni hérésies ; mais ils honoraient dans le pontife romain le chef de l'Église, et par lui se trouvaient en rapports continuels avec les autres églises de la catholicité. »

L'occident n'avait point d'ailleurs en ce temps-là de meilleures écoles que celles des couvents d'Irlande, parmi lesquelles se distinguaient alors l'école de *Clonard*, fondée par saint Finnian en 530, et celle de *Lismore*, qu'établit, en 640, saint Gataldus. » Aussi, tandis que des armées de barbares livraient l'Europe au pillage et à la misère, tous les amis de la science et de la vie monastique venaient-ils du continent ou de la Bretagne chercher un asile sur cette terre, encore exempte d'agitation. De leur côté de pieux irlandais, passant les mers, allaient porter l'Evangile aux populations idolâtres, retremper la foi des autres peuples et répandre en Europe les lumières de la civilisation chrétienne. Ainsi Erimthan, à qui sa simplicité a fait donner le nom de *Colomban*, sous lequel il est connu, après avoir fondé un couvent à *Tirconnel*, d'où sortit plus tard la ville de Derry, aujourd'hui Londonderry, vint au milieu du VIe siècle s'établir dans l'île de *Hy* ou Iona, l'une des Hébrides, nommée depuis I-Kolumbkill, et delà porta la foi dans toutes ces îles, chez les Pictes du nord de la Grande-Bretagne, et parmi les colonies de Scots ou Irlandais établies, vers 503, entre le golfe de Clyde et les monts Grampians. Dans toutes ces missions il éleva grand nombre d'églises et de monastères, et par là, quoique simple prêtre, il exerça extraordinairement et assura à ses successeurs, les abbés de Hy, une juridiction ecclésiastique jusque sur les évêques de sa vaste province. Quand la

Digitized by Google

mort vint surprendre saint Colomban au milieu de l'assemblée des fidèles (597) (1), un autre saint prenait possession au nom du Christ des états Anglo-Saxons et ouvrait une nouvelle carrière à l'infatigable activité des Irlandais (2).

Deux caractères principaux des missions chez les barbares. — Deux choses frappent surtout dans ces grandes missions. La première, c'est l'active et salutaire coopération de la femme à l'œuvre de l'Eglise. Au commencement du monde, elle avait initié l'homme au mal et préparé à sa postérité une vie de fatigue et de misère ; maintenant elle lui ouvre le chemin de la vertu et du bonheur, et n'omet rien pour le réconcilier avec lui-même et avec le ciel. Aussi, tandis qu'elle avait aux temps anciens vécu dans la servitude et l'humiliation, la femme, en préparant le cœur de l'homme aux enseignements de la religion, s'est-elle assuré le premier rang dans la société chrétienne. Il était impossible, en effet, que les peuples, héritiers du bienfait, ne se transmissent pas de siècle en siècle la dette sacrée de la reconnaissance, et il devenait naturel que l'influence de celles en qui le guerrier barbare vénérait déjà comme un souffle de l'esprit divin, s'en accrût prodigieusement. Sans doute cette influence sera bien des fois méconnue, et demeurera longtemps obscure encore dans le chaos du moyen-âge (3) ;

(1) L'époque de sa mort témoigne assez qu'il ne faut pas le confondre, ainsi que l'a fait M. Aug. Thierry, avec l'irlandais du même nom, qui fonda dans les Vosges le monastère de Luxeuil, et, en Italie, près de la Trebia, celui de Bobio, où il mourut en 615.

(2) Voy. sur la mission de saint Augustin l'*Histoire des Anglo-Saxons*, t. I, p. 296 et sq.

(3) En 581, par exemple, à peu près à l'époque où Mahomet en Arabie refusait aux femmes, comme étant d'une condition inférieure à celle des hommes, une place dans son paradis, en Gaule, au concile de Mâcon, on discuta gravement la question de savoir si elles appartenaient à l'espèce humaine, et se trouvaient comprises dans l'acceptation générique du mot *homme*. L'un des prélats soutenait la négative ; mais les arguments de ses collègues, étayés de plusieurs passages de l'Ecriture sainte, le firent changer d'opinion (Grég. de Tours, l. VIII, c. 20).

Digitized by Google

mais elle n'en résistera pas moins à toutes les atteintes, et par différentes causes on la verra reparaître enfin, acceptée de tous, dominante, ornée des plus vives couleurs du christianisme et de la poésie, et la chevalerie, associant le culte des femmes à celui du Dieu qu'elles avaient appris à bénir, nous transmettra sa belle devise : *Dieu et les dames*, comme un écho de cette reconnaissance séculaire que la grande *famille chrétienne* portait en son cœur, qu'elle y entretient encore précieusement, et qu'elle y conservera aussi longtemps que la femme gardera la pureté de sa foi.

Les missions du ve au viiie siècle ont ensuite présenté ce caractère que leur marche était diamétralement opposée à celle des missions apostoliques, et qu'au lieu de s'adresser d'abord aux peuples, comme dans le monde romain, l'Eglise se proposa pour but de ses premiers efforts la conversion des chefs barbares. C'est que la misère des peuples de l'Empire les rendait bien plus propres à goûter les consolantes vérités de la religion, tandis que l'ascendant des chefs de guerre sur leurs compagnons, *duces ex virtute sumunt*, suffisait, dès que ceux-là s'étaient convertis, pour assurer la conversion des autres; outre que les classes supérieures de la société romaine, tenant au paganisme par l'attache des plus honteuses passions, étaient fort difficiles à ébranler, à émouvoir, au lieu que les barbares, sans immoralité, sans préjugés d'éducation, et loin du sol natal, auquel étaient scellées leurs divinités, n'éprouvaient aucune répugnance à ouvrir les yeux à la lumière. La conversion des barbares se fit d'ailleurs avec précipitation; on sentait le besoin d'adoucir promptement les maux de l'invasion, et dans cette légitime pensée, on appliquait en sens inverse les leçons de l'expérience, qui apprenaient à réformer les familles par les individus, les peuples par les familles, et les gouvernements par les peuples. Voilà pourquoi ces derniers conservèrent si longtemps, avec leurs anciennes superstitions, les vices de la barbarie, pourquoi

Digitized by Google

les mœurs du moyen-âge présentent un tel mélange de qualités contraires. Ce que ces mœurs ont de bon est l'œuvre du christianisme, et ce que les circonstances y font voir de mauvais n'est qu'un reste du *vieil homme*, que les barbares n'avaient pas entièrement dépouillé.

Persécutions. — *Persécution de l'Eglise par les Vandales.* — Toutefois on aurait tort de croire que les victoires de l'Eglise sur les Germains aient toutes été faciles. Plus d'une fois, comme aux premiers temps, elle les scella de son sang, et triompha par le martyr. Mais c'est surtout des ariens qu'elle eut à souffrir, témoins la persécution des *Wisigoths* en Gaule et en Espagne (1), et celle des *Vandales* en Afrique; arrêtons-nous un instant sur cette dernière.

Ce fut en 437 qu'elle éclata. *Genséric* commença par dépouiller de leurs siéges et bannir de ses états plusieurs évêques, entre autres Possidius, le biographe de saint Augustin. Il fit aussi mettre à mort, pour leur attachement à la foi catholique, quatre frères espagnols qu'il avait pris à son service. A son entrée dans Carthage (439), il priva les fidèles de leurs églises, que les ariens approprièrent à leur culte ou à des usages profanes, et fit jeter nu, dans des barques qui prenaient eau, le métropolitain de la ville, *Quotvultdeus*, avec une grande partie de son clergé; mais la mer, qui devait les engloutir, les porta sains et saufs jusqu'à Naples. Ces cruautés déterminèrent grand nombre d'Africains à émigrer en Italie et en Orient, où Théodoret en recommanda plusieurs à la bienveillance de ses amis; la population en fut sensiblement diminuée; et Genséric ne ramena de Rome et du reste de la Péninsule tant de milliers de captifs que pour remédier à ce mal. — L'intercession de l'empereur d'Orient obtint cependant à l'Eglise africaine quelques moments de repos, et Quotvultdeus étant

(1) V. t. I, l. II, 2e part. c. 4.

Digitized by Google

mort en exil (454), les Carthaginois purent se choisir un évêque, et rentrer même dans la possession de plusieurs temples. Mais *Deogratias* étant à son tour sorti de ce monde deux ans après, dès 457 le clergé arien les leur reprit, fit bannir de nouveau cinq évêques catholiques, et bientôt décréter qu'il ne serait donné dans la Proconsulaire aucun successeur aux prélats qui mourraient. Aussi de cent soixante-quatre évêques que comptait alors cette province, il n'en restait plus que trois en 487, lorsque Victor de Vita écrivait son histoire; encore ces trois derniers étaient-ils bannis de leurs églises. Néanmoins cette persécution eut pour résultat, comme il arrive toujours, de répandre la foi, si ce n'est chez les ariens, du moins chez les Maures de l'intérieur, au milieu desquels le gouverneur vandale avait relégué une foule de victimes. Cette considération détermina peut-être Genséric, non moins que les sollicitations de Zénon (475), à adoucir le sort des catholiques, à rappeler les prêtres de Carthage et à leur rendre leurs basiliques.

Hunéric, son fils et son successeur, parut aussi vouloir entrer dans cette voie de modération, et, à la prière de l'empereur, il permit que les Carthaginois élevassent un pasteur sur leur siége épiscopal, dont la vacance durait depuis vingt-quatre ans. Le choix tomba sur *Eugène*. Mais Hunéric avait exigé qu'en retour les ariens de l'empire d'Orient y exerçassent librement leur culte ; sous le prétexte qu'on ne les y supportait pas, il défendit d'abord à Eugène de laisser entrer dans son église aucune personne vêtue à la manière vandale, car il y avait parmi cette nation barbare un assez grand nombre de catholiques, et beaucoup de Carthaginois au service de la cour portaient le costume des conquérants. L'intrépide évêque répondit que la maison de Dieu était ouverte à tous, et qu'il n'en devait repousser personne. Là dessus, le roi fit placer aux portes de l'église des gardes armés de crocs, et dès qu'un vandale voulait entrer, ils le harponnaient par sa chevelure ramassée au sommet de la tête, et la lui arrachaient avec la peau. Mais

Digitized by Google

la foi n'en était pas plus attiédie, et les églises continuaient d'être très fréquentées. Alors, n'écoutant plus que sa colère, Hunéric exigea que les dignitaires de la cour et tous les fonctionnaires publics professassent l'arianisme. Mais beaucoup d'entre eux aimèrent mieux perdre leurs places que de renoncer à leurs croyances. L'embarras du roi était grand, car, parmi les ariens, il y avait peu de gens capables de remplacer avantageusement les démissionnaires ; c'est pourquoi il ordonna qu'on fît travailler les récalcitrants comme colons dans les domaines royaux, jusqu'à ce qu'ils s'amendassent ; s'ils tardaient à le faire, on les privait de tous leurs biens, et on les déportait en Sicile ou en Sardaigne. En même temps, pour perdre les ministres de la religion dans l'esprit des fidèles, on rassemblait des vierges consacrées, et par les plus affreuses tortures on s'efforçait de leur arracher l'aveu qu'elles avaient été déshonorées par des évêques et des prêtres ; mais cette infamie n'eut aucun succès.

Cependant, en 483, Hunéric, voulant encore se donner quelque apparence de modération et de bon vouloir, sur les conseils du métropolitain arien, Cyrila, invita, par une circulaire, *tous les évêques omoousiens* (1) à se réunir à Carthage le premier jour de février 484, pour y soutenir au moyen de l'Ecriture sainte une polémique contre les évêques de l'arianisme. Eugène demanda qu'il plût au roi d'y admettre aussi les prélats étrangers, *et surtout*, puisqu'il s'agissait de questions de foi du plus haut intérêt pour toute la chrétienté, *ceux de l'Eglise romaine, qui est la tête de toutes les églises* (2). Mais Hunéric fit répondre à Eugène : « Je ne suis pas le maître du monde ; soumets-

(1) *Consubstantialistes*, de *ομος*, le même, la même, et *ουσια*, être, substance), par opposition aux ariens, qui s'intitulaient *omœousiens* (de *ομοιος*, semblable, et *ουσια*, substance).

(2) ... Ut veniant co-episcopi mei, qui vobis nobiscum communem fidem nostram valeant demonstrare, et præcipue ecclesia Romana, quæ caput est omnium ecclesiarum (*Vict. Vit.* II. 15.)

Digitized by Google

» moi l'univers, et je ferai venir qui tu voudras. » Puis, afin d'affaiblir les catholiques, il fit saisir les évêques les plus savants et les plus zélés, et les envoya en exil. Il fallut bien se résigner. Quatre cent soixante-six évêques se rendirent à la conférence : soixante-quatre avaient leurs siéges dans la Proconsulaire ; cent vingt-trois ou cent vingt-cinq en Numidie ; cent neuf ou cent sept dans la Byzacène ; cent vingt dans la Mauritanie de Césarée ; quarante-deux ou quarante-quatre dans la Mauritanie Sitifienne, cinq dans la Tripolitaine, et huit dans la Sardaigne ou les îles Baléares. Ils avaient choisi dix d'entre eux pour porter la parole au nom de tous ; mais c'était peine superflue. Assis sur un trône élevé, le patriarche arien Cyrila débuta en faisant chasser de la salle, à coups de bâton, la multitude catholique, et pour éviter toute discussion, déclara qu'il n'entendait pas le latin. « Mais tu parles souvent cette langue, » répliquèrent ses adversaires. Quoi !. tu te retranches » derrière des subterfuges pareils, après avoir allumé le » feu de la discorde ! » Comme ils n'en pouvaient rien tirer de raisonnable, ils prirent le parti d'exposer par écrit leurs doctrines religieuses, et de remettre au monarque cette profession de foi. Hunéric y répondit par une ordonnance, qui appliquait aux catholiques tous les châtiments que les empereurs infligeaient aux hérétiques, c'est-à-dire à la secte dangereuse des donatistes, dont on reconnaît facilement ici l'influence (1). « Or voici, dit Hunéric, quelle était la teneur des décrets impériaux. Il » n'y aura point d'autres églises que celles où les prêtres » catholiques font l'office ; il ne sera pas permis à d'autres personnes de former des associations cénobitiques, » ni de tenir des conciliabules, ni de recevoir ou de » faire bâtir des églises dans une ville ou dans un lieu, » quelque petit qu'il soit..... Les biens ecclésiastiques » de tous les schismatiques seront adjoints à ceux du

(1) Voy. là-dessus, t. I. p. 122 et 123.

Digitized by Google

» clergé orthodoxe ; les hérétiques n'auront nulle part » libre entrée dans une place ; on les chassera des » villes et des endroits où ils se présenteraient ; ils n'au- » ront aucun pouvoir pour baptiser ou pour discourir » sur des matières religieuses ou pour ordonner des » évêques, des prêtres (*presbyteros*) ou d'autres digni- » taires de l'ordre ecclésiastique. Ceux qui se laisseront » revêtir de ces titres, et ceux qui les donneront, paieront » chacun une amende de dix livres pesant d'or ;.... et » dans le cas où ils persisteraient dans leur malice, on » les arrachera à leur sol et domicile, et on les enverra » dans l'exil sous bonne et sûre garde. Les empereurs » susdits ont aussi sévi contre les laïques, en les privant » du droit de faire des donations, de tester et de re- » cueillir une donation ou une succession quelconque... » Les personnes employées à la cour étaient soumises » à des peines fort graves : on les privait de leurs di- » gnités ; on les marquait du sceau de l'infamie, et » on les assimilait aux grands criminels politiques. Les » fonctionnaires civils de tout rang qui relèvent des gou- » verneurs civils des provinces, étaient passibles d'une » amende de trente livres pesant d'argent ; quand ils » persistaient dans leur erreur, et que cette peine leur » avait été appliquée cinq fois, ils étaient, en cas de » récidive, battus de verges et envoyés en exil. Les em- » pereurs avaient ordonné de brûler tous les livres des hé- » résiarques et de leurs partisans ; nous ordonnons qu'on » en fasse autant des livres dans lesquels *l'iniquité* prêche » les fausses doctrines du catholicisme. Ils avaient aussi » réglé, d'après leur rang, la quotité des amendes qui » devaient être infligées aux personnes : les *illustres* » payaient chacun cinquante livres pesant d'or ; les *spec-* » *tabiles*, quarante ; les *sénateurs*, trente ; les *populares* (1),

(1) Expression synonyme de *principales* ou de *decem primi curiales*. (Voy. le chapitre 1er de cette hist.)

» vingt; les *sacerdotes* (1), trente; les *décurions*, cinq; » les *négociants*, cinq; les *plébéiens*, cinq; enfin les » *circumcellions*, dix livres pesant d'argent. Ceux qui » persistaient dans leur sentiment étaient envoyés en exil » après avoir vu confisquer leurs biens. Ceux qui recélaient » les coupables étaient condamnés à la même amende » qu'eux, ou, s'ils étaient fermiers, à une amende de la » valeur de leur fermage. Les gouverneurs civils des pro- » vinces qui ne tenaient pas la main à l'exécution de ces » lois, encouraient ou la peine de proscription ou celle de » mort; il en était de même des trois employés supérieurs » du bureau du gouverneur civil; quant aux autres em- » ployés de ce bureau, ils étaient condamnés chacun à » une amende de vingt livres d'or. Telles sont les lois que » nous allons faire appliquer aux *omoousiens* convaincus » d'avoir été ou d'être attachés à cette fausse croyance. » Qu'ils renoncent à tout ce que nous venons d'interdire : » sinon, on instruira contre eux et contre les juges » suspectés d'indulgence.... »

On ne tarda pas à instruire et à sévir. Des évêques venus à Carthage, trois cent deux furent envoyés dans l'intérieur de l'Afrique, quarante-six furent déportés en Corse, vingt-huit prirent la fuite, et la plupart des autres succombèrent aux mauvais traitements qu'on leur fit endurer. Puis, les pasteurs dispersés, la persécution s'acharna contre le troupeau. Hommes et femmes périssaient sous les coups, étaient étranglés, jetés aux flammes. C'est alors qu'on vit éclater un miracle si bien attesté, dit Dœllinger, qu'à peine y a-t-il dans toute l'histoire un autre fait plus authentique. Le roi avait commandé qu'on coupât la main droite et la langue à des habitants de Tipasa, qui, rassemblés dans

(1) C'est-à-dire les *sacerdotales*. Ils étaient anciennement chargés de plusieurs cérémonies religieuses dans les assemblées. Les empereurs chrétiens laissèrent subsister longtemps ces cérémonies païennes dans certaines localités, et principalement dans les grandes villes de l'Afrique proconsulaire (*Cod. Theod.* 16, tit. x, l. xx, data ab Honorio, a. 415).

Digitized by Google

une maison, y avaient célébré les saints mystères. Tous ces martyrs gardèrent l'usage de la parole comme auparavant; même un d'entre eux, qui jusque là était demeuré sourd et muet, cessa d'être muet, dès qu'on lui eut coupé la langue, et se mit à chanter les louanges du Seigneur. Plusieurs de ces hommes, soixante environ, allèrent à Constantinople, et toute la ville fut témoin du prodige. Victor de Vita, le comte Marcellin, le philosophe platonicien Enée de Gaza, l'historien Procope, l'empereur Justinien lui-même et beaucoup d'autres *l'ont vu de leurs propres yeux* et le témoignent dans leurs écrits; *ils ont entendu parler* les victimes de la barbarie vandale, et *admiré que leur voix pût être si bien articulée.* « Je cherchais, dit Enée (1), » l'instrument de la parole, et ne croyant pas à mes oreilles, » j'ai voulu juger par mes yeux; et leur ayant fait ou- » vrir la bouche, j'ai vu toute la langue arrachée jusqu'à » la racine, et me suis étonné, non de ce qu'ils parlaient, » mais de ce qu'ils vivaient encore. » Ce fut vainement qu'un ambassadeur de l'empereur Zénon, nommé Uranius, vint à Carthage intercéder en faveur des catholiques; à la nouvelle de son arrivée, le roi, pour mieux le convaincre de l'inutilité de sa mission, fit placer tout le long des rues qu'il devait parcourir pour arriver jusqu'à lui, des bourreaux occupés à torturer publiquement les catholiques. Les prélats ariens, de leur côté, faisaient saisir les voyageurs sur les grandes routes, s'introduisaient violemment auprès des malades, arrachaient les enfants aux bras de leurs parents, pour administrer à tous le baptême de l'arianisme. L'évêque arien Antonius alla jusqu'à faire lier les pieds et les mains à l'évêque de Tamallunca, *Habetdeus*, pour l'asperger d'eau, croyant par là le baptiser; mais, comme il se félicitait ensuite de sa conquête, le saint évêque lui dit: « J'ai toujours conservé la même foi, et tandis que tu » me tenais la bouche fermée, je faisais dans mon cœur

(1) A la fin de son dialogue sur la *résurrection. Bibl. PP. G.* L. t. II, p. 415, E.

Digitized by Google

» une protestation, que les anges écrivaient pour la pré-
» senter à Dieu. » La désolation était devenue générale dans l'église d'Afrique, et d'autant plus affreuse, qu'au fléau de la persécution s'étaient joints ceux de la famine et de la peste, quand Hunéric mourut à la fin de l'année.

Son neveu *Gondamond*, qui lui succéda, rendit en 485 tous les catholiques à leur patrie, excepté les évêques, et leur garantit la sécurité. Deux ans après, l'évêque Eugène put revenir et obtint une église à Carthage. Enfin, « la
» dixième année de son règne, Gondamond, à la solli-
» citation de ce prélat, rappela de l'exil tous les prêtres
» du Seigneur, et leur rendit leurs églises, lesquelles
» étaient restées fermées dix ans, six mois et cinq jours (1). » Mais la mort ne tarda pas à l'enlever, et son frère et successeur, *Thrasamond*, se montra au contraire arien fanatique.

Thrasamond chercha d'abord, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, à séduire les catholiques par l'appât des honneurs et des richesses réservés à l'apostasie. Mais sa modération ne tint point contre la fermeté de leur foi, et après avoir, en 498, banni Eugène dans les Gaules, où il mourut en 505, il défendit de consacrer désormais aucun évêque catholique. Puis, comme on ne tenait aucun compte de sa défense, il confisqua toutes les églises, et fit saisir cent vingt ou deux cent vingt évêques, qu'il relégua, tous, en Sardaigne, au milieu des serpents et des poisons. Ils ne quittèrent point l'Afrique sans soustraire le corps de saint Augustin aux outrages des hérétiques, et apportèrent avec eux ce précieux trésor, que l'île conserva jusqu'en 724; alors Luitprand, pour le dérober aux profanations des Sarrasins, le racheta par une grande somme d'argent, et le fit transporter à Pavie, d'où il passa plus tard à Milan. C'est là qu'il reposait, quand en 1842, un prince, dont les souverains étrangers semblaient envier la fortune, et qu'éprouvent aujourd'hui

(1) Tiro Prosper, apud Ruinart, p. 549.

Digitized by Google

les rigueurs de l'exil, obtint de l'Autriche et fit rendre solennellement à la ville d'Hippone une portion de ces reliques vénérables. Cependant Thrasamond se défendait de toute partialité pour l'arianisme, et, feignant de chercher la lumière, entrait souvent en discussion avec les catholiques; il rappela même, en 515, l'évêque Fulgence, qui avait une grande réputation de savoir, et lui présenta, avec une défense de l'arianisme, qu'il avait lui-même composée en un très bon latin, une série de questions auxquelles il l'invita à répondre. Fulgence répondit aussitôt avec une grande force, mais on comprend qu'il n'ait point triomphé de la croyance de son royal adversaire. Toutefois Thrasamond avait pris tant de plaisir à son entretien avec le saint évêque de Ruspe et à la lecture de ses ouvrages, que les ariens eurent besoin de deux années d'obsessions pour obtenir de ce prince lettré qu'il le renverrait en Sardaigne.

A la mort de Thrasamond, le catholicisme refleurit encore en Afrique sous *Hildéric*, dont Gélimer fit servir la tolérance au triomphe de son ambition; et l'empire vandale n'ayant pas tardé à s'écrouler, la paix de l'Eglise ne fut plus troublée que par les ravages des Maures. Il est vrai que ces ravages étaient fréquents, et que les pillards désolaient surtout les monastères, au point que des moines se décidèrent à émigrer. « C'est ainsi, dit Dœllinger, que l'an 569, l'abbé Donatus passa en Espagne avec soixante-dix moines, et introduisit la vie monastique dans cette péninsule (1). Les continuelles attaques des Maures affaiblirent d'ailleurs peu à peu et découragèrent si bien les provinces africaines, qu'elles n'opposèrent presque pas de

(1) Il serait plus juste de dire qu'il contribua à l'y propager; car nous voyons par les canons du concile de Tarragone, tenu en 517, qu'il y avait dès lors en Espagne des monastères gouvernés par des abbés. Le plus ancien paraît être celui d'Asane en Aragon, sur la rivière de Cinta Il fut fondé par saint Victorien, natif du pays, qui le gouverna pendant soixante ans, et qui nous est principalement connu par son épitaphe, ouvrage de FORTUNAT.

Digitized by Google

résistance aux Arabes, lorsque plus tard ils arrivèrent de l'Orient (1). »

Propagation du Christianisme en Orient.— *Persécution qu'il essuie en Arménie.* — En dehors des limites orientales de l'empire romain, le christianisme n'avait pas fait moins de progrès que chez les barbares occidentaux; mais les jours de deuil y avaient promptement suivi ses triomphes; et ses désastres avaient été d'autant plus profonds et irréparables, que là où il ne procédait pas de l'hérésie, il l'avait eue contre lui en même temps que l'ignorance de la barbarie, le fanatisme des mages et le cimeterre des musulmans. L'*Arménie*, la première entre toutes les nations, avait, dès l'an 302, accueilli *la bonne nouvelle*, à la suite de son roi Tiridate. Ce prince, pour échapper à une grave maladie, s'était décidé, sur le conseil de sa sœur, à invoquer les prières de *saint Grégoire l'illuminateur*, qui descendait en ligne latérale du sang royal arménien des Arsacides, et qu'une femme chrétienne, après l'avoir sauvé d'entre les mains des meurtriers de sa famille, avait transporté à Césarée en Cappadoce, où on lui avait donné le baptême et son nom. Grégoire guérit Tiridate, et après s'être fait sacrer métropolitain d'Arménie, eut la joie de le baptiser sous le nom chrétien de Jean, ainsi qu'une grande partie du peuple.

Quelques années après (326), des circonstances analogues déterminaient la conversion des *Ibères*, habitants de la Géorgie actuelle. Une esclave chrétienne, nommée *Nouné*, après avoir guéri par ses prières l'épouse du roi Mihran, avait obtenu la permission de prêcher l'Evangile. La reine se convertit la première, et prépara la conversion de Mihran. Un jour qu'il était à la chasse, il fut surpris dans les montagnes par un épais brouillard. L'horreur de cette nuit soudaine au milieu d'une nature sauvage lui

(1) Doellinger, p. 160.

Digitized by Google

rappela les récits qu'on lui avait faits de la puissance de Dieu, et persuadé que c'était là un présage des malheurs qui allaient fondre sur lui, il se mit à genoux et fit serment d'adorer le Dieu de Nouné, si la lumière venait à reparaître. Le brouillard ne tarda pas à se dissiper. Mihran, fidèle à sa parole, fit venir d'Arménie des prêtres pour seconder la *femme apôtre* dans la prédication de l'Evangile ; le grand temple du dieu Aramaz ou Armaz, près de la capitale Mtskhitha, fut détruit, et sur ses ruines Nouné planta une croix, qui devint le palladium des Ibères (1). De là le christianisme se propagea de bonne heure chez les *Albanais* et autres peuples voisins ; mais ce ne fut qu'au VIe siècle qu'il pénétra, du temps de Justin Ier, chez les *Lazes* et les *Tzannes*, puis chez les *Abasghes*, voisins des Lazes, par les efforts de Justinien, qui éleva parmi eux une église à la Sainte Vierge et interdit à leurs rois le honteux commerce d'eunuques, auquel ils se livraient.

Cependant un traité entre la Perse et l'Empire romain avait, en 390, abandonné à la première de ces puissances les quatre cinquièmes de l'Arménie, et le moment était proche où les rivalités des grands allaient ruiner la dynastie arménienne des *Arsacides*, qui ne comptait pas moins de cinq cent quatre-vingts années d'existence, et provoquer la réduction de leur patrie en province persique (429). Il était réservé, au dernier descendant de saint Grégoire, au dernier patriarche du sang d'Arsace, de voir tomber le dernier roi de cette famille. Saint *Sahag* n'avait pas moins de soixante ans quand il fut appelé au trône patriarchal, et pendant cinquante et un an (391-442) il dirigea avec autant de sagesse que de fermeté les affaires religieuses et politiques de sa nation. Il aurait voulu l'affermir

(1) Ils le vénéraient encore, quand le prince George Bagration l'emporta à Pétersbourg en 1801 ; mais, sur l'ordre de l'empereur Alexandre, il fut restitué aux Géorgiens. — Rapprochez la conversion de Mihran de celle de Clovis, et voyez-en les détails dans l'arménien Moïse de Khoren, l. II, c. 86, t. I, p. 357 et sq. de la traduction de Le Vaillant de Florival.

Digitized by Google

dans la foi, afin qu'elle pût résister à tous les orages, à toutes les persécutions ; et, si elle n'échappa point aux séductions de l'hérésie, elle sut du moins se défendre contre les invasions des Mages.

Pour atteindre le but qu'il se proposait, Sahag avait eu soin d'encourager en Arménie l'étude de la langue et des lettres grecques, qui facilita la continuation des rapports de son pays avec l'église hellénique, et paralysa l'influence anti-chrétienne de la langue et de la civilisation des Perses. Il lui avait également paru indispensable de former un alphabet spécial pour l'arménien, afin de pouvoir en exprimer exactement les sons et traduire en cet idiome la sainte Ecriture. Ce fut le soin particulier et la gloire de saint *Mesrob*, le fidèle compagnon de ses travaux. Celui-ci, après plusieurs voyages entrepris dans la Mésopotamie et la Syrie, pour demander aux savants de ces contrées les lumières nécessaires à l'accomplissement de son dessein, parvint, avec le secours d'un habile calligraphe grec, Rufianus de Samosate, à fixer un alphabet de trente-six lettres, auxquelles on en joignit deux autres beaucoup plus tard ; puis, à l'aide de ses élèves, il fit traduire l'ancien et le nouveau Testament. Mais comme ce premier essai leur parut trop défectueux, Sahag et Mesrob envoyèrent, en 428, six prêtres arméniens à Constantinople, où ils élaborèrent leur version avec une exactitude qui lui a fait donner des savants modernes le surnom de *reine des versions*. Saint Mesrob passa ensuite chez les *Ibériens*, et composa pour eux, suivant les mêmes principes, mais avec des formes tout à fait différentes, un alphabet, dont on se sert encore maintenant dans la Géorgie pour la transcription des livres ecclésiastiques. Il parvint également à soumettre aux principes alphabétiques la langue des *Albanais*; mais ce peuple barbare négligea bientôt le présent, et nous en ignorons complètement aujourd'hui la valeur.

Ces grands travaux étaient à peine terminés, et leurs auteurs descendus dans la tombe (440), que Yesdedjerd II

Digitized by Google

(440-457), animé du désir de soumettre au culte de Zoroastre la nouvelle conquête des Perses, chargea d'impôts les églises et les monastères, qui en avaient été jusqu'alors exempts, et fit souffrir aux évêques et au clergé les plus criantes extorsions. C'était ***Mihir Nerseh***, son premier ministre, qui lui avait inspiré cette pensée malheureuse. Quand Mihir vit que les Arméniens supportaient leurs maux patiemment, il les somma de passer à la foi des Perses, en leur adressant (450) une proclamation, qui exposait le symbole du parsisme, et réfutait la doctrine des prêtres chrétiens en des termes qui font trop bien leur éloge pour être passés sous silence : « Le monde, disait-il,
» est partagé entre Ormuzd et Ahriman ; tous les maux,
» le chagrin, la guerre, la douleur, la mort viennent de ce
» dernier ; mais du Dieu bon découlent la richesse, la
» gloire, l'honneur, la santé, la beauté, l'éloquence, la
» longue vie. Tous ceux-là se trompent qui disent que Dieu
» a fait la mort, que le bien et le mal sortent d'une même
» source ; mais les chrétiens sont ceux qui se trompent
» le plus, en enseignant que Dieu s'est irrité, parce que
» que l'homme a mangé du fruit d'un certain arbre, que
» pour cela il a fait la mort et jeté les hommes dans le mal-
» heur : une telle colère n'anime point même les hommes
» contre leurs semblables, à combien plus forte raison
» est-elle indigne de Dieu ! Egalement fausse est la doc-
» trine d'après laquelle Dieu, qui a fait le ciel et la terre,
» est apparu dans ce monde, et y est né d'une femme,
» sous le nom de Jésus. A la vérité cet homme a séduit
» beaucoup de gens ; les Romains surtout ont accepté ses
» rêves, et dans leur folie ont abandonné, pour la perte de
» leur âme, notre foi, la seule bonne. Mais vous, pourquoi
» vous êtes-vous laissés séduire et convaincre par eux ?
» Songez que vous devez avoir la même foi que votre
» souverain, *car ce dernier aura à rendre compte à Dieu*
» *de vos âmes*. Ne croyez plus vos pasteurs, ces Nazaréens,
» comme vous les nommez, car ils sont sans foi. Ils vous

Digitized by Google

» enseignent de belles choses que contredisent leurs actes :
» *ils vous disent qu'il est permis de se nourrir de viandes,*
» *et eux-mêmes n'en mangent pas ; ils permettent de se*
» *marier, et eux-mêmes ne veulent pas seulement regarder*
» *une femme ; ils déclarent que c'est un grand péché d'a-*
» *masser des trésors, ils mettent la pauvreté au dessus de*
» *la richesse, estiment le malheur et méprisent la fortune,*
» *se moquent du destin, voient dans la gloire une fumée,*
» *s'habillent grossièrement, témoignent aux gens obscurs*
» *plus d'égards qu'aux illustres, glorifient la mort et dé-*
» *daignent la vie, font peu de cas de la puissance de*
» *l'homme et louent la stérilité.* Si on voulait leur prêter
» l'oreille, la fin du monde serait proche. Y a-t-il quelque
» chose de plus absurde que ce qu'on lit dans leurs livres :
» les hommes attachèrent Dieu à une croix ; ce Dieu mou-
» rut et fut enseveli, puis ressuscita et monta dans les
» cieux ! Les Devs ne peuvent être contraints ou empri-
» sonnés, ni tourmentés par l'homme ; comment le Dieu
» créateur pourrait-il l'être ? »

Ainsi parlait Mihir. En réponse à sa proclamation, dix-sept évêques, avec plusieurs chorévêques, un nombre considérable de simples prêtres et le katholicos ou patriarche, rassemblés en concile dans la capitale Artaxata, jurèrent de défendre la foi ; et comme les grands et la nation entière applaudissaient à leurs résolutions, Yesdedjerd fit partir pour l'Arménie une armée suivie de sept cents mages avec leur mogbed ou grand-prêtre, qui devaient convertir ce pays au culte du feu. « Avant un jour, qui sera fixé, » disait l'édit royal, alors publié dans la province, « toutes les églises devront être abattues ou transformées
» en pyrées (temples du feu) ; tous les livres saints enlevés
» et expédiés au trésor royal. Aucun prêtre ne pourra en-
» seigner le peuple chez lui, et les moines et les nonnes
» seront contraints de rentrer dans la vie ordinaire. Les
» femmes des princes, les fils et les filles des nobles et du
» peuple recevront l'instruction des mages. La loi chré-

» tienne sur le mariage sera remplacée par la loi persique,
» qui permet à un homme d'épouser plusieurs femmes,
» ce qui augmentera la population en Arménie. Le père
» pourra se marier avec sa fille, la sœur avec son frère,
» mais non la mère avec son fils. Que personne ne se
» permette de tuer un être vivant, si ce n'est pour un sa-
» crifice, ni de jeter dans le feu de la poussière ou de la
» saleté, ni de se laver sans urine de bœuf. »

Appuyés sur cet édit, les mages voulurent s'emparer des églises catholiques; mais leur première tentative fut pour les Arméniens le signal d'un soulèvement général. Un instant victorieuse, l'insurrection succomba le 2 juin 451, avec son vaillant chef Vartan, dans une plaine qui s'étend au pied de l'Ararat. Bien des prêtres et des fidèles furent envoyés en Perse, où ils périrent dans les tortures en 454. Abandonnés de leurs pasteurs, bien des chrétiens apostasièrent ou émigrèrent chez les Grecs, d'où vient que, depuis cette époque, tant de noms arméniens se trouvent inscrits dans les fastes des armées impériales. En même temps le *nestorianisme* se levait et commençait à agiter l'Orient. Le roi Phirouz s'en servit habilement pour semer la discorde dans les églises de Perse et d'Arménie, et pour séparer les chrétiens orientaux de toute communication spirituelle avec l'empire romain. Il prétendit même faire servir les forces arméniennes à la soumission des chrétiens de l'Ibérie, qui, indignés que leur roi Vazden fût passé au culte de Zoroastre, s'étaient révoltés contre lui; mais les princes arméniens résolurent de combattre plutôt l'éternel ennemi de leur foi et de leur nationalité, et s'étant conjurés sur l'Evangile pour la défense de ces deux biens, ils élurent pour chef suprême Vahan, neveu du héros Vartan. Celui-ci fit aux Perses, de 482 à 484, une si rude guerre de partisans qu'ils durent évacuer presque toute l'Arménie, et rendre à leurs sujets la liberté de conscience et le repos (1). Les

(1) Ce fut l'œuvre de *Balascès*, le nouveau roi de Perse.

Digitized by Google

Arméniens en jouirent jusqu'à ce que les nestoriens, irrités que le patriarche Babken eût lancé sur eux l'anathème (487), représentèrent au roi *Cabadès*, comme une preuve de l'union politique des Grecs et des Arméniens, leur adhésion commune aux décisions du synode de Chalcédoine. Cabadès penchait alors pour la réforme du mage *Mazdak*, qui prêchait un dualisme absolu, étranger à la doctrine de Zoroastre, et avec ce dualisme l'indifférence pour les actions morales, la communauté des femmes et des biens, l'abstinence de toute viande et l'abolition de la hiérarchie sociale. Il voulut donc introduire en Arménie ce nouveau système religieux; mais il trouva tant de résistance qu'il renonça à sa prétention. Ainsi le repos fut encore une fois rendu à l'église arménienne, mais pour être souvent encore troublé par les caprices de nouveaux despotes, jusqu'à ce que, la chute de l'empire des Sassanides étant venue délivrer pour toujours les Arméniens des persécutions du parsisme, ils trouvèrent dans les Musulmans un ennemi plus dangereux pour leur nationalité que pour leur religion.

Le christianisme en Perse. — Au reste, le christianisme avait eu bien d'autres persécutions à endurer dans la Perse même. Introduit en ce pays, dit-on, par les apôtres saint Thomas et saint Barthélemy, il y avait été toléré tant que les empereurs romains l'avaient poursuivi de leurs sanglants édits; mais, dès que la religion chrétienne était devenue celle de l'Empire, la rivalité politique avait allumé dans le cœur des rois et des mages la haine de cette religion, et ils avaient exercé contre les chrétiens de telles cruautés, que leurs persécutions surpassent celles des plus impitoyables Césars. Trompé par les mages et les juifs, qui accusaient les fidèles d'entretenir des relations coupables avec les Romains, *Sapor II*, le premier, avait, pendant quarante ans (330-370), versé le sang des adorateurs du Christ. Puis le zèle indiscret de l'évêque Abdas, qui, trop confiant dans l'aversion d'*Yesdedjerd I* pour le parsisme, osa, en

Digitized by Google

418, renverser un pyrée, vint replonger l'Eglise dans la désolation, et la livrer jusqu'au milieu du siècle à la vengeance des mages.

Il ne lui fut donné de respirer que pour se défendre contre les attaques du *nestorianisme*, qui commençait à se répandre dans la Perse, avec la faveur des rois. Car les hérétiques, pour se rendre agréables à Phirouz et à ses sujets, déclarèrent licite le mariage des prêtres; Barsoumas, l'un d'eux, avait même fait décider dans le synode qu'il réunit à Adri, que les secondes noces leur seraient permises; et pour donner l'exemple, il épousa la nonne Mammée. Par là il réussit à captiver les bonnes grâces de Phirouz, et quand il lui demanda des pouvoirs illimités, l'assurant qu'il amènerait les chrétiens aux doctrines de Nestorius, dont les Grecs ne haïssaient tant le nom, que parce qu'il engageait les habitants de Constantinople à se soumettre humblement aux Perses, Phirouz applaudit à son idée et lui permit de la réaliser. Barsoumas prit donc avec lui des gardes du roi, et parcourut à leur tête les provinces, forçant les ecclésiastiques à se marier et à reconnaître sa communion. Tous ceux qui refusaient d'obéir étaient mis à mort, et le nombre des victimes de ce bourreau est évalué à sept mille sept cents. Tant de cruauté finit par le rendre insupportable même à son diocèse de Nisibe, et les nonnes du mont Abdin, s'il faut en croire la tradition, le tuèrent à coups de clés.

Mais son œuvre n'en était pas moins accomplie. Les fidèles échappés au glaive gémissaient dans l'exil, leurs églises étaient au pouvoir de l'hérésie, et les nestoriens avaient tellement pris racine qu'ils purent, quelques années après (498), élever sur le trône archiépiscopal de *Modania* ou des *deux villes* (Séleucie et Ctésiphon) un homme de leur parti, un laïque marié, Babéus. Celui-ci commença par convoquer un concile, où l'on convint de se séparer du patriarche d'Antioche, de proclamer l'indépendance absolue

Digitized by Google

des métropolitains de Séleucie et de leur donner le titre de katholikos ou chef universel des églises nestoriennes orientales. On y détruisit en même temps toutes les pièces de la correspondance de Barsoumas, qui pouvaient faire tort au nestorianisme, et l'on confirma les impudiques lois qu'il avait faites pour le mariage des prêtres. Mais ces lois amenèrent bientôt un si scandaleux relâchement de la discipline, qu'un synode réformateur, assemblé par le patriarche Mar-Aba, en 544, dut interdire le mariage aux évêques et aux patriarches. C'est pourquoi, depuis ce temps-là, les prélats nestoriens gardent le célibat, comme ceux de l'église grecque. Dès lors aussi les rois de Perse cessèrent d'accorder au nestorianisme cette protection bienveillante à l'ombre de laquelle il avait si fort grandi. Chosroès-Nouschirvan fit jeter Mar-Aba dans un cachot où il mourut, et comme les nestoriens, en 604, eurent le malheur d'élire patriarche un certain Grégoire de Cascar, tandis que le métropolitain de Nisèbe était au contraire désigné par Chosroès II, celui-ci jura dans sa colère qu'il ne souffrirait plus en Orient de patriarche chrétien. Les ordinations furent donc suspendues; les évêques n'osèrent plus visiter leurs diocèses; les chrétiens furent accablés d'impôts et de vexations, et après la mort de Grégoire, le patriarchat demeura vacant jusqu'à celle de Chosroès, c'est-à-dire pendant vingt ans. Enfin fut élu, en 628, Jesuiab II de Gadala, qui, dit-on, obtint de Mahomet, pour le nestorianisme, des marques éclatantes de sympathie, qu'on explique par les relations amicales du prophète avec le moine nestorien Sergius. Les successeurs immédiats de Jesuiab II ne furent pas moins bien traités des premiers khalifes, et, vers 656, Jesuiab III écrivait à Siméon, le métropolitain du Pharsistan (le sud de l'Yémen) : « Les Arabes, à qui Dieu » vient de donner la domination du monde, règnent sur » nous, comme tu sais ; mais ils nous traitent avec douceur, » honorent notre foi, les prêtres et les saints du christia- » nisme, et font même des donations à nos églises et à nos

Digitized by Google

» couvents. » Il est vrai qu'on trouve auprès des khalifes plusieurs nestoriens investis de charges importantes, comme celles de trésoriers, de gouverneurs de villes ou de provinces, surtout de secrétaires et de médecins ; car ces deux corps exerçaient chez les nestoriens une telle influence, qu'ils concouraient à l'élection du patriarche, en qualité de *représentants du peuple*, *fidelis plebs*, *hoc est*, *medici et scribæ* (1). Mais la tolérance des musulmans était capricieuse, et les prélats du Pharsistan, du Katara refusaient de reconnaître plus longtemps la suprématie du patriarche. En proie à l'anarchie intérieure, menacée par l'islamisme, ébranlée par les nombreuses révolutions de l'Orient, les incursions des Tartares et les conquêtes des Turcs, l'église nestorienne finit par tomber dans la langueur et le dépérissement.

— *Dans l'Inde, — la Chine — et l'Abyssinie.* — C'est par cette église, bien plutôt que par saint Thomas, dont la légende n'a rien d'assuré, que le Christianisme a dû se répandre dans l'*Inde*; car, au milieu du VIe siècle, le moine Kosmas trouva dans l'île de Taprobane (Ceylan), un prêtre persan et une église érigée par des marchands de la Perse, et nous voyons d'un autre côté le patriarche Jesuiab III se plaindre à Siméon, dans la lettre dont nous venons de citer un extrait, que, depuis la chute de son église, c'est-à-dire depuis qu'elle s'est séparée du katholikos de Modaina, la succession épiscopale soit interrompue parmi les peuples de l'Inde ; il le blâme en même temps de tirer un tribut ecclésiastique de ces nations lointaines. Rien n'empêche de croire qu'après avoir pris possession de la péninsule, le nestorianisme finit par s'allier avec le *lamanisme*, et donna ainsi naissance à la puissance singulière du *prêtre Jean*. Ce qui est certain, c'est que les deux religions

(1) C'est ce que dit le pontifical des Chaldéens, traduction d'Assemani, t. III, 2, 97. — V. DOELLINGER, p. 122.

Digitized by Google

ont entre elles des rapports aussi nombreux que frappants (1).

Il faut également rapporter aux missions nestoriennes l'introduction du christianisme dans *la Chine.* On sait en effet que le patriarche Jesuiab II envoya dans ce pays, en 635, des évêques et des prêtres, et ce fait concorde parfaitement avec l'énoncé d'une célèbre inscription, à la fois syriaque et chinoise, qui fut trouvée en 1625 dans la province de Chensi, près de Si-gan-fou, et dont l'autorité est appuyée sur des preuves incontestables. Ce monument, daté de l'an 1092 de l'ère des Grecs ou des Séleucides (781 de Jésus-Christ), du temps du patriarche nestorien Ananjesu, fut érigé par Yezdbouzid, prêtre et chorévêque de *Choumdan*, la capitale de l'empire chinois à cette époque, et fils d'un prêtre venu de Balkh, ville du Tokharistan (partie du Turkestan). Il porte qu'en l'année 635, « sous le règne de » *Taï-Sung*, fondateur de la treizième dynastie, arriva à » *Tchang-Ngan* (aujourd'hui *Si-gan-fou*) un homme ap» pelé *O-lo-pen*, et prêtre du *Ta-sin* (de l'empire romain). » Il apportait avec lui les véritables Ecritures. Les grands » dignitaires de la cour vinrent le recevoir à la porte orien» tale, et le présentèrent au souverain, qui l'invita à traduire » en chinois les saints Livres dans la bibliothèque impériale. » Après un mûr examen de leur doctrine, *Taï-Sung* s'é» tant convaincu qu'elle avait la vérité pour base, la per» fection pour but et la paix pour résultat, ordonna qu'elle » fût annoncée à ses peuples, et décréta qu'une église se» rait élevée à la nouvelle religion dans la capitale. — Sous » les successeurs de *Taï-Sung*, la foi se propage rapidement » dans les dix provinces de l'Empire; les villes se remplis» sent de temples, l'Etat voit sa prospérité fleurir avec

(1) Surtout en ce qui touche la liturgie. Ainsi les lamanistes ont, comme les catholiques, la vénération des reliques, l'usage des cloches, de l'eau bénite, du rosaire, du baisement des pieds. Ils ont également celui de la confession auriculaire, et suivent *un décalogue* assez semblable à celui de Moïse.

» l'Evangile, et les familles goûtent enfin une félicité in-
» connue. — Cependant les bonzes et les lettrés chinois,
» secondés par l'impératrice Wouheou, font une guerre
» de calomnies au nouveau culte. La croix penche un instant
» sous l'effort de leur haine; mais la main puissante de
» Lohan, chef des prêtres chrétiens, la redresse et l'affer-
» mit. Un nouvel empereur, le sage Hivent-Sung, vient à
» son aide; il ordonne à Nim-Hué et à quatre autres rois
» d'aller en personne visiter les églises, et d'y protéger
» le service divin. — Un nouveau pontife du *Ta-sin* ap-
» paraît à *Si-gan-fou* en 744. Sa présentation à la cour
» devient le signal de faveurs éclatantes. Le saint Sacrifice
» est dès lors célébré dans le palais; une inscription à la
» gloire du vrai Dieu, tracée de la main du prince et sus-
» pendue à la porte de l'église, invite le peuple à s'asso-
» cier à cet hommage. Tout l'empire s'incline de respect
» devant la religion. — En 781, Nimxou, pontife de la
» loi, gouvernait la multitude des chrétiens dans la contrée
» orientale (1). »

Plus pure était l'origine de l'*église d'Abyssinie*. Poussés par une tempête sur la côte éthiopienne, deux jeunes tyriens, Frumentius et Ædesius, que la cruauté des indigènes avait épargnés, pour les réduire en servitude, étaient parvenus à gagner les bonnes grâces du roi, leur maître; et à la mort de celui-ci, la reine avait confié à Frumentius l'éducation de ses fils avec l'administration de l'empire. Alors Frumentius, aidé de quelques marchands romains, s'était mis à fonder des paroisses chrétiennes, à élever des chapelles, à favoriser la propagation de la foi, jusqu'à ce qu'Aizana, l'aîné des enfants du roi, eût atteint l'âge viril; puis il avait quitté le pays avec son jeune frère, et il était venu, en 326, à Alexandrie, près de saint Athanase, pour lui annoncer la naissance d'une nouvelle église, et le prier

(1) V. les *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1848. — Et pour plus de détails et de précision la *China monumentis illustrata* du père KIRCHER.

Digitized by Google

de consacrer pour elle un évêque. Athanase l'avait consacré lui-même, et de retour à Auxuma, la capitale du royaume, Frumentius n'avait pas tardé à convertir toute la nation, en dépit des embarras que s'efforçait de lui susciter l'empereur Constantin, fauteur de l'arianisme et, comme tel, ennemi d'Athanase. Aussi les Abyssiniens l'honorent-ils encore aujourd'hui comme leur apôtre, et se nomment-ils avec fierté *Kaschtam*, c'est-à-dire les premiers chrétiens d'Ethiopie. Mais, comme le patriarche d'Alexandrie avait dès lors conservé le droit de choisir et de consacrer le métropolitain d'Ethiopie, qui, pour cette raison, n'eut dans la dépendance de son siége que sept évêques, et ne put jamais du moins en ordonner jusqu'à douze, nombre voulu en Orient pour donner droit à un patriarchat, il est résulté de cette subordination de l'église éthiopienne, que, quand l'hérésie des Monophysites vint à dominer en Egypte, l'Abyssinie admit aussi le nouveau symbole, et qu'en se séparant par là du catholicisme, elle se condamna à un éternel isolement.

II. Hérésies. — On peut dire avec raison que, si l'Eglise a eu beaucoup à souffrir des persécutions du paganisme, les nombreuses hérésies qu'a vues naître la période que nous venons de parcourir, ont été bien autrement funestes à sa prospérité et à son avenir. Le plus terrible fléau du catholicisme fut bien moins en effet la cruelle intolérance du barbare, que la passion des chrétiens d'Orient et des empereurs eux-mêmes pour les controverses religieuses. Ce n'est pas que l'Occident n'ait eu aussi ses erreurs; mais elles sont en très petit nombre, et n'ont ni troublé les états, ni résisté à la voix des conciles. « La Gaule en parti-
» culier, dit saint Jérôme, n'a jamais produit de monstre
» d'hérésie. » L'arianisme y avait à peine paru que le concile de Paris, assemblé par saint Hilaire de Poitiers, en 360, l'anéantissait d'un seul coup, et il fut constant pour tout le monde, dit Sulpice-Sévère, qu'Hilaire seul en avait dé-

Digitized by Google

livré la Gaule. La doctrine des Gnostiques, apportée sur les bords du Rhône par Basilide, en Aquitaine par Priscillien, n'y fut pas mieux accueillie ; et il faut en dire autant de toutes celles dont nous aurons à parler tout-à-l'heure. Chilpérik lui-même, ce roi de Neustrie que l'histoire a flétri du surnom de Néron, fut aussi impuissant à imposer son sentiment sur la Trinité, qui renouvelait l'erreur de Sabellius, qu'à faire adopter son nouvel alphabet. Il avait appelé Grégoire de Tours, et après lui avoir fait lire l'écrit qu'il avait rédigé, il lui avait dit : « J'ordonne que » vous croyiez ainsi, toi et les autres docteurs de l'Eglise. » — O pieux roi, répondit Grégoire, abandonne cette » croyance ; il te faut suivre la doctrine que nous ont » laissée les Apôtres, et après eux, les autres docteurs de » l'Eglise ; celle qu'ont enseignée Hilaire et Eusèbe, et » que tu as confessée dans le baptême. » Chilpéric lui dit alors avec humeur : « Je sais bien qu'Hilaire et Eusèbe » sont mes plus grands ennemis en cette matière ; mais » j'aurai soin de m'expliquer à de plus sages que toi, qui » seront de mon avis. — Il ne sera pas un sage, mais » bien un insensé, répartit Grégoire, celui qui voudra » suivre ce que tu proposes. » A ces mots, le roi frémit de colère et garda le silence. Quelques jours après, Salvius d'Albi étant arrivé, Chilpérik ordonna de lui lire l'exposé de sa doctrine, en le priant de la partager. Mais, après l'avoir entendue, l'évêque la rejeta si bien que, s'il avait pu se saisir du parchemin, il l'eût mis en morceaux. Dès lors le roi renonça à son dessein (1).

Les disputes religieuses étaient loin de recevoir en Orient une solution aussi prompte et aussi facile. Comme les esprits y étaient naturellement plus vifs et plus subtils, les caractères plus turbulents, les passions plus inflammables, et que les maux sans nombre, dont l'empire avait souffert pendant plusieurs siècles, en aigrissant les cœurs, y avaient

(1) Grég. Tur. *Hist.* l. v.

Digitized by Google

produit une sorte de disposition à la violence et à la sédition, il arrivait que les affaires de religion y devenaient aussitôt des affaires de partis. La cour se divisait entre ces partis, par mode, par goût ou par ambition, et pour peu que l'empereur, se croyant obligé par devoir d'intervenir dans la lutte, en jugeât mal l'objet, et compromît la foi par de prétendus édits de conciliation, le tumulte, qui commençait à s'apaiser, prenait les proportions, le caractère d'une guerre civile, et ébranlait l'empire jusque dans ses fondements (1). Le mal était bien plus grand encore, quand l'empereur lui-même se déclarait hérésiarque; l'hérésie de Léon l'Isaurien, sans parler de celui qu'elle fit à l'Eglise, acheva de soustraire l'Italie à la domination de Byzance. A part cette hérésie du VIII[e] siècle, dont nous avons déjà parlé (2), et la grande hérésie du IV[e], celle d'*Arius*, dont nous avons également dit ailleurs le principe et les destinées (3), les plus remarquables de notre période sont, au V[e] siècle, le *pélagianisme*, le *nestorianisme* et l'*eutychianisme*, au VI[e], les *trois chapitres*, et au VII[e] le *monothélisme*.

Pélagianisme. — De ces diverses hérésies, le pélagianisme est la seule qui ait pris naissance en Occident; voici comment. « Vers la fin du IV[e] siècle, et au commencement du V[e], une infinité de monde allait visiter les lieux saints; ces pélerinages firent connaître en Occident les ouvrages des pères grecs. — Ces pères avaient combattu les *manichéens,* la *fatalité* des philosophes, le destin et la fortune du peuple, [et, contre ces ennemis de la liberté humaine, ils avaient prouvé la liberté par toutes les preuves qu'ils pouvaient tirer de l'histoire, du spectacle de la nature, de la raison même et de l'expérience.] — [Le prêtre] Rufin, qui avait été longtemps en Orient, était plein de leurs

(1) V. entre autres le règne d'Anastase, p. 12 et sq.
(2) V. ci-dessus, p. 233 et sq.
(3) V. ci-dessus, p. 310, et t. I, p. 46 et sq., 91, 92, et *passim*.

ouvrages ; il en traduisit une grande partie, et se concilia par ses traductions, par ses connaissances et par sa conduite, beaucoup de considération. — Ce fut dans ce temps que Pélage sortit d'*Angleterre* pour aller visiter les lieux saints; il se rendit à Rome, y fit connaissance et se lia d'amitié avec Rufin; il lut beaucoup de Pères grecs, et surtout Origène. — Pélage était né avec un esprit ardent et impétueux; il ne voyait rien entre l'excès et le défaut, et croyait qu'on était toujours au dessous du devoir, lorsqu'on n'était pas au dernier degré de la vertu; il avait donné tout son bien aux pauvres, et faisait profession d'une grande austérité de mœurs. — Dans des caractères de cette espèce, le zèle du salut du prochain est ordinairement joint au désir d'amener tout le monde à son sentiment et à sa manière de vivre et de penser; Pélage exhortait et pressait vivement tout le monde de se dévouer à la haute perfection qu'il professait. — Mais on répondit souvent à Pélage qu'il n'était pas donné à tout le monde de l'imiter, et l'on s'excusait sur la corruption et sur la faiblesse de la nature humaine. — Pélage chercha dans l'Ecriture et dans les Pères tout ce qui pouvait ôter ces excuses aux pécheurs; son attention se fixa naturellement sur tous les endroits dans lesquels les Pères défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, ou reprochent aux chrétiens leur attachement au vice, ou leur lenteur dans la carrière de la vertu.—Tout ce qui prouvait la corruption de l'homme, ou le besoin de la *grâce,* lui était échappé; il crut donc ne suivre que la doctrine des Pères, en enseignant que l'homme pouvait, par ses propres forces, s'élever au plus haut degré de perfection, et qu'on ne pouvait rejeter sur la corruption de la nature l'attachement aux biens de la terre et l'indifférence pour la vertu (1). »

C'était nier plus ou moins ouvertement le péché originel, et la nécessité du baptême et de la grâce. Aussi beaucoup

(1) Pluquet, *Dict. des hérésies,* au mot *Pélage.*

Digitized by Google

de personnes furent-elles choquées de cette doctrine. Mais, sur ces entrefaites, Rome vint à être prise par les Goths (410), et Pélage en sortit pour passer en Afrique, où il laissa *Celestius*, le plus fameux de ses disciples, et de là en Orient, où il publia lui-même quelques écrits conformes à ses sentiments. Ils ne demeurèrent pas longtemps l'un et l'autre en ces contrées. Combattus avec une grande vigueur par saint Jérôme et saint Augustin, ils furent condamnés par différents conciles et contraints de se retirer, Celestius en Sicile, Pélage on ne sait précisément en quel lieu. Celestius vint ensuite à Rome, et il réussit à persuader le pape Zosime de son innocence. Pélage avait envoyé de son côté sa profession de foi, et n'avait pas moins heureusement surpris le pontife par ses artifices; si bien que Zosime n'hésitait pas à défendre les deux habiles sectaires contre leurs accusateurs. Mais les évêques d'Afrique s'étant formés en concile général à Carthage (418), n'eurent pas de peine à lui prouver leur supercherie et leur erreur; Zosime les excommunia donc, condamna le pélagianisme, et adressa cette condamnation à tous les évêques du monde qui l'approuvèrent, — tandis que l'empereur Honorius ordonnait qu'on traiterait les Pélagiens comme des hérétiques, et que partout on les bannirait à perpétuité, avec confiscation de leurs biens.

Honorius alla plus loin. Quelques évêques d'Italie, à la tête desquels était *Julien*, évêque d'Eclane, dans la Campanie, avaient refusé de souscrire à la condamnation de Pélage, et prétendaient demeurer neutres en cette affaire : il porta aussitôt (419) une loi qui obligeait tous les évêques à signer les actes du concile, sous peine d'être déposés de leur siége, chassés des villes et excommuniés; et comme ils persistaient dans leur refus, il leur fit appliquer son édit. Julien, se démasquant alors, prit en main la défense du pélagianisme, et se mit à harceler saint Augustin avec une grande vigueur, mais sans aucun succès. Non seulement il ne put détacher personne du jugement et du

Digitized by Google

sentiment des conciles d'Afrique ; mais il fut lui-même condamné avec Nestorius dans le concile général d'Ephèse (431). C'est pourquoi le pélagianisme ne tarda pas à s'éteindre, malgré ce qu'il avait de spécieux en soi, malgré le talent de ceux qui l'enseignaient. Aussi bien avait-il paru dans des circonstances peu favorables à son développement. Les ravages des Goths avaient répandu dans l'Italie la consternation ; en Afrique, les fureurs des donatistes avaient en quelque sorte consumé tout le fanatisme des esprits ; chacun s'y tenait en garde contre tout ce qui pouvait faire naître un nouveau schisme ; et saint Augustin, qui depuis longtemps était la gloire et l'oracle de l'Eglise, joignait contre les pélagiens à la supériorité du zèle et du génie, l'avantage d'être en crédit auprès de l'empereur; outre que Pélage, étranger à l'Orient, et ne pouvant s'y faire entendre que par interprète, ne devait point espérer de populariser sa doctrine (1).

Cependant une question difficile, mystère redoutable, était demeurée indécise. Forcés successivement de reconnaître le *péché originel* et la *nécessité d'une grâce* intérieure, mais obstinés à faire dépendre de l'homme son salut et sa vertu, les pélagiens avaient prétendu que cette grâce devait se donner aux mérites. Saint Augustin avait combattu cette dernière ressource et démontré la *gratuité* de la grâce, que Dieu donne à qui il lui plaît. Mais le concile d'Afrique n'avait rien défini sur cette matière. Elle devint ainsi la source d'une nouvelle erreur, l'objet de nouvelles discussions, où par l'immensité de sa science, l'élévation de sa raison, l'impitoyable rigueur de sa logique, l'illustre prélat d'Hippone confondit les *semi-pélagiens*, et prépara de loin les belles décisions que prit contre eux, sur la pro-

(1) Des disciples de Pélage étaient passés en Bretagne, et y avaient enseigné ses erreurs avec quelque succès. Mais les prédications de saint Germain et de saint Loup détrompèrent aisément ceux que les Pélagiens avaient séduits, et rétablirent la concorde dans l'église bretonne. (V. l'histoire des *Anglo-Saxons*).

Digitized by Google

position de saint Césaire, le second concile d'Orange, tenu en 529. Les canons de ce concile furent approuvés par Boniface II, et le *semi-pélagianisme*, qu'avaient adopté jusque là des hommes célèbres par leurs lumières autant que par leur piété, le moine Cassien, Fauste, évêque de Riez, Gennade, prêtre de Marseille, dès que l'Eglise eut parlé, manqua d'appuis, et commença à tomber dans l'oubli.

Nestorianisme. — La religion chrétienne a pour fondement la divinité de Jésus-Christ, ou l'union du verbe avec notre nature. Cette union est un mystère, dont la curiosité humaine n'a pas craint de sonder la profondeur, et nous avons vu au commencement de cet ouvrage combien d'erreurs avait enfantées déjà, avant le v[e] siècle, cette téméraire prétention. La dernière, comme aussi la plus dangereuse et la plus répandue de ces erreurs, celle d'Arius, détruisait la consubstantialité du Verbe. En défendant la divinité de Jésus-Christ, *Apollinaire* arriva à penser qu'*il n'y avait point d'âme humaine*, que la divinité en faisait toutes les fonctions. « *Théodore de Mopsueste*, » pour combattre Apollinaire, chercha dans l'Ecriture tout » ce qui pouvait établir que Jésus-Christ avait une âme » distinguée du Verbe. En réunissant toutes les actions, » toutes les affections que l'Ecriture attibuait à Jésus-» Christ, il avait cru en trouver qui non-seulement suppo-» saient que Jésus-Christ avait une âme humaine, mais » que Jésus-Christ avait fait des actions qui n'appartenaient » qu'à cette âme : telles sont les souffrances, le progrès » des connaissances, l'enfance, etc. De là, Théodore de » Mopsueste *avait conclu que Jésus-Christ avait* non-seu-» lement *une âme humaine*, mais encore que cette âme » était *distinguée et séparée du Verbe* qui l'instruisait, qui » la dirigeait, sans quoi il faudrait reconnaître que la di-» vinité à souffert, qu'elle a acquis des connaissances (1). »

(1) PLUQUET, *Disc. prélim.*, p. 139.

Digitized by Google

Le zèle que cet évêque avait montré contre les Apollinaristes, ne permit pas alors d'examiner scrupuleusement sa doctrine. Mais il était réservé à Nestorius, un de ses disciples, d'en tirer les funestes conséquences.

Ce Nestorius était né en Syrie, et par ses succès dans la prédication, un extérieur modeste, une ardeur infatigable à défendre la pureté de la foi, il avait obtenu de Théodose-le-Jeune le siége de Constantinople (10 avril 428). A peine investi de cette haute dignité, impatient d'inspirer à l'empereur le zèle dont il était animé, il lui avait dit : « Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous don- » nerai le ciel. Exterminez avec moi les hérétiques, et » avec vous j'exterminerai les Perses. » Cinq jours après son ordination, il attaquait un conventicule secret d'ariens, et les poussait à un tel désespoir qu'ils aimèrent mieux mourir que de se rendre ; les flammes qu'ils allumèrent s'étendirent aux maisons voisines, et le surnom *d'incendiaire* en resta à Nestorius. Il persécuta de même les *quarto-décimans* de la Lydie et de la Carie, traitant comme une offense envers l'Eglise et l'Etat, une erreur chronologique sur la fête de Pâques (1) ; Sardes et Milet se soulevèrent et plusieurs personnes périrent dans cette révolte. C'était là, dit Socrate, une conduite opposée à l'usage de l'Eglise. Aussi bien Nestorius, après avoir provoqué contre les hérétiques de l'Empire un édit sévère, où l'on est étonné de ne point trouver les pélagiens (2), qu'il favorisait sans doute, allait bientôt s'acharner avec la même fureur contre

(1) Voy., sur cette erreur, ce qui est dit de l'Irlande au commencement de ce chapitre, et l'*Hist. de l'Eglise anglo-sax.* au chap. *Anglo-Saxons.*

(2) Théodose donna cet édit six semaines après l'ordination du patriarche (30 mai 428). On y distingue, sous vingt-deux dénomination différentes, vingt-deux degrès d'hérésie punissables : Ariens, Macédoniens, *Apollinaristes*—Novatiens, Sabbatiens—Eunomiens, Valentiniens, Montanistes, Priscillianistes, Phrygiens, Marcionites, Borboriens, Massaliens, Euchites, ou Enthousiastes, Donatistes, Audiens, Hydroparastates, Ascodrugites, Photiniens, Pauliens, Marcelliens et Manichéens.

Digitized by Google

les fidèles, en attendant que le glaive de la persécution, si terrible en ses mains, se tournât contre lui-même et le frappât à son tour.

Il avait amené d'Antioche un prêtre du nom d'Anastase, qui lui servait de *syncelle* et de confident ; Anastase, prêchant un jour dans l'église de Constantinople, osa dire : « Que personne ne nomme Marie, mère de Dieu. Marie » était une femme, et il est impossible que Dieu soit né » d'une créature humaine. » Cette parole scandalisa grandement le clergé et le peuple. Car on avait appris de tout temps, dit encore l'historien Socrate, à reconnaître Jésus-Christ pour Dieu, et à ne le point séparer de la divinité. Mais Nestorius prit en main la défense d'Anastase, et s'efforça de prouver que la divinité habitait dans l'humanité du Sauveur comme dans un temple, et qu'elle n'y était pas autrement unie à l'âme humaine ; qu'*il y avait* par conséquent *deux personnes en Jésus-Christ :* le Verbe qui était éternel, infini, incréé ; l'homme qui était fini, créé. Tout ce qui réunissait dans une seule personne le verbe et la nature humaine, lui paraissait contraire à l'idée de la divinité et à la foi de l'Eglise. Ce n'était donc pas un Dieu-homme ou un homme-Dieu qui était né et qui avait souffert et expiré sur la croix, mais un homme rempli du Verbe, animé de l'esprit de Dieu, et, pour tout dire en un mot, un *porte-Dieu* (θεοφορος). Il était donc contraire à la foi de donner le titre de *mère de Dieu* (θεοτοκος) à la sainte Vierge, qui ne méritait véritablement que celui de mère du Christ (Χριστοτοκος). En entendant un aussi horrible blasphême, le peuple se leva avec indignation et s'enfuit hors de l'Eglise; mais Nestorius, loin de revenir à lui, fit saisir et battre de verges les principaux mécontents.

L'exaltation était à son comble ; l'Orient la partagea bientôt, et les cloîtres de la Syrie et de l'Egypte retentirent de la bruyante controverse qui agitait la capitale de l'empire. Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, essaya vainement de guérir l'erreur du patriarche de Constan-

Digitized by Google

tinople. Il dut la dénoncer au pape Célestin I, qui convoqua un *concile universel à Ephèse*, en 431. Les évêques la condamnèrent unanimement et déposèrent Nestorius. Mais Jean d'Antioche prétendait avoir surpris des germes d'hérésie dans les œuvres de Cyrille, et les prélats d'Egypte et d'Asie avaient de justes raisons de soupçonner la bonne foi de Jean. Il y eut donc des divisions et des disputes. Jean proclama la déposition de Cyrille et fut à son tour excommunié. Ces fâcheuses affaires inspirèrent à l'empereur une profonde aversion pour celui qui les avait provoquées: « Qu'on ne me parle plus de » Nestorius, disait-il ; c'est assez qu'il ait fait voir une » fois ce qu'il était.» La cour suivit l'exemple du maître et prit Nestorius en horreur. Celui-ci s'en aperçut, demanda à retourner dans le monastère où il vivait avant de monter sur le siége de Constantinople, et quand il en eut obtenu la permission, partit aussitôt avec une fierté stoïque qui ne devait point l'abandonner. Peu de temps après, Jean d'Antioche, cédant aux exhortations de saint Siméon Stylite, se réconcilia avec saint Cyrille, et le schisme, qui avait éclaté à Ephèse, cessa de désoler l'Eglise. Toutefois Nestorius conserva quelques partisans assez ardents pour ne pas vouloir de la paix de Jean, et pour rejeter même sa communion, parce qu'il communiquait avec saint Cyrille. Rien ne put les ramener au devoir, et il fallut les chasser de leurs siéges. Le moine d'Eupreptus (1) n'était pas étranger à toutes ces oppositions ; c'était lui qui réglait tous les mouvements de son parti, sans se laisser ébranler par les rigueurs que le pouvoir déployait contre l'hérésie. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua dans la Thébaïde, où il mourut en 435. Il confisqua ensuite les biens des principaux nestoriens, après les avoir exilés à Petra, dans l'Arabie, et condamna au feu tous les écrits des nestoriens. Le nestorianisme disparut donc de l'empire, mais pour dominer avec

(1) Ce monastère était aux portes d'Antioche.

Digitized by Google

force dans la Perse (1) et se répandre de là jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Eutychianisme [*hérésie des monophysites ou jacobites* (2)]. — « La passion jointe à l'ignorance, dit Pluquet, ne voit que les extrêmes ; les milieux qui les séparent, et où réside la vérité, ne sont aperçus que par les esprits éclairés, attentifs et modérés. » Eutychès n'était pas un de ces esprits. Archimandrite ou abbé d'un monastère considérable des environs de Constantinople, il avait, comme tous les moines, pris parti contre Nestorius, et montré contre ses partisans la violence d'un persécuteur. Mais, en combattant aveuglément leur erreur, il tomba dans l'erreur contraire, et pour mieux repousser le nestorianisme, qui supposait deux personnes en Jésus-Christ, parce qu'il y a deux natures, il supposa que ces deux natures étaient tellement unies qu'elles n'en faisaient qu'une, et les confondit en une seule, de telle sorte que la nature humaine fût absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau l'est par la mer, comme la matière combustible l'est par le feu. — Il n'y avait donc plus rien d'humain en Jésus-Christ. — Le Verbe ne s'était donc point incarné, et il n'avait revêtu que les apparences de l'humanité (3). — La vérité et le mérite de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection étaient donc perdus pour nous, puisque toutes ces choses appartiennent à la nature humaine et à la réalité d'une âme humaine et d'un corps humain, unis à la personne du Verbe, et n'appartiennent pas au Verbe.

Accusé par Eusèbe de Dorylée devant un concile assemblé à Constantinople, sous la présidence du patriarche

(1) Voy. ci-dessus (*Progrès du christianisme en Perse*) comment il s'y éleva sur les ruines des églises catholiques.

(2) Ce dernier nom vient de *Jacques* Baradée, qui parcourut tout l'Orient pour réunir les différentes branches de la secte, et mourut évêque d'Edesse en 578.

(3) Erreur de *Cérinthe*, de *Basilide*, de *Saturnin* et des *Gnostiques*.

Digitized by Google

Flavien (448), Eutychès fut convaincu d'hérésie, privé de la dignité ecclésiastique, de la communion de l'Eglise, et de la conduite de son monastère. Mais Eutychès avait du crédit à la cour, car il avait tenu autrefois sur les fonts de baptême l'eunuque Chrysaphius, qui gouvernait alors l'empereur; grâce à lui, en calomniant ses juges, il obtint de Théodose la convocation d'un autre concile, qui se réunit à Ephèse (449), sous la présidence de Dioscore, patriarche d'Alexandrie et complice de Chrysaphius. C'est ce fameux concile que l'Eglise a si justement flétri du nom de *brigandage d'Ephèse.* Le pape saint Léon y avait envoyé ses légats; mais on les récusa, sous prétexte qu'en arrivant ils s'étaient rendus chez Flavien; on éluda les lettres du pape lui-même, on refusa d'entendre Eusèbe de Dorylée, et l'on commença par lire les actes du concile de Constantinople. Quand on fut arrivé à l'endroit où Eusèbe pressait Eutychès de reconnaître deux natures en Jésus-Christ après l'Incarnation, le concile s'écria : « Qu'on prenne Eusèbe et » qu'on le brûle ; qu'il soit brûlé vif; qu'il soit mis en deux; » comme il a divisé Jésus-Christ, que le glaive le divise. » Anathème à ceux qui disent qu'il y a deux natures en » Jésus-Christ; qu'on les chasse, qu'on les déchire, qu'on » les mette en pièces. » Eutychès fut ensuite déclaré innocent et rétabli dans le gouvernement de son monastère. C'était assez dire que Flavien et Eusèbe l'avaient faussement accusé d'hérésie; aussi Dioscore profita-t-il de la réhabilitation d'Eutychès pour lire une sentence de déposition contre ces deux prélats. Vainement les légats protestent, vainement plusieurs évêques se jettent aux pieds de Dioscore, et le supplient de respecter la dignité de Flavien, seul présent alors : « Quand on devrait me couper la langue, leur » répondit l'impitoyable prêtre, je ne dirais pas autre » chose que ce que j'ai dit. » Et comme ils insistaient : « Voulez-vous une sédition ? continua-t-il ; où sont les » commissaires impériaux? » A ces mots le proconsul d'Asie entra dans l'église avec des chaînes et un grand

Digitized by Google

nombre de soldats et de gens armés. Tout était plein de tumulte ; on ne parlait que de déposer ceux qui n'obéiraient pas à Dioscore ; on ferma les portes de l'église ; on maltraita, on battit, on menaça ceux qui faisaient difficulté de signer la condamnation de Flavien, et un évêque poussa la cruauté jusqu'à le condamner formellement à perdre la tête. Au même instant l'infortuné patriarche fut livré aux bêtes féroces de ce nouvel amphitéâtre ; Dioscore l'outragea, le souffleta, le foula aux pieds, et un certain Barsumas, qui représentait, comme archimandrite, tous ceux de l'Orient, le frappa de tant de coups, qu'il en mourut peu de temps après.

Théodose ou plutôt Chrysaphius ratifia ces actes et refusa d'écouter les réclamations de saint Léon. Mais le successeur de Théodose, le vertueux Marcien, entra dans d'autres sentiments. A la prière de saint Léon, il assembla à *Chalcédoine* (451) un concile, qui se tint dans la grande église de Sainte-Euphémie, et ce concile anéantit tout ce qui s'était fait à Ephèse, rétablit les évêques déposés, dépouilla Dioscore de la dignité épiscopale et de tout ministère sacerdotal, anathématisa Eutychès, et dressa une formule de foi, où étaient approuvés les symboles de Nicée et de Constantinople, les lettres synodiques de saint Cyrille à Nestorius, ainsi qu'une lettre de saint Léon à Flavien sur l'Incarnation, et où l'on faisait profession de croire un seul et unique Jésus-Christ, notre Seigneur, fils de Dieu ; parfait en sa divinité et parfait en son humanité ; consubstantiel à Dieu selon la divinité et à nous selon l'humanité ; en qui il y a deux natures unies sans changement, sans division, sans séparation ; en sorte que les propriétés des deux natures subsistent et conviennent à une même personne, qui n'est point divisée en deux, et qui est un seul Jésus-Christ, fils de Dieu.

Mais le concile de Chalcédoine ne rendit pas la paix à l'empire. Les Eutychiens le rejetaient comme irrégulier et

Digitized by Google

comme renouvelant la doctrine de Nestorius. Les catholiques, au contraire, entendaient que tout le monde le souscrivît, comme indispensable contre l'eutychianisme. De concert avec le patriarche Acacius, l'empereur Zénon entreprit de les réconcilier, et publia, en 482, l'édit d'union connu sous le nom d'*hénotique*. Ce formulaire ne contenait aucune hérésie; il condamnait le nestorianisme et l'eutychianisme et confirmait ainsi la foi du concile de Chalcédoine, mais il ne recevait point expressément ce concile. La transaction, comme tous les actes religieux ou politiques de ce genre, ne pouvait satisfaire personne, et devait être impuissante à remédier au mal; chacun se fortifia dans son sentiment, et les partis, encore plus acharnés l'un contre l'autre, ne s'occupèrent que de se détruire. Anastase, en penchant du côté des Eutychiens, mit l'état à deux doigts de sa perte. Justinien, emporté par l'ardeur de la dispute, donna, vers la fin de son règne, dans l'erreur des *incorruptibles*, et renouvela les plaies de l'empire en voulant y pousser tous les esprits. Il n'était aucun titre que ce prince estimât plus que le surnom de *pieux;* mais il ignorait, dit l'historien Procope (1), que la véritable piété se montre bien mieux par le silence et la soumission que par des controverses religieuses, fruits de l'arrogance et de la sottise; et qu'il y a plus de mérite à croire qu'à disputer éternellement.

Affaire des trois chapitres.— Cette passion est d'ailleurs particulièrement dangereuse dans un prince, dont le devoir est d'entretenir et non de troubler la paix de ses états. Ainsi, dès le milieu du VIe siècle, avait-on vu naître la fameuse affaire des *trois chapitres*, qui a rempli tant de volumes et causé tant de troubles. Connaissant la disposition de Justinien à s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques, Pélage, apocrisiaire de Rome, lui avait fait

(1) *De bell. Goth.*, l. I, c. 3.

condamner les ouvrages d'Origène (1), qui divisaient le clergé de la Palestine et qui avaient pour défenseur zélé Théodore Ascidas, évêque de Césarée en Cappadoce. Ce Théodore était ennemi du concile de Chalcédoine, et jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur, avec lequel il passait une partie des nuits à argumenter. Pour se venger, il lui persuada que la condamnation des *trois chapitres* (ainsi désignait-on les écrits de *Théodore de Mopsueste*, ceux de *Théodoret de Cyrrha* contre Cyrille, et la lettre d'*Ibas d'Edesse* au persan Maris) (2) était le moyen le plus propre à réunir les eutychiens et les catholiques, et à les réconcilier avec le concile de Chalcédoine. Théodore avait été le véritable auteur de l'hérésie prêchée par son disciple Nestorius ; les ouvrages des deux autres, où Cyrille est accusé de diverses erreurs, l'autorité du concile d'Ephèse méprisée, Théodore élevé jusqu'aux nues et Nestorius reconnu innocent,devaient être un scandale perpétuel pour les catholiques et à plus forte raison pour les eutychiens. C'était donc rendre la paix à la chrétienté que d'en extirper ce triple germe de division. A la vérité, le concile de Chalcédoine avait inséré dans ses actes la lettre d'Ibas, sans la désapprouver, comme il avait reçu Théodoret à la communion, sans blâmer ses doctrines, et Justinien ne pouvait réformer cette sorte de jugement sans porter atteinte à l'autorité du concile. Mais Ascidas, dont tous les efforts, unis à ceux

(1) Le concile assemblé, de 541 à 544, pour les juger, lança contre eux quinze anathèmes, frappant entre autres les doctrines de la préexistence et du rétablissement final des âmes humaines ; de l'égalité primitive de toutes les créatures raisonnables, qui ne seraient devenues individuellement différentes qu'après avoir renoncé à Dieu ; d'une destruction finale de toute la matière et du rétablissement d'un monde invisible sans aucune espèce d'individualité ; de l'apocatastase de toutes choses, même des démons ; enfin la croyance que le corps ressuscité de Jésus-Christ est devenu éthéré et a pris une forme sphérique, et que les corps humains prendront la même forme après la résurrection.

(2) Le premier de ces écrivains, dont nous avons déjà parlé, vivait de 350 à 428, le deuxième de 387 à 458 ; quant au troisième, nous savons seulement qu'il mourut vers 457.

Digitized by Google

de l'impératrice, tendaient précisément à ébranler celle-ci, se gardait bien d'éveiller sur ce point l'attention de l'empereur. Justinien ne vit pas le piége, et publia, en 544, un édit théologique, où, après avoir reçu les quatre conciles généraux (1), il décidait qu'on pouvait condamner les hérétiques après leur mort, et anathématisait les *trois chapitres*.

Cet édit mit la division dans l'Eglise. Presque tout l'Orient le reçut ; le pape Vigile avec l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique le rejeta ; dans quelques villes l'animosité des deux partis se porta aux dernières violences. Invité à venir à Constantinople pour régler cette affaire, Vigile y est retenu près de huit années, pendant lesquelles il essuie les traitements les plus injurieux. Il excommunie Théodore et l'impératrice, mais le patriarche de Constantinople le frappe des mêmes armes. Un instant, réservant l'autorité du concile de Chalcédoine, il a consenti à condamner les trois chapitres : l'Occident et ses propres diacres se soulèvent contre lui ; il se rétracte et obtient non sans peine la convocation d'un concile général. Celui-ci s'assemble à Constantinople en 553, et les Orientaux, qui s'y trouvent à peu près seuls (l'Occident n'avait envoyé que quatre africains), justifient le décret impérial, en sauvegardant toutefois les arrêts du concile de Chalcédoine et en condamnant les erreurs d'Origène.

Cette sentence ne satisfit personne ; les origénistes continuèrent de troubler la Palestine, et les Occidentaux de défendre les trois chapitres. Les évêques d'Istrie et de Vénétie surtout, ayant à leur tête Paulin d'Aquilée, qui prit alors le titre de patriarche, se montraient opiniâtres dans leur résistance : un schisme en naquit, *le schisme d'Aquilée*, qui ne fut entièrement éteint qu'en 699, sous le pontificat de Sergius. Cependant Vigile

(1) C'est à dire ceux de Nicée (325), de Constantinople (381), d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451).

Digitized by Google

avait publié une bulle, par laquelle il adhérait à la condamnation des trois chapitres; et à la suite de cette mesure, il avait pu obtenir, au mois d'août 554, son départ pour l'Italie, qu'il ne devait pas revoir. Malheureux pontife, que les circonstances difficiles où il se trouva placé font un devoir de plaindre plutôt que de blâmer. Il semble que la façon criminelle dont il était monté sur la chaire de saint Pierre, ait constamment pesé sur lui, et l'ait privé des lumières d'en haut. Mais il faut reconnaître que, s'il parut semblable à une barque sans pilote, agitée par les vagues, Vigile, toujours d'accord avec lui-même sur le fond de la dispute ou sur le dogme, ne montra d'inconstance que sur la question de savoir s'il convenait de condamner des écrits tolérés par le concile de Chalcédoine, et des personnes mortes dans la paix de l'Eglise. Il n'était pas encore descendu dans la tombe, que déjà l'erreur d'Eutychès ou des monophysites avait pris possession de l'*Arménie*, de l'*Egypte*, de la *Syrie* et de la *Mésopotamie*. Le moment n'était pas très éloigné où elle allait engendrer celle des *monothélites*.

Monothélisme. — Il n'était plus question d'établir la vérité contre les nestoriens et les eutychiens ; l'Eglise avait prononcé et la vérité du dogme était établie. Mais on voulait l'expliquer, et l'on cherchait comment deux natures, quoique distinguées entre elles, ne composaient qu'une personne. Théodore, évêque de Pharan en Arabie (626), crut avoir résolu la difficulté, en supposant que la volonté divine ou le Verbe était le seul principe actif dans Jésus-Christ, et que la volonté humaine n'était pour elle que comme un instrument dans la main d'un artiste. Cette explication parut propre à réconcilier les jacobites et les nestoriens; Sergius, patriarche de Constantinople, l'approuva solennellement ; Héraclius la sanctionna par un édit en 630 ; le patriarche d'Alexandrie, Cyrus, s'y soumit de plein gré, et le pape Honorius I lui-même, trompé

Digitized by Google

par Sergius, y donna son assentiment, traitant cette question de dispute de mots, qu'il fallait, disait-il, laisser aux grammairiens. Mais le monothélisme avait un savant et infatigable adversaire dans le nouvel évêque de Jérusalem. Sophronius y vit un eutychianisme déguisé, et le fit condamner (634) par un concile, qui proclama qu'il y avait deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ, selon les deux natures qui sont en lui.

Pour arrêter cette nouvelle source de divisions théologiques, l'empereur publia, en 639, une *Ecthèse* ou exposition, qui, après avoir imposé d'abord le silence su rla question des deux volontés, finissait par exposer la doctrine des monothélites comme la croyance catholique. L'ecthèse, admise par la plupart des Orientaux, fut constamment rejetée et condamnée par les papes et par les évêques de Byzance, de la Numidie, de la Mauritanie et de toute l'Afrique, qui se formèrent en concile et anathématisèrent le monothélisme. Héraclius n'avait pas prévu cette opposition ; il en craignit les suites, et retira son édit, en déclarant qu'il était l'ouvrage de Sergius.

Constant II ne fut pas plus heureux avec son *Type* ou formulaire, qui abrogeait l'ecthèse et ordonnait le plus profond silence sur la volonté de Jésus-Christ. Dès que le pape Théodore l'eut reçu, il assembla un concile, où le patriarche de Constantinople, Paul, qui en était l'auteur, fut déposé et frappé d'anathème. La forme de la condamnation fut extraordinaire et terrible : le pape se transporta au tombeau de saint Pierre, dans le Vatican, et s'étant fait apporter un calice, il prit quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, et en signa la sentence. Le successeur de Théodore, Martin I, réunit à son tour, dans saint Jean-de-Latran (649), un synode de cent cinq évêques, qui confirmèrent les arrêts rendus par le précédent, et condamnèrent l'erreur des monothélites, l'ecthèse d'Héraclius et le type de Constant, comme *œuvres impies.* Ce jugement irrita l'empereur; il fit enlever par surprise

Digitized by Google

le bienheureux Martin, et après lui avoir fait endurer d'affreux tourments, il le relégua parmi les grands criminels, à Cherson, où il mourut presque aussitôt dans le plus entier dénuement, le plus complet abandon, mais aussi dans la plus éclatante sainteté (655). Enfin, sous le règne de Constantin III Pogonat, le pape Agathon obtint la convocation d'un concile général à Constantinople, et les représentants de l'Eglise chrétienne anathématisèrent à la fois les monothélites et le pontife imprudent qui les avait protégés (680) (1).

III. Relachement de la discipline ecclésiastique. — Ainsi le corps religieux, chargé du dépôt de la foi, conservait sans altération la doctrine de Jésus-Christ et le culte qu'il avait établi. Il était écrit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre l'Eglise; mais elle devait avoir trois éternels ennemis à combattre: l'esprit d'incrédulité, l'esprit d'orgueil et l'esprit de mondanité. Au premier reviennent principalement les persécutions, au second les hérésies; nous allons dire ce qu'a produit le troisième.

1° On a déjà vu au commencement de cet ouvrage quels vices le triste état de l'Empire avait en quelque sorte ino-

(1) On place ordinairement ici l'histoire des *Maronites* du mont Liban, qu'on suppose avoir été gagnés à l'hérésie par un moine appelé Jean Maron; mais cette histoire est si pleine d'incertitudes, qu'il y aurait quelque témérité à l'admettre sans réserve, telle qu'on la trouve ordinairement exposée. Car les savants maronites modernes prétendent que leur nation fut toujours attachée à la foi romaine, et qu'elle ne compta qu'un très petit nombre d'enfants égarés, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise en 1182. Ils disent que ce furent les hérétiques de la Syrie qui appelèrent du nom de maronites les catholiques qui suivaient la doctrine de saint Maron, anachorète du ive siècle; que le moine Jean Maron du viie siècle leur fut donné pour patriarche; que loin d'avoir perverti la croyance de son peuple, il ramena dans le chemin de la vérité un grand nombre d'hérétiques, et qu'il sut encore allumer dans le cœur des maronites ces sentiments de courage qui les ont rendus de tout temps le fléau des Sarrasins ou des Turcs en Syrie, et qui en ont fait de bonne heure un objet d'admiration pour l'Eglise et pour la France.

Digitized by Google

culés à l'Eglise, en introduisant dans les rangs du clergé, comme dans un asile assuré contre le despotisme impérial, des hommes sans vocation et sans vertu. Le mal était devenu si grand que l'invasion seule des barbares avait pu y remédier. Païens ou ariens, ils persécutèrent généralement le catholicisme, et le clergé, retrempé par la persécution, prit une nouvelle vie, se dévoua au salut de ses nouveaux maîtres, ne goûta point de repos qu'il ne les eût convertis à la foi catholique, et qu'il n'eût assuré la religion et les peuples contre les coups de ces instruments de la vengeance céleste. Ce double bienfait ne pouvait manquer de donner aux évêques une immense influence sur les vainqueurs et les vaincus. Aussi les voit-on occuper le premier rang dans la société. Souverains administrateurs de leurs diocèses, ils remplacent les *défenseurs* des cités, devenus trop faibles pour soutenir les libertés municipales, et veillent sur les intérêts de leurs clients avec une sollicitude, dont ceux-ci les paient par une affection presque filiale. Sidoine Apollinaire, sentant sa fin approcher, veut dire un dernier adieu à son peuple, et se fait porter dans l'église. Aussitôt une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants se presse autour de lui, et s'écrie en pleurant: « Pourquoi faut-il te perdre, bon pasteur? Et à qui laisses-tu » ceux que ta mort va rendre orphelins? Quelle sera notre » vie, quand tu ne seras plus ?.. » Et ces paroles sont entrecoupées de grandes lamentations. Enfin le pontife, animé du Saint-Esprit, leur répond : « Ne craignez rien, ô peuple ! » Voilà que mon frère Apruncule vit, et il sera votre » pontife (1). »

La reconnaissance publique ne se borne point à des paroles; elle se manifeste encore par des dons, et comble le clergé de richesses qui font envie au Néron des Franks. Les barbares eux-mêmes avaient donné l'exemple d'une telle munificence. La tradition rapporte que

(1) GRÉG., de Tours, l. II, c. 23.

Digitized by Google

Clovis abandonna à saint Remi toutes les terres qu'il pourrait parcourir, pendant qu'il reposerait lui-même du soleil de midi. Ethelbert de Kent faisait présent à saint Augustin de la ville de Cantorbéry avec toutes ses dépendances. Les rois lombards et wisigoths ne se montraient pas moins généreux. — A toutes ces donations particulières venaient encore se joindre les offrandes des fidèles à l'office du dimanche (1), puis les *dîmes*, d'origine hébraïque, dont l'Eglise ne commença qu'au VIe siècle à faire un précepte obligatoire sous peine d'excommunication (2), et que la puissance seule des Carolingiens doit rendre universelle et permanente, mais que depuis longtemps chacun, à la voix des saints docteurs (3), s'empressait de payer au clergé pour son entretien et pour le soulagement des pauvres.

Tous ces biens, tous ces revenus, c'était l'évêque qui en avait l'administration générale : « En sa puissance, dit » le concile d'Orléans de 511, (c. 14, 15), demeurent les do- » maines, les terres, les vignes, les esclaves, le pécule... » C'était lui qui déterminait la part de chaque paroisse, sur laquelle l'usage lui réserva plus ou moins longtemps un tiers (4), tandis que les deux autres étaient affectés aux clercs et aux dépenses du culte. Les personnes et les propriétés ecclésiastiques étaient d'ailleurs affranchies de tout impôt, protégées par des lois sévères, et jouissaient d'une certaine juridiction que nous apprécierons plus tard. Tant

(1) V. au commencement de cet ouvrage le chap. sur l'*Etat religieux* de l'Empire.

(2) 2e Conc. de Mâcon (585). — S'il faut en croire la neuvième loi d'Edouard-le-Confesseur, l'institution de la dîme chez les Anglo-Saxons était aussi ancienne que la connaissance de l'Evangile et doit être attribuée à saint Augustin.

(3) Saint Jérôme, *comment. in Math.*, c. 22 (*oper.* t. IV, p. 105), saint Augustin (*oper.* t. V. — *Append. Serm.* 86, n. 3.), dans un sermon qu'on croit être plutôt de saint Césaire.

(4) Dès l'an 666, le concile de Mérida décidait que les évêques cesseraient de prendre ce tiers, mais qu'ils en auraient un sur les oblations faites à l'église (c. 14).

Digitized by Google

d'avantages et de priviléges ne pouvaient manquer d'exciter l'ambition des grands, et de leur faire rechercher avec avidité les honneurs épiscopaux. L'envahissement des hautes fonctions ecclésiastiques par la noblesse barbare, voilà l'une des premières causes du relâchement de la discipline religieuse (1).

2° Les rois de leur côté voyant l'immense autorité dont jouissaient les princes de l'Eglise, eurent bientôt compris de quelle importance il était pour eux de ne laisser introniser que des personnages qui leur fussent dévoués, et insensiblement ils s'arrogèrent le droit de suggérer, de confirmer et même de dicter les choix. L'église protesta (2), mais sans pouvoir triompher entièrement de l'usurpation; la royauté parut reconnaître l'abus, et le clergé dut accorder qu'après l'élection, la confirmation du roi était nécessaire. Le concile d'Orléans de 549 sanctionne la nouvelle loi, Chlotaire II la confirme en 615. Toutefois les rois ne renonçaient point à leurs prétentions et s'efforçaient de les faire prévaloir. Foulant aux pieds les vœux du clergé et du peuple, ils en vinrent à conférer capricieusement la dignité épiscopale (3) à d'indignes favoris, et les évêchés cessèrent d'appartenir à la vertu éclairée, pour devenir le

(1) Voy. le chapitre des *Résultats de l'invasion.*

(2) Voy. entre autres la lettre qu'écrivait Grégoire-le-Grand aux rois d'Austrasie et de Bourgogne, Théodebert et Théoderic, pour leur reprocher la vente des honneurs ecclésiastiques, et l'élévation subite des laïques puissants aux siéges épiscopaux. « Il résulte de là, dit-il, que ceux qui » aspirent aux saints ordres ne songent point à corriger leurs mœurs, mais » à ramasser les richesses nécessaires pour acheter les dignités sacrées, » tandis que les hommes pieux, auxquels la pauvreté ferme la porte, re» noncent au ministère des autels. » Cf. GRÉGOIRE DE TOURS (4, 43), citant les évêques Salonius d'Embrun et Sagittarius de Gap, qui, armés du casque et du bouclier, combattaient dans les batailles, et s'abandonnaient aux vices les plus honteux.

(3) En Espagne on trouve la première trace de ce droit royal dans Paul de Mérida à propos de Sunna, le principal instrument des persécutions de Léovigild; et dans un concile de Barcelonne, *Per sacra regalia*, can. III, p. 1607.

Digitized by Google

partage de l'ignorance et de la corruption. On vit même de bonne heure des hommes étrangers à l'Eglise, réussir à se faire nommer par les voies les plus honteuses et affliger le monde par le scandale de leur conduite. Quand *le laïque* Bourguignon aspire à remplacer comme évêque de Nantes son oncle Félix, Grégoire de Tours sait lui dire : « Mon » fils, il est écrit dans les canons que personne ne pourra » parvenir à l'épiscopat sans avoir d'abord régulièrement » passé par les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. » Et à la mort de Félix, c'est son cousin Nonnychius *qui lui succède par ordre du roi* (1). Ainsi, à Bourges, quand l'évêque Remi vient à décéder, beaucoup de gens, pour obtenir son siége, ne rougissent pas d'offrir au roi des présents, et Gonthram leur répond : « Il n'est pas dans l'ha» bitude de notre gouvernement de vendre le sacerdoce, » et il ne vous convient pas de l'acheter. » C'est Sulpicius qui est élu *par la faveur du prince* (2). Mais la royauté ne garda pas longtemps cette modération, et nous voyons dans Grégoire de Tours que, sous le règne de Chilpérik, *peu de clercs obtinrent l'épiscopat* (3). Chilpérik choisissait donc de préférence des laïques, et il ne faut point s'étonner si la dignité épiscopale allumait parfois dans l'Eglise des querelles scandaleuses. C'est ce qui arriva à Rhodez vers l'an 584, à la mort de l'évêque Théodose. « Les différends qui » s'élevèrent alors dans cette église pour l'épiscopat, dit » Grégoire de Tours, en vinrent à ce point qu'elle fut » presque entièrement dépouillée des vases sacrés et de » tout ce qu'elle possédait de meilleur. Enfin, avec l'aide » de la reine Brunehild, on fit rejeter le prêtre Transo» bade, et on élut Innocent, comte du Gévaudan, qui » n'eut pas plus tôt pris possession de son siége, qu'il se » mit à tourmenter l'évêque de Cahors, sous prétexte

(1) Greg. Tur., l. 6, c. 15.
(2) *Ibid.*, l. 6, c. 39.
(3) *Id. ibid.*, c. 46.

Digitized by Google

» qu'il retenait des choses qui appartenaient au diocèse de
» Rhodez (1). »

Quand l'élection religieuse est altérée de la sorte, quand les lois de l'Eglise sont aussi scandaleusement méconnues, et que de farouches barbares portent la crosse et la mître, est-il donc si étrange qu'il se rencontre parmi les évêques des hommes violents (2), cupides, vindicatifs (3), livrés à tous les vices, et d'autant plus audacieux que la défense d'ordonner prêtres des hommes libres sans le consentement du prince (4), force l'Eglise d'appeler ses colons et ses serfs du service de la glèbe à celui de l'autel, et de recruter ainsi parmi les esclaves la milice sacrée? Au reste, le mal n'était point particulier à telle ou telle contrée, mais il les affectait toutes plus ou moins profondément, à l'exception toutefois de la Grande-Bretagne, nouvellement convertie; et le temps n'était pas éloigné (767) où, pour la première fois, un laïque du nom de Constantin profanerait en s'y asseyant la chaire même de saint Pierre. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que ce mal tendait à se perpétuer par l'effet des institutions de la société nouvelle.

3° On sait que les royaumes barbares n'étaient, pour ainsi dire, que de vastes fermes dont les princes confiaient à des

(1) C'est ainsi que, sous le règne de Dagobert III (711-715), on vit Savaric, évêque d'Auxerre, attaquer à main armée les pays d'Orléans, de Nevers, de Tonnerre, d'Avallon et de Troyes, et les joindre à ceux de son obéissance. (*Hist. eccl.* de Fleury, t. ix, l. xli, c. 28.)

(2) Jusqu'à la cruauté, comme l'évêque de Tours, Cautin, qui, pour punir le prêtre Anastase de ce qu'il a refusé de lui livrer sa propriété, l'enferme vivant dans un sarcophage de marbre. (Grég. de T., l. iv, c. 12.) (Anastase parvint ensuite à s'échapper.)

(3) Vindicatifs jusqu'à faire mourir secrètement un ennemi, sous prétexte de pénitence (11° *Concile de Tolède*, 675), frapper les églises d'*interdit* pour satisfaire des ressentiments particuliers (13° *Conc. de Tolède*, 683), ou dire des messes de mort pour des vivants, dans l'intention de leur causer la mort (17° *Conc. de Tolède*, 694). On voit ici du reste que nous sommes en Espagne.

(4) La royauté ne voulait pas que les hommes libres pussent, sous le titre de clercs, échapper à leur gré au service militaire.

Digitized by Google

comtes l'exploitation générale, mais en s'en réservant quelques parties pour servir à l'entretien de leur maison et pour être distribuées à leurs fidèles à titre de *bénéfices*. Or, les évêchés, les abbayes, et même les églises particulières étaient aussi des *bénéfices* dans toute la rigueur de l'expression. Les capitulaires de Charlemagne le disent formellement, et les monuments des temps mérovingiens le témoignent d'une manière assez éclatante (1). Les clercs allaient se *recommandant* au prince pour ces bénéfices, en se mettant dans sa *truste*, en lui jurant fidélité, et ils constituaient ainsi autour du trône une sorte de *vassalité ecclésiastique,* analogue à celle des vassaux séculiers, et soumise aux mêmes obligations, à peine de nullité du contrat et de déchéance du bénéfice. C'est pourquoi, devant aide et conseil à leur seigneur comme les autres vassaux, et dans les mêmes circonstances, les évêques et les abbés étaient confondus avec les autres hommes de guerre sous la dénomination d'*exercitales* (2), et étaient tenus de se rendre à l'ost, toutes les fois qu'ils en étaient requis en vertu de leur devoir féodal. Les deux fils de Charles-Martel, Carloman et Pepin, défendirent aux clercs, il est vrai, l'usage des armes (742-744), et les dispensèrent en même temps de suivre l'armée, si ce n'était pour y porter les secours et les consolations de leur ministère. Mais l'habitude était déjà plus forte que la loi, et Charlemagne, après avoir renouvelé l'interdiction et le bienfait, sera réduit à expliquer son capitulaire dans le sens le moins défavorable aux prétentions des évêques (3).

(1) Burgundiæ barones, *tam episcopi quam cæteri leudes*, dit par ex. Frédégaire, *Chronic.*, 37 et sq.; et ailleurs : Austrasiorum omnes primates, *pontifices cœterique leudes*. Un évêché conféré par le pouvoir royal était un bénéfice royal, *exenium regis*, dit Grégoire de Tours (V, 47).

(2) *Pippini regis* capit. Longob., a. 782-2.

(3) La passion poussa les évêques orientaux les premiers dans la carrière des armes. (Voy. le *règne d'Anastase*).

Digitized by Google

Ce que la vie des camps devait alors introduire de désordre dans l'Eglise se comprend aisément, et personne ne sera surpris de la conduite barbare de Gevilieb, évêque de Mayence. Gerold, son père, qui était évêque, ayant pris les armes pour repousser les Saxons, avait été blessé à mort dans un combat, et, pour le consoler à ses derniers moments, on lui avait donné son fils pour successeur, bien qu'il fût encore laïque et à la cour. Quelque temps après Gevilieb suivit le prince Carloman contre la même tribu. Comme les deux armées n'étaient séparées que par une petite rivière, il envoya un de ses serviteurs dans le camp ennemi, pour rechercher celui qui avait tué son père, et le serviteur l'ayant trouvé, le pria de venir parler à son maître. Les deux champions se rencontrèrent à cheval au milieu même de la rivière, et Gevilieb porta aussitôt à son adversaire un grand coup d'épée, en s'écriant : « Ainsi soit » vengée la mort de mon père ! » Le saxon tomba mort dans l'eau. Personne ne trouva mauvaise l'action du prélat, et il continuait à exercer les fonctions épiscopales. Mais saint Boniface, ayant soumis l'examen de sa conduite à un concile (745), en ajoutant qu'il l'avait vu de ses propres yeux se divertir avec des oiseaux et des chiens, fit porter contre lui une sentence de déposition, que confirma l'autorité séculière.

L'Eglise, sous les barbares, se gouvernait donc, dans ses relations avec le pouvoir politique, d'après les maximes qui présidaient aux relations féodales entre le seigneur et le vassal. Mais les obligations féodales étaient avant tout des obligations *domestiques*, et le principe dont elles découlaient ne s'arrêtant point au roi et à ses leudes, enlaçait en quelque sorte tout le système. Il en résulta que dans l'Eglise, comme dans la société civile, la déférence du subordonné ne fut plus seulement une affaire de hiérarchie, mais de sujétion, et que les clercs tombèrent insensiblement dans la domesticité et presque dans la servitude, soit de leurs supérieurs naturels, soit des seigneurs laïques. C'est

Digitized by Google

ainsi qu'on vit des évêques persister à réclamer pendant si longtemps, en dépit des canons et de la menace de l'anathème, une rétribution, et comme un droit d'investiture, de tous les clercs qui recevaient l'onction sainte. Ainsi la simonie prit un immense développement dans l'Eglise (1).

On ne s'en tenait pas là. On osait retenir, aliéner les biens ecclésiastiques (2), piller les offrandes des fidèles, employer les clercs à des œuvres serviles (3), et quelquefois même les maltraiter, les frapper, les déchirer à coups de fouet (4). Aussi les prêtres, ne pouvant compter sur leurs honoraires, manquaient pour célébrer les saints offices, et les basiliques délabrées n'étaient point réparées, parce que l'avidité épiscopale avait enlevé toutes les ressources (5). Poussés à bout par les exactions des prélats, *souvent* les clercs se liguaient pour leur résister, et formaient entre eux des *conjurations,* semblables à celles que les bourgeois des villes organisèrent plus tard contre leurs seigneurs (6), ou bien ils s'unissaient à quelque laïque puissant, et par leur secours s'élevaient contre leurs supérieurs. Entraînés par l'esprit pervers du siècle, ils ne respectaient pas même la vertu la plus irréprochable. Sidoine Apollinaire essuya les outrages de deux prêtres ; Grégoire de Tours, les persécutions d'un sous-diacre, qui, pendant son absence, s'empara des richesses de l'église et distribua de grands présents aux principaux clercs, donnant à ceux-ci des vignes, à ceux-là des prés. Aux mécontents, il distribuait lui-même

(1) V. le concile de Galice (572).

(2) Conciles de Paris (556), — de Tolède (589).

(3) Concile de Galice (572).

(4) Concile de Brague (675).

(5) Conc. de Tolède en 633 — et 646. Ce dernier, pour empêcher de tels abus de se renouveler, borne à deux *solidi* le revenu des évêques sur chacune des basiliques de leurs diocèses, et à cinq le nombre de leurs voitures quand ils feront leur visite pastorale.

(6) Conc. d'Orléans (538), — de Reims (525). — Cf. le conc. de Narbonne de 589.

Digitized by Google

des coups de bâton (1). Il n'était pas rare qu'à la mort d'un prélat, le clergé mît ainsi au pillage la maison épiscopale et tout ce qui appartenait à l'église. De là à la profanation des choses saintes la pente était facile, et l'on voit par le troisième canon du quatrième concile de Brague (675), que des prêtres osaient se servir des vases sacrés pour y boire et manger dans leurs repas ordinaires (2).

D'un autre côté le culte se dégradait et la dévotion s'attiédissait sous l'influence laïque. Dès avant l'arrivée des barbares, les évêques, et à leur exemple les laïques, avaient fondé des églises pour lesquelles il leur avait été permis de désigner, de proposer à l'ordination de dignes *recteurs* (curés) (3). La piété seule avait d'abord porté les laïques à ces fondations ; mais insensiblement elle fit place à l'esprit de calcul : on osa se réserver une part dans les revenus qu'on assurait à l'église ; on en vint même à stipuler qu'on entrerait en partage des offrandes et de tous les biens qu'elle pourrait acquérir d'ailleurs. On vit donc, avec le temps, fonder et doter des églises par intérêt, pour courir les chances de leur fortune et s'associer à leur prospérité future ; l'église et le culte devenir ainsi propriété individuelle, cette propriété sacrée se transmettre, comme toutes les autres, par vente, donation, hérédité et se partager même comme une succession ordinaire (4). Tout ce que l'autorité royale exigeait, c'était que l'église ne fût pas détruite, *tantummodo ut ecclesia non destruatur*. Mais la plupart du temps le propriétaire ne songeait qu'à recueillir les profits et négligeait tout le reste. Les saints mystères étaient célébrés sans pompe et sans décence, souvent sans luminaire, par motif d'économie (5) ; les

(1) Greg. Tur., l. v, c. 49.

(2) Cf. les canons du dix-septième concile de Tolède, tenu en 694.

(3) Neuvième concile de Tolède (655).

(4) *Karol. M.* capit. Francofurt, a. 794-54.

(5) *Karol. M.* cap. ad Theodonis villam, 805-6.

bâtiments tombaient en ruine, et l'évêque se voyait contraint de faire enlever les reliques.

En même temps que l'usage de fonder des églises, s'était introduit parmi les seigneurs celui d'instituer chez eux, dans l'intérieur de leur maison de campagne ou de ville, un oratoire, une chapelle, et d'avoir un prêtre pour la desservir. C'était, pour les laïques, placer une partie du clergé dans leur main et s'assurer une certaine indépendance de l'évêque du diocèse. Le danger était grand des deux côtés, et il est curieux d'en suivre le progrès dans les actes des conciles, justement occupés de sauver les chapelains des misères de la servitude ou des excès de la liberté. En 506, il ne s'agit encore que d'interdire aux chapelains, dans les jours de grandes fêtes, la célébration des offices privés (1). En 541, il faut déjà les menacer de l'excommunication, « s'ils négligent, à la faveur de la » puissance du maître de la maison, d'accomplir ce que, » suivant le degré de leur ordre, ils doivent à la maison du » Seigneur et à leur ministère (2). » Enfin, en 650, le concile de Châlons était obligé de déclarer excommuniés à leur tour les propriétaires d'oratoires qui continueraient à disputer aux évêques les biens dont ces chapelles avaient été dotées, et à ne pas souffrir même que les clercs qui les desservaient fussent sous la juridiction de l'archidiacre. Mais le mal était plus fort que le remède, et, au milieu du IXe siècle (3), les évêques devaient se plaindre à l'empereur Louis II que des laïques, et surtout des puissants et des nobles, c'est-à-dire ceux qui devraient être les plus assidus aux sermons, construisissent des basiliques auprès de leur demeure, y entendissent le service divin et ne vinssent que très rarement à la *grande église*. « Et comme il n'y a que » les affligés et les pauvres à y venir, ajoutaient-ils, que

(1) Concile d'Agde (506), c. 21.

(2) Concile d'Orléans (541), c. 26.

(3) *Hludovici II imperatoris conventus Ticinensis II*, a. 855—3.

Digitized by Google

» peut-on leur prêcher autre chose, sinon la résignation » dans leurs souffrances? » Ainsi, sous l'influence de la vanité et de la cupidité séculières, le culte tendait à devenir une affaire domestique, la hiérarchie ecclésiastique à se briser, l'assemblée des fidèles à se scinder : aux petits, à la foule la grande église, aux grands, aux privilégiés la petite. Plus d'instruction commune, plus de fraternité, de charité chrétienne. Que seraient devenus à la fin la religion et le monde, si la papauté ne s'était résolue, au XIe siècle, à faire sortir l'Eglise de la féodalité, qui l'avait comme absorbée ?

Et ce n'était pas seulement dans le clergé séculier que le désordre s'était introduit. Sans parler de la mode des *pèlerinages* lointains, et de quelques autres causes accidentelles, les mêmes causes majeures, comme on le pense bien et comme on a déjà pu s'en convaincre par plus d'un exemple, avaient aussi porté le trouble dans les monastères. Saint Boniface déplorait la légèreté des religieuses saxonnes. Bien avant lui, Grégoire de Tours avait raconté la scandaleuse conduite de Khrodielde, fille du roi Charibert, de Bazine, fille de Chilpérik, et de leurs compagnes. Prétendant avoir à se plaindre de l'abbesse Leudovère, elles s'étaient échappées de leur couvent et étaient venues de Poitiers à Tours. Des prélats se rassemblent à cette nouvelle et les excommunient; mais elles ne sont que plus opiniâtres dans leur rébellion. Elles s'allient à des bandits, des *sorciers*, des malfaiteurs, dans la compagnie desquels elles oublient tous leurs devoirs, et reviennent avec eux à Poitiers. Ils attaquent de nuit et prennent d'assaut le monastère, qu'ils mettent au pillage à la lueur d'une tonne de résine enflammée; il faut armer contre ces séditieux, le comte de Poitiers les saisit, et un synode condamne les religieuses à des peines disciplinaires, mais sans pouvoir réduire l'indomptable Khrodielde, qui avait causé tout ce tumulte.

Mêmes révoltes parmi les moines : celles-ci se comprennent

Digitized by Google

mieux. « Il nous a été annoncé, dit le quatrième concile de
» Tolède (633), que les moines, par l'ordre des évêques,
» étaient assujétis à des travaux serviles, et que, contre les
» instituts canoniques, les droits des monastères étaient
» usurpés avec une témérité illégitime; de telle sorte qu'un
» monastère devenait presque une métairie, et que cette
» illustre partie du corps de Jésus-Christ était presque ré-
» duite à l'ignominie et à la servitude. » — « Une chose
» déplorable a lieu, » dit vingt-deux ans plus tard le
dixième concile de Tolède, « et nous sommes forcés
» de l'extirper par une censure sévère. Nous avons appris
» que certains évêques... donnent injustement les mo-
» nastères à leurs parents ou amis,... et leur procurent
» ainsi des avantages iniques, afin de se faire livrer
» ensuite par eux, soit ce qui est en effet régulièrement
» dû à l'évêque du diocèse, soit tout ce que peut ravir
» la violence de l'exacteur qu'ils ont envoyé. » — Malgré
cela la nature même de l'institution, en séparant du siècle
les religieux, les préserva généralement assez longtemps
de la contagion du mal; et il fallut que la direction d'un
grand nombre de monastères tombât aux mains de laïques
avides et grossiers pour que la vie monastique fût sen-
siblement altérée.

— *En Orient*, la révolution se fit plus tôt, sans être aussi profonde. La valeur militaire n'y était pas la vertu des peuples, et il arriva dès le commencement que beaucoup de soldats marqués à la main, comme enrôlés, laissèrent là le métier des armes pour se faire moines. De tels moines ne pouvaient manquer d'apporter avec eux dans les cloîtres des habitudes peu pacifiques, et ainsi, sans parler du caractère propre des orientaux, pourraient s'expliquer les grandes violences que l'histoire reproche avec trop de raison aux religieux d'Antioche et d'Alexandrie. L'empereur Maurice voulut en vain (592) fermer aux soldats de l'empire l'entrée des monastères ; tout ce qu'il put obtenir, ce

Digitized by Google

fut qu'on les éprouverait désormais par trois ans de noviciat, au lieu de deux (1).

Le clergé séculier avait bien d'autres défauts que l'emportement et la violence. Depuis que les empereurs avaient jugé que rien n'était plus important pour la religion et pour l'Etat que l'extinction des hérésies, le zèle contre les hérétiques était devenu bien plus nécessaire que la vertu et l'avait remplacée. On dissimulait les défauts et même les vices des personnes zélées ; on s'efforçait de les excuser ; on les rendit par là moins odieux, les mœurs se corrompirent, et la morale s'altéra chez les ecclésiastiques, comme chez beaucoup d'autres chrétiens. Il faut consulter là dessus les canons du concile dit *in Trullo*, parce qu'il se tint à Constantinople *sous le dôme* du palais (692). Ce concile avait entrepris de fonder un corps de discipline pour toute l'Eglise ; mais, en s'efforçant d'arrêter l'incontinence des prêtres grecs, il montra lui-même, pour leur faiblesse, une condescendance extraordinaire.

Jusque là une règle s'était tout d'abord établie, et avait été généralement suivie dans toute l'Eglise, touchant le célibat sacerdotal, à savoir qu'un prêtre ne pouvait plus se marier après son ordination, et que les hommes mariés, admis à l'état ecclésiastique, se séparaient de leurs femmes. Seulement le concile de Nicée, sur la proposition de l'évêque égyptien Paphnuce, avait décidé qu'on laisserait le second

(1) On comprend sans doute que nous n'indiquons ici que les causes principales. Toutefois peut-être sera-t-on bien aise d'apprendre qu'en Orient comme en Occident, les monastères se donnaient quelquefois à des séculiers, ce que défend le concile *in Trullo* (c. 49). Ainsi trouve-t-on chez les Grecs, de même que chez les Latins, des *oratoires domestiques*, lesquels avaient l'inconvénient de favoriser la perpétuité des schismes. (V. un édit de Justinien de l'an 536, et le conc. *in Trullo*, c. 31.) — Consultez encore, pour ce qui regarde le clergé d'Orient, le règne de Zénon, p. 8, *note* 1, et une loi du 27 juillet 398, destinée à réprimer l'abus de l'intercession des clercs et des moines, pour sauver de la prison des personnes chargées de dettes et de crimes, qu'il arrivait quelque fois ensuite aux évêques d'admettre dans le clergé. (*Cod. Théod.*, l. III, *De his qui ad eccles. confug.*)

Digitized by Google

point à la discrétion de chacun. Toutefois, en Occident, dès l'an 306, le concile espagnol d'Elvire avait ordonné de déposer les prêtres qui continueraient d'habiter avec leurs femmes, et cette loi, que devaient confirmer les papes Syrice (384-398) et Innocent I (402-417), le second et le cinquième concile de Carthage (390, 401), continuait d'être en vigueur chez les Latins, malgré de nombreuses transgressions qu'explique très bien la situation de l'Europe barbare, et que les conciles synodaux ne se lassaient point de condamner (1). Mais le concile *in Trullo*, composé d'évêques du patriarchat de Constantinople, où dominaient la tiédeur et l'oubli de la discipline, tout en déclarant nul le mariage contracté par un prêtre après son ordination, proclama que les hommes mariés qui entraient dans le clergé, étaient libres de conserver leurs femmes et d'habiter avec elles, tant qu'ils ne seraient point évêques, les évêques seuls devant garder la continence parfaite. Ainsi, tout en conservant les formes de l'ancienne discipline de l'Eglise, on détruisait en réalité le célibat dans ses fondements. Le pape Sergius, malgré les instances et les violences de Justinien II, refusa de souscrire de tels actes. Constantin, mandé à Constantinople, en approuvant les uns, ne craignit pas de rejeter ouvertement les autres. Mais ils n'en ont pas moins servi depuis aux Grecs de règle universelle, et ils sont encore en vigueur dans l'Orient, où, sous leur empire, les ministres des autels, pressés par toutes les nécessités de la vie, et contraints, pour échapper à la misère, d'exercer une obscure profession, végètent sans honneur, sans dignité, sans autorité, et surtout sans liberté.

(1) V. entre autres le concile de *Gironne* (Espagne, 517); — de *Séville* (590), qui menace de réduire en servitude *les femmes étrangères* des clercs, s'ils ne veulent les renvoyer; — 9e de *Tolède* (655), qui condamne les *enfants illégitimes* des clercs, tant ceux de l'évêque que ceux du sous-diacre, à être esclaves de l'église que leurs pères servaient; — 11e de *Tolède* (675); — de *Soissons* (744), et la lettre du pape Zacharie à Boniface, où il lui recommande de réprimer les débauches des clercs franks.

Digitized by Google

On a déjà pu voir dans l'histoire du *Brigandage d'Ephèse* combien, au v[e] siècle, la situation de l'Eglise envers le pouvoir civil était faible, subalterne et déchue de ce qu'elle était dans l'ancien empire. En voici une nouvelle preuve et en même temps la raison. Au milieu du vi[e] siècle, comme les Franks envoyaient une ambassade à Constantinople, le clergé d'Italie écrivit aux envoyés pour leur donner, sur l'empire d'Orient, les renseignements qu'il croyait utiles au succès de leur mission : « Les évêques grecs, leur dit-il, » ont de grandes et opulentes églises, et ils ne supportent » pas d'être suspendus deux mois du gouvernement des » affaires ecclésiastiques ; aussi, s'accommodant au temps » et à la volonté des princes, consentent-ils sans débat à » faire tout ce qu'on leur demande. » Si l'amour des richesses tyrannise ainsi maintenant leur conscience, que fera donc plus tard la crainte de la misère ? (1).

IV. Restes du paganisme. — Nous serions incomplets, si, après toutes les causes de désordre qu'on connaît déjà, nous ne rappelions pas ici celle que nous avons signalée au commencement de ce chapitre, dans la déplorable influence du paganisme (2). Car, si grand nombre de barbares étaient entrés dans l'Eglise *par amour pour leurs chefs*, on avait vu souvent les Romains, par la crainte des édits impériaux, ou par je ne sais quel besoin de prendre part au culte d'une religion quelconque, se précipiter également en foule dans le christianisme, sans vocation

(1) Ceux qui ont parcouru la Grèce ont pu voir ce qu'y a produit le concile *in Trullo* Les *papas* y usent largement de la liberté qu'il leur donne de se charger de famille et de besoins, et négligent par nécessité la défense qu'il leur fait de *tenir auberge*. Cabaretiers nés du village, ils débitent leur boisson en tunique bleue et manteau noir, répondant avec un empressement servile aux demandes que leur adresse en termes impératifs une grossière clientèle.

(2) On peut à cette nouvelle cause en rattacher une autre, l'ignorance générale à cette époque, et consulter là dessus le chapitre des *Lettres*, *des Sciences et des Arts*.

Digitized by Google

intérieure, sans préparation sérieuse, sans foi vivante. Il arriva naturellement par là que beaucoup d'entre eux, tout en professant extérieurement la croyance au Christ, restèrent attachés aux mœurs et aux habitudes du paganisme. Le fait est déjà constaté pour l'Occident, et il était tout simple, en effet, que des causes analogues produisissent des états semblables. Or, on l'a vu plus d'une fois, il y avait une alliance naturelle entre la superstition et la corruption païennes, comme aussi ces deux éléments influaient l'un sur l'autre et se fortifiaient réciproquement. En gardant les mœurs et les habitudes du paganisme, on en conserva donc aussi les opinions, les superstitions, et il ne faut point s'étonner que, dans le temps même où saint Jean Chrysostôme peignait l'état moral de l'Orient, et en particulier celui d'Antioche et de Constantinople, ainsi que firent saint Basile pour l'Asie Mineure, Zénon de Vérone et saint Ambroise pour l'Italie, saint Jérôme pour Rome, saint Augustin pour l'Afrique, et Salvien pour la Gaule et l'Espagne, régnât le grand fléau de la *magie* avec tout son cortége de pratiques insensées ou criminelles. « La *magie*, dit M. Dœllinger (1), était alors aussi avi- » dement recherchée et exercée dans l'Empire par les » sujets, qu'elle était redoutée et poursuivie par les gou- » vernants, qui, tout en l'employant pour eux-mêmes, la » traitaient chez les autres comme un crime digne de » mort. En effet, l'accusation de maléfices, telle était » l'arme la plus ordinaire avec laquelle on s'efforçait de » perdre un ennemi ; le simple soupçon suffisait pour » faire encourir la torture et le dernier supplice ; il était » même dangereux de lire ou d'avoir simplement en sa » possession des livres de magie (2). Les païens les plus

(1) T. II, p. 86, 87.

(2) « Voir dans saint Jean Chrysostôme (*Homil.* 38, *in act.* t. IX, p. « 293) ce qu'il raconte être arrivé à lui-même. — Libanius fut accusé auprès » du césar Gallus d'avoir coupé et de conserver deux têtes de femmes, » dont l'une devait lui servir à faire des opérations magiques contre » Gallus, et l'autre contre Constantin (Liban, I, p. 69.) »

» cultivés et les plus sages croyaient fortement à l'efficacité » des moyens magiques, et ne craignaient pas de pro- » fesser publiquement cette croyance (1). Saint Jean » Chrysostôme se plaint à diverses reprises que, même » parmi les chrétiens, un grand nombre se livrent à la » magie; or, l'emploi de charmes, d'enchantements était » devenu, dans les maladies, quelque chose de si ordi- » naire, qu'il célèbre, comme une espèce de martyre, le » refus de recourir à de pareils moyens contre la violence » du mal (2). Les autres genres de superstition païenne » n'étaient pas non plus négligés par les chrétiens de ce » temps (3). On croyait aux présages, on consultait le » vol des oiseaux, on attachait aux enfants, pour les pré- » server, toutes sortes d'amulettes, au lieu de les confier, » comme dit Chrysostôme, à la protection de la croix; » on leur frottait le front avec de l'ordure pour écarter » d'eux les regards funestes; les femmes employaient des » élixirs d'amour et d'autres enchantements pour mieux » plaire à ceux qu'elles aimaient (4). »

Au reste, quelle qu'aversion qu'ils eussent montrée pour le paganisme, dans leurs plus sévères décrets, les empereurs

(1) « Ainsi Libanius raconte avoir été averti, dans un songe, que sa » maladie lui était venue par les opérations magiques de ses ennemis, » et que l'on avait, en effet, trouvé dans sa salle un caméléon mort et » mutilé, qu'ils avaient employé à cet usage (I, p. 147). — Les philo- » sophes, en particulier, avaient la réputation d'être adonnés à la magie, » et saint Augustin remarque (*ép.* 68, t. II, p. 260) que, pendant qu'un » grand nombre de néoplatoniciens éclairés avaient embrassé le christia- » nisme, la magie en avait attiré d'autres dans ses piéges. Les évocations » des morts avaient aussi lieu souvent dans le ve siècle, comme on le voit » par un passage d'Enée de Gaza. (GALLAND. *Biblioth. PP.* t. X, p. 637.) »

(2) « CHRYSOST. *Homil.* 7, *in ep. ad Ephes.* t. I, p. 44; *Homil.* 3, *in* » 1 *Thess.* t. I, p. 447. »

(3) Saint Jean Chrysostôme en fait l'énumération, *homil.* 10, *in* 1 *Timoth.* t. II, p. 603. — Gaudentius de Brescia les énumère également : « Veneficia, præcautiones, suballigaturæ, vanitates, auguria, sortes, ob- » servatio ominum, parentalia, unde idololatriæ malum extulit caput erro- » ris (*Tract.* 4 *ed. lect. Exodi*, *ed.* GALEARD. p. 57). »

(4) « CHRYSOST. t. VI, p. 697; t. X, p. 107, 669; t. IX, p. 27. »

Digitized by Google

eux-mêmes le laissèrent cependant plus ou moins longtemps subsister en partie dans certains usages de la vie publique. Ainsi nous voyons, par la deuxième réponse de saint Ambroise à Symmaque, qu'il y avait encore des *vestales* vers l'an 384; il est vrai que leur nombre s'élevait à peine à sept, malgré le prix offert à leur vocation, la robe de pourpre, les ornements de tête, une riche litière, un pompeux cortége, de grands priviléges, de grands revenus. Salvien témoigne que les poulets sacrés étaient encore nourris en 440, les augures observés et le consulat toujours entouré des pratiques superstitieuses en honneur pendant la domination païenne. On sait qu'il fallut le généreux martyr du moine Télémaque pour mettre un terme aux sanglants combats de gladiateurs. Les *lupercales* subsistèrent à Rome jusque vers la fin du ve siècle. Quand le pape Gélase parvint, en 495, à supprimer cette fête licencieuse, plusieurs nobles romains, des sénateurs mêmes, s'en plaignirent amèrement, et attribuèrent à cette offense envers le dieu *Februarius* les maladies dont Rome était alors affligée, la stérilité qui désolait les campagnes et diverses autres calamités. Ces hommes étaient pourtant chrétiens, puisque le pape les menace de l'excommunication, ou plutôt, comme le dit saint Gélase lui-même, ils n'étaient *ni chrétiens ni païens, nec christiani, nec pagani*, mais par un coupable mélange des deux religions, ils s'en étaient fait une qui s'accommodait merveilleusement à leurs passions. Est-il donc surprenant que quelques barbares, entraînés par la force de l'exemple plutôt que par la conviction à déserter les autels des faux dieux, soient de temps en temps retombés dans l'idolâtrie (1), et que, pour empêcher de tels scandales, l'Eglise ait proscrit avec tant de sévérité et de persévérance, les superstitions païennes mêlées à la vraie religion? Ainsi défend-elle, sous peine d'excommunication, de manger des viandes

(1) V. le deuxième concile d'Orléans en 533.

Digitized by Google

immolées (1), de jurer par la tête de certaines bêtes (2), de fêter le jeudi, comme consacré à Jupiter (3), de consulter les devins et les sorciers : « Ceux qui se disent tels seront » fustigés et vendus, et le prix donné aux pauvres (4); » d'observer les augures (5), les éternuments quand on sort de chez soi ou qu'on y rentre (6), *d'assister aux sacrifices des païens* (7); de chanter à de certaines fêtes (8) (ceci s'adresse aux femmes) des chansons déshonnêtes dans l'enceinte des églises (9); de célébrer des mascarades (10) et des festins le premier jour de janvier (11); d'invoquer les noms des faux dieux, comme Neptune, Orcus ou Pluton, Diane, Hercule, Minerve, le Génie; de brûler des cierges ou de rendre des vœux à des temples, des pierres, des fontaines, des arbres ou des carrefours; d'attacher au cou des femmes ou des animaux des ligatures, même faites par des clercs, et avec des paroles de l'Ecriture; de crier pendant l'éclipse de lune; d'appeler seigneurs le soleil et la lune, et de jurer par eux, etc. (12); d'invoquer Bacchus pendant la vendange; d'allumer aux nouvelles lunes du feu devant les boutiques ou les maisons, et de sauter dessus; de donner des gâteaux à Noël (13); de recourir aux femmes qui passaient pour manger la lune; de sacrifier aux morts

(1) 2e et 4e conciles d'Orléans (533-543), — concile de Reims (625).

(2) 4e concile d'Orléans.

(3) Concile de Narbonne (589).

(4) *Ibid.* — 4e conc. de Tolède (633), — conc. de Rome (721).

(5) Conc. de Reims (625), — 4e de Tolède.

(6) Abrégé de la doctrine de l'Eglise par saint Eloi, dans la vie que saint Ouen nous a laissée de son ami.

(7) Conc. de Reims (625).

(8) Comme la Saint-Jean (*Vie de saint Eloi*).

(9) 3e concile de Châlons (644).

(10) V. le conc. *in Trullo* (692).

(11) Voy. ci-contre la note 3.

(12) *Vie de saint Eloi* par saint Ouen; ces superstitions régnaient surtout en Belgique.

(13) Voir le conc. *in Trullo* (692) sur le motif de cet usage

Digitized by Google

et de s'en faire des saints (1), « ce qui semble être, dit » l'abbé Fleury, l'origine de la facilité que l'on avait en » ces temps-là à honorer d'un culte public plusieurs saints » douteux (2). »

Mais, en dépit de tous les efforts de l'Eglise pour les anéantir, beaucoup de ces superstitions païennes continuèrent d'être en honneur parmi les peuples (3), et sont même parvenues jusqu'à nous, dépouillées, il est vrai, depuis la fin du IXe siècle, de leur caractère primitif, et n'ayant plus dès lors, aux yeux de la foule, d'autre raison d'être que l'usage. On put même croire un instant que, malgré ses protestations réitérées, l'ignorance des siècles que nous venons de parcourir ferait triompher dans l'Eglise la divination nommée le *sort des saints*, dont Grégoire de Tours rapporte si gravement tant de curieux exemples. Car, bien qu'elle eût été signalée et condamnée (4) par saint Augustin, puis interdite par les conciles de *Vannes* (462), d'*Agde* (506), d'*Orléans* (511) et plusieurs autres, cette superstition ne cessa pas d'être observée en Orient comme en Occident, par les grands comme par le peuple (5), et l'on est étonné d'apprendre de Guibert de Nogent (6) que, dans le diocèse de Laon, on s'en servait encore au XIIe siècle pour obtenir le pronostic du pontificat des nouveaux évêques. C'est ainsi que, malgré la voix des conciles, le duel subsista en France jusqu'au temps de saint Louis, et que, par la tolérance, sinon par l'appui du clergé, quelques-unes des autres épreuves judiciaires traversèrent tout le moyen-âge.

(1) Conc. de *Leptines* (744).

(2) T. IX, l. XLII, c. 36.

(3) Nous avons vu dans l'histoire des Franks que les fêtes des calendes de Janvier subsistèrent dans Rome même jusqu'au temps de Zacharie, qui les abolit sur les observations de saint Boniface.

(4) AUGUST. *ep.* 55, al. 19, ad Januar, n. 27.

(5) *V. l'histoire d'Héraclius*.

(6) GUIB. c. 12.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

De 395 à 752, l'Eglise avait donc été persécutée par les barbares, déchirée par l'hérésie, minée par le relâchement de la discipline, menacée par le paganisme, et pourtant, loin d'avoir succombé à tant d'attaques, si elle avait perdu l'Afrique avec une partie de l'Espagne et de l'Asie, elle avait en retour soumis l'Irlande, la Bretagne et commencé avec succès la conquête de la Germanie. Par quelles armes avait-elle combattu ses ennemis ? Quels puissants remèdes apportait-elle à de si grands maux? A l'hérésie et à la corruption des mœurs, elle opposait *ses conciles* et *sa juridiction*, appuyés *du bras séculier;* à la persécution et au paganisme, les *ordres religieux* avec *leurs écoles;* à tous, *les vertus de ses saints*, et *l'unité de son gouvernement.*

I. Conciles. — Luitprand, évêque de Crémone, envoyé en ambassade par Otton I à la cour de Constantinople (968), mangeait un jour à la table de l'empereur Nicéphore, quand celui-ci, après lui avoir proposé diverses questions touchant l'Ecriture, lui dit: « Quels conciles recevez-vous ? » Luitprand répondit : « Ceux de Nicée, d'Ephèse, de Chalcédoine, d'Antioche, de Carthage, d'Ancyre, de Constantinople.—Eh! reprit l'empereur en riant, tu as oublié de » nommer celui de Saxe ; mais il est si nouveau que nous » ne l'avons pas encore dans nos livres.—Il est vrai, répliqua Luitprand, que la foi est nouvelle en Saxe ; c'est » pourquoi elle y est vigoureuse et soutenue par les actes; » ici, il semble que la vieillesse l'ait affaiblie et rendue » méprisable. Aussi bien est-ce en Orient que les hérésies » ont pris naissance, et comme on applique le remède sur » la partie malade, il a fallu y tenir [jusqu'à présent] les » conciles. » Cette réflexion était piquante, et vaut bien d'autres raisons de la tenue des conciles généraux en Orient.

Digitized by Google

Il ne faut cependant pas oublier que, depuis la chute de l'empire d'Occident, non-seulement les papes étaient soumis à la souveraineté temporelle des princes byzantins, mais encore que ceux-ci, en retour des nombreux privilèges qu'ils accordaient au clergé, exerçaient une autorité très active sur le gouvernement de l'Eglise, et intervenaient despotiquement jusque dans ses croyances (1), tout en reconnaissant que *les laïques ne doivent prendre aucune part aux questions de dogme* (2). C'est pourquoi ils convoquaient *les conciles généraux*, à la sollicitation du Saint-Siége, mais en leur propre nom, les assemblant à Constantinople ou dans le voisinage, et les présidant presque toujours en personne. L'éloignement des lieux ne permettait guère aux évêques d'Occident de prendre part aux délibérations de ces assemblées, et le caractère léger, brouillon, turbulent des Orientaux était bien propre à exciter la défiance du clergé latin ; néanmoins celui-ci, malgré la diversité des langues, des gouvernements, des mœurs et tant d'autres causes de mésintelligence, n'hésita jamais à reconnaître une législation dont la présence des légats du pape lui garantissait l'orthodoxie. Tant l'idée de l'unité dominait les esprits, tant le bien spirituel était puissant dans l'Eglise ! Ainsi furent réunis, tenus et adoptés les quatre conciles généraux de notre période, savoir :

DATE.	PONTIFICAT.	RÈGNE	LIEU.	Assistants.	Orient.	Occident.	OBJET.
431	Célestin I.	Théodose II.	*Ephèse.*	68	67	1	Nestorianisme.
451	St Léon.	Marcien.	*Chalcédoine.*	333	330	3	Eutychianisme.
553	Vigile.	Justinien.	*C. P.* (2e).	164	158	6	Les 3 chapitres
680	Agathon.	Constantin III	*C. P.* (3e).	56	51	5	Monothélisme.

Les choses ne se passaient guère autrement en Occident pour les *conciles nationaux* ou *provinciaux*. Les barbares ne se mêlaient point des dogmes de l'Eglise, et la laissaient

(1) V. entre autres l'*Hist. des papes Vigile et saint Martin.*
(2) *Instructions* de Candidien, commissaire impérial au concile d'Ephèse.

Digitized by Google

volontiers, en matière de foi, se gouverner comme elle le jugeait bon. Mais ils ne souffraient pas plus que les empereurs grecs, qu'elle s'assemblât sans leur aveu, et ils osaient menacer les évêques, quand ceux-ci ne craignaient pas d'enfreindre leur volonté. « Nous avons appris par le » bruit public... » écrit, au VII[e] siècle, le roi Sigebert à Didier, évêque de Cahors, « que vous avez été convoqué » par... l'évêque de Wulfolend pour tenir un concile dans » notre royaume, le 1[er] septembre..., avec les autres... » évêques de votre province. Quoique nous désirions main- » tenir l'observation des canons et des règles ecclésias- » tiques, comme nos pères les ont conservés, cependant, » *parce qu'on ne nous a pas donné connaissance de la* » *convocation de cette assemblée*, *nous sommes convenus* » *ensemble*, *avec nos grands*, *de ne pas souffrir que ce* » *concile se tienne à notre insu, dans nos Etats*, et que des » évêques de notre royaume s'assemblent aux prochaines » calendes de septembre. Dans la suite, si on nous avertit » à temps de l'objet du concile, soit qu'il ait lieu pour » régler la discipline de l'Eglise, ou pour le bien de l'Etat, » ou pour d'autres affaires, nous ne nous refuserons point » à ce qu'il se réunisse, à condition cependant... qu'on » nous en donne auparavant connaissance. C'est pourquoi » nous vous écrivons cette lettre pour vous défendre de... » vous trouver à cette assemblée, avant que vous sachiez » notre volonté. »

Les monuments ou les actes mêmes de treize conciles, assemblés en Gaule dans les VI[e] et VII[e] siècles, expriment d'ailleurs formellement qu'ils ont été convoqués par l'ordre ou tenus avec le consentement du roi (1). « Je ne doute

(1) C'est :	1°	le concile [1er]	d'Orléans	en 511.
	2°	—	d'Orléans,	533.
	3°	—	de Clermont,	535.
	4°	—	d'Orléans,	549.
	5°	—	de Paris,	555.
	6°	—	de Tours,	567.

Digitized by Google

» pas cependant, » ajoute M. Guizot, auquel nous empruntons ce détail, « qu'en ceci le fait ne fût très souvent » contraire au droit reconnu, et qu'une foule de conciles... » ne se réunissent et ne réglassent leurs affaires sans » aucune autorisation (1). » Valentinien I n'avait-il pas un jour répondu à des évêques qui lui demandaient la permission de se réunir en concile, qu'en sa qualité de laïque, il ne lui appartenait pas de décider en matière de foi et qu'ils étaient libres de s'assembler partout où ils le jugeraient convenable? C'était principalement aux simples *conciles provinciaux* que s'appliquait cette tolérance.

Ces conciles différaient des *œcuméniques* en ce qu'ils s'occupaient généralement de régler non la foi, mais la discipline, et qu'ils devaient s'assembler à des époques régulières. Le concile de Nicée du moins avait décrété qu'ils auraient lieu deux fois par an. Mais les difficultés des temps ne tardèrent pas à modifier, pour l'Occident surtout, cette sage disposition (2); et plus tard le déréglement des mœurs, que nous avons signalé, la fit presque entièrement négliger. Dès 517, saint Avitus, dans sa lettre de convocation pour le concile d'Espagne, stimulait l'indifférence des évêques et se plaignait amèrement de la cessation des synodes, en témoignant que le pape lui en avait fait des reproches. Ce fut bien pis dans la suite. Nous voyons en effet qu'en Gaule, s'il se tint, dans le cours du VI[e] siècle, cinquante-quatre conciles de tous genres, il n'y en eut que vingt dans le VII[e], et sept seulement dans la première

7°	—	de Lyon,	575.
8°	—	de Châlons,	579.
9°	—	de Mâcon,	581.
10°	—	de Valence,	584.
11°	—	de Verdun,	»
12°	—	de Paris,	615.
13°	—	de Châlons,	650.

(1) GUIZOT, *Hist. de la Civilis. en France*, deuxième leçon.

(2) En Orient, Justinien, en 541, n'exige leur convocation qu'une fois l'an.

Digitized by Google

moitié du VIIIe; encore cinq de ces derniers appartiennent-ils à la Belgique et à la Germanie, au temps de la réforme opérée par saint Boniface.

Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai de dire que l'orgueil de l'esprit humain trouva dans la vigilance éclairée des conciles une barrière insurmontable, et que la barbarie mal déguisée de tant d'intrus dont la royauté grossissait trop souvent les rangs du clergé, dut céder à la résistance inflexible qu'ils lui imposèrent. S'il y eut des désordres dans l'Eglise, celle-ci n'hésita jamais à en condamner les auteurs, quels qu'ils fussent, comme elle ne craignit jamais de frapper les princes, dont les erreurs menaçaient l'intégrité de la religion. Le récit même des maux dont elle fut affligée, a pu nous prouver le soin constant qu'elle mit à y appliquer le remède; car ce sont ses propres décrets qui, en les attaquant et les signalant à la réprobation des hommes de bien, nous ont permis d'en tracer le tableau. Mais peut-être le zèle qu'elle déploya dans la poursuite des coupables, la fermeté et la douceur qu'elle manifesta dans ses jugements ne suffiraient-ils pas à nous expliquer le succès de ses efforts, si nous ne savions l'appui que lui prêta le pouvoir séculier.

L'autorité séculière appuie les décrets des conciles. — Œcuméniques ou provinciaux, les conciles ne faisaient point de lois qu'elles ne fussent confirmées, comme les lois divines, par l'autorité des empereurs ou des rois chrétiens. Car on ne pensait pas alors, l'antiquité n'avait jamais pensé que la religion pût être comme étrangère à la société (1), que la liberté des cultes fût pour tous les peuples, comme pour chaque particulier, un droit naturel et inaliénable (2), qu'il suffit à un gouvernement de pro-

(1) PLATON, au IVe livre de la *République*.

(2) « Separatim nemo habessit deos; neve novos, sed ne advenas, nisi » publice adscitos, privatim colunto. » (CICERO. *de legibus*, l. II, § 8.)

curer le bonheur temporel de ses sujets, et qu'il ne dût s'occuper de la religion, que pour laisser à chacun la plus entière liberté de dire et de faire à cet égard tout ce qui lui plaisait. Encore moins croyait-elle que ce fût un devoir pour les souverains de souffrir qu'en leur présence et devant la société entière, on blasphémât, on niât la divinité (1). Mais aux yeux des anciens législateurs, même païens, la religion était le premier bien comme le premier besoin de l'homme et de la société, et les délits de l'impiété n'étaient pas moins contraires au bonheur et à la tranquillité des états, qu'injurieux à la majesté divine; d'où ils concluaient qu'un des premiers devoirs du gouvernement était de réprimer ces sortes de délits par des peines non moins sévères que les autres attentats contraires à l'ordre public (2).

« Ces principes, dit un savant et modeste auteur, tiraient
» une nouvelle force de la situation déplorable de l'Empire,
» sous les premiers empereurs chrétiens. Jamais la so-
» ciété n'avait été en proie à des causes plus actives de
» dissolution ; jamais, par conséquent, il n'avait été plus
» nécessaire d'y maintenir l'influence de la religion, qui
» lui offrait de si puissantes ressources contre tous les
» principes de destruction qu'elle portait dans son sein (3). »
C'est pourquoi les empereurs ne se contentaient pas de

(1) PLAT. *de legibus*, l. IX.

(2) « Quia quod in religionem divinam committitur, in omnium fertur » injuriam, *Parce que quiconque viole la religion établie de Dieu, pêche* » *contre l'ordre public*, » disait Théodose II, en 407, dans une constitution contre les manichéens et les donatistes. (*Cod. Justin.*, l. 1, t. v, n. 4.) » — Parce que les crimes qui attaquent la majesté divine sont *infiniment* » *plus graves* que ceux qui attaquent la majesté des princes de la terre, » cum longe gravius sit æternam quam temporalem offendere majestatem, » dit après lui Justinien dans un édit contre *tous les hérétiques des deux sexes, de quelque nom qu'ils soient*. (*Cod. Justin.*, l. 1, t. 5, n. 19.)

(3) *Pouvoir du Pape au moyen-âge*, Introduction. p. 68. Consultez les douze premiers numéros sur les principes de l'antiquité en matière de religion.

Digitized by Google

protéger l'exercice public de la religion chrétienne ; mais ils appuyaient par leurs édits les décisions de l'Eglise tant sur le dogme que sur les mœurs et la discipline. Heureux s'ils avaient toujours su se soumettre eux-mêmes docilement à son autorité, et, suivant les conseils de ses éminents docteurs, modérer l'ardeur qu'ils mettaient à la défendre ! Constantin avait sanctionné les actes du concile de Nicée, Théodose-le-Grand, ceux du 1er concile de Constantinople ; ainsi Théodose-le-Jeune confirma-t-il le concile d'Ephèse, et Marcien, celui de Chalcédoine. Justinien fit plus encore : il plaça ces quatre conciles parmi les lois de l'empire (1).

D'autres édits confirmaient en même temps certains points de dogme, de morale ou de discipline, tels que la primauté du Saint-Siége, *sedis apostolicæ primatum*, (445), la sanctification des dimanches et des fêtes (321-364-425-469, etc.), le célibat des clercs, des vierges et des moines (320-364-535, etc.) (2), les canons sur l'élection des évêques, la résidence, la simonie (3), et les peines canoniques décernées par l'Eglise contre les transgresseurs de ses lois (4) ; en sorte qu'avec le temps, il n'y eut presque point d'article important de la doctrine et de la discipline de l'Eglise, qui ne fût confirmé par les décrets impériaux, et placé sous la sauve-garde d'une pénalité sévère. Justinien alla même jusqu'à ordonner que les gouverneurs des provinces prêtassent à l'avenir, en entrant en charge, *un serment de fidélité à l'empereur*, où ils déclareraient expressément qu'ils *sont en communion avec l'Eglise catholique, et promettraient de ne jamais rien entreprendre contre elle, mais de*

(1) Justiniani Novell. 131, c. 1. Cf. cod. Just. L. I, t. I, n. 7 et 8.

(2) Théodose menaçait de dépouiller des priviléges ecclésiastiques prêtre qui oserait se marier, et Justinien (*De episc. et clerc.*, l. 15), déclarait ses enfants illégitimes, *ne legitimos quidem et proprios.*

(3) Cod. Justin., l. I, t. III, n. 31, 42, 43. — Novell. 123 et 137.

(4) Cod. Theod., l. XVI, t. II, n. 27. — Justin. *Nov.* 6, c. 1, § 10. — 123, c. 20.

réprimer de tout leur pouvoir les attentats de ses ennemis (1).

Ce droit n'était point d'ailleurs exclusivement celui de l'Orient. En héritant des provinces de l'Empire, les barbares avaient aussi hérité de sa législation et de sa politique. Ils réservèrent, il est vrai, le code Théodosien aux indigènes, mais ils ne tardèrent pas à en adopter pour eux-mêmes les dispositions religieuses, et à punir l'hérétique opiniâtre, germain ou romain, de l'exil ou de la prison perpétuelle. « Ainsi furent traités, en *Gaule*, vers » l'an 639, un hérétique monothélite, et quelques autres » novateurs qui cherchaient à pervertir le peuple (2). Les » mêmes moyens avaient été employés en *Bretagne*, vers » le milieu du ve siècle, pour y extirper les restes du » pélagianisme (3). Les précautions à cet égard n'étaient » pas moins grandes en *Espagne*, comme on le voit en » particulier par le 3e canon du 6e concile de Tolède, qui » oblige le nouveau souverain à ne point monter sur le » trône qu'il n'ait promis avec serment de ne point souffrir » *d'hérétiques dans ses états* (4). *La loi des Wisigoths*, » alors en vigueur en Espagne, entre, à ce sujet, dans » un détail remarquable. On y *défend* expressément à » *toutes sortes de personnes, de rien avancer contre la foi* » *catholique et les définitions des anciens Pères ;* tous les » violateurs de cette loi, clercs ou laïques, sont dépouillés » à perpétuité de leur état, de leurs dignités et de leurs » biens ; et s'ils refusent opiniâtrément de se convertir, ils » sont de plus condamnés à un exil perpétuel (5). » Nous

(1) Justin. Novell. 8. —V. sur tout cela l'histoire du *Pouvoir du pape au moyen-âge*, p. 90 et 65-66.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*, t. viii, l. xxxvii, n. 40. — *Hist. de l'Eglise gallicane*, t. iii, ann. 639.

(3) Bède, *Hist. eccl.*, l. i, c. 21. — Fleury, *ibid.* t. vi, l. xxvii, n. 7.

(4) Labbe, Concil. t. v.... Ce décret du 6e conc. de Tolède (638) fut renouvelé dans le 8e, tenu en 653.

(5) Lex Wisigoth l. xii, t ii, n. 2. — *Pouvoir du pape au moyen*

Digitized by Google

touchons ici, comme on le voit, aux origines du droit exercé plus tard par les papes de déposer les princes hérétiques.

Le pouvoir séculier, qui appuyait si efficacement les arrêts des conciles, ne soutenait pas moins le clergé, nous le savons déjà (1), dans l'exercice de la juridiction dont il l'avait lui-même investi. Cette juridiction s'était assez agrandie de la mort de Théodose au règne de l'empereur Justinien, qui en consacre dans son code l'étendue et les limites.

II. Juridiction, administration. — *Orient.* — 1° En *matière civile*, les clercs, les moines et les religieuses devaient être poursuivis devant l'évêque, en première instance, et devant le juge séculier, en cas d'appel (2).

En *matière criminelle*, ils pouvaient être poursuivis devant l'évêque ou devant le juge séculier, au choix de l'accusateur (3).

Les économes des églises et les administrateurs des hôpitaux ne répondaient que devant l'évêque pour le fait de leurs charges; et en cas d'appel, leurs causes devaient être terminées par le métropolitain ou le patriarche (4).

Défense aux juges temporels d'appeler les évêques comme témoins, et de leur demander un serment (5).

âge, p. 93 94. — Pour ce qui touche la confirmation des canons, des conciles ou synodes par le pouvoir, il serait superflu de rapporter ici les nombreux exemples que nous en avons donnés dans le cours de cette histoire, et particulièrement pour la Gaule.

(1) V. l'état de l'Eglise en 395.

(2) Justin. *Nov.* 79 et 83, ann. 539.

(3) Si vero petitor laïcus, seu in civili, *seu criminali causa*, cujuslibet loci clericum adversarium suum, *si id magis eligat*, per auctoritatem legitimam in publico judicio respondere compellat. (Valentin. III *Novell.* 12). — Confirmé par le *code Justin*, l. I, t. IV, et *Novell.* 83, 86, 123, etc.

(4) Just. *Nov.* 123, c. 23.

(5) *ibid.*, c. 7.

Digitized by Google

Privilége pour les évêques et les prêtres de se défendre par procureur, en *matière criminelle* (1).

Les moines et les religieuses se défendaient toujours ainsi (2) ; delà pour les uns et pour les autres la nécessité des *advocati*. — Pour ce qui regarde les laïques, ils pouvaient, mais par un commun accord et au civil seulement, porter leurs causes au tribunal de l'évêque, qui jugeait en dernier ressort, comme le *préfet du prétoire* (3). Ils étaient également libres de recourir du juge séculier à l'évêque, toutes les fois qu'ils se croyaient lésés par la sentence du premier.

Ces dispositions peuvent servir à expliquer l'arrêté du troisième concile de Carthage (397) (4), qui menace de l'anathème tout évêque, prêtre ou clerc, qui, poursuivi dans l'Eglise pour une cause criminelle, aurait recours aux tribunaux ordinaires, et le décret du quatrième concile de Carthage (398), qui excommunie même les laïques qui porteront leurs causes à des juges hérétiques ou infidèles.

2º Ces mêmes dispositions n'avaient pas tardé, nous l'avons vu au commencement de cet ouvrage, à donner aux évêques une grande influence dans l'administration civile, et dès l'an 368, les empereurs avaient commencé à leur conférer des attributions administratives. En 428, les empereurs Théodose-le-Jeune et Valentinien III placèrent sous leur protection les filles libres ou esclaves, que des pères ou des maîtres criminels voudraient prostituer. — Léon I étendit le bienfait de cette protection à celles qu'on voudrait faire monter malgré elles sur le théâtre.— Justinien, allant plus loin, l'assura aux orphelins, aux esclaves, aux prisonniers, et généralement à

(1) VALENTIN. III *Novell.* 12, ubi supra.

(2) JUST. *Nov.* 123, c. 27.

(3) *Cod. Just.* (l. d'Arcadius et d'Honorius), l. I, t. IV, n. 7-8.

(4) Je ne sais de quel concile de Carthage, tenu en 341, veulent parler les *Mémoires des Inscriptions* qu'a consultés M Naudet (3e partie, p 62).

Digitized by Google

toutes les personnes faibles ou misérables, que leur âge ou leur condition exposaient davantage aux vexations.— Les évêques étaient encore chargés, avec les magistrats civils, de faire observer les lois de police sur les jeux de hasard; de surveiller avec trois notables l'administration des revenus de la cité, l'intégrité des poids et mesures, dont Justinien ordonnait que les étalons fussent conservés dans la principale église de chaque ville; l'observation des décrets impériaux, spécialement en ce qui regardait la recherche et la punition des hérétiques.

Si tel était le pouvoir temporel des évêques, on n'aura pas de peine à croire que celui des *patriarches*, surtout de Constantinople et d'Alexandrie (1), eût reçu de nouveaux accroissements. L'historien Socrate nous apprend en effet que saint Cyrille porta sa puissance beaucoup plus haut que Théophile, son prédécesseur, et que, « depuis » ce temps, l'évêque d'Alexandrie joignit à l'autorité spiri- » tuelle le gouvernement des choses temporelles (2), » sans doute dans leurs rapports avec la religion. Toutefois ce pouvoir, qui s'appuyait sur un corps d'officiers, nommés *Parabolains* (3), était assez grand pour exciter la jalousie du gouverneur, dont il bornait l'autorité, et il n'est pas douteux que ce ne soit là la vraie source des troubles qui ont affligé à cette époque la ville d'Alexandrie. Nous tenons ensuite de Libérat, diacre de l'église de Carthage au VI[e] siècle, que l'empereur Justinien investit le patriarche Paul, vers l'an 540, d'une autorité absolue sur les ducs et les tribuns de l'Egypte, c'est-à-dire sur les officiers civils et militaires de cette province, pour éloigner de ces emplois

(1) Le patriarchat d'Alexandrie était le plus ancien, celui de Constantinople, le premier en dignité.

(2) SOCRAT. *Hist. eccles.* l. VII, c. 7.

(3) Ils étaient au nombre de six cents, et ne formaient d'abord qu'une pieuse association destinée au service des malades; mais avec le temps et le consentement des empereurs, ils devinrent le principal soutien de l'autorité patriarchale.

Digitized by Google

les hérétiques et les remplacer par des catholiques [conformément aux lois existantes].

Dès lors rien ne doit plus nous surprendre dans les détails édifiants que renferme l'histoire de saint Jean-l'Aumônier sur l'exercice de son pouvoir temporel (609-619). Le digne pontife commença par réformer les poids et les mesures, et obligea tous les marchands à la probité, sous peine d'amende et de confiscation au profit des pauvres. Il employait un grand nombre d'officiers à surveiller la police et les mœurs de la ville, et ces officiers avaient le pouvoir d'emprisonner les coupables, de saisir leurs biens, et de leur infliger d'autres peines temporelles. Mais, pour prévenir toute vexation de leur part, le saint faisait placer, tous les mercredis et les vendredis, devant la porte de l'église, un siége avec deux bancs pour les citoyens éminents qui lui servaient d'assesseurs, et là, l'Evangile entre les mains, il écoutait publiquement les plaintes de tout le monde, et faisait rendre prompte justice à chacun; « car, disait-il, si nous voulons » que Dieu exauce promptement nos vœux, comment » devons-nous en user à l'égard de nos frères? » On rapporte à ce sujet qu'un jour, comme il sortait de la ville pour aller à une église de martyr, une femme se prosterna devant lui, demandant justice de son gendre; et ceux qui accompagnaient Jean lui conseillaient d'attendre au retour. Mais il répondit: « Comment Dieu recevra-t-il » notre prière, si je diffère d'écouter cette femme? Qui » m'a promis que je serai demain encore vivant? » Et il l'expédia sur le champ. Telle était la grande puissance attachée au siége d'Alexandrie, et le magnifique usage qu'en faisait saint Jean-l'Aumônier. Mais le moment était proche où le patriarchat d'Alexandrie, comme ceux d'Antioche et de Jérusalem, devait tomber dans l'obscurité et ne laisser presque aucune trace de la succession de ses prêtres, devenus hérétiques.

Des faits d'une autre nature, les violences de Nestorius

Digitized by Google

par exemple (428-431), nous fournissent la preuve que le patriarchat de Constantinople jouissait également de grands privilèges. Il est certain que, depuis la fin du v[e] siècle, le patriarche de la ville impériale fut souvent appelé aux assemblées politiques, surtout à celles où se faisait l'élection des empereurs, et qu'il y exerçait une grande influence (1). C'est ce que montre en particulier l'histoire d'Anastase, appelé au trône, en 491, par les suffrages du sénat et de l'armée. Comme il était infecté des erreurs d'Eutychès, le patriarche Euphémius, le trouvant indigne de régner sur des catholiques, alors que les lois déclaraient les hérétiques incapables de tout emploi et de tout droit civil, refusa opiniâtrément de le couronner, jusqu'à ce qu'il eût déclaré par écrit qu'il recevait comme règle de foi les décrets du concile de Chalcédoine, et qu'il s'engageait à ne rien innover contre la doctrine de l'Eglise. Cette protestation, signée de sa main, fut confiée à Macedonius, garde du trésor de l'église de Constantinople, et déposée dans les archives. Euphémius, alors seulement, consentit à couronner Anastase.— Depuis cette époque on regarda le consentement du patriarche comme une formalité nécessaire pour le couronnement des empereurs (2), et ce prélat ne le donnait qu'après leur avoir fait jurer de ne troubler ni la foi, ni la paix de l'Eglise.

Occident. — En Occident le pouvoir temporel de l'épiscopat me paraît, à tout prendre, avoir été plus élevé et plus étendu encore qu'en Orient (3), Je n'ai point seule-

(1) Le couronnement de Théodose-le-Jeune par le patriarche Proclus, est le premier exemple qu'offre l'Orient de cette cérémonie religieuse. Un siècle après, l'empereur Justin, bien que couronné déjà par le patriarche Jean, s'adressait encore au pape Jean I, pour recevoir de ses mains la couronne.

(2) *Formalité* d'usage, et non *condition* légale et indispensable comme en Espagne. Cette distinction n'est pas sans utilité.

(3) Je regrette de ne pouvoir penser sur ce point comme M. Guizot. (*Hist. de la Civilisat. en France*, leçon 12[e].)

Digitized by Google

ment en vue la péninsule Italique. Là sans doute, depuis l'établissement des Lombards, la faiblesse toujours croissante de l'Empire mettait les princes byzantins dans l'obligation de témoigner aux évêques une confiance presque sans bornes, et de se reposer entièrement sur eux de la défense des places les plus menacées. Nous avons vu avec quel zèle saint Grégoire-le-Grand travaillait à protéger contre les barbares les restes de la puissance romaine, tout en respectant celle qu'ils avaient eux-mêmes fondée. L'empereur Maurice comptait si bien sur le concours de ce saint pontife, qu'il lui demandait avec de grandes instances la déposition d'un évêque (celui de la première Justinienne en Illyrie), à qui ses infirmités ne permettaient pas de veiller, avec toute l'activité nécessaire, à la défense de sa ville épiscopale. Le pape ne jugea pas à propos de déposer ce digne prélat pour un semblable motif; mais il s'empressa de lui donner un coadjuteur (1). De tels faits sont bien propres à faire ressortir l'impuissance de l'empire grec et la prépondérance de l'autorité pontificale en Italie. Tout l'avenir de la papauté s'y révèle; mais c'était là une situation et des pouvoirs exceptionnels, auxquels on chercherait vainement quelque chose d'analogue dans les nouveaux états barbares. Toutefois, malgré les restrictions apportées au principe de l'élection et à l'ordination des hommes libres (2), on ne saurait méconnaître qu'en Gaule et en Espagne, les évêques, s'ils ne prirent aucune part au détail de l'administration, exercèrent, officiellement ou non, sur la direction générale des affaires une immense influence; soit qu'ils donnassent des conseils aux princes, ou qu'ils leur tinssent lieu de ministres (3), soit qu'ils

(1) Greg. *epist.* l. I, *ep.* 47 (al. 41).

(2) Cette dernière restriction n'était pas nouvelle, mais elle était évidemment empruntée aux édits impériaux, lesquels excluaient les curiales de l'état monastique et du clergé, à moins qu'ils ne cédassent leurs biens à d'autres, et ne fissent remplir par eux leurs fonctions.

(3) C'est ainsi, par exemple, « qu'*après la mort d'Arnoulf*, Pepin de

Digitized by Google

servissent d'*instituteurs* aux magistrats, ou qu'ils les surveillassent comme *inspecteurs* (1), soit qu'ils siégeassent dans les assemblées nationales ou dans les plaids royaux (2); et quant à l'exercice de la justice, il est certain que l'Eglise, qui, sous les empereurs romains, dépendait encore par quelque point de la juridiction séculière, a définitivement conquis sous les rois germains son indépendance, et ne connaît plus d'autre juridiction que la sienne. Ainsi nous trouvons pour la Gaule l'édit suivant de Chlotaire II (615):

« Si un clerc, de quelque dignité qu'il soit revêtu, dé- » daignant son évêque et méprisant son autorité, vient » trouver le prince ou d'autres personnes puissantes pour » se placer sous leur patronage, qu'il soit repoussé, à » moins qu'il ne vienne demander grâce. »

« *Qu'aucun juge, quelque soit son rang, ne prenne sur* » *lui d'arrêter ou de condamner un clerc en matière civile,* » mais seulement en matière criminelle, et lorsque la » culpabilité est évidemment démontrée. *Que s'il est con-* » *vaincu de crime capital*, *qu'on l'appréhende*, *confor-* » *mément aux canons*, *et que l'affaire soit jugée par les* » *pontifes*. »

« Que s'il s'élève *une contestation entre un laïque et un* » *homme d'église, que le supérieur ecclésiastique et le juge* » *civil* se rendent tous deux à l'audience et *la jugent de* » *concert* (3). »

» Landen fut attentif à *s'adjoindre dans l'administration des affaires* le » bienheureux Cunibert, évêque de Cologne... » — Saint Léger lui-même ne fut-il pas *maire du palais* de Childérik? (Ursin, auteur contemporain d'une vie de ce saint. *Recueil des histor. de France*, t. II, p. 629.

(1) Troisième concile de Tolède (589).

(2) Comme les clercs inférieurs siégeaient dans les plaids locaux, ainsi qu'on le voit dans Grégoire de Tours, lorsqu'il nous représente un comte de la cité de Tours, qui, s'il rendait la *justice* avec *les principaux du pays*, soit *laïques*, soit *clercs*, ne pouvait entendre un homme soutenir son droit, sans entrer aussitôt en fureur (l. VIII, c. 48.)

(3) Ajoutez à cela ce que nous avons dit des *justices privées* au chapitre des *Résultats de l'invasion germaine*.

Digitized by Google

En Espagne, le privilège allait jusqu'à absorber toute la justice du royaume, comme on peut le voir par les actes du onzième concile de Tolède (675). Car, au cinquième canon, après qu'il s'est plaint que quelques évêques jugeassent par passion et avec emportement, usurpassent le bien d'autrui ou commissent des meurtres et d'autres violences, le concile ordonne, entre autres choses, que, si un évêque abuse de la femme, de la fille ou de la parente *d'un grand*, s'il commet un homicide volontaire, ou fait injure à une personne *noble* de l'un ou de l'autre sexe, en tous ces cas il sera déposé et banni, et ne recevra la communion qu'à la fin de sa vie. Par son sixième canon, il condamne aux mêmes peines les évêques qui exercent des jugements de sang, c'est-à-dire qui jugent par eux-mêmes les crimes dignes de mort, ordonnant des mutilations de membres. Et, comme quelques prélats allaient jusques à faire mourir *secrètement* ceux qu'ils haïssaient, sous prétexte de les mettre en pénitence, le concile ordonne en outre, par son septième canon, de corriger les pécheurs publiquement ou du moins en présence de deux ou trois témoins : que si on condamne à l'exil ou à la prison, la sentence soit prononcée *devant trois témoins*, et souscrite de la main de l'évêque. — Il est donc manifeste que les évêques avaient en Espagne la double juridiction tant sur les laïques que sur les clercs. L'action de l'Eglise était donc généralement prépondérante dans l'Etat, et il faut le dire hautement : malgré quelques exceptions, qu'expliquent très bien l'intrusion des barbares dans le clergé ou les ardeurs d'un climat qui ne saurait souffrir de médiocrité ni dans le vice, ni dans la vertu, cette action était bienfaisante et salutaire; elle a sauvé l'honneur du sacerdoce et le respect dû à la religion, substitué le règne de la justice à celui de la vengeance, assuré à tous les membres de la société la protection d'une loi plus éclairée.

Digitized by Google

III. Monastères. — 1. *La vie cénobitique se répand.* — Nous savons déjà (1) comment s'était formée et répandue la *vie cénobitique* tant en Orient qu'en Occident, et combien ce genre de vie était supérieur à celui des *ermites* ou *anachorètes*. Ceux-ci ne disparurent pourtant pas dès lors entièrement. On vit même se produire çà et là, sous l'empire de l'exaltation religieuse, de nouveaux genres de solitude, comme ceux des *stylites* et des *reclus*. Saint *Siméon*, le premier, donna près d'Antioche, en 440, l'exemple d'habiter sur des colonnes en plein air, et par l'austérité de sa vie, la sagesse de ses conseils, l'éclat des prodiges qu'il opérait, mérita l'admiration des empereurs et du roi de Perse lui-même. Bientôt après (465-490), saint *Daniel* vécut de la même manière aux environs de Constantinople ; et le siècle suivant, vers 585, Trèves voyait tomber les plus fameuses idoles de son voisinage à la voix de *Wulfilaïch*, le premier moine d'Occident qui eût tenté d'imiter saint Siméon. Dans le même temps, près de Tours, saint *Sénoch*, barbare d'origine comme Wulfilaïch, se faisait enfermer entre quatre murs très serrés, où il demeurait en prière depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, et nous savons que l'Occident compta longtemps assez de reclus pour qu'au IXe siècle on songeât à les soumettre à une règle. Cependant les hommes les plus graves et les plus illustres pères de l'Eglise donnaient généralement la préférence à la vie cénobitique ; on la considéra donc de plus en plus comme la *suprême sagesse*, et de toutes parts se multiplièrent les couvents d'hommes et les couvents de femmes.

Monastères de femmes. — Ceux-ci avaient pris naissance en Egypte avec ceux-là ; et les sœurs de saint Antoine et de saint Pacôme en avaient été les premières supérieures. L'institution se propagea rapidement dans les contrées oc-

(1) V. l'introduction de cet ouvrage.

Digitized by Google

cidentales, et saint Augustin, dont la sœur était à la tête d'un monastère, ébaucha pour les religieuses d'Hippone une règle, qui, tout en réservant la surveillance de l'évêque, les plaçait sous la direction d'une *mère* (1) et d'un prêtre. Chez les Franks, la règle de saint Césaire d'Arles semble avoir prévalu dans les monastères de femmes. Au commencement, ces pieux asiles n'avaient que de simples oratoires, et chaque communauté se rendait le dimanche à son église paroissiale ; mais saint Grégoire-le-Grand, sous le pontificat duquel Rome ne comptait pas moins de trois mille religieuses, voulut que ces communautés eussent chacune un prêtre expérimenté, qui lui servirait de conseiller et de représentant, afin que les religieuses, sans relations avec le monde, pussent vivre entièrement selon leur vocation. En même temps on leur donna des églises particulières, et ainsi toute occasion de passer le seuil du couvent commença d'être supprimée.

Monastères doubles. — Alors les couvents d'hommes et de femmes étaient la plupart réunis, ou formaient deux bâtiments très rapprochés, et cette situation s'explique fort bien : car les fonctions sacerdotales avaient toujours été le partage exclusif des hommes, et seuls ils étaient en état de supporter les fatigues du labourage, et d'administrer les vastes biens dont la piété des grands dotait les monastères. Mais il était strictement interdit aux religieux de pénétrer dans la clôture des femmes, si ce n'était dans de rares circonstances, avec la permission de la supérieure et en présence de témoins ; de là vient que l'abbesse avait quelquefois l'autorité suprême sur les moines ainsi que sur les nonnes. Toutefois les abus n'en étaient pas moins à craindre, et Justinien fit prudemment en ordonnant de séparer les monastères doubles de son empire. L'Occident, plus chaste, garda les siens, et vit

(1) *Amma* en Syrien.

Digitized by Google

même l'institution se propager rapidement en France par les soins de saint Colomban, dont les maisons devinrent le rendez-vous favori des dames saxonnes, jusqu'à ce que la fille d'Oswin, la pieuse Ælfleda, eût elle-même fondé à Whitby un double monastère, qui servit de modèle à tous ceux de la Grande-Bretagne. « La plupart de » ces communautés, dit le docteur Lingard, avaient une » conduite si édifiante que le souffle de la calomnie n'osa » jamais ternir leur réputation ; aussi se soutinrent-elles » dans un état florissant jusqu'à l'époque où les Danois » païens détruisirent de fond en comble les couvents avec » tous les autres édifices sacrés qu'ils rencontraient dans » leurs courses (1). » C'était précisément le temps où le septième concile général (deuxième de Nicée, 787), tout en laissant subsister, sous la règle de saint Basile, ceux qui étaient déjà fondés, défendait à l'avenir dans toute la chrétienté les monastères unis d'hommes et de femmes.

Consécration d'enfants au cloître.— Dans les uns et dans les autres, et en mémoire sans doute du prophète Samuel offert dans le temple de Jérusalem, l'usage s'était de bonne heure établi de vouer des enfants à la vie religieuse ; et c'était un préjugé universel, quoique peu conforme à la discipline primitive de l'Eglise, que la résolution des parents enchaînait la vocation des enfants. La règle de saint Benoît n'avait pas peu contribué à le répandre, et le dixième concile de Tolède était venu le consacrer en admettant les parents à offrir leurs enfants jusqu'à l'âge de dix ans (2), et en déclarant qu'une fois offerts aux monastères, les enfants ne pourraient plus rentrer dans le monde. L'on vit donc cette opinion régner despotiquement parmi les chrétiens pendant plus de six siècles, c'est-à-dire jusqu'au pontificat de Célestin III (1191-1198), qui laissa l'enfant

(1) Lingard, *Antiquités de l'église sax.*, p. 153.

(2) La règle de Saint Fructueux, de Brague, ne les admettait que jusqu'à sept ans.

Digitized by Google

libre de confirmer lui-même l'œuvre de sa famille. Je ne puis à ce sujet m'empêcher de rapporter ici, bien qu'étrangère au temps qu'embrasse notre période, la curieuse histoire d'Eadburga, fille d'Edouard I, roi d'Angleterre. Son père avait d'abord fait vœu de la consacrer au cloître, puis il avait hésité. Pour dissiper ses scrupules, il résolut de s'en rapporter à une épreuve aussi étrange que douteuse. Par son ordre on plaça dans une chambre d'un côté un assortiment de parures de femme, de l'autre un calice avec le livre des Evangiles, et l'on conduisit dans cette chambre Eadburga, qui n'avait encore que trois ans. Le premier mouvement de l'enfant fut de courir aux objets sacrés ; alors son père la pressant entre ses bras, s'écria : « Tu recevras ce que tu as librement choisi, ma fille, » et tes parents ne te verront pas avec regret l'emporter » sur eux en vertu. » Elle fut confiée aux soins des nonnes de Winchester, parmi lesquelles elle passa de longues années, se distinguant entre ses sœurs par sa tendre dévotion et son extrême humilité.

2. *Surveillance des évêques.* — Dans le commencement la plupart des monastères s'étaient fondés librement, et par la seule volonté des moines eux-mêmes ; mais on ne tarda pas à considérer ce fait comme une cause de désordre, et le concile de Chalcédoine (451) fit défense « de bâtir ou de » fonder un monastère, un oratoire sans l'aveu de l'évêque » de la cité (1). » Comme pasteurs de tous les fidèles, les évêques avaient naturellement d'ailleurs l'inspection et la censure de la vie morale et religieuse des moines, et le quatrième concile de Tolède (633) reconnaît que les canons leur conféraient le droit d'exhorter les moines à la vertu, — de faire observer la règle — et de nommer les abbés. Cette élection des abbés par les évêques est également ordonnée par la cinquième Novelle de Justinien, qui

(1) Cf. le concile d'Agde (506), can. 58.

Digitized by Google

recommande à ces derniers d'avoir égard au mérite plutôt qu'à l'ancienneté. Toutefois, dans le même temps, les évêques d'Afrique, réunis en concile (535), proclamaient que les monastères de cette contrée devaient jouir d'une entière liberté, aux conditions prescrites par les conciles, savoir que les moines s'adresseraient à l'évêque diocésain pour l'ordination des clercs et la consécration des oratoires; que chaque communauté obéirait à son abbé, et qu'à la mort de celui-ci, elle en élirait un autre, sans que l'évêque eût à intervenir dans ce choix; que s'il arrivait à ce sujet quelque différend, il serait terminé par le jugement des autres abbés. C'était précisément le principe que venait de consacrer la règle de saint Benoit; les pontifes romains le reconnurent successivement, et vers la fin de notre période il dominait dans la société monastique à peu près sans partage. Il mit fin pour un temps aux graves abus qu'enfantait l'usage contraire, et arrêta le progrès toujours croissant de la puissance des évêques sur les monastères.

Les moines se font clercs. — On sait que les religieux n'avaient pas tardé à ambitionner la cléricature, et, soutenus par la considération dont ils jouissaient, à s'introduire dans les rangs du clergé (1). Saint Athanase, le premier, les avait admis aux ordres sacrés (2); le pape saint Sirice avait autorisé l'ordination de tous ceux *que leurs mœurs et leur éducation religieuse rendaient propres aux fonctions cléricales* (3); enfin Boniface IV (608-614) les y trouva tous *plus que propres*. La révolution était dès lors consommée (4), les moines étaient devenus clercs; mais cette brillante mé-

(1) V. le tome I de cette Histoire, p. 50, 51.

(2) SANDINI, *vit. Pontif.*, p. 118, note 7.

(3) ..Quos..morum gravitas et vitæ ac fidei institutio sancta commendat (SIRICII, *epist. ad Himer. Terrac*, c. 23).

(4) Une cinquantaine d'années avant Boniface, Justinien se contentait déjà de dire, en sa sixième Novelle, que l'évêque devait être pris soit parmi le clergé, soit dans les couvents.

Digitized by Google

tamorphose n'avait servi tout d'abord qu'à étendre ou à fortifier l'autorité des évêques sur les couvents, et comme cette autorité fut souvent tyrannique (1), à aggraver la condition des religieux.

Exemptions.—La libre élection des abbés par les frères fut donc un premier pas de ceux-ci vers l'affranchissement. Mais la reconnaissance de ce principe ne sauvait pas de l'avidité épiscopale les domaines du couvent. Menacés dans leurs biens, les moines se plaignirent aux conciles, et les conciles rendirent des canons pour les protéger. Les canons demeurant impuissants, ils recoururent à un autre moyen ; ils résistèrent ouvertement à leur évêque, soit qu'ils refusassent d'obéir à ses injonctions ou de le recevoir dans leur monastère, soit qu'ils repoussassent à main-armée ses envoyés. L'évêque de son côté les excommuniait, interdisait leurs prêtres. C'était pour tous une lutte regrettable et une situation fâcheuse : ils le comprirent et on traita. « Les moines promirent de rentrer dans l'ordre, de faire quelques présents à l'évêque, de lui céder quelque portion de domaine, s'il voulait s'engager à respecter désormais le monastère, à ne point piller leurs biens, à les laisser jouir en paix de leurs droits. L'évêque y consentit, et donna au monastère une charte (2), » garant de sa parole. Elle n'enchaînait pas toujours la rapacité de ceux qui venaient ensuite; et il arrivait parfois que les priviléges de l'abbaye continuaient à être violés ou abolis. Les moines durent invoquer une garantie supérieure, et se placer sous la protection du roi, des patriarches ou du pape. Le pape Adéodat, dit M. Dœllinger, fut le premier qui, en 670, accorda une exemption de la juridiction épiscopale au monastère de Saint-Martin de Tours, toutefois, comme il le remarque lui-même, contre la coutume et la

(1) Voy. ci-dessus 1re partie.
(2) Guizot, 15e leçon.

Digitized by Google

tradition du siége de Rome, et uniquement parce que l'évêque de Tours y avait consenti de plein gré avec d'autres évêques de l'Eglise gallicane. Mais rien ne s'opposerait à ce qu'on fît remonter le commencement des exemptions à celle que Théodore, évêque de Fréjus, donna volontairement, en 462, au monastère de Lérins, et par laquelle il abandonnait à l'abbé la direction des religieux, l'administration de leurs biens, ne se réservant à lui-même que les ordinations. Quant à la juridiction papale, le monastère de Fulde est le premier qui l'ait obtenue, et ce fut par les soins de son propre fondateur, l'évêque du diocèse, saint Boniface. En Afrique, dès 525, le concile de Carthage avait fort limité le pouvoir des évêques sur les abbayes, en soumettant immédiatement celles-ci au primat de Carthage. Enfin, dans le patriarchat de Constantinople, il y avait au VII[e] siècle grand nombre de couvents placés directement sous la juridiction du patriarche ou de l'*exarque* délégué par lui (1).

Faux monastères.— Cependant les privilèges des moines n'avaient pas seulement allumé la convoitise des évêques; l'entière immunité des possessions monastiques avait encore inspiré à l'aristocratie laïque le désir de s'assurer un si précieux avantage. On vit donc des grands, sous prétexte de vouloir consacrer leurs propriétés au service de la religion, transformer leurs châteaux en abbayes et obtenir, par des présents et l'influence de leurs amis, les privilèges ecclésiastiques pour ces couvents d'un ordre nouveau. Comme ils n'avaient eu en vue qu'un intérêt mondain, ils ne renonçaient ni aux habitudes ni aux plaisirs de la vie séculière, et se contentaient de prendre le titre d'abbés et de réunir autour d'eux une société de moines apostats et dissolus. La femme, de son côté, se montrait fière de suivre

(1) Ce titre d'*exarque* était particulièrement donné aux trois évêques d'Ephèse, de Césarée en Cappadoce et d'Héraclée en Thrace (FLEURY, t. III, l. II, c. 20).

Digitized by Google

l'exemple de son époux, et sa vanité était flattée de la prérogative de donner des lois à une communauté aussi ignorante et aussi dépravée qu'elle. Le succès des premiers intrigants stimula l'industrie des autres, et l'abus devint si général en Bretagne, que le vénérable Bède, écrivant à l'archevêque Egbert, osait douter qu'il restât bientôt à peine un soldat pour défendre son pays contre les invasions des barbares. Mais ni les censures du moine ni la condamnation du synode de Cloveshoe n'arrêtèrent le mal. Les faux monastères passèrent aux mains des héritiers de leurs fondateurs, et ce ne fut qu'aux dévastations des Danois que l'église saxonne dut leur anéantissement (1). — Pareil abus désolait celle d'Espagne vers le milieu du VII[e] siècle, ainsi qu'on le voit dans la règle de saint Fructueux, où le législateur de Complut se plaint des riches propriétaires qui se renfermaient dans leurs maisons de campagne avec leurs femmes, leurs enfants, leurs serfs et leurs voisins, s'engageant par serment à vivre en commun, mais sans règle et sans supérieur : solitaires intéressés, qui, loin de donner aux pauvres, pillaient autrui, sous prétexte de pauvreté ; gens querelleurs, qui appelaient souvent parents et amis pour trancher avec l'épée leurs différends. Il fallut aussi une invasion, celle des Arabes, pour purger la péninsule de ce fléau.

Monastères épiscopaux. — Ce n'étaient pas de tels moines dont la vie édifiait le clergé séculier lui-même, lui inspirait une noble émulation pour le bien, et dès le commencement déterminait la plupart des évêques, à l'exemple de saint Eusèbe de Verceil et de saint Augustin, à convertir la maison épiscopale en une sorte de monastère où ils vivaient en commun avec leur clergé, suivant les canons (2) des conciles. Ainsi avait fait particulièrement

(1) LINGARD, *Antiq. de l'église anglo-sax.*, p. 167.

(2) En latin *canones*, d'où vint que, dès la fin du IV[e] siècle, les membres de ces communautés reçurent le nom de *chanoines* (*canonici*).

Digitized by Google

l'apôtre de la Grande-Bretagne. Après lui saint Aïdan (638), évêque de Lindisfarne, allant encore plus loin, fonda près de son église cathédrale un véritable couvent, dont il pratiquait la règle avec tout son clergé, autant du moins que le permettaient les fonctions ecclésiastiques ; et l'historien Bède témoigne que cette vie religieuse se répandit au loin et s'observait encore, au VIIIe siècle, dans les différends diocèses de l'Heptarchie. C'était là que se formaient les ministres des autels, c'était là que l'évêque choisissait de préférence pour les dignités ecclésiastiques les clercs d'une instruction et d'une vertu éprouvées. Ainsi la création des séminaires fut véritablement l'œuvre du monachisme, et l'on peut déjà entrevoir par ceci quelle immense et salutaire influence il a exercée sur le développement de la civilisation.

3. *Absence primitive de règles générales. — Règle de saint Benoit.* — Au reste les monastères n'étaient-ils pas eux-mêmes des séminaires, et n'était-ce pas en les considérant comme tels qu'Arcadius engageait les évêques à y recruter au besoin des prêtres? Séminaires laïques, il est vrai, dès l'origine, mais qui aspiraient à prendre place dans le monde clérical. Si l'on voulait qu'ils portassent de bons fruits, et qu'ils échappassent à la contagion du désordre social, il importait donc qu'ils fussent soumis à des règles. Ces règles ne manquèrent pas. Saint Basile donna ses *Ascétiques*, qu'adopta presque tout l'Orient. Le célèbre fondateur de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, Jean Cassien, qui s'était formé dans un couvent de Bethléem et qui avait ensuite visité les solitudes d'Egypte, retraça (420) dans ses *Institutions* la vie et les mœurs des religieux de l'Orient, consacra dans ses *Conférences* les entretiens qu'il avait eus avec les anachorètes de Sceté sur la méditation et la prière continuelles, et fut en Occident le plus grand maître de la vie monastique. Vers le même temps, dans une lettre qu'on appelle ordinairement la *règle* de

Digitized by Google

saint Augustin, le saint évêque d'Hippone rappelait leurs devoirs à des religieuses insoumises. Saint Césaire, au commencement du vie siècle, en donnait une à un monastère de filles que dirigeait sa sœur Césarie. Mais, à part cette dernière, qui commandait la clôture, un noviciat d'un an, un vêtement uniforne, et qui admettait dans le cloître des veuves, des mineures et même de petites filles de six ou sept ans, toutes les autres règles n'étaient que des traités ascétiques, qui n'avaient rien ou presque rien d'exclusivement propre à la vie monastique, et qui s'arrêtaient tantôt à des considérations trop générales, tantôt à des singularités aussi merveilleuses qu'inaccessibles à la faiblesse ordinaire des hommes. Chaque abbé, suivant sa manière de voir, y choisissait les articles qui lui paraissaient le plus en rapport avec le caractère de ses religieux et la situation particulière du couvent. De cette manière le régime des monastères n'offrait ni assez d'uniformité pour en faire une institution fortement organisée, ni des différences assez tranchées pour constituer des ordres spéciaux, et la facilité de changer de règle en changeant de maison ou d'abbé ouvrait la porte aux plus scandaleux abus.

A saint *Benoît* était réservée la mission d'y mettre un terme en rassemblant les moines de l'Occident sous un gouvernement commun, sous une même discipline. Ce saint était né en 480, à Nursia, dans le duché de Spolète, d'une famille riche et considérable. Conduit à Rome à douze ans pour y faire ses études, deux ans après il se dérobe à la sollicitude de Cyrilla, sa nourrice, et court à Subiaco s'enfermer dans une grotte profonde. Ses austérités y attirèrent bientôt les pâtres des environs ; les premiers qui le trouvèrent, en le voyant couvert de peaux et étendu sur des broussailles, l'avaient pris pour une bête fauve; mais il les prêcha, et quand ils connurent que c'était un serviteur de Dieu, ils le respectèrent ; la puissance de sa parole, l'autorité de son exemple adoucirent leurs mœurs brutales,

Digitized by Google

et leur conversion répandit promptement son nom. Des moines voisins, réunis à Vicovaro, voulurent alors l'avoir pour chef; il s'y refusa d'abord : « Votre genre de vie, leur » disait-il, ne saurait s'accorder avec le mien, et je vous » soumettrais à une règle trop dure pour votre délicatesse.» Ils insistèrent et Benoît devint abbé de Vicovaro. Il entreprit aussitôt la réforme qu'il avait annoncée, et les moines ne tardèrent pas à se lasser du réformateur. Comme à son tour il tenait bon, ils résolurent de s'en défaire, et lui présentèrent une coupe empoisonnée. Mais l'homme de Dieu, comprenant leur dessein, leur dit d'un visage tranquille : « Dieu vous pardonne, mes frères ! pourquoi m'avez-vous » voulu traiter ainsi ? Ne vous avais-je pas dit que nous ne » pourrions nous accommoder ? Allez, cherchez un supé» rieur qui vous convienne. » Après quoi, il reprit le chemin de sa chère solitude. Il y demeura longtemps, et ses vertus et ses miracles, en le rendant toujours plus célèbre, lui amenèrent et lui attachèrent assez de disciples pour qu'il pût bâtir autour de sa grotte douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous un supérieur. Au nombre de ces disciples étaient *Maur* et *Placide*, que leurs nobles familles lui avaient envoyés, le premier à douze ans et le second encore enfant. Cependant l'esprit d'envie et d'insubordination semblait s'acharner contre le saint. Contraint d'abandonner sa retraite, il prit avec lui quelques moines, entre autres Maur et Placide, et vint sur les frontières des Abruzzes et de la terre de Labour, auprès de *Cassino*. C'est une petite ville située sur le penchant d'une haute montagne, au sommet de laquelle s'élevait un temple antique dédié à Apollon, et ceint d'un bois sacré. Les paysans en adoraient encore l'idole et célébraient en son honneur des sacrifices. Saint Benoît, à peine arrivé en ce lieu, renversa l'autel et la statue, consacra le temple à saint Martin et à saint Jean, extirpa le paganisme, et fonda (529) un nouveau monastère, qu'il devait diriger jusqu'à la fin de ses jours, et qui reçut le premier sa *Règle de la vie monastique*.

Digitized by Google

Voici les principaux points de cette règle, qui se divise en soixante-treize chapitres.

Personne n'était reçu dans le monastère qu'après avoir été soumis à de grandes *épreuves*. La durée en était d'un an, et pendant ce temps-là on lisait trois fois au *novice* la règle de l'ordre , en ajoutant : « Voilà la loi sous laquelle » tu veux combattre ; si tu peux l'observer, entre ; sinon » va en liberté. » — Après quoi, s'il persévérait, il devait promettre devant Dieu et les saints, la *perpétuité de son séjour*, la réforme de ses mœurs et une constante obéissance. Il faisait un acte de sa promesse au nom des saints dont les reliques étaient présentes, et de l'abbé du monastère. Cet acte, il l'écrivait de sa main, ou, s'il ne savait écrire, un autre, à sa demande, l'écrivait pour lui ; et le récipiendaire, après y avoir fait une croix, le posait lui-même sur l'autel. S'il avait quelque bien, il le donnait aux pauvres ou à l'abbaye, par un acte solennel. — Les parents pouvaient offrir leurs enfants en bas-âge, pour être admis dans la maison. — Un noviciat et les vœux solennels et perpétuels, telles étaient donc les deux conditions imposées aux postulants par la règle de saint Benoît. Nul ne pouvait s'en affranchir, pas même les prêtres, lesquels n'avaient dans le monastère d'autre privilège que de tenir le premier rang après l'abbé. — Les religieux partageaient leur temps entre la prière et le travail. Ils chantaient après minuit l'office de nuit, et le jour s'assemblaient sept fois à l'église pour y chanter les autres parties de l'office. Ils devaient donner sept heures environ au travail manuel imposé par les supérieurs, deux à l'étude, et le reste de la journée au délassement du corps. — Ils ne portaient point d'autres habits que ceux en usage parmi les pauvres et les gens de la campagne, et ne les quittaient pas même la nuit, afin d'être prêts à se rendre à l'église au premier signal. — Les peines qui servaient de sanction à la règle étaient d'abord l'excommunication ou séparation des frères, puis les châtiments corporels, c'est-à-dire les jeûnes ou les coups de

Digitized by Google

fouet, et enfin l'expulsion du couvent; encore le banni pouvait-il, en montrant du repentir, y rentrer jusqu'à trois fois.

Nulle vertu n'était plus expressément recommandée que l'humilité et l'obéissance; on ne devait « rien donner » ni recevoir sans l'ordre de l'abbé, ni rien posséder en » propre, soit livres, soit tablettes, soit stylet; *car il n'est » pas même permis aux religieux*, dit la règle, *d'avoir en » leur propre puissance leur corps et leur volonté.* » Aussi, *quelque chose de difficile ou d'impossible* était-il ordonné à un frère, il était tenu de recevoir *en toute douceur et obéissance le commandement* qui lui était fait, et s'il exposait à son supérieur la raison de l'impossibilité, et que malgré son observation le supérieur persistât dans son commandement, il devait *se confier en l'aide de Dieu et obéir*. A plus forte raison un moine devait-il bien se garder d'*en défendre un autre, et pour ainsi dire de le protéger, fussent-ils même unis par les liens du sang; car il pourrait résulter de cette conduite de graves occasions de scandale.* — Ces hommes si soumis nommaient eux-mêmes leur abbé. L'abbé, de son côté, nommait le prieur et le doyen ou supérieur de dix moines; dans les affaires importantes il devait convoquer toute la congrégation et prendre l'avis des frères; mais il faisait ensuite, *après y avoir pensé à part soi, ce qu'il jugeait le plus convenable.*

Telle était la règle de saint Benoit. Donnée en 529, elle était déjà, quinze ans après, à la mort de son auteur, répandue dans toutes les parties de l'Europe. Saint Placide l'avait portée en Sicile; saint Maur l'introduisait pour la première fois, en Gaule, au monastère de Glanfeuil-sur-Loire. Ailleurs on se borna à lui faire des emprunts, et on l'associa avec d'autres règles. Le pape Grégoire-le-Grand lui-même, tout en la louant, ne l'adopta pas complètement pour son monastère de Saint-André (à Rome); comme on y formait des prêtres et des missionnaires, il voulut qu'on y consacrât à l'étude le temps réservé par saint Benoit pour

Digitized by Google

le travail manuel. Saint Augustin, de son côté, transporta la règle de Grégoire à Cantorbéry, d'où elle passa sans doute dans les autres monastères saxons du sud, tandis qu'au nord on devait recevoir de saint Aïdan, vers 635, celle que l'irlandais Colomban avait établie dans l'ile de Hy. Ce ne fut qu'en 665 que saint Wilfrid importa et propagea la règle de saint Benoit dans la Bretagne par les royaumes de Northumbrie et de Mercie. En Espagne elle eut à lutter contre celles de saint Isidore et de saint Fructueux, qui sont du VIIe siècle; en Gaule, contre celles de saint Césaire, de saint Ferréol et de saint Colomban (le jeune), toutes trois du VIe. La règle de saint *Colomban* surtout était fort suivie; elle avait pris naissance au monastère de Luxeuil, en Franche-Comté, et pouvait passer pour une émanation du génie religieux des Orientaux; car le fondateur de Luxeuil sortait de la verte Irlande, de l'*île des saints*, qui révérait saint Patrick comme son apôtre; et saint Patrick, après avoir visité les solitaires de la Gaule et de l'Italie, était allé retremper sa foi aux sources orientales de Lérins, une autre île sainte, où saint Honorat venait (410) de *transporter*, suivant l'expression figurée d'Ennodius, *les pères des déserts de l'Egypte* (1). Les nombreux disciples de saint Colomban répandirent sa règle dans la Gaule, malgré les contradictions qu'ils rencontrèrent, et elle paraît s'y être maintenue jusque vers le milieu du VIIIe siècle, où saint Boniface fit décréter par le concile qu'il tint en Germanie (742), que les moines et les religieuses observeraient tous désormais la règle de saint Benoit. Celle-ci prévalait depuis longtemps déjà en Europe; mais c'est surtout de ce moment que date sa domination universelle. Le siècle n'était pas encore écoulé que Charlemagne faisait demander, dans les diverses par-

(1) Instruit dans les observances de la vie cénobitique de l'Orient, il donna au monastère de Lérins une règle modelée sur celle des moines égyptiens, et qui s'observait également dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Digitized by Google

ties de son empire, s'il y existait d'autres moines que ceux de l'ordre de saint Benoit.

La rapide extension de cet ordre s'explique facilement. La règle en était généralement douce et modérée, véritable *école du service du Seigneur*, comme le dit saint Benoit lui-même, et les prescriptions les plus sévères en sont si bien justifiées par le caractère de l'époque, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la puissance du génie qui a découvert la cause du mal, ou de l'habileté du sage qui en a trouvé le remède. Car, dans un temps où les passions étaient si ardentes, les volontés si désordonnées, la barbarie si errante et si impatiente de tout joug, quelle institution était plus propre à fixer les cœurs et les esprits que celle de la perpétuité des vœux? Quel devoir était plus impérieusement commandé que celui d'une soumission absolue, d'une entière abnégation de soi-même? Que d'autres écrivains, dont nous reconnaissons d'ailleurs la sage modération, rapportent donc à l'institut monastique la naissance du principe de l'obéissance passive, et réprouvent comme *fatale* à la civilisation moderne ce *présent que les moines ont fait à l'Europe.* Pour nous, nous ne pouvons pas ne point reconnaître et proclamer, après tout ce que nous avons appris de ces temps-là, que c'est précisément par l'obéissance passive que l'ordre a commencé d'entrer dans la société, que c'est par l'obéissance passive que l'institut monastique s'est affermi, perpétué, et qu'à elle seule l'industrie moderne doit une terre pour ainsi dire nouvelle, l'esprit humain, la jouissance des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité, l'Europe, cette brillante civilisation qui la place à la tête du monde.

4. *Utilité des monastères.* — Les monastères n'étaient pas seulement en effet des maisons de prières; l'influence qu'ils exerçaient n'était pas purement morale. Un monastère s'ouvrait aux hommes de toute condition, aux esclaves comme aux grands; et ainsi, tandis que la loi

maintenait une profonde inégalité parmi les citoyens, le monastère, comme l'Eglise, rapprochait tous les rangs, effaçait toutes les distinctions : premier bienfait. — En entrant dans la vie monastique, celui qui ne possédait rien devenait véritablement propriétaire ; car les riches domaines de l'abbaye étaient le bien de la communauté. Il y a plus : cette terre qu'il possédait aujourd'hui, était souvent naguère la propriété de son ancien maître ; un sentiment pieux porta celui-ci à en faire présent au monastère, et l'esclave à son tour en jouit sous l'habit religieux. La vie cénobitique effaçait donc encore l'inégalité territoriale : autre bienfait. — La plupart des monastères étaient nés d'ailleurs au milieu des ruines, au sein de profondes solitudes ; il semblait qu'on ne pût trop fuir l'agitation tumultueuse du siècle, ni trop s'enfoncer dans la paix et le silence. Quand saint Colomban passa de Bretagne en Gaule (589), avec douze compagnons, vainement le roi Childebert II, qui régnait en Austrasie, lui offrit de choisir dans ses Etats une demeure commode et agréable ; il lui fallait pour séjour une autre Thébaïde. Il vint dans les sombres gorges formées par les roches boisées des Vosges ; l'abord seul de ces lieux inspirait la terreur, et l'on doutait qu'aucun homme pût y vivre. Ce fut là, aux confins du royaume de Bourgogne et sur l'emplacement d'un ancien camp romain, que saint Colomban bâtit son premier monastère, celui d'*Anagrates*. Tout près était une caverne occupée par un ours ; il chassa l'ours de son gîte, et prit la caverne pour le lieu de sa retraite à l'approche des solennités religieuses. La vallée où il fonda depuis l'abbaye de *Luxeuil*, était encore plus affreuse que celle d'Anagrates (1). On vit de même, sous Dagobert II, saint Vandrille jeter les fondements du célèbre monastère de *Fontenelle* dans un lieu désolé, où gisaient pêle-mêle, au milieu des

(1) C'est encore à lui que les monastères de *Fontaines* en Gaule et de *Bobbio* en Italie doivent leur naissance.

Digitized by Google

ronces et des épines, les débris d'antiques monuments autrefois élevés par des mains savantes, puis renversés par de sauvages ennemis, et devenus dès-lors un repaire de bêtes fauves.

En Austrasie, moins d'un siècle après, rien n'est merveilleux comme le voyage de Sturm, ce disciple chéri de saint Boniface, à la découverte d'une solitude propre à l'établissement d'un monastère. Il avait déjà beaucoup cherché en compagnie de plusieurs frères, et toujours inutilement; mais saint Boniface lui ordonne de chercher encore; il prend un âne, et monté sur cet âne il part seul, chantant des psaumes, et priant continuellement. Ainsi conversant avec le ciel et armé de sa foi, il ne craint ni les cruels hôtes des forêts, ni les longs silences du désert. Il s'arrête où la nuit le surprend, et de peur que les bêtes sauvages ne mangent son âne, il coupe du bois, et l'enferme d'une mauvaise haie; pour lui, après avoir fait sur son front le signe de la croix, il dort tranquillement. Enfin il trouve sur les bords de la *Fulde* un lieu favorable à son dessein; saint Boniface, qu'avaient précédé sept moines, y accourt avec une grande quantité d'ouvriers; on défriche cette terre sauvage et l'on construit une abbaye qui prend le nom de la rivière (744). Bientôt le nombre des religieux augmente jusqu'à quatre cents, les donations en se multipliant permettent de multiplier les œuvres de charité, et la réputation toujours croissante du monastère attire dans le voisinage de cet asile une foule d'habitants; ce n'est d'abord qu'un bourg, mais le bourg grandit, et depuis longtemps Fulde est une ville qui compte près de dix mille âmes. Cette histoire est celle de bien des cités, et il serait facile de prouver par plus d'un nom l'humble et pieuse origine de certaines villes, dont nous admirons aujourd'hui la situation et l'importance (1).

(1) En France, *Saint-Dié*, *Saint-Ouen*, *Saint-Denis*, *Saint-Vandrille*, *Saint-Omer*, *Saint-Brieuc*, *Calais*, *Remiremont*, etc., fondés au VIe et au VIIe siècle. — En Bretagne, « *Albearwe*, dans la forêt (BÈDE, p. 144);

Ainsi le mouvement succédait au silence, ainsi la vie à la mort, et on peut dire avec raison que les moines furent les pères de l'agriculture, les créateurs de la richesse territoriale.

Ils ne contribuèrent pas moins à la culture des intelligences et à l'éducation des peuples. On n'avait pas tardé à reconnaître que les monastères pouvaient rendre de grands services au clergé séculier comme établissements d'instruction. Saint Patrice, initié par saint Martin lui-même à la vie monastique, donna cette direction aux couvents qu'il établit en Irlande. Sur la fin du ve siècle, Ailbe, Fiech de Sletty, Mel d'Ardagh, Moitheus de Louth et plusieurs autres, dotèrent leur patrie de semblables séminaires. On vit alors s'élever, sous le nom de *Banchor*, deux abbayes fameuses l'une en Bretagne, l'autre en Irlande. Celle-ci compte parmi ses plus illustres religieux le fondateur de l'abbaye de Luxeuil, cette grande école de sainteté et de prédication, où les cités les plus considérables de la Bourgogne envoyaient chercher des évêques, où l'on venait en demander pour les localités à demi-païennes de la Neustrie (1). Mais avant Luxeuil, le monastère de Lérins avait, un des premiers en Gaule, donné l'exemple d'associer à la vie ascétique l'étude et les discussions religieuses. C'est de Lérins qu'étaient sortis, au ve et au vi^e^ siècle, ces pieux prélats qui (2) traitaient en de savants écrits les questions importantes de la religion, combattaient l'hérésie avec autant d'habileté que de vigueur, et se délassaient ensuite tour à tour à charmer par des bienfaits les misères du peuple, à tourner en

Ondryawuda, dans le bois de Deiri (Bède, p. 183); *Croyland*, terre marécageuse (Ing. p. 1); *Thorney*, l'ile des épines (Hug., Cand., p. 3); *Jarrow* ou *Gyrvum*, marais (*id.*, p. 2). » Lingard, *Antiquités de l'église anglo-sax.*, p. 180, note 2.

(1) V. le ch. suiv. sur *les lettres*, *les sciences et les arts*.

(2) « Lerinense cœnobium.... in quod adolescentes nobiles, tanquam » ad celeberrimum quoddam litterarum et virtutis emporium, confu» giebant » Bolland., 2 Septembre, *Vit. Agricolæ episc. Avenienensis*.

Digitized by Google

quelques vers fleuris d'ingénieuses idées, de vives images: tels sont entre autres saint Hilaire d'Arles, saint Loup de Troyes, saint Jacques de Tarantaise, saint Eucher de Lyon, saint Césaire d'Arles, Maxime de Riez.

Le travail manuel dans un grand nombre de monastères n'était donc pas tellement exclusif qu'il ne laissât aux religieux le temps de se livrer à l'étude. Sous la direction de leurs plus doctes frères, ils apprenaient les Ecritures, les lettres profanes (1), ils s'exerçaient au chant, ils s'occupaient de la transcription des livres, noble tâche que le savant chancelier Cassiodore mit le premier en honneur dans les deux couvents qu'il fonda aux environs de Squillace, sa ville natale, et qui ne tarda pas à produire des chefs-d'œuvre, où la patience le disputait à l'art. Ainsi nous voyons que saint Wilfrid fit écrire les Evangiles en lettres d'or sur un parchemin couleur de pourpre, et qu'il les présenta à l'église de Rippon, dans une cassette d'or garnie d'une multitude de pierres précieuses. Nous lisons également dans les œuvres de saint Boniface, qu'il demande à l'abbesse Edburge de lui écrire en lettres d'or les épîtres de saint Paul, afin de frapper par cet éclat les yeux des infidèles, et de leur inspirer plus de respect pour les saintes Ecritures (2).

Les travaux manuels d'ailleurs, dans leur application aux besoins de la communauté, demandaient la connaissance de certains arts, comme la peinture, l'architecture, la serrurerie, l'orfévrerie; et ces arts, que les abbés et les évêques encourageaient et ennoblissaient encore, en les cultivant parfois eux-mêmes, devenaient de plus en plus l'apanage des corporations monastiques. L'exemple de saint Eloi dut trouver des imitateurs, et les ouvriers ne manquèrent pas dans le monastère qu'érigea le pieux évêque à Solignac, près de Limoges. Un de ses plus

(1) Saint Césaire, dans sa règle, prescrit aux religieuses mêmes d'étudier les lettres (*omnes litteras discant*) et de consacrer à cette étude deux heures de la matinée.

(2) Bonif. *epist. Bibl. PP.* t. XIII.

Digitized by Google

dévoués amis, saint Didier de Cahors, construisit un oratoire d'une si belle architecture, qu'au témoignage des contemporains on ne pouvait, en y entrant, se défendre de tomber en prière et de se croire en possession du paradis. A Saint-Gall, il y avait un moine, nommé Totilon, qui, musicien, peintre et ciseleur, tantôt ravissait les cœurs par les accents qu'il tirait de la harpe irlandaise, tantôt se plaisait à façonner quelque image édifiante, que se disputaient ensuite les églises de la France orientale. Il achevait un jour une vierge destinée à la cathédrale de Metz, quand deux pélerins vinrent lui demander l'aumône. Comme ils se retiraient satisfaits : « N'est-ce pas sa sœur, » dirent-ils au clerc qui les avait introduits, « cette noble et belle dame » qui se tient à ses côtés, lui présentant le compas et lui » montrant ce qu'il doit faire ? « Or cette dame, dit l'hagiographe, c'était la mère de Dieu, qui venait aider son ouvrier. Gracieuse légende, qui peint admirablement l'idée élevée qu'on se faisait alors de l'art. — Dans la Grande-Bretagne, la reconnaissance de quelques historiens contemporains a immortalisé la science architecturale de saint Bennet et de saint Wilfrid. Les églises de Weremouth et de Jarrow, en répandant le nom du premier, ont fait longtemps l'admiration de ses compatriotes, et dans le ravissement où le jetait la dernière œuvre de saint Wilfrid, Eddius, après deux voyages à la capitale du monde chrétien, jurait que l'Italie n'avait rien de comparable au monastère d'Exham. On sait que les moines d'Orient s'étaient faits les peintres et les propagateurs des images, et que ce fut là ce qui anima surtout contre eux les princes iconoclastes. N'est-ce pas le moine Methodius, l'apôtre des Slaves, qui doit convertir (863) le khan des Bulgares, en lui peignant un tableau du jugement dernier ?

Il fallait en outre aux religieux des notions astronomiques et mathématiques, ne fût-ce que pour déterminer les fêtes mobiles et pour composer les cycles qui en fixaient

l'époque. Les couvents étaient donc véritablement les dépositaires des sciences, des lettres et des arts ; et l'on comprend toute l'influence que leurs écoles devaient exercer sur les esprits, soit pour arracher les derniers germes du paganisme, soit pour arrêter les progrès de l'hérésie et mettre un terme aux persécutions.

Aussi ces écoles en firent-elles bientôt éclore d'autres : 1° les écoles dites *cathédrales ou épiscopales*, parce qu'elles s'élevaient pour ainsi dire à l'ombre de chaque évêché ; elles semblent du reste avoir eu une destination assez restreinte, et s'être bornées à former pour l'église des lecteurs et des chanteurs ; 2° les écoles de campagne : celles-ci contribuèrent à propager dans les lieux les plus reculés les bienfaits de l'instruction. Leur fondation ne remonte pas en Gaule au delà du VIe siècle ; mais l'Italie en possédait depuis longtemps déjà, comme on le voit par le canon du concile de Vaison (529), qui porte que, « d'après » la coutume utilement pratiquée dans toute l'Italie, tous » les prêtres de la campagne recevront chez eux les jeunes » lecteurs non mariés, pour les élever, ainsi que de bons » pères, leur apprendre à lire et à écrire, et les in- » struire dans la loi de Dieu. » Ce canon, qui devait fonder l'éducation du moyen-âge, fut reproduit, commenté par le concile de Tours en 567, par ceux de Tolède en 624, de Clif, de Liége, et par le concile général de Constantinople en 680 (1). C'était en répandant ainsi *les lumières* que l'Eglise entendait combattre ses principaux ennemis, l'ignorance et l'orgueil, qui sont encore aujourd'hui les plus terribles fléaux de la religion et de la société.

IV. Vertus des Saints ; *leur influence.* — Il est assurément remarquable que ce sont les monastères, les écoles qui ont donné à l'Eglise le plus grand nombre de saints et les plus illustres. Mais, qu'ils aient ou non suivi la règle

(1) Pour les détails relatifs aux écoles, v. le chap. suivant.

Digitized by Google

des monastères, qu'ils aient été ou non formés, initiés dans les cloîtres à la pratique du bien, il est certain que les vertus des saints ont puissamment combattu pour l'Eglise, et contribué à émousser les armes et à diminuer le nombre de ses ennemis. De quelle sublime éloquence, de quelle magique austérité ne devait pas être empreinte en effet cette perpétuelle prédication de l'exemple, qu'offrait leur vie austère et dévouée! Combien leur attachement inviolable à la foi, leur entière soumission aux décrets de l'Eglise, leur sang versé pour la gloire de la religion, ne devaient-ils pas émouvoir les esprits grossiers, mais simples des peuples barbares! Et ce courage avec lequel ils reprenaient les grands et défendaient contre leur orgueil despotique la misère des petits, cette charité immense dont ils prodiguaient à l'infortune les inépuisables trésors, ces bienfaits sans nombre qu'ils répandaient autour d'eux, vivants, par leurs lumières, morts, par les prodiges qu'opéraient encore leurs restes vénérés, ou que de pieuses légendes attribuaient à la crédulité naïve de ces temps, tout cela n'était-il pas propre à éveiller ou à entretenir dans leurs cœurs, avec la sensibilité morale, l'amour du bien et du beau, et en même temps à reposer, à soulager l'âme humaine du spectacle des crimes et des vices qui l'assaillaient de toutes parts? On a pu voir du reste dans le cours de cet ouvrage comment l'histoire d'un grand nombre de saints se liait intimement à celle du mouvement politique de la société; et le récit, même abrégé, de leurs éminentes qualités, que rehaussait en général un savoir profond, a pu nous révéler l'influence qu'ils ont exercée sur les idées, sur les mœurs, sur le progrès de la civilisation. Qu'il nous suffise maintenant, pour en mieux faire ressortir encore le caractère, de rappeler ici, parmi tant d'autres, les noms des Athanase, des Ambroise, des deux Augustins, des Avit, des Césaire, des Benoit, des Colomban, des Boniface, de saint Jean l'Aumônier, de Bède, de Léon-le-Grand, de Grégoire-le-Grand, et d'ajouter à ces noms si justement célèbres ceux

Digitized by Google

de quelques autres saints pris pour ainsi dire au hasard dans la foule des gloires de l'Eglise.

Saint *Kentigern*, sorti du sang royal des Pictes, vers l'an 516, et appelé à l'épiscopat par les suffrages de ses compatriotes, sut, par la vertu de ses austérités et de sa parole, ruiner l'idolâtrie dans son diocèse de Glascow, et préserver son troupeau du venin du pélagianisme; puis, inspirant à plusieurs de ses disciples le désir d'étendre le royaume de l'Evangile, il les envoya prêcher la foi au nord de l'Ecosse, dans les îles d'Orkney, dans la Norwège et l'Irlande. Les rois, ses parents, n'entreprenaient rien sans le consulter, et l'aidaient à réformer les mœurs de leurs sujets. Pleins de reconnaissance pour son dévouement à leur salut, ceux-ci lui donnèrent le surnom de *Mungho*, le bien-aimé, sous lequel les Ecossais l'honorent aujourd'hui.

Saint *Nicet*, que l'estime du roi Theuderic éleva d'une abbaye au siége épiscopal de Trèves, montra une rare fermeté à censurer les désordres des grands. Comme il se rendait à la maison royale pour y être sacré, les courtisans qui l'accompagnaient n'ayant pas craint de dresser leurs tentes et de laisser errer leurs chevaux dans les champs du pauvre paysan, Nicet, indigné, leur dit : « Hâtez-vous » de chasser vos chevaux de la maison du pauvre; autre- » ment je vous retrancherai de ma communion. » Mais eux lui répondirent en colère : « Que dis-tu là? Comment! » tu n'as pas encore la dignité épiscopale, et déjà tu nous » menaces d'excommunication ! — Il est vrai, répliqua-t-il, » que c'est le roi qui me tire du monastère pour me faire » évêque : en cela la volonté de Dieu s'accomplit ; mais la » volonté du roi, par l'opposition que j'y mettrai, ne s'ac- » complira point pour toute sorte de mal.» Et aussitôt il courut lui-même chasser les chevaux des terres qu'ils foulaient. Ce langage et cette conduite inspirèrent à tous une grande admiration pour Nicet.—Cependant, sous le roi Théodebert, plusieurs seigneurs, à l'exemple du prince, tombent en d'étranges désordres et dédaignent les exhor-

tations et les réprimandes du saint. Celui-ci les frappe d'excommunication ; ils méprisent la sentence, prétendent, malgré l'évêque, assister à l'office divin, et se présentent à l'église avec le roi un jour de dimanche ; mais, après l'oblation, Nicet se tourne vers le peuple et dit à haute voix : « Nous ne célébrerons pas ici la messe aujourd'hui » que les excommuniés ne soient sortis de l'église. » Vainement Théodebert proteste ; il n'ébranle point la fermeté du nouvel Ambroise, et finit par contribuer lui-même à l'expulsion *des incestueux*, *des homicides et des adultères*. Bientôt il rompit l'union scandaleuse qu'il avait contractée avec la belle Deuthéric, sa captive et l'épouse d'un guerrier goth. — Nicet fut moins heureux avec Chlotaire : plus d'une fois il l'excommunia pour ses effroyables débauches, mais sans convertir le barbare, qui l'exila.

Dans le même temps un autre saint, *Hortensius*, évêque de Clermont, montrait à son peuple la même sévérité envers les grands, la même charité pour les petits. Dès qu'il entendait crier un pauvre, il disait à ses clercs : « Allez-vite lui porter à manger ; c'est peut-être celui-» là même qui nous dit dans l'Evangile que c'est lui » qu'on nourrit dans les plus petits. »

A Angers, saint *Aubin*, tout en soulageant les malheureux par ses aumônes, en visitant les malades, en rachetant les captifs, s'élevait avec force contre les mariages incestueux, et travaillait dans les conciles à corriger ce criminel abus.

A Bourges, saint *Sulpice*, touché des gémissements de son peuple, qu'un gouverneur avide venait de frapper d'un lourd impôt, après avoir inutilement prié le ciel de toucher l'oppresseur, obtenait du roi par ses larmes et ses menaces que les nouveaux registres fussent déchirés et la paix rendue à son église.

A Nantes on vit saint *Félix* prodiguer ses biens aux pauvres, et par son éloquence arrêter les ravages des Bretons, adoucir l'esprit de leurs comtes, opérant ainsi par

Digitized by Google

la seule autorité de sa parole et de son caractère, ce que n'avaient pu faire des armées entières avec toute leur bravoure. La paix une fois assurée, il entreprit et acheva pour le bien public de grands ouvrages qui ont rendu son nom célèbre. Il détourna la rivière avec des travaux et des dépenses immenses, ainsi que nous l'apprend son contemporain et ami, Fortunat, et s'il faut en croire une tradition nantaise, c'est à lui qu'est dû ce canal de la Loire qui forme le beau port de la *Fosse*.

Un autre saint, né dans le Poitou, et téïfalien d'origine, tout en offrant par intervalles aux peuples de la Touraine le spectacle d'une rigoureuse réclusion, exerçait alors envers les pauvres la charité la plus compatissante, et poussait la sollicitude jusqu'à jeter des ponts sur les rivières pour n'avoir pas à pleurer leur naufrage dans les inondations.

A la fin du VIIe siècle, saint *Adhelme*, d'une famille noble du Vessex, après avoir appris le latin et le grec au monastère de Saint-Augustin de Cantorbéry, et étudié dans celui de Meldun (Malmesbury) les arts libéraux, de retour dans sa patrie, compose en saxon des cantiques destinés à retenir le peuple qui, demi-barbare encore, attendait à peine que la messe fût dite pour s'enfuir de l'église. Il se mettait sur un pont à la sortie de la ville, et là, chantant lui-même ses cantiques, il charmait, captivait la multitude, et lui insinuait peu à peu les vérités de l'Evangile, qu'elle n'aurait pas goûtées autrement. Saint Adhelme, qui le premier fut donné pour évêque à Schirburn (Salisbury) (705), n'était encore qu'abbé du monastère de Meldun, quand un concile qui se tenait chez les Merciens, le chargea d'écrire contre les erreurs des Bretons touchant la forme de la tonsure cléricale et la célébration de la Pâque. Le savant abbé adressa sa lettre au roi Géronce et au clergé de Domnonie qui faisait partie du royaume des Saxons occidentaux. Il y expose fortement la nécessité de se conformer pour la Pâque

au réglement du concile de Nicée, et pour la forme de la tonsure à l'usage de l'Eglise romaine, puis il ajoute : « Pour résumer le tout en peu de mots, c'est en vain que » se glorifie de la foi catholique, quiconque ne suit pas » le dogme et la règle de saint Pierre. Car le fondement » de l'Eglise et de la foi, placé principalement dans le » Christ et secondairement dans Pierre, ne vacillera jamais » aux assauts d'aucune tempête. L'apôtre l'a dit : *Per- » sonne ne saurait poser un autre fondement que celui » qui a été posé, qui est Jésus-Christ*; et c'est à Pierre » que la vérité a assuré le privilège de l'Eglise, en » disant : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon » Eglise* (1). »

V. Unité du Gouvernement de l'Eglise. — *Grégoire-le-Grand.* — Voilà la foi qui, en faisant des chrétiens une communauté de frères, a assuré la forte unité de l'Eglise et enfanté dans son sein tant de merveilles : on croyait au Christ et à son représentant visible sur la terre (2). C'était ce représentant, ce vicaire qui envoyait porter la bonne nouvelle chez les sauvages de la Germanie et de la Grande-Bretagne, dissiper les ténèbres de l'idolâtrie et transformer les enfants des hommes par la

(1) *Bibl. P.P.*, t. xiii, p. 86, 87 et 88.

(2) « L'élection du souverain pontife était primitivement libre, dit » Doellinger, (*Manuel*, t. i, p. 199). Odoacre, le premier, défendit » d'y procéder sans son consentement. Après lui, les rois Ostrogoths en » rétablirent et en maintinrent l'ancienne liberté, bien que Théodoric » élevât Félix III, et Théodat, Sylvère sur le siége pontifical. Mais à par- » tir de Justinien, il fut d'usage que chaque pape demandât à l'empereur » la confirmation de son élection ; les papes durent même, après Grégoire- » le-Grand, payer à leur avénement une sorte de taxe, que Constantin-le- » Barbu (668-685) [modéra d'abord à la prière du pape Agathon, et] » abolit ensuite, » en consentant qu'on n'envoyât plus à Constantinople le décret d'élection, et qu'on ordonnât le pape après avoir obtenu l'approbation de l'exarque de Ravenne. La ruine de l'autorité des empereurs byzantins à Rome rendit naturellement aux élections leur caractère primitif.

Digitized by Google

glorification de l'humilité et de la charité, c'était lui qui animait les religieux à multiplier au milieu du monde romain et chez les barbares ces colonies chrétiennes dont les efforts de zéle et les excès de rigueur sur elles-mêmes étonnaient, frappaient d'admiration le reste des hommes ; c'était aussi par lui que se tenaient les conciles chargés de défendre la pureté de la foi contre les fauteurs d'hérésies, de réformer la discipline du clergé et de veiller sur les mœurs de la société. Plus d'une fois enfin la générosité des papes sauva les villes de la misère, plus d'une fois leur intervention arrêta les ravages des conquérants barbares et épargna le sang des nations. Qui ne se rappelle avec émotion le dévouement de Léon-le-Grand, de Grégoire-le-Grand, de Grégoire II, de Grégoire III, de Zacharie, et qui refuserait de reconnaître le bienfait de leur héroïsme ? Ces pontifes du moins ont été heureux, et ce n'est point assurément la puissance des armes qui a fait le succès de leurs pieuses entreprises ; leurs armes, c'était la prière et la vertu propre de leur caractère sacré; et s'ils avaient un patrimoine à administrer, ce patrimoine était celui de saint Pierre et des pauvres. Mais il arriva que des souverains, dans leurs luttes avec la papauté, se vengèrent de ses résistances en usurpant une partie des domaines dont la piété d'autres princes avait enrichi l'Eglise. Quelques-uns, poussant plus loin l'impiété, osèrent conspirer contre la vie ou l'honneur d'innocents pontifes, enchaîner leur liberté, renouveler pour eux les supplices des martyrs. On vit Symmaque exilé pour un crime imaginaire, en attendant qu'on lui trouvât des juges, Jean mourant dans les cachots de Ravenne, Vigile retenu huit ans à Constantinople, et contraint par la violence de signer un décret impérial que sa conscience réprouvait, Martin n'échappant miraculeusement au poignard qui devait le frapper à la Sainte-Table, que pour être enlevé traîtreusement de son palais, transporté à Constantinople au milieu des outrages d'une soldatesque brutale, jeté en prison comme

Digitized by Google

un criminel, et tiré de là pour aller mourir en exil, accablé de misère et de vieillesse; enfin les trois Grégoire pressés entre l'exarque et les barbares; Grégoire II environné de sicaires, dont il n'évite les coups que par l'amour et la vigilance des Romains; et Zacharie contraint, pour assurer la liberté de l'Italie, d'en appeler à la puissance des fils aînés de l'Eglise. Il était temps, si la chrétienté ne voulait voir son chef aux mains d'un avide conquérant, et sa foi menacée par les prétentions de quelque philosophe couronné, que le Saint-Siége fût proclamé indépendant, et que la puissance temporelle vînt, pour protéger cette indépendance, s'ajouter à la puissance spirituelle des papes. Les circonstances l'exigeaient impérieusement et y poussaient d'une manière irrésistible. Il était réservé à la bravoure et à la générosité de nos rois de fonder les *Etats de l'Eglise*, comme il vient d'être donné à la République française d'affermir l'œuvre de la monarchie. Ce n'était point agrandir la papauté, mais lui donner la paix nécessaire pour qu'elle pût travailler efficacement à la civilisation des peuples. Nous voyons bien aujourd'hui, dans la demeure étrangère où les embarras de la politique retiennent encore Pie IX, que l'autorité des souverains pontifes n'a rien perdu de sa force et de son prestige. Quelle devait donc être leur influence dans les temps que nous venons de parcourir, surtout à partir du VIIe siècle, alors que, l'invasion barbare accomplie, fidèles à leur mission divine, ils entreprirent la grande œuvre de la régénération sociale!

La tâche était rude, on le sait. L'Eglise entourée de peuples païens ou hérétiques, et forcée de lutter sans cesse contre les prétentions de la cour de Constantinople, la Grande-Bretagne ramenée à l'idolâtrie par les Saxons, la simonie désolant le clergé des Gaules, les Lombards menaçant Rome et le catholicisme, l'empire d'Orient pressé entre les Perses et les Avares, le schisme siégeant dans Aquilée, l'Italie ravagée par une peste affreuse, qui venait

Digitized by Google

d'enlever Pélage II, telle était la situation du monde chrétien quand *Grégoire-le-Grand* s'assit sur la chaire de saint Pierre. Le nouveau pontife vit toute la grandeur du péril, et déploya pour le conjurer une vigilance et une activité qui ont fait dire de lui avec raison « qu'il fut pendant toute sa vie non-seulement le chef, mais l'âme et l'esprit vivifiant de toute l'Eglise (1). » Il sut affaiblir le *schisme d'Aquilée*, et arrêter les progrès des donatistes en Afrique, rappeler le clergé des Gaules et de l'Espagne à l'observation de l'antique discipline, défendre les intérêts de l'Eglise et des provinces italiennes contre les vexations impériales, les libertés romaines contre l'ambition des Lombards, les droits de l'apostolat contre les prétentions de Jean-le-Jeûneur, patriarche de Constantinople, qui osait s'arroger le titre d'*œcuménique*, ou apôtre *universel* (2), malgré les remontrances et l'exemple du successeur même de saint Pierre, dont l'humilité se contentait du nom de *serviteur des évêques*, ou de *serviteur des serviteurs de Dieu*. En même temps Grégoire conquérait au Christ et réunissait sous son sceptre pastoral de nouveaux royaumes. A la voix de ses missionnaires, les *Barbariciens* de la Sardaigne et les *Anglo-Saxons* de la Grande-Bretagne sortaient de l'idolâtrie et prenaient part aux bienfaits du christianisme. Ses propres exhortations gagnaient au catholicisme le roi des *Lombards*, Agilulf, qui devait, aidé de la pieuse Théode-

(1) F. von Kerz, *Fortzetzung der Geschichte der religion Jesu von Stolberg*, t. xx, p. 384.

(2) « La conduite et la primauté de toute l'Eglise, écrivait saint Grégoire à l'empereur Maurice, a été donnée à saint Pierre, et toutefois on » ne l'appela pas apôtre universel... Est-ce après tout ma cause particulière que je défends? N'est-ce pas celle de Dieu et de l'Eglise. Nous » savons que plusieurs évêques de Constantinople ont été non-seulement » hérétiques, mais hérésiarques, comme Nestorius et Macedonius. Si » donc celui qui remplit ce siége était évêque universel, toute l'Eglise » tomberait avec lui. Pour moi, je suis le serviteur de tous les évêques, » tant qu'ils vivent en évêques ; mais, si quelqu'un élève sa tête contre » Dieu, j'espère qu'il n'abaissera pas la mienne, même avec le glaive.... » iv, *ep.* 32. — *Servus servorum Dei*, xi *epist.* 44. — viii, 30.

Digitized by Google

linde, commencer à convertir son peuple, et la nouvelle de la conversion de Rekared, roi des *Wisigoths*, venait remplir de joie son cœur paternel. Puis, afin de lier plus étoitement entre eux et au Saint-Siége les membres de la société chrétienne, non moins que pour entretenir et fortifier leur foi, Grégoire, dans son livre *Des sacrements*, son *Bénédictionnaire* et son *Antiphonaire* (1), régla les rits et les cérémonies de l'Eglise, tels qu'ils sont en usage aujourd'hui, et y introduisit un nouveau chant, le *chant grégorien*, dont la majesté frappe encore d'admiration les meilleurs juges en fait de musique. Dès son avénement à la papauté, jaloux d'assurer aux fidèles de dignes pasteurs, il avait, dans son *Pastoral*, exposé les nombreux devoirs de l'épiscopat, et marqué le caractère de ses relations avec les personnes, suivant le sexe, l'âge, les conditions, les inclinations, les dispositions permanentes ou passagères. Tant de soins et de travaux n'empêchaient point le saint pontife de vivre en religieux dans son palais, et de surveiller jusqu'aux moindres détails de l'administration des terres que l'Eglise romaine possédait en Italie, en Sicile et dans d'autres contrées plus éloignées. Il diminua les impôts des colons de ces terres, fit bâtir des hôpitaux, des maisons de refuge pour les orphelins et les pauvres, érigea des écoles, et s'occupa sérieusement d'améliorer l'éducation de la jeunesse (2). En sorte que la vie de ce pape

(1) Caché pendant des siècles sous la poussière des bibliothèques, ce dernier ouvrage vient d'être retrouvé, et par les soins du gouvernement et de l'Académie, savamment et richement édité. Des hymnes mêmes de Grégoire-le-Grand, l'Eglise chante encore *Primo dierum omnium* (*Primo die quo Trinitas*), le dimanche à matines, ainsi que *Nocte surgentes vigilemus omnes, Ecce jam noctis tenuatur umbra,* id. à laudes, *Lucis creator optime,* id. à vêpres, et *Audi, benigne conditor,* aux vêpres du carême.

(2) « Le pontificat de Grégoire-le-Grand, dit Gibbon lui-même, est une » des époques les plus édifiantes de l'histoire de l'Eglise. » On lira avec fruit ce qu'il en a écrit. Saint Grégoire, qu'on accuse, sans preuves, d'avoir détesté les lettres, brûlé Tite-Live, Cicéron, et toute la bibliothèque palatine, s'efforça au contraire de faire entrer les lettres dans l'Eglise, « ne » souffrant rien de barbare chez ses disciples, voulant qu'autour de lui

Digitized by Google

offre avec celle de l'illustre fils de Pepin des analogies frappantes, et qu'en comparant les conquêtes de ces deux grands hommes, la simplicité de leur vie privée, la profondeur et l'élevation de leurs vues, leur égale application aux grandes et aux petites choses, leurs efforts pour adoucir les mœurs et répandre l'instruction, on pourrait dire avec raison de Grégoire-le-Grand qu'il fut *le Charlemagne de la papauté.*

Ses successeurs continuèrent dignement son ouvrage, et leur talent, leurs vertus et leur science, en augmentant l'influence politique des papes, préparèrent insensiblement l'Europe barbare à les considérer comme les modérateurs de la société. C'est qu'on peut appliquer à ces hommes éminents l'éloge qu'un illustre écrivain a fait des Pères de l'Eglise. « Ils sont les *ouvriers* de la grande réforme du monde, les interprètes de la sublime nouveauté qui transporte tous les esprits. On croit leur parole, parce qu'on *l'admire* (1); et on l'admire d'autant plus qu'on la croit. Ils ont tout ensemble plus de lumières et de foi que leurs contemporains, et les dominent par ce double empire ; leur zèle n'est pas un calcul qui s'appuie sur l'ambition et la crainte ; le soupçon d'hypocrisie n'approche pas de leurs âmes. Leur religion est secourable et populaire (2). » Elle est telle, parce qu'elle est éclairée, éclairée surtout de la lumière d'en haut ; aussi ne veulent-ils point qu'on mette sous le boisseau la lumière, la vraie lumière, et encouragent-ils l'étude en recommandant et en donnant l'exemple de la vivifier au souffle de la religion.

» tout respirât le génie latin, et que sa cour devînt le temple de la science, » auquel les sept arts libéraux serviraient de colonnes. » V. TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, t. v. l. II, c. 2, — et JEAN DIACRE, in *Vita Gregorii* passim.

(1) Ne serait-ce point plutôt parce qu'elle est l'éloquente expression de la vérité ?

(2) *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, à la fin, p. 512 (édit. Charpentier).

Digitized by Google

Ce que la civilisation et l'histoire doivent à cet esprit, on a déjà pu l'entrevoir dans le récit des événements accomplis de 395 à 752 ; mais un coup d'œil rapide sur l'état des lettres, des sciences et des arts pendant toute cette période, nous en donnera une idée plus nette et plus juste.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRES ET SCIENCES CHEZ LES GRECS.

I. Philosophie. — *Ecole d'Alexandrie.* — La civilisation païenne, condamnée à périr, n'était pas tombée sans livrer un dernier combat à l'esprit nouveau. Avant de céder au christianisme l'empire du monde, épuisant dans un dernier effort un reste de vigueur, elle avait suscité pour sa défense une famille d'illustres philosophes. Ceux-ci prétendirent sauver les débris de l'antique erreur, et la renouveler, la raviver en la transformant. Mais ni la souplesse, ni l'activité, ni la fécondité de leur génie ne pouvaient prévaloir contre la divine Parole, et les incroyables ressources qu'il déploya ne servirent qu'à en mieux montrer l'impuissance et qu'à rendre plus éclatant encore le triomphe de l'Evangile. Toutefois il est vrai de dire que la date de l'*Ecole d'Alexandrie* marque une des glorieuses époques de l'esprit humain.

Alexandrie était admirablement située pour devenir un brillant foyer d'activité philosophique. Depuis longtemps déjà elle était le centre des lettres, des sciences et des arts, et comme le point de rencontre de l'esprit grec et de l'esprit oriental. La Grèce, Rome, Pergame, l'Egypte y répandaient

Digitized by Google

et y mêlaient leurs lumières ; tous les cultes, toutes les doctrines, tous les systèmes s'y trouvaient confondus dans une hospitalité commune. A côté du temple de Sérapis s'élevait le *musée,* cet asile des savants de la Grèce, et grandissait le *Didascalée* des chrétiens. Le scepticisme d'Ænésidème et le judaïsme de Philon s'étaient trouvés en présence dans la même ville où la religion du Christ allait engager une lutte suprême avec le platonisme ressuscité.

Aussi l'école d'Alexandrie se présente-t-elle à nous comme une école d'érudition, d'éclectisme et de mysticisme. Après avoir parcouru le cercle des idées philosophiques, l'esprit grec, désespérant d'une solution nouvelle, devait songer plutôt à se recueillir qu'à continuer les brillantes créations de sa jeunesse. On vit donc les alexandrins ranimer le platonisme, et tenter, en le conciliant avec les doctrines de l'Orient, de présenter au monde un symbole qui fût comme le résumé de la sagesse antique en face du symbole régénérateur. Bientôt ils comprirent qu'on ne pouvait combattre une religion qu'avec ses propres armes ; que la philosophie, réduite à elle-même, c'est-à-dire à la raison, ne pourrait rien contre la révélation ; et mêlant l'esprit platonicien avec l'esprit religieux, ils eurent recours à la doctrine hardie d'une révélation continuelle, et s'abandonnèrent au délire de l'*extase*, par laquelle ils entraient en communication intime avec la mystérieuse *Unité*, terme suprême de la théodicée alexandrine. Sans doute le platonisme s'altérait profondément, en se colorant ainsi des plus fortes teintes de la mysticité orientale ; mais c'était là une concession nécessaire à l'esprit du temps et au génie de l'Orient. L'école *néo-platonicienne* ne fut donc pas seulement une école ; elle ne fut pas seulement une puissance politique, comme il arriva sous Julien ; elle fut aussi une puissance religieuse, ce fut une église, avec ses mystères, ses miracles, sa théurgie. Elle ne combattit pas seulement le christianisme par la discussion et par la persécution, elle le combattit encore en le copiant.

Digitized by Google

L'histoire de cette école se divise naturellement en trois grandes phases : l'époque laborieuse de la naissance et de l'organisation avec *Ammonius* et *Plotin ;* la période d'éclat et de triomphe avec *Porphyre*, *Jamblique*, *Julien;* et l'époque de décadence, qui, après celui de *Proclus*, ne présente plus que des noms obscurs.

Un simple portefaix d'Alexandrie, *Ammonius Saccas*, avait fondé l'école vers l'an 200. Son essai fut timide et n'alla guère au delà d'une tentative de conciliation entre Aristote et Platon. Mais Ammonius eut la singulière fortune d'avoir au nombre de ses disciples trois hommes de génie, Origène, Longin et Plotin. Il n'avait point laissé de système : *Plotin*, de Lycopolis, sut discipliner l'école en lui donnant une méthode, un système, et en assignant un but à ses efforts. Cette méthode, c'était l'éclectisme ; ce système, le panthéisme mystique ; ce but, la destruction du christianisme.

Satisfait d'avoir tracé la voie, Plotin, chef illustre et guide aventureux, laissa à ses disciples le soin de recueillir les souvenirs de son enseignement. *Porphyre*, de Tyr, s'acquitta de cette tâche avec un zèle religieux, et c'est à lui qu'est due la rédaction des *Ennéades*. Plotin avait transporté l'école à Rome ; il semblait marquer par là l'intention de combattre le christianisme au centre même du monde chrétien. Cette intention se déclare ouvertement avec Porphyre et Jamblique. Porphyre fait au christianisme une guerre active de pamphlets, auxquels répond Origène.

Sous *Jamblique*, de Chalcis (310), l'école devient un temple, la doctrine alexandrine une religion, à laquelle les miracles mêmes ne manquèrent pas. Car Jamblique est un prêtre, un thaumaturge autant qu'un philosophe. Il fait d'éclatants prodiges en Orient ; plus heureux que Plotin, qui ne s'était uni qu'une seule fois avec l'*Unité*, il est en perpétuel commerce avec elle. En même temps il écrit, et dans un célèbre ouvrage sur les mystères des Egyptiens, il

Digitized by Google

essaie de concilier les théogonies antiques avec la philosophie de la Grèce.

Cependant Constantin a fait fermer l'école de Rome et celle d'Alexandrie (324) ; le néo-platonisme s'est réfugié dans l'Asie-Mineure, et bientôt après à Athènes. Mais l'*école de Pergame*, représentée par *Edesius, Chrysante* et *Maxime d'Ephèse*, initie Julien à la doctrine et aux pratiques de la philosophie alexandrine. L'école d'Athènes achèvera cette œuvre, et Julien, membre de la grande famille philosophique, dont Ammonius est le père, une fois sur le trône, s'empressera de la remettre en possession de son premier berceau.

Toutefois le paganisme, qui avait cru triompher, en reprenant avec lui la pourpre des Césars, dut bientôt la quitter et pour toujours. Ce prince, ami de la magie autant que de la controverse, avait tenté de faire du néo-platonisme une puissance à la fois politique et religieuse. Il voulait relever les autels et repeupler les temples déserts. Mais un édit n'impose pas la foi, et un décret n'atteint pas la conscience. Le monde romain et grec était décidément chrétien. En perdant Constantin, le christianisme n'avait rien perdu de sa force, parce que sa force ne venait ni ne dépendait d'un homme. L'école d'Alexandrie, en perdant Julien, perdit tout appui, et, comme un édifice mal assis, commença à s'affaisser et à menacer ruine de toutes parts : sa force n'était qu'extérieure et empruntée ; sa victoire n'avait été qu'une surprise. Aussi, dès la fin du siècle, Libanius se plaignait que les maîtres les plus renommés, au lieu de salles pleines comme aux temps précédents, n'eussent plus qu'une dizaine, une vingtaine d'auditeurs.

La fameuse *Hypatie* parvint cependant à en réunir un assez grand nombre autour de la chaire philosophique. Mais par ses fréquentes attaques contre le christianisme, elle souleva contre elle les moines des environs ; son éloquence douce et persuasive, sa grâce, sa vive et lumineuse

Digitized by Google

intelligence ne purent la protéger contre leurs fureurs, et sa mort mit fin à l'école d'Alexandrie (415).

L'*école d'Athènes* eut une existence plus large et une fin moins tragique. Son plus illustre représentant, *Proclus*, succédait à *Syrianus*, comme Syrianus avait succédé à *Plutarque*. C'était un hiérophante, qui avait coutume de dire que le vrai philosophe devait non-seulement pratiquer les exercices religieux d'une ville ou d'un peuple, mais encore être le grand-prêtre du monde entier. Aussi, outre les hymnes consacrées aux dieux helléniques, il en composa d'autres en l'honneur des divinités orientales (le dieu Marnas de Gaza, Esculape Leontuchos d'Ascalon, le dieu arabe Thyandrites, Isis de Philée, etc.), embrassant ainsi dans sa foi universelle toutes les religions, excepté celle du vrai Dieu. On a peine à concevoir l'activité intellectuelle de Proclus. Il donnait cinq leçons par jour à ses nombreux disciples, et dans ces journées si bien remplies, il trouva encore le temps d'écrire plus de vingt ouvrages. Il les écrivait, disait-il, avec le secours de la mère des dieux, en l'honneur de laquelle il jeûnait, et dont il passait des nuits entières à chanter les louanges. Proclus mourut à Athènes, à l'âge de soixante-quinze ans, laissant son héritage philosophique à *Marinus*, qui nous a raconté sa vie, dans le dessein de montrer que le platonisme perfectionné est le souverain bien, mais qui, sous ce prétexte, a mêlé à la vérité grand nombre de fables, sans prendre garde aux contradictions qui pouvaient en ressortir. Ainsi Proclus méprise la douleur, et à la plus légère indisposition, il a recours à des remèdes de bonne femme, à des enchantements, à des formules. Il pousse la vertu jusqu'à vouloir mourir dans le célibat, et l'on avoue qu'il ne gardait point une continence parfaite. Il est exempt de toutes les faiblesses humaines, et cependant colérique, emporté, insatiable de louanges. Il n'aime que la vérité, et pratique les superstitions les plus grossières.

Après lui, l'école d'Athènes ne fit plus que languir

Digitized by Google

jusqu'en 529, où Justinien en ordonna la clôture par un édit célèbre, qui fut l'arrêt de mort du paganisme. *Damascius*, *Isidorus et Simplicius* se rendirent alors en Perse, pensant que, sous un roi tel que Chosroès, et dans un pays hostile au christianisme, ils pourraient librement enseigner et pratiquer leur culte. Peut-être espéraient-ils trouver dans la Perse l'accomplissement des rêves de Platon, et ce gouvernement parfait, cet état modèle, l'objet des complaisances de leur folle imagination. Ils s'étaient étrangement trompés. Aussi s'empressèrent-ils de revenir, dès que Chosroès, dans un traité de paix avec l'empereur, eut stipulé pour eux le libre exercice de la religion. Ils rentrèrent, mais isolés, et affaiblis par leur isolement. La résistance ouverte du paganisme était terminée. Le génie philosophique au service de l'erreur, n'avait pas été plus heureux que le glaive des Césars contre l'éternelle vérité.

II. Littérature sacrée. — *Docteurs de l'Eglise.* — *Historiens ecclesiastiques.* — Les attaques de toutes sortes dirigées contre l'Eglise n'avaient pas tardé à lui susciter de généreux défenseurs ; et tandis qu'à l'*Ecole des paroles sacrées* saint Pantène, saint Clément d'Alexandrie formaient pour sa cause d'habiles et vaillants athlètes, saint Julien, Tertullien avaient publié, l'un en grec, l'autre en latin, d'éloquentes *apologies* du christianisme, saint Irénée avait *interprété* sagement les livres saints. Bientôt saint Grégoire-le-Thaumaturge, saint Cyrille de Jérusalem *exposèrent la doctrine* chrétienne, et sur ce fondement saint Cyprien appuya l'admirable système de la *morale* évangélique. En même temps la chaire chrétienne, relevant l'art oratoire avili, dégradé, faisait entendre des accents dignes des plus beaux jours de Rome et d'Athènes. Longtemps étouffés sous les catacombes, ils pouvaient enfin, depuis le règne de Constantin, éclater librement dans les temples des dieux. Les dernières résistances du paganisme en accrurent encore l'énergie, la puissance, et ce n'est pas

Digitized by Google

sans raison que le IVe siècle, illustré par les Athanase, les Eusèbe, les Basile, les Grégoire, les Lactance, les Cyrille, les Hilaire, les Ambroise, est regardé comme l'âge d'or de la littérature ecclésiastique. Après cette époque, l'Eglise eut encore de grands docteurs, qui en soutinrent noblement la gloire ; mais, dès le Ve siècle, les lettres sacrées et surtout l'éloquence de la chaire furent entraînées dans la décadence universelle, et si nous en exceptons saint Grégoire et saint Jean Damascène, les oracles manquèrent pour interpréter avec autant d'autorité que de grandeur les mystères de la religion.

A la fin du IVe siècle appartient le plus puissant orateur de l'Eglise primitive, saint *Jean*, que son éloquence a fait surnommer *Chrysostôme* (*Bouche d'or*). Il réunit toutes les qualités qui font le grand écrivain, le naturel et la clarté, l'abondance et la force, l'élévation et le pathétique du sentiment, la richesse et la hardiesse des images. La sublimité de son génie n'a d'égal que la fermeté de son caractère, et l'ardeur de son immense charité. Soit qu'il ranime par ses discours Antioche défaillante sous la menace de mort que ses outrages à la majesté impériale lui ont follement attirée, soit qu'il protége Eutrope contre la fureur du peuple, et fasse lui-même mépris de la mort pour y arracher ce ministre disgrâcié, soit qu'il venge par la déposition de Géronce l'injure de saint Ambroise et la discipline ecclésiastique, ou qu'il réforme les mœurs effeminées de son clergé, soit qu'il tonne contre l'orgueil, le luxe et la barbarie des grands, ou que, recommandant à la pitié du peuple les misères humaines, il représente l'homme charitable comme un port ouvert à toutes les infortunes, soit enfin que, chassé deux fois de son église par la violence de ses ennemis et banni par le faible Arcadius, il parte pour l'exil dont il ne reviendra pas, il montre une âme également embrâsée de l'amour de Dieu et des hommes et souverainement maîtresse d'elle-même. Plus grand encore dans la bourgade de Cucuse que sur le premier siége de

Digitized by Google

l'Empire, du fond du désert où il a été relégué captif, pauvre, mais à tout instant assiégé de pieux admirateurs, dont les brigandages des Isaures ne sauraient arrêter le concours, il remue le monde chrétien, il l'échauffe par ses lettres, non moins éloquentes que ses discours, du zèle dont il est animé. Soutenu du témoignage de sa conscience, assuré de la cordiale affection de l'évêque de Rome, il oublie ses maux pour recommander aux uns la prudence et l'union, aux autres la mansuétude et la patience. L'argent que lui envoient de saintes femmes, des amis dévoués, il l'emploie à racheter les malheureux tombés aux mains des barbares, à secourir les pauvres, à entretenir les missions qu'aux jours de sa puissance il avait envoyées dans la Gothie, l'Arabie et la Perse. Il se souvient aussi du peuple de Constantinople, demeuré fidèle à sa cause et à son génie; il ne néglige rien pour lui assurer le bienfait de la prédication, et réveille de leur assoupissement les prêtres que son éloignement semble décourager. Mais les ennemis du saint prélat s'indignent de ce reste de pouvoir ; on l'envoie dans une solitude encore plus éloignée, sous la garde de soldats barbares qui ne lui laissent aucun repos; il meurt d'épuisement sur la route (407), et une voix mystérieuse semble réunir en foule aux funérailles du martyr les moines et les vierges de la Syrie, de la Cilicie, du Pont et de l'Arménie.

« L'éloquence de Chrysostôme, dit M. Villemain, a sans doute, pour des modernes, une sorte de diffusion asiatique. Les grandes images empruntées à la nature y reviennent souvent. Son style est plus éclatant que varié; c'est la splendeur de cette lumière éblouissante et toujours égale, qui brille sur les campagnes de la Syrie. Toutefois, en lisant ses ouvrages, on ne peut se croire si près de la barbarie du moyen-âge; on se dit: la société va-t-elle renaître sous un culte nouveau, et remonter vers une époque supérieure à l'antiquité, sans lui ressembler? Le génie d'un grand homme vous a fait cette illusion. Vous regardez encore,

Digitized by Google

et vous voyez tomber l'empire démantelé de toutes parts (1). » L'histoire littéraire de l'Orient n'a plus guères que des noms à enregistrer.

Le premier que présente l'ordre des temps est celui de saint *Epiphane*, évêque de Salamine. Il était né en Palestine, d'une famille juive de pauvres laboureurs, et après sa conversion, il était allé se former en Egypte aux austérités de la vie monastique. D'une bonté qui ne lui permit pas toujours de discerner la malice d'autrui, il se laissa prévenir contre saint Chrysostôme, et refusa d'entrer en communication avec lui, quelque marque de déférence et de respect qu'il en reçût. On a de lui une exposition de la foi sous le titre d'*Anchora* (ancre), un traité des hérésies, intitulé *Panarion* (2), où il en compte quatre-vingts, qu'il combat les unes après les autres avec autant d'érudition que de force, et quelques homélies où éclate une richesse de poésie qu'on ne saurait comparer qu'aux chants mystiques et guerriers de Milton.

Après saint Epiphane viennent *Théodore* de Mopsueste et *Synesius*. Théodore, ami particulier de saint Chrysostôme, a fait de nombreux travaux d'exégèse, qui, répandus et peut-être défigurés par les Nestoriens, après avoir agité, divisé l'Eglise pendant plus d'un siècle, ont fini par être solennellement condamnés en 553.

Synesius avait été attiré dans le sein de l'Eglise par le plus acharné des persécuteurs de saint Chrysostôme, par ce même Théophile, patriarche d'Alexandrie, qui dévasta le Sérapion. Placé malgré lui sur le siége de Ptolémaïs (en Cyrénaïque), il se plut à célébrer dans des vers harmonieux les mystères de la foi chrétienne, la triple unité, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglants et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers. En même temps il protégeait

(1) *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.*

(2) Ce qui signifie litt. *armoire au pain*, comme il l'explique lui-même, *coffret* plein de remèdes contre le poison de l'hérésie.

Digitized by Google

son troupeau contre la cruelle avidité d'Andronicus, préfet de la province, frappant (1) et relevant tour à tour ce nouveau Verrès, et montrant l'Eglise à la foi patiente, terrible et généreuse dans sa justice. Du reste, ennemi de l'alliance des deux pouvoirs, ce n'était qu'avec répugnance qu'il s'occupait des affaires temporelles. « Dans les temps » antiques, disait-il aux habitants de Ptolémaïs, les mêmes » hommes étaient prêtres et juges. Les Egyptiens et les » Hébreux furent longtemps gouvernés par des prêtres. » Mais, comme l'œuvre divine se faisait ainsi d'une manière » tout humaine, Dieu sépara ces deux existences. Il dé- » clara l'une sacrée, l'autre politique; il renvoya les uns » à la matière, et rapprocha de lui les autres; ceux-là » durent s'appliquer aux affaires, et nous à la prière; et » l'œuvre que Dieu demande et d'eux et de nous est éga- » lement belle. Pourquoi voulez-vous réunir ce que Dieu » a séparé, et mettre dans les affaires, au lieu de l'ordre, » le désordre? Avez-vous besoin de protection? Adressez- » vous au dépositaire des lois. Avez-vous besoin de Dieu? » Allez à l'évêque. La contemplation est le seul devoir » du prêtre qui ne prend pas faussement ce nom (2). »

Et il exhortait le peuple à se choisir un autre pasteur. Mais le peuple se récria, et Synesius ne pouvant le persuader, continua de porter le double fardeau avec un grand courage et une grande habileté. Quand les Maures envahirent et ravagèrent son pays, quand il vit sa chère cité comme enfermée dans un cercle de feu, et bientôt étroitement bloquée, il n'épargna rien pour en décider les habitants à repousser vigoureusement les barbares. Le jour sur les remparts, la nuit dans la campagne, occupé tour à tour de repousser les assauts de l'ennemi et d'*assurer aux femmes un sommeil tranquille*, *le philosophe Synesius* agissait en général, *tandis que le général se tenait près des*

(1) Epist. 58.
(2) Ep. 57.

rames, tout prêt à fuir, si le péril devenait menaçant. Ptolémaïs fut délivrée; mais les barbares se rejetèrent sur les autres villes, qui furent dévastées, dépeuplées pour jamais, et le noble, l'héroïque Synesius sembla disparaître au milieu des ruines de la Cyrénaïque. La date même de sa mort est inconnue, et tout ce que nous savons de sa vie est empruntée d'ailleurs à ses propres *lettres*. « Tout périssait dans l'empire, et périssait oublié ; les ténèbres de » la barbarie descendaient sur ce magnifique et ingénieux » Orient (1). »

Synesius, écrivant à Théophile d'Alexandrie, n'avait pas craint de proclamer heureuse la mémoire de saint Chrysostôme (2), et de rendre ainsi hommage à la sainteté de l'illustre martyr. Un ancien préfet de Constantinople, retiré dans les solitudes du mont Sinaï, saint *Nil*, osa reprocher à l'empereur Arcadius lui-même la sentence d'exil portée contre lui, et l'exhorter à en faire pénitence : « Comment » voulez-vous, lui écrivait-il, que Constantinople soit délivrée de ses fréquents tremblements de terre et du feu » du ciel, quand il s'y commet tant d'iniquités et que le » vice y règne avec tant d'audace ; quand on a renversé » la colonne de l'Eglise, le flambeau de la vérité, » proscrit le bienheureux évêque Jean ? Comment puis- » je accorder des prières à cette ville ébranlée de la » colère de Dieu, dont elle attend les foudres à tout instant, » moi qui suis consumé de tristesse et qui me sens l'esprit agité et le cœur déchiré par l'excès des maux dont » Byzance est aujourd'hui le théâtre (3) ? » Saint Nil a laissé plusieurs opuscules où il traite de la perfection chrétienne, et mille soixante-et-une lettres, généralement courtes et d'un style vif et concis.

Le nom de saint *Cyrille* d'Alexandrie appelle encore

(1) *Tableau de l'éloquence chrétienne, au sixième siècle.*
(2) Epist. 66.
(3) L. II, ep. 265.

Digitized by Google

celui de saint Jean-Chrysostôme. Neveu et successeur (412) de Théophile, saint Cyrille devait naturellement consacrer tous les actes de son ministère, et, comme lui, poursuivre jusqu'au nom du saint patriarche. Mais c'était perpétuer le schisme dans la chrétienté ; saint Isidore de Péluse en retraça vivement au nouveau pontife les tristes effets ; la piété de celui-ci s'alarma, et la mémoire de saint Chrysostôme adoptée par le siége d'Alexandrie, rétablit cette église dans la communion de celle de Rome. Dès lors saint Cyrille tourne contre Nestorius et ses sectateurs toute la puissance de sa dialectique et de sa parole ; il foudroie l'hérésiarque, après avoir inutilement tenté de le tirer de son erreur, avertit du péril l'empereur Théodose, dont l'indolence prévenue seconde mal son ardeur, avertit le pape qui le charge de présider en son nom le concile général d'Ephèse, et s'agite tant pour sauver la foi menacée, qu'il parut à quelques uns moins ennemi du nestorianisme que de Nestorius (1). Réunis sous la protection des officiers impériaux, ils osèrent déposer celui qui avait eu l'imprudence de signer le premier la déposition du patriarche hérétique. Cet acte hardi jeta le trouble dans l'Eglise, qu'il faillit déchirer. Théodose crut arrêter le désordre en écoutant à la fois les deux partis; mais, comme il arrive toujours, il ne fit que l'accroître, en mécontentant tout le monde. La dissolution seule du concile vint rendre la paix à l'empire et ramener à saint Cyrille ses adversaires. Une fois séparés, ils subirent d'eux-mêmes l'ascendant de sa haute raison, et le patriarche d'Alexandrie put bientôt, d'accord avec eux, et sans méconnaître les erreurs de Théodore de Mopsueste, arrêter le zèle de ceux qui voulaient attaquer la mémoire du maître de Nestorius.

Saint Cyrille, que ses contemporains ont regardé comme le premier docteur de l'Orient, a laissé un grand nombre d'écrits, dont le style n'est malheureusement pas aussi pur

(1) Isid. Pélus., l. 1, ep. 310.

Digitized by Google

que les principes : ce sont des *homélies*, que les évêques grecs apprenaient par cœur pour les prononcer, et dont quelques-unes, les homélies pascales, sont assez utiles pour l'histoire de ce temps-là ; des *commentaires* sur la Bible, et particulièrement sur le Pentateuque, Isaïe et les douze petits prophètes ; d'autres commentaires sur saint Jean ; des *traités* sur la Trinité et l'Incarnation, et dix livres contre l'empereur Julien, adressés à l'empereur Théodose.

Parmi les adversaires de saint Cyrille au concile d'Ephèse se trouvait un disciple de Théodore de Mopsueste, *Théodoret*, évêque de Cyrus. Moins sagement inspiré que son maître, dont les discours et la conduite n'avaient point alarmé la foi de ses contemporains, il rendit la sienne suspecte par l'ardeur avec laquelle il défendit la cause de Nestorius. Il est vrai qu'il rentra bientôt dans la communion de saint Cyrille, et qu'admis au concile de Chalcédoine, il renia toute erreur en anathématisant Nestorius. Mais ni les acclamations favorables du concile, ni le souvenir de la protection éclairée du pape saint Léon, ne purent sauver sa mémoire et ses écrits : le cinquième concile général frappa du même anathème et le disciple et le maître. Nous avons de Théodoret plusieurs ouvrages dont les principaux sont un *commentaire sur les psaumes*, des *sermons* qui présentent un heureux choix de pensées et d'expressions, des *lettres* courtes pour la plupart, mais qui peignent bien la franchise et la modestie de l'auteur, et une *chronique ecclésiastique* qui va de l'an 324 à l'an 429, et qui ne manque pas d'un certain mérite littéraire.

Dans le même temps que Théodoret composait ce dernier ouvrage, un avocat judicieux, mais peu versé dans les matières théologiques, *Socrate le Scolastique*, racontait en sept livres avec une grande exactitude les événements arrivés dans l'Eglise de 306 à 439.

Plus habile écrivain, mais historien de moins de sagacité et de jugement, *Sozomène* parcourait avec moins de bonheur la même période (314-439).

Digitized by Google

C'est à peu près le temps qu'embrasse aussi l'abrégé de l'arien *Philostorge*, dont nous ne possédons au reste que des extraits conservés par Photius.

Un avocat, moins éclairé encore que Sozomène, *Evagrius*, continua cette histoire jusqu'à l'an 593; ce fut le dernier des historiens ecclésiastiques.

Avant lui, et vers 477, *Gélase* de Cyzique, avec plus de zèle que de talent, avait fait une histoire du concile de Nicée, qui n'a de solide et d'exact que ce qu'elle doit à Eusèbe, à Théodoret et à Socrate.

On sent que l'esprit s'appauvrit dans cet empire de Byzance, et que l'église d'Orient court à son déclin. La controverse y est toujours animée, mais, loin d'échauffer et d'élever l'intelligence, elle la rétrécit et l'étouffe; la foi, ébranlée par la dispute, s'affaiblit; les courages en sont énervés, et avec les ténèbres s'appesantissent sur l'Orient les plus déplorables calamités. Comme l'hérésie avait déchiré l'Eglise, les barbares démembrèrent l'Etat; et l'on vit, dès le VIIe siècle, le cimeterre arabe compléter l'œuvre de l'erreur, en Afrique et en Asie. Un brillant génie devait cependant éclore au siècle suivant, et jeter sur l'Orient un dernier éclat.

Saint *Jean Damascène*, tour à tour premier conseiller du khalife Walid et moine de Saint-Sabas, près de Jérusalem, s'était attaché à l'étude de la logique d'Aristote, que le besoin de défendre la religion contre les rêveries des sectes hérétiques avait fait prévaloir sur la philosophie de Platon. Théologien profond, autant qu'habile mathématicien, il sut appliquer à la démonstration du dogme les formes aristotéliciennes, et sa théologie (*Exposition de la foi orthodoxe*), adoptée par le moyen-âge comme un modèle de discussion, l'a fait regarder comme le père de la *scolastique*. Ses nombreux ouvrages sont d'ailleurs pour les chrétiens orientaux l'unique règle de l'enseignement théologique; on y remarque un *traité des hérésies*, où ne sont oubliés ni les musulmans ni les iconoclastes, trois livres de *parallèles*

Digitized by Google

ou comparaisons des sentences des Pères avec celles de l'Ecriture, des *sermons* sur différentes fêtes, et plusieurs *hymnes* consacrées par le rituel grec. Après saint Jean Damascène, la religion ne trouva plus en Orient d'interprètes dignes d'elle.

On ne s'attend pas sans doute que, dans un empire où la passion de la controverse possédait tous les esprits, et où les princes eux-mêmes, livrés aux disputes théologiques, étaient bien plus occupés de l'interprétation des Ecritures que de la prospérité de leurs Etats, l'érudition, le goût des sciences aient été florissants. Toutefois les établissements littéraires ne manquèrent pas d'abord. Des philosophes expliquaient publiquement à Athènes les ouvrages de Platon et d'Aristote, en même temps que des maîtres en grammaire et en rhétorique commentaient les auteurs de l'antiquité et enseignaient l'éloquence. Constantinople avait des écoles pour les beaux-arts et la jurisprudence. Edesse voyait affluer dans ses murs une jeunesse avide de connaître la grammaire, la rhétorique, la philosophie et la médecine. Bérite possédait les professeurs de droit les plus estimés. Alexandrie était le rendez-vous de toutes les sciences. — Mais, quand Justinien eut expulsé d'Athènes les derniers interprètes de la sagesse païenne, et que l'hérésie de Nestorius, en infectant Edesse, eut attiré sur les savants de cette ville les rigueurs impériales, quand la conquête musulmane eut à la fois ravi les cités de l'Afrique et de la Syrie à la souveraineté des Césars et à l'empire de la langue grecque, et que le fanatisme du vainqueur eut consommé la ruine des trésors de la bibliothèque alexandrine, ce fut vainement que, pour remplacer les anciennes écoles, les couvents et les églises épiscopales ouvrirent les leurs; car, outre que les subtilités théologiques devaient en rendre l'enseignement stérile, elles ne tardèrent pas à succomber dans les troubles que fit naître l'hérésie des iconoclastes. D'ailleurs « l'ignorance de la [saine] philosophie, le mépris des sciences exactes, l'habitude de flatter,

Digitized by Google

la crainte d'offenser, le désir de plaire sous des princes absolus et efféminés, anéantirent presque tous les sentiments élevés et forts, firent disparaître les idées grandes et sublimes, éteignirent le feu de l'imagination, bannirent l'esprit philosophique, et leur substituèrent le faux brillant, les tournures épigrammatiques, les allusions forcées, l'enflure du discours, les idées gigantesques, l'amour de l'extraordinaire, de l'incroyable, du merveilleux, qui sont toujours le supplément des pensées fines, des grandes idées, du style élégant et noble, dans un siècle où [*le sentiment du beau, l'amour du vrai, le goût des études sérieuses*] se perdent et se corrompent : c'est une espèce de milieu par lequel l'esprit humain descend nécessairement de la lumière et du bon goût à l'ignorance et à la barbarie (1). » L'histoire seule conserva pendant quelque temps une certaine dignité dans son langage. Mais, pour la poésie, condamnée par le changement des temps et des mœurs, à chercher des formes nouvelles et des ornements inconnus, elle parut se condamner au silence plutôt que de parler une autre langue que celle d'Homère.

III. LITTÉRATURE PROFANE. — *Poésie.* — On avait vu au IVe siècle saint Grégoire de Nazianze tenter avec succès d'en emprunter les grâces, pour parer les vérités sévères de la religion. Saint *Ephraïm* le syrien avait chanté la foi et la morale évangéliques ; les dogmes de Nicée, l'histoire de l'Eglise avaient été pour lui le sujet d'hymnes populaires, que les échos du Liban aimaient encore à répéter plusieurs siècles après. Les *Apollinaire*, tous deux grammairiens et philosophes, avaient composé une métaphrase ou traduction des psaumes en hexamètres, et fait revivre la *passion du Christ* (Χριστος πασχων) dans une tragédie, qui est la première préparation connue aux mystères du moyen-âge. Après eux, Synesius, *abreuvant son âme aux sources éter-*

(1) PLUQUET, *Dict. des hérésies*, discours prélémin., 5e s. ch. 3.

Digitized by Google

nelles, et pliant à de pieux cantiques les cordes de sa lyre harmonieuse, avait célébré dans un langage extatique la divine essence. Mais, après Synesius, les muses parurent regretter les fictions du paganisme, et revinrent à leurs anciens mensonges : c'était renoncer à l'immortalité. En quittant le Calvaire pour l'Hélicon, les sublimes espérances pour des souvenirs surannés, elles perdirent le charme et la fécondité de leur jeunesse, et comme étrangères dans leur propre patrie, finirent par tomber dans le mépris et l'oubli des peuples.

Nonnus de Panopolis, dans ses quarante-huit livres sur les exploits de Bacchus (Διονυσιακα), se recommande encore par son style, de belles images, de nobles sentiments, et nous a du moins conservé quelques traditions mythologiques. Converti à la religion du Christ, il expia ses inspirations païennes par une paraphrase de l'évangile de saint Jean. — On ne peut admirer dans les *Homerocentra* ou vie de Jésus-Christ, en vers tirés des poésies d'Homère, que la patience de l'auteur, que les uns veulent être un certain Pélagius Patricius, les autres l'épouse de Théodose-le-Jeune, la belle Athénaïs ou Eudoxie, non moins célèbre par ses poésies et ses malheurs que par son étrange fortune.— *Quintus* de Smyrne continue en quatorze livres (Παραλειπομενα Ομηρω) l'Iliade jusqu'à la destruction de Troie; et dans cette imitation du divin Homère, s'il manque de variété, il se distingue par une élégance et une pureté de style, qui ont fait prendre à quelques-uns son poème pour une copie de la petite Iliade de *Leschès*, aujourd'hui perdue, ou pour un recueil des anciennes poésies cycliques. Ainsi a-t-on voulu tour à tour attribuer au Musée contemporain d'Orphée, et regarder comme l'œuvre pseudonyme d'un grammairien, les *Amours d'Héro et de Léandre*, poème élégiaque, où *les harmonies* de la nature sont habilement mêlées au contraste du bonheur et de l'infortune.

Ces incertitudes s'expliquent : « Les Grecs, dit M. Ville-

Digitized by Google

» main, étaient de studieux imitateurs des formes du style; » et, dans quelques-uns des plus modernes, le bon goût et » le choix de cette imitation peut tromper sur la date de » leurs écrits. » Mais on est affligé plutôt qu'étonné de trouver chez la plupart une si futile stérilité d'esprit. « Il » y a des sons, des phrases, des formes de style, des » apparences, et, s'il est permis de le dire, des om- » bres de pensée; mais il n'y a plus d'âme, plus de » vie. On dirait de ce guerrier d'Arioste qui, tué dans un » combat, continua de combattre quelque temps par ha- » bitude, avant de s'apercevoir qu'il était mort (1). » Encore ces tristes auteurs, peu soucieux de la comparaison de leurs œuvres avec celles d'Homère, s'attachaient-ils tous obstinément aux pas du chantre immortel, semblables à ces insectes étourdis que l'éclat d'un flambeau attire du fond des ténèbres de la nuit : éblouis de sa lumière, ils ne peuvent plus s'en éloigner, et ne cessent point de s'ébattre lourdement autour de ce soleil nouveau, qu'il n'ait consumé leurs pâles ailes. Ils n'avaient même pas toujours le mérite de l'abondance.

Sans chaleur et sans inspiration, *Coluthus* de Lycopolis composait trois cent quatre-vingt-cinq vers sur l'*Enlèvement d'Hélène*. —*Triphiodore*, égyptien comme lui, en enfantait péniblement 681 sur *la destruction de Troie*.—Il faut aller jusqu'au milieu du VIIe siècle pour trouver une œuvre de quelque étendue, un poète qui ne perde pas haleine à la première course. Inspiré par les succès d'Héraclius, *Georges* de Pisidie, archiviste et référendaire de Constantinople, conçut la pensée de les célébrer dans un poème, et consacra treize livres au récit versifié des *Expéditions contre les Perses*. Il mit également en vers l'histoire du siége que Constantinople eut à soutenir en 626 contre les Avares. — Plus accessible aux talents médiocres, il était naturel que le genre épigrammatique fût cultivé avec plus de succès.

(1) VILLEM., *Essai sur les romans grecs*.

Digitized by Google

Grâce à l'épigramme, *Palladas* de Chalcis n'eut pas de peine à éblouir la cour d'Arcadius, et le silentiaire *Paul*, le consul *Macedonius* purent acquérir après lui une certaine célébrité. L'historien *Agathias*, peu satisfait d'en composer, rassembla un grand nombre de ces poésies fugitives dans un recueil auquel il donna le nom de *cycle* ou *cercle*. Divisée en sept livres, suivant que les pièces de vers avaient pour objet des dédicaces, des inscriptions, des descriptions, des épitaphes, des réflexions morales, des pointes satiriques, des jeux érotiques et des chansons bacchiques, cette compilation servit de modèle, dans le IXe et dans le XIVe siècle, à Constantin Képhalas et à Planude, auteurs des deux anthologies grecques que nous possédons, et que Brunck a refondues sous le titre d'*Analecta veterum pœtarum græcorum*.

Romans. — On vit encore le génie oriental se manifester dans un genre de littérature, nouveau, s'il faut le réduire à des fictions d'aventures amoureuses, ancien déjà, s'il est plus juste d'y comprendre tout récit « d'aventures supposées, mais vraisemblables, écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction du lecteur (1). » Ce n'est pas que l'héritier des *Fables milésiennes* réunisse toutes ces qualités. Le roman d'amour du Ve siècle ne sait intéresser ni par la vraisemblance de l'intrigue, ni par la fidélité des peintures ; mais il plait par la variété des aventures et la grâce des détails. Encore les aventures elles-mêmes sont-elles vulgaires, et n'offrent-elles dans leur développement que des mœurs vagues et fictives. Des pirates, des combats, des enlèvements, des captivités, des reconnaissances, voilà les ressorts communs de cette sorte d'ouvrages, assez semblables « à nos prolixes romans du XVIIe siècle, où l'on faisait consister l'imagination à ne rien peindre suivant la nature (2). »

(1) M. Villemain, *Essai sur les Romans grecs*.
(2) *Id.* *ibid.*

Le premier qui se présente dans l'ordre des temps est l'*Histoire de Théagène et de Chariclée* par *Héliodore* d'Emèse. C'est là le premier type du roman d'amour, comme aussi la source la plus ancienne de cet art qui, après avoir tant amusé notre Europe moderne, est devenu de nos jours une industrie aussi funeste aux mœurs et à la religion qu'à la saine littérature. Héliodore, qui fut évêque de Tricca en Thessalie, composa sans doute son livre avant sa conversion; mais il devait être initié dès lors aux idées chrétiennes. On le sent à une sorte de pureté morale, qui contraste avec la licence habituelle des fables grecques; le style même.... [d'une grande pureté] est empreint des formes de l'éloquence chrétienne..., et le langage de l'amour y prend un caractère de délicatesse et de réserve fort rare dans les écrivains de l'antiquité. » La fable, tout en ayant le tort de ne représenter aucun siècle ni aucun peuple, est d'ailleurs bien conçue, bien conduite. « Les événements, » dit le savant évêque d'Avranches, « y sont fréquents, nou- » veaux, et bien débrouillés. Le dénouement en est admi- » rable; il est naturel, il sort du sujet, et rien n'est plus » touchant ni plus pathétique (1). » Aussi ce roman inspira-t-il au jeune Racine, dans le temps où il étudiait la langue grecque à Port-Royal, *une passion extraordinaire pour Héliodore*, et l'on sait que cette passion, souvent traversée par la vigilance infatigable du pieux Lancelot, son maître, alla jusqu'à lui faire apprendre par cœur l'ouvrage proscrit, et commencer une tragédie, qui, sous le même titre, devait présenter sans doute la même intrigue.

Après celles de Théagène et de Chariclée, viennent les *Amours de Leucippe et de Clitophon*, que la piquante variété des aventures, la succession rapide des événements, le naturel du merveilleux et l'agrément d'un style qui ne manque pas d'éclat, mettraient au dessus de l'œuvre d'Héliodore sans les jeux de mots qui en refroidissent l'in-

(1) Huet, *de l'Origine des Romans*.

Digitized by Google

têrêt, et les tableaux licencieux qui en déparent l'ordonnance. L'auteur, *Achille Tatius*, finit, dit-on, par se convertir et devint évêque ; on ignore entièrement le temps où il a vécu, et on a pu le placer au IIe siècle avec autant de raison qu'au Ve.

On n'en sait pas davantage sur *Xénophon* d'Ephèse, qui, dans les *Amours d'Abrocome et d'Anthia*, joint au mérite d'un style châtié celui de commencer par où les autres finissent.

Mais nous avons encore moins de lumières sur *Longus*, dont l'existence même a été mise en doute ; et nous pouvons regretter tant d'obscurité. Car l'auteur, quel qu'il soit, de *Daphnis et Chloé* est sans contredit le plus élégant et le plus original des romanciers grecs. Traduite par Amyot, dont le style naïf est une grâce de plus, complétée et embellie par un *habile imitateur de notre vieux français*, P. L. Courier, cette pastorale, pleine de simplicité et de naturel, était digne d'inspirer la plus gracieuse et la plus touchante rêverie de notre époque. Mais il faut reconnaître d'ailleurs, à ne les considérer que sous le rapport moral, que les deux ouvrages ne diffèrent pas moins entre eux que les civilisations auxquelles ils appartiennent, et qu'il y a de *Paul et Virginie* à *Daphnis et Chloé* toute la distance qui sépare la religion du sacrifice de celle du plaisir, le spiritualisme du matérialisme, la vertu de l'innocence.

Après l'ouvrage de Longus, comment citer les *Amours de Chéréas et de Callirhoé*, par *Chariton* d'Aphrodisias, et le drame d'*Eustathe* sur *Ismène et Isménias?* On ne saurait certainement s'arrêter à de si détestables productions, encore moins en rechercher la date incertaine, et c'est assez d'en avoir exhumé les titres des *derniers abîmes de la décadence littéraire des Grecs*.

Histoire. — « Des événements mémorables à raconter, » de beaux caractères à peindre, tels sont les deux grands

Digitized by Google

» éléments dont se compose l'intérêt historique. Le premier » manqua le plus souvent à l'histoire du Bas-Empire, le » second lui manqua toujours. Si à cette pauvreté de ma- » tière, on ajoute la difficulté de rencontrer des historiens » doués de toutes les qualités de leur art, d'une âme élevée » dans un temps de dépravation, d'un esprit indépendant » au sein de la servitude, d'un jugement droit au milieu » des préjugés de toute espèce, et enfin d'un goût sûr » dans la plus complète corruption des lettres, on s'éton- » nera sans doute de trouver quelques écrivains hono- » rables et des ouvrages dignes d'estime dans le vaste » recueil de l'*histoire Byzantine* (1). »

Le sophiste *Eunapius* de Sardes avait, au commencement du ve siècle, donné, en quatorze livres (268-407 après Jésus-Christ), la *Continuation de la chronique d'Herennius Dexippus*, et l'égyptien *Olympiodore* avait ensuite, sous le titre de *Matériaux*, Τλη, continué, en vingt-deux livres, l'ouvrage d'Eunapius, depuis l'an 407 jusqu'à l'an 425. Mais la médiocrité de ces trois écrivains, ou, si l'on veut, l'indifférence des chrétiens n'a pas été moins fatale à leurs travaux que le mérite de l'*Histoire Nouvelle* (Νέα Ἱστορία), qui les rèsumait en six livres. L'auteur de cette histoire philosophique des empereurs (d'Auguste à 410) était *Zozime*, comte du fisc à Constantinople. Précurseur de Montesquieu et de Gibbon, il s'y propose de rechercher les causes de la décadence de l'Empire ; et comme son amour pour la liberté lui en fait voir le commencement dans l'ambition d'Octave, en païen fervent il en trouve naturellement la consommation dans le triomphe du christianisme. Ainsi Zozime ne pardonne pas plus à Auguste qu'à Constantin. Blâmons-le cependant d'avoir montré dans ses jugements sur les princes chrétiens plus de rigueur que d'impartialité, mais tenons-lui compte de la pénétration et de la justesse qu'il montre ailleurs dans l'appréciation des hommes et des événements.

(1) V. Des Michels, *Hist. du Moyen-Age*, t. i, p. 475.

Digitized by Google

Nous devons à *Priscus* de Panium, sophiste de Constantinople, un fragment d'histoire fort intéressant, que nous avons eu soin d'analyser à sa place : c'est le récit d'une ambassade envoyée par Théodose II au terrible Attila, dont il nous révèle la vie domestique. — Une autre ambassade du temps de Justinien aurait pu nous éclairer sur l'état ancien de l'Yémen et de l'Ethiopie, mais le récit de *Nonnosus* ne nous est parvenue que très mutilé.

Plus sage ou plus indifférent que Zozime, *Procope* de Césarée sut garder dans ses jugements une telle mesure qu'on ignore encore s'il fut païen ou chrétien. Secrétaire et conseiller de Bélisaire, témoin ou acteur dans la plupart des grands événements de son siècle, et mêlé aux détails de l'administration intérieure, il raconta dans l'*Histoire de mon temps* les guerres que l'Empire eut à soutenir contre les *Perses* (en quatre livres), et celle qu'il entreprit contre les *Vandales*, les *Goths* et les *Maures* (en quatre livres). Il fit encore en six livres un traité curieux *Des édifices construits, par Justinien* à une époque où l'Empire, devenu le prix de l'ambition, était rempli d'intrigues et de partis, où l'on n'avait de considération et de crédit qu'en s'attachant à une faction, et où les esprits entraînés par cette espèce de torrent, n'étaient occupés qu'à gagner des protecteurs, et à captiver par des flatteries la faveur du prince. On n'attend pas sans doute de l'historien une rigoureuse impartialité, et l'on est peu surpris qu'il semble écrire parfois sous l'œil ou dans la crainte du maître. Mais quand celui-ci, par défiance peut-être, lui eut enlevé la charge de préfet de Constantinople, Procope, secouant la réserve qu'elle lui avait imposée, compléta son histoire officielle par trente chapitres d'*Anecdotes*, où il stigmatise la lâche hypocrisie de l'empereur, les vengeances frivoles de Théodora, et les tristes complaisances de Bélisaire pour une épouse intrigante et débauchée. Procope, se distingue par des pensées élevées, un jugement sûr, une exposition claire et précise, un style

Digitized by Google

pur et élégant. Il est le dernier des écrivains grecs. Après lui, la littérature byzantine n'a plus qu'un ou deux noms à nous recommander.

Procope avait conduit son histoire du règne de Justinien jusqu'à l'an 553; *Agathias* de Myrine, en Eolide, surnommé le Scolastique ou l'Avocat, la continua en cinq livres jusqu'à 559. Prolixe en sa diction, incorrect, boursoufflé dans son style, peu judicieux et léger d'esprit, il voltige de tous côtés sans savoir jamais s'arrêter, et s'égare à tout instant au milieu d'incidents vulgaires. D'ailleurs, observateur curieux autant que minutieux, il a recherché avec soin les mœurs des barbares de son temps, et nous a laissé des détails précieux sur les coutumes des *Franks*, des *Goths*, des *Huns*, des *Sarmates*, etc. — Son ouvrage a été continué jusqu'en 582 par Ménandre le protecteur ou le garde-du-corps; mais nous n'avons de ce dernier que des fragments, dont le plus intéressant est la relation textuelle du traité conclu entre Justinien et Chosroès, avec la description exacte des formalités qui en ont précédé et suivi la conclusion. — Il ne nous reste également que des extraits de l'histoire du règne de Justin-le-Jeune (567-577) par *Théophane* de Byzance. — *Théophylacte Simocatta* entreprit celle des événements survenus de 582 à 602; mais il n'en fit paraître sous Phocas que les cinq premiers livres, tenant les trois autres secrets, parce qu'il y avait raconté la fin tragique de Maurice. Le tyran mort, il lut publiquement ce récit, et, s'il faut l'en croire, l'auditoire tout entier fondit en larmes. Théophylacte ne manque pas d'élégance, mais il a peu de goût et gâte tout par l'abus de la métaphore et des maximes sophistiques. — L'absence du goût est aussi le défaut général des rares annalistes byzantins du VIIe siècle et du VIIIe. Mal déguisé par un certain vernis littéraire, ce défaut s'allie trop souvent chez eux à un amour du merveilleux qui fait peu d'honneur à leur jugement. « Ils ajoutent foi aux fables les plus absurdes; » la partialité et la flatterie dénaturent tous leurs récits,

29

Digitized by Google

» et leur superstition rend fastidieuse la lecture de leurs » ouvrages (1). »

Géographie. — Les anciens traités de géographie avaient fait faire à la science peu de progrès. Copiés les uns sur les autres, servilement et sans égard aux changements des Etats, ils présentaient les nations pour ainsi dire à leur berceau, et la société comme immuable dans sa forme politique. Ce n'était point là qu'il fallait chercher une image vivante de la terre connue, et qu'on pouvait espérer suivre les transformations des empires et les migrations des peuples. La géographie politique ne se présentait qu'en compagnie de l'histoire, et encore n'était-ce pas toujours sans peine qu'on parvenait à la dégager des liens du récit. Vainement la création du siége impérial de Byzance parut appeler la science à un brillant avenir, et ouvrir pour elle une ère de découvertes et de conquêtes. Les géographes byzantins, suivant les errements du passé, compilèrent les anciens compilateurs, et n'eurent guère d'autre mérite que celui de nous en conserver quelques fragments.

Ainsi *Marcien* d'Héraclée, dans son *Périple entier du monde*, dont nous n'avons que des extraits, n'a de précieux que ceux qu'il nous a laissés de Protagoras, d'Eratosthène et d'autres auteurs aujourd'hui perdus.

Etienne de Byzance, plus judicieux et plus complet, avait dans ses *Ethniques*, dressé l'inventaire des connaissances géographiques et recherché l'origine des villes ; mais son ouvrage ne nous est parvenu qu'abrégé par un grammairien maladroit, *Hermolaüs*, qui vivait au temps de Justinien, et l'article *Dodone*, qu'on a retrouvé tout entier, est bien propre à nous faire regretter le reste.

Cosmas, surnommé l'Indicopleustes, a sur ses devanciers l'avantage d'avoir visité l'Inde et l'Ethiopie. C'était un

(1) SCHŒLL, *Hist. de la littérature grecque.*

Digitized by Google

marchand égyptien fort instruit pour son temps, et aussi hardi que savant. Après avoir longtemps voyagé pour son commerce, il renonça aux affaires, se fit moine, et se mit à composer en grec la *Topographie du monde chrétien*, qu'il acheva en 536. Si ce travail renferme des détails exacts sur la Chine (Tzinistan), l'Inde et Ceylan (Taprobane), il ne donne pas une haute idée des connaissances de l'époque en physique et en astronomie. On y regarde comme une hérésie la croyance à la sphéricité de la terre, et on affirme que celle-ci est plane et a la forme d'un vaste parallélogramme, dont les longs côtés sont le double des autres. Des quatre côtés s'élèvent des murailles couleur d'azur, qui se cintrent et se rejoignent en voûte. Au nord domine une montagne, qui, en cachant le soleil tous les soirs, produit la succession des jours et des nuits. La divergence de la lumière du soleil prouve d'ailleurs qu'il n'est en grosseur que la huitième partie de la terre, etc. Cosmas est le dernier géographe grec, qui ait conservé quelques notions de longitude et de latitude.

Philologie. — Les grammairiens, les glossateurs ne sont point aussi nombreux en Orient qu'en Occident. La langue ne s'y était pas encore gâtée, au point de rendre les commentaires indispensables ; et l'école œcuménique de l'*Octogone*, en adoptant comme livre canonique, comme texte sacré, la grammaire de Denys de Thrace, tenait en lisière les sciences grammaticales, ou prévenait par la sagesse de ses décisions les interprétations téméraires. La ruine seule de cette académie devait émanciper la philologie. Jusque là, nous ne trouvons guère que des lexicographes, presque tous originaires d'Egypte *Hesychius* d'Alexandrie nous a laissé les termes qui sortent de la langue commune, ceux qui étaient usités dans les sacrifices, la divination, la gymnastique, etc. Utile pour l'intelligence de beaucoup d'usages de l'antiquité, il est encore précieux par les nombreux fragments qu'il nous a transmis. — *Helladius*

Digitized by Google

d'Antinoé, son contemporain, publia, avec un *lexique*, une *Chrestomathie*, dont il ne nous reste que des extraits dus à Photius. — *Flavius Philoxenus* composa, vers l'an 525, un *Glossaire latin-grec; Philémon*, que quelques-uns mettent au XIIe siècle, un *Lexique technologique* en huit parties, conformément au nombre de celles du discours. — Enfin *Jean* de Stobi, plus connu sous le nom de *Stobée*, fit pour servir à l'éducation de son fils des extraits de plus de cinq cents poètes ou prosateurs, dont la plupart sont aujourd'hui perdus. Cet ouvrage précieux, qui portait d'abord le titre d'*Anthologie* ou *Recueil d'extraits, sentences et préceptes,* et qui comprenait quatre livres, dont le premier était relatif aux sciences naturelles et les trois autres à la philosophie, à la morale et à la politique, nous est parvenu sous un nom et une forme un peu différents. On l'a divisé en deux parties : l'une, sous le titre d'*Eclogues*, expose les opinions des auteurs anciens sur les questions de physique, de dialectique et de morale ; l'autre, sous celui de *Discours*, traite exclusivement de la morale. Sur chaque question, sur chaque sujet on va constamment et successivement des extraits des poètes à ceux des historiens, des orateurs, des philosophes, des médecins, et cette méthode, en ajoutant à l'intérêt du recueil, ne sert pas médiocrement à l'instruction du lecteur.

Mathématiques. — Des commentaires, des scholies, voilà tout le bagage scientifique de l'empire grec. La célèbre *Hypatie* dressa un *Canon astronomique*, et fit un *Commentaire sur les coniques* d'Apollonius de Perge, ouvrages aujourd'hui perdus. — *Diophante*, dit-on, créa l'algèbre, que les Arabes devaient apprendre des Indiens et communiquer à l'Europe. — *Proclus* écrivit un *Abrégé d'Astronomie*, un *Traité de la Sphère* et des *Scholies sur le Ier livre des éléments d'Euclide*. Les sciences exactes furent donc cultivées avec plus d'ardeur que de succès, et s'il est certain que les Platoniciens s'y sont fait remarquer,

Digitized by Google

c'est en inventant la pierre philosophale. Car nous avons d'un médecin du VIIe siècle, *Etienne* d'Alexandrie, une *Chrysopée*, où il prétend enseigner la manière de faire de l'or. En la cherchant peut-être, *Antémius* de Tralles semble avoir surpris quelques-uns des secrets de la physique et de la chimie ; car on disait de lui qu'il savait imiter les effets du tonnerre, des éclairs et même des tremblements de terre. Mais son ouvrage sur la *Mécanique* ne répond point à l'idée que nous nous faisons du génie qui conçut le plan de Sainte-Sophie et qui présida aux premières constructions de ce monument colossal, achevé par Isidore de Milet.

Jurisprudence. — Bien que rédigés en latin, les différents codes qui ont illustré les règnes de Théodose II et de Justinien, furent l'ouvrage, on le sait, de jurisconsultes grecs. Théodose avait d'abord confié (26 mars 429) l'exécution du sien à une commission de huit personnes d'une probité reconnue et d'une science consommée. *Antiochus* était le chef de cette commission ; il avait rempli les fonctions de questeur, exerçait la charge de préfet du prétoire, et devait être appelé au consulat en 431. Les autres membres étaient le comte *Théodore*, secrétaire d'état, *Eudicius* et *Eusèbe*, maîtres des requêtes, Jean, ex-ministre des finances, *Comazon* et *Eubulus*, maîtres des requêtes à l'extraordinaire, et un habile scolastique ou jurisconsulte nommé *Appelle*. Mais des causes qui nous sont inconnues déterminèrent, six ans après, Théodose à remplacer cette commission par une autre de seize membres, où l'on ne retrouve plus de la première qu'Antiochus, alors consulaire, et le comte Eubulus, devenu questeur (1).

(1) Les autres membres étaient *Maximus*, également questeur ; les comtes *Sperantius*, *Martyrius*, *Alypius*, *Sébastien*, *Apollodore*, *Théodore* et *Dion*, conseillers de l'empereur ; *Diodore* et *Procope*, maitres des requêtes ; *Erotius*, questeur et ex-vicaire des préfets, et *Nestorius* dont le titre nous est inconnu.

Digitized by Google

Quant au code Justinien, il eut pour principaux auteurs quatre professeurs de droit aux écoles de Constantinople et de Béryte, *Théophile* et *Théodore*, *Anatolius* et *Dorothée*, qui y travaillèrent sous la direction du questeur *Tribonien*. Les *Novelles* seules furent publiées en grec par Justinien; mais, du temps même de cet empereur, le célèbre jurisconsulte *Thallélée*, un des collaborateurs de Tribonien, traduisit en cette langue les *Pandectes*, et Théophile, sous le règne de Michel III, donna un commentaire grec sur le Digeste et les Institutes. Justinien n'avait pas oublié de mettre les constitutions impériales en harmonie avec les canons des conciles, et l'apocrisiaire *Jean* d'Antioche avait été chargé de rédiger et de présenter à la sanction souveraine le *Nomocanon*. Sous Justinien II, ***Rufus*** publia un recueil de lois militaires (Νομοι στρατιωτικοι), et un autre jurisconsulte donna une collection de lois relatives à l'agriculture (Νομοι γεωργικοι).

Médecine. — Peu de médecins ont rendu leurs noms fameux, et la science a fait peu de progrès jusqu'aux premiers califes abbassides. Elle fleurit toutefois dans l'école d'Alexandrie sous l'inspiration de Gallien, mais le caractère rêveur de cette école nuisit trop à l'esprit d'observation, en faisant prédominer les ridicules formules de la théurgie. Après *Théodore Priscien*, qui fit paraître en grec et traduisit en latin un traité de médecine en quatre livres, plus d'un siècle s'écoula sans qu'on vît la critique médicale s'exercer avec une certaine indépendance et quelque succès.—*Aétius* d'Amida, archiâtre et capitaine des gardes de Justinien, publia, sous le titre de *Tetrabiblos*, une compilation des ouvrages de médecine les plus estimés de son temps, et donna des notions nouvelles sur les maladies des yeux. Mais il croit à la puissance mystérieuse des talismans, et, le premier, il a décrit tous les grossiers spécifiques en vogue chez les Egyptiens.—*Alexandre* de Tralles, son contemporain, par la justesse de ses idées et l'élégance

Digitized by Google

de son style, mérita d'occuper la troisième place aprés Hippocrate et Gallien. Non moins habile chirurgien que médecin, le premier il pratiqua la saignée de la jugulaire. Le premier aussi il a donné le fer en substance. Mais ce savant, qui, dans sa *Thérapeutique* et dans son traité sur les *vers intestinaux*, consulte plus l'expérience que les grands noms, comme Aétius, subissant l'influence alexandrine, met sa confiance aux amulettes, aux enchantements. — *Paul* d'Egine résuma les connaissances médicales dans un ouvrage où il ne craignit point de contredire les princes de la science et dont on estime particulièrement le sixième livre, qui traite de la *chirurgie*. Ce qu'il y dit, à propos de la matière et de la forme de ces armes, est très curieux et prouve que les hommes ont toujours été fort ingénieux à perfectionner les moyens de s'entre-détruire. Paul était surtout chirurgien; et en s'attachant le premier à l'art des accouchements, il s'y est acquis une telle célébrité que les Arabes, pleins d'estime pour son talent, l'ont surnommé l'*Accoucheur*. C'est aussi le dernier des médecins grecs; après lui, la médecine subit le sort commun et tomba dans la barbarie.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRES ET SCIENCES CHEZ LES LATINS.

I. *Causes de la décadence des lettres en Occident. — Réaction, son caractère. — Ecoles, leur enseignement.* — Comme la littérature grecque, la littérature latine, après avoir au IVe siècle brillé d'un vif éclat, ne tarda pas à tomber en décadence. Tout contribuait à en accélérer la ruine, les invasions des barbares, la dissolution de l'Empire romain, et cette disposition naturelle des esprits à négliger l'étude, quand la société est en souffrance ; car « le goût de la vérité pure, le sentiment du beau séparé de tout autre besoin sont des plantes délicates autant que nobles ; il leur faut un ciel pur, un soleil brillant, une atmosphère douce ; elles courbent la tête et se flétrissent au milieu des orages (1). » Aussi les beaux esprits du temps, Sidoine Apollinaire (2) et Mamert Claudien, son ami, se plaignent-ils vivement qu'on n'étudie plus, que les professeurs n'aient plus d'auditoire, que la science languisse et s'éteigne. Mamert Claudien (3) songe presque à faire une épitaphe en l'honneur des lettres : « Nous en » avons perdu l'amour, dit-il ; nous méprisons le culte de » l'intelligence : c'est pourquoi nous sommes devenus les » esclaves de la mollesse, des richesses, de l'oisiveté, de » l'ignorance, et la vertu s'en est allée avec la science. »

(1) M. Guizot, *Hist. de la civilis. en France*, quatrième leçon, *ad fin*.

(2) Sid. Apoll. l. IV, ep. XXII. — L. V, ep. X.

(3) Mam. Claud *Epist. ad Sapaud.*

Digitized by Google

Gradation bien remarquable, observent les pieux auteurs de l'*Histoire littéraire de la France ;* car « l'irruption des barbares causa la ruine entière de l'Empire ; la ruine de l'Empire entraîna avec elle l'émulation que l'on avait à cultiver les sciences ; ce défaut d'émulation causa la négligence et le mépris pour les lettres; cette négligence et ce mépris conduisirent à l'oisiveté et à la paresse ; l'oisiveté et la paresse jetèrent dans l'ignorance, qui en est la suite nécessaire ; et l'ignorance enfin précipita dans le vice et dans le déréglément (1). »

Telles furent les premières et les véritables causes de la décadence des lettres du v[e] au VIII[e] siècle. Cependant l'Eglise, loin de pactiser avec la barbarie, la combattit dès le commencement avec une louable ardeur. Elle s'efforça de ranimer le zèle des études, recommanda la lecture des anciens (2), et conseilla d'en nourrir la jeunesse, « de manière qu'abreuvée du nectar des sciences grecques [et latines], » aussitôt qu'elle pourrait agiter ses aîles, elle sût, à » l'exemple de ses maîtres, se composer à son tour un » trésor littéraire (3). » Le langage n'en devait pas moins subir l'influence des mœurs, et la beauté des formes s'altérer, s'évanouir ; mais il faut reconnaître que, sous l'impulsion de l'Eglise, à la voix de la religion, l'esprit, secouant son inertie, produisit, même aux plus mauvais jours, des fruits nombreux dont nous apprécierons bientôt le caractère et le mérite, et que, s'il n'est pas raisonnable de faire commencer, avec quelques uns, au v[e] siècle le grand mouvement de la *renaissance,* il est vrai de dire qu'il y eut dès lors contre la barbarie intellectuelle une réaction énergique, qui, en tenant les intelligences éveillées, prépara

(1) *Hist. litt.*, t. II, p. 31.

(2) « *Nævius* et *Plautius* tibi ad elegantiam, *Cato* ad gravitatem, » *Varro* ad peritiam, *Gracchus* ad acrimoniam, *Chrysippus* ad disciplinam, *Fronto* ad pompam, *Cicero* ad eloquentiam capessendam usui » sint. » MAMERT CLAUD. Ep. *ad. Sapaud*

(3) MAMERT CLAUD., *ibid.*

Digitized by Google

une première renaissance des lettres au VIIIe siècle. On vit donc s'opérer dans l'Occident une révolution opposée à celle dont l'Orient vient de nous offrir le triste spectacle. Ici la langue conservait ses formes magnifiques, mais ce riche vêtement de la pensée en déguisait mal la maigreur; l'esprit grec s'étiolait, s'affaiblissait, et son irrémédiable stérilité semblait prédire l'apathie servile où la nation languit pendant tant de siècles. En Occident, au contraire, si la langue, dépositaire de tant de grandes pensées, se dégradait, si le style perdait son antique pureté, l'esprit, loin de s'engourdir, déployait une prodigieuse activité; seulement cette activité s'exerçait dans le sens religieux et au profit des idées religieuses. Ce fut ce qui sauva et les lettres et la société; car « le développement intellectuel, le travail des esprits pour atteindre à la vérité, s'arrêteraient au milieu des orages, s'ils ne se plaçaient à la suite et sous l'égide de quelqu'un des intérêts actuels, immédiats, puissants de l'humanité. [Ainsi] à la chute de l'Empire romain, l'étude, les lettres, la pure activité intellectuelle n'auraient pu résister seules aux désastres, aux souffrances, au découragement universels; il fallait qu'elles se pussent rattacher aux sentiments et aux intérêts populaires, qu'elles cessassent de paraître un luxe, et devinssent un besoin. La religion chrétienne leur en fournit le moyen. Ce fut en s'alliant avec elle que la philosophie et les lettres se sauvèrent de la ruine qui les menaçait; leur activité eut alors des résultats directs pratiques; elles se montrèrent appliquées à diriger les hommes dans leur conduite, vers leur salut. On peut le dire sans exagération : l'esprit humain proscrit, battu de la tourmente, se réfugia dans l'asile des églises et des monastères; il embrassa en suppliant les autels, pour vivre sous leur abri et à leur service, jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permissent de reparaître dans le monde et de respirer en plein air (1). »

(1) M. Guizot, *Hist. de la Civilisation en France*, 4e leçon.

Digitized by Google

C'est pourquoi les *écoles civiles*, dont les travaux légers et frivoles ne pouvaient plus convenir aux nouveaux besoins de la société, disparurent insensiblement pour faire place aux *écoles cathédrales et monastiques* (1) ; et Bordeaux, Marseille, Arles, Vienne, Lyon, Toulouse, Autun, Besançon, Trèves, qui étaient depuis longtemps en possession de donner à la Gaule des orateurs, de former des hommes instruits, se virent supplantées dans cette belle mission par les évêchés et les monastères. Chaque siége épiscopal eut en effet son école ; mais les noms de quelques-unes seulement sont parvenus jusqu'à nous avec la plupart de ceux des évêques qui les fondèrent, les dirigèrent ou les illustrèrent : ainsi s'offrent à nous saint Remi de *Reims*, saint Avitus de *Vienne*, saint Rurice de *Limoges*, saint Césaire d'*Arles*, saint Eleuthère de *Tournay*, saint Cyprien de *Toulon*, saint Ferréol d'*Uzès*, saint Germain de *Paris*, saint Viventiole de *Lyon*, saint Nicet de *Trèves*, Marius d'*Avenche*, saint Prétextat de *Rouen*, saint Véran de *Cavaillon*, saint Grégoire de *Tours*, saint Lézinson d'*Angers*, saint Bertchramne du *Mans*. Ajoutons l'école de *Poitiers*, où saint Léger, évêque d'Autun, fut initié à toutes les sciences du siècle ; celle de *Chartres*, dont la réputation attira saint Leutfroi : *Ubi diversorum studiorum doctrinam abundare noverat ;* celles de *Bourges*, de *Châlons-sur-Saône*, de *Metz,* de *Cambray* et de *Beauvais ;* celle de *Clermont* en Auvergne, à côté de laquelle s'en trouvait une autre, où l'on enseignait le code Théodosien ; celle de *Gap*, qui, sous la direction de l'évêque saint Arige, acquit une telle célébrité qu'on y envoyait des jeunes gens de l'Italie ; et les écoles, d'*Urecht* fondée par saint Villebrod, de *Maëstricht* dirigée par saint Amand, saint Théobard, saint Landebert, de *Trèves*, d'*Yvois* au diocèse de Trèves, et de *Mouzon* au diocèse de Reims.

(1) Nous ne parlons plus des *écoles de campagne*, dont nous avons dit ailleurs (Ch. de l'*Eglise*) l'origine et l'influence.

Digitized by Google

L'Italie ne travaillait pas moins que la Gaule à propager les lettres. *Grégoire-le-Grand* instituait à Saint-Jean-de-Latran une école de chantres, où il aimait à se reposer en exerçant ses élèves, et cette école devenait le siége d'un enseignement théologique et littéraire encore subsistant au IXe siècle. Au milieu des Lombards mêmes et des périls du VIIe siècle, on voit l'archevêque de Milan, *Benedictus Crispus,* former des disciples qu'il instruit dans les sept arts (1); au VIIIe siècle, *Gison* de Modène recommander à ses prêtres le soin de l'école, et *Tenduald* tenir celle de l'église de Lucques sous le portique de la cathédrale (2).

En Espagne, *Martin* de Dume, évêque de Braga, qui nous a laissé des poésies; *Jean*, abbé de Biclar, puis évêque de Géronne, auteur d'une chronique célèbre; *Isidore,* frère, disciple et successeur de Léandre, évêque de Séville, témoignent assez que les lettres, loin d'avoir péri, continuaient, malgré la persécution arienne, d'être enseignées et cultivées avec succès par l'église.

En même temps que les écoles épiscopales, s'ouvraient les *écoles monastiques.* Celle du mont Cassin ne fut pas sans gloire: saint Benoît, bien que sa règle ne s'en occupe point, y avait sans doute le premier mis en honneur les sciences qu'il s'était fait un plaisir d'enseigner à ses chers disciples Maure et Placide. Mais nulle part les monastères n'étaient mieux préparés à devenir l'asile des lettres que dans cette belle terre des Gaules, si amoureuse d'études et de beau langage, si féconde en orateurs brillants (3), et qui pouvait offrir pour exemples les savantes

(1) S. BENEDICTI CRISPI Mediolan. *Poematium medicum*, apud Mai, *Auct. classic.*, t. V, p. 391, Præfatio *Ad Maurum mantuensem :* « Quia te, fili carissime Maure, pene ab ipsis cunabulis educavi, et *septiformis facundiæ* liberalitate ditavi. »

(2) *Civilisat. chrét. chez les Franks,* par OZANAM, p. 453.

(3) *Gallia facunda,* disait Juvénal. — *Studia Galliarum quæ vel florentissima sunt*, dit saint Jérôme (epist. *ad Rusticum*). — *Gallia viris semper fortibus et eloquentissimis abundavit* (adversus Vigilantium)...

Digitized by Google

abbayes de *Ligugé*, de *Marmoutiers*, de *Saint-Victor* et de *Lérins*. Aussi les écoles monastiques y devinrent-elles bientôt très florissantes, et la réputation de quelques-unes se répandit au loin. Celle de *Fontenelle* ou de *Saint-Wandrille* en Normandie ne comptait pas moins de trois cents élèves. On louait celles de *Saint-Médard* de Soissons, de *Sithiu*, d'*Issoire*, de *Jumiège*, comme autant de pépinières de savants et de saints. Le palais des rois francs eut la sienne, dont l'enseignement préparait, selon leur vocation, les jeunes nobles *recommandés*, à tous les devoirs de la vie religieuse ou de la vie publique. Ainsi, « au VIe siècle, l'aquitain Aredius est recommandé au très-excellent roi Théodebert pour recevoir l'éducation du palais, et finit par devenir le fondateur de l'abbaye de Saint-Yrier. Le franc Gogo fait l'admiration de la cour par son courage à braver un buffle, à le frapper entre les deux cornes, autant que par son éloquence, qui ravit les applaudissements de l'école. Au VIIe siècle, la famille de saint Lambert le confie à l'évêque d'Utrecht, *pour l'initier aux doctrines saintes et aux règles monastiques parmi les évêques du palais*. En même temps saint Wandrille, admis auprès du roi Dagobert, est formé *à tous les exercices militaires, à toutes les études qui conviennent aux nobles, et à toutes les connaissances profanes*. Dans le VIIIe siècle, au temps de Charles Martel, et quand il semble qu'il n'y ait place au palais d'Austrasie que pour les gens de guerre, on y voit le jeune Chrodegang s'attacher aux lettres avec tant de succès, qu'il parlait la langue latine comme la sienne, et qu'on vantait l'élégance de ses discours. Cependant il n'aspirait encore

Galli oratorum fertiles sunt... Et ailleurs, caractérisant l'éloquence gauloise, il lui attribue *ubertatem* gallici *nitoremque* sermonis. Add. Sidon. Apollin. epist. passim, et le poëte Arator, qui, florissant au milieu du VIe siècle, s'exprime ainsi dans sa lettre à Parthenius, patrice et maître des offices :

... Pontifices in relligione magistri,
Gallia quos multos dat *studiosa* bonos.

Digitized by Google

qu'aux honneurs temporels, et remplit les fonctions de référendaire, avant que la vocation divine l'appelât à l'évêché de Metz (1). »

Les femmes elles-mêmes joignent leurs efforts à ceux du clergé pour arracher la nation à la barbarie, et quelques-uns de leurs monastères se font remarquer par un pieux empressement à copier les manuscrits et à recevoir les leçons des maîtres illustres. Sainte *Anstrude*, abbesse de *Laon*, après avoir dès son enfance cultivé les lettres, s'adonne à l'enseignement. L'abbesse de *Nivelle*, sainte *Gertrude*, envoie jusqu'à Rome des personnes habiles, pour en rapporter les bons livres, et invite les savants de l'Irlande à venir enseigner les sciences à ses religieuses. On les cultive avec plus d'éclat encore au monastère de *Chelles*, sous l'abbesse sainte *Bertille*. « La réputation que se fit alors cette sainte retraite passa les mers et y attira de la Grande-Bretagne plusieurs élèves (2). » Plus tard nous voyons Boniface mettre à la tête d'une sorte d'académie scientifique Liéba, sa parente, qui avait été élevée, *dès sa première enfance, dans la connaissance de la grammaire et de tous les autres arts libéraux*, et établir en Thuringe, comme institutrices religieuses, *Chunihilt* et sa fille *Bérathgit*, toutes deux *très versées dans les sciences humaines* (3). Une nonne anglo-saxonne compose en latin les vies de saint Willibald et de saint Wunebald. Saint Adhelm écrit à l'usage de l'abbesse Hildelith et de ses

(1) *La civilisat chrét. chez les Franks*, par Ozanam, p. 462.

(2) *Hist. littér. de Fr.* t. III, p. 444.

(3) Chunihilt et filia ejus Berathgit valde eruditæ in liberali scientia in Thuringorum regione constituebantur magistræ. — Præter eos Lieba Bischofheimensi Partheuoni a Bonifacio præfecta... Ab ipsis infantiæ rudimentis grammatica et reliquis liberalium artium studiis instituta (Mabillon, *Actes SS.* t. III, *Præfatio,* p. 31-32.). Parmi les lettres du saint apôtre s'en trouvent plusieurs écrites en latin par des dames anglaises; on y voit des allusions aux poètes latins, et l'une d'elles présente des vers composés par *Léobgythe*, qui apprenait alors de sa maîtresse *Eadburge* les règles du rhythme. (*Ep.* Bonif., 36, p. 46.)

Digitized by Google

nonnes son traité *De laudibus Virginitatis*, et ce traité nous apprend que des religieuses avaient coutume de lire l'ancien et le nouveau Testament, avec les commentaires des anciens Pères, et d'étudier l'histoire profane, la chronologie, la grammaire, l'orthographe, la poésie.

L'Irlande et la Bretagne s'étaient d'abord instruites à l'éeole des Franks. L'apôtre de l'Irlande, saint Patrice, qui la dota des premières écoles, et qui confiait celle de *Sletty* à un barde converti, du nom de Fiech, celle d'*Armagh*, à son disciple Benignus, saint Patrice était gaulois d'origine; et disciple de l'abbaye de Lérins. — D'un autre côté, quand vers 636 le roi Sigebert d'Estanglie revint des Gaules, où il avait été chercher un refuge contre la haine de son frère Redwald, son premier soin, en reprenant possession du royaume paternel, fut d'y introduire, avec le christianisme, toutes les *louables coutumes* qu'il avait observées chez les Franks, et de fonder une école pour l'*instruction des enfants*. Il est secondé dans son œuvre par l'archevêque de Cantorbéry, Félix, qui lui donne des maîtres selon l'usage en vigueur au pays de Kent. « Ainsi, le pays de Kent, évangélisé par des Romains, avait déjà reçu d'eux le bienfait de l'enseignement public, qu'un autre envoyé de Rome devait étendre (1) » au reste de l'Angleterre. Ainsi la Gaule, d'accord avec Rome, dont elle avait déjà secondé les missionnaires, contribuait *pour la seconde fois* à l'instruction des Bretons (2).

L'Irlande elle-même n'y devait pas rester étrangère. Le génie hardi de ses enfants les avait bientôt emportés loin dans la voie des sciences, et l'Occident n'avait pas, au VIe et au VIIe siècle, de meilleures écoles que celles de *Clonard*, fondée par saint Finnian, en 530, de *Banchor* par Comgall, en 559, et de *Lismore* par saint Cataldus, en 640. Aussi

(1) Ozanam, p. 487.

(2) La première fois se rapporte au temps de l'empire romain : « Gallia causidicos docuit facunda Britannos. » (Juvénal.)

Digitized by Google

les étrangers ne tardèrent-ils pas à y accourir de tous côtés, pour s'y fortifier dans l'étude des lettres et des saintes Ecritures. Cédant à ce désir, cinquante moines du continent débarquèrent à Cork, vers l'an 536. A partir de 650, les Anglo-Saxons commencèrent à émigrer en grand nombre et dans le même but vers l'Irlande. Ils y venaient, dit saint Adhelm, par essaims, comme des abeilles. C'était dès lors une coutume reçue chez les Franks, après avoir parcouru le cercle ordinaire des études, de se retirer loin du bruit des armes et du tumulte des passions, dans la paix de cette savante contrée, où l'on ne se querellait encore que sur la question du comput pascal, où les bardes, en promenant leurs doigts agiles sur la harpe, faisaient jaillir de leur instrument des torrents d'harmonie. A leur tour de pieux irlandais, entraînés par leur vocation, venaient dans la Bretagne et sur le continent, fonder ou réformer des cloîtres, évangéliser les barbares encore païens, porter les lettres avec l'Evangile dans les solitudes les plus sauvages. Colomban l'Ancien érigeait, en 563, l'abbaye de *Hy* dans l'île d'Iona, faisait goûter aux Pictes du nord la parole divine, et étendait sa juridiction jusque sur les évêques de cette partie de la Calédonie. L'église de Northumbrie ne tardait pas à passer sous une direction irlandaise; le monastère de *Lindisfarne*, en se peuplant de moines irlandais, acquérait une grande et féconde influence, et Mailduf fondait en 670 une école (ou couvent de Maildufsbury), plus tard célèbre sous le nom de *Malmsbury*, dont il léguait le soin avec le titre d'abbé à son élève, l'illustre saint Adhelm, premier évêque de Sherburn ou Salisbury.

De l'autre côté du détroit, Colomban le Jeune, sorti de l'abbaye irlandaise de Banchor, élevait en Gaule les monastères d'*Anagrate*, de *Luxeuil*, de *Fontaines*, en Italie celui de *Bobbio*, et loin d'interdire l'étude à ses moines, il les y encourageait en leur donnant l'exemple de s'y appliquer. Aussi Luxeuil devint-il la merveille de l'Occident. On s'y ren-

Digitized by Google

dit de toutes parts pour s'y instruire. « Il en sortit plusieurs élèves pour remplir des chaires épiscopales, et encore un plus grand nombre qui furent abbés d'autres monastères, où ils établirent des écoles sur le modèle de celle de Luxeuil, qui en fut ainsi la mère. Entre les premiers, on compte saint *Donald,* évêque de Besançon, saint *Chagnoald* de Laon, saint *Achar* de Noyon et de Tournai, saint *Ragnacaire* d'Augt et de Basle, saint *Omer* de Bologne et de Térouane, *Théodefrid*, d'abord premier abbé de Corbie, puis évêque.

« Pour les abbés qui furent formés aux lettres et à la piété à Luxeuil, il y en eut un si grand nombre qu'il serait difficile d'en faire une juste énumération. Saint *Gall*, saint *Eustase* et saint *Valdebert* sont des plus connus, saint Gall surtout, fondateur et premier abbé du célèbre monastère qui porte encore son nom, et qui ne tarda pas à devenir illustre par les disciples que le saint y forma aux sciences ecclésiastiques (1)..... »

A l'exemple des Irlandais, les Anglo-Saxons passèrent la mer, jaloux aussi de porter aux nations barbares le flambeau de la science et de la foi. L'enseignement des lettres avait fait parmi eux de grands progrès, depuis que le pape Vitalien avait élevé au siége de Cantorbéry un moine grec de Tarse en Cilicie (668). *Théodore* était venu d'Italie, accompagné du moine *Adrien*, dont on vantait le savoir, et tous deux, ayant rassemblé un grand nombre de jeunes clercs, les avaient instruits eux-mêmes. L'un de ces disciples, *Egbert*, qui depuis s'établit en Irlande, fut le fondateur des premières missions anglo-saxonnes sur le continent païen. *Vicbert*, un de ses compagnons, ayant échoué dans celle de Frise, il y envoya l'anglais *Villebrod* avec onze religieux pleins de zèle, et celui-ci travaillait encore au salut des âmes, lorsqu'arriva saint Boniface, le grand apôtre de la Germanie, le fondateur de l'abbaye de Fulde. En ce temps-là, un autre disciple d'Adrien et de

(1) *Hist. litt.*, t. III, p. 437-438.

Digitized by Google

Théodore, saint *Adhelm*, tenait avec gloire en Bretagne le sceptre des lettres. Quand il mourut (709), l'historien *Bède* était déjà en âge de lui succéder, et quelques années seulement séparent celui-ci d'Alcuin.

Ce qu'on apprenait dans ces nombreuses écoles, dont on connaît assez maintenant le caractère et l'importance, les vies des saints, car la science s'unissait alors à la sainteté, nous le révèlent amplement : c'étaient les « *sept arts libé-* » *raux*, qui, semblables à des colonnes formées des pierres » les plus précieuses, soutenaient les portiques du siége » apostolique, » du temps de Grégoire-le-Grand (1); qui, dès le temps de Philon-le-Juif, c'est-à-dire dès les premières années de l'Empire, formaient l'encyclopédie des connaissances littéraires et scientifiques, et que Boèce divisa en deux parties, 1° le *trivium*, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; 2° le *quadrivium*, qui embrassait la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, alors confondue avec l'astrologie. Ces sciences, qu'on commençait à apprendre dès l'enfance, et qui, dans certaines écoles, comme celle du monastère de saint Hilaire à Poitiers, n'exigeaient pas moins de sept années d'études, avaient trouvé, vers la fin du ve siècle, dans un africain de la ville de Madaure, un interprète d'une érudition supérieure, mais encore plus hardi que savant.

« Ce qu'il fallait atteindre [il est vrai] chez les barbares destinés à peupler bientôt les écoles renouvelées, c'étaient les imaginations ; il fallait satisfaire les besoins poétiques de ces hommes qui n'avaient jamais ouvert de livres, mais qui passaient les veillées d'hiver à entendre les chants de leurs scaldes » (2). C'est à quoi *Martianus Capella* réussit merveilleusement. Dans un langage mêlé de prose et

(1) « Tunc rerum sapientia Romæ sibi templum visibiliter quodammodo » fabricarat, et *septemplicibus artibus*, veluti columnis nobilissimorum » totidem lapidum, Apostolicæ sedis atrium fulciebat... Refloruerant ibi » diversarum artium studia. » (JEAN DIAC., *Vit. Greg.*, l. II, c. 13.)

(2) OZANAM, *La civilisat. chrét. chez les Franks*, p. 388.

Digitized by Google

de vers, il célèbre les noces de Mercure (l'éloquence) avec la Philosophie (1). L'olympe s'ouvre pour recevoir la nouvelle déesse ; Jupiter fait lire dans la céleste assemblée la loi romaine des mariages ; on présente ensuite à l'épousée les sept jeunes filles que l'époux lui destine pour servantes ; et celles-ci, qui possèdent les mystères de la science, les exposent alors dans l'ordre que nous venons d'indiquer.

Présentées sous cette forme, on peut croire que leurs leçons étaient docilement écoutées. Aussi ne faut-il point s'étonner que l'ouvrage de Martianus Capella ait eu tant de crédit dans les écoles du moyen-âge ; qu'un professeur de Clermont, le rhéteur Melior Felix, pendant son séjour à Rome en 534, en ait corrigé de sa main un exemplaire, et que Grégoire de Tours, qui n'ignorait cependant pas l'antiquité, demande grâce pour la rustique simplicité de son style à ceux qui ont été formés sur les principes de Martianus (2). Les *sept arts* n'étaient du reste enseignés que dans leurs rapports avec la théologie, qui faisait le fond de l'enseignement et dont l'étude spéciale était le couronnement de toutes les autres. La dialectique servait à combattre l'hérésie, la musique à chanter les louanges du Seigneur, les sciences exactes à fixer le calendrier ecclésiastique, la grammaire et la rhétorique à comprendre et à imiter les pères de l'Eglise.

Aussi l'étude du grec, sans être générale, n'était-elle négligée d'aucun de ceux qui voulaient, en lisant les docteurs grecs aussi bien que les latins, s'avancer dans la science de la religion. *Félix* de Nantes parlait le grec comme sa langue naturelle. — *Jean* de Biclar était aussi habile en grec qu'en latin. — Mamert Claudien, « le plus savant des philosophes chrétiens, dit saint » Sidoine Apollinaire, son ami, s'était abreuvé à la triple

(1) *De nuptiis Mercurii et Philologiæ*, en 9 livres.

(2) Greg. Turon., *Hist.* l. x, 31. — *Hist. litt.*, t. iii, p. 193.

Digitized by Google

» source des bibliothèques grecques, latines et chrétien-
» nes. » — La mère de saint Fulgence voulut que son fils, dès ses plus tendres années, apprît les lettres grecques, et qu'il pût réciter d'un seul trait *toutes les poésies d'Homère* avec quelques fragments de Ménandre, avant d'étudier les éléments de la littérature latine. Les relations nombreuses de l'Orient et de l'Occident ne contribuaient pas peu à répandre chez les Franks le goût de cette langue. « Leurs rois envoyaient en ambassade à Constantinople ce qu'il y avait de plus habile parmi les courtisans gallo-romains. *Reovalis,* médecin de Poitiers, avait étudié en Grèce. Des moines grecs, comme [l'athénien] *Egidius,* venaient chercher dans les Gaules un ciel plus sévère et des mœurs moins faciles; et telle était encore, en 585, l'affluence des étrangers de toutes les nations, que le roi Gonthram, faisant son entrée solennelle à Orléans, y fut complimenté en trois langues, par les Latins, les Syriens et les Juifs (1). » — De la Gaule les Irlandais transportèrent le grec dans leur île (2); et dans leur passion pour la langue d'Homère, les disciples de saint Patrice et de saint Gomgall ne tardèrent pas à semer leurs écrits d'hellénisme. Mais « si le ciel d'Irlande a de brillantes étoiles, dit saint
» Adhelm, la Bretagne, aux extrémités de l'Occident, a
» son soleil aussi en la personne de Théodore (de Tarse),
» honoré des bandelettes de l'épiscopat, nourri dès l'en-
» fance de la fleur de philosophie, et sa lune bienfaisante,
» en la personne d'Adrien, doué de tous les agréments
» d'une urbanité inexprimable (3). » Ce que tous deux ont fait pour ranimer les lettres en Bretagne et y implanter la langue grecque, nous l'avons vu plus haut. Ainsi, dit le père Thomassin, les écoles d'Angleterre et

(1) Ozanam, p. 408.

(2) Il y vint aussi des Grecs; car on trouve à Trim, au comté de Meath, une église connue sous le nom d'*Eglise des Grecs*.

(3) Aldhelmus Eadfrido (Usher, *Veterum epistolarum hibernic. sylloge*, p. 26).

Digitized by Google

d'Irlande réunirent « toutes les richesses intellectuelles » de la France et de l'Italie, de l'Occident et de l'Orient. » [Là, comme en Gaule, en Italie, en Espagne,] il y » avait une grande émulation entre les évêques et les » moines, pour augmenter la pureté des mœurs et en » même temps conserver le culte des lettres. [Partout] » l'étude des langues, de la poésie, de l'astronomie, de » l'arithmétique et de l'histoire, avait pris un parfum » de sainteté, parce que tout était dirigé vers les sciences » ecclésiastiques (1). » C'est pourquoi les écrivains éminents qu'elle a formés dans les lettres profanes comme dans les sacrées se recommandent soit par l'onction, de la parole, la gravité du caractère et la solidité du raisonnement, soit par la droiture et la fécondité de l'esprit, le choix et l'instructive moralité des sujets.

II. LITTÉRATURE SACRÉE. — *Pères et docteurs de l'Eglise.* — Enfant des Gaules et fils d'un préfet du prétoire, saint *Ambroise*, que ses talents et sa naissance eurent bientôt fait nommer *procurateur de la Ligurie et de la province Æmilia*, fidèle aux instructions qu'il avait reçues, remplissait les fonctions de sa charge *en évêque plutôt qu'en juge*, quand, après la mort de l'archevêque Auxence, le peuple, à la voix d'un enfant, le désigna malgré lui pour succéder à ce prélat arien. Traîné, pour ainsi dire, du prétoire à l'autel, lorsqu'il n'était encore que catéchumène, en huit jours il reçut le baptême et passa des plus humbles fonctions de l'Eglise à l'épiscopat. Là, il montra tout aussitôt le plus rare désintéressement, la plus haute vertu, la plus ingénieuse et la plus brillante parole. De tous côtés on accourait pour l'entendre; des vierges d'Afrique passaient la mer pour recevoir le voile de ses mains. La religion et les opprimés n'eurent pas de plus intrépide défenseur ; et l'on vit rarement s'allier à un degré aussi éminent le courage du

(1) *Eccles. discipl.*, 2e partie, l. I, c. 95, n° 12, t. II, p. 298.

Digitized by Google

pasteur et l'habileté de l'homme d'état. A peine ordonné, il se plaint à l'empereur Valentinien des iniquités de quelques magistrats, et l'empereur lui répond : « Je connaissais » depuis longtemps la franchise de votre langage, et cela » ne m'a pas empêché de consentir à votre ordination : » continuez d'apporter à nos misères les remèdes de la » loi divine. » Ainsi fit Ambroise.

Tour à tour on le vit combattre avec la parole les déclamations passionnées de Symmaque contre le christianisme, et condamner le supplice de Priscillien et de ses partisans (1) ; *ensorceler* par ses paroles l'usurpateur Maxime, qui menaçait Valentinien et opposer aux persécutions insensées d'une impératrice arienne des hymnes et des chants à deux chœurs, dont l'Occident accueillit bientôt la touchante nouveauté ; venger Thessalonique par l'humiliation de Théodose, et pleurer ensuite devant le peuple la mort de ce grand homme, comme il avait pleuré celle du fils de Justine ; exercer enfin, au nom du ciel, un ministère public de paix, de clémence et d'humanité, supérieur à tous les préjugés, à toutes les passions, et toujours à la hauteur des circonstances. Aussi comprend-on que l'éloquence de saint Ambroise se soit élevée comme son âme par le sentiment du devoir et du péril. « Mais, dit M. Villemain, lorsqu'il est destitué de ce noble appui, la recherche et le faux goût remplissent ses ouvrages ; son génie est étouffé par son siècle, quand il n'est pas soutenu par sa vertu » (2). — De tous les ouvrages de saint Ambroise, le plus important sans contredit est son traité *Des offices chrétiens*, où, rejetant la division des devoirs adoptée par Cicéron, et ne reconnaissant à ceux-ci d'autre source que l'*honnête*, divinisé en Dieu, il revise quelques-unes des sentences de la sagesse antique personnifiée dans l'orateur romain, trace à chacun ses obliga-

(1) Voy. le tome I de cet ouvrage, p. 44.

(2) Villemain, *Tableau de l'éloq. chrét. au IVe siècle*, p. 328. Cf. *idem, ibid.* Symmaque et Ambroise, *ad fin.*

Digitized by Google

tions avec une fermeté et une autorité qui montrent bien tout le progrès de l'ordre moral, et qui rachètent facilement par l'excellence du fond les inégalités de la forme.

Sans avoir une position aussi favorable que saint Ambroise, le dalmate saint *Jérôme* exerça sur son siècle une immense influence. Il la dut à l'élévation naturelle de son caractère, à l'austérité impitoyable de sa vertu, à l'immensité de son érudition, à sa science profonde de la religion et du cœur humain, à une activité d'esprit infatigable et à une soif de la vérité qui le porta constamment sur la brèche et en fit l'adversaire ou l'ami des hommes célèbres de son temps. Les plaisirs de Rome, dont la nouveauté l'avait un instant séduit, étaient impuissants à satisfaire l'inquiétude ardente de son génie. Régénéré par les eaux du baptême, il part pour Aquilée, pour la Gaule, et ne revient en Italie qu'après avoir recueilli sur sa route de nombreux ouvrages chrétiens, copié de sa propre main les meilleurs traités de saint Hilaire, et appris la langue des Celtes. Mais, quand il voue au triomphe de la religion sa puissante parole, il allume contre lui l'envie par l'autorité qu'elle lui donne sur d'illustres dames romaines, et pour se soustraire à la persécution, il prend le parti d'aller interroger les docteurs et les solitaires de l'Orient. Il fréquente à Antioche les leçons publiques du sophiste chrétien Apollinaire, que son imagination devait plus tard emporter au delà du vrai ; et poursuivant avec l'étude la rude éducation de la pénitence, il court ensuite chercher dans les sables de Chalcis les traces de l'ermite saint Malch. Son imagination tourmentée y retrouve les danses des vierges romaines, en même temps que sa foi éclairée, en repoussant les subtilités théologiques de l'Orient, soulève contre lui les religieux du voisinage. Il revient à Antioche, et il y est ordonné prêtre ; mais les soins du sacerdoce l'effraient ; il reprend la vie du désert, il erre parmi les ruines des antiques cités d'Israël, et s'arrête un instant à Bethléem. Il y relisait les chefs-d'œuvre de l'éloquence

Digitized by Google

profane, il s'y livrait avec ardeur à l'étude de l'hébreu, et *traduisait en latin les saintes Ecritures*, comme il faisait du grec la *Chronique d'Eusèbe*, quand la convocation d'un concile à Rome vint le déterminer à y accompagner Paulin d'Antioche et le célèbre Epiphane, évêque de Chypre. « Il reparaissait dans Rome, dit un illustre écrivain, avec l'éclat d'une vertu éprouvée, la maturité de l'âge et du génie, et la réputation du grand travail qu'il avait entrepris sur les livres sacrés. Consulté comme un docteur de la foi, ses décisions exercèrent plus d'empire que jamais. Il retrouvait dans la route des vertus les plus austères quelques romaines, qu'il avait autrefois détachées de l'orgueil de leur grandeur (1), » Fabiola, de la maison des Fabius, qui, sur ses pieux avis, fondait à Rome les premiers hospices publics ; Paula, cette *fille des Scipions*, qui devait bientôt, après avoir appris la langue hébraïque, échanger l'or de ses palais contre une cabane de la Judée ; Albina sa mère, Asella, *modèle de la vertu la plus pure*, Marcella, Marcellina, Félicité, etc. Mais il retrouvait aussi dans un clergé déjà trop mondain des envieux, des ennemis, que ses mordantes satyres (2) ameutèrent contre lui. Accusé, persécuté dans ses pieuses amitiés, il partit en bénissant le ciel d'avoir été jugé digne de la haine des hommes, et revint en Orient. Il visita les moines de la Thébaïde, sans tout admirer en eux, approfondit, auprès du docte aveugle Didyme, les mystères de la science théologique d'Alexandrie, et rentra dans la Judée pour ne la plus quitter. Il y écrivit la *Vie des Pères du désert*, dressa le *Catalogue des Ecrivains ecclésiastiques*, « modèle d'une biographie éloquente et rapide, » étudia à grands frais l'hébreu et continua de commenter et de traduire la Bible, apportant à sa version un scrupule qui lui permettait de ne pas s'arrêter devant les objections de saint Augustin

(1) M. VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrét. au IVe siècle.*

(2) V. le 1er chap. de cet ouvrage, *Ad fin.*

Digitized by Google

et les réclamations tumultueuses de certains juifs d'Afrique (1). Le bruit de ses travaux et de sa sainteté se répandit au loin. De savants hommes venaient le consulter d'Italie, d'Afrique et d'Espagne. De pieuses femmes de la Gaule lui écrivaient pour lui soumettre les doutes de leur conscience (2). Attentif à toute nouveauté religieuse, il la combattait des premiers, et de sa modeste demeure de Bethléem il instruisait l'Eglise. Le prêtre de Barcelonne, Vigilance, le moine d'Italie, Jovinien, éprouvèrent la vigueur de sa dialectique. Pélage subit ses reproches éloquents ; mais Pélage avait de nombreux partisans, ils s'armèrent pour sa cause et portèrent le fer et la dévastation dans les deux couvents habités par les pénitentes et les disciples du solitaire. Ce n'était pas la dernière épreuve réservée à son courage. Déjà Rufin, le continuateur de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, le traducteur des principes d'Origène, avait abusé de son nom, et Jérôme avait dû briser douloureusement les liens d'amitié qui l'unissaient depuis longtemps au célèbre prêtre d'Aquilée. Bientôt une mort prématurée vint lui enlever la fille de Paula, Eustochie, « du cœur le plus noble et d'un esprit admi- » rable. » En même temps Alaric s'emparait enfin de Rome, et de malheureux citoyens, échappés au fer de l'ennemi, venaient *mendiant* à Bethléem troubler de leurs plaintes le cœur du vieillard ; les Sarrasins enhardis inondaient la Judée et menaçaient Bethléem même ; l'empire romain s'en allait pièce à pièce sous les coups des barbares. Ce fut au milieu de cet ébranlement général de la société et des pathétiques accents qu'il lui arrachait, que, l'an 420, saint Jérôme, âgé de quatre-vingt-dix ans, « cessa de » vivre et passa du travail à l'éternelle paix. » Aussi ses derniers écrits sont-ils empreints d'une profonde tristesse ;

(1) On sait que l'Eglise a adopté cette version, connue sous le nom de *Vulgate*.

(2) L'une était de Bayeux, et se nommait Hédibie ; l'autre, Algasie, était de Cahors. (Voy. M. GUIZOT, *Hist. de la Civil. en France*, 4e leç.)

Digitized by Google

« l'on sent qu'il ne peut se sauver de telles pensées qu'en remontant vers Dieu. C'est le caractère qui donne un intérêt si profond à l'éloquence latine de ce temps, depuis Jérôme jusqu'à Salvien. Elle n'a pas les grâces et l'élégance du génie grec à son déclin, ou plutôt dans sa renaissance chrétienne; mais elle a plus de force et de mélancolie. Elle s'est corrigée à la rude école des barbares qui désolaient l'Empire. Elle est inspirée par tous les maux qu'elle dépeint; et son imagination, pleine de sombres couleurs, s'est agrandie du spectacle de la réalité (1). »

Comme saint Jérôme, dont il admirait la science, saint *Augustin* fut un exemple frappant de la grâce divine. Né à Tagaste en Afrique, élevé à Madaure, il avait professé avec éclat à Carthage, à Rome, à Milan, cherchant la vérité dans tous les systèmes philosophiques, passant de l'*Hortensius* de Cicéron aux principes d'Aristote, des illusions du manichéisme aux abîmes du scepticisme, et portant partout, au milieu des plaisirs comme dans l'école, les incertitudes et les tourments de son esprit, sans trouver où se reposer. Mais il avait l'âme trop affectueuse pour demeurer insensible aux pieuses larmes d'une mère, à l'exemple d'une femme autrefois aimée comme une épouse, au spectacle des vertus qui se pratiquaient autour de lui. Déjà sollicité, ébranlé par tous les sentiments de famille et d'amitié, il finit par céder à la puissante parole de saint Ambroise. En s'arrachant aux étreintes du doute pour ouvrir les yeux à la lumière et entrer dans *cette vie nouvelle où tout son être aspirait*, saint Augustin abjura les égarements de sa jeunesse et s'attacha sérieusement à la vertu. Quitter sans bruit sa chaire, et dans la retraite s'élever à Dieu par la contemplation philosophique comme par la piété, par le raisonnement comme par l'amour, en combattant avec ses amis le scepticisme de l'*Académie*, ou en méditant avec eux sur le *vrai bonheur* et sur l'immortalité

(1) Villemain, *ibid.*

Digitized by Google

de l'âme (*Soliloques*), telle fut sa préparation au baptême. Il le reçut des mains mêmes de saint Ambroise, et au sortir des eaux sacrées, il se trouva prêt pour les pénibles labeurs de l'apostolat. Quand, de retour en Afrique, le peuple l'eut appelé malgré lui à la prêtrise, et que l'évêque d'Hippone, Valère, l'eut invité à remplir dans son église le ministère de la prédication, plus tard évêque d'Hippone lui-même, il sut par son activité concilier l'étude avec les devoirs du sacerdoce, et son génie lui permit d'embrasser avec un égal succès toutes les branches de la science ecclésiastique, la métaphysique et la morale, l'éloquence et la controverse. Tout en fondant des hôpitaux et des monastères, tout en instituant des distributions d'aumônes et en prêchant aux païens la parole divine, armé de la dialectique la plus sévère, il terrasse, il flagelle les manichéens, dont les erreurs l'avaient un instant séduit ; il presse, poursuit jusque dans leurs derniers retranchements les pélagiens, ennemis de la grâce, et renverse la doctrine des donatistes, dont les excès ensanglantèrent plus d'une fois l'Afrique, dont le *rigorisme* inflexible allait la livrer aux barbares. Philosophe autant que théologien, il ne craint point d'appeler la raison à la défense de sa foi ; car pour lui, Dieu est partout ; il s'y élève comme au principe de toute science, comme à la source idéale de la perfection dans les arts. S'entretient-il de la *musique*. le sentiment de la grandeur infinie de Dieu vient animer les détails relatifs à la versification et au rhythme ; recherche-t-il, dans le dialogue du *Maître*, l'origine des connaissances humaines : s'engageant dans la voie des idées éternelles de Platon, il arrive à ce système des idées en Dieu, à cette fameuse théorie qu'a développée Mallebranche sur la présence de Dieu dans l'âme humaine. La chute de Rome arrache-t-elle des plaintes au paganisme, et la religion nouvelle est-elle accusée des malheurs de l'Empire, il entreprend son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, ce savant et brillant parallèle des deux sociétés alors en

Digitized by Google

présence, qui devait inspirer à Bossuet son *Discours sur l'histoire universelle*. Il ne restait plus à saint Augustin, après avoir si noblement réparé par ses œuvres les fautes de sa jeunesse, qu'à les *confesser* avec humilité devant les hommes; il voulait par là les édifier et les porter au repentir ; mais il appartenait à l'orgueil philosophique de défigurer, en le copiant, un modèle qui a rendu son auteur si singulièrement cher à notre humanité, et qui est si bien fait pour nous intéresser, non-seulement comme expression animée des regrets et des espérances d'une âme ardente, mais aussi comme image vivante de cette inquiétude pénible, de cette régénération morale qui travaillait alors le monde. On sait au milieu de quelles calamités mourut saint Augustin (1); il mourut pauvre comme il avait vécu, et les yeux attachés sur les psaumes de la pénitence, que sa bouche murmurait encore. « On ne retrouve pas dans l'évêque d'Hippone, dit M. Villemain, ce beau langage et ces grâces éloquentes de l'Asie chrétienne. Il ne parle pas pour Antioche et pour Césarée ; il est plus sérieux et plus inculte : souvent il est barbare, sans être simple, parce que la barbarie d'un peuple en décadence a quelque chose de subtil et de contourné. Mais son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravissait les cœurs, qu'il faisait tomber les armes des mains à des hommes féroces accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle. »

La mort de ce grand homme sembla plonger l'Occident dans les plus épaisses ténèbres ; et l'esprit humain, dont la puissance ravivée, exaltée par la religion, avait jeté tant d'éclat au IVe siècle, parut s'abîmer dans le chaos de l'invasion des barbares. Mais, comme il ne s'abandonna point en cette épouvantable crise, son activité trouva son salut dans ce qui avait fait auparavant sa gloire, et l'on vit parfois encore briller des éclairs dans la nuit de ces temps malheureux.

(1) V. t. I, p. 124.

Digitized by Google

A la lutte même de saint Augustin contre le pélagianisme rattachons d'abord les noms de *Cassien* et de *Prosper* d'Aquitaine.

Le scythe *Cassien*, qui, après avoir visité les innombrables solitaires de l'Egypte, vint fonder à Marseille le monastère de Saint-Victor, publia, pour répondre à la demande de saint Castor, évêque d'Apt, ses *Institutions* et ses *Conférences*, destinées à faire connaître aux Occidentaux l'origine, le régime, les pratiques et les idées des moines d'Orient. Mais, en sa treizième conférence, l'abbé Cheremon qu'il fait parler, sans contester la nécessité d'un secours extérieur, prétendait que le libre arbitre ne contribuait pas moins au salut que la grâce, et que l'homme se sauvait en partie par sa propre volonté, qui attirait sur lui le secours divin. Cette opinion, qui favorisait à demi le pélagianisme (semi-pélagianisme) trouva des contradicteurs aussi ardents qu'éloquents dans Hilaire de Syracuse et *Prosper* de Riez ou d'Aquitaine. Peu contents de défendre contre les Marseillais la doctrine de saint Augustin, ils avertirent celui-ci des dangers qu'elle courait, et tandis que l'évêque d'Hippone écrivait son traité *De la prédestination des saints et du don de persévérance*, Prosper publia son poème *Contre les ingrats*, « l'un des plus heureux essais de poésie philosophique qui aient été tentés dans le sein du christianisme (1), » mais où l'on désirerait toutefois un style plus facile et plus persuasif. Cet ouvrage conduisit bientôt son auteur à un petit traité, en prose, *De la vocation des Gentils*, où prenant pour guide la *Cité de Dieu*, il justifie la providence des malheurs du monde, et se félicite que les bouleversements du siècle, en jetant des flots de barbares païens dans l'empire, multiplient pour eux les chances de leur conversion.

C'est la même pensée qui inspirait alors à un prêtre de Marseille, *Salvien*, originaire de Trèves, son livre *Du*

(1) M. Guizot, *Hist. de la Civil. en France*, quatrième leçon.

Digitized by Google

gouvernement de Dieu. Pour lui, comme pour saint Augustin et saint Prosper, les malheurs de l'Empire ne doivent être imputés qu'au despotisme impérial, à la cruauté de ses agents, à la corruption et à l'égoïsme des riches, qu'il flétrit énergiquement; les irruptions des barbares ne sont que le juste châtiment des vices de la société, en même temps que l'heureux terme de misères devenues intolérables. Comme tableau de l'état moral et religieux de l'époque, ce traité de Salvien se complète par un autre qui a pour titre *De l'avarice.* On a perdu le reste des œuvres de ce savant prêtre, qu'un de ses contemporains, Gennade, appelle *le maître des évêques* (1), et il faut regretter cette perte; car il est difficile de trouver réuni à la science plus de mouvement et de chaleur, à la justesse et à la force des réflexions un style plus mâle et plus incisif. Salvien est le Juvénal chrétien; il poursuit le vice avec vigueur et le flagelle sans pitié. On aimerait à se persuader que l'austérité de sa vertu l'a trompé sur l'étendue des maux qu'il signale; on voudrait croire, pour l'honneur de son siècle, que la corruption était moins profonde que ne le disent ses éloquentes accusations; mais il a des accents de douleur et d'indignation trop vrais pour que le doute soit permis.

Vers ce temps-là, saint *Pierre* de Ravenne, que son éloquence a fait surnommer *Chrysologue,* exposait les vérités de la religion dans des sermons d'une simplicité élégante; *Maxime* de Turin illustrait la chaire par l'élévation de son enseignement, et le pape saint *Léon,* ce précurseur de Grégoire I (2), méritait, comme lui, le nom de *Grand* par l'éclat avec lequel il remplit le ministère de la parole, autant que par les éminents services qu'il rendit à la chrétienté, soit qu'il la protégeât contre les nombreuses hérésies qui la désolaient alors, soit qu'il

(1) Genn. *In Catalog.*, c. 66.

(2) Nous ne dirons rien plus bas de Grégoire I, sur lequel on peut consulter la fin de notre chapitre de l'*Eglise.*

Digitized by Google

arrêtât Attila dans sa course dévastatrice, ou qu'il mît un frein à la fureur de Genséric. Le premier de tous les papes il a laissé un corps d'ouvrages à la postérité : ce sont des *sermons* et des *lettres*, écrits d'un style noble et élégant, témoignages intéressants de la solidité de son jugement, de la beauté de son esprit, de la grandeur de son courage.

La doctrine de saint Augustin sur la grâce avait paru à certains esprits conduire à la prédestination pure, à la complète abolition du libre arbitre, et malgré les protestations du saint docteur, la prédestination avait trouvé dans l'Eglise des partisans. Un ancien abbé de Lérins, *Fauste*, devenu évêque de Riez, s'éleva contre eux, et deux conciles réunis par ses soins, l'un à Arles en 472, l'autre à Lyon en 473, en les condamnant formellement, chargèrent Fauste lui-même d'écrire contre eux. Mais, en attaquant l'erreur des prédestinatiens dans son traité *De la grâce et du libre arbitre*, Fauste tomba dans l'excès opposé ; il releva trop les forces de la nature, et ses écrits, censurés par les papes Gélase (494) et Hormisdas (520), donnèrent lieu à saint Césaire, évêque d'Arles, de reprendre contre le semi-pélagianisme la guerre que saint Augustin et saint Prosper lui avaient faite. Les conciles d'Orange et de Valence condamnèrent donc cette doctrine en 529 ; l'année suivante (530), le pape Boniface à son tour la frappa d'anathème, et elle cessa bientôt d'agiter et de diviser les esprits.

Fauste n'avait pas été plus heureux dans une question philosophique. Conformément du reste à l'opinion de quelques Pères, dans une lettre où il traitait de la nature de l'âme, il s'était déclaré pour la *matérialité*, et sa lettre avait fait quelque bruit. *Mamert Claudien*, frère de saint Mamert de Vienne, qu'*il soulageait*, *comme simple prêtre*, *du fardeau de l'épiscopat*, lui répondit par son ouvrage *De natura animæ*, où il établit la spiritualité de l'âme sur des raisons et avec une vigueur de logique, une finesse d'aperçus, qui feraient honneur aux philosophes de tous les temps. Aussi Sidoine

Digitized by Google

Apollinaire, son ami, a-t-il pu lui rendre après sa mort le témoignage qu'*il était le plus spirituel des hommes de son siècle et de sa nation.* « Toujours philosophe, sans jamais » offenser la religion..., orateur, poète, savant docteur dans » les livres sacrés, géomètre et musicien, Claudien, dit-il, » excellait à délier les nœuds des questions les plus difficiles » et à frapper du glaive de la parole les sectes ennemies de » la foi catholique. Habile à moduler les psaumes et à » chanter, en présence des autels et à la grande reconnais- » sance de son frère, il enseigna à faire résonner les » instruments de musique. Il régla aussi, pour les fêtes » solennelles de l'année, ce qui devait être lu en chaque » circonstance (1). »

Le siége de Vienne, à la gloire duquel il avait travaillé, ne tarda pas à être occupé par saint *Avitus*, qui eut celle de convertir Sigismond, roi des Burgundes, et dont le mérite, comme prédicateur et comme poète, fit dire à Ennodius que *le savoir s'était renfermé en lui comme pour se loger dans un magnifique sanctuaire* (2).

La prédication était aussi l'une des sources de la grande renommée de saint *Césaire,* évêque d'Arles. Ses sermons, dont il nous reste un certain nombre, sont écrits en général avec une onctueuse simplicité, expression fidèle de la droiture de son cœur, et de la bonté, de la sollicitude pastorales avec lesquelles il conviait ses ouailles à l'intelligence des divines écritures, voulant qu'elles l'interrogeassent sur les points obscurs, et lui *fissent ainsi chercher le moyen d'exprimer pour elles le miel spirituel* (3). On sait que sa physionomie n'était pas moins éloquente que sa parole, et qu'accusé de vouloir livrer la Provence aux

(1) Voy. *Ep.* Sid. Apoll. l. iv, *ep.* 11. Il y rapporte l'épitaphe en vers qu'il a faite en l'honneur de Claudien, et dont nous avons extrait ce qu'on vient de lire.

(2) Ennod. *in vit. Epiphan. episc. Ticinensis.*

(3) *Vita S. Cæsarii*, c. 30. Voy. des extraits de ses sermons dans l'*Hist. de la Civil. en France*, 16e leçon.

Digitized by Google

Burgondes et amené comme un criminel à Théodoric, roi des Ostrogoths, celui-ci ne l'eut pas plutôt vu et congédié, qu'il s'écria : « Dieu punisse ceux qui ont fait faire » inutilement un si long voyage à un si saint homme ! » J'ai tremblé à son entrée : il a un visage d'ange, et il » n'est pas permis de penser mal d'un pontife si vénérable. »

Nous connaissons la protection éclairée que ce prince accordait aux lettres. Nous ne serons donc pas étonnés qu'*Ennodius*, évêque de Pavie, l'un de ces beaux esprits qui les firent honorer à la cour de Ravenne, ait prononcé, en 506, le panégyrique de cet autre Trajan. On a encore d'Ennodius une *Apologie* de la conduite *de Symmaque*, une *Vie de saint Epiphane*, évêque de Pavie, une autre de saint *Antoine*, moine de Lérins, des *déclamations*, quelques sermons et un recueil de poésies et d'épigrammes. Mais tous ces ouvrages portent l'empreinte de la barbarie et de l'affectation du siècle ; l'histoire y trouve plus à glaner que le bon goût, et l'on a dit avec raison que les muses doivent moins à Ennodius que le Saint-Siége.

Tel n'est point le caractère des écrits de saint *Fulgence*, évêque de Ruspe ; aussi les a-t-il composés en quelque sorte sous la hache des persécuteurs, pour affermir la foi des chrétiens que pouvaient ébranler les menaces ou les caresses des Vandales, pour répondre aux objections d'un tyran plus sensible aux charmes de sa douce éloquence qu'impatient d'ouvrir les yeux à la vérité, pour éclairer l'Orient, à la demande de quelques moines, sur le symbole des martyrs de l'église africaine, et pour défendre la doctrine de saint Augustin sur la grâce, en distinguant la prédestination de la prescience, et en rapportant à celle-ci le bien ou le mal, à celle-là le châtiment ou la récompense.

Alors vivait à Rome un moine d'origine scythique, *Denys* surnommé le *Petit* à cause de sa taille, mais véritablement grand en science et en vertu. Habile dans les deux langues, versé dans la dialectique, l'arithmétique et l'astronomie,

Digitized by Google

il imagina de substituer à l'ère de Dioclétien, inventée par saint Cyrille, celle de l'Incarnation, et cette manière de compter les années, longtemps négligée d'abord, a été insensiblement adoptée dans le monde chrétien. Denys entreprit aussi, à la prière d'Etienne, évêque de Salone, d'asseoir sur de solides fondements la jurisprudence ecclésiastique, en traduisant et coordonnant le code des canons authentiques, dont il y avait déjà trois versions ou collections, mais assez confuses ou incomplètes. Il commença donc par recueillir, vers l'année 525, cinquante canons apostoliques, puis les décrets des conciles orientaux jusqu'à celui de Chalcédoine (451), ainsi que les arrêts des conciles de Sardique (1) et d'Afrique. Cet ouvrage fut si bien reçu, que, quelques années plus tard, à la prière d'un prêtre romain, disciple du pape saint Gélase, Denys donna encore le recueil de toutes les lettres décrétales des papes qu'il put trouver depuis Sirice, monté sur le trône, en 384, jusqu'à Anastase II, qui mourut en 498 (2).

Bientôt (vers 540) l'africain *Ferrand*, auteur de la vie de saint Fulgence, le premier en Gaule rédigea, d'une manière systématique, sous le nom de *Breviatio canonum*, une collection abrégée des canons orientaux et africains. — En 570, le pannonien *Martin* de Dume ou de Braga, ce même évêque qui convertit les Suèves à la foi catholique, et qui, dans ses traités de morale, imita si bien la manière de Sénèque, qu'on put les attribuer au modèle lui-même, fit un recueil également abrégé des canons orientaux, qu'il divise en deux parties, dont la première regarde le clergé et la seconde les laïques (3). Enfin, en 690, Cresconius, évêque d'Afrique, inséra dans sa *Concordia canonum* et dans son *Breviarium*, la substance

(1) Ce concile était regardé comme une suite de celui de Nicée, et on le désignait ordinairement sous le même nom.

(2) Ces papes, au nombre de huit sur treize, sont : Sirice, —Innocent I, Zozime IV, Boniface I, Célestin I, — Léon I,... Gélase, Anastase II.

(3) Voy. plus bas l'art. Isidore de Séville.

Digitized by Google

de la collection de Denys-le-Petit, disposée par ordre de matières (1).

Historiens ecclésiastiques. — Si l'Eglise latine comptait de nombreux et savants docteurs, si elle pouvait produire des légendes bien supérieures à celles de l'Orient, il faut convenir que les historiens lui ont manqué plus encore qu'aux nations soumises à son autorité. Du moins, en dehors des actes des conciles et des correspondances épistolaires, les choses qui intéressent la religion ont-elles partagé avec les événements politiques, l'attention des chroniqueurs. *Grégoire* de Tours a écrit l'*Histoire ecclésiastique des Franks*, *Bède le Vénérable*, *l'Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons*; et ce genre de composition, en mêlant constamment l'Eglise et l'Etat, nous a mieux instruits de leur alliance et de ses effets sur la société, que n'eussent fait des histoires politiques calquées sur les chefs-d'œuvre de la Grèce ou de Rome. Distinguons cependant entre tous les historiens ecclésiastiques le prêtre gaulois *Sulpice Sévère*, à qui l'élégance du style, plutôt que la fermeté du jugement, a fait donner par ses contemporains le surnom de Salluste Chrétien. Compagnon et ami de saint *Martin*, il composa une *vie* du saint encore vivant, qui se répandit bientôt dans la Gaule, en Espagne, en Italie, et fit admirer du monde entier le mérite de l'écrivain et les vertus qu'il préconisait. Mais le plus fameux ouvrage de Sulpice Sévère est son abrégé de l'*Histoire sacrée,* qui, divisé en deux livres, comprend toute la suite de la religion depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 400, et contient plusieurs faits importants qu'on chercherait vainement ailleurs.

Nous avons déjà nommé *Rufin* et ses travaux historiques. Pendant qu'il continuait l'*Histoire ecclésiastique*

(1) Voy. sur les collections des canons l'excellent ouvrage de M. Dœllinger, à l'appendice (§ 12) qui termine le deuxième volume.

Digitized by Google

d'Eusèbe jusqu'à la mort de Théodose, saint *Jérôme* traduisait la *Chronique* profane du même auteur, la menait jusqu'à la mort de Valens (378), et répondait au reproche d'ignorance que le paganisme adressait aux chrétiens, en publiant son *Livre des hommes illustres*, que *Gennadius* de Marseille poursuivit jusqu'à la fin du ve siècle, et dont *Isidore* de Séville donna plus tard une nouvelle suite. — L'espagnol *Orose*, en même temps, sur le conseil de saint Augustin, composait un abrégé de l'histoire du monde depuis le déluge jusqu'à son temps, pour démontrer aux païens que, dans tous les siècles, le genre humain avait souffert des mêmes calamités qu'ils enduraient alors, et qu'ils attribuaient au mépris de leurs vieilles superstitions. — Ami de Cassiodore, et cédant à sa prière, *Epiphane-le-Scolastique* traduisit ensuite et réunit en un seul corps, sous le nom d'*Historia tripartita*, les trois historiens grecs, Socrate, Sozomène et Théodoret. Cet ouvrage servait de continuation à celui de Rufin; aussi les Latins n'ont-ils guère connu dès lors d'autre histoire de l'Eglise.

En 487, *Victor*, évêque de Vita, écrivit l'*Histoire de la persécution des Vandales*, avec chaleur et impartialité. — *Grégoire* de Tours (539-593), d'une famille sénatoriale d'Auvergne, voyant les lettres dépérir en Gaule, les barbares se livrer à leur férocité, les rois à leur fureur, et la brutalité des infidèles dépouiller les églises que la piété avait enrichies, conçut la pensée de conserver aux siècles futurs la mémoire des origines frankes. Son langage devait *être inculte*, mais il aimait à penser qu'on le pardonnerait à son dévouement, car *il ne se trouvait personne qui pût écrire l'histoire contemporaine;* il ne croyait pas d'ailleurs déraisonnable d'entremêler les vertus des saints et les désastres des peuples, car *il se conformait par là à la marche des événements*, et la peinture de la société en devait être plus fidèle et plus saisissante; il n'observerait qu'une seule chose, l'ordre chronologique, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse prendre la confusion de son récit pour une

Digitized by Google

image exacte du chaos de ces temps malheureux. Rendons justice à Grégoire de Tours: si sa latinité est corrompue, sa composition défectueuse et son style sans éclat, sa narration ne manque ni de mouvement, ni de couleur; il met assez habilement en scène ses personnages, montre une intelligence assez fine des hommes, et en redisant naïvement leurs discours et leurs actions, il nous retrace la grossièreté des mœurs de son temps avec une effrayante vérité. Aussi l'*Histoire ecclésiastique des Franks* est-elle, à tout prendre, la chronique la plus instructive et la plus attachante de notre période. Elle se divise en dix livres, dont le premier comprend en abrégé toute la suite des temps, depuis la création du monde jusqu'à la mort de saint Martin (377), et elle s'arrête à l'année 591. Outre cette œuvre capitale, Grégoire de Tours a encore composé neuf livres de miracles, savoir: deux de la *Gloire des martyrs*, un de la *Gloire des confesseurs*, quatre de *saint Martin*, et deux de *saint Julien* et de *saint André*, un dixième livre qui, sous le titre de *Vies des Pères*, contient l'histoire de vingt-deux saints ou saintes de l'Eglise gauloise, plus un commentaire sur les psaumes et un traité des offices ecclésiastiques, qui sont perdus.

Avec *Bède-le-Vénérable* semblent apparaître les premiers signes d'une nouvelle vie. Consacré à Dieu dès l'enfance, Bède avait grandi au monastère de Jarrow, succursale de celui de Weremouth, sous la direction de saint Bennet (Benoit) Biscop, cet intrépide voyageur qui fit cinq fois le pélerinage de Rome, et en revint avec de nombreux livres, des images pour décorer les églises de son pays, et des chantres pour y introduire la liturgie nouvelle de saint Grégoire. Là, il s'était appliqué sans relâche à l'étude, « trouvant une grande douceur, à ne jamais cesser d'apprendre, d'enseigner et d'écrire (1), » et son esprit vaste

(1) Semper aut discere, aut docere, aut scribere dulce habui. (Bed. *Hist.*, l. v, c. 24.

et ardent avait embrassé toutes les connaissances de ce temps-là. D'ailleurs, simple et modeste, il lui fallut, pour se déterminer à écrire, les ordres de ses supérieurs et l'espoir que ses ouvrages rendraient plus court et plus facile à ses compatriotes le chemin de la science. Dès lors il écrivit des sermons, des notices biographiques sur les abbés de son monastère, un commentaire complet de l'écriture, et des traités d'orthographe, de métrique, de comput et de physique, où, franchissant les limites ordinaires de l'enseignement, « il dépassait les anciens et portait dans la science une nouveauté de vues qui est déjà d'un moderne (1). » Mais son principal titre de gloire est son *Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons*. Accueillie à son apparition par des applaudissements universels, cette œuvre fut conservée religieusement par les générations postérieures comme un monument de la vertu de leurs ancêtres et traduite en saxon par Alfred-le-Grand pour l'instruction de ses sujets. Le style en est clair et coulant, et la crédulité naïve de l'écrivain témoigne assez de sa pieuse candeur et de sa sincérité.

Poètes.— Bien supérieurs à ceux d'Orient, les poètes latins répudièrent les vieilles fictions mythologiques, et, *cessant d'invoquer un Apollon, sourd dans sa grotte de Delphes* (2), forcèrent la langue de Virgile et d'Ovide à confondre l'erreur qu'elle avait divinisée, à exalter le Dieu qu'elle avait ignoré. Saint Ambroise apprit au peuple à témoigner sa foi par ses chants, et fit pour lui des hymnes qui eurent tant de célébrité, que, dans les siècles suivants, on appelait une hymne *Ambrosianum* (3). Prudence en a laissé un grand

(1) *La civil. chrét. chez les Franks*, c. 9.

(2) Paulin. *Ep. ad Auson.*

(3) De là vient peut-être qu'on a longtemps attribué à saint Ambroise ce beau cantique d'actions de grâces, le *Te Deum*, dont la savante critique de Mgr Cousseau fait honneur à saint Hilaire, et tant d'autres chants religieux qu'on ne trouve même pas dans le recueil de ses œuvres. De

Digitized by Google

nombre, dont six sont demeurées à l'Eglise (1). Il chanta aussi l'*Origine du péché*, célébra dans son *Apothéose*, dirigée contre les Sabelliens, un Dieu en trois personnes, peignit dans sa *Psychomachie* les combats de l'esprit et de la chair, du devoir et de la passion, et sa muse, qui ne manque ni de légèreté ni de délicatesse, le fit proclamer par son siècle le Prince des poètes chrétiens.

Saint *Paulin*, de Nole, gaulois comme saint Ambroise, et ancien disciple d'Ausone, illustra le siége de Nole par ses vertus plus encore que par sa science. Il nous reste de lui vingt-huit pièces de vers, dont dix sont consacrées à la louange de saint Félix, prêtre de Nole vers le milieu du IIIe siècle : la poésie n'en est pas très-élevée, mais souvent, quand elle évoque un souvenir religieux, elle prend un caractère de douceur et je ne sais quelle grâce touchante inconnue à l'antiquité.

Cœlius Sedulius dans un poëme en cinq chants, intitulé *Mirabilia Divina* ou *Carmen Paschale*, imita souvent les anciens avec bonheur, et, au défaut du génie, fit admirer du moins un style clair et facile (2).

Saint *Prosper* d'Aquitaine aiguisait alors l'épigramme morale et écrivait son poëme *Contre les ingrats ; Mamert*

ceux que renferme ce recueil, huit se chantent encore dans l'église : *Æterne rerum conditor*, le dimanche à Laudes ; *Somno refectis artubus*, le lundi à Matines ; *Splendor paternæ gloriæ*, le lundi à Laudes ; *Consors paterni luminis*, le mardi à Matines ; Æterna Christi munera (*Christo perfusum sanguinem*), Commun des Martyrs à Matines ; Jesu nostra redemptio (*Salutis humanæ sator*), le jour de l'Ascension à Vêpres ; *Jam Christus astra ascenderat*, Pentecôte à Matines ; O lux beata Trinitas (*Jam sol recedit igneus*), Trinité à Vêpres.

(1) *Ales diei nuntius* se chante à Laudes le Mardi ; *Nox et tenebræ et nubila*, *id.* le mercredi ; Sol ecce surgit igneus (*Lux ecce surgit ignea*), *id.* le jeudi ; *Quicumque Christum quæritis*, le jour de la Transfiguration, à Vêpres ; *O sola magnarum urbium*, à Laudes de l'Epiphanie, et *Salvete flores Martyrum*, à la fête des saints Innocents.

(2) L'Eglise lui doit les hymnes *A solis ortus cardine* et *Crudelis Herodes Deum*, qu'elle chante, la première, à Laudes de Noël, la deuxième, aux Vêpres de l'Epiphanie.

Digitized by Google

Claudien composait en vers trochaïques une hymne admirable (1), que l'on croit être le chant célèbre de la passion qui commence par ces mots: *Pange, lingua, gloriosi laurea certaminis;* et *Paulin* de Périgueux (*Paulinus Petrocorius*) donnait de la vie de saint Martin par Sulpice Sévère une traduction en six chants, dont il avouait humblement la faiblesse poétique.

Avitus fut plus fécond et montra du génie. Nous avons de lui six poèmes en vers hexamètres sur la *Création,* le *Péché originel,* l'*Expulsion du Paradis,* le *Déluge,* le *Passage de la mer rouge* et l'*Eloge de la virginité;* on y trouve de grandes beautés, qui ne dépareraient point l'œuvre du chantre immortel de la chute de nos pères, une conception souvent originale, des tableaux terribles, de gracieuses descriptions, où la simplicité s'allie à une heureuse variété de détails, des sentiments élevés et forts, beaucoup de goût pour le temps et une juste mesure dans le développement des pensées. — On n'en saurait dire autant des poésies, des épigrammes d'*Ennodius,* qui ne sont pas moins embarrassées que sa prose; et l'on est émerveillé, quand on voit le traducteur en vers des actes des Apôtres, *Arator,* admis à l'honneur de lire son poème devant les Romains, assemblés dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, le déclamer sept fois, sans pouvoir lasser l'admiration de la foule.

Héritier de l'élégance affectée des Ausone et des Sidoine Apollinaire, représentant fidèle de cette société polie et lettrée qui, sur les siéges épiscopaux, dans les sénats des villes, à la cour des rois barbares, faisait encore goûter l'urbanité romaine et gardait avec un soin jaloux la tradition latine, l'italien *Fortunat* semble venir à la fin du VIe siècle pour consoler, encourager les dernières générations du monde ancien, et populariser chez les Germains le culte des lettres. Il les fait aimer à sainte Radegonde et à l'abbesse Agnès dans les jeux d'esprit où il se plaît, dans les

(1) SID. APOLL., *Epist.* l. 4, ep 3.

Digitized by Google

innocentes puérilités où il s'oublie. Les évêques franks se disputent les vers où il décrit la magnificence des basiliques, la beauté des palais et des villes que des mains libérales ont relevés de leurs ruines. En correspondance avec tous, il félicite celui-ci de son avènement, envoie à celui-là une inscription pour son église, recommande à un autre un pèlerin qui passe, une jeune fille qui plaide. Aussi, quand il compose des hymnes pour quelques solennités religieuses, ils s'empressent de les adopter, et pour fixer le goût et le choix du clergé, ils décrètent qu'il n'en sera point chanté d'autres que celles de saint Ambroise, si elles ne portent le nom de leurs auteurs (1). Introduite au palais de nos rois, si sa muse, appelée à célébrer les noces de Sigebert et de *Brunehild* ou à consoler Frédégonde de la perte de ses fils, semble mal à l'aise dans l'appareil de son érudition classique, elle peut du moins se glorifier d'avoir gagné les vainqueurs à la cause des lettres. Chilpérik ne l'a pas entendue avec indifférence, quand elle proclamait que l'égal des rois par la puissance, il leur était encore supérieur par le génie poétique (2). Jaloux de marcher sur les traces de leur prince et d'avancer dans l'étude, les grands ne dédaignent pas de consulter Fortunat, et les correspondances du poète vont trouver dans les camps un Chrodinus, un Bodegisel, un Faramond, un Bérulf, tous germains d'origine; Magnulf, que distingue une profonde connaissance des lois; Gogo, dont l'éloquence

(1) Concile de Tours (566), can. 23. — Nous chantons encore l'une des hymnes de Fortunat, *Vexilla regis*, qui n'est pas une des moins belles de notre liturgie.

(2) Fortunat. carmin., l. IX, 1, *ad Chilpericum regem :* « Regibus » æqualis, de carmine major haberis. » — On sait ce que vaut cette flatterie (Cf. le jugement de Grégoire de Tours, au règne de Chilpérik.). Charles IX a dit avec la même hyperbole :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.

Ni Platon ni Louis XIV n'étaient de cet avis, et ils avaient raison tous deux.

Digitized by Google

ressemble à la lyre d'Orphée, dont les discours sont des rayons de miel. Les disciples profitent des leçons que le maître leur dispense avec ménagement, et ainsi le goût du beau s'entretient et se perpétue. Le maître lui-même n'est pourtant pas sans défauts ; il n'a ni simplicité ni naturel, il aime les tours de force, fera ses délices de distiques *rétrogrades* (recurrentes, reciproci), disposera ses vers en forme de croix, de vase ou de piédestal. Mais ses défauts sont ceux de son siècle, et l'imagination, l'esprit dont son œuvre est empreinte, expliquent assez l'influence qu'elle a exercée chez les contemporains et l'attention qu'a su lui donner la critique moderne. Cette œuvre, outre les poésies que nous venons d'indiquer, comprend encore une *Vie de Saint Martin,* plus faible que celle de Paulin, une *élégie sur la destruction du royaume de Thuringe*, et un fragment d'un poème élégiaque de trois cent soixante-et-onze vers sur le départ d'Espagne de *Galeswinthe,* son mariage et sa fin déplorable (1).

III. Littérature profane. — *Poëtes* (*suite*). — Le premier des poëtes profanes qui se présente à nous est aussi le dernier poëte du paganisme. Arrivé des bords du Nil en Italie, *Claudien* entreprit de réconcilier le monde avec les fictions qu'il proscrivait, et la cour dévote d'Honorius, dit un historien moderne, fut étonnée de voir revivre dans de beaux vers *Proserpine enlevée* et les *Géants foudroyés.* Bientôt elle applaudit et s'inclina, quand le restaurateur des vieilles idoles célébra dans de pompeux panégyriques les consulats de l'empereur, et éleva jusqu'aux nues les exploits du vaillant Stilicon, les grâces de Suréna, son épouse. Le Vandale pouvait être fier d'ajouter cet honneur à tant d'autres ; et sa protection éclairée n'encouragea pas vainement pour sa gloire les accents de la nouvelle

(1) On peut voir un extrait remarquable de ce dernier poëme dans l'*Hist. de la civil. en France* de M. Guizot, 18e leçon. — Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit du poëte anglais *Cædmon*, t. I, p. 317.

Digitized by Google

muse. Claudien reconnaissant ne craignit point de s'attacher à la fortune du ministre d'Honorius ; il chanta la révolte de *Gildon* étouffée par ses soins, les Wisigoths défaits à *Pollentia* par son épée ; il le défendit contre ses ennemis, poursuivant Eutrope et Rufin de sanglantes *invectives*, et quand une mort tragique l'eut privé de l'amitié de ce grand homme, il abandonna la cour et se condamna au silence.

Bientôt un autre partisan du culte déchu, le gaulois *Rutilius Numatianus*, rappelé de Rome dans les Gaules, où les barbares exerçaient alors leurs ravages, décrivit son voyage en vers élégiaques, pleins d'harmonie et d'élégance, de mouvement et de sensibilité, dont une partie seulement nous est parvenue.

Sidoine Apollinaire était aussi gaulois. Fils d'un préfet du prétoire, gendre d'un empereur, sénateur et préfet de Rome, ami des neuf sœurs et trouvant, au milieu des révolutions politiques, tantôt le temps, tantôt le courage d'écouter leurs inspirations, il avait porté successivement à trois empereurs l'encens banal de ses vers (1) ampoulés et chargés de froides antithèses, quand la voix du peuple l'appela au siége épiscopal d'Augustonemetum Avernorum (Clermont en Auvergne). Dès lors, abandonnant la grande poésie, où il avait plus réussi qu'excellé (2), pour consacrer à la prose, au genre épistolaire, toute la vigueur et l'originalité de son génie, s'il versifia quelquefois encore, ce ne fut plus qu'en improvisateur, sur de frivoles circonstances. Pline le Jeune l'entraînait, il s'en déclare le disciple (3), comme il se montre en général ardent admirateur des anciens ; il n'hésite même pas à se ranger parmi eux (4), et l'un de ses amis à l'appeler

(1) Voy., au commencement de cet ouvrage, l'histoire d'*Avitus*, de *Majorien*, et d'*Anthemius*.

(2) Sid. Apol. Ep., l. 1, 1.

(3) *id.* Ep. 4, 22.

(4) *id* Ep. 9, 13

Digitized by Google

le *restaurateur de l'ancienne éloquence* (1). Toutefois Sidoine Apollinaire n'entend pas reléguer au second rang les vertus ou les mérites de ses contemporains (2). Ainsi placé sur la limite de deux sociétés, il semble destiné à en devenir le lien, et l'on peut dire qu'à ce titre il est l'expression la plus vraie du ve siècle. Ses poëmes, et surtout sa volumineuse correspondance, en révèlent le mouvement littéraire; grâces à celle-ci, nous connaissons les hommes que la civilisation romaine en péril opposa à l'invasion de la barbarie germanique, et plus d'un poëte contemporain, dont le temps n'a pas épargné les ouvrages, échappe à l'oubli: c'est le ministre d'Eurik, *Léon* de Narbonne, que Sidonius appelle le *roi du Parnasse de son siècle; Consentius*, dont on chante à Narbonne, à Béziers les vers grecs ou latins, dignes de Pindare et d'Homère; c'est le rhéteur gaulois *Severianus*, le professeur *Lampridius*, le questeur africain *Domnulus*, le secrétaire de Majorien, *Petrus*, dont les poésies éveillent un concert d'admiration, et que Sidonius a choisi pour Mécène; c'est le magnifique *Hesperius*, la perle des amis et des lettres; le ligurien *Proculus*, l'émule d'Homère et de Virgile; le lyonnais *Heronius*, dont le suffrage était un titre de gloire; le savant *Victorius*, le vénérable *Hœnius*, le gracieux *Anthedius*, le satirique *Secundinus* et le foudroyant *Quintianus*.

A voir tant de noms et tant d'éloges, on serait tenté de regretter la perte d'autant de chefs-d'œuvre; mais on peut affirmer que le ve siècle n'a rien produit d'aussi parfait pour la grandeur et la force de la pensée, l'élégance et la pureté du style, le tour facile et harmonieux du vers, que la *Consolation de la philosophie* de *Boèce*. Ce fut dans sa prison que l'ancien disciple Platon, devenu le zélé propagateur de la doctrine d'Aristote, composa, sous

(1) « *Veteris reparator eloquentiæ.* » MAM. CLAUD. in præfat. *De statu animæ.*

(2) SID. APOLL., ep. 3, 8.

la forme d'allégorie, cet ouvrage mêlé de prose et de vers de différentes mesures. Dans son malheur, il avait demandé vainement des consolations aux muses ; elles n'étaient accourues à ses plaintes que pour lui dicter des chants indignes d'une âme généreuse. En ce moment une femme d'une figure vénérable se présente : c'est la philosophie. Elle renvoie les muses, et entretient Boèce de la providence et de l'inconstance de la fortune, en termes éloquents qui devaient faire le charme du moyen-âge.

Pendant ce temps-là, un ambassadeur de Théodoric, *Maximien*, déplorait, à la cour d'Anastase, les inconvénients de la vieillesse, dans de tendres élégies que le nom de Lycoris, des images gracieuses, des souvenirs classiques ont fait longtemps attribuer à l'ami de Virgile, Cornelius Gallus. — Sous Justinien, le célèbre *Priscien* de Césarée traduisit en vers latins la *Description du monde* de Denys-le-Périégète, et composa peut-être deux poèmes didactiques, l'un sur *les Astres*, l'autre sur *les Poids et Mesures*, qui se recommandent par la simplicité et la clarté. — Le panégyriste de Justin II par l'africain *Corippus*, ne rachète pas même par ces qualités la bassesse de son adulation, et si son œuvre ne nous en est pas moins précieuse, elle le doit aux nombreux détails qu'elle renferme sur l'étiquette et les dignités de la cour impériale. Nous devons aussi à un africain, à l'évêque *Cresconius*, un poème épique en huit chants, encore inédit, consacré au récit des exploits du patricien *Joanneis* (Joannès), qui, sous l'usurpateur Léonce, combattit avec succès les Sarrasins (698). L'intérêt en est très borné, le mérite littéraire fort médiocre.

En Angleterre, saint Adhelm a pu se glorifier d'avoir été le premier qui, prenant Virgile pour modèle, composa des poésies latines. Mais son *Eloge de la virginité*, si l'on en excepte quelques beaux vers, quelques passages pleins de mouvement, ne se fait remarquer que par la pompeuse

Digitized by Google

obscurité du style, l'affectation de la phraséologie grecque, et la longueur embarrassée des périodes (1).

Nous n'avons rien à ajouter ici à ce que nous avons dit du poète-roi *Sisebut*, dans l'histoire des Wisigoths. Et nous renvoyons pour quelques obscurs épigrammatistes à l'*Anthologie latine* de Pierre Burman.

Historiens. — Saint *Prosper* d'Aquitaine, reprenant, suivant l'usage de ces temps-là, l'histoire du monde à son origine, résuma les chroniques d'Eusèbe et de saint Jérôme,

(1) S'il fallait en croire le savant Lingard (*Antiquités de l'Eglise anglo-saxonne*, p. 237.), ce poème nous offrirait la première mention connue de l'*orgue* chez les Latins :

Maxima millenis auscultans organa flabris,
Mulceat auditum ventosis follibus iste,
Quamvis auratis fulgescant cætera capsis.
(*Bibl. Patr.* t. VIII, p. 3)

Mais il est certain que les Latins connaissaient depuis longtemps l'orgue soit pneumatique, soit hydraulique, témoins 1° les passages suivants du commentaire de saint Augustin sur les Psaumes: « Non solum illud *organum* dicitur, *quod grande est. et inflatur follibus*, sed quidquid aptatur ad cantilenam (*in Psalm.* 56).» — « Organum generale nomen est omnium vasorum musicorum, quamvis *jam obtinuerit consuetudo, ut organa proprie dicantur ea quæ inflantur follibus* .. Ut autem organum dicatur, *magis latina et ea vulgaris est consuetudo* (*in Psalm.* 150) ; » 2° les orgues représentées sur un obélisque byzantin du temps de Théodose ; 3° ce que dit Ammien Marcellin (l. XIV, § 6) de son temps, où les bibliothèques sont murées comme des tombeaux, et où l'art ne s'ingénie qu'à fabriquer des *orgues hydrauliques*... et autres instruments gigantesques pour accompagner sur la scène la pantomime des bouffons; 4° la figure qu'Optatien donne à une partie de son panégyrique de Constantin ; 5° la comparaison dont se sert Tertullien (*De anima* § 14) pour démontrer que l'âme peut êtresimple, quoique matérielle : « Specta portentosissimam *Archimedis* munificentiam: *organum hydrolicum* dico, tot membra, tot partes, tot compagines, tot itinera vocum, tot compendia sonorum, tot commercia modorum, tot acies tibiarum, et una moles erunt omnia.» Certes nous voilà bien loin de saint Adhelm, et un peu au delà de Ctesibius l'alexandrin, qu'Athénée nous donne comme l'inventeur de l'orgue hydraulique, et qui florissait vers l'an 170 avant Jésus-Christ. Il est vrai qu'en ce qui touche les Latins, nous devons nous arrêter à la mention de l'orgue par Tertullien : mais celle-ci nous reporte cinq cents ans plus loin que le poème de saint Adhelm.

Digitized by Google

qui s'arrêtaient à la mort de Valens, en 378, et les continua jusqu'à la prise de Rome par Genséric, en 455. L'espagnol *Idace*, évêque de Lemica, donna une *Chronique* qui allait de 378 à 467, et les *Fastes consulaires*, de l'an de Rome 265 à l'année 468 après Jésus-Christ; ouvrages précieux par l'exactitude chronologique de leur auteur, et les nombreux détails qu'il nous y a laissés sur l'invasion des Goths et des Suèves en Espagne. — L'africain *Victor*, évêque de Tunnuna, et *Marius*, évêque d'Aventicum (Avenche), continuèrent, celui-ci, la chronique d'Idace, depuis 465 jusqu'en 521, celui-là, la chronique de saint Prosper jusqu'en 566; et *Jean*, abbé de Biclaro, poursuivant à son tour ce dernier travail, le termina à la huitième année du règne de Maurice, et la quatrième de Rekared, qui est l'an 589.

Homme d'état et écrivain distingué, *Cassiodore*, au milieu des affaires, composa une chronique qui va du déluge à l'an 519, et une *Histoire des Goths* en douze livres, qui, recueillant, dit Athalaric (1), et réunissant, pour ainsi dire, en une couronne, les boutons de fleurs épars auparavant dans les champs de la littérature, a tiré les rois des Goths des profondeurs de l'oubli et de la nuit des temps où ils étaient ensevelis. Mais cette histoire n'existe plus, et le caractère grave de l'auteur, plus que l'éloge emphatique qu'en a fait un prince à qui elle montrait *clairement* qu'il était le dix-septième rejeton de l'illustre lignée des Amales, doit nous en faire vivement regretter la perte. Retiré, après quarante ans de sciences, au monastère de Viviers, près de Syllacium, sa patrie, Cassiodore se voua entièrement à l'instruction de ses religieux, et la même main qui avait rédigé tant de fameux décrets, écrivit pour d'humbles moines un *Commentaire sur les psaumes*, les *Institutions divines et humaines* dont la première partie, servant d'introduction à la lecture des saintes Ecritures, recommandait comme

(1) Cassiod., *Variar.*, l. IX, XXV.

Digitized by Google

travail manuel la transcription des livres, et la seconde, qui est un abrégé des sept Arts libéraux, représentait l'étude des lettres profanes comme indispensable à l'interprétation des textes sacrés : « Car, y est-il dit, les saints » Pères n'ont point méprisé les sciences, et Moïse, ce fidèle » serviteur de Dieu, fut instruit de toute la sagesse des » Egyptiens; » un *Traité de l'Orthographe*, extrait de douze auteurs, dont Priscien était le dernier, et un abrégé de la *Logique d'Aristote*, qui a été longtemps le seul manuel de l'Occident, comme il a servi de type à l'enseignement scolastique. Mais de tous les ouvrages de Cassiodore, le plus important et le plus intéressant, sans contredit, c'est le recueil des *rescrits* et des *ordonnances* qu'il avait rédigés au nom de Théodoric et de ses successeurs immédiats, sous le titre de *Variarum libri* XII. Non seulement il offre à l'historien de nombreux documents sur l'état politique et moral de l'Italie, mais il peut être un objet d'utiles méditations pour l'homme d'état et le philosophe, étonnés de tant de bon sens, d'honnêteté et de piété ; car la politique s'y présente pour la première fois appuyée et sur les préceptes de la droite raison et sur les maximes de la sagesse divine. On y désirerait sans doute un moins brillant étalage d'érudition, et plus de simplicité dans le style, mais ces défauts sont de ceux par lesquels les plus beaux génies tiennent à leur siècle.

Nous devons au goth *Jornandès* un abrégé de l'*Histoire des Goths* de Cassiodore; toutefois il ne l'a réduite que de mémoire et après l'avoir lue assidûment pendant trois jours; il n'a donc pu s'attacher servilement à son modèle; il avertit même qu'il a complété l'original par des passages d'auteurs grecs et latins, et par des souvenirs qui lui appartiennent. Outre cette histoire, qui s'arrête à la chute de Vitigès, Jornandès a encore fait sous le titre *De regnorum ac temporum divisione* un tableau chronologique, informe compilation d'Eusèbe, Florus, Eutrope, etc., qui, de la création du monde, va d'un pas inégal à la vingt-

Digitized by Google

cinquième année du règne de Justinien, qui est celle de la mort de Totila et de la ruine des Ostrogoths (552).

Un calédonien, *Gildas-le-Sage* de Dunbritton, par un long cri de douleur et d'indignation, révèle à l'Europe, avec les désastres de l'invasion saxonne, la corruption des princes et l'ignorance, la négligence, l'avarice du clergé de la Grande-Bretagne. Réfugié dans l'Armorique, au monastère de Ruis (aujourd'hui Saint-Gildas-de-Ruis), c'est là que le pieux ami de l'irlandaise sainte Brigide, exhale dans le *Liber querulus de excidio Britannorum* ses plaintes éloquentes, quoique un peu trop déclamatoires.

Dans le siècle suivant (le VIIe), un certain *Frédégaire* donne au cinquième et dernier livre de sa *Chronique* une continuation de l'histoire de Grégoire de Tours jusqu'en 641, que quatre écrivains anonymes pousseront successivement jusqu'à l'année 768; et saint *Isidore* de Séville, outre une *Chronique universelle,* qui s'arrête à la cinquième année d'Héraclius (615), compose une histoire abrégée des barbares, Wisigoths, Vandales et Suèves, qui s'établirent en Espagne. C'est peut-être aux soins de ce même prélat que l'Espagne dut, en 610, une nouvelle collection de canons, qui, plus considérable que celle de Martin de Dume, comprenait, avec les canons de l'Orient et de l'Afrique, les décrets de dix-sept conciles de la Gaule, de quinze conciles espagnols, quelques décrétales des papes depuis Damase, et devait s'enrichir insensiblement, dans la suite, des ordonnances des conciles et des papes d'une époque postérieure.

Dans le même temps un moine français, *Marculf*, réunissait en un précieux recueil les formules des contrats et des actes publics les plus usités de son temps, et y joignait quelques nouveaux modèles. Vers le milieu du siècle précédent, un autre moine, dont le nom est resté inconnu, avait déjà donné un recueil de cinquante-neuf formules *(Formules angevines)*, la plupart relatives à la procédure des Romains, et à celle que prescrivaient les premières lois des Franks.

Digitized by Google

Philosophes, érudits et grammairiens. — Nous avons déjà eu occasion de citer les travaux philosophiques qui ont illustré notre période, et de parler de la préférence généralement accordée à la philosophie péripatéticienne par les Pères de l'Eglise, qui l'opposèrent au nouveau platonisme ; nous ne ferons donc ici que rappeler les noms des trois philosophes dont la dialectique a le mieux servi la cause de la religion, saint *Augustin*, *Claudien Mamert*, *Boèce*, et nous passerons aux grammairiens.

Plusieurs de ceux-ci nous sont déjà connus, ainsi que leurs travaux philologiques : *Martianus Capella* et son *Satyricon* ou *les Noces de Mercure et de la Philosophie*, *Cassiodore* et ses *Institutions*, son *Traité d'orthographe*, etc. Avant eux le chambellan *Macrobe* avait donné un *Commentaire sur le songe de Scipion*, un traité de l'*Analogie et des différences des langues grecque et latine*, et sous le titre de *Saturnales*, sept livres d'entretiens sur diverses questions littéraires, historiques, mythologiques et naturelles, compilation de matières et de citations, qui rachète du moins par les nombreux extraits d'auteurs anciens qu'elle nous a conservés, le défaut de méthode et les incorrections de style qui la déparent.— *Servius Maurus Honoratus* avait composé sur Virgile un célèbre *commentaire*, qui ne nous est parvenu que tronqué, et, entre autres opuscules philologiques, un traité de versification intitulé *Ars de pedibus versuum* ou *de centum metris* (centimetrum).

Après Martianus Capella, *Priscien* de Césarée écrivit sur les accents, les figures, la déclinaison des noms, dédia à Chosroès, roi de Perse, un traité qui a pour titre *De rationalibus quæstionibus*, et donna *sur les huit parties du discours et leur construction ou syntaxe* un travail complet, qui le place au premier rang des grammairiens latins.

Isidore de Séville vint à la fin pour résumer dans ses *Origines* ou *Etymologies* toutes les connaissances de son temps, et en remontant de la définition des mots aux prin-

Digitized by Google

cipes des sciences, jeter les fondements d'une vaste encyclopédie que, *Braulio*, évêque de Sarragosse, devait achever et diviser en vingt livres. Braulio lui-même en avait inspiré la pensée à Isidore, et il ne croyait pas avoir trop présumé des forces de son ami; car, dit-il, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, « je ne doute point que Dieu ne l'ait suscité » dans ces jours malheureux, pour relever l'Espagne en dé» cadence, rétablir les monuments des anciens, et nous pré» server de la contagion de la barbarie. » La postérité n'a pas moins admiré que Braulio le génie d'Isidore, et le moyen-âge ne s'est pas lassé de reproduire ses *Origines*, comme le *Satyricon* de Martianus, les *Institutions* de Cassiodore, et la *Consolation* de la philosophie de Boèce. « Isidore » de Séville, dit M. Ozanam, compte avec Cassiodore et Boèce » parmi les instituteurs de l'Occident; ils forment ensemble » comme une chaîne d'hommes qui d'une part touchent » à l'antiquité, et de l'autre s'avancent jusqu'au plus pro» fond de la barbarie, se passant de main en main le » flambeau (1). »

Ils ne furent pas aussi sages ni aussi utiles ces grammairiens qui, sous un obscur jargon, songèrent à déguiser la science, pour la dérober aux profanations. On vit en effet se former à Toulouse, vers la fin du VIe siècle, une école de grammaire, dont les savants maîtres, afin d'éblouir le vulgaire, usurpaient les plus beaux noms de l'antiquité, et les Homère, les Caton, les Térence, les Varron, les Cicéron, les Horace, les Virgile se multiplier au sein de la barbarie. Ainsi Vigile de Thaspe, un siècle auparavant, avait emprunté le nom de saint Athanase, pour se faire écouter des Vandales ariens (2). Le nom de *Virgile* surtout était aimé et répandu : c'était celui d'un sage, d'un pro-

(1) M. Ozanam, *La Civilisat. chrét. chez les Franks*, c. 9. p. 404.

(2) Ces pieuses fraudes, alors fort communes, ont engendré beaucoup d'erreurs, et c'est de la sorte que le symbole dont Vigile est l'auteur, a si longtemps passé sous le nom de saint Athanase.

Digitized by Google

phète (1), presque d'un saint. Ce fut celui d'un grammairien du commencement du VIIe siècle, dont les infatigables recherches du cardinal Maï ont mis au jour les œuvres étranges (2). En remarquant les grandes dispositions qui étaient en lui, son maître Enée avait dit : « Celui-ci de » mes fils se nommera Virgilius Maro, car l'âme de l'an- » tique Maro revit en sa personne. » Ce faux Virgile ne laissa point s'éteindre le feu sacré que lui avaient transmis ses devanciers. « Le gouvernement des syllabes ne » lui laissait pas de repos : il raconte qu'une nuit l'espa- » gnol Mitterius, qu'il honorait comme un prophète, vint » frapper à sa porte, et, en retour de son hospitalité, lui » promit de répondre à ses questions. Le grammairien, » tiré de son sommeil, ne demanda qu'une chose : le » moyen de discerner la valeur d'un terme qui peut offrir » deux sens sous les mêmes lettres, et comment savoir » quand le mot *hic* est adverbe, et quand il est pro- » nom (3). » D'autres, comme *Terentius* et *Galbungus*, passaient quatorze jours et quatorze nuits à débattre si le pronom *ego* possède un vocatif et ne pouvaient s'entendre, ou, comme *Régulus* de Cappadoce et *Sédulius* le Romain, après avoir recherché pendant quinze jours et quinze nuits si tous les verbes ont un fréquentatif, exaltés par la controverse, en venaient presque aux mains. De si grands docteurs n'étaient pas hommes à s'imaginer, comme la foule ignorante, « que la latinité est assez étroite et assez pauvre pour » n'attacher à chaque mot qu'un sens et qu'un emploi : » aussi comptaient-ils douze genres de latinité, dont chacune avait

(1) N'avait-il pas prédit, dans sa quatrième églogue, la naissance du Sauveur ?

(2) Ou du moins une partie des œuvres : huit lettres au diacre Germain sur les huit parties du discours, et quinze lettres à Fabianus sur divers sujets de grammaire.

(3) OZANAM, *ibid.*, p. 424. Nous ne faisons qu'analyser les détails curieux que ce savant écrivain a donnés sur l'école de Toulouse et le faux Virgile.

Digitized by Google

plusieurs grammaires. Par là ils se proposaient d'exercer la sagacité de leurs élèves, de prêter à l'éloquence un ornement de plus et de réserver aux adeptes les trésors de la science; car, pensaient-ils, s'ils étaient assez imprudents pour jeter les perles aux pourceaux, ceux-ci seraient assez peu respectueux pour se jeter sur ceux qui auraient voulu les parer. Virgile l'Asiatique avait donc inventé, en dehors de la langue de tous, *usitata,* l'*assena*, propre à sténographier les actes des notaires, la *semedia*, qui tenait de l'idiome vulgaire et de l'idiome savant, la *numeria*, qui altérait les noms des nombres, la *lumbrosa*, qui, allongeant le discours, employait quatre mots pour un, la *syncola*, qui procédait en sens inverse, et la *metrofia*, la *belsabia*, la *brèsina,* la *militena*, la *spela*, la *polema*, qui faisaient subir au langage des modifications analogues. Grâce à ces douze idiomes, on pouvait représenter une même idée par douze signes différents; celle de *feu*, par exemple, n'était pas réduite au mot commun *ignis*, mais elle pouvait encore se traduire par ceux de *quoquevihabis*, qui cuit, d'*ardon*, qui s'embrase, de *cala*, qui chauffe, *fragon*, qui pétille, *fumaton*, qui fume, etc. Pour perfectionner cette œuvre sublime, latin, grec et hébreu avaient été exploités, torturés, les déclinaisons et les conjugaisons bouleversées, la versification renouvelée, et le système une fois complet, les nouveaux Cicéron ou Virgile s'étaient empressés d'y conformer leurs écrits. Dès lors on s'explique ce que dit Grégoire de Tours, qu'il était plus aisé de comprendre le langage d'un paysan que celui d'un rhéteur s'exprimant en philosophe, et « l'on commence, dit M. Ozanam, à entrevoir l'origine de tant de plagiats qui ont troublé toute » l'histoire littéraire, des faux Caton et des autres pseudo- » nymes anciens (1). » Il semble que les extravagances de la doctrine secrète aient dû en borner la contagion ; mais elles avaient pour le génie, naturellement curieux, des jeunes

(1) Ozanam, *ibid*. p. 442.

Digitized by Google

enfants du nord l'attrait de l'énigme (1), et ce qui dans tout autre temps aurait perdu les novateurs, fut précisément ce qui servit à étendre leur crédit. Le siècle de Louis XIV, au reste, n'a-t-il pas eu ses Sapho et ses Anacréon? Paris alors ne s'appelait-il pas Athènes, Vincenne ne se nommait-il pas Venouse, Meudon Tibur; et les solitaires de Port-Royal ne donnèrent-ils pas aux différentes formes du syllogisme des noms bien dignes de l'école de Toulouse? La doctrine secrète des rhéteurs aquitains se répandit donc, et passant le détroit gagna les monastères d'Irlande et d'Angleterre. Adhelm la mit en pratique, et eut des disciples qui le surpassèrent (2); les ténèbres s'épaissirent, et pour les dissiper, il ne fallut pas moins que les lumières des âges suivants disciplinés par la scolastique.

Caractère particulier du VII[e] *siècle et de la première moitié du* VIII[e]. — Tels sont les principaux écrivains de notre première période du moyen-âge. A quelques exceptions près, tous appartenaient au clergé; sauf deux ou trois, tous vivaient avant le VII[e] siècle. Est-ce donc à dire qu'à cette époque le mouvement intellectuel que nous avons signalé au commencement de ce chapitre se soit tout-à-coup arrêté? Sans doute les écoles étaient bien déchues alors de leur première prospérité; si elles florissaient en Angleterre, c'est qu'elles y étaient nouvelles, et il semblait que la Providence les eût ouvertes pour servir d'asile aux sciences, partout ailleurs en péril; car le nom-

(1) Voici le commencement d'une énigme de notre Virgile: « Vastum » personet ponticum ponto: ex natum naturo natum naturam natalurus: » terni terna flumen fontès fronda ex una undatim daturi sepna semper » atur aspir... » (*id., ibid.* p. 430.)

(2) Adhelmus Eadfrido: « Primitus (pantorum procerum prætorumque » pio potissimus, paternoque, præsertim privilegio) panegyricum poemataque, passim prosatori sub polo promulgantes; stridula verum symphonia ac melodia, cantilenæque carmine modulatori hymnizemus... » etc. » (*id. ibid.* p. 492.)

bre des couvents diminuait et les études s'affaiblissaient sensiblement dans le reste de l'Europe, en Espagne par l'invasion des Sarrasins, en Italie par les ravages des Lombards, en France par les guerres civiles, les incursions des Arabes, l'orgueil, les jalousies et la cruauté des grands. Le *Trivium* n'avait plus d'attraits pour les esprits; beaucoup méprisaient « les vaines fumées des grammairiens (1), » et ne cachaient point leurs dédains ou leur ignorance. Saint Ouen maudissait quiconque parle en sophiste et défiait tous les poètes, les orateurs, les historiens et les philosophes du paganisme de rien apprendre à des chrétiens (2). Grégoire de Tours avouait humblement qu'il avait peu cultivé la grammaire et les lettres. Le pape Agathon écrivait au 6e concile (680) : « Nous ne vous envoyons » pas nos légats par la confiance que nous avons en leur » savoir. Car comment pourrait-on trouver la science » parfaite chez des gens qui vivent au milieu des nations » barbares, et gagnent à grande peine leur pain quotidien » par leur travail manuel? Seulement nous gardons avec » simplicité de cœur la foi que nos pères nous ont » transmise. » A quoi peuvent servir, lit-on dans le prologue de la *Vie de saint Maxime* (3), « la physique, » l'éthique et la logique, ou, pour parler avec les Latins, » la science naturelle, morale et rationnelle? N'est-ce » pas la parole de l'Ecriture que les sages de ce monde, » n'ayant point connu la parole de Dieu, ont péri par leur » folie?... Pour nous, qui nous gardons de leurs égarements, nous avons une physique véritable dans le récit » historique des Ecritures, une logique véritable dans les » contemplations de la foi, de l'espérance et de la charité, » une éthique véritable dans la pratique des préceptes divins. Voilà la philosophie que Dieu aime : il en voulut

(1) *Vie de saint Eloi*, par saint OUEN, prologue, ap. d'*Achery*, *Spicilegium*.

(2) *Ibid*.

(3) Le père Mabillon croit cet écrit du commencement du VIIe siècle.

Digitized by Google

» donner le premier type en la personne de Salomon, » qui, dans ses trois livres, nous offre de cette philosophie » un triple exemple, faisant connaître la nature dans » l'Ecclésiaste, réglant les mœurs dans les Proverbes, et » par le Cantique des cantiques, nous apprenant à cher- » cher sous les voiles de l'allégorie le secret des choses » divines... » Toutefois la violence même de cette croisade contre l'autorité des anciens témoigne assez qu'ils avaient conservé des partisans (1), et il est d'ailleurs certain que l'activité intellectuelle, loin de se ralentir, fut pour le moins aussi féconde au VIIe siècle qu'au VIe. Seulement cette activité ne s'attacha plus qu'aux idées religieuses et prit un caractère nouveau en devenant essentiellement pratique. Les temps étaient devenus trop orageux, les événements trop critiques pour laisser quelque loisir aux études spéculatives, à ce culte du beau qui fait oublier l'utile. C'était bien sous la menace du naufrage qu'il convenait de chanter ou de disputer en beau style sur de vaines questions philosophiques. Les esprits sérieux, gravement préoccupés de l'avenir, et convaincus sans doute que les efforts de la royauté pour restaurer la société romaine, n'aboutiraient qu'à sa ruine, ne pouvaient demander aux lettres qu'un moyen d'agir et non de briller, de convaincre et non de plaire, d'instruire et non d'amuser. Aussi vit-on naître alors tout un monde d'écrits, peu considérables, il est vrai, et généralement étrangers à

(1) Saint Augustin avait dit que, « hors les sciences qui sont néces- » sairement mauvaises, comme la magie, il n'en est point de stérile, et » qu'elles renferment toutes des trésors dont la possession est aussi légi- » time que l'était celle des dépouilles de l'Egypte par les Hébreux ; » et saint Augustin confirmait son sentiment par l'exemple de saint Cyprien, de Lactance, de Victorin, d'Optat, de saint Hilaire et d'un grand nombre de Grecs. Grégoire-le-Grand le partageait et l'appuyait sur l'exemple de Moïse, d'Elie et de saint Paul. (L. v. *Expos. in lib. Reg.* cap. 8, *sub fin.*). Après ces saints docteurs de l'Eglise, Bède ne craint point d'assurer que « priver l'esprit de l'étude des sciences profanes, c'est » émousser et hébéter l'intelligence de ceux qui veulent comprendre les » Ecritures. » (Béd., *Alleg. Expos. in Samuel.*)

Digitized by Google

toute intention littéraire, mais quelquefois remarquables par la noblesse ou la sublimité de la pensée, le naturel ou la douceur du sentiment, la vivacité ou l'originalité du tour, et toujours pleins d'intérêt pour le peuple, dont ils réglaient la vie et dirigeaient la conduite. C'étaient des commentaires sur les livres saints, des sermons sur les origines du christianisme, sur les fêtes et les solennités chrétiennes, des panégyriques religieux, des sermons de morale religieuse, où tout tendait à adoucir les mœurs, à réformer les vices, à déraciner l'erreur, à établir le règne du Christ. Mais « c'est précisément, dit un illustre écrivain, » parce que l'étude a cessé d'être un jeu d'esprit pour de- » venir un devoir d'état, parce que la poursuite du bien » fait oublier la recherche du beau ; c'est dans ce triomphe » de la pensée sur la forme que je vois, non la fin, mais » le commencement d'une littérature véritable (1). »

Au reste, à côté de cette littérature haletante, avide d'effets, de réformes et de conversion, se développait une autre littérature, vraiment digne de ce nom: je veux parler des *Vies des Saints*, dont le nombre s'élève à plus de trente mille. Ce n'est pas qu'au point de vue purement littéraire, ces légendes, qui se recommandent par la vérité des sentiments, la naïveté du ton et la forme souvent dramatique du récit, soient exemptes de défaut, et qu'indépendamment de l'incorrection du langage, on n'ait à leur reprocher beaucoup de confusion et de monotonie ; mais elles avaient le mérite de protester contre la dépravation toujours croissante du siècle, en présentant l'image d'un état moral bien supérieur à celui de la vie commune, d'un état où régnait la règle, où dominaient cette idée du devoir, ce respect du droit, qui font la sécurité de la vie et le repos de l'âme ; elles fournissaient en même temps un aliment à cette activité d'imagination, à ce goût de nouveauté, d'aventures qui exercent sur les hommes un empire d'autant plus

(1) *La Civilisat. chrét. chez les Franks*, p. 168.

Digitized by Google

grand que leur vie s'écoule, comme il arrivait alors à la masse de la population, monotone, insipide, ennuyeuse; enfin elles savaient donner à la nature morale, sensible et poétique de l'homme, une satisfaction qu'il ne trouvait point ailleurs, élever et remuer son âme, animer sa vie par le spectacle varié des vertus des saints. Ce sont là les causes du crédit et de la fécondité merveilleuse de cette littérature (1). Elle répondait parfaitement aux besoins de l'époque.

Toutefois l'objet des études, le champ des idées étaient beaucoup trop restreints, l'activité trop étrangère à la recherche et à la contemplation du vrai et du beau pour qu'il ne soit pas toujours permis d'assurer que le VII[e] siècle, avec la première moitié du VIII[e], est le point le plus bas où soit descendu l'esprit humain. Il appartenait au génie de Charlemagne, secondé par un des plus nobles enfants de la race anglo-saxonne, de l'arrêter dans son déclin, de le tirer de son abaissement, et, en le ramenant aux sources vivifiantes de l'antiquité, de lui rendre la vigueur qu'il avait perdue.

(1) Voyez-en plusieurs morceaux intéressants dans l'*Hist. de la civilisat. en France* de M. Guizot, 17[e] leçon. Les nombreux extraits que nous avons donnés des *Acta SS.* dans notre histoire, en démontrent assez d'ailleurs l'importance historique.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

LES ARTS EN ORIENT ET EN OCCIDENT.

I. Architecture. — Les arts n'avaient pas été plus heureux que les lettres et les sciences, tant en Orient qu'en Occident. Comment eussent-ils pu résister à ces violentes tourmentes auxquelles la société fut en proie du IVe au VIIIe siècle ? Aussi le sol était-il couvert de ruines, où païens et chrétiens avaient peine à reconnaître les récents objets de leur culte et de leur admiration. Car le paganisme n'eut pas seul à souffrir. Si la ferveur chrétienne abattit les temples de Sérapis à Alexandrie (391), de Marnas à Gaza (401), de Cœlestis à Carthage (421), d'Astarté à Sidon, de Vénus à Biblos, etc.; si les Martin en Gaule, les Marcellus en Syrie se distinguèrent par le zèle qu'ils mirent à détruire les autels des faux dieux (1), il faut reconnaître que la barbarie des Germains, des Huns et des Slaves, la haine des Perses pour le nom chrétien, l'aversion des Arabes pour toute représentation divine ou humaine, les persécutions des Wisigoths (2) et des Vandales (3), la lutte des Ostrogoths et des Impériaux en Italie, les tumultes de Constantinople, les ravages des Iconoclastes, les pillages de Constantin II, les tremblements de terre, les incendies (4) ne firent pas moins de tort aux nouveaux édifices religieux

(1) V. t. I, p. 42, 43.
(2) V. t. I, p. 326.
(3) Cf. t. I, p. 125.
(4) V. t. I et II *passim*, et spécialement t. I, *Hist. des Ostrogoths*, t. II, *Histoire de l'empire d'Orient* et *Histoire des Lombards*.

Digitized by Google

qu'aux chefs-d'œuvre de l'antiquité. — Il convient d'ailleurs, pour être juste, d'observer que plus d'un monument païen avait été sauvé de la destruction par des évêques éclairés, qui les firent servir au culte catholique ; que Grégoire-le-Grand recommandait à saint Augustin de ne point renverser ceux de la Bretagne, mais de les transformer en églises, après les avoir purifiés ; que Boniface IV (610) dédiait à tous les saints le *Panthéon* d'Agrippa, et que, sans perdre son nom, le *Parthénon* de Périclès put être consacré à la *Vierge*. Ainsi protégées par la religion, qui les avait adoptées, Rome a conservé jusqu'à nos jours les églises de *Saint-Pierre*, de *Saint-Jean de Latran*, de *Saint-Paul*, et la basilique de *Sainte-Agnès*, que fit toutes éclore la main libérale de Constantin. Ainsi consacrés au nouveau culte, assez de monuments ont traversé le débordement des barbares pour offrir une suite non interrompue aux observations de l'historien qui veut étudier les arts dans leur déclin et dans leur ruine. Car la décadence, qui commence dès le milieu du IIIe siècle et se manifeste clairement au temps de *Dioclétien*, se poursuit par des degrés bien marqués sous les règnes de *Théodoric-le-Grand* et de *Justinien*. Avec le premier de ces princes, l'architecture était passée « presque subitement de la surabondance des ornements » à une pesanteur excessive dans les membres principaux » des ordres, à une fatigante multiplication de moulures sans » motifs et sans harmonie (1). » Avec le second, elle entre dans une voie nouvelle, et se distingue par la simplicité des formes massives et colossales; puis elle revient avec le troisième au luxe des ornements, qu'elle répand sans mesure, qu'elle exécute sans goût.

C'est assez dire que l'art ne mourut pas plus que les lettres ; mais il fut entraîné comme elles dans la décadence universelle, et, comme elles, ne se soutint qu'en se mettant au service de l'Eglise, en consacrant ses œuvres à la reli-

(1) SÉROUX D'AGINCOURT, t. I, *Introduct.*, p. 7.

Digitized by Google

gion, qui seule pouvait leur assurer l'immortalité. Car de tout ce qui lui fut étranger, que reste-t-il aujourd'hui? Qu'a laissé l'architecture civile des grands *bâtisseurs* de notre période? Rome montre encore l'*arc de triomphe* qu'élevèrent à Constantin le sénat et le peuple romain en mémoire de son triomphe sur Maxence ; Constantinople, la *porte dorée* de Théodose-le-Grand , et la *colonne* que lui érigea la piété de son fils Arcadius ; Ravenne, une muraille de son palais, Terracine, une masure, seuls édifices profanes qu'on puisse attribuer à Théodoric-le-Grand ; enfin, sur l'Anio , le pont de Salaro rappelle les noms de Narsès et de Justinien. Voilà les témoignages qui nous restent de la splendeur monumentale de quatre grands règnes ! Le christianisme devait mieux garder la sienne.

— *en Occident*.— Si les chrétiens du IVe siècle respectèrent peu les temples de l'ancienne religion , c'est qu'ils se trouvaient trop étroits pour être accessibles au peuple, qui se répandait sous les portiques dont ils étaient environnés. Ils aimèrent mieux consacrer au culte les *basiliques,* sorte de tribunaux et de bourses de commerce, dont la disposition intérieure pouvait aisément s'adapter aux cérémonies religieuses. Deux rangs parallèles de colonnes en divisaient la nef en trois parties inégales, occupées par les plaideurs et les marchands ; à l'extrémité de cette triple galerie s'étendait un espace peu profond, réservé aux avocats, aux greffiers et aux autres officiers de justice, et cette enceinte se terminait par un hémicycle qui regardait la galerie centrale, dont il avait la largeur. Au fond de l'hémicycle était assis le préteur, ayant à ses côtés les juges. L'évêque prit donc la place du préteur au tribunal (1), les prêtres , celle des juges , et les chantres , celle des avocats (2). L'autel s'éleva à peu près au centre du

(1) D'où vient que l'hémicycle s'appela *tribune*.

(2) Aussi l'enceinte réservée aux chantres reçut-elle le nom de *chœur*.

Digitized by Google

chœur (1), et en avant de l'autel, à droite et à gauche, on plaça deux petites chaires, nommées *ambons*, où se lisaient l'épître et l'évangile. Les galeries ou nefs furent abandonnées aux fidèles, la droite aux hommes, la gauche aux femmes, et, pour le temps des instructions, une partie du centre aux catéchumènes. Quant aux veuves et aux vierges consacrées, comme la plupart des basiliques avaient deux ordres de colonnes dans la nef centrale et une galerie au dessus du premier ordre, cette dernière leur fut réservée.

Ainsi transformées, les basiliques devinrent le type des églises dont l'Occident s'embellit, du IVe siècle au Xe. Seulement on ne tarda pas à leur donner la forme d'une croix, en élargissant le vaisseau entre l'abside et les nefs, en manière de bras qu'on appela *transepts*, et la plupart furent précédées d'une cour à portiques, où les catéchumènes se retiraient pendant la célébration des saints mystères. S'il faut en juger par les quarante églises qu'érigea dans le diocèse de Tours la piété des seuls prédécesseurs de Grégoire, le nombre de celles que vit naître la Gaule, du milieu du IVe siècle (2) à la fin du VIe, où écrivait le père de notre histoire, dut être fort considérable. Car le désir de répandre et d'affermir la foi alluma certainement entre les évêques une noble ambition de se surpasser par le nombre et la beauté des sanctuaires ouverts à la dévotion du peuple. Les largesses des rois et des grands les secondaient dans leur entreprise, et beaucoup d'entre eux, versés dans la connaissance de l'architecture, ne montraient pas moins d'habileté à tracer les plans d'une église

(1) En souvenir des catacombes, où les mystères se célébraient sur les tombeaux des martyrs, on creusa sous l'autel un caveau appelé *la Confession*, où l'on déposa les reliques des saints. C'est dans la même pensée qu'on continua de brûler des *cierges* pendant les offices.

(2) C'est-à-dire depuis le pontificat de saint Lidoire (341-387), qui dota la ville de Tours de la première église et de la première basilique, ou, si l'on veut, depuis Constantin, qui bâtit en Auvergne une église d'une grande magnificence. (GREG. TUR. *De gloria martyr.*, l. I, c. 9.)

Digitized by Google

que de zèle à en diriger la construction. Ainsi vit-on Clovis fonder sous les murs de Paris la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul (Sainte-Geneviève), comme à Chartres l'abbaye de Saint-Pierre, et près d'Orléans celle de Saint-Mesmin. Ainsi le roi Childebert confia-t-il à saint Germain le soin de construire à Paris le monastère de Saint-Vincent, qu'on appela depuis l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et chargea-t-il le même prélat de veiller avec Léon, évêque de Tours, sur la construction de deux églises, l'une à Angers, et l'autre au Mans. Mais, bien auparavant déjà, Perpetuus (464-494), « jugeant, dit Grégoire de Tours, que la *cella*, » élevée sur les restes de saint Martin, n'était pas digne » des prodiges qui s'y opéraient, » l'avait remplacée par une basilique de cent-soixante pieds de long sur soixante de large et quarante-cinq de haut, qui ne comptait pas moins de cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes et huit portes (1). Namatius, alors évêque d'Auvergne, en faisait bâtir une à Clermont, que Grégoire s'est également plu à nous décrire, et qu'il représente comme la *plus ancienne* de la cité. « Elle a, dit-il, en longueur cent » cinquante pieds, en largeur soixante pieds, en hauteur, » depuis le pavé jusqu'au plafond, cinquante pieds; l'ab- » side en est ronde; des aîles d'un travail élégant s'étendent » des deux côtés de la nef, et tout l'édifice a la forme » d'une croix. On y voit quarante-deux fenêtres, soixante- » dix colonnes, huit portes. La crainte de Dieu y règne, et » une grande clarté brille dans toute l'enceinte. Les murs du » sanctuaire sont ornés en mosaïque d'une grande quantité » de marbres différents. » « A l'exemple de son ancien mari, » la femme de Namatius dotait le faubourg de la ville d'une » autre basilique, et comme elle voulut la faire orner de » peintures, elle allait s'y asseoir, un livre à la main, et » tout en lisant l'histoire des anciens temps, elle indiquait » aux peintres les scènes qu'ils devaient représenter sur

(1) Greg. Tur., l. II, c. 14.

Digitized by Google

» les murailles (1). » Marchant sur ces traces vénérées, les Césaire, les Avitus, les Omatius, les Léon (2), les Ferréol, les Dalmace, les Agricola, au VIe siècle; les Didier, les Eloi, au VIIe, s'illustrèrent par de pieuses fondations où brillaient les marbres les plus variés, les peintures les plus édifiantes, et portèrent successivement l'architecture barbare à une certaine splendeur, dont le règne de Dagobert semble marquer le plus haut point. Aussi les Anglo-Saxons envoyaient-ils demander des architectes à la Gaule, et la Gaule initia ses voisins aux secrets de l'art (3), comme elle leur révélait les mystères de la science, après avoir favorisé leur conversion. Lindisfarne voyait dès lors s'élever sa cathédrale (652); Edwin fondait celle d'York, dont l'évêque Wilfrid devait vitrer les fenêtres en 669; et le savant prélat créait pour Exham l'église de Saint-André, dont il décora les murs, les chapitaux des colonnes et la voûte du sanctuaire, de représentations historiques, d'images et de diverses figures en relief sculptées dans la pierre, et peintes avec la plus agréable variété de couleurs.

Il est bon de remarquer toutefois que la plupart des édifices religieux de notre époque étaient en bois; la rapidité avec laquelle ils s'achevaient, la multiplicité des incendies qui les dévoraient et l'impossibilité d'en trouver aujourd'hui aucune trace, le démontrent suffisamment. La cathédrale de Lindisfarne, bâtie en bois de chêne, fut même recouverte de chaume, jusqu'à ce que Eadbert, le septième évêque de la cité, eut remplacé le chaume par une toiture

(1) Greg. Tur. l. II, c. 16.

(2) Celui-ci était surtout habile dans les constructions en bois. Il faisait des tours (sorte de tabernacles) couvertes en or, et excellait également dans d'autres genres d'ouvrages.

(3) Biscops, abbé de Weremouth, après lui avoir pris des constructeurs en pierres, lui demande des *vitriers* (vitri factores), « qui Anglorum » gentem hujusmodi artificium nosse ac discere fecerunt. » (Bed. *Vita abb. Weremouth.*) C'est ainsi que, vers 674, Wilfrid, évêque d'York, amène de France et d'Italie des artistes, pour construire la cathédrale de cette ville. (Ap. script. *Hist. Angl.* t. I, col. 295.)

Digitized by Google

de plomb. Tout au moins ces édifices avaient-ils un plafond en bois, comme le fait entendre Grégoire de Tours des basiliques de Saint-Perpetuus, qu'*il fit repeindre et orner*, après qu'elles eurent été consumées par les flammes (1). Mais assurément plus d'un texte prouve que le bois y jouait le principal rôle, et que ce genre de construction était propre aux Gaulois, *mos Gallicus* (2), tandis que la méthode romaine, *mos romanus*, employait les pierres carrées, travaillées au marteau. Ainsi voyons-nous, en 675, Benoît Biscops, abbé de Weremouth, traverser l'Océan et venir chercher dans les Gaules *des maçons pour bâtir une église en pierre, selon la coutume romaine, qu'il aimait toujours* (3), et qui semblait revivre au temps du biographe de saint Didier, puisqu'il la représente comme *la nouvelle manière de bâtir, novum ædificandi genus*. Peut-être sera-t-il vrai de dire que ce mode de construction fut adopté pour quelques églises épiscopales, mais que l'exiguité des ressources et l'inexpérience des ouvriers assurèrent surtout dans les campagnes le règne de la *coutume gauloise*. C'est pourquoi Wandelinus, en son *Glossaire*, ne craint pas d'affirmer que, dans la Gaule Celtique, « jusqu'à l'an 1000, presque tous les monastères et les basiliques étaient en bois (4). »

Il était réservé à l'habileté des *Goths* de faire triompher l'architecture romaine, dont ils avaient conservé les tradi-

(1) Greg. Tur., l. x. *ad fin.* — Cf. Fortunat. apud D. Bouquet, t. II, *passim.*

(2) Non quidem *nostro gallicano more*, sed sicut antiquorum murorum ambitus magnisque quadrisque saxis exstrui solet. (*Vit. sanct. Desiderii*, ad ann. 630.)

(3) Gallias petens cæmentarios, qui *lapideam* sibi *ecclesiam juxta Romanorum*, quem semper amabat, *morem* facerent postulavit (Ven. Beda, *Vita abbat. Weremulensium.*) — Cf. la note 3 de la page 512.

(4) Lignea siquidem, ad annum Christi millesimum, apud nos omnia prope monasteria et basilicas extitisse tradit Wandelinus in *Glossario salico*, verbo *Basilica*. (Ap. Marlot, *Metrop. Eccl. Rem. Hist.* t. I, p. 470.)

Digitized by Google

tions. Fastueux et grands dans la vie publique, amis des arts, qu'ils cultivèrent avec succès, et *presque semblables aux Grecs,* s'il faut en croire Jornandès, leur historien, à peine établis dans le midi de la Gaule, ils y avaient élevé des églises dont la magnificence ravissait tous les yeux, et la réputation qu'ils y acquirent les fit longtemps rechercher pour la construction des édifices en pierre. C'est ainsi que, lorsque saint Ouen, devenu évêque de Rouen en 640, voulut y fonder l'église de Saint-Pierre-le-Vif, avec le concours de *Chlotaire III*, *roi des Franks*, il fit appel au talent des *architectes goths*, qui la bâtirent en *pierres carrées* avec un *art merveilleux: a Lothario, rege Francorum, nobiliter constructa, miro opere, quadris lapidibus, manu gothica* (1).

Les *Goths d'Italie* n'excellèrent pas moins en architecture que ceux de la Gaule, et si le temps n'a guère respecté les constructions de Théodoric-le-Grand, l'histoire nous a dit assez le soin qu'il prit de réparer ou d'imiter les monuments de l'antiquité (2), et la faveur particulière dont il honora ses deux principaux architectes, pour que nous n'allions pas attribuer davantage la ruine des arts à la plus intelligente peut-être des nations modernes (3). On a remarqué avec raison qu'une pensée d'immortalité se lit sur la *rotonde* de Ravenne, sorte de mausolée fait d'une seule pierre, taillée dans les carrières de l'Istrie. Le spectacle de cette masse imposante vous pénètre d'un sentiment profond d'admiration pour celui qui en a conçu l'idée, et fait mieux apprécier la grandeur de son caractère. L'œuvre n'est cependant pas plus parfaite que l'église de *Saint-Apollinaire*, où l'on regrette le défaut de proportion, la grossièreté des ornements et l'absence d'entablement

(1) *Vita S. Audoeni*, apud Boll. 24 aug. p. 818, 819. — *Gallia Christ.* t. xi, col. 13, 14, 15. — Cf. le t. i de notre Histoire, p. 424.

(2) V. t. i, l'histoire de ce prince.

(3) Jornandès n'en doute pas, et assure qu'*elle était* certainemet *supérieure à toutes les autres*.

Digitized by Google

au dessus des colonnes ; mais il faut se hâter de dire avec le savant historien de l'art, que « les vices des monuments construits par les Goths, n'ont été qu'une suite des égarements où l'architecture romaine était tombée longtemps auparavant (1). »

Il faut en dire autant des édifices construits par les *Lombards*. Comme les Goths, ils ornèrent de palais et de temples les principales villes de leur monarchie, et appelèrent la peinture et la sculpture à en relever la magnificence. Leur historien nous a parlé de la basilique que la reine Théodelinde éleva dans Monza, à la mémoire de saint Jean-Baptiste, et des ornements d'or et d'argent dont elle l'enrichit ; il s'est plu à nous dire les peintures dont elle orna le palais qu'elle y bâtit, et qui représentaient les hauts faits de la nation sur laquelle elle régnait (2). Nous savons d'ailleurs que les Lombards avaient si bien perfectionné la main-d'œuvre de la maçonnerie, qu'on avait coutume de désigner les plus habiles constructeurs sous le titre de *maîtres de l'île de Côme*. Mais ils n'ont pas eu plus que les Goths de système particulier d'architecture, et les seuls monuments qui nous restent de ce peuple, les églises *Saint-Michel* et *Saint-Fridien* à Lucques, et le palais *del Torre* à Turin, montrent qu'il a suivi le même mode de construction que les anciens Romains (3).

— *en Orient*. — Il y a lieu de penser qu'en transportant le siége de son empire à Byzance, Constantin essaya d'y transplanter aussi le génie et les arts de la ville déshéritée, et que Constantinople connut les basiliques latines. Mais l'Orient était, depuis longtemps sans doute, en pos-

(1) Seroux d'Agincourt. — Ainsi retrouve-t-on dans l'église Saint-Paul ceux que nous venons de signaler.

(2) V. Paul Diac. *Hist. Longob.*, l. iv.

(3) C'est un sujet qui a été tout particulièrement étudié par M. le comte Cordero de San-Quintino, dans son ouvrage *Dell italiana architettura durante la dominazione lombarda*.

Digitized by Google

session d'un genre d'architecture propre, qui ne permit pas à la lourde architecture romaine de s'y répandre, et Constantin lui-même, sacrifiant à l'art aimé de la nouvelle Rome, éleva dans Byzance des églises qui présentaient déjà les principaux caractères du *style byzantin*, la croix grecque et le dôme central : telle était du moins, d'après saint Grégoire de Nazianze, l'église des Apôtres. Malheureusement il ne nous reste aucun vestige des nombreux édifices dont le christianisme embellit les principales villes de la Syrie, et les vagues descriptions que nous en ont laissées les écrivains ecclésiastiques ne sauraient faire revivre à nos yeux les merveilles qu'ils admiraient. Nous savons seulement qu'après avoir lutté contre l'invasion des idées romaines, le génie oriental s'affranchit enfin sous Justinien, lorsque, sur les débris de l'église autrefois dédiée par Constantin et Constance à la divine Sagesse, *τῃ αγιᾳ σοφιᾳ*, et deux fois dévorée par les flammes (1), on vit, d'après les dessins d'*Anthémius* de Tralles et d'*Isidore* de Millet, s'élever à Constantinople le temple de *Sainte-Sophie*. Justinien n'avait rien épargné pour en faire « le plus magnifique monument qu'on eût vu depuis la » création. » Les gouverneurs des provinces avaient reçu l'ordre de lui envoyer les plus riches dépouilles des temples, des thermes, des portiques qui ornaient les villes de l'Empire. Ainsi Constantin, préteur d'Ephèse, lui fit parvenir huit colonnes de marbre vert tacheté de noir, enlevées sans doute au fameux temple de Diane. Une dame romaine, Marcia, lui donna de son côté huit autres colonnes provenant du temple du Soleil bâti à Baalbeck par Aurélien, et les fit transporter à Constantinople sur des radeaux. Dix mille ouvriers, des sommes énormes et seize années furent employés à la construction de l'édifice. Il s'élevait à l'est de la place Augustæum, la plus grande de

(1) Une première fois, sous Arcadius, en 404, après quoi Théodose II la fit réparer et couvrir d'une voûte demi-cylindrique ; et la seconde fois, en 532, pendant la *Nika*.

Digitized by Google

Constantinople, et avait son abside tournée vers l'Orient (1). On y arrivait par une cour carrée, environnée de portiques et pavée en marbre, au milieu de laquelle s'élevait un bassin d'eau jaillissante; car les Grecs ont coutume de se laver le visage et les mains avant d'entrer dans une église. Celle-ci même, où l'on entrait par neuf portes d'ivoire, d'électrum et d'argent, correspondant à la nef, est bâtie sur un plan carré de quatre-vingt-un mètres de long sur soixante de large ; au centre de ce carré, et à cinquante-trois mètres au-dessus du sol, s'élève la coupole (2), dont le diamètre de trente-cinq mètres détermine la largeur de la nef, qui s'arrondit aux extrémités et forme un ovale, autour duquel règne une galerie haute, destinée aux femmes. Le tout repose sur huit grosses piles et vingt-huit colonnes de marbres de diverses couleurs, dont les chapiteaux étaient d'airain bronzé ou argenté. Les marbres et les métaux précieux dont on avait revêtu toutes les surfaces, la mosaïque qui rehaussait la coupole, les peintures à l'encaustique des voûtes des bas-côtés, le fond d'or sur lequel se détachaient ces peintures, éblouissaient les regards et partageaient l'admiration.

Aussi la nouvelle église fut-elle proclamée le chef-d'œuvre de l'art byzantin et devint-elle le type des édifices religieux de l'Orient (3). Les admirateurs exclusifs de la beauté antique pouvaient bien y découvrir des taches, mais si le génie des vieux architectes de la Grèce se réveillait moins correct et moins sévère, il apparaissait brillant de jeunesse

(1) C'était la direction ordinaire des églises ; on la suivit d'autant plus volontiers que les Juifs se tournaient, pour prier, vers l'Occident, les Manichéens vers le Nord et les Sarrasins vers le Sud.

(2) Ebranlée en 558 par un tremblement de terre, à la suite duquel elle s'écroula, cette coupole fut rebâtie par Isidore, neveu du premier, qui lui donna quelques mètres de plus d'élévation, et l'église fut de nouveau consacrée, le 24 décembre 568.

(3) Ceux-ci présentent sans doute de nombreuses différences, suivant leur âge et les ressources des localités; mais ils offrent tous les mêmes dispositions et des caractères généraux communs.

Digitized by Google

et de témérité. Ces qualités ne trouvèrent point les Latins insensibles. Dans le temps où Sainte-Sophie s'élevait, Julien, trésorier de l'empire sous Justinien, faisait construire à Ravenne, devenue le séjour des exarques, l'église de *Saint-Vital*, dont la forme octogone et la voûte hémisphérique suffiraient à attester une origine byzantine. Ce fut par là sans doute, autant que par la Sicile et Venise, que le style oriental pénétra dans l'Occident, où il marqua son influence dans la construction de la cathédrale de *Bari*, de *Saint-Marc* à Venise, de *Saint-Front* à Périgueux, de *Saint-Etienne* à Cahors, de *Saint-Pierre* à Angoulême, de *Notre-Dame* au Puy, de l'église d'*Aix-la-Chapelle*, etc. Mais il devait être impuissant à dominer son rival. Si la nature expansive des Orientaux goûtait les hardiesses de l'un, l'austérité de l'autre répondait mieux au caractère grave des peuples germains.

II. Arts du dessin. — *Sculpture*. — Plus fragiles que les monuments de l'architecture, les œuvres enfantées par les arts du dessin ont résisté bien plus difficilement encore aux nombreux éléments de destruction conjurés contre eux. Nous voyons bien se multiplier les statues, statues de marbre ou de bronze, statues d'or ou d'argent; on place dans le sénat une statue en or de l'impératrice Pulchérie; le musée d'Antioche en reçoit une autre en or de la même princesse. Un des ministres d'Anastase, pour en ériger une colossale à cet empereur, fait fondre les plus belles statues de bronze de la capitale. Rome, Naples, Ravenne, Pavie s'embellissent de la statue équestre de Théodoric-le-Grand. C'était par *troupeaux* que la première de ces villes *comptait alors ses chevaux de bronze* (1). Sur la grande place de Constantinople, au milieu des quatre cent vingt-sept statues païennes que Constantin y avait

(1) Cass. *Var.* l. VII, formul. XIII. Théodoric-le Grand y admira, dit-il, un *peuple de statues* et *des troupeaux de chevaux de bronze*.

rassemblées des villes de la Grèce et de l'Italie, se dresse fièrement la statue équestre de Justinien ; rien n'y manque des attributs de la force et de la gloire, le costume d'Achille, une cuirasse de héros, un casque étincelant, et sur un globe la terre et la mer obéissantes dans la main d'un homme. Elle regarde le soleil levant, le cheval semble marcher contre les Perses, et la main droite du monarque, étendue vers l'Orient, commande aux barbares de demeurer en deçà de leurs limites. Mais le temps a marché; que reste-t-il aujourd'hui de tous les monuments de la statuaire? Rien, si ce n'est quelques débris informes, qui nous permettent d'affirmer que cet art avait suivi la décadence générale. Il en faut dire autant de la *sculpture mobilière.*

Peinture. — *Peintures murales.* — Si la peinture n'a guère été plus heureuse, du moins nous savons que les encouragements ne lui ont pas manqué davantage, puisqu'il n'était pas d'église dont les murs ne fussent peints, et n'offrissent aux méditations des fidèles les principales scènes de la vie de Notre-Seigneur ou des saints. Saint Augustin empruntait à ces peintures murales des enseignements que saisissaient avidement les peuples réunis autour de la chaire sacrée (1) ; Grégoire II, pour combattre l'hérésie des iconoclastes, invitait le roi Luitprand à en orner les églises de Ravenne et d'autres cités de son royaume. C'était d'ailleurs, dit saint Paulin, dans un poëme à l'honneur de saint Félix, une source d'instruction et d'édification pour la multitude des paysans, qui ne sait pas lire, et un moyen de détourner ceux qui passaient la nuit dans l'église, de la pensée de s'exciter par de trop fréquentes libations (2). On n'y admirait pas seulement la grandeur

(1) C'était alors l'*ambon* qui servait de chaire.

(2) Saint Basile n'avait-il pas dit aussi que les peintres font autant par leurs figures, pour persuader la vérité, que les orateurs par leurs discours

Digitized by Google

de Dieu ou les vertus des héros de la légende ; on y voyait encore les merveilles de la création (1), des paysages, des marines, des animaux, des chasseurs, où l'imagination orientale trouvait aisément de pieuses allégories. L'art lui-même, après s'être servi de l'allégorie pour voiler les mystères de la nouvelle religion, avait fini par s'y complaire jusqu'à transformer ses compositions en hiéroglyphes. Les quatre évangiles étaient devenus quatre fleuves, qui répandaient leurs eaux sur toute la terre ; les Gentils convertis, une vigne, une montagne, des cerfs qui se désaltéraient au courant d'une eau pure ; les fidèles, des arbres, des plantes, des moutons, des oiseaux. Le Christ n'était plus qu'un Daniel ou un Jonas, un agneau soumis, expirant au pied d'une croix, ou un phénix radieux, qui s'élève dans les airs. Sous l'empire tyrannique de la coutume, qui allait jusqu'à déterminer la pose et les gestes des personnages, l'art tendait à se dégrader, malgré le souvenir toujours présent des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Vainement le concile *in Trullo* (692) ordonna-t-il de préférer la réalité aux emblêmes, et de laisser là l'*ancien agneau* pour peindre un homme-Dieu crucifié. Livrés à la routine et esclaves de la vérité historique, les artistes renoncèrent au nu, jusqu'alors employé dans les allégories, pour revêtir de robes Daniel, Jonas, Jésus sur la croix ; ils purent ainsi regarder comme superflue la connaissance des formes du corps humain, et le décret du concile, qui devait relever la dignité de la peinture, ne servit qu'à en précipiter la décadence. Aussi ses tableaux présentèrent bien encore çà et là des détails ingénieux, des expressions touchantes, de la naïveté, de la grâce ; mais la monotonie et l'incorrection

(20e *homélie*); et saint Grégoire de Nice n'assure-t-il pas qu'il ne pouvait retenir ses larmes à la vue d'un tableau représentant le sacrifice d'Abraham ? (*Orais.* faite à Constantinople et rapportée au 2e conc. de Nicée, *act.* 4.)

(1) S. Paulin, *De S. Felice Nat.*, carmen x, v. 473 et sq. — Cf. S. Nil. *epist.* ad Olympiod., l. iv, ep. 61.

Digitized by Google

des contours accusèrent en même temps la mollesse et l'inexpérience du pinceau.

Toutefois la peinture descendit moins bas en Orient que dans l'Occident, où les modèles manquaient, où le goût se gâtait naturellement au contact de la barbarie. Encore convient-il de remarquer que le voisinage de la Grèce, l'admiration des Goths et des Lombards pour l'antiquité, la protection éclairée des papes et les glorieux souvenirs du passé contribuèrent à entretenir en Italie et particulièrement à Rome un vif amour des arts, que dut encore exalter, au VIIIe siècle, l'arrivée des moines grecs fuyant les persécutions de Léon l'Isaurien. Le temps a épargné les peintures du cimetière de Sainte-Priscille, dues au pape Célestin I (432), et la critique en a reconnu le mérite, non sans quelque étonnement (1). Sous l'influence pontificale, Rome vit aussi paraître, avant les arrêts du concile *in Trullo*, des images du Sauveur crucifié. Parmi les nombreuses peintures que l'abbé de Weremouth rapporta de cette ville, en 686, Bède remarque qu'il se trouvait un tableau représentant *le fils de l'homme élevé sur le bois sacré*. Peu d'années après (706), Jean VII, grec de naissance, consacrait dans l'église de Saint-Pierre une mosaïque, où se voyait le crucifiement de Notre-Seigneur : Jésus était vêtu d'une tunique, qui descendait jusqu'aux talons ; au pied de la croix étaient deux bourreaux, avec Jean à droite et la sainte Vierge à gauche ; le soleil et la lune se montraient dans le ciel et semblaient assister au sacrifice de l'homme-Dieu. Mais les encouragements de Théodoric-le-Grand, de la reine Théodelinde et des pontifes romains devaient être impuissants contre les nombreuses causes de ruine acharnées contre l'art. Les moines grecs eux-mêmes ne contribuèrent pas peu à détruire l'idée du beau, en faisant triompher en Occident l'opinion de Tertullien, de saint Basile et de

(1) V. Emeric David, *Hist. de la peinture*, p. 47. Ces peintures sont les plus anciennes de celles qu'on a découvertes dans les catacombes.

Digitized by Google

saint Cyrille que le Christ devait être *le plus laid des enfants des hommes*, parce qu'il en était le plus humble (1). La médiocrité eut bientôt mis cette doctrine en pratique, et on ne vit plus que des Christ, dont la tête était allongée, les sourcils arrondis, les traits dégradés, le visage maigre, triste et vieux.

S'il en fut ainsi en Italie, que dût-ce donc être en Gaule, en Espagne, en Angleterre, où régnait la barbarie? Grégoire de Tours pouvait être fier d'avoir su, par la main des Goths ou des Franks, réparer et orner ses églises; il pouvait dire avec le poète : « Ce ne sont point des artistes venus de » l'Italie ; ce sont des *barbares* qui ont exécuté ces grands » ouvrages (2). » Franks, Goths ou Gaulois étaient gens pleins de sens et d'adresse, et il ne faut pas s'étonner que la France, qui devait la première représenter au XIe siècle l'Eternel sous des formes humaines, ait osé la première, dès le VIe, montrer le Christ nu sur la croix. Il est vrai que, sur une vision d'un de ses prêtres, l'évêque de Narbonne s'empressa de couvrir le tableau d'un voile, le dérobant ainsi aux regards avides du peuple (3). Mais, quand on voit dans le sacramentaire de Gellone, contemporain de Charlemagne, ce qu'était l'art à son premier réveil, on ose à peine sonder les profondeurs de l'abîme où il était tombé, et où il demeura comme anéanti du Ve au VIIIe siècle. On touche ici du doigt les affreuses blessures qu'avait reçues la civilisa-

(1) C'est aussi de l'Orient qu'est venu le goût des dorures, dont la profusion est attestée par plus d'un nom, savoir Sainte-Marie *la Daurade* (à Toulouse), Saint-Martin *au ciel d'or* (Saint-Apollinaire-le-Neuf, de Théodoric-le-Grand), Saint-Germain *le Doré* (Saint-Germain-des-Prés).

(2) Gregorius ego, indignus, basilicas S. Perpetui, adustas incendio reperi, quas illo nitore vel pingi, vel exornari, ut prius fuerant, ARTIFICUM NOSTRORUM OPERE, imperavi. GREG. TUR., l. X, c. 21.

Quod nullus veniens Romana gente fabrivit,
Hoc vir *barbarica prole* peregit opus.
FORTUN., l. II, c. 9.

(3) GREG. TUR. *De gloria martyr.*, c. 23. On ne soulevait le voile que pour la satisfaction de la curiosité privée.

Digitized by Google

tion, et l'on comprend ce qu'il fallut à l'Eglise de lumières et d'efforts persévérants pour la ramener à la vie.

Vitrerie de couleur. — En passant des peintures murales à la vitrerie de couleur, nous ne voulons pas dire qu'on peignait aussi les vitres des basiliques. Si le verre était connu et répandu en Italie et en Gaule avant le IVe siècle ; si, dès ce siècle, Prudence parle des fenêtres cintrées de la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, « où se » déploient des vitraux de diverses couleurs, qui brillent » ainsi que les prairies ornées des fleurs du printemps (1); » si la muse de Sidoine Apollinaire, s'adressant à Hespérius, remarque que, dans l'église bâtie à Lyon par saint Patient, « sous des figures peintes, un enduit d'un vert printanier » fait éclater des saphirs sur des vitraux ondoyants (2) ; » nous pouvons bien conclure de ces faits, que, pendant les quatre siècles dont nous nous occupons, plus d'une église fut éclairée par des verres de couleur teints en masse, mais rien ne nous autorise à penser que ces verres aient été peints par les procédés suivis au XIIe siècle. Le premier auteur qui fasse mention de vitraux à légendes est le moine Richer, qui vivait au Xe siècle (3); et si la manière dont il parle des libéralités de l'évêque Adalbéron envers son église (969), témoigne que les *vitraux* dont elle fut éclairée, et *qui représentaient diverses histoires*, n'étaient pas une nouveauté pour lui, elle nous laisse dans une entière ignorance du système de peinture qu'on pratiquait alors (4). Quoi qu'il en soit, rappelons ici que le célèbre

(1) PRUD. *Peristeph*, hymn. 12.

(2) SID. APOLL., lib. II, ep. 10.

(3) C'est aussi la première fois qu'on fait cette remarque. Voy. notre traduction de l'*Histoire de Richer*, liv. III, ch. 23.

(4) Toutefois l'inexpérience des vitriers du XIIe siècle et le mystère dont ils enveloppaient leur art, donnent lieu de croire qu'au Xe siècle Adalbéron ne fit que des mosaïques en vitrerie de couleur, ou que ses vitraux étaient simplement peints avec des couleurs détrempées à la colle, comme on en a découvert, il y a quelques années, à la Sainte-Chapelle.

Digitized by Google

abbé de Weremouth y vint chercher des ouvriers vers la fin du VIIe siècle, pour enseigner cet art à ses compatriotes (1).

Mosaïque. — La *mosaïque*, qui fut certainement le principe de la peinture sur verre, est le seul genre de peinture dont il nous soit parvenu des ouvrages. « Composée d'une multitude infinie de pièces de rapport, elle ne saurait donner à ses compositions ce moelleux, cette suavité de touche que la peinture elle-même n'a jamais pu obtenir avant l'emploi de l'huile dans les couleurs. Mais elle a du moins l'avantage d'éterniser en quelque sorte les tableaux qui lui servent de modèles. Inaltérable tradition de l'art qu'elle représente, la mosaïque en exprime toutes les variations ; elle en est l'histoire vivante (2). » Ses œuvres, du Ve au VIIIe siècle, durent être nombreuses. Les murs des temples que Constantin et ses successeurs élevèrent à Constantinople en furent recouverts ; Justinien, qui avait ainsi fait représenter sur les murs et les voûtes d'une des salles de son palais les victoires et les conquêtes des armées de l'Empire, fit aussi couvrir de mosaïques la coupole de Sainte-Sophie. Sur le pavé de cette église, on voyait les fleuves du Paradis courant vers les quatre points cardinaux, et des cerfs, des oiseaux venaient se désaltérer dans leur onde. En Italie, Placidie, de retour à Ravenne (425), revêtait les murs des églises de Saint-Jean-l'Evangéliste, de Saint-Nazaire et Saint-Celse de mosaïques, qui subsistent encore aujourd'hui, et dont Ciampini admire la richesse et l'élégance. Ricimer en fit exécuter à Rome dans l'église de Sainte-Agathe, qui ont subsisté jusqu'en 1592. Ce fut sans doute en mosaïque qu'Attila se fit peindre dans un des palais de Milan, assis sur un trône et recevant des tributs, que les empereurs romains, prosternés, déposaient à ses pieds (3).

(1) V. plus haut, p. 512, n. 3.

(2) Des Michels, *Hist. gén. du moyen-âge*, p. 496.

(3) Suidas, in voc. Μεδιολανον et Κορυκος.

Digitized by Google

Théodoric employait cet art à l'ornementation des édifices qu'il élevait (1) ; Luitprand s'en servait, comme de la peinture, pour assurer le triomphe des images sur les iconoclastes. Plus d'une basilique de l'Occident s'embellit de ses tableaux, et il faut convenir que, s'ils sont impuissants à captiver notre admiration, ils ont du moins l'avantage de nous offrir la fidèle représentation des cérémonies et des costumes de la primitive église, et d'enrichir l'archéologie d'une foule de particularités intéressantes.

Tapisseries, toiles peintes. — C'est aussi le mérite de plusieurs *tapisseries* que nous a léguées le moyen-âge ; mais de celles dont on décorait les temples de notre époque, il ne reste que de rares souvenirs. Ainsi voyons-nous dans Grégoire de Tours que, le jour où Clovis fut baptisé, « des toiles peintes ombragèrent les rues, et des » tentures ornèrent les églises; » et ailleurs, « qu'on » appendit dans l'église de Saint-Denis des tapisseries bro- » dées en or et garnies de perles. » Ainsi lisons-nous dans la *Vie de saint Maximien,* évêque de Ravenne, que ce prélat donna à l'église de Saint-Etienne des rideaux d'autel où étaient représentés les miracles de Jésus-Christ, et que *les figures en étaient toutes vivantes* (2). Ces ouvrages, ainsi que les *voiles* qu'on suspendait aux portes des temples, étaient sans doute faits à l'aiguille et non tissés. Ce n'est guère qu'au IXe siècle que le tissage commença à prévaloir en France; en 985, il était pratiqué avec le plus grand succès dans l'abbaye de Saint-Florent de Saumur.

Mais, indépendamment des tapisseries, l'Orient connaissait depuis longtemps les toiles imprimées à l'imitation des toiles indiennes. Alexandrie, Tyr, Damas, Antioche étaient surtout en possession de l'art de fabriquer des étoffes à figures, et à la fin du IVe siècle, tandis

(1) CASS. *Var.*, l. 1, ep. 6.

(2) AGNEL., *Vit. S. Maximian.* c. VI, p. 108.

Digitized by Google

que Claudien rappelait les créations monstrueuses de l'Inde, qu'on retrouve sur les toiles peintes de la Syrie, un saint orateur reprochait aux chrétiens efféminés de son temps de porter des *vêtements peints comme les murailles de leurs maisons*, et qui représentaient tantôt la vie entière de Jésus-Christ, *sa nativité, sa passion, sa sortie du tombeau, les noces de Cana, la résurrection de Lazare, le paralytique emportant son lit sur ses épaules*, tantôt un mélange bizarre *de lions, de panthères, d'ours, de taureaux, d'arbres, de rochers, de chasseurs, et tout ce que l'art des peintres, qui s'efforcent d'imiter la nature, peut inventer* (1). Les manufactures qui produisaient ces merveilles ne suspendirent point leur activité sous la domination des Arabes, et la protection éclairée des califes leur permit d'imprimer pour l'Occident les mystères du christianisme, aussi bien que des animaux réels ou fantastiques. Les églises de Rome étaient pleines de leurs ouvrages, et elles furent un objet important du commerce de la Méditerranée (2).

Calligraphie, manuscrits. — En suivant l'exemple des anciens (3) et en appelant la peinture à son secours pour orner les titres, les lettres initiales et les marges des manuscrits, le copiste a sans doute bien mérité de la science ; car les amis de l'archéologie doivent aux *illustrations* de plus d'un texte de précieuses lumières sur la symbolique chrétienne, d'utiles indications sur le mobilier des églises. Mais la civilisation doit plus encore, elle doit presque la vie aux encouragements que le clergé n'a cessé de donner à la transcription des manuscrits eux-mêmes.

(1) S. Asterius, *Homilia de Divite et Lazaro.*

(2) V. sur ce sujet intéressant l'ouvrage de M Emeric David, sur *la Peinture au moyen-âge*

(3) Et particulièrement de Varron, « *qui, par la plus généreuse invention*, dit Pline l'Ancien, inséra dans ses nombreux ouvrages [*Spec.* dans ses *Hebdomades*] les portraits de sept cents hommes célèbres, mettant ainsi leurs traits à l'abri du temps. »

Digitized by Google

On se servait pour ce travail de parchemin blanc, et quelquefois aussi d'un parchemin teint en *jaune* ou en *pourpre (membrana crocea et purpurea)*, dont parlent Jules Capitolin (1) et saint Jérôme (2), en faisant entendre que ce dernier était destiné de préférence à recevoir des caractères d'or et d'argent. L'énorme valeur de ces volumes n'en diminuait pas la recherche, et il était peu de prélats qui ne voulussent posséder un évangéliaire en lettres d'or sur vélin pourpre, afin de frapper par là les yeux des infidèles (3). Mais l'usage général du parchemin l'eut bientôt rendu rare ; et les copistes se virent parfois réduits, dès le VIIe siècle, à effacer l'écriture des anciens manuscrits, pour en faire servir une seconde fois le vélin (4). Ce fut ainsi qu'au IXe siècle disparut sous le texte du concile de Chalcédoine le *Traité de la République* par Cicéron, dont l'illustre cardinal Maï devait faire revivre à nos yeux l'écriture vieille de quatorze siècles. Le monde romain, qui avait adopté l'usage du *papyrus*, nous l'avait bien transmis, et les rois de France de la première race expédièrent leurs chartes sur ce papier d'origine égyptienne ; mais il demeura presque exclusivement réservé à l'expédition des affaires privées, jusqu'au VIIIe siècle, où le parchemin commença de prédominer.

Après un papyrus du IIIe ou du IVe siècle, rescrit impérial qui annule une vente, consentie, sous l'empire de la violence, par un nommé Isidore, et le manuscrit palimpseste du *Traité de Cicéron*, qu'on attribue à la même

(1) J. CAPITOLIN raconte que la mère de Maximin-le-Jeune donna à ce prince tous les livres d'Homère ***écrits en or sur vélin pourpre.***

(2) Voyez sa préface du livre de ***Job*** : « Habeant qui volunt veteres » libros, vel in ***membranis purpureis auro argentoque descriptos***, vel » uncialibus, ut vulgo aiunt, litteris, etc. »

(3) V. ci-dessus, p. 412.

(4) Il existe, par exemple, un manuscrit du VIIe siècle (***Opuscule de saint Jérôme***), formé avec les débris ***palimpsestes*** (***anciennement grattés***, de trois manuscrits des VIe, Ve et IVe siècles. (V. la ***Nouvelle Diplomatique***).

époque, le plus ancien manuscrit latin est un *Virgile* du IV[e] siècle, en lettres *onciales* ou capitales romaines, qui appartient à la bibliothèque du Vatican ; c'est aussi le plus ancien parchemin orné de miniatures, et ces miniatures ne sont pas sans mérite. On n'en saurait dire autant de celles d'un autre *Virgile* du V[e] siècle, en *capitales rustiques* ou irrégulières, qui, de l'abbaye de Saint-Denis, est passé, on ne sait comment, dans la bibliothèque vaticane (1); l'art s'y montre déjà bien dégénéré, comme dans un manuscrit de la *Genèse*, qui remonte à la fin du VI[e] siècle. Mais la décadence est encore plus sensible dans les dessins dont Julienne, fille de l'empereur Olybrius, orna la *Description des plantes* de Dioscoride. On sait que ce talent était fort honoré dans les cours de Byzance et de Ravenne, et qu'il acquit à un empereur lui-même, à Théodose II, le surnom de *Calligraphe* (2). Le VI[e] siècle nous a aussi légué, et la Bibliothèque nationale conserve les *Sermons* de saint Augustin en lettres *onciales* sur papyrus, le *Psautier de saint Germain-des-Prés*, en lettres d'argent sur vélin pourpre, et en écriture cursive, dite *gallicane*, les *Homélies* de saint Avitus sur papyrus. Du VII[e] siècle, nous possédons, sur vélin, un *Grégoire de Tours* et un *saint Prosper*, dont les enjolivements calligraphiques peuvent être attribués, comme ceux des sermons de saint Augustin, à des artistes français, et du VIII[e] un *Psautier*, dont le texte est transcrit en *tironienne* ou signes tachygraphiques. Mais il semble qu'aucune école du continent n'ait rien produit d'aussi parfait que les lettres capitales enluminées du *Livre de Durham* ou *Evangile de saint Cuthbert*, œuvre de Eadfrist, évêque de Lindisfarne, qui parvint à l'épiscopat en 698 et mourut en 721.

(1) Comme le *Grand Virgile du Vatican*, en lettres *rustiques* ou irrégulières, qui appartenait aux frères Pithou.

(2) V. t I, p. 136.

Digitized by Google

Orfèvrerie. — En concourant avec les arts du dessin à la pompe du nouveau culte et à l'embellissement des églises, l'orfévrerie, déjà si estimée dans l'antiquité, prit un nouvel essor. Les dons précieux en croix d'or ou d'argent, calices, burettes, lampes, etc., dont les empereurs et les papes comblèrent à l'envi les basiliques de Rome ou de Byzance (1), ne pouvaient manquer de développer cet art en réveillant le génie de ceux qui le cultivaient. La France y excella, et le plus ancien orfèvre que nous connaissions, *Mabuinus*, dont le testament de saint Perpetuus, évêque de Tours (vers 474), a sauvé le nom de l'oubli, eut sans doute plus d'un rival de gloire. Les travaux d'orfévrerie de saint *Eloi*, non moins que ses vertus, ont immortalisé son nom. Il s'était formé à l'école d'*Albon* de Limoges, et lorsque plus tard, ministre d'un grand roi, il fonda le monastère de Solignac, jaloux d'y faire fleurir entre tous les autres son art favori, il y plaça un de ses élèves, *Thillo*, connu sous le nom de *Théau*. Les Marseillais, dès la même époque, excellaient dans l'art de *nieller*, et l'abbé Léodebode, par son testament fait en 646, léguait au monastère de Fleury deux coupes marseillaises en argent doré, portant des croix niellées : *Scutellas duas minores Massilienses deauratas, quæ habent in medio cruces niellatas* (2). De tant de richesses qui ravissaient les yeux des contemporains, le temps a conservé trois ou quatre vases d'argent, qui ont dû servir de burettes (3), un coffre de toilette en argent ciselé, trouvé en 1793 à Rome sur le mont Aventin, et dont Seroux d'Agincourt a donné la gravure (4) ; l'épée de Childérik trouvée (1654) à Tournay, dans son tombeau, avec une hache d'armes ou francisque

(1) V. le *Liber Pontificalis* d'ANASTASE et l'ouvrage de M. SEROUX D'AGINCOURT. (*Histoire de l'Art par les Monuments*, t. I, p. 99.)

(2) HELGAUD, ap. DUCHÈNE, *Hist. Franc. Script.*, t. IV, p. 61.

(3) On les voit au *Museum Christianum* de la bibliothèque vaticane (SEROUX d'AGINC *Hist. de l'Art*, t. Ier, p. 106).

(4) *Hist. de l'Art*, *Sculpt.*, pl. IX.

Digitized by Google

en fer et des abeilles en or (1) ; le trône de Dagobert, dont l'authenticité n'est pas incontestable, et une riche boîte autrefois offerte par la reine Théodelinde à la cathédrale de Monza, avec la couronne de fer qui servait au couronnement des rois d'Italie.

III. Musique. — Ce n'est point rompre l'unité de notre sujet que de passer de l'orfévrerie à la musique, car nous ne sortons pas de l'église. La musique s'y était réfugiée comme les autres arts, et en se mettant au service de la religion, elle contribua, par la noblesse et la majesté de ses accents, à faire pénétrer dans les cœurs la divine vérité. On peut en juger par l'impression qu'en ressentit saint Augustin : « J'étais si fortement ému, » dit cet illustre père de l'Eglise, « en entendant les hymnes et les cantiques » dont retentissaient les basiliques de Milan, que mon » âme s'ouvrait à la foi et que la piété me faisait répandre » de douces larmes (2). » Le christianisme n'avait pas attendu le jour du triomphe, pour associer à ses pratiques religieuses le chant des hymnes et des psaumes ; les apôtres et leurs successeurs l'avaient recommandé, et les catacombes, les cachots eux-mêmes en entendirent le pieux murmure ou les élans enthousiastes. Pline-le-Jeune, dans une lettre à Trajan, témoigne que les chrétiens de son temps « avaient coutume de s'assembler un jour avant » le lever du soleil, et de chanter tour à tour des vers en » l'honneur du Christ, comme s'il était un Dieu (3). » Mais quelles étaient les mélodies de ces chants ? Venaient-elles de la synagogue, autrefois fréquentée par les disciples du Sauveur, ou dérivaient-elles de l'ancienne musique de la Grèce, dont l'école d'Alexandrie a pu communi-

(1) Il y avait aussi un anneau d'or, où se voyait une tête gravée en creux ; mais il a été dérobé en 1832 au cabinet des Antiques de la bibliothèque du roi ; on n'en possède plus qu'une empreinte en plâtre.

(2) Conf., liv. IX, ch. 6, 2.

(3) L. X, *ep.* 97.

Digitized by Google

quer la connaissance à plus d'un père de la primitive Eglise? Ou bien encore faut-il croire avec quelques uns qu'elles étaient l'expression originale de la piété des premiers chrétiens? C'est ce qu'il est impossible de décider. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'elles devaient être simples et faciles à exécuter; car on voit dans Eusèbe que la foule des fidèles les chantait en chœur (1), et Tertullien nous apprend qu'elles étaient souvent improvisées (2).

Aussi le désordre qui s'y introduisit ne tarda-t-il pas à appeler une réforme. Dès l'an 367, le concile de Laodicée commença d'interdire dans l'église les chants particuliers, et, peu de temps après, saint Ambroise (374-397) entreprit de donner au chant ecclésiastique une constitution fixe, en même temps qu'il introduisait en Occident la coutume orientale de chanter alternativement à deux chœurs. Le savant évêque s'attacha sans doute au système musical des Grecs, seul alors en vigueur dans l'empire romain; mais il l'affranchit des entraves qui en rendaient la connaissance inaccessible au grand nombre, « et se borna à former quatre échelles de tons, en choisissant, dans la gamme diatonique, quatre groupes de huit sons, auxquels il donna les noms de premier, deuxième, troisième et quatrième mode (3). » Il sut d'ailleurs, peut-être en lui conservant un certain rhythme, imprimer au chant de son église un caractère propre, que le nom de *chant ambrosien* a consacré. La faveur populaire n'accueillit pas le bienfait avec moins d'empressement que les nouvelles hymnes d'Ambroise, et

(1) ... *Hymnos canunt in Deum metris et modulationibus multis compositos, nunc sanctis vocibus simul resonantes, nunc sibi invicem congrue respondentes* .. Ainsi faisaient les Thérapeutes, *sicut apud nos moris est*, ajoute l'historien, l. II, c. 17.

(2) *Post aquam manualem et lumina, ut quisque de scripturis sanctis de proprio ingenio potest, provocatur in medium Deo canere.* Tert. *Apolog.* c. 39.

(3) M. COUSSEMAKER, Introduct. à ses *Etudes historiques sur la musique d'Hucbald*.

Digitized by Google

rien n'empêche de croire que le pape saint Hilaire (461-468) confia aux *écoles* qu'il établit à Rome, le soin de le répandre (1).

Mais il était difficile qu'en entrant dans l'Eglise, après avoir pris possession du sol, la barbarie des Germains n'exerçât point sur le nouveau chant une funeste influence. La puissance inculte de leur voix ne devait pas se plier aisément aux lois du rhythme, ni se renfermer dans les limites des modes; et puis l'état violent de la société ne permettait guère de consacrer de longues années à l'étude d'une science, dont la méthode d'enseignement était sans doute bien imparfaite, si toutefois la mémoire n'était pas encore seule appelée à recueillir péniblement, avec le concours du temps, la tradition musicale. Enfin de nombreux chants vinrent s'ajouter aux anciens, et la piété de leurs auteurs n'observa pas toujours les règles de tonalité de saint Ambroise. L'œuvre du saint évêque finit donc par s'altérer, et dès la fin du VIe siècle, Grégoire-le-Grand dut entreprendre une nouvelle réforme du chant sacré. Il commença par choisir les plus beaux chants composés avant lui, et il en forma l'*antiphonaire* nommé *centonien*, c'est-à-dire *composé de fragments* (2), qu'il partagea en six séries, savoir : 1° *Introïts et Communions*, 2° *Alleluia*, 3° *Traits*, 4° *Graduels*, 5° *Offertoires*, 6° *Antiennes* et *Répons des processions*, divisant chacune de ces séries en quatre parties, selon l'ordre des modes ambrosiens (3). Il supprima ensuite le rhythme de saint Ambroise, et conservant d'un autre côté les quatre modes *authentiques* qu'on lui devait, il

(1) *Romæ scolas cantorum Hilarium pontificem instituisse scribit Anastasius.* MART. GERBERT. *De cantu et mus. sacr.*, t. I, p. 35.

(2) *Antiphonarium centonem cantorum studiosissimus nimis utiliter compilavit.* J. DIAC., *Vita S. Gregor.*

(3) L'usage de ranger les Antiennes et les Répons dans l'ordre des fêtes est des premières années du IXe siècle. (V. ce qu'en dit Amalaire de 820 à 830, *Bibl. Patr.* t. XIV, p. 1032.

Digitized by Google

y ajouta quatre nouveaux modes, qu'il fit dériver des premiers en les plaçant une quarte au dessous, et auxquels on donna le nom de *plagaux*. Sans doute ces mesures, qui n'ont après tout pour elles aucun témoignage positif, ne nous disent pas toute l'importance du service que Grégoire-le-Grand rendit à la musique sacrée; mais le nom de *chant grégorien* témoigne assez qu'elle en reçut un caractère particulier, et il peut nous suffire qu'une découverte récente et à jamais mémorable (1) nous ait permis, en provoquant une nouvelle réforme, d'admirer dans sa majestueuse simplicité ce chant, qui se marie si bien, dit Montaigne, « à la vastité sombre de nos églises, » à la diversité d'ornements et ordre des cérémonies, et » au son dévotieux de nos orgues. »

Mais ce n'était pas assez d'avoir réformé la musique sacrée ; il fallait encore assurer la perpétuité de cette réforme. Grégoire-le-Grand y réussit, en créant à Rome une école de chant qu'il ne dédaigna pas de présider souvent lui-même, et dont les nombreux élèves reçurent la mission d'en propager l'enseignement avec les vérités de la foi. Il y en avait déjà en France, quand le moine Augustin traversa ce pays pour aller évangéliser les barbares de la Grande-Bretagne (2). Les Saxons du pays de

(1) Ce fut le 18 décembre 1847 que M. Danjou découvrit dans la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier un *antiphonaire* écrit en minuscules carolines du commencement du IXe siècle, et noté, comme il le dit lui-même, « soit par un des clercs que Charlemagne avait fait » étudier à Rome, soit par un des chantres que le pape Adrien avait » envoyés en France, lesquels possédaient la vraie tradition de saint » Grégoire. » La notation en lettres romaines (*nota romana*) est celle que Boèce a fait connaître, et comprend les quinze premières lettres de l'alphabet, a - p, correspondant à *la, si, ut* etc. *la*. La notation en *neumes*, superposée aux lettres, et dont l'usage, établi dès le VIIe siècle, devint général en Europe au Xe, a mis les savants à même d'apprécier enfin la valeur de ces signes tachygraphiques, qui étaient restés jusque là muets pour leur curiosité, comme les hiéroglyphes jusqu'à la découverte de l'inscription de Rosette.

(2) ECKARD, *in vit. Notkeri balbuli.*

Digitized by Google

Kent, appelés les premiers à la lumière, furent aussi les seuls qui conservèrent la coutume de chanter dans les églises, jusqu'à ce que vint, en 678, un envoyé de Rome, nommé *Jean*, chargé d'apprendre la musique au clergé anglais. Il en donna des notions à Bède, et laissa, en partant, des instructions écrites, qui devaient servir de guide dans l'étude de cet art. « Dès lors, dit un chroni- » queur, tout changea, et l'on commença partout à faire » usage du chant pendant le service divin, d'après le rit » de l'église de Rome. » C'est pourquoi ce chant s'appelle le *chant romain*, de même qu'on lui donne le nom de *plain-chant*, depuis qu'aux temps modernes on l'a malheureusement composé de notes de même valeur.

Etait-il accompagné d'instruments ? Il y a lieu de le penser ; mais la proscription dont saint Ambroise et saint Augustin les ont frappés dans leurs écrits, ne permet pas de croire que l'usage en ait été général ni constant dans l'Eglise, jusqu'à l'époque où l'*orgue* vint mêler aux voix du chœur ses sons graves et majestueux. On sait que, s'il était connu dès les premiers siècles du christianisme (1), l'orgue pneumatique n'apparaît en France qu'au temps de Pepin (757) ; ce serait donc vers ce temps-là seulement, qu'adopté par l'Eglise, il aurait commencé à y dominer et à se répandre. Quant aux autres instruments, il est bon de remarquer que ceux qui étaient à cordes, et qu'on touchait avec un archet, comme la lyre saxonne ou la *rote*, sont originaires du nord, et qu'en se promenant sur les cordes, l'archet devait en tirer des consonnances de sons, qui de bonne heure ont pu donner naissance à l'*harmonie*. Il semble qu'Isidore de Séville ait connu celle-ci, à la façon dont il la définit (2) ; elle existait bien certainement au com-

(1) V. plus haut, p. 494, note.

(2) « *Harmonica est modulatio vocis, et concordantia plurimorum sonorum et coaptatio.* » Et ailleurs : « *Ex hoc triplari nascitur Symphonia, quæ dicitur diapason et diapente,* » c'est-à-dire : De la proportion de trois à un est née la symphonie (l'accord) de l'octave et de la quinte. » Apud GERBERT. *script.*, l. 1, p. 21 et 25.

Digitized by Google

mencement du IXe siècle, où Jean Scot Erigène témoigne qu'elle avait des *règles déterminées et rationnelles*. Mais cette harmonie, de calcul plutôt que de sentiment (1), rejetant les intervalles si doux de la tierce et de la sixte, n'admettait pour consonnances que l'octave, la quinte et la quarte (2), et les accords qui avaient au moyen-âge la vertu de charmer les oreilles les plus délicates, seraient aujourd'hui pour les moins difficiles un supplice affreux. Tel n'a point été le sort du plain-chant. En réformant celui-ci, le génie religieux de Grégoire-le-Grand le porta du même coup à sa perfection, et, au milieu de la décadence générale, lui imprima un cachet de grandeur et de beauté, que les siècles et le mauvais goût pouvaient bien altérer, mais auquel la conservation de l'antiphonaire de Montpellier a permis de rendre sa pureté primitive, comme elle lui assure désormais l'immortalité.

(1) Voyez sur ce point l'ouvrage, cité plus haut, de M. de Coussemaker.

(2) C'est ce qu'on appela l'*organum* (*organiser* le chant, *organiste*) jusqu'au XIIe siècle, où le nom de *déchant* prévalut.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 9, ligne 20, *lisez* : en leur pays. — p. 22, l. 9 : débauches l'honneur. — p. 41, l. 22 : des Huns Cutrigours. — p. 53, l. 20 : *Hormisdas.* — p. 84, l. 21 : *Antes*. -- p. 96, l. 6 : *De l'an* 602 *à l'an* 622. — Baian etc. — p. 325, l. 33 : 1841. — p. 360, note 1, ajoutez *germanique*.— p. 448, l. 19 : *construits par Justinien*. — p. 459, l. 30 : *Utrecht*.

Au tome I, TABLE, Histoire des Anglo-Saxons, *lis.:* 285.

Digitized by Google

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

LIVRE II.

Invasions en Orient.

35

Digitized by Google

Pages.

DEUXIÈME PARTIE.

LIVRE III.

Fin de l'histoire des Lombards et des Franks.

LIVRE IV.

Etat religieux et intellectuel de l'Occident et de l'Orient, de 395 à 752.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Pages.

PREMIÈRE PARTIE.

Lettres et sciences chez les Grecs.

DEUXIÈME PARTIE.

Lettres et sciences chez les Latins.

TROISIÈME PARTIE.

Arts en Orient et en Occident.

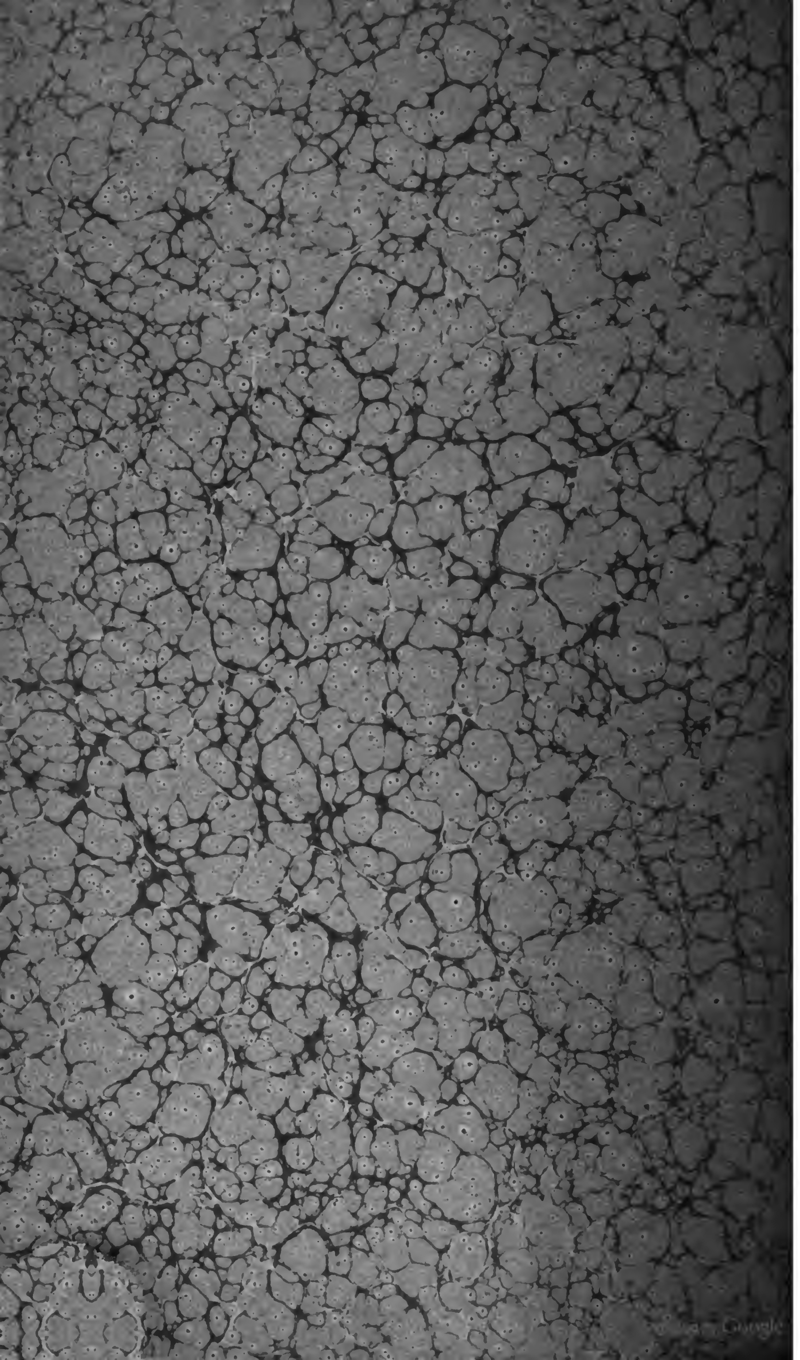
Reims, Imp. de P. REGNIER.

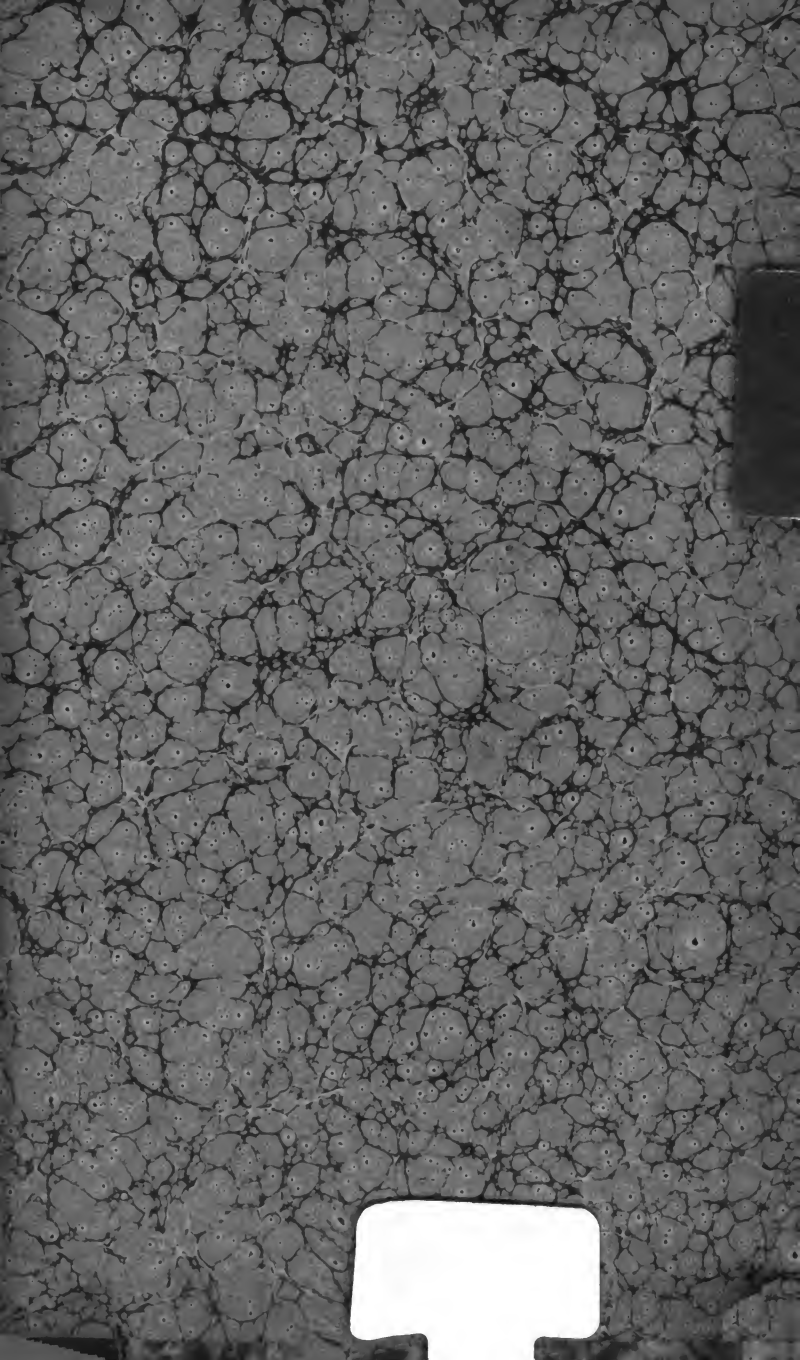
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google






Widener Library
3 2044 098 615 511